Coluccia, Rosario/Brincat, Joseph M./Möhren, Frankwalt (éd.) (2016). *Actes du XXVIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013). Section 5 : Lexicologie, phraséologie, lexicographie*. Nancy, ATILF :
http://www.atilf.fr/cilpr2013/actes/section-5.html.

Quelques éléments de romanité dans le vocabulaire juridique et administratif roumain à l'époque prémoderne

Le vocabulaire juridique roumain connaît une profonde transformation depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'en 1860, période dans laquelle les terminologies juridiques et administratives sont soumises à un procès de création, d'innovation et de constitution permanent. La particularité de cette période est la coexistence des termes anciens avec les emprunts néologiques. Cette coexistence fait surgir deux tendances : d'un côté, il y a la sauvegarde des formes consacrées et de l'autre, on assiste à l'adaptation immédiate de termes aux besoins du moment. Les emprunts néologiques latino-romans représentent la source principale de la modernisation du lexique juridique; ceux-ci qui font disparaître, peu à peu, les mots déjà existants dans la langue.

Dans le processus de modernisation de la langue roumaine, la diffusion des néologismes fortement marquée par l'influence française a été dénommée par certains linguistes roumains la période de « ré-romanisation de la langue roumaine ». Bon nombre de mots d'origine slave, grecque, turque, etc. ont disparu de la langue et cela parce que les mots français les ont évincés grâce à divers facteurs favorables (prestige, nouveauté, mode, expressivité) et parce que la civilisation occidentale a remplacé les anciennes institutions ou formes de vie. Le français a ainsi contribué à « ré-romaniser » le fond lexical de la langue, remplissant en roumain le rôle que le latin a joué à l'époque de la Renaissance dans l'histoire de la langue française [Nandriş, 1956 : 184–185].

En Moldavie et Munténie, la terminologie juridique est influencée par le turque, le grec et le russe. Les emprunts du turque ont été moins importants parce qu'ils exprimaient des objets concrets, fonctions qui ne sont plus actuels. Quoique les emprunts grecs aient joué un rôle important dans la modernisation du roumain juridique, ils furent éliminés et remplacés par les néologismes latino-romans. Les emprunts russes ont connus une diffusion considérable dans la langue roumaine, mais les termes empruntés du russe ont été insignifiants parce qu'ils appartenaient au domaine administratif et militaire. La langue russe a joué plutôt un rôle essentiel en tant que filière pour certains néologismes latino-romans.

En Transylvanie et Banat, le vocabulaire juridique a emprunté du latin, de l'allemand et de l'hongrois.

Après 1830, la principale source de la modernisation du lexique juridique est constituée par les emprunts néologiques latino-romans, qui remplacent au fur et à mesure les emprunts faits un siècle auparavant.

Depuis cette période, le nombre des termes juridiques d'origine latino-romane s'accroît considérablement, attribuant un aspect moderne au vocabulaire juridique.

Le français a pénétré profondément et son influence ne se limite pas aux milliers de mots qui ont enrichi le vocabulaire roumain. Le français a influencé aussi, dans une certaine mesure, la manière de formuler les pensées, notamment la pensée juridique.

Dès le XIXe siècle, les emprunts à la langue française remplacent en roumain peu à peu les mots d'origine slave, grecque, turque dans le contexte de la tendance générale de remplacer les mots provenant des langues non-romanes. Les mots anciens sont éliminés dès que l'occasion se présente. Ainsi, dans la terminologie juridique les termes qui ont été éliminés sont remplacés par des néologismes d'origine française : *jalbă* (<sl. zaliba) remplacé par *reclamaţie* (< fr. réclamation), *pricină* (< bg. pricina) remplacé par *cauză* (< fr. cause), *diata* (<gr. Διατα) / *testament* (<fr. testament, lat. testamentum), *epitrop* (< gr. Επιρος) / *tutore* (< fr. tuteur), *protimis* (< gr. Προτιμησις) / *prioritate* (< fr. priorité) ; *dicasterie* (< gr. Δικαστηριον), *tribunal* (< fr. tribunal) ; *sinet* (< tc. senet) / *act* (< fr. acte) ; d'autres mots anciens disparaissent au profit de néologismes français, qui commencent à être de plus en plus utilisés : *obştesc* (< sl. obistije) disparaît en faveur de *comun* (< fr. commun), *pârî* (< sl. pireti) circule à côté de *reclama* (< fr. réclamer).

Il est certain que l'apparition des nouvelles réalités, objets, disciplines, etc. ainsi que le contact permanent entre les langues entraîne la rénovation du lexique. Les néologismes apparaissant dans le domaine juridique sont la conséquence directe de l'évolution de la langue et de la société roumaine. C'est donc inutile d'aborder l'opposition néologisme / archaïsme, parce qu'il ne s'agit pas d'un vieillissement des termes remplacés par d'autres, mais des termes désignant des concepts nouveaux. C'est dans ces circonstances que nous avons évoquées et insistées sur l'influence française sur la terminologie juridique en roumain.

Pour les pays roumains, cette époque est hétérogène tant du point de la vue des transformations politique et socio-économique, que du point de la vue de l'évolution culturelle et linguistique.

La plupart des éléments constitutifs de la terminologie juridique roumaine représentent les emprunts néologiques, tandis que les termes populaires formés sur le terrain roumain sont en minorité. En Moldavie et Valachie, la terminologie juridique est influencée par les langues turque, grecque et russe. Les emprunts du turque ont été moins importants parce qu'ils exprimaient des objets matériaux et des métiers **(***agă, arzmahzar, ferman, devlet, huzmeţ*) tombés en désuétude.

Même les emprunts grecs (*anaforă, a canoni, evghenie, hrisov*) qui ont joué un rôle important dans la modernisation du roumain juridique, furent éliminés et remplacés par les néologismes latino-romans

En Transylvanie et Banat, le vocabulaire juridique a emprunté du latin (*execuţie, intimat, investigaţie, proces*), de l'allemand (*atestat, duplicat, registratură, poliţai*)

et de l'hongrois (*haznă, mirui, nemeş, răvaş*). Après 1830, la principale source de la modernisation du lexique juridique constitue les 11 emprunts néologiques latino-romans (*cod, dosar, ordonanţă, sentenţă*), qui éliminent progressivement les vieux emprunts. Depuis cette période, la quantité des termes juridiques d'origine latino-romane a augmenté d'une manière impressionnante, attribuant un aspect moderne au style juridico-administratif.

Les termes juridiques sont des créations conscientes.

D'habitude, une autorité, qui représente une institution d'Etat, recommande ou prescrit le terme normalisé. Pour la création des terminologies, cette autorité fait recours aux procédés internes (dérivation, composition), aux procédés externes (emprunts néologiques) ou aux procédés mixtes (calque).

Certains chercheurs roumains affirment que deux ouvrages roumains, *Carte românească de învăţătură (Livre roumain d'enseignement)* et *Îndreptarea legii (Correction de la loi)*, auraient été influencés par la pensée juridique française.

Pourtant, d'autres chercheurs, parmi lesquels S. G. Longinescu et Andrei Rădulescu, ont affirmé qu'il est difficile d'admettre, pour cette période, l'idée d'un contact intellectuel avec la pensée juridique française et ont prouvé que ces lois avaient comme source l'ouvrage du juriste italien Prosper Farinacci, connu dans les pays roumains grâce à leurs relations avec la Pologne. L'esprit qui domine l'élaboration de la législation des princes Vasile Lupu et de Matei Basarab est strictement féodal: ces deux lois dépassent la simple traduction des lois byzantines et des autres sources utilisées, s'agissant plutôt d'une sélection et d'un remaniement de textes, conformément aux besoins des États féodaux roumains.

La modernisation du droit roumain commence par la *Constitution* du prince Mavrocordat, publiée en français (« Mercure de France », 1742) et continue par *Pravilniceasca condică (Code de la loi)* (1780), qui établit la réforme judiciaire d'Alexandru Ipsilanti et *Codul lui Calimahi (Le Code de Calimahi)* (1817), considéré comme le texte de lois le plus occidental qui ait paru jusqu'en 1821.

Il faut souligner qu'au niveau de la terminologie juridique et administrative, la substitution des mots anciens avec des termes latino-romane ne s'est pas produite „du jour au lendemain", car les termes non romans ont continué à être utilisés jusqu'à la parution du *Code civile* (1865). On peut observer dans cette période un duel permanent entre la tradition et l'innovation. Les mots nouveaux, d'origine française qui avaient en roumain des correspondants anciens autochtones ou des synonymes russes, ont eu du mal à s'imposer. Ainsi, des termes comme *acord*, *persoană*, *provizoriu*, *ilegal* étaient employés simultanément et concurrencés par *simfonie*, *faţă*, *vremelnic*, *nepravilnic*. En outre, la méconnaissance du sens exact de certains mots a mené vers l'utilisation de pléonasmes, tels que *revoca, îndărăt*, *şef de căpetenie*, de même qu'à leur explication par des périphrases.

La coexistence de termes donne à la terminologie juridique de cette période un aspect de « mosaïque linguistique pittoresque ». Empruntés par des moyens divers,

directement du latin classique et médiéval, de l'italien ou du français, par la filière hongroise ou allemande, en Transylvanie, les termes latino-romans ont des formes différentes et surtout, surprenantes, quant à leur adaptation au système linguistique roumain.

Gh. Bulgăr affirme qu'au début du XIXe siècle, les traités et la correspondance internationale était rédigés en français et en italien. Néanmoins, le langage juridique roumain contient de nombreux éléments hétérogènes. Les néologismes occidentaux sont constamment mélangés aux éléments populaires et régionaux afin que le texte acquière un maximum de clarté pour tous les gens de la société. Depuis lors et jusqu'à présent, la quantité des termes juridiques d'origine latino-romane a augmenté de façon étonnante et a offert un aspect moderne au style administratif.

Il faut remarquer le fait que, si une partie des éléments néologiques latins sont restés dans le fonds passif de la langue ou sont devenus des termes de circulation régionale, une autre partie de ces mots se sont maintenus jusqu'à nos jours. Cela s'explique également par le fait que la législation de Napoléon Ier, basée sur le droit romain, a été plus tard adoptée dans toute l'Europe.

Nous allons présenter, par le moyen de l'analyse statistique, la structure du vocabulaire juridique et administratif de la période 1780-1850, sous les aspects suivants: structure étymologique, rapport entre racine et dérivés, rapport entre les termes provenus de la langue commune et les emprunts néologiques.

En analysant l'élément roman dans ses deux composantes : les mots latins hérités et les emprunts latino-romans, on constate que l'élément latin hérité enregistre un pourcentage plus réduit dans le vocabulaire juridique de la période 1780-1850 et plus élevé dans les textes anciens, alors que les emprunts latino-romans atteignent des pourcentages insignifiants dans les textes anciens et plus considérables dans les XVIIIe et XIXe siècles.

Le pourcentage élevé de l'élément latino-roman dans le vocabulaire juridique et administratif de la période 1780-1850 constitue un critère déterminant pour sa délimitation de la langue ancienne et de la langue des textes juridiques du XVIIe siècle. Sa ressemblance évidente, à cet égard, avec la langue actuelle est une preuve non seulement de la re-romanisation du vocabulaire juridique, mais aussi de sa modernisation.

L'indice de dérivation est très restreint, ce qui peut être interprété comme une tendance de spécialisation des termes du vocabulaire juridique et administratif vers une terminologisation de certains termes présents, d'ailleurs, dans la langue commune.

Les mots provenant d'une seule langue sont peu nombreux. Même les emprunts pris exclusivement du français sont rares. L'influence latino-romane a été très importante, d'une part, par la variété des termes empruntés qui se sont rapidement adaptés au système linguistique roumain et d'autre part, par la proportion élevée des mots maintenus jusqu'à présent dans l'usage. On remarque la portée de cette influence dans le cas des mots à étymologie multiple.

Néologismes – répartition par domaines d'intérêt

*Droit, activité législative***:**

anecs « annexe », alinia « aligner », , articol "article", cod "code", competent "compétent", decret "décret", decreta « décréter », expira « expirer », legislatie « législation », modificatie « modification », organic « organique », prescriptie « prescription », satisfactie « satisfaction ».

Activité des instances, réclamation, procès **:**

apelativ « appellative », arbitrar « arbitraire », arbitru « arbitre », avocat « avocat » caz « cas », complet « complet », conditie « condition », corespondent « correspondent » , declara « déclarer », egzamen « examen », grefier « greffier » , interes «intérêt », juridic « juridique », magistrat « magistrat », reclamatie « réclamation », sentinta « sentence », termen « terme ».

Propriété, biens, relations de propriété **:**

depozit « dépôt », domen « domaine », ocupatie « occupation », posesie « possession », proprietar « propriétaire », solidaritate « solidarité ».

Héritage, donations, propriété **:**

legitim « légitime », testament « testament », testamentar « testamentaire », tutor « tutorat », adoptiune « adoption ».

Relations diplomatiques **:**

compatriot **«** compatriote **»,** convenţie « convention », national « national », paşaport « passeport », protectie « protection », visa « vise ».

Gouvernance, responsabilités **:**

atributie « attribution », comisie « commission », comitet « comité », conducător « chef », consiliu « conseil » , control « control », director « directeur », directie « direction », economie « économie », expert « expert », guvern « gouvernement », inspector « inspecteur », inspectie « inspection », ministru « ministre », prezida « présider », reforma « reformer », revizie « révision », stat « état », şef « chef », vizita « visiter ».

Institutions publiques, fonctionnaires :

curier « courrier », factor « facteur », institut « institut », institutie « institution », secretar « secrétaire », sectie « section », liber « libre ».

Organisation administrative **:**

administrativ « administrative », administratie « administration », capitala « capitale », localitate « localité », plan « plan », proiect « projet », provincie « provence », rezidenta « résidence ».

Armée **:**

avanpost « avant-poste », comandant « commandant », comanda « commander », complet « complet », santinela « sentinelle ».

Affaire, commerce **:**

comercial « commercial », comert « commerce », comision « commission », firma « firme », monopol « monopole », contract « contracte », contracta « contracter » .

Finances, comptabilité, activités bancaires **:**

buget « budget », capital « capital », casa « caisse », casier « cassier », chitanta « quittance », clasificatie « classification », compensatie « compensation », concurs « concours », credit « crédit », creditor « créditeur », finante « finances », numerar « numéraire », profit « profit ».

Néologismes qui reproduisent la prononciation française:

acsiz < fr. *accise*
ancraj < fr. *ancrage*
avanpost < fr. *avant-poste*
bagatel < fr. *bagatelle*
chepitala < fr. *capitale*
cod < fr. *code*
domen < fr. *domaine*
ofis < fr. *office*
piata < it. *piazza*
polita < it. *polizza*
sentinela < fr. *sentinelle*
simentier < fr. *cimetière*
sivil < fr. *civil*
sambelan < fr. *chamberlain*
tecnic < fr. *technique*

Conclusions

Depuis lors jusqu'aujourd'hui, la quantité des termes juridiques d'origine latino-romane a considérablement augmenté, en imprimant un aspect moderne, particulièrement roman au style juridique et administratif.

Par conséquent, la terminologie juridique a connu, dans la période étudiée, un processus évolutif, depuis la phase des structures vieillies, rudimentaires, lourdes, employés localement, jusqu'à la consécration officielle des termes spécialisés, dont on saisit aujourd'hui encore la viabilité.

Institute de Linguistique „Iorgu Iordan – Al. Rosetti"
De l'Académie Roumaine de Bucarest Liliana AGACHE

Références bibliographiques

Adamescu, Gheorghe, 1938. *L'adaptation contextuelle des néologismes*, en « Memoriile secţiunii literare ale Academiei Române », seria 3, t. 8, memoriul 5, Bucureşti.

Bally Ch., 1921. «Traité de stylistique française» 2eéd., I, Paris,.

Cornu, Gérard, 2005. «Linguistique juridique» 3e éd., Paris, Montchrestien.

Coseriu, Eugen, 1997. «Sincronie, diacronie şi istorie», Bucureşti, EŞE.

Darmesteter A., 1887. «La vie des mots étudiés dans leur significations», Paris, Delagrave.

Dubois J., 1968. «Grammaire structurale du français : le verbe», Paris, Larousse.

Goldiş –Poalelungi, Ana, 1973. «L'influence du français sur le roumain», Société Les Belles Lettres, Dijon.

Graur, Alexandru. 1968. *L'importance du roumain pour les études de linguistique Romane,* in: «Les Travaux du Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes», Bucarest.

Graur, Alexandru, 1965. «La romanité du roumain», Bucarest, EA.

Guilbert, Louis, 1975. «La créativité lexicale», Paris, Larousse.

De l'(in)transposabilité d'une langue à l'autre des noms propres modifiés

1. Introduction et définition de l'objet d'étude

Nous nous sommes confrontée au problème de l'(in)transposabilité du nom propre modifié (désormais Npr modifié) lors d'un précédent travail[1] et avons pris conscience de la complexité du phénomène en ce qui concerne l'application d'une méthodologie qui permettrait de faire état du sémantisme et des équivalents d'unités lexicales et phraséologiques d'une langue à une autre sans pour autant perdre la référence et la présence du Npr dans la langue d'arrivée (désormais LA). Nous traitons les situations où il est impossible de rendre compte dans la LA du Npr modifié pour constater les implications sur la communication et la compréhension. Finalement, nous évoquons le traitement lexicographique des unités lexicales de la langue de départ (désormais LD) caractérisées par l'intransposabilité du Npr modifié dans la LA sur la base d'exemples entre le français et le macédonien.

Nous comprenons la notion d'(in)transposabilité du Npr modifié comme le passage physique du signifiant du Npr de la LD à la LA ou le défaut du signifiant du Npr dans la LA. Pour l'approche traductologique, il n'y a aucun doute sur la possibilité de traduire le Npr[2]. Ballard (2001, 18) utilise les termes de ' préservation', de ' report' et d'' emprunt' pour signifier « […] le degré zéro de la traduction du signifiant ».

> Le report est le transfert intégral d'un Npr du TD (texte de départ) dans le texte TA (texte d'arrivée).

Ces notions intègrent diverses stratégies employées dans le processus de traduction lors du traitement du Npr[3], à savoir toutes formes d'équivalence permettant la représentation du Npr dans la LA. Par la notion de transposabilité, nous sous-enten-

---

1 Voir à ce sujet Aleksoska-Chkatroska (2011).

2 Par contre, certains prônent le principe de non-traduction, de francisation ou d'adaptation. Ballard (2001, 16) reprend Moore, Mounin et Delisle.

3 Ballard (2001, 18-48) identifie la traduction et non-traduction (*Thomson and Thompson* pour *Dupont et Dupond* ; *Jacques Chirac*), la transcription, la translittération, l'assimilation phonétique et graphique dans la LA, les équivalences entre les Npr de deux langues (*Alan* et *Alain* ; *Ann* et *Anne*), la conservation de l'appellatif d'origine (*Herr Koch* ; *Miss Julia*), la conservation de certains Npr d'origine, tels que les noms des périodiques, les titres d'œuvres, etc.

dons aussi toutes les stratégies faisant état dans la LA du Npr de la LD, mais il est essentiel de considérer les situations d'intransposabilité et les implications découlant de l'absence du signifiant du Npr dans la LA sur l'interprétation du sens et la transmission de l'information.

Le Npr *non modifié* ne fera pas l'objet de cette étude[4]. Par contre, le Npr *modifié* considéré dans sa « […] dimension référentielle [et] pragmasémantique […] »[5] dans la LD répond à notre objectif. Plus précisément, nous traitons les emplois figurés des Npr, les *antonomases*[6] en concentrant notre analyse sur l'*antonomase métaphorique* (*un T/tartuf(f)e, un A/amphitryon, un C/césar*) et non pas sur l'*antonomase métonymique* (*barème, sandwich, poubelle, camembert*)[7].

L'intérêt de l'antonomase métaphorique consiste à voir comment le « […] lien avec le porteur originel du Npr et […] [le] sens plus ou moins figuré »[8] de la LD sont transposés dans la LA dans des circonstances de (non)adéquation entre cultures. Si, selon Leroy (2004a, 77), la connaissance du ' référent initial' est indispensable pour dégager le sens produit par le Npr en antonomase, alors nous estimons que l'ignorance ou la non reconnaissance du référent, et par conséquent le non-transfert du Npr dans la LA, pourraient représenter une omission ayant des implications graves sur la perception des locuteurs. Ainsi, la transposition de la ' mémoire du référent' ou du « […] lien mémoriel qui unit le Npr au référent d'origine […]»[9] assurerait une fidélité exemplaire à l'original. Pour Jonasson (1991, 70-71), l'interprétation du sens du Npr métaphorique se base sur « […] une ou plusieurs propriété(s) caractéristique(s) ou un destin particulier […] » pour construire une représentation prototypique. Le défaut d'équivalence impliquerait que le référent initial de la LD serait totalement obscure pour la LA et représenterait un exemple typique d'écart entre deux cultures ou deux civilisations. À ce niveau précis du référent culturel, il ne s'est pas produit une imprégnation d'une langue à l'autre et d'une culture à l'autre, deux mondes en parallèle subsistent sans aucun contact et échange et la LA n'a jamais intégré le référent original. En effet, comme le souligne Jonasson (1991, 72), « [*u*]*n tarzan* ne recevra une interprétation métaphorique que s'il existe ou a existé un particulier, réel ou fictif, appelé *Tarzan* ». Par conséquent, il serait impossible d'assurer dans la LA la ' double référenciation', qui selon Leroy (2004a, 149) est la condition et la relation pour produire le sens métaphorique. Un court-circuit pourrait se produire au niveau du sens et

---

4 Selon Kleiber (1994, 66-69), il s'agit du Npr comme ' description du référent ', ' désignateur rigide ' et ' prédicat de dénomination ' étant considérés comme vide de sens.

5 Kleiber (1994, 66-69) reprend Jonasson et Gary-Prieur : ' emploi dénominatif ', ' emploi de fractionnement ', ' emploi exemplaire ', ' emploi métaphorique ' et ' emploi métonymique '.

6 Il s'agit de prendre un nom propre pour un nom commun et un nom propre pour un nom propre (Leroy, 2004a, 10-13).

7 Exemples repris à Leroy (2004a, 23-24), qui nous donne dans son ouvrage un récapitulatif et une analyse très détaillés des recherches sur le nom propre entreprises par Jonasson, Gary-Prieur, Kleiber, Siblot et d'autres.

8 Leroy (2004a, 34).

9 Leroy (2004a, 75) reprend Flaux. Voir aussi Flaux (1991, 40-41).

le locuteur procédant au transfert de l'unité lexicale intégrant un Npr métaphorique devrait trouver des alternatives pour combler ce manque d'information. La communication s'en trouverait fortement affectée.

Nous avons travaillé sur des unités stables sémantiquement et lexicographisées intégrant un Npr notoire dans la LD (' antonomases lexicalisées') pour être comprises hors contexte par une explication claire et fidèle au référent initial dans les cas où le Npr de la LD serait absent de l'équivalent de la LA[10]. Cependant, il était très difficile d'adopter une méthodologie pour traiter les ' antonomases discursives'[11], unités peu ou pas lexicalisées. Mais si « […] le sens des Npa discursifs se construit dans le discours même »[12], serait-il possible de parler de transposabilité, même si le référent initial représenté par le Npr n'est pas ou peu connu de la communauté linguistique et sans pouvoir évocateur ? Serait-il possible d'interpréter le sens dans la LA grâce au co(n)texte uniquement sans avoir de connaissances préalables du Npr original ?

2. Différents cas de figure d'(in)transposabilité des Npr modifiés

Nous distinguons deux cas de figure de transposabilité et d'intransposabilité du Npr modifié de la LD (français) à la LA (macédonien)[13].

2. 1. Transposabilité du Npr modifié originel dans la LA et référence au Npr de la LD

Ces cas possèdent :

- un équivalent à l'identique dans la LA, contenant un Npr et associant au même référent de la LD

Un James Bond – Џејмс Бонд
Un Cerbère – Кербер

---

[10] Selon Leroy (2004a, 51-57), le Npr modifié métaphorique se caractérise par des critères syntaxiques et sémantiques d'identification, qui sont pour nous de véritables guides pour sélectionner et recenser les lexèmes : la détermination, l'absence de détermination, les compléments modificateurs (adjectifs épithètes, compléments de nom, enclosures – *une sorte de*, *un vrai*, etc.), d'une part, et le cotexte (phrase et texte), d'autre part, qui aident à l'interprétation du sens pour avoir intégré le Npr modifié au discours.

[11] Voir Leroy (2004a, 133-143) pour les critères de la lexicalisation.

[12] Leroy (2004a, 152) reprend Flaux et cite Gary-Prieur : « C'est du moins le cas pour les antonomases non lexicalisées : ‹ lorsqu'on est dans les cas [ne convoquant pas de connaissances partagées par le locuteur et l'interlocuteur], le contexte précise toujours les propriétés nécessaires à la compréhension de l'énoncé › ».

[13] Voir Aleksoska-Chkatroska (2011, 114-116) pour plus d'exemples. Nous mettons à profit une partie des résultats de recherches entreprises dans le cas d'une initiative personnelle d'élaboration d'un dictionnaire français – macédonien d'unités lexicales et phraséologiques intégrant des Npr modifiés employés figurativement. Nous n'avons pas d'exemple du macédonien en français, mais nous estimons qu'il est possible de faire état des mêmes constatations dans la situation inverse.

- un équivalent quasi à l'identique dans la LA, intégrant un dérivé du Npr sous la forme d'un adjectif déonomastique

Talon d'Achille - Ахилова петица
La tour de Babel – Вавилонска кула

- un équivalent dans la LA, évitant l'antonomase, mais restituant la métaphore au moyen d'un adjectif + *comme Npr* et faisant référence au Npr de la LD

Un Apollon – Убав како Аполон « beau comme un Apollon »

- deux équivalents à l'identique ou quasi à l'identique dans la LA (référence au même Npr et/ou dérivé du Npr / adjectif déonomastique), manifestant des variations au niveau de la traduction de certains lexèmes

L'âne de Buridan - Буридановото магаре – Магарето на Буридан
Tomber de Charybde et Scylla – Минува низ Сцила и Харибда – Меѓу Сцила и Харибда

- deux variantes dans la LD et la LA, assurant dans la LA un équivalent faisant référence au même Npr et un équivalent ne faisant pas référence au Npr de la LD

Être au septième ciel / Être au troisième ciel – На седмо небо / На деветто небо
La corne d'Amalthée / La corne d'abondance – Амалтеин рог / Рог на изобилството

2. 2. Intransposabilité du Npr modifié originel dans la LA et non-référence au Npr de la LD

Il est question de :

- non-référence au Npr de la LD dans la LA, par conséquent il est nécessaire de rendre le sens soit par un synonyme, une paraphrase, une explication, une définition, soit par les équivalences analysées par Ballard (2001) [14]

Un Alceste
Un Amphitryon
C'est la Bérézina
C'est Byzance
Des Branquignols

- équivalent faisant abstraction totale de la référence au Npr de la LD et rendant le sens par une expression ou locution figée dans la LA

Un vrai Barnum – Дармар / Дармадана
Un bébé Cadum – Пука од здравје (за бебе)

Ballard (2001, 108-109) identifie également deux types de stratégies dans la démarche traductologique : « […] celles qui visent à préserver l'étrangéité du terme

[14] Ces cas sont les plus nombreux. Il est très difficile d'assurer en macédonien un équivalent contenant un Npr ou un adjectif déonomastique et associant au même référent de la langue de départ.

d'origine […] et celles qui favorisent l'expression du sens en rompant les attaches avec le signifiant d'origine ». Nous en déduisons que c'est le cas de toutes les langues.

3. Implications sur l'interprétation du sens et la communication

Dans les cas de transposabilité, il s'agit d'une unité lexicale dont le Npr jouit d'une grande notoriété, tant dans la LD que dans la LA, avec un ' pouvoir évocateur ', une ' hyper-sémanticité ', une ' signifiance ' et un ' contenu '. Il est la ' mémoire du référent ' et une ' structure prototypique '[15]. La célébrité du Npr est partagée par les interlocuteurs pour permettre la compréhension de l'emploi métaphorique du Npr dans la LA. La connaissance extralinguistique du référent initial implique une réputation internationale, un contact plus symbiotique entre la culture de départ et la culture d'arrivée. Ainsi, le transfert des connotations d'une langue à l'autre a été automatique et intégral, car tout le sémantisme du Npr modifié s'en est trouvé conservé.

Selon Vaxelaire (2005, § 53-59) et les recherches entreprises, la fréquence des occurrences du Npr dans le discours et sa présence dans les dictionnaires de langues permettent aussi l'appropriation du Npr modifié par les locuteurs. Ainsi, nous estimons que la lexicalisation du Npr pourrait être une des motivations pour expliquer le transfert d'une langue à l'autre, cependant une forte lexicalisation dans la LD n'implique pas nécessairement une lexicalisation dans la LA. Seules des études comparatives peuvent en donner la preuve, mais, d'ici là, il est force de constater que certains Npr très notoires dans la LD le sont également dans la LA.

L'autre raison justifiant la diffusion internationale du Npr modifié, son acceptation et sa compréhension dans la LA est liée aux nouveaux modes de communications et d'échange, au développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication qui assurent une circulation rapide, efficace et ininterrompue des idées, des événements et des actualités. En ce début du XXIe siècle, les moyens de communication de plus en plus performants et sophistiqués assurent la mondialisation de l'information et la pénétration de certains éléments de langue et de culture dans d'autres sphères linguistico-culturelles proches ou éloignées. Dans le contexte de la mondialisation, il n'y a plus véritablement de limite et les influences sont très fortes de manière à conduire à la création d'une culture cosmopolite.

Ainsi, il n'y a pas de problème quant à la transposabilité du Npr modifié. Les locuteurs acceptent sans restriction l'univers du Npr d'origine, toutes les associations, les connotations, les allusions, les implications et les symboles qu'il génère. Cet état de choses indique qu'il n'y a en principe aucun obstacle au transfert d'un élément de culture d'une langue à l'autre, même dans le cas de l'antonomase discursive, et que les langues sont perméables et ouvertes aux cultures étrangères. Aussi, la partie du discours a conservé sa fonction communicative et accepté le Npr modifié et son

[15] Leroy (2004a, 75-76) reprend Siblot, Gary-Prieur, Flaux et Jonasson pour ces concepts.

référent initial. Le sémantisme initial en est intégralement conservé conformément aux représentations du Npr modifié dans la LD.

Shokhenmayer (2009, 267) évoque « les *names of universal circulation*, connus de tout le monde, et les *names of limited circulation*, connus des intellectuels et professionnels, en fonction de compétences et d'auditoires divers »[16]. Les Npr très notoires et lexicalisés appartiennent à la première catégorie, tandis que la deuxième catégorie est plus adéquate pour les antonomases discursives construisant leur sens dans le discours à partir du co(n)texte. Malgré l'opacité du Npr modifié « […] ne convoquant pas de connaissances partagées par le locuteur et l'interlocuteur […] »[17], « […] car le référent discursif est totalement inconnu du lecteur […] »[18], nous pouvons toutefois parler de transposabilité de ces Npr qui trouvent les moyens d'établir les connections nécessaires au sein du discours de la LA pour transmettre la même connotation de la LD. Le contenu du Npr modifié et sa conceptualisation ne dépendent pas de la langue, mais de la capacité du public à percevoir l'extralinguistique et à décrypter les réseaux associatifs établissant au travers de la langue.

Vu que le Npr modifié fait référence à des personnages ou à des événements culturels, littéraires, historiques, politiques, sociétaux, religieux caractéristiques d'une société et d'une culture, et que, selon Ballard (2001, 203),

> [l]a préservation du Npr en traduction lui confère une fonction de marqueur ethnolinguistique, qui relève de la couleur locale mais qui fonctionne également comme révélateur de degrés de tolérance plus ou moins élevés à l'égard d'une présence linguistique autre

les interlocuteurs peuvent avoir le choix d'accepter ou de refuser de participer à l'interaction. La situation d'énonciation est alors le lieu où il est possible d'exposer sa différence et son identité par l'intégration d'éléments caractéristiques à sa propre langue et à sa propre culture, et par conséquent étrangers à la langue et à la culture d'autrui. Elle est le lieu où il est possible de passer outre ses propres préjugés et ses convictions en manifestant l'acceptation de l'étrangéité et la compréhension d'autrui. Mais dans le cas du refus, elle est le lieu de divergences, d'incompréhension, de malentendus et de conflits inter-linguistiques et interculturels. Si le Npr a une fonction de ' marqueur ethnolinguistique' et s'il est le reflet de la ' couleur locale ', il peut aussi être le prétexte pour rejeter un auteur, une œuvre, un peuple…

Dans les cas d'intransposabilité, nous sommes face à un élément de culture ou de civilisation typique de la LD, à un ' référent culturel ' inexistant dans la LA, dont la notoriété et la transparence sont insuffisantes dans la LA. Il faut procéder à des explications et à des interprétations hors discours pour transmettre les propriétés caractéristiques retenues du Npr modifié et pour faire sens. Ainsi, les interlocuteurs sont contraints d'interrompre l'interaction, de faire des digressions rendant

[16] Shokhenmayer reprend Makolkin.

[17] Pour notre analyse, il faut lire le public de la LD et le public de la LA.

[18] Leroy (2004a, 152 et 158).

l'interaction plus lourde, parfois impossible. Dans ces conditions, il est clair que la communication s'en trouve fortement compromise.

Certaines unités lexicales sont difficilement transposables, ce qui implique une insuffisance, voire une ignorance totale des connaissances extralinguistiques relatives au Npr modifié, mais aussi une incompatibilité des circonstances et des expériences de vie entre les locuteurs de la LD et ceux de la LA. Ces écarts culturels, littéraires, historiques, politiques, sociétaux accentuent d'autant plus les différences entre les cultures et les sociétés. Aucune association ne peut être faite, ni à partir du co(n)texte, ni à partir des savoirs relatifs à l'univers du Npr, et le lien avec le Npr modifié de la LD est inexistant. Par conséquent, la perte d'information est importante et résulte souvent à une incohérence dans le discours et à des courts-circuits dans la communication. Les malentendus sont alors nombreux et la frustration des interlocuteurs conduit à une divergence plus marquée, malgré les tentatives pour rétablir la signification.

D'après nos considérations sur l'instransposabilité et l'antonomase discursive, pourrait-on supposer, malgré l'opacité totale du Npr, qu'il faille tout de même procéder systématiquement au transfert du Npr d'une langue à l'autre et laisser le sens se construire dans le système linguistique d'accueil en risquant de provoquer de véritables chocs entre les cultures ? En ce sens, Shokhenmayer (2009, 275) évoque « […] l'emprunt des Npr comme résultat des contacts linguo-culturels […] » et « […] le Npr emprunté joue le rôle du pont interlinguistique et interculturel […] »[19].

D'autre part, les notes en bas de page servent à compenser l'opacité du Npr dans le texte d'arrivée. ' L'incrémentialisation '[20] provoque des débats et des polémiques sur le fait de savoir s'il est nécessaire de procéder à une explication aussi explicite du sens. Pour nous, ces procédés sous-entendent l'impuissance du lecteur / traducteur à construire le sens à partir du matériau linguistique et culturel et sous-estiment le lecteur dans son aptitude à percevoir l'œuvre ou la situation d'énonciation. Pour parer à cette méconnaissance du Npr et à l'impossibilité d'en saisir le sens véritablement dégagé, nous préconisons l'usage des ouvrages lexicographiques traitant les Npr et laissons le soin au lecteur de faire lui-même ce travail de recherche encyclopédique en dehors du texte, après avoir interrompu la lecture ou l'interaction, comme dans n'importe quelle situation de communication intégrant une telle particularité. Nous ne pensons pas que le fait de recourir à un traducteur puisse mandater ce dernier à une si grande interférence dans le texte d'arrivée. D'autre part, nous n'aurions pas dans nos langues autant de référents culturels marqués par l'étrangéité et l'occasion d'apprécier autant d'auteurs à l'imaginaire si exotique.

Selon Ballard (2001, 116-117) « [l]'utilisation d'un équivalent culturel de la culture d'arrivée » peut conduire « […] à un brouillage du repérage du texte traduit par rapport à sa culture d'origine », mais, selon nous, cela peut aussi conduire à une

[19] Shokhenmayer reprend Superanskaja et Ermolovič.

[20] Pour Ballard (2001, 111), « [c]e procédé consiste à introduire le contenu d'une note ou d'une forme de commentaire dans le texte à côté du nom propre ».

incohérence totale du texte lui-même et à une non-concordance des éléments présents dans le co(n)texte plus large ou plus restreint conduisant à la production d'un texte artificiel et incompréhensible, à moins de procéder simultanément à une harmonisation de ces éléments avec l'équivalent culturel utilisé. Cela sous-entend la réécriture et l'adaptation complète de l'œuvre. Mais, que serait-il alors advenu de *Gargantua* et de *Pantagruel* et de leur notoriété mondiale[21] ?

Dans la même perspective, Hatim et Mason (1997, 145-146)[22] précisent que l'activité de traduction est étroitement liée aux notions d'idéologie et d'hégémonie d'une culture sur l'autre. Les stratégies et les choix du traducteur mis en œuvre dans une situation socioculturelle particulière et conduisant à la réexpression de valeurs culturelles étrangères ou à leur neutralisation pour la ' domestication '/ ' l'assimilation ' du texte, peuvent avoir des implications idéologiques, voire impérialistes, surtout si la LA est plus dominante culturellement. Nous estimons qu'assurer un traitement du Npr sur la base des ces réflexions consiste à faire abstraction et à rejeter des mondes, des modes de vie et des systèmes de valeurs ou de croyances entiers construits autour d'une personnalité, d'un héros réel ou mythologique, d'un lieu, d'une ville ou d'un pays, d'un événement historique ou personnel, d'un destin tragique ou heureux, d'objets légendaires, sacrés et mythiques, d'un peuple ou d'une nation[23]. Cela consiste aussi à nier des groupes socioculturels et identitaires entiers.

Dans le cas de l'omission du Npr référent culturel lors d'une traduction de l'arabe vers le latin, Ballard (2001, 103-104) souligne qu'il s'agit d'une stratégie consciente et intentionnelle qui manifeste un « […] désir de gommer les origines du texte » pour « […] rendre le texte acceptable pour un public moderne ». Il s'agit d'une « […] ‹ traduction perlocutoire ›, c'est-à-dire comme acte de propagande, se préoccupant de ‹ l'effet sur le récepteur › », étant donné que la culture étrangère est peu connue[24]. Pour nous, cette approche du traducteur[25] indique un manquement à la mission première du traducteur : être un médiateur culturel et un pont entre les cultures. L'omission du Npr fait disparaître la couleur locale du texte et bride l'imaginaire surtout lorsqu'il faut reconstruire le monde de l'auteur. Egalement, dans les cas d'échos entre textes appartenant à une langue, puis à une autre, puis à une troisième, l'omission du Npr dans une langue aura pour conséquence l'exclusion de l'œuvre traduite de la communauté des lecteurs et des critiques pour ne pas avoir apporté le sémantisme de l'œuvre originale et rétabli dans la traduction non seulement les réseaux existant à l'intérieur de l'œuvre, mais aussi ceux devant naître d'une situation d'intertextualité. D'autre part, la communauté linguistique devant s'approprier un texte se trouve être privée

[21] C'est également l'avis de Berman, repris par Ballard (2001, 151) : « Jouer de l'équivalence est attenté à la parlance de l'œuvre. Les équivalents d'une locution ou d'un proverbe ne les *remplacent* pas. Traduire n'est pas chercher des équivalences ».

[22] Hatim et Mason reprennent Venuti.

[23] Voir la typologie des noms propres chez Vaxelaire (2006, 729-733) et Leroy (2004b, 33-37).

[24] Ballard reprend Brisset.

[25] Et éventuellement du locuteur se trouvant face au défi du Npr comme référent culturel opaque.

de la découverte de l'étrangéité et de la particularité d'une culture autre. Situation d'appauvrissement ne conduisant que vers l'enfermement sur soi et l'égocentrisme.

En interprétation consécutive ou simultanée, l'omission du Npr dans la LA peut enfreindre le bon déroulement de la communication et conduire à des malentendus et à l'incompréhension. Parfois, l'interprète ne transpose pas dans la LA un Npr utilisé dans la LD pour diverses raisons. Cependant, tout locuteur est capable de reconnaître phonétiquement la manifestation d'un Npr dans la LD, bien qu'il ne maîtrise aucunement cette langue. L'étonnement, mais aussi la révolte d'avoir fait l'objet d'une rétention d'information peuvent pousser cette personne à réagir et à se rebeller devant l'auditoire, à demander des explications pour comprendre ce que l'on tente peut-être de lui cacher et pourquoi ; ou à défaut de ces réactions, il peut ressentir une profonde frustration. Dans des circonstances d'entretiens politiques de haut niveau, ce ' petit' incident peut avoir des conséquences graves sur l'issue de la réunion et porter préjudice à l'interaction. L'intransposabilité d'un Npr peut aussi se produire dans d'autres circonstances : médias, tribunaux, hôpitaux, stations de police, centres d'accueil pour migrants ou réfugiés, demandeurs d'asile, lorsque l'on sollicite les services d'un interprète. À chaque niveau les implications sont différentes.

Pour véritablement saisir les implications de l'(in)transposabilité du Npr modifié sur l'interaction, il est essentiel d'avoir à l'esprit une approche interdisciplinaire et d'appréhender son analyse sur la base des recherches déjà existantes pour faire état d'autres constatations, outre les quelques aspects représentatifs que nous avons identifiés.

4. Traitement lexicographique des unités lexicales de la LD caractérisées par l'intransposabilité du Npr modifié dans la LA

Pour ce qui est de la méthodologie, nous avons appliqué quelques principes et une approche plus ou moins satisfaisante. Nous proposons un exemple d'entrée déjà rédigée en guise d'illustration :

- *Un fort Chabrol* - `залуден отпор`. Според настанот што се случил на 13 август 1899 год. во Париз, поточно на улицата Шаброл (Chabrol), бр. 51, кога новинарот Жил Герин (Jules Guérin), директор на антисемитскиот весник *L'Antijuif*, се забарикадирал заедно со своите приврзаници во седиштето на *Grand Occident de France* (антисемитска и антимасонска лига) од каде што триесет и осум дена давале отпор и ѝ се противставувале на полицијата. Оваа група била позната по своите ставови во судскиот процес Дрејфус (Dreyfus) и по обидот за државен удар. Екстремно десничарските сили (националисти и монархисти) целосно ги подржувале, ги снабдувале со храна, но по веста дека Алфред Драјфус е помилуван, на 20 септември се предале и ја напуштиле нивната тврдина. Од тој ден, за секој сличен вооружен обид, со или без заложници, се користи овој израз во францускиот јазик. Пр. *« Fort Chabrol » à Vaux : le forcené s'est tiré une balle, mais a survécu… Un « Fort Chabrol » s'est terminé dramatiquement hier matin, à Vaux-sous-Chèvremont...*[26]

[26] SudPress, 30.11.2009 ‹www.sudpresse.be/actualite/faits_divers/2009-11-30/drama-tique-fort-chabrol-743915.shtml›.

La démarche consiste d'abord à présenter par ordre alphabétique du Npr modifié des entrées d'unités lexicales françaises, ensuite de proposer en macédonien et entre guillemets simples le sémantisme par l'intermédiaire de synonymes ou d'une explication plus large, et finalement d'assurer en macédonien dans le corps de l'article toutes les informations nécessaires pour que le lecteur saisisse non seulement la signification immédiate de l'unité lexicale traitée, mais également le contexte plus large de son apparition. Cependant, l'équivalent en macédonien fait défaut, contrairement aux autres unités lexicales traitées où le Npr modifié de la LD était transposé. Ainsi, pourrions-nous prévoir dans notre dictionnaire des entrées avec et sans équivalence ? Cette approche peut déstabiliser et frustrer non seulement le lexicographe, mais aussi le lecteur consultant le dictionnaire. A-t-on jamais vu un dictionnaire bilingue n'offrant pas d'équivalence !?

Le corps de l'article doit assurer un texte efficace et clair pour créer chez le lecteur macédonien le monde relatif à l'emploi métaphorique du Npr. Il doit faire état de toutes les informations relatives au Npr traité et établir sa carte d'identité « […] fournissant l'arrière-plan descriptif à l'emploi référentiel du Npr […][27]. Pour Jonasson (1991, 70-71), ces informations n'ont pas un rôle significatif pour le sens métaphorique, mais pour nous, elles sont indispensables, car le lecteur macédonien doit d'abord faire sa connaissance et apprécier le contexte dans lequel le Npr évolue, et ensuite, s'approprier « […] une ou plusieurs propriété(s) caractéristique(s) ou [son] destin particulier qui constitue(nt) la base descriptive » dorénavant. Le lexicographe doit construire la notoriété et le renom du Npr dans l'esprit du lecteur de la LA et moduler sa perception pour produire les mêmes effets que dans la LD. Ainsi, l'unité textuelle doit faire preuve d'une grande concision, cohérence et cohésion, de manière à imbriquer dans un réseau de relations très étroites toutes les informations encyclopédiques et extralinguistiques nécessaires et pertinentes[28] conduisant à une représentation stéréotypée équivalente à celle du locuteur de la LD.

Le corps de l'article contient des éléments qui à première vue ne semblent pas pertinents, mais qui contribuent à l'acquisition de la même perception que celle d'un locuteur de la LD : retranscription du Npr, titre original de l'œuvre (film, série, bande dessinée) étant donné qu'il n'existe pas de traduction en macédonien, nom original des institutions, explications supplémentaires entre parenthèses relatives à ces titres et ces noms étant de vrais référents culturels, référence à des événements ou circonstances parallèles ayant eu un lien direct avec le Npr modifié, citations représentatives, anecdotes et petites histoires, blagues, données et faits importants. Tous ces éléments sont la valeur ajoutée de l'unité textuelle constituant le corps de l'article, car seule une explication ne suffirait pas à contenter l'usager du dictionnaire et à apaiser sa curiosité.

---

[27] Jonasson (1991, 70) reprend Lyons pour 'l'arrière-plan descriptif'.

[28] Informations historiques, culturelles, sociétales et circonstancielles.

Le lexicographe doit faire preuve d'une grande rigueur dans la présentation de ces informations, particulièrement significatives pour l'antonomase discursive, car à défaut de connaissances extralinguistiques et d'occurrences dans la LA, il doit permettre au lecteur d'aboutir aux mêmes associations et connotations que dans la LD et avoir à l'esprit que l'unité lexicale expliquée doit faire sens dans une langue et une culture différente de la LD. Pour trouver l'emploi métaphorique, il est parfois possible de comparer par analogie le champ associatif du Npr traité au champ associatif d'un Npr de la LA :

Riche comme Crésus, comparé à la famille macédonienne de la ville de Prilep *Бомболовци*, «une personne très fortunée»

Malin comme Renart / *Renart le goupil*, comparé au héro du folklore macédonien *Итар Пејо*, «un personnage rusé, fripon et farceur»

Trifouillis-les-Oies / *Perpète-lès-Oies*, comparé au nom de lieu imaginaire *Тунгузија*, «lieu reculé, éloigné, trou perdu»

Ce dictionnaire possède plus les caractéristiques d'un dictionnaire encyclopédique que celles d'un dictionnaire de langue bilingue. Il est tout de même précieux, car ces unités lexicales françaises n'auraient jamais eu un traitement dans la LA (macédonien), d'autant plus qu'elles ne l'ont pas systématiquement dans la LD (français)[29]. Tels sont les défis du lexicographe ayant pour ambition de traiter l'emploi du Npr modifié dans un dictionnaire bilingue :

Un Guignol
Tout le Gotha
C'est du Feydeau
Un grand Manitou
Une Marie-Chantal
Des Pieds Nickelés[30]

5. Conclusion

Entre traduction, linguistique et multidisciplinarité, l'analyse et le traitement lexicographique du Npr modifié imposent une méthodologie très rigoureuse pour construire dans la perception du locuteur un réseau d'associations et de connotations aussi fidèle que celui de la LD, garantir le bon déroulement de l'interaction et éviter l'incohérence dans le discours. Cela est d'autant plus important dans le contexte de la mondialisation de l'information et de la rapidité fulgurantes des échanges, où le Npr est omniprésent.

Univ. Saints-Cyrille-et-Méthode de Skopje
Mirjana ALEKSOSKA-CHKATROSKA

[29] Vaxelaire (2005a, § 57-59 et 2005b) regrette l'absence de nombreux Npr des dictionnaires.

[30] Les exemples cités sont repris à Louis (1995).

Références bibliographiques

Aleksoska-Chkatroska, Mirjana, 2011. « Essai de méthodologie pour le traitement lexicographique français – macédonien du nom propre employé figurativement », in : Lungu-Badea, Georgiana / Pelea, Alina (ed.), *Translationes*, *(In)Traductibilité des noms propres*, Timişoara, Editura Universităţii de Vest, Centre d'études ISTTRAROM-TANSLATIONES, No3, 103-120.

Ballard, Michel, 2001. *Le nom propre en traduction*, Paris, Ophrys.

Flaux, Nelly, 1991. « L'antonomase du nom propre ou la mémoire du réfèrent », *Langue Française*, 92, 1, 26-45.

Hatim, Basil / Mason, Ian, 1997. *The Translator as Communicator*, London and New York, Routledge.

Jonasson, Kerstin, 1991. « Les noms propres métaphoriques : construction et interprétation », *Langue Française*, 92, 64-81.

Kleiber, Georges, 1994. *Nominales : essais de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin.

Leroy, Sarah, 2004a. *De l'identification à la catégorisation : l'antonomase du nom propre en français*, Louvain, Editions Peeters « Bibliothèque de l'information grammaticale ».

Leroy, Sarah, 2004b. *Le nom propre en français*, Paris, Orphys.

Louis, Patrice, 1995. *Du Bruit dans Landerneau : les noms propres dans le parler commun*, Paris, Arléa.

Shokhenmayer, Evgeny, 2009. *Champs associatifs des noms propres et mécanismes de la compréhension textuelle*, Thèse de Doctorat, mise en ligne le 04 mai 2009, tel-00380918, version 1. ‹tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/38/09/18/PDF/YS-THESE_5.pdf›.

Vaxelaire, Jean-Louis, 2005a. « Nom propre et lexicographie française », *CORELA – Numéros Thématiques : Le Traitement Lexicographique des Noms Propres*, mis en ligne le 02 décembre 2005. ‹corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=820›.

Vaxelaire, Jean-Louis, 2005b. « Le nom propre en contexte – une approche lexicologique ». ‹perso.univ-lyon2.fr/~thoiron/JS%20LTT%202005/pdf/Vaxelaire.pdf›.

Vaxelaire, Jean-Louis, 2006. « Pistes pour une nouvelle approche de la traduction automatique des noms propres », *Meta : Journal des Traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 51, 4, 719-738.

Variations des emprunts des termes agraires en français et en géorgiens

Résumé

Cet article porte sur les emprunts agraires français liés aux termes géorgiens ainsi que leurs utilisations sémantiques et phonologiques. A la suite de leur comparaison, nous avons relevé les convergences et les divergences entre elles.

Pour la recherche nous avons utilisé des emprunts agraires français et géorgiens dans la terminologie agraire, qui on eu lieu pendant de différentes périodes de l'histoire de ces deux peoples.

Parfois, la langue réceptrice les assimile tant et si bien qu´ils finissent par perdre leur port venu d´ailleurs. Nous les utilisons au quotidien et pourtant, bien souvent, nous ignorons leur origine.

Comme l'étude nous le montre toutes les langues se sont transformées au cours du temps, suivant en cela des transformations sociales et des circonstances historiques. Le progrès des connaissances humaines, les innovations sociales et politiques, les nouveaux modes de vie sont de puissants facteurs de l'évolution syntaxique, lexicale, sémantique et phonétique de la langue.

Mais en même temps l'emprunt éclaire souvent l'histoire d'une civilisation et atteste des influences exercées sur un peuple.

Mots-clés : l'emprunt, la lexicologie, la terminologie, les termes, la sémantique, les néologismes.

Introduction

Tout emprunt a besoin d'intégration dans une langue par des termes désignant des concepts et des objets issus d'une autre technologie ou réalité linguistique ou autre langue, ce qui peut s'accompagner de phonème inédit.

Il est l'une des causes externes de l'enrichissement du vocabulaire d'une langue; il est le résultat du contact des langues.

Selon l'étude, il est possible de conclure que dans les exemples présentés ci-dessous, on voit la ressemblance entre le géorgien et le français. Mais en même temps il y a une grande différence.

Le terme emprunt à un sens vague, ou trop large, dans certains ouvrages linguistiques. Il est donc important de trouver une définition qui soit plus précise. L. Deroy, dans son livre sur l'emprunt linguistique fait remarquer « qu'on ne peut logiquement qualifier d'emprunt dans une langue donnée que des éléments qui y ont pénétré après la date plus ou moins précise marquant conventionnellement le début de cette langue ».

L'emprunt est un mot ou un élément de mot pris par le français ou géorgien à une langue étrangère ou bien à une minorité nationale habitant la France et la Géorgie.

Le vocabulaire scientifique et technique des langues modernes s'accroit sans cesse et continue à se former une grande majorité à partir du grec ancien et du latin.

Les grecs, dans leur langue riche, souple propre à examiner l'approche du réel et l'abstraction, qui ont posé avec méthode les vraies questions sur notre terre et l'univers, nous leur devons les bases de notre démarche scientifique et aussi des intuitions géniales. Leurs héritiers directs, les Romains ont latinisé une grande partie du vocabulaire scientifique grec. Pareil démarche se perpétue au cours du Moyen-âge qui latinise surtout des mots arabes et jusqu'à notre époque il en va de même avec des emprunts à d'autres idiomes de toute origine et aussi à des noms propres.

Ainsi c'est forme le latin scientifique, qui facilite la communication entre spécialistes d'une discipline que ce soit en botanique, zoologie, agronomie, chimie etc.

Partie principale

Toutes les langues se transforment au cours du temps, suivant en cela des transformations sociales et des circonstances historiques. Le progrès des connaissances humaines, les innovations sociales et politiques, les nouveaux modes de vie sont de puissants facteurs de l'évolution syntaxique, lexicale, sémantique et phonétique de la langue.

A cela s'ajoutent les contacts entre les peuples. Depuis, ses origines jusqu'à nos jours les langues empruntent des milliers de mots à plus de cent soixante-dix langues et dialectes. Ces échanges se font soit de manière plus au moins pacifique grâce aux voyages, aux sciences, à la traduction d'œuvres écrites, aux échanges commerciaux et aux courants d'immigration, soit au cours des conquêtes et des guerres.

Mais en même temps l'emprunt éclaire souvent l'histoire d'une civilisation et atteste des influences exercées sur un peuple.

Témoignant des lacunes de la langue emprunteuse et de sa capacité à accueillir de nouveaux concepts ou de nouvelles idées, l'emprunt répond à des nécessités d'ordre pratique , comme celles de désigner des objets fabriqués hors le territoire national, des innovations scientifiques ou culturelles venues d'ailleurs, des techniques provenant de nations plus avancées matériellement , ou des institutions étrangères nouvellement adoptées ou encore des phénomènes naturels inconnus. Cependant, certains emprunts ne semblent pas répondre à des nécessités d'ordre pratique. Pourquoi alors

retenir un terme étranger quand il existe déjà un mot français ou géorgien pour désigner la même chose ?

Première partie

Aujourd'hui l'objet de notre étude représente des emprunts français et géorgien dans la terminologie agraire, qui on a eu lieu pendant de différentes périodes de l'histoire de ces deux peuples.

Comme les français, les géorgiens aussi expriment un intérêt et une passion sans pareil pour leur langue, on a poursuivi une lutte contre de diverses pénétrations des mots étrangers. Dans chaque pays on essaie d'empêcher la pénétration des mots d'une autre langue, mais toute l'histoire de l'évolution des langues a prouvé que les emprunts ont toujours été un des moyens de l'enrichissement de leur vocabulaire. Mais les raisons, qui incitent les français et les géorgiens, à défendre, à protéger ou à réformer leur langue, sont multiples. On compose des dictionnaires et des grammaires, on relève les archaïsmes, crée les néologismes en utilisant en même temps certains emprunts pour créer une langue pure et claire.

En France, ainsi qu'en Géorgie, l'emprunt a toujours suscité des controverses, pourtant rien n'a jamais le freiner, car il est une des conditions de la vie d'une langue, l'une des composantes naturelles de l'évolution linguistique. Une langue, qui ne se renouvelle pas s'étiole, s'appauvrit et perd sa fonction première, celle d'exprimer la richesse et la variété de la pensée.

La source essentielle des emprunts pour la terminologie agraire, c'est le latin et le grec. Plusieurs termes spéciaux sont entrés du latin dans la langue géorgienne, ainsi que dans la langue française, tels que:

agraire (lat. de ager "champs") géor. {აგრარული}, [Aagraruli];

végetation- vegetare –géor. {ვეგეტაცია},[vegetatia]

hibride-hibrida – géor. {ჰიბრიდი}, [hibridi];

agricole- (lat. agrest et colere "cultiver") – géor. {სასოფლო- სამეურნეო} ,[sasoflo-sameurneo];

horticole – hortus - géor. მებაღეობა;

viticole – vitis- géor .{მევენახეობა}, [mevenaxeoba];

labourer- labourare- géor. დამუშავება;

froment (lat. frũmentum) – géor. {ხორბალი}, [xorbali].

D'origine latine sont les termes des plantes médicinales, telles que:

melisa – la géor. {ბარამბო },[barambo];

Valeria – la valériane – géorg . {კატაბალახა },[katabalaxa];

matricaria – la marguerite – géor .{ გვირილა},[gvirila];

alba spina – l'aubergine – géor. {კუნელი},[kuneli] ;

plantago – le plantain - géor. {მრავამარღვა },[mravalzargva];

vaccinium myxtilles – la myrtille - géor. {მოცვი },[mocvi];

rumex – la ronce - géor. {მაყვალი },[mayvali];

urtica – l'ortie – géor. {ჭინჭარი},[dchintchari].

Deuxième partie

Le français, ainsi que le géorgien recourent dans la création des terminologies scientifiques à leur source latine et grecque; les emprunts du latin sont parmi les plus nombreux et les plus féconds. On emprunte non seulement des vocables entiers, mais aussi des affixes qui sont ajoutés à des termes français, géorgiens etc.

Tous les termes cités ci-dessous sont d'origines savantes. Les emprunts grecs fournissent les vocables et les éléments de construction des mots:

agronome m.– grec de agros - géor. {აგრონომი },[agronomi];

pedologie f. – pedon, sol – géor.{ნიადაგმცოდნეობა}, [niadagmcodneoba];

hydraulique f. – hydraulikos – géor. {ჰიდრავლიკა},[hidravlika];

oenologique adj.– géor. {მეღვინეობა},[megvineoba];

écologie f. – géor. {ეკოლოგია}, [ekologia];

dendrologie f. – géor . {დენდროლოგია },[dendrologia];

entomologie f.- ἔντομον, én-tom-on - géor. {ენტომოლოგია}, [entomologia];

phyloxera m. – φύλλον, leaf, and ξερόν, dry - géorg. {ფილოქსერა}, [filoqsera];

phythopathologie f. – géor.{ ფიტოპატოლოგია },[fitopatologia];

physiologie f. du grec φύσις, phusis, la nature, et λόγος, logos, l'étude, la science géor. {ფიზიოლოგაი},[fiziologia]; etc.

Nous croyons que les termes que nous avons cités ici, sont entrés dans le dictionnaire agricole géorgien par l'intermédiaire du russe en formant le suffixe " **я**".

Les deux langues de l'antiquité ont considérablement influencé le vocabulaire du français, ainsi que des géorgiens.

Par tradition on appelle «savants» les mots et les éléments empruntés aux langues anciennes (le latin et le grec) par opposition à ceux qui sont venus par la voie populaire, c'est-à-dire directement du latin populaire. Ce terme est tout conventionnel dans le français moderne, puisque plusieurs emprunts aux langues mortes sortent des limites de la «langue savante», des terminologies spéciales. On les emploie largement dans la langue commune. Tels sont les anciens emprunts: *agricole, agaire*— de même que des créations plus récentes.

Lorsque de nouveaux mots sont crées pour dériver de nouvelles réalités ; découvertes ou inventions, on fait souvent référence à ces langues. Cependant, en général on essaye de ne pas mélanger des racines d'origine différentes (racine grecques ou latines, mais pas les deux à la fois.)

Racines grecques :

Préfixe	sens	exemple :
aero	aer,aeros : air	aérobie
bi(o)-	bios :vie	biologie, aérobie
geo	ge :Terre	géologie
hydr(o)	hydre-hudor : eau	hydraulique
log(o)	logie-logos	science biologie

Un grand nombre de termes relatives à l'agriculture sont entrés dans la langue géorgienne ainsi que dans la langue française de l'italien; ce sont;

sorgo – le sorgo – géor.{ სორგო},[sorgo];

belladonna – la belladone – géor. {ბელადონა},[beladona] ;

pergola – la pergola - géor. {პერგოლა},[pergola];

cedro – le cédrat - géor.{ სედრა},[sedra]etc.

L'afflux des italianismes ne cessa qu'à la fin du XVI siècle. A cette époque, les italiens ne représentaient plus la classe dominante, dépouillés de leur puissance politique, financière et culturelle. Ils avaient perdu tout moyen de rependre ou s'imposer leur langue. Aujourd'hui l'afflux d'emprunts à l'anglais s'explique par toute puissance économique des Etats-Unis. Les français et les géorgiens contemporains recueillent par centaines les termes anglais spécialisés. Les secteurs de l'industrie, de la défense, de l'économie, de finances, des techniques spatiales, de l'informatique, de l'agriculture etc. adoptent des termes anglo-saxons. Face à la prolifération de ces nouveaux éléments et à la rapidité de leur diffusion sur le marché mondial les langues ne sont pas toujours en mesure d'inventer des équivalents ou même de naturaliser ces emprunts. De nombreux anglicismes sont introduits dans le vocabulaire économique français et géorgien; tels que:

marketing m. – géor. {მარკეტინგი},[marketingi];

management m. – géor. {მენეჯმენტი},[menejmenti];

business m. - géor. {ბიზნესი},[biznesi];

budget m. – géor.{ ბიუჯეტი},[biujeti] ;

audit m.– géor. {აუდიტი },[auditi];

manager m– géor. {მენეჯერი},[menejeri] etc.

Les mots d'emprunts ne pénètrent pas toujours la langue d'accueil par de voies directes. Certains ont traversé les continents et les mers, séjourné dans plusieurs nations à travers de nombreuses générations avant d'enrichir la langue. Ainsi le mot "éléphant" fut d'abord égyptien, puis grec, latin et enfin français. Le mot "albatros, d'origine phéniciennes, a été adopté par les grecs, les arabes, les portugais, les espagnols, puis les français. Il faut ajouter que beaucoup de termes arabes ont pénétré le français par l'intermédiaire de l'espagnol et de l'italien. Apres avoir conquis l'E-

spagne au VIIIe siècle les arabes s'y introduisirent la culture de la canne à sucre, du cotonnier, de l'artichaut et de l'épinard. Les mots sucre et Cotton de l'arabe sont entrés dans le vocabulaire français par l'espagnol.

Plusieurs termes spéciaux sont entrés dans la terminologie agricole géorgienne de la langue française. Certains sont parvenus dans le dictionnaire agricole géorgien par en formant le suffixe – "-tion". Ce sont :

Cultivation f. – géor. {კულტივაცია},[kultivacia];

sidération f. – géor. {სიდერაცია},[sideracia];

amélioration f. – géor. {მელიორაცია }, [melioracia].

Conclusion

Comme nous avons déjà signalé l'emprunt éclaire l'histoire d'une civilisation. Témoignant de lacune de langue emprunteuse et de sa capacité d'accueillir de nouveaux concepts, de nouvelles idées, l'emprunt répond a de nécessité d'ordre pratique, comme celle de désigner des objets fabriqués hors le territoire national, des innovations scientifiques ou culturelles venues d'ailleurs , des techniques provenant de nations plus avancées matériellement, ou des institutions étrangers nouvellement adoptés ou encore des phénomènes naturels inconnus.

Université d'État de Djavakhishvili de Tbilissi (Géorgie)

Professeur Tsiuri AKHVLEDIANI
doctorante Lolita TABUASHVILI

Références

Bally, Ch. (1951). *Traité de stylistique française*, Genève, Paris.

Dictionnaire plus de l'idée aux mots, (2002). Sélection des Readers's Digest SA, Paris

Larousse agricole, (2002), sous la direction Marcel Mazyer, Paris

Le Robert pour tous (1994). *Dictionnaire de la Langue Française*, Dictionnaire Le Robert, Paris

Giusti , A. (1997). *la Langue Française*, Flammarion

Deroy , L (1956). *Emprunt Linguistique*, les belles letters.

Maria Teresa Cabre, (1998). *La terminologie, les presses de l'université d Ottawa.*

Perret, M.(1998). *Introduction à l'histoire de la langue française*. Paris

. Picoche, J. (1986). *Structures sémantiques du lexique français*. Ligugé .

Perret, M. (1998). *Introduction à l'histoire de la langue française*. Paris.

Deroy, L. 1956 (1967). *L'emprunt linguistique*. Paris.

Sincronia e diacronia nei dizionari italiani dell'uso

1. Premessa

La vocazione di un dizionario dell'uso è la descrizione sincronica del lessico di una lingua puntato sulla contemporaneità[1]. Per la storia dell'italiano e della sua lessicografia, questa tipologia di vocabolari nasce piuttosto tardi, in corrispondenza con i nuovi bisogni imposti dall'Unità politica, raggiunta dopo la metà del secolo XIX. Il primo vero vocabolario dell'uso, il Giorgini-Broglio (1870-97), rifiuta con netta e moderna coerenza l'inserzione di elementi diacronici, sia nel lemmario sia nella trattazione delle entrate, che possano compromettere la visione unitaria della lingua in un determinato momento[2]. Questa concezione delle cose rimane però isolata e con i repertori successivi, come il Petrocchi (1887-1891), si ritorna all'ordine, con un abbondantissimo uso di citazioni d'autore in forma semplificata, confinate in una fascia tipograficamente a piè di pagina che raccoglie le forme letterarie e arcaiche.

Con maggiore sobrietà, da queste forme di compromesso tra modernità e tradizione parte la storia dei grandi vocabolari novecenteschi italiani dell'uso, come, per ricordare solo i principali cognomi dei "fondatori", lo Zingarelli, il Devoto-Oli, e verso la fine del secolo il Sabatini-Coletti e il GRADIT di De Mauro. Il fatto stesso che il De Felice-Duro (1974) abbia reintrodotto una visione rigorosamente sincronica (almeno sul versante dell'esclusione delle informazioni etimologiche), ma sia rimasto isolato su questa scelta, la dice lunga su quanto conti la tradizione nella filiera dei vocabolari italiani.

Anche a prescindere dalle condizioni specifiche della lessicografia italiana, abbiamo però notevoli complicazioni dell'assioma iniziale per cui i vocabolari dell'uso si occupano solo di lingua contemporanea. Elementi di diacronia generalizzati sono:

(1) l'abbondanza, per un evidente scopo pedagogico-didattico, di esempi tratti da scrittori di ogni secolo (Aprile 2008, 186), in controtendenza rispetto al resto del mondo romanzo;
(2) l'abbondanza, nella stessa selezione del lemmario, di arcaismi (o la segnalazione di significati non più in uso per parole viventi, come it. *villa* 'città'[3]), anche in questo caso

---

[1] La precisazione si rende necessaria perché anche il TLIO e il GAVI, restando solo tra i dizionari italiani, si occupano della descrizione sincronica del lessico, ma di fasi del passato.

[2] Sulla coerenza dell'impostazione sincronica del Giorgini-Broglio cfr. Serianni 1994, 30.

[3] Per dare un'idea dell'opinabilità delle scelte di marcatura diasistematica, i significati di 'borgo, villaggio' (sostenuto da un esempio letterario di Leopardi) e di 'città' (sostenuto da un esempio di Carducci) sono dati dal GRADIT come LE ("letterari"), non OB ("obsoleti").

piuttosto in controtendenza rispetto alle altre lingue romanze, i cui vocabolari sono assai meno generosi di forme disusate;

(3) la scelta di inserire la datazione e un'informazione etimologica, o, per i derivati, di formazione delle parole nell'area delle informazioni complementari.

Nell'intervento esamineremo questi tre aspetti, prendendo in considerazione, parallelamente, esempi tratti soprattutto dalla lessicografia francese per rilevare analogie e differenze.

2. Lo statuto degli esempi

L'aspetto più evidente di questa concezione che fa inserire cospicui elementi di diacronia all'interno di strutture concepite per la sincronia è la citazione di autori letterari a conforto dei significati documentati nell'area della semantica.

In verità, se guardiamo al panorama romanzo, un caso di lessicografia generale che «ne refuse pas, bien au contraire, d'être tenu pour una antologie, un florilège» (Rey 1998, LXIX) esiste, ed è il *Grand Robert*, ma non possiamo non tener conto della specificità di quest'opera, che ambisce ad essere il repertorio di riferimento per il francese, non fosse per altro che per le sue dimensioni poderose, e che accosta a sé, in riferimento a questo specifico aspetto, il più bel vocabolario del mondo, il *TLF*, che però è un repertorio storico: «le *Grand Robert* est (avec le *Trésor de la langue française*) le plus grand recueil de citations littéraires et didactiques (scientifiques, techniques, journalistiques) en français, organisé selon les mots de la langue» (*ibidem*: LXVIII).

Per motivi specificamente legati alla storia della lingua francese, gli esempi con referenza nel *Grand Robert* coprono cinque secoli, con prevalenza di esempi per il XIX e il XX secolo; si sconfina quindi nella fase più bassa del francese medio, al di là del confine convenzionale stabilito dal Cotgrave, che è il 1611; ma non si scende comunque fino al francese antico. Quanto all'italiano, conta molto la *communis opinio* (che andrebbe discussa e che in ogni caso non corrisponde al vero per la sintassi: ma il discorso esula dai limiti di questa trattazione) per cui la differenza tra italiano antico e moderno non sarebbe troppo marcata, almeno al livello lessicale; si risale così indietro fino al XIII-XIV secolo, con uno spazio speciale per Dante (che si concretizza in più di 2100 citazioni nel GRADIT), Petrarca (più di 500 citazioni) e Boccaccio (più di 1200). Per dare l'idea, i poeti del Novecento Ungaretti, Quasimodo e Montale raggiungono a stento, tutti insieme, il centinaio di citazioni.

Questo aspetto dei vocabolari italiani è decisamente tradizionale, se non in qualche caso, inerziale o almeno specchio di una tradizione scolastica che è stata molto rigorosa in passato e che su questo piano specifico è cambiata forse con più rapidità di quanto non siano cambiati i vocabolari, lasciandosi, forse con troppa disinvoltura, il passato alle spalle. Le citazioni d'autore nei dizionari italiani hanno insomma ancora, in parte, il sapore dell'indicazione del 'buon uso' dei tempi passati, forse al di là della riflessione metalinguistica operata dagli autori delle singole opere.

Lo spazio delle citazioni d'autore, in un vocabolario monolingue, è condiviso, e quindi si trova a competere darwinianamente con quello assegnato agli esempi d'uso e alla fraseologia, che non sono invece legati alla diacronia ma piuttosto a quello che un tempo si sarebbe chiamato 'uso vivo' della lingua: esse compaiono, nei vocabolari italiani, a corredo degli esempi nello spazio dedicato, nella struttura delle singole entrate, alla semantica. L'esempio di un dizionario consiste nel fatto che la parola considerata, l'entrata, è impiegata in una sequenza di almeno due parole (sintagma) che può arrivare ad essere una frase intera, ed è costruito con il fine di mostrare le possibilità combinatorie di ciascuna forma lessicale e di giustificare ciò che si è detto di quella determinata parola nel discorso metalinguistico (Rey-Debove 2005, 16). L'esempio di occorrenza, costruito appositamente, è distinto, dalla metalessicografia inglese, con un nome diverso, *instance*, rispetto all'esempio che funziona come modello, *example*.

Lo sforzo di rispecchiare la complessità dell'uso attraverso la compresenza di esempi di lingua del presente e del passato, del registro letterario, di quello quotidiano e popolare è evidente. Resta da chiarire quale sia l'equilibrio tra questi elementi: quello diacronico (le citazioni d'autore), quello sincronico (gli esempi d'uso), con una possibile estensione a tre per un elemento che forse sarebbe giusto chiamare acronico (proverbi e altri tipi di nessi fissi).

Secondo un'idea nata all'interno della lettura semiotica del dizionario all'inizio degli anni Settanta e coniata da Josette Rey-Debove (ci riferiamo in particolare a un articolo del 1970 e alla magistrale monografia dell'anno successivo, che ha segnato uno spartiacque negli studi di metalessicografia: Rey-Debove 1970b e 1971) e ormai accettata universalmente, esiste una differenza basilare tra l'esempio costruito dal lessicografo, detto *forgé* o *fabriqué*, e quello delle citazioni, che per la tradizione italiana sono solo letterarie, ma per quella francese sono anche scientifiche o tratte, in genere, dal pensiero che in questa lingua si è espresso. L'elenco che Alain Rey fa per il *Grand Robert*, e che spazia dalla filosofia (Foucault, Derrida) all'antropologia (Lévy-Strauss), dalla teoria della storia (Duby, Le Goff) alla psicanalisi (Lagache, Lacan), fino alle scienze dure è un'eloquente rivendicazione di orgoglio intellettuale, e probabilmente acuisce la necessità che Rita Levi Montalcini, Lucio Russo e Margherita Hack, e probabilmente anche Piero Angela, abbiano il loro spazio di citazioni nei dizionari italiani del futuro.

L'esempio lessicografico costruito, su cui ormai la letteratura scientifica è abbondantissima[4], è privato il più possibile di riferimenti puntuali a situazioni reali; «dépouillé de toute velléité interprétative, muni d'indexicaux fictifs, l'exemple construit laisse ainsi au lecteur le soin d'imaginer une situation aussi banale que possible. Lieu de simples conditions de vérité, la phrase n'est en tant que telle ni vraie ni fausse» (Martin 1989, 600). Esso è costruito per tappe successive di semplificazione

[4] Rinviamo intanto al quadro riassuntivo fornito da Martin 1989 e agli atti del convegno raccolti da Heinz 2005.

per cui, per esempio, un passaggio qualunque tra i milioni antologizzati dal Battaglia, «Era voce che Dante volesse dedicare a Federico d'Aragona la terza cantica del suo poema» (Pascoli), diventa, per passaggi successivi, **Dante voleva dedicare a Federico d'Aragona una cantica* > **voleva dedicare a q. una cantica*, fino al passaggio finale *dedicare qc. a q.*, che rappresenta il massimo dell'astrazione (e, per inciso, è anche il sistema con cui entra nella microstruttura del LEI).

L'esemplificazione d'autore, quella che importa nel quadro della diacronia, ha anch'essa una funzione illustrativa, ed ha, dal punto di vista semiotico, lo statuto di un *autonimo***.** Il testo da cui è estratta la citazione è un testo creato spontaneamente da chi l'ha scritto, ha valore di enunciato e non di frase ed è dato per vero, per quanto la sua verità sia relativa alla finzione letteraria (Martin 1989, 600). Naturalmente, le citazioni sono il prodotto ideologicamente marcato della cultura che li ha generati ed esiste il problema della decontestualizzazione, normale nell'estrazione di un passo che fa parte di un'opera che andrebbe presa nel suo complesso, tanto più che le citazioni d'autore nei dizionari dell'uso sono particolarmente succinte, come si vedrà tra poco. Il problema è ineliminabile e non esiste una vera e propria soluzione; ci si limita qui ad enunciarlo.

La citazione è poi riservata a contenuti non banali, e il passaggio selezionato deve illustrare «soit un emploi (de préference typique ou rare, mais intéressant), soit une qualité stylistique, soit un contenu de pensée, soit simplement la présence d'un fait de langue remarquable – mot, sens, locution» (Rey 1998, XLVIII), con attenzione agli scarti stilistici molto marcati, come possono essere, in particolare, quelli della lingua poetica (Martin 1989, 604). Difficilmente chiameremo Dante o anche solo Pascoli per certificare frasi o usi banali come *rimanere cieco*, *essere cieco dalla nascita* che si leggono nel GRADIT sotto il significato principale della voce; in essa, la citazione d'autore è invece riservata ai significati, qualificati come «LE» (letterario), di "senza luce, buio", per cui è riportato il passo dantesco *se tu pur mo in questo mondo cieco / caduto se'*, e "coperto, nascosto, invisibile", per cui è riportato il passo di Boccaccio *sono caduti in cieca fossa*.

Rispetto alle citazioni larghe e particolareggiate dei dizionari storici[5], quelle dei dizionari dell'uso sono semplificate e ridotte ai soli loro elementi pertinenti nella descrizione, e con la semplice indicazione dell'autore citato, ma non una vera e propria referenza. Quasi mai, per esempio, la citazione da Dante copre più di un endecasillabo, laddove invece nel Battaglia è antologizzata con più larghezza, talvolta fino all'intera terzina:

[5] Nella Préface dell'edizione 1878 del *Dictionnaire de l'Académie* (Ac 1878) si legge, precocemente, che «les exemples sont la vraie richesse et la partie la plus utile du dictionnaire».

Battaglia: Son le leggi d'abisso così rotte? / O è mutato in ciel novo consiglio? (Dante, Purg., 1-14)	GRADIT: Son le leggi d'abisso così rotte? (Dante)
Battaglia: Ciò che pria mi piaceva allor m'increbbe / e pentuto e confesso mi rendei (Dante, Inf., 27-83)	GRADIT: pentuto e confesso mi rendei (Dante)

Un'ultima notazione, prima di passare ad altro: le citazioni d'autore sono una cartina di tornasole come poche altre per comprendere quali trafile si stabiliscano tra un vocabolario e l'altro. Se è vero, come è vero, che le innovazioni transitano da un'opera a quella successiva, anche senza scomodare il vecchio detto francese secondo cui un vocabolario non è altro che un plagio in ordine alfabetico, riesce difficile immaginare che lo stesso, periferico verso dantesco («ond'io sovente arrosso e disfavillo») sia stato utilizzato per caso per illustrare il verbo *arrossare* dal *Vocabolario della lingua italiana* della Treccani, e poi, indipendentemente, da tutti gli altri fino al GRADIT.

3. Funzioni linguistiche dell'esempio

In mancanza di una vera funzione filologica dell'esempio nei dizionari dell'uso, dato che si tratta piuttosto di una funzione associabile ai dizionari storici, ci concentreremo sulle sue funzioni linguistiche. Esse sono distinguibili, secondo un paradigma anche in questo caso sviluppato dal pensiero francese all'inizio degli anni Settanta, secondo funzioni sintagmatiche e funzioni paradigmatiche. Le prime, per quel che si è detto in precedenza, sono riferibili agli esempi costruiti, nelle seconde sono coinvolte più pienamente le citazioni d'autore.

Per quanto riguarda le funzioni sintagmatiche, gli esempi illustrano i costrutti sintattici e le collocazioni più usuali e comuni (Martin 1989, 601). Per esempio, tra i sostantivi, il vocabolario illustra costrutti come

> N + prep. + *x* (*lacrime di gioia*, *di dolore*, *di tristezza*, e anche *la lacrima dei fichi maturi*, *lacrime di resina del pino*, *lacrime d'incenso*, *di oppio*, *lacrima di vino*, e come denominazione *lacrima d'Ischia*, *di Chieti*, *di Puglia*; *abito da uomo, da donna*, *da lavoro*, *da cerimonia*, *da ballo*)
>
> *x* + prep. + N (*maestri del colore*, *avvento del colore*, *sponda*, *testiera del* ***letto***)
>
> N + Agg (*abito invernale*, *leggero*, *nuovo*, *militare, civile, religioso*)
>
> Uno spazio particolare meritano i verbi di cui il nome trattato è un complemento (*abbandonare*, *deporre*, *lasciare*, *portare*, *prendere*, *vestire l'abito*)

Per quel che riguarda le funzioni paradigmatiche, esse sono sviluppate con grande abbondanza di campi associativi nei vocabolari storici, ma esse si riducono, ancora una volta, al minimo in quelli dell'uso, proprio per l'estrema stringatezza connaturata alle citazioni in questo tipo di repertori.

Nei dizionari sincronici, gli esempi non comportano l'assunzione di compiti definitori; si tratta di una delle differenze, e non di quelle minori, tra un dizionario storico e un dizionario di lingua. Il fenomeno è ben presente anche nel Battaglia, ma è massimo nei repertori delle lingue antiche come il *Thesaurus Linguae Latinae*, in cui appare macroscopico il fatto che la definizione è indicata solo in linea di massima e va ricavata, nei dettagli, dal lettore stesso. In questo senso, le citazioni nei dizionari dell'uso perdono molto dell'effetto di riequilibrio che hanno nei vocabolari storici, in cui fanno da contraltare a definizioni che fissano il contenuto minimo lasciando spazio, come accade appunto nel *Thesaurus*, alla libera interpretazione dei lacerti di testi offerti dal repertorio. La secchezza delle definizioni delle prime edizioni del Vocabolario della Crusca, che riprende in ciò una tradizione lunghissima, va letta anche sotto questa luce, quella dell'esempio che 'parla' al lettore suggerendogli la semantica.

4. Gli arcaismi e la formazione del lemmario

Solo un cenno ad un argomento che non è possibile sviluppare compiutamente. Il GRADIT usa per ben 20391 volte la marca «OB» (obsoleto), il suo contrassegno per gli arcaismi lessicali (*abbagliaggine*, *abbarbarsi*, *abbarrare*), semantici (*abatino* "chierichetto, seminarista", *abbattere* "abbassare, socchiudere", *abbecedario* agg. "alfabetico"), e anche fono-morfologici (*abandonare*, *abbadare*, ^{2}*a-* variante di *ad* che in italiano antico si alternava con *ad* in forme come *aizzare*/*adizzare*) e sintattici (^{3}*a* prep. che indica lontananza o introduce il soggetto in costruzioni infinitive).

Anche con qualche dubbio sull'attribuzione della marcatura (un solo esempio: *abachista* "esperto di calcolo" va forse più considerato come un termine storico, e quindi andrebbe marcato meglio, secondo il sistema del GRADIT, come «TS», tecnico-specialistico), il punto non è la singola parola: è la sterminata massa degli arcaismi di tutti i generi, che conferiscono a questo vocabolario, e in generale ai vocabolari dell'uso italiani, uno statuto di *thesaurus* di fasi della lingua del passato che non sembra avere molti paralleli nell'ambito romanzo e in quello più generale delle lingue di cultura. Se nel GRADIT una tale fisionomia è giustificata dal fatto che questo vocabolario sta assumendo sempre di più la posizione di '*Gran Robert* italiano', nei vocabolari monovolume lo è meno, a meno di non voler pensare – e nell'epoca della rete e dei commenti scolastici ai testi del passato che spiegano davvero tutto una tale idea comincia a sembrare un po' velleitaria – che gli studenti ricorrano al vocabolario non per sapere che cosa significhi una parola o come si scriva, ma per risolvere un dilemma su una forma di Foscolo o di Leopardi a loro ignota.

5. Datazione e informazione etimologica

Datazione e informazione etimologica sono confinati nell'area del lemma che abbiamo chiamato in altra sede «area delle informazioni complementari» (Aprile 2008, 186-188), per via della loro natura periferica e soprattutto desunta di seconda mano

da altri fonti vocabolaristiche. A ridurre ulteriormente l'appetibilità di informazioni del genere in un vocabolario dell'uso concorre il fatto che, per motivi di spazio e di scopi generali dell'opera si tratta di etimologia-origine, non di etimologia-storia, secondo un noto concetto nato in ambito wartburgiano ma ormai acquisito pacificamente anche fuori dall'ambito romanzo[6]. Non è con la secca informazione «lat. *bŭcca*(*m*) "guancia", poi "bocca"» che si fa, insomma, la storia della parola.

Le etimologie non sono certo un elemento nuovo, visto che sono sperimentate già dal Tramater (1829-1840) e la loro utilità è contestata sin dal 1950, quando, nella *Prefazione* al DEI, Carlo Battisti e Giovanni Alessio osservano polemicamente che «il sistema di etimologizzare astrattamente, prescindendo dalla storia del vocabolo, ha sempre causato incertezze ed errori che poi passano tradizionalmente di lessico in lessico» (p. xviii). Datazione ed etimologia sono *gadget* ormai di serie nei vocabolari italiani, anche per evidenti motivi commerciali (Serianni 1999, 136), ma presentano il serio limite di offrire informazioni generiche e desunte di seconda mano dai repertori etimologici (probabilmente, solo il GRADIT, per una parte del lemmario, procede a datazioni di prima mano fornendo informazioni controllabili); tuttavia, dati il ruolo pedagogico del vocabolario (Dubois 1970, 40) e la constatazione di quanto esso offra oggi al suo consultatore più del necessario (Landau 2001, 132), tali elementi possono essere ricompresi in una funzione diversa da quella della pura necessità scientifica, come componenti che contribuiscono alla fisionomia di un fondamentale strumento di educazione permanente.

Quanto alla data di prima attestazione della parola, come ricorda Danese 2007, 117, si tratta di un'innovazione strutturale introdotta dalla riedizione del *Dizionario della lingua italiana* di Fernando Palazzi a cura di Gianfranco Folena (1992) e poi seguita dal *DISC. Dizionario italiano Sabatini Coletti* (la prima edizione, del 1997), dall'edizione 1999 dello Zingarelli e poi dalla prima edizione del GRADIT di De Mauro (2000). L'informazione è criticabile, ancora una volta, nella prospettiva dell'*étymologie-histoire*: si riferisce alla prima attestazione della forma senza alcun riferimento allo sviluppo dei significati e delle forme.

Motivi di spazio ci impediscono di approfondire o commentare i dati, ma etimologia e data di prima attestazione sono, per quanto criticabili, dati ormai destinati a restare stabilmente nei vocabolari italiani. Il discorso va oltre i *gadget* di serie che una volta introdotti non possono più essere eliminati, dato che ne va della penalizzazione del prodotto sul mercato. Il fatto vero, o se vogliamo la percezione del lettore, anche di quello che come noi usa il vocabolario come parte fondamentale della propria professione, è che etimologia e prima datazione sono 'inutili' se consideriamo che possiamo trovare queste informazioni trattate molto meglio altrove. Ma se non ci fossero mancherebbe qualcosa: il dato pedagogico-educativo, un orientamento di partenza da approfondire poi sugli strumenti appositi, forse anche l'idea che il vocabolario

[6] Per esempio: «Strictly speaking, the mere citing of a source word or source language is not sufficient, for the business of an etymology is to trace the development of a word, through his major changes of form and meaning» (Drysdale 1989, 527).

sia un sistema sociale, in senso strettamente luhmanniano, e che perciò possa, forse debba essere autosufficiente e vivere anche senza il complemento del vocabolario storico e di quello etimologico.

Università del Salento Marcello APRILE

Referenze bibliografiche

Aprile, Marcello, 2008. *Dalle parole ai dizionari*, Bologna, il Mulino.

Danese, Francesca, 2007. «Dizionari dell'uso e percezione della diacronia», in: Aprile, Marcello (ed.), *Nuove riflessioni sulla lessicografia. Presente, futuro e dintorni del Lessico Etimologico Italiano*, Atti del Seminario di Lecce (21-22 aprile 2005), Galatina, Congedo, 89-125.

Drysdale, Patrick Dockar, 1989. «Etymological information in the General Monolingual Dictionary» in: Hausmann/Reichmann/Wiegand/Zgusta 1989, 525-530.

Dubois, Jean, 1970. *Dictionnaire et discours didactique*, in: Rey-Debove, Josette (ed.) *La lexicographie*, Paris, Larousse [= *Langages* 19], 35-47.

Dubois, Jean / Dubois, Claude, 1971. *Introduction à la lexicographie: le dictionnaire*, Paris, Larousse.

Hausmann, Franz Josef / Reichmann, Oskar / Wiegand, Herbert Ernst / Zgusta, Ladislav (ed.), 1989. *Wörterbücher. Ein internationales Handbuch zur Lexikographie*, *I. Theorie der einsprachigen Lexikographie*, Berlin-New York, de Gruyter.

Heinz, Michaela (ed.), 2005. *L'exemple lexicographique dans les dictionnaires français contemporains*, Actes des Première Journées allemandes des dictionnaires (Klingenberg am Main, 25-27 juin 2004), Tübingen, Niemeyer.

Landau, Sidney, 2001. *Dictionaries. The Art and Craft of Lexicography*, Cambridge, Cambridge University Press.

Martin, Robert, 1989. «L'exemple lexicographique dans le dictionnaire monolingue», in: Hausmann / Reichmann / Wiegand / Zgusta 1989, 559-607.

Rey, Alain, 2001. «Préface du Grand Robert de la langue française», *Le Grand Robert de la langue française*, 2e éd. du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française de Paul Robert* dirigé par Alain Rey, Paris, Dictionnaires Le Robert, XIX-LV.

Rey-Debove, Josette (ed.), 1970a. *La lexicographie*, Paris, Larousse [= *Langages* 19].

Rey-Debove, Josette, 1970b. «Le domaine du dictionnaire», in: Rey-Debove 1970a: 3-34.

Rey-Debove, Josette, 1971. *Étude linguistique et sémiotique des dictionnaires français*, The Hague-Paris, Mouton.

Rey-Debove, Josette, 2005. «Statut et fonction de l'exemple dans l'économie du dictionnaire», in: Heinz 2005, 15-20.

Serianni, Luca, 1994. «Panorama della lessicografia italiana contemporanea», in: Pessina Longo, Haisa (ed.) *Atti del Seminario internazionale di studi sul lessico* (Forlì – S.Marino, 2-5 aprile 1992), Bologna, CLUEB, 29-43.

Serianni, Luca, 1999. Recensione a *Lo Zingarelli 1999*, *Studi Linguistici Italiani* 25, 136-137.

Repertori e vocabolari

Ac 1878 = *Dictionnaire de l'Académie française*, 7ème édition, Paris, Institut de France.

B = Salvatore Battaglia (poi Giorgio Bàrberi Squarotti), 1961-2004. *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino, UTET, 21 voll.

Cotgrave = Cotgrave, Rande, 1611. *A Dictionarie of the french and english Tongues*, London, Adam Islip.

Crusca 1863-1923 = *Vocabolario degli Accademici della Crusca*, Firenze, Tipografia Galileiana [V impressione], 11 voll.

De Felice-Duro = De Felice, Emidio / Duro, Aldo, 1974. *Dizionario della lingua e della civiltà italiana contemporanea*, Palermo, Palumbo.

DEI = Battisti, Carlo / Alessio, Giovanni, 1950-1957. *Dizionario etimologico italiano*. Firenze, Barbera, 5 voll.

DELI = Cortelazzo, Manlio / Zolli, Paolo, 1999. *Il Nuovo etimologico*, Bologna, Zanichelli (2ª edizione, con il titolo *Il nuovo Etimologico*, a cura di Michele A. Cortelazzo).

Devoto-Oli = Giacomo Devoto / Gian Carlo Oli, 2013. *Il Vocabolario della lingua italiana 2014*. Firenze, Le Monnier (a cura di Luca Serianni e Maurizio Trifone].

GAVI = Giorgio Colussi, 1983-2006. *Glossario degli antichi volgari italiani*, Helsinki (poi Foligno, Editoriale Umbra).

Giorgini-Broglio = Giorgini, Giovan Battista / Broglio, Emilio, 1870-1897. *Novo vocabolario della lingua italiana*, Firenze, Le lettere, 1979 (ristampa anastatica dell'ed.: Firenze, coi tipi di M.Cellini e c.).

GRADIT = De Mauro, Tullio, 2007. *Grande dizionario italiano dell'uso*, Torino, UTET, 2007 6 volumi (e due supplementi) con CD-Rom.

Palazzi-Folena = Palazzi, Fernando, 1992. *Novissimo dizionario della lingua italiana*, ed. a cura di Gianfranco Folena, Torino, Loescher.

Petrocchi = Petrocchi, Policarpo, 1887-1891. *Nòvo dizionario scolastico della lingua italiana,* Milano, Fratelli Treves, 2 voll.

Sabatini-Coletti = Sabatini, Francesco / Coletti, Vittorio, 2008. *Dizionario della lingua italiana*, Milano, Rizzoli-Larousse.

TB = Tommaseo, Niccolò / Bellini, Bernardo, 1865-1879. *Dizionario della lingua italiana*, Torino, Unione Tipografico-Editrice.

TLIO = *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*, diretto da Pietro Feltrami (poi da Paolo Squillacioti). ‹www.vocabolario.org›.

Tramater = Liberatore, Raffaele (ed.), 1829-1840. *Vocabolario universale italiano*, Napoli, Tramater.

Zingarelli = Zingarelli, Nicola, 2013. *Lo Zingarelli 2014. Vocabolario della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli.

Valore lessicale della suffissazione *-uc* nel sistema rimico dei trovatori*

Obiettivo di questa comunicazione è precisare il valore semantico della suffissazione *-uc* attraverso i dati raccolti durante la stesura, in corso d'opera, del *Vocabolario della Poesia dei Trovatori* (*VPT*)[1]; si applicheranno quindi i risultati dell'analisi alla discussione di tre casi controversi.

1. Premesse

La terminazione *-uc*, piuttosto rara in apr., è vitale in guascone, in area pirenaica e in zona ibero-romanza[1]; nell'occitano sud-occidentale si dà un'oscillazione *-uc* / *-ut*, soprattutto nelle terminazioni verbali del participio passato, come *yssutz* > *yssucs*. Un fenomeno analogo è registrato per il suffisso *-ec*, tipico della zona tolosana e del Foix, che convive con *-et* nelle stesse zone e nelle zone limitrofe, dove la seconda terminazione tende a prevalere[2]. Si può ritenere che questa convivenza abbia di fatto creato una, pur rara, interscambiabilità tra *-t* e *-c* finali nei nostri suffissi.

Il suffisso *-uc* emerge, anzitutto, in un sistema di rime rare e difficili, dove assume un ruolo semantico essenziale. Le occorrenze in rima accomunano una ventina di componimenti di quindici trovatori, circa metà dei quali, ove sono presenti le attestazioni più importanti, attivi entro il 1200 (non si includono i termini in cui *-uc* è parte del radicale):

1) AmSesc — faichuc: m[a]lastruc BdT 21a,III vv. 129, 130
2) ArnDan — astrucs: faducs BdT 29,1 vv. 6, 22
3) BnVenzac — frevoluc BdT 71,3 vv. 1, 41, 49
4) BtBorn — malastruc: paoruc: faissuc: asertuc BdT 80,24 vv. 1, 8, 15, 29
5) ElBarj — astruga BdT 132,7a v. 7
6) GarApch — astruc: faduc BdT 162,1 vv. 6, 13
7) Gav — faduga: astruga BdT 174,8 vv. 9, 19, 29, 73
8) GlPCaz — benastruc: astruc: astruc: astruc: astruc BdT 227,3 vv. 1, 12, 13, 24, 25, 33

---

* Pur concepito e scritto in stretta collaborazione, il saggio va così ripartito ai fini delle responsabilità individuali: a Viel i §§ 1, 2.3 e 4.2, a Barachini i §§ 2.1, 2.2, 3 e 4.1.
Progetto del Laboratorio di Filologia informatica dell'Università della Calabria, coordinato da Rocco Distilo.

1 Rohlfs (1970, § 566 e nota).

2 Brunel (1952, XLIV); Grafström (1968, 129-131).

9) GlOliv — malastruc BdT 246,19 v. 11
10) GlRmGir — paurucha BdT 230,2 v. 17
11) GrBorn — paurucha BdT 242,59 v. 41
12) MarMons — dezastrux BdT 532,2 v. 31
13) Mbru — bacucs: badalucs: damnucs: bauducs: bauducs: faducs: benastrucs: badalucs BdT 293,3 vv. 11, 15, 19, 23, 31, 34, 39, 51
14) RbAur — astrucs: malastrucs: malastrucs: malastrucs: malastrux: malastrucs BdT 389,14 vv. 1, 7, 13, 19, 26, 37
15) RbAur — desastrucs BdT 389,9 v. 16
16) Sord — desastrucs: malastrucs BdT 467,I vv. 926, 927
17) Sord — faduc BdT 437,21 v. 37

Mbru, BtBorn, RbAur e GlPCaz presentano le serie rimiche più articolate, anche se gli ultimi due trovatori focalizzano in realtà l'attenzione sulla polarità di scarso interesse *astruc – malastruc – benastruc*. Sarà pertanto conveniente iniziare l'indagine da Mbru e BtBorn, che offrono una maggiore ricchezza lessicale.

2. Valore del suffisso *-uc* nei contesti in rima: Marcabru, Bertran de Born e Bernart de Venzac

2.1. Marcabru

Mbru usa la rima *uc* in «Al departir del brau tempier» (BdT 293,3), tràdito dal solo canzoniere **C**; su tale rima rara è imbastito l'intero impianto rimico del componimento, irto di 'hápax legómena'. In alcuni termini, tutti sostantivi, *-uc* non è suffisso ma parte del radicale (*sucs, brucx, saucs* parola-rima al sesto verso di ogni strofa, *lucs, festucs, Ucs, Sarlux, cucx, trabucx, ducx*), ma in cinque casi (*damnucx, baudux, faducs, benastrucx, badalucx*) il suffisso è ben evidente e la comprensione del suo valore può aiutare a chiarire il senso dei restanti *bacucs* e *balucs*.

Il sirventese denuncia la decadenza dei valori cortesi: i «bon arbre primier», i nobili dei tempi andati, sono morti, mentre i vivi sono «ramils e festucs»; di questi ultimi si dice:

dels fortz assays los vey damnucx, 19
mas de bordir son fazendier(s);
de promessas son bobansier(s), 21
al rendre sauzes e saücx,
don los clamam flacx e baudux, 23
ieu e tug l'autre soudadier.

I potenti non sono più uomini virtuosi, ma «damnucs», e vengono chiamati «flacx e baudux»: risalta dal contesto il significato vezzeggiativo e dispregiativo di tali aggettivi. «Damnucs» è tradotto da Harvey (2000, 57) con «inadequate», da Roncaglia (1953, 8 e 17) con «inetti»[6]; il senso denigratorio è contenuto nel suffisso (non senza un

[6] Scrive l'editore in nota: «*Damnuc*, letteralmente "facile a ricever danno"; quindi "non atto a sostenere", "inetto"».

evidente intento di motteggio): i nobili contemporanei al trovatore non solo non sono capaci di forti imprese, ma addirittura in esse si rivelano controproducenti, "dannosetti". «Baudux» (variante *bautuc*), con uguale sfumatura vezzeggiativa e dispregiativa, è reso da Harvey con «windbag», vicino ai «cianciatori» di Roncaglia (1953, 8); entrambe le traduzioni sono riconducibili al *Lexique Roman*, dove Raynouard (Lr, *s.v.*) traduceva con «querelleurs». Il termine, dalla radice BALD- di *baudor*, assume una connotazione vezzeggiativa e denigratoria grazie al suffisso, prendendo il significato di "baldanza fanfarona, vanagloriosa, priva di fondamento"; in tal modo, si affianca a «flacx» che ne è di fatto il risultato. Come sostantivo si ritrova al v. 31: «auzir(i)atz nauzas e bauducx», tradotto con «querrelling» da Harvey (cfr. LvP, «trouble, dispute; mélange?»), che propriamente si addice a «nauzas», mentre i «bauducx» mantengono il significato di "fanfaroni" (o, in astratto, "fanfaronate"), peraltro esplicitato al verso seguente con «e doblar entr'els l'escaquier(s)», dove "il raddoppiare la posta in gioco" vale probabilmente "dire assurdità sempre maggiori".

«Benastrucx» (v. 39) non partecipa di tale semantica vezzeggiativa e dispregiativa, poiché qui il suffisso *-uc* è del latino volgare (*ASTRUCUM) ed è stato col tempo svuotato di senso, tanto da richiedere l'integrazione del prefissoide *ben-* (in senso opposto *mal-*).

Con sfumatura vezzeggiativa e valore negativo il suffisso ricorre ancora nell'aggettivo «badalucx», predicato del «segles» decaduto nei valori sociali e morali, al v. 51: «per que·l segles es badalucx, / don malavey' e desturbier»; la base di «badalucx» potrebbe essere *badalh* "sbadiglio"[7].

Sul senso e valore di *faducs, bacucs* e *balucs* si veda più avanti la discussione dei singoli casi.

2.2. Bertran de Born

La connotazione di *-uc* in senso peggiorativo e denigratorio trova conferma in BtBorn. La rima *-uc* compare nella famosa *canso* indirizzata al giullare Mailolin («Mailolin, joglar malastruc»; BdT 80,24), tràdita dal solo *M*, al primo verso di ogni *cobla*. Il richiamo, dal punto di vista formale, del sirventese di Mbru, esplicito nella ripresa della rima, è dimostrato dallo sforzo di differenziazione che induce BtBorn a evitare tutti i rimanti usati dal collega, tranne *sauc*, certo non a caso, giacché questa era parola-rima (dunque marchio) di «Al departir»[8]. I lemmi in *-uc* sono usati per connotare in senso negativo il bersaglio polemico del componimento, il giullare Mailolin. Egli è definito al v. 1 «joglar malastruc», ossia «malheureux jongleur», come scrive Gouiran (1985, 784), e il senso complessivo ben si confà a quanto è scritto ai vv. 5-7: «qar iest avols e semblas bos». Le doti giullaresche di Mailolin sono pessime e BtBorn non ha diletto a comporre canzoni per lui, anzi ne ha fastidio:

---

[7] Roncaglia (1953, 16-17).

[8] La mancanza di versi con rima *uc* nella parte finale del testo non osta al significato e già Gouiran vi vedeva una mancanza voluta, una 'resa' di fronte alla rima difficile (cfr. Gouiran 1985, p. 779).

Aital solatz [il comporre canzoni per il giullare] m'aves faissuc 8
qu'autr'om en seria enuios;
ex es plus nescis qe montos, 10
e canta plus clar li grailha.

Gouiran (1985, 781) traduce «m'aves faissuc» con «m'a paru ennuyeux»[9]. Il significato negativamente connotato di tale aggettivo è confermato da altre occorrenze, come AmSesc (BdT 21a,III) «ab nulh home faichuc, / nessis ni m[a]lastruc / ni fol» (vv. 129-31), Cerv BdT 434a,1a «qui marit a fexuch, fals nï enich» (v. 19): gli aggettivi che si collegano a *faisuc* in trittologia o doppia dittologia sinonimica ne delimitano e specificano il campo semantico. D'altronde, *faisuc* pare termine tecnico atto a denotare rime di scarsa qualità, come si desume da alcuni passi delle *Leys d'Amors*: «mots pessans per auzir desplay / e rims fexucs atretal fay» (vv. 3989-90), «los quals trobam fexucs e mals» (v. 4664), «greu e fexuga re[n]t la vots, / per qu'es desagradants a tots» (vv. 4669-70), «Rims fexuchs en la fi se met» (v. 4745).

Anche l'aggettivo «paoruc» dileggia i difetti del giullare con connotazione scherzosa e dispregiativa:

Qi·us apellava paoruc, 15
semblaria qe vers no fos:
qar iest granz e joves e tos, 17
fas semblan q'aies corailha,
mai lai on lebres es leos, 19
vos est volpils e nuailhos,
flacs, ses tota defensailha. 21

Tale connotazione è confermata da altre occorrenze: GrBorn BdT 242,59, v. 41 «qu' ap ma voluntat paurucha / no m' a laissat carn ni sanc» e nei tardi Guillem Raimon de Gironela, BdT 230,2, v. 17 «que·l dezirs me creis e ·m cucha; / es ai ma lengua paurucha: / tan tem que de mi s'esquiu» e Raimon d'Alayrac, BdT 554,2, vv. 22-23: «...si·us ay faytz enic / lo vostre cor, merce·us queri, paurux»[10], nonché in testi non lirici come il poema sulla geomanzia edito da Contini: «De Saturnus er hom molt fers, / tot negres coma ploms o fers, / e paurucs e mensongiers» (vv. 545-47)[11].

Infine, in BtBorn si ha il rimante «asertuc» al v. 29: «Mal vos tenen per asertuc / d'armas en la ost dels basclos», tradotto da Gouiran (1985, 783): «on a tort de compter sur vous pour les combats dans l'armée des routiers»; Mailolin è considerato d'affidabilità professionale malcerta o incerta, o meglio, con valore vezzeggiativo debilitante e di motteggio, "incertuccia", che ne sottolinea la pavidità inetta, sottolineata dalla metafora bellica inappropriata per siffatto giullare.

---

[9] Sopprimendo, come in altri luoghi del testo, la *-s* finale, in «aves», si avrebbe *ave* con miglioria di senso: "tale divertimento mi giunge/riesce pesantuccio". Sull'etimo di *faissuc*, cfr. Raynouard (Lr, III, 249), dal lat. FASCIS, «faix, charge, fardeau».

[10] Non valutabile per la lacunosità della *tornada* è *paurux* in Raimon de Cornet, BdT 558,25, v. 45.

[11] Contini (1940).

2.3. Bernart de Venzac

Altresì interessanti sono i termini *frevoluc* e *faduc* (per l'occorrenza di quest'ultimo in Mbru si veda sotto). Il lemma «frevoluc» s'incontra in BnVenzac[12], in un *incipit* stagionale, dove assume inequivocabilmente una connotazione negativa:

Pus vey lo temps fer frevoluc, 1
que·ns mostra mala companha
e salvatja et estranha 3
de gels e d'auras e de vens

È tradotto con «squallido (?)» da Picchio Simonelli (1974, 222), che non fornisce una discussione linguistica. L'etimo della parola, il lat. FLEBILIS, permette di coglierne il senso vezzeggiativo (sul tipo di *frevolet*[13]): "deboluccio", "indebolito"; e il contesto semantico ci autorizza ad apprezzarne la cifra peggiorativa: il tempo invernale, cattivo, è fiacco, debole, manca del vigore del tempo estivo. Ancora, dunque, caratteristica del suffisso *-uc* è quella di un vezzo dileggiativo. Al v. 9 il ms. legge «Silh que mais volon chantezuc, / lur entendres pauc gazanha»; l'editrice spezza l'unità grafica in «chant ez uc», traducendo «Coloro che preferiscono canto e grido, il loro intendimento poco guadagna», chiosando in nota: «Appel lesse *chantezuc*, senza sciogliere cioè la lezione trasmessa. Mi è parso meglio leggere *chant ez uc* che mi sembra sottolineare l'importanza data al solo motivetto musicale, addirittura privo di parole o accompagnato da parole *buf-baf* (v. 16), parole cioè che non hanno alcun senso» (Picchio Simonelli 1974, 224). Tuttavia, in un contesto sicuramente negativo, dove non guadagna in comprensione chi preferisce un tipo di canto averbale, si potrebbe pensare a una voce *chantezuc*, ossia "canticchio", un canto ridicolo e impacciato. Del resto, l'autore dichiara al «coms Uc» di «Rodes» in chiusura di *vers* di aver usato termini quanto meno insoliti: vv. 59-60, «e se y a mot que no y tanha / mova lo·n, e prec que lo y gens»[14].

Si confermerebbe, dunque, il valore del suffisso *-uc* come vezzeggiativo canzonatorio, qui concretizzatosi in un neologismo non privo di paralleli[15].

3. Il valore del suffisso *-uc*

Yakov Malkiel (1973) analizza il suffisso -ŪCUM quale portatore di un significato legato alla mala sorte[16]. Tale sfumatura semantica non era accolta dai linguisti precedenti, che riportavano il francese *faü/feü* a *FATŪTU(M)[17]. Ma il suffisso -ŪTUM assume di norma una sfumatura comica (cfr. fr. *barbu, ventru, dentu*). La lontananza seman-

[12] Ms. unico *C*. Nello stesso testo ricorrono anche i rimanti *suc*, *trabuc*, *Uc* (già di Marcabru), e *aluc*, *bezuc*, *pessuc* con *uc* nel radicale. Per *chantezuc* si veda oltre in questo paragrafo.

[13] Cfr. Daude de Pradas, *Dels auzels cassadors*, v. 1003 «Can vostr'ausels es frevoletz».

[14] Cfr. Gubbini 2011.

[15] Cfr. il *chantaret* di Giraut de Bornelh.

[16] Malkiel (1973).

[17] Per la bibliografia pregressa rimandiamo a Malkiel (1973) e Walsh (1981).

tica dell'afr. *feü* ("morto da poco tempo") da ogni connotazione scherzosa richiama la suffissazione e il significato del termine afr. *malostru* ("infelice"), i cui esiti apr. e acat. *malastruc* e asp. *malastrugo* portano Malkiel a formulare l'ipotesi che il suffisso attraverso il quale anche *feü* è stato derivato non sia -ŪTUM bensì -ŪCUM. Malkiel rifiuta, quindi, l'etimo *FATŪTUM per *faü/feü* e li collega a *FATŪCUM, da cui l'apr. *faduc*, dove -ŪCUM è suffisso della «fatalité tragique».

Walsh (1981), seguito da Gsell (1983), si concentra sull'apr. *faduc* per dimostrare l'intuizione di Malkiel; in Mbru, «Al departir del brau tempier» (BdT 293,3), i vv. 33-34 leggono in Harvey (2000, 56 che corregge *pareion*) «doncx no pairejon li derrier / en totz bos sens ab los faducx?»: a Walsh è parso che il significato di «faducs» fosse quello proposto da Malkiel, con opposizione tra i «derrier», cioè gli indegni nobili contemporanei, e i «faducs», i loro integerrimi progenitori estinti. Altro caso sarebbe ArDan «Amors e jois e locs e temps» (BdT 29,1), ai vv. 21-22: «e s'ab ioi l'ira no·m foreis, / tost m'auran miei paren faducs». Come risulta però dalle parole in rima precedentemente illustrate, il suffisso *-uc* sembra piuttosto da ricondurre a un significato vezzeggiativo di segno peggiorativo. L'interpretazione di *faduc* in Mbru era già risolta da Roncaglia (1953, 24), che scriveva: «Questo vocabolo, con tutte le varianti registrate in ALF c. 598, significa invece 'pazzo', 'sciocco'», citando *Don. Prov.* 31,7 «faduiar, fadeia .i. stultitiam facere», quindi Lv III 377 e Jeanroy (1905, 528) a proposito del *faduca* di Gavaudan, contrariamente a Raynouard (Lr, II, 284) che traduceva con «fastidieux». Alla stessa conclusione giungeva Perugi nell'edizione di ArDan. Inoltre Walsh non prende in considerazione i casi in cui *faduc* vale "sciocco" e non certo "defunto". In GarApch (BdT 162,1) il seguente passo:

Ja no·ill cal gardar c'hom clam	13
per si ni per son arneich,	
ni per bon astre qe.il veich	15
ni pel sieu corren volam,	
pel joglareiar faduc	17

è tradotto da Latella (1994, 237): «Non si cura di prendere in considerazione i rimproveri per sé e per il suo modo di vestirsi e per la fortuna sfacciata che gli scopro e per il suo veloce passo, per lo sciocco spirito giullaresco»[18]. In questo caso il significato di *faduc* è "sciocco", non "defunto"; così anche in Gav (BdT 174,8) v. 19 «e vos, drutz, etz gens faduga: / cujatz lur tolre lur briu?», tradotto da Guida (1979, 373): «E voi, drudi, siete proprio persone stolte: credete di poter togliere loro la loro voluttà?» dove nell'interpretazione dell'aggettivo (corretto in *faduga* per uniformare la rima,

[18] Latella in nota definisce *faduc* un «conio aggettivale sul sostantivo *fat* = 'stupido', 'stolto', con aggiunta di un suffisso portatore di ‹a kind of diminutive force› (Adams, *Word-Formation*, p. 279)».

ma *faduca* in *CR*) non si può in alcun modo accettare la traduzione "gente morta"[19]. La base di *faduc* non sarebbe, dunque, FATUM, bensì FATUUM (cfr. FEW, *s.v.*).

4. Conclusione: valore del suffisso e restauro testuale di BdT 293,3

4.1. Faduc

L'analisi del suffisso *-uc* può aiutare l'interpretazione testuale e le scelte ecdotiche. Consideriamo il *faduc* di BdT 293,3.

Trascrizione del ms. *C*:	Testo Harvey:	
Doncx no pairejon li derrier. en totz bos sens ab los faducx.	Doncx no parejon li derrier en totz bos sens ab los faducx?	33
e log si cozer e sarlux. valon to- lozæ monpeslier. quieu sai q(ue)ls	El og, si Cozer e Sarlux valon Toloza e Monpeslier!	35
mortz foron primier. el mais dels uius son uers saucx. e po	Qu'ieu sai quals mortz foron primier, e·l mais dels vius son vers saücx,	37
detz dir ques benastrucx. qui troba laur ni oliuier.	e podetz dir qu'es benastrucx qui troba laur ni olivier.	39

Il luogo testuale più complesso si trova al principio del v. 35 «e log si» (a inizio riga nel ms.), a tutti gli effetti una *crux*, generata da problemi di lettura del copista o semplicemente dall'ermetismo complessivo del testo.

Al v. 33 il verbo *pairejon* (da *pairejar* «patrizzare» in Roncaglia, cioè "fare come i padri") è corretto da Walsh, e, sulle sue orme, da Harvey in *parejon* (da *parejar* "assomigliare"). In questo modo, Walsh e Harvey possono legare il verbo al complemento necessario «ab los faducx» del v. 34 e interpretare «faducs» come «departed»: "Dunque gli ultimi (la generazione vivente) non assomigliano ai defunti?" A tale interpretazione, tuttavia, ostano tre problemi: anzitutto la correzione di *pairejon*; poi la traduzione di *faducx* con "defunti (da poco)"; infine la spiegazione (omessa da Walsh) di «e log si» al v. 35. La prima correzione è una banalizzazione: *pairejar* è usato in rima col significato di "fare come il padre" in BtBorn, «Pois Ventadorns et Comborns ab Segur» (BdT 80,33), v. 41: «Del rei Felip sabrem ben s'il paireia / o s'il segra·l bon usatge Carlon» ("Del re Filippo sapremo se fa come il padre [Luigi VII] o se seguirà il valente comportamento di Carlo [Magno]"). *Pairejar*, verbo raro, è *lectio difficilior*, confermata da un altro luogo di Mbru: BdT 293,33, v. 21, «greu paireiarau mais igau / paire ni fill». Caduta la correzione, anche l'interpretazione di «faducx» come "defunti", già indebolita dall'analisi del suffisso *-uc* e dalle altre occorrenze del termine viste sopra, decade. Le altre interpretazioni, tuttavia, non riescono decisive: al v. 34 Dejeanne (1909, 12) traduceva «faducs» con «faquin» e «en totz bos sens» con «par tous leur bons côtés» (vicino a Appel, BnVent BdT 70,39 v. 39 «en totz sens» «nach

[19] Si vedano anche BtAlam BdT 76,16 v.31 «e ·l faducs sojorne son cors, / ib' amptans e danz e periurs», e RmVid BdT 411,III v.1140 «e val mays us faducx azautz / mantas vetz c' us oms mal azautz».

allen Richtungen»), ritenuta «piuttosto ridicola» da Roncaglia (1953, 23)[20]. Quest'ultimo seguiva Lewent (1913), traducendo «in tutti i sensi, buoni e folli». A questa traduzione ci pare d'ostacolo però la particella *ab*, nonché l'ostica disposizione degli elementi nella frase.

Il luogo dilemmatico si colloca al v. 35, la cui interpretazione sintattica condiziona la comprensione dei due versi precedenti, in particolare del v. 34: come interpretare l'oscuro emistichio del v. 35 «e log si»?

Dejeanne ammette il problema e lascia la versione del ms. con un punto interrogativo in fin di v. 36, traducendo poi liberamente «Est-ce que Cazère et Sarlux valent Toulouse et Montpellier?». Roncaglia, che pone il punto di domanda alla fine del v. 33, dopo aver congetturato un *en loc si* "a condizione che" e un guasconismo *en loc* "in nessuna parte", accoglie la proposta già di Lewent di leggere *el og* "sì davvero", interpretando *el* come pronome e *og* come avverbio affermativo in una sorta d'inciso esclamativo. A questa interpretazione si adegua anche Harvey, che tuttavia, seguendo Walsh, intende come domanda i vv. 33-34.

L'interpretazione di *el og* come "egli sì", "sì davvero", solleva le seguenti difficoltà: 1) la bizzarra grafia di *oc* con velare sonora anziché sorda in posizione finale, non prevista nella grafia del copista di *C* (la grafia *log* è eccezione, comunque la si interpreti, mentre la grafia *og* per *oc* o *hoc* è ignota e solleva molte perplessità[21]); 2) la risposta a una domanda negativa avviene, di norma, con l'avverbio *si*, non *oc*[22]; 3) la proposta è difforme dalla segmentazione grafica del ms., da cui sembra che il copista avesse intuito una forma verbale trascrivendo *e log*.

Che il copista trovasse difficoltà nel leggere l'antigrafo sembra testimoniato dal fatto che la *e* di *e log* deborda al di sotto della linea di scrittura, come se fosse stato lasciato spazio per il successivo reintegro d'una sillaba mancante. Supponendo una lacuna materiale come causa del guasto evidente e del reintegro minimalista della *e*, proponiamo la lezione *logui·ls*, da *logar* "mettere, allocare, collocare"[23]; il giro sintattico risulterebbe: «Doncx no pairejon li derrier? / En totz bos sens ab los faducx / logui·ls, si Cozer e Sarlucx / valon Toloza e Monpeslier», da tradurre: "Dunque i discendenti non fanno come i padri? In tutte le cose li piazzo presso gli stupidotti (cioè al loro pari), se/così Cozer e Sarluc valgono Tolosa e Montpellier", con *ab* nel senso di APUD, come in altri autori in unione col verbo *logar*.

---

[20] Sulla scorta di Rajna (1923).

[21] Cfr. Zufferey (1987, 142).

[22] Jensen (1994, § 650-655, in part. 650).

[23] Prima pers. sing. in *-i* dell'indic. pres., cfr. Brunel (1952, xliii), Grafström (1968, §55), Pfister (1970, 73-77). Si veda Peire Cardenal, BdT 335,7 v. 8: «ni no·n logui messatge», unico caso attestato di tale forma. Si può pensare che il forte *enjambement* tra il v. 34 e il 35 (un altro tra il v. 35 e il 36) abbia disturbato la tradizione e inoltre si può parzialmente spiegare la caduta di *-s* in *·ls* per contatto col seguente *si*, ma l'inintelligibilità complessiva del passo rende preferibile la spiegazione per guasto materiale.

Allo stesso modo, in ArDan (BdT 29,1, vv. 21-22) «e s'ab ioi l'ira no·m foreis, / tost m'auran miei paren faducs», il predicativo «faducs» può – è vero – significare "morto", ma tra il *topos* della morte per amore (così Walsh) e quello della follia d'amore, entrambi frequentissimi, è arduo scegliere; tuttavia, considerate le altre occorrenze di *faduc*, la soluzione più economica sarà la seconda con «faducs» nel senso di "folle, pazzo", unico significato che ormai si può attribuire al termine.

4.2. Bacuc

Controverso è il termine *bacucs* in BdT 293,3, v. 11.

Trascrizione del ms. *C*:	Testo Harvey:	
Cossiros suy dun gran uergier.	Cossiros suy d'un gran vergier	
ont a de belhs plansos mans	ont a de belhs plansos mans lucs:	9
lucs. gent son lempeut el frug^{s}	gent son l'empeut e·l frugs bacucs;	
bacucs. selh quesser degron sor	selh qu'esser degron sordegier,	11
degier. fuelhs e flors paron de	fuelhs e flors par*a*n de pomier,	
pomier. son al fruchar sautz e	son al fruchar sautz e saücs;	13
saucs. e pus lo caps es balucs.	e [pueys], pus lo caps es balucs,	
dolens son li membrestremier.	dolens son li membr'estremier.	15

Raynouard (Lr, II, 165) riconduceva *bacuc* a *bacon* e traduceva «charnu», passato a Levy e Dejeanne. La traduzione non convince, perché il senso è l'opposto: l'albero è buono, perché ha buone radici (l'innesto serve a rafforzare l'albero innestato), ma il frutto non è buono, come si esplicita al v. 14. Si intuisce chiaramente che i frutti (più avanti «caps» = punto d'arrivo, apice) non sono buoni nonostante le ottime premesse. È pertanto da rigettare anche l'interpretazione di Harvey, che traduce: «noble are the grafts and the fruit [is] apricot; those which were to have been the worst, though putting on the leaves and flowers of apple-trees, are just willow and elder when it comes to fruiting; and then, since the head is sick, the outer limbs are suffering». Soddisfa poco la collocazione sintattica del v. 13: se si salta da 12 a 14, legando «selh» a «son», si evince che coloro che dovrebbero essere peggiori sono, fuor di metafora tassonomica, peggiori, creando una tautologia contraria a ciò che si dice ai vv. 15-16, dove invece è esplicito che il fine (il «cap», cioè il frutto) ha una valutazione negativa, rispetto alle membra, che da esso ricevono pena. Inoltre è poco plausibile che *bacuc* sia l'"albicocca", come già in Baldinger[24] (dall'arabo *al-barquq*), perché le prime attestazioni in portoghese, spagnolo e catalano sono tarde (dal XIV secolo) e peraltro la forma priva di *r* è esclusivamente italiana (*albicocco* contro fr. *abricot*, port. *albricoque, abricote*, sp. *albaricoque*, pr. *aubricot, albricot*, cat. *albercoc*). Del resto non è chiaro quale significato (negativo) assuma l'albicocca in questo contesto.

Migliore è l'interpretazione di Roncaglia che oppone giustamente il verso 13 al 14, traducendo: «Ho nella mente un gran giardino ove si trovano più boschetti di belle piante; buoni sono gl'innesti e il frutto vano: quelle parti che dovrebbero essere più

[24] Baldinger (1988, § 326).

vili, foglia e fiore, paiono di melo; ma al fruttare sono salice e sambuco; e poiché la testa è vuota, sono dolenti le estremità». L'albero *sembra* un melo, ma alla fine dà i frutti di un salice o un sambuco. Chiarito ciò, è evidente che la frase «selh qu'esser degron sordegier» deve riferirsi alle parti meno pregiate dell'albero; sicché è di gran lunga la migliore soluzione collegare il v. 12 a «fuelhs e flors», cioè la parte dell'albero che viene prima del frutto ("foglia e fiore") e che pertanto appare improduttiva e quindi *sordegier*. Essendo istituito un contrasto tra il v. 13 e il 14, la forma verbale *paron* del v. 13 non può essere intesa come derivante da *parar* ("produrre frutto", così Harvey) bensì da *parer* ("parere, sembrare"; così Roncaglia); è illogico infatti che si dica che le parti peggiori, foglia e fiore, producano il frutto del melo, quando in realtà il frutto, ancora di là da venire, non esiste né può esistere in quanto l'albero non è un melo, bensì un salice o un sambuco.

Accettando dunque l'interpretazione generale di Roncaglia, occorre approfondire la traduzione e la morfologia di *bacucs*, che egli accosta all'it. *bacucco*, derivante forse dal nome biblico Abacuc. Il lemma varrebbe dunque "vecchio", quindi «vano», nel senso di "non più utilizzabile".

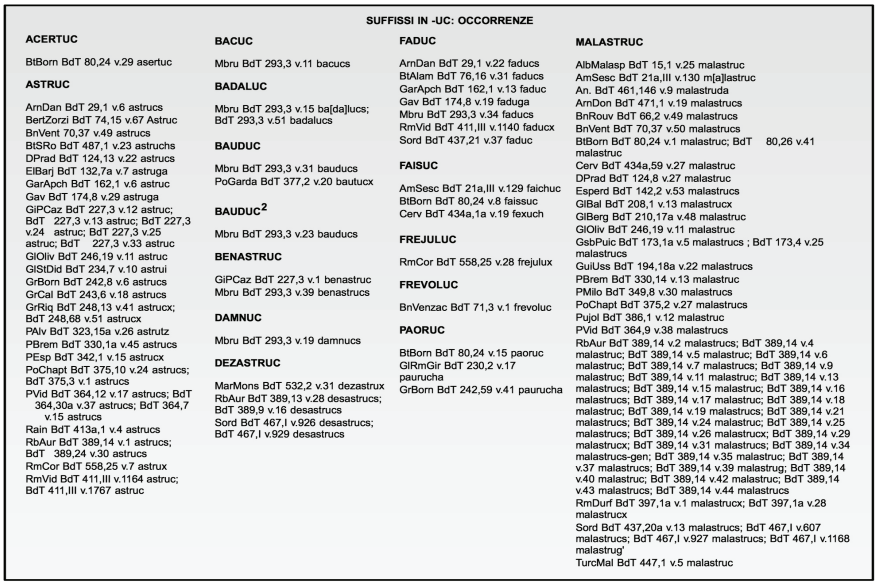
Possiamo, col medesimo senso, proporre un collegamento tra questo *bacuc* e i derivati guasconi, baschi e iberici dal lat. VACARE, con betacismo, come il basc. *bakan*, *bakant* "raro", oppure il guasc. *bagàn* "ozioso"[25]. Dal radicale *bag-, *bak-, Mbru conia *bacuc* con la suffissazione *-uc*, di segno motteggiante, sicché la traduzione potrebbe suonare: "nobili sono gli innesti, ma il frutto è vacuo / inconsistente / inutile / ozioso"; allo spettro semantico di queste imprecise traduzioni va aggiunto l'intraducibile valore vezzeggiativo e dispregiativo (come di beffa) di *-uc*.

Infine, il v. 15, ipometro, viene reintegrato da Suchier e da Roncaglia: «e pus lo caps es badalucs», mentre Dejeanne suggeriva di integrare con «e pus [si] lo caps es balucs», e simile soluzione adotta Harvey: «e [pueys], pus lo caps es balucs». La soluzione di ricuperare il «badalucs», che ricorre al v. 51, nella *tornada*, in rima, continua a sembrarci la più convincente, dato che difficile è avvicinare *baluc* all'it. *balocco*, come suggerisce Dejeanne, giacché l'it. *balocco*, d'area toscana, deriva esso stesso da una contrazione dell'it. *badalucco*, probabilmente come deverbale da *badaloccare* (cfr. DELI).

Università della Calabria

Giorgio BARACHINI
Riccardo VIEL

[25] Altri esempi in Rohlfs (1970, §201). Cfr. anche FEW s.v. VACUUS.



SUFFISSI IN -UC: OCCORRENZE

ACERTUC

BtBorn BdT 80,24 v.29 asertuc

ASTRUC

ArnDan BdT 29,1 v.6 astrucs
BertZorzi BdT 74,15 v.67 Astruc
BnVent 70,37 v.49 astrucs
BtSRo BdT 487,1 v.23 astruchs
DPrad BdT 124,13 v.22 astrucs
ElBarj BdT 132,7a v.7 astruga
GarApch BdT 162,1 v.6 astruc
Gav BdT 174,8 v.29 astruga
GiPCaz BdT 227,3 v.12 astruc; BdT 227,3 v.13 astruc; BdT 227,3 v.24 astruc; BdT 227,3 v.25 astruc; BdT 227,3 v.33 astruc
GlOliv BdT 246,19 v.11 astruc
GlStDid BdT 234,7 v.10 astrui
GrBorn BdT 242,8 v.6 astrucs
GrCal BdT 243,6 v.18 astrucs
GrRiq BdT 248,13 v.41 astrucx; BdT 248,68 v.51 astrucx
PAlv BdT 323,15a v.26 astrutz
PBrem BdT 330,1a v.45 astrucs
PEsp BdT 342,1 v.15 astrucx
PoChapt BdT 375,10 v.24 astrucs; BdT 375,3 v.1 astrucs
PVid BdT 364,12 v.17 astrucs; BdT 364,30a v.37 astrucs; BdT 364,7 v.15 astrucs
Rain BdT 413a,1 v.4 astrucs
RbAur BdT 389,14 v.1 astrucs; BdT 389,24 v.30 astrucs
RmCor BdT 558,25 v.7 astrux
RmVid BdT 411,III v.1164 astruc; BdT 411,III v.1767 astruc

BACUC

Mbru BdT 293,3 v.11 bacucs

BADALUC

Mbru BdT 293,3 v.15 ba[da]lucs; BdT 293,3 v.51 badalucs

BAUDUC

Mbru BdT 293,3 v.31 bauducs
PoGarda BdT 377,2 v.20 bautucx

BAUDUC²

Mbru BdT 293,3 v.23 bauducs

BENASTRUC

GiPCaz BdT 227,3 v.1 benastruc
Mbru BdT 293,3 v.39 benastrucs

DAMNUC

Mbru BdT 293,3 v.19 damnucs

DEZASTRUC

MarMons BdT 532,2 v.31 dezastrux
RbAur BdT 389,13 v.28 desastrucs; BdT 389,9 v.16 desastrucs
Sord BdT 467,I v.926 desastrucs; BdT 467,I v.929 desastrucs

FADUC

ArnDan BdT 29,1 v.22 faducs
BtAlam BdT 76,16 v.31 faducs
GarApch BdT 162,1 v.13 faduc
Gav BdT 174,8 v.19 faduga
Mbru BdT 293,3 v.34 faducs
RmVid BdT 411,III v.1140 faducx
Sord BdT 437,21 v.37 faduc

FAISUC

AmSesc BdT 21a,III v.129 faichuc
BtBorn BdT 80,24 v.8 faissuc
Cerv BdT 434a,1a v.19 fexuch

FREJULUC

RmCor BdT 558,25 v.28 frejulux

FREVOLUC

BnVenzac BdT 71,3 v.1 frevoluc

PAORUC

BtBorn BdT 80,24 v.15 paoruc
GlRmGir BdT 230,2 v.17 paurucha
GrBorn BdT 242,59 v.41 paurucha

MALASTRUC

AlbMalasp BdT 15,1 v.25 malastruc
AmSesc BdT 21a,III v.130 m[a]lastruc
An. BdT 461,146 v.9 malastruda
ArnDon BdT 471,1 v.19 malastrucs
BnRouv BdT 66,2 v.49 malastrucs
BnVent BdT 70,37 v.50 malastrucs
BtBorn BdT 80,24 v.1 malastruc; BdT 80,26 v.41 malastruc
Cerv BdT 434a,59 v.27 malastruc
DPrad BdT 124,8 v.27 malastruc
Esperd BdT 142,2 v.53 malastrucs
GlBal BdT 208,1 v.13 malastrucx
GlBerg BdT 210,17a v.48 malastruc
GlOliv BdT 246,19 v.11 malastruc
GsbPuic BdT 173,1a v.5 malastrucs ; BdT 173,4 v.25 malastrucs
GuiUss BdT 194,18a v.22 malastrucs
PBrem BdT 330,14 v.13 malastruc
PMilo BdT 349,8 v.30 malastrucs
PoChapt BdT 375,2 v.27 malastrucs
Pujol BdT 386,1 v.12 malastruc
PVid BdT 364,9 v.38 malastrucs
RbAur BdT 389,14 v.2 malastrucs; BdT 389,14 v.4 malastruc; BdT 389,14 v.5 malastruc; BdT 389,14 v.6 malastruc; BdT 389,14 v.7 malastrucs; BdT 389,14 v.9 malastruc; BdT 389,14 v.11 malastruc; BdT 389,14 v.13 malastrucs; BdT 389,14 v.15 malastruc; BdT 389,14 v.16 malastrucs; BdT 389,14 v.17 malastruc; BdT 389,14 v.18 malastruc; BdT 389,14 v.19 malastrucs; BdT 389,14 v.21 malastrucs; BdT 389,14 v.24 malastruc; BdT 389,14 v.25 malastrucs; BdT 389,14 v.26 malastrucx; BdT 389,14 v.29 malastrucx; BdT 389,14 v.31 malastrucs; BdT 389,14 v.34 malastrucs-gen; BdT 389,14 v.35 malastruc; BdT 389,14 v.37 malastrucs; BdT 389,14 v.39 malastrug; BdT 389,14 v.40 malastruc; BdT 389,14 v.42 malastruc; BdT 389,14 v.43 malastrucs; BdT 389,14 v.44 malastrucs
RmDurf BdT 397,1a v.1 malastrucx; BdT 397,1a v.28 malastrucx
Sord BdT 437,20a v.13 malastrucs; BdT 467,I v.607 malastrucs; BdT 467,I v.927 malastrucs; BdT 467,I v.1168 malastrug'
TurcMal BdT 447,1 v.5 malastruc

Fig. 1. Suffissi in *-uc*: occorrenze.

Bibliografia

Baldinger, Kurt, 1988. *Etymologien. Untersuchungen zu FEW 21-23*, Tübingen, Max Niemeyer.

Brunel, Clovis, 1952 [1926]. *Les plus anciennes chartes, Recueil des pièces originales antérieures au XIIIe siècle, publiées avec une étude morphologique*, Paris, Picard.

Contini, Gianfranco, 1940. *Un poemetto provenzale di argomento geomantico*, Fribourg, Librairie de l'Université.

Dejeanne, Jean-Marie-Lucien, 1909. *Poésies complètes du troubadour Marcabru, publiées avec traduction, notes et glossaire*, Toulouse, Privat.

Distilo, Rocco, 2001. *Trobadors. Concordanze della lirica trobadorica*, Roma-Cosenza, Università di Roma "La Sapienza"-Università della Calabria.

Gouiran, Gérard, 1985. *L'amour et la guerre. L'œuvre de Bertran de Born*, Aix en Provence, Université de Provence.

Grafström, Åke, 1968. *Étude sur la morphologie des plus anciennes chartes languedociennes*, Stockholm, Almqvist och Wiksell.

Gsell, Otto, 1983. «*FĀTŪCUS, *ASTRŪCUS und die Herkunft von lateinisch-romanisch -ŪCUS», *Romance Philology* 36/3, 391-393.

Gubbini, Gaia, 2011. *Pus vey lo temps fer frevoluc. Bernart de Venzac contra Guglielmo IX*, Roma, Bagatto.

Guida, Saverio, 1979. *Il trovatore Gavaudan*, Modena, Mucchi.

Harvey, Ruth, 2000. «Al departir del brau tempier», in: Gaunt, Simon, Harvey, Ruth, Paterson, Linda (ed.), *Marcabru. A Critical Edition*, Cambridge, D.S. Brewer, 55-63.

Jeanroy, Alfred, 1905. «Les poésies de Gavaudan», *Romania* 34, 497-539.

Jensen, Frede, 1994. *Syntaxe de l'ancien occitan*, Tübingen, Max Niemeyer.

Latella, Fortunata, 1994. *I sirventesi di Garin d'Apchier e di Torcafol*, Modena, Mucchi.

Lewent, Kurt, 1913. «Beiträge zum Verständnis der Lieder Marcabrus», *Zeitschrift für romanische Philologie* 37, 313-337, 427-451.

Malkiel, Yakov, 1973. «Ancien français faü, feü, malostru. À la recherche de -ŪCUS suffixe latin et paléoroman rare de la 'mauvaise fortune' », *Travaux de linguistique et de littérature* 11 (Mélanges de linguistique française et de philologie et littérature médiévales offerts à M. Paul Imbs), 177-89.

Perugi, Maurizio, 1979. *Le canzoni di Arnaut Daniel*, Milano-Napoli, Ricciardi.

Pfister, Max, 1970. «Harmonisierungserscheinungen im Altprovenzalischen», *Vox Romanica* 29, 57-77.

Picchio, Simonelli, 1974. *Lirica moralistica nell'Occitania del XII secolo: Bernart de Venzac*, Modena, Mucchi.

Rajna, Pio, 1923. «Varietà provenzali», *Romania* 49, 63-97.

Rohlfs, Gerhard, 1970. *Le gascon. Études de philologie pyrénéenne*, Tübingen, Max Niemeyer.

Roncaglia, Aurelio, 1953. «Marcabruno: Al departir del brau tempier [BdT 293,3]», *Cultura neolatina* 13, 5-33.

Suchier, Hermann, 1875. «Der Trobador Marcabru», *Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur* 14, 119-160, 273-310.

TROBVERS: *base-dati per il lessico della poesia romanza delle origini*, Laboratorio di Filologia informatica dell'Università della Calabria. <http://www.textus.org>.

Walsh, Thomas J., 1981. «Two Problems in Gallo-Romance Etymology», *Romance Philology* 35/1, 89-104.

Zufferey, François, 1987. *Recherches linguistiques sur les chansonniers provençaux*, Genève, Droz.

Neologismos latinos na história do português: Análise de textos jurídicos medievais.

O tema desta comunicação é a análise de alguns casos de inovação lexical na história do português, por empréstimo de termos latinos, observados num 'corpus' de textos jurídicos medievais dos séculos XIII e XIV constituído por versões portuguesas de textos ligados à obra jurídica e legislativa da corte de Afonso X, o Sábio. Serão analisados nomeadamente os textos da *Primeyra Partida* [=PP] e das *Flores de Dereyto* [=FD]. E será feito um levantamento de alguns termos latinos introduzidos nos textos, num processo de tradução. Estes termos, pertencendo à partida a um domínio concreto, o da linguagem técnica do direito, processual ou canónico, virão a integrar-se, em estádios posteriores, na língua portuguesa culta e até corrente, além de pertencerem à terminologia jurídica moderna.

Trata-se de casos de 'tradução' de termos latinos ou de termos derivados eruditos do latim para romance ou vernáculo, que ocorrem com alguma frequência nos textos jurídicos analisados, textos em que se observam dois tipos de discurso: o discurso legislativo propriamente dito – 'expositivo' – e um 'discurso legislativo justificativo' –, que é predominantemente realizado em atos assertivos, com função de explicação-justificação. Na análise do 'discurso legislativo expositivo' verifica-se que se distribui por duas vertentes, uma de teor prescritivo e outra de teor não prescritivo. É nestes segmentos de natureza não prescritiva que surgem os casos de tradução agora analisados.

Encontra-se uma área de carácter não prescritivo tanto no texto da *Primeyra Partida* como no das *Flores de Dereyto*.

Nas *Flores de Dereyto*, esta área respeita a segmentos de natureza assertiva em que se realizam 'traduções' entre o «romanço» ou «linguagem» e o latim – traduções que proporcionam a transmissão de uma nomenclatura, de uma terminologia latina técnica, própria da linguagem do Direito.

Na *Primeyra Partida*, é reconhecível uma dupla zona de natureza não prescritiva, relativa à introdução, por um lado, de terminologia e, por outro, de informações e de ensinamentos relevantes para o conhecimento do direito e sua aplicação adequada. São de particular relevo segmentos atualizados como atos assertivos declarativos de teor definitório e de realização característica que, no seu conjunto, recortam o que se pode designar como um 'discurso legislativo doutrinal'.

Neste texto da *Primeyra Partida*, o discurso legislativo expositivo contém, pois, alguns segmentos de índole definitória e de orientação informativa e também didática. Tais segmentos realizam-se em atos assertivos em que figuram traduções entre o 'romanço' ou 'linguagem' e o latim ou vice-versa, sendo o procedimento explicitamente nomeado.

Nas *Flores de Direyto* estas traduções podem não ter uma função de definição/delimitação concetual, tendo como ponto de partida, um conceito introduzido «en linguagẽ» já devidamente definido e explicitado, a que é atribuído um 'nome' em latim. São, portanto, segmentos meta-discursivos. Não se trata, assim, de traduções com carácter definitório, elas têm como objetivo a inovação lexical e, como já referi, a transmissão de uma nomenclatura, de uma terminologia latina técnica da linguagem do direito. Os termos agora introduzidos são os que resultam da adoção de um lexema latino. Os acréscimos informativos trazidos pelas traduções apresentam uma realização em que é possível reconhecer algumas regularidades.

Podemos observar alguns exemplos ilustrativos do texto das *Flores de Dereyto*; os exemplos de (1) a (10) apresentam uma estrutura que revela certa regularidade:

(1) e esta scriptura é dicta en latin *libellus* (FD, II, 605-606)
(2) A primeyra é pola alçada que é dita en latim *apellacio* (FD, III, 919)
(3) Outrosi os que son meores de .VIJ. anos. que chaman en latī *infantes* (FD, I, 213-214)
(4) que llo enmende. aquella sentença que lles deu e esta tal est dicta *restitucio* (FD, III, 928-929)
(5) este rogo tal é dito en latī *suplicatio* (FD, III, 924-925)
(6) e sũ dictos en latin estes taes *preuaricatores causarũ.* (FD, I, 100-101)
(7) E esta carta é dita en latī *apellatio* e o juiz de que é apellado deue el dar sa carta a este a que apellou (FD, III, 994-995)
(8) Agora quero dizer como se desfaze a sentẽça per outra maneyra que é dita en latī *restitucio* (FD, III, 1017-1018)
(9) E assy é cõplida a sentença que é dada sobre cousa que alguu demanda por sua que é dita en latī *accio realis.* (FD, III, 1074-1075)
(10) E asy se conple a sentença que é dada [...] en razõ de diuida que é dita en latī *accio personalis.* (FD, III, 1091-1093)

Na *Primeyra Partida* reconhece-se, paralelamente ao tipo de tradução já referido, um segundo tipo em que se dá uma 'tradução em linguagem' que tem a função de atribuir um nome e de estabelecer uma terminologia próxima da latina. A definição surge em estrutura equativa metalinguística, marcada com a forma «quer dizer», que opera uma reformulação parafrástica simplificativa, tornando, em princípio, mais acessível o significado de um termo; aquela expressão está geralmente reforçada por 'tanto como' na forma «tãto quer dizer como » ou «quer tanto dizer en linguagẽ como»: a utilização deste operador 'tanto como' sublinha o carácter de equativo, definindo uma relação de igualdade até em termos 'quantitativos' e alia ao valor descritivo / atributivo uma dimensão identificacional. Os termos são, por inerência, portadores de significado referencial, constituem denominações, permitem

o estabelecimento de relações estáveis e codificadas entre um significante e uma categoria de entidades. Mas note-se que os lexemas agora introduzidos, e 'traduzidos', embora sejam termos derivados eruditos do latim, já apresentam frequentemente uma alteração da integridade fonológica da palavra na língua fonte, exibindo a adaptação pela qual passam os empréstimos de qualquer língua, e também um tipo morfológico da língua de chegada. A inovação lexical é portanto aparentemente intralinguística, não havendo mesmo referência à língua latina. Podemos observar algumas construções exemplificativas desse modelo nos exemplos de 11 a 16 (sublinhado e itálico nossos):

(11) *Ley* tãto quer dizer come leenda en que iaz ensinamẽto e castigo. (PP, I, 71-72)
(12) *Comuhõ* tanto quer dizer como cousa que he comunal a todos e en que am muytos parte. (PP, VII, 110-111)
(13) [E] *suspenssom* tãto quer dizer como teer homẽ colgado (PP, XII, 470-471)
(14) E *pelegriijs* tanto quer dizer come estraynhos que uã uissitar o sepulcro de Jherusalem e os outros logares en que Nostro Senhor naçeo [...]. (PP, XXVII,31- 33)
(15) E *legitimo* tanto quer dizer como filho que he nado segundo ley. (PP, IX, 279-280)
(16) *Priuylegio* tanto quer dizer como ley apartada que he feyta assinaadamẽte por prol e por onrra dalgũus homẽs ou logares e nõ por todos cumunalmẽte. (PP, XIIII, 19-20)

A estrutura equativa metalinguística que opera no domínio da definição / explicação de itens lexicais pode também realizar explicitamente uma efetiva tradução entre duas línguas, procurando explicar os termos a partir do seu significado original, etimológico, e introduzindo assim o lexema inovador latino em paralelo com a palavra em romance. Como se observa nos exemplos de 17 a 33 (negrito e itálico nossos). Note-se que a estrutura pode variar ligeiramente:

(17) *Esliçõ en latĩ* tanto quer dizer en rremãço como scolimẽto (PP, VIII, 470)
(18) *Scrutinio chamã en latĩ* a primeyra maneyra da esliçõ que quer tanto dizer en linguagẽ como scodrinhamẽto (PP, VIII; 510)
(19) E «*decanus*» *en latim* tanto quer dizer en rremãço como homẽ velho e mays cãão. (PP, IX, 70-71)
(20) E *ssamcristã en latĩ* tanto quer dizer en rremãço como homẽ que he posto por guardador das cousas sagradas (PP, IX, 154-156)
(21)E a este seelo atal *chamã en latĩ* o *atẽtico* que quer tanto dizer como seelo do homẽ que o deue a auer per rrazõ do logar que tem (PP, XII, 426-428)
(22) E *chamã* a este sacramẽto *en latĩ* «*extrema uncio*» que quer tanto dizer come o prostumeyro vngimẽto por que o rreçebẽ os cristãos en fyn de sa vida (PP, VII, 653-655)
(23) *Repeendimẽto* tanto quer dizer como teer o homẽ por mal a cousa que ha feyta ssem guisa e auer uõõtade de sse partir della (PP, VI, 58-59)
(24) E o pecado primeyro dos da culpa he o pecado que uẽ per linhagẽ quando os homẽs naçẽ en pecado a que *dizẽ en latĩ original* que quer tanto dizer come pecado de nascença (PP, IX, 744-745)
(25) *Honestidade* quer tanto dizer en latĩ come conprimẽto de boos custumes pera ffazer homẽ bõa vida (PP, IX, 881-882)
(26) *Caracter* tanto quer dizer en latĩ como o sinal que fica feyto da cousa cõ que sse ffaz (PP, IX, 744-745)

(27) fezesse grã pecado daquelles que *chamados som en latī enormes*, que quer tanto dizer en linguagẽ como muy desguysados (PP, XII, 529-531)

(28) «*Patronus*» *en latī* tanto quer dizer en linguagẽ come padre de caïrrega ca assi como o padre he encarregado de fazenda de sseu filho e en crialo e en guardalo (PP, XVIII, 30-32)

(29) *Negligẽça* tanto quer dizer en latī como quãdo homẽ leixa de fazer o que deue e o pode fazer nõ parãdo en elle mẽtes (PP,XIX, 215-216)

(30) que *som chamadas en latī* «*liquides*» que quer tãto dizer como correntes (PP, XXII, 40-41)

(31)E deste dizemo som duas maneyras: a hũa he a que *chamã en latim predial* que he dos fruytos das terras e das heruas e das aruores (PP, XXIII,59-60)

(32) *Gestus* tanto quer dizer en latī come contennẽtes (PP, XXV, 406)

(33) *ssegundo latī chamãnos saçerdotes*, que quer tanto dizer como cabedees sagros (PP, IX, 213-214)

Feito um levantamento dos casos de tradução de uma palavra latina verifica-se que são muito numerosos e expõem explicitamente a relação entre o lexema tradicional, vernáculo, e o latino ou derivado erudito do latim, numa estrutura que se repete como resulta evidente da observação dos exemplos.

Esta presença de lexemas latinos ou eruditos nos textos analisados abarca, portanto, mais do que um tipo de situação de inovação lexical. A palavra latina, por vezes assinalada graficamente, destacada por diacríticos, pode apresentar forma latina ou já surgir com alterações fónicas e morfológicas.

Consultando dois dicionários de português moderno — um português (Casteleiro, 2001) e um brasileiro (Houaiss / Villar, 2002) — verifica-se que, com grande frequência, a palavra medieval não está registada, nem está presente em texto, ou então subsiste apenas num campo muito restrito de utilização, enquanto a palavra referida no texto medieval como sendo latina surge como o lexema corrente do português moderno.

A conclusão que se pode retirar da observação dos exemplos em que figuram os lexemas inovadores é a seguinte: o que estes textos medievais designam como 'romanço' ou 'linguagem' não tem geralmente continuidade nas sincronias modernas do português enquanto que as palavras que são designadas como palavras latinas, são as do português moderno. Trata-se portanto de casos bem-sucedidos de relatinização, de introdução de termos latinos.

É importante precisar alguma diferença entre os neologismos da *Primeira Partida* e os das *Flores de Dereyto*. Os primeiros, sendo à partida de campos lexicais bem determinados, como a designação de cargos e funções ou a classificação de crimes e de atribuição de penas, parecem ter penetrado na língua culta em geral e até na língua corrente. Os neologismos das *Flores de Dereyto* que já à partida pareciam constituir um domínio restrito de nomenclatura jurídica, tendem a ser quase desconhecidos na língua comum, mas são muito usados na linguagem jurídica portuguesa moderna.

De um modo geral a terminologia jurídica moderna conserva as palavras da terminologia latina introduzida, alterando-as fonicamente e adotando o padrão morfológico do português (cf. Prata, 2008).[3] Curiosamente, a linguagem jurídica portuguesa conserva também algumas palavras da terminologia medieval tradicional como por exemplo *alçada*, *demanda*, *demandar* que são raros ou desconhecidos na língua corrente.

Quando queremos esclarecer este processo vemos que não é difícil de conceber que, desde o início da escrita em romance, a existência paralela, ao longo de séculos, de uma tradição de escrita em latim e de uma tradição de escrita em linguagem vernácula facilitava as importações de palavras latinas.

O processo de importação de palavras do latim ocorreu em diversos momentos da história das línguas românicas, assistindo-se em certos períodos, nomeadamente no período renascentista, a um significativo enriquecimento lexical, com a entrada de empréstimos, numa efetiva 'relatinização' do léxico dessas línguas. Os textos aqui analisados são de um período mais recuado (séculos XIII e XIV) e pertencem portanto ao primeiro período histórico da língua portuguesa; estes exemplos de importação de termos latinos pelo português são portanto precoces.

A propósito deste fenómeno de importação de palavras latinas nestes textos jurídicos, convém recordar a tradição segundo a qual os nomes têm uma relação de uma particular conveniência com as 'coisas'. Considera-se que a explicação das palavras ou conceitos feita a partir do étimo revela o seu verdadeiro sentido e, por extensão, as propriedades reais das coisas denotadas. A precisão dos conceitos traduzidos do latim é, segundo a referida tradição, inquestionável, dado o prestígio dessa língua antiga que detém portanto um estatuto de perfeição (cf. Barros, 1993/94: 408).

Mas qual é a funcionalidade da enunciação destas traduções na estrutura do texto legislativo? Convém anotar que estes atos de definição/nomeação já explicam e suportam a relevância dos atos diretivos que se seguem e facilitam mesmo a apreensão e a aceitação das leis que se encontram no cotexto.

Interessa ainda observar que estes atos assertivos declarativos ou estas asserções declarativas aproximam o discurso legislativo expositivo de um discurso pedagógico e conferem-lhe inequivocamente um cariz doutrinal.

Nestes atos, o Locutor, pelo seu específico estatuto, efetivamente 'define' ou 'denomina' conceitos ou objectos. O discurso legislativo expositivo surge então verdadeiramente enquadrado num cenário de "ensinamento".

---

[3] Analisandos os próprios códigos de processo civil e de processo penal, deparamos com termos jurídicos como «ação real»/«ação pessoal»; «exceções perentórias» ou «dilatórias», «rogo» e «suplicação», «libelo». (*Código de Processo Civil*, quer na versão aprovada pelo Decreto-lei nº 44129 de 28 de dezembro de 1961, quer na versão atual aprovada pela lei nº 41/2013 de 2 de junho de 2013). Encontram-se também os termos: «julgado», «solver», «solvência», «declinatório», «consignatório», «restituição», «prevericador», «apelação» (Artº 691). 'Advogado' e 'procurador' são as palavras que se utilizam no português moderno, não se encontrando vestígios dos medievais 'vozeiro' e 'pessoeiro'.

No que respeita à introdução de terminologia, interessa observar que se trata de um domínio de particular significado no todo do discurso legislativo expositivo, já que as terminologias conferem ao discurso legislativo uma feição técnica, que está aí ao serviço do rigor.

A introdução desta terminologia dá-se, como já atrás foi referido, pela via da tradução. Um primeiro tipo – a tomar como tradução 'stricto sensu' – atualiza-se tipicamente numa asserção inicial, a abrir o texto da lei, e recorre sempre ao latim. Como foi já ilustrado com alguns exemplos, caracteriza-se pelo uso recorrente das formas explicitamente introdutórias de metalinguagem 'quer dizer', 'quer tanto dizer como' ou 'tanto quer dizer como', com a função de esclarecer o sentido de determinado termo e de apresentar ou sumariar o alcance do texto da lei ou leis no cotexto imediato. Realizam-se, pois, nestes segmentos, definições que servem de ponto de partida para as determinações legislativas que se seguem.

Detetam-se diferenças entre a função destas traduções nas *Flores de Direito* e na *Primeyra Partida* que vale a pena recordar.

Na *Primeyra Partida*, as asserções que contêm as traduções são definitórias, esclarecem e explicam um termo procedendo à sua delimitação concetual. Figuram tipicamente no início do texto de uma lei, precedendo, pois, as determinações deônticas, e constituem o ponto de partida para os atos injuntivos a que se ligam por meio de conectores causais ou conclusivos.

No texto das *Flores de Dereyto*, embora possam surgir as mesmas formas introdutórias de metalinguagem ou formas linguísticas pelo menos parcialmente coincidentes, as traduções não têm a mesma função de definição/delimitação concetual. Seguem as determinações deônticas, não lhes servindo de base justificativa, ocorrendo regularmente como segmento terminal do texto, após a enunciação da lei. Trata-se, pois, nas *Flores de Dereyto*, de segmentos assertivos em que se atribui um *nome* em latim a conceitos entretanto apresentados – uma *terminologia latina técnica*, própria da linguagem do Direito.

Assim, nestes textos, esclarece-se com explicitude máxima o significado de cada item lexical introduzido com o objetivo de atingir mais do que um 'público'; veja-se um passo ilustrativo, da *Primeyra Partida*, que segue uma série de definições, e em que explicitamente se afirma tal preocupação:

(34) "E como quer que estas palauras que poemos aqui alonguẽ muyto o liuro, nõ deuẽ por esso seer scusa(da)das que se hy nõ ponhã por que aqueles que as leerẽ e outrossy os leygos que nõ sabẽ leer nẽ entender latim, ouuĩdo palauras pelo nosso linguagem que entendã que en toda ley que nõ he hy cousa dita nẽ feyta que nõ seia chea de santidade e sagnificãça […]." (PP, IIII, 326-332)

Os atos diretivos surgem integrados numa moldura explicativa, pedagógica, que torna estes textos mais doutrinais e mais subtilmente prescritivos.

* * *

Não se pode esquecer que a análise das diferentes dimensões linguístico-discursivas dos textos em análise nos informa acerca das 'possibilidades' linguísticas deste período. A necessidade de traduzir conteúdos por vezes de grande subtileza, como acontece, por exemplo, no recorte de noções, na definição de termos e na formulação ajustada e rigorosa de determinações legislativas, poderá explicar a competente utilização dos recursos disponíveis na língua e a exploração adequada de modos de organização discursiva. Deve igualmente notar-se que o uso de termos inovadores, alguns de utilização recente no idioma, é muito elevado em momentos específicos destes textos, nomeadamente em momentos em que o desenvolvimento do texto de uma lei considera a eventualidade de ocorrência de circunstâncias diferentes, que motivam acréscimos às designações legislativas antes formuladas, e ainda em segmentos em que a competente gestão do discurso conduz o Locutor a tentar antecipar e prevenir dificuldades de apreensão do sentido. Estes neologismos resultam portanto de diferentes estratégias discursivas. Observa-se a utilização insistente de dispositivos de retoma da informação e de explicitação de conteúdos que recorre regularmente à definição de índole metalinguística – aspeto muito característico dos textos e que denuncia uma marcada funcionalidade.

A introdução destes neologismos latinos tem como resultado um evidente enriquecimento do léxico. Recorde-se que se trata de textos jurídicos iniciais que inauguram em língua portuguesa uma determinada tradição de escrita. Têm marcada influência na evolução das formas linguísticas, a todos os níveis: surgem novas conjunções, novas fraseologias, novas estruturas e inovações lexicais, como vimos.

Pode afirmar-se que a análise destes textos jurídicos medievais traz alguns dados acerca do português do correspondente período, não só no que respeita ao uso de lexemas mas também em relação à estrutura textual.

A existência desta escrita, de formas textuais novas, leva-nos a refletir sobre o contributo que poderá ter para a compreensão do enriquecimento lexical a história das formas textuais. A análise de aspetos envolvidos na organização textual-discursiva aponta numa direção que importa ter em conta e explorar de modo alargado e sistemático na investigação linguística histórica: a evolução das formas textuais-discursivas.

Gostaria de sublinhar a importância do estudo das tradições discursivas para a análise da evolução das formas linguísticas e para uma linguística histórica que dê a devida atenção aos textos, aos discursos e à evolução que neles se inscreve e que eles testemunham.

Universidade do Porto (CLUP) Clara BARROS

Bibliografia

Barros, Clara, 1993/94, «Convencer ou Persuadir: Análise de algumas estratégias argumentativas características do texto da *Primeyra Partida* de Afonso X», *Cahiers de Linguistique Hispanique Médievale* 18-19, 403-424.

Carrasco Cantos, Inés, 1980, *Esudio del léxico institucional de la Partida V*. Málaga, Universidad de Málaga.

Casteleiro, João Malaca (org.), 2001, *Dicionário da Língua Portuguesa Contemporânea,* Lisboa, Academia das Ciências / Ed. Verbo.

Código de Processo Penal, aprovado pelo Decreto-Lei n.º 78/87, de 17 de fevereiro, retificado pelas Declarações de Rectificação de 31 de março de 1987 e de 16 de maio de 1987, Alterado e regulado por: Lei n.º 17/87, de 1 de junho - Entrada em vigor a 1 de janeiro de 1988. Última revogação Lei n.º 20/2013, de 21 de fevereiro, retificada pela Declaração de Retificação n.º 16/2013, de 22 de março.

Ferreira, José de Azevedo, 1980. *Alphonse X. Primeyra Partida. Édition et Étude.* Braga, INIC [=PP].

Ferreira, José de Azevedo, 1989, *Jacob de Junta. Flores de Direyto. Edição, Estudo e Glossário.* Braga, Universidade do Minho [=FD].

Ferreira, José de Azevedo, 1989/90, «Traduction et paraphrase dans les textes juridiques portugais», *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale* 15-16, 63-77.

Houaiss, Antônio / Villar, Mauro de Salles (dir.), 2002, *Dicionário Houaiss da Língua Portuguesa*, Rio de Janeiro, Instituto Antônio Houaiss de Lexicografia / Lisboa: Círculo de Leitores.

Lemos, Aida Sampaio, 1977, *Primeira Partida de Afonso X. Glossário. Contributos para o Estudo Linguístico*, Braga.

Menéndez, Fernanda, 2004, «Dimensões 'meta' nos textos jurídicos medievais», in: Brito, Ana Maria *et al.* (eds.), 2004, *Linguística Histórica e História da Língua Portuguesa: Actas do Encontro de Homenagem a Maria Helena Paiva*, Porto, CLUP, 227-237.

Menéndez Pidal, Ramón, 1972, «De Alfonso a los dos Juanes. Auge y culminación del didactismo (1252-1370)», in: *Studia hispanica in honorem R. Lapesa*, Madrid, Gredos I, 63-83.

Prata, Ana, 2008, *Dicionário jurídico*, Coimbra, Almedina.

Roudil, Jean, 1970, «Alphonse le Savant, rédacteur de définitions lexicographiques», in: *Mélanges de Linguistique et de Philologie Romanes dédiés à la mémoire de Pierre Fouché*, Paris, Klincksieck, 153-175.

Un vieux problème de la romanistique revisité : la place du catalan parmi les langues romanes à la lumière des articles du DÉRom

1. Introduction

Depuis sa présentation à l'ensemble des romanistes, en 2007 lors du XXVème Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes, à Innsbruck (Buchi / Schweickard 2010), le projet DÉRom (*Dictionnaire étymologique roman*) a offert à la communauté scientifique de nombreux résultats sous forme d'articles dans des revues scientifiques et avec la publication, sur le site du projet (‹www.atilf.fr/DERom›), d'un nombre considérable d'articles du dictionnaire.[1] Il ne sera pas nécessaire de rappeler ici les principes méthodologiques du projet basé sur la grammaire comparée-reconstruction et visant à réviser « l'étymologie du noyau commun du lexique héréditaire roman [...] et d'en présenter l'analyse phonologique, sémantique, stratigraphique et variationnelle sous une forme lexicographique-informatique » (extrait de la présentation du projet sur le site mentionné).

À notre avis, un des résultats les plus intéressants du projet, et possiblement le plus inattendu, est la richesse variationnelle du protoroman que l'analyse des données linguistiques a mise en évidence. Dans sa première phase, le projet se proposait de traiter les quelque 500 étymons du noyau commun du lexique héréditaire roman, inventaire dressé par Iancu Fischer (Fischer 1969, 111-113). On pouvait s'attendre, donc, à ce que l'analyse des cognats romans mène à la reconstruction d'étymons continués uniformément dans toutes ou presque toutes les langues romanes. Or, il n'en est rien ; les résultats du projet montrent une grande variation diasystématique du protoroman : variation diatopique, diachronique, diastratique, etc., variation qui se reflète dans plusieurs articles à structure complexe et qui est l'objet d'une présentation dans la rubrique « commentaire » de chaque article concerné.

La constatation de la richesse variationnelle du protoroman nous a amenée à nous poser la question de l'individuation des différents protoromans et de la chronologie

[1] Nos remerciements s'adressent à Myriam Benarroch et à Fernando Sánchez Miret pour leurs commentaires sur quelques aspects de cet article. Aussi à tous les rédacteurs et membres de l'équipe DÉRom qui par leur travail ont rendu possible cette recherche. Le projet DÉRom bénéficie des subventions de l'ANR et la DFG dans le cadre de leur Programme franco-allemand en Sciences Humaines et Sociales (périodes 2008-2010 et 2012-2014).

de cette fragmentation. L'analyse de plusieurs étymons du DÉRom a permis de tracer une aréologie des variantes protoromanes, d'établir les centres diffuseurs d'innovation et la stratigraphie et la chronologie des bases étymologiques et d'étudier la position du protoroman des différentes aires de la future Romania.

Dans ce contexte (celui de l'étude de la position du protoroman des différentes aires de la Romania), nous nous sommes proposé de revisiter une ancienne polémique de la romanistique, déclenchée par la publication de *Das Katalanische* de W. Meyer-Lübke (1925), et concernant la *subagrupación románica del catalán*, pour le dire avec les termes d'Amado Alonso. Nous tâcherons, dans notre contribution, d'analyser le protoroman qui est à la base du catalan et, particulièrement, de tirer quelques conclusions sur son appartenance à l'une ou l'autre aire du protoroman et, par conséquent, sur le caractère innovant ou conservateur de ses formes, en accord avec telle ou telle aire.

2. La *subagrupación románica del catalán*

Il n'entre pas dans nos intentions d'analyser cette longue, et souvent stérile, querelle entre romanistes. Nous nous bornerons à renvoyer le lecteur à l'analyse pénétrante qu'en a faite Fernando Sánchez Miret dans sa conférence plénière tenue au colloque de l'AILLC à Salamanque (Sánchez Miret, ms), où il pourra trouver aussi les références bibliographiques pertinentes. Sánchez Miret analyse la méthode, souvent non explicitée, suivie par les différents auteurs qui ont participé à cette discussion et les résultats qu'ils ont obtenus. Il fait une réflexion épistémologique pour arriver à la conclusion que l'assise épistémologique de la discussion est trop floue pour pouvoir arriver à donner des résultats cohérents.

Pourtant, nous signalerons comme point de départ pour notre contribution que plusieurs auteurs (notamment, mais pas seulement, Rohlfs) ont bâti leurs conclusions à partir de critères lexicaux, mais souvent sans une délimitation claire de la chronologie des unités prises en compte. Aussi, il convient à nos propos de signaler que souvent le type d'opposition analysée par ces auteurs concerne deux types lexicaux différents en concurrence dans l'espace roman ; c'est le cas des types METU / PAVORE, MENSA / TABULA, FERUERE / BULLIRE, COMEDERE / MANDUCARE, ou similaires.

En revanche, notre analyse sera aussi fondée sur le lexique mais, très concrètement, sur le lexique du protoroman, donc avec une délimitation chronologique claire. Aussi, nous analyserons des types lexicaux qui ne sont pas en opposition à un autre type lexical ailleurs dans la Romania (cf. toutefois note 2), mais des types lexicaux considérés comme panromans, dont l'analyse montre, pourtant, une variation protoromane.

3. Les résultats du projet DÉRom

Au moment de clore la rédaction de notre contribution (30 septembre 2013), 75 articles du DÉRom ont été publiés sur le site du projet (‹www.atilf.fr/DERom›) ; l'accès à la rubrique « consultation du dictionnaire » est libre à tous les lecteurs intéressés.

Comme nous l'avons mentionné (1), la première phase du projet se propose de traiter le noyau commun du lexique héréditaire et à cette fin un inventaire provisoire d'étymons a été établi à partir de la liste publiée par Iancu Fischer (Fischer 1969, 111-113). Cet inventaire comprend 488 étymons.

Des 75 articles publiés, seulement 68 sont présents dans la liste de Fischer. Cet écart est dû à deux raisons : d'un côté, 3 articles prévus dans l'inventaire provisoire ont été, après l'analyse pertinente des matériaux, divisés en deux puisque les matériaux étaient irréductibles en reconstruction à un seul étymon ; c'est le cas des articles *aprilis* qui a résulté en */a'pril-e/ et */a'pril-i-u/, *auscultare* qui a résulté en */as'kʊlt-a-/ et */es'kʊlt-a-/, et *barba* qui a résulté en */'barb-a/[1] (au sens de « barbe » ou « menton ») et */'barb-a/[2] (au sens d'« oncle »). Dans les deux premiers cas, des aspects d'ordre phonétique empêchaient la reconstruction d'un étymon unique ; dans le troisième, il s'agissait d'une particularité sémantique. De l'autre côté, 4 autres articles non prévus dans la liste ont été rédigés ; il s'agit de */mon't-ani-a/, */ka'βall-a/, */'rap-u/ et */'kasi-u/. Les deux premiers ont été suscités par la rédaction et la publication de */'mɔnt-e/ et */ka'βall-u/, respectivement, qui ont rendu évidente l'utilité de la rédaction d'articles complémentaires. Pour le cas de */'rap-u/, il a été rédigé comme complément onomasiologique de l'article */'nap-u/ ; et finalement */'kasi-u/ a été introduit à l'initiative du rédacteur[2].

Pour ce qui concerne l'extension et la vitalité des étymons protoromans traités, il faut signaler que 28 étymons sont panromans[3] ; à ceux-ci on peut ajouter les 8 qui sont représentés dans toutes les branches romanes (mais pas strictement dans toutes les langues) et les 12 qui sont panromans sauf dalmate ; pour ces étymons et les enseignements qu'ils apportent sur la variation diachronique du latin parlé, cf. la contribution de Myriam Benarroch dans ce congrès (Benarroch, à paraître). On y ajoutera encore un certain nombre d'étymons, une douzaine, qui ont des continuateurs héréditaires

---

[2] On notera que cet étymon est absent d'une « partie occidentale de la Romania (Gallia amplissima) » où « les continuateurs de ce type lexical sont entrés en concurrence, jusqu'à éviction, avec des lexèmes rattachables notamment à protorom. rég. */ɸor'm-atik-u/ s.m. « fromage mis en forme au moyen d'un moule » (fr. frpr. occit. gasc. cat.) et */kasi-'ɔl-u/ s.m. « id. » (lad. et romanch.) » (Delorme 2011-2013 in DÉRom s.v. */'kasi-u). L'aréologie des deux étymons en concurrence rend ce type d'opposition similaire à celui des étymons en concurrence que nous avons signalé sous 2.

[3] Ce nombre d'étymons panromans est relativement petit si on tient compte qu'on partait à priori d'une liste d'étymons censés être panromans (Fischer 1969). Pourtant il faut signaler que dans les articles du DÉRom n'entrent strictement que les cognats héréditaires et, deuxièmement, que la liste de langues qu'on prend en considération est assez large (20 langues : dacoroumain, istroroumain, méglénoroumain, aroumain, dalmate, istriote, italien, sarde, frioulan, ladin, romanche, français, francoprovençal, occitan, gascon, catalan, espagnol, asturien, galicien et portugais).

dans toute la Romania sauf en sarde, sauf en sarde et dalmate, sauf en roumain, etc. En somme, environ les trois quarts des articles sont ou bien panromans ou bien les cognats manquent dans des langues ou des aires linguistiques qui n'ont pas un rapport de continuité ou de proximité avec le catalan, objet de notre intérêt.

En prenant un autre point de vue, le catalan[4] est présent dans 68 articles sur 75. L'un des 7 étymons manquant est inconnu dans notre domaine : */'karpin-u/ (en fait, le référent qu'il désigne, le charme (*Carpinus betulus L.*), est aussi rare dans la zone de langue catalane) ; un autre, */plan't-agin-e/, est représenté en catalan seulement par un mot savant et par un emprunt et non par des continuateurs héréditaires ; pour */'kasi-u/, */ka'βall-a/ et */'barb-a/[2], les référents sont désignés par d'autres types lexicaux ; et, finalement, pour */a'pril-i-u/ et */as'kʊlt-a-/, les cognats catalans se rangent sous */a'pril-e/ et */es'kʊlt-a-/, respectivement.

Arrivés à ce point, on peut bien se demander en quoi l'analyse des 68 articles où le catalan est présent et qui pour la plupart sont des articles (quasi)panromans peut contribuer avec des données pertinentes au problème de la *subagrupación románica del catalán*.

3.1. Les articles à structure complexe

La richesse variationnelle du protoroman que nous avons mentionnée sous 1 est surtout à découvrir dans les articles du DÉRom à structure complexe (pour ces articles, voyez Buchi / Gouvert / Greub (2014)). Parmi les articles publiés, 37, à peu près la moitié, sont des articles à structure complexe, la plupart avec présence du catalan. Contrairement aux articles à structure simple (p. ex. */'dɔrm-i-/ ou */'karn-e/), où tous les cognats romans remontent directement à l'étymon qui en constitue le lemme, les articles à structure complexe présentent une ou plusieurs subdivisions qui rendent compte de différents phénomènes : remorphologisation, recategorisation, variation sémantique, etc. Par exemple, dans l'article */'laks-a-/ v.tr. « cesser ou s'abstenir de faire quelque chose » (Florescu 2010-2012 *in* DÉRom *s.v.* */'laks-a-/) les cognats se rangent sous I. */'laks-a-/ ou sous II. */'laks-i-a-/, rendant ainsi compte d'un phénomène de variation phonétique à l'intérieur de cet étymon protoroman. La structuration d'autres articles rend compte d'une variation morphologique ; par exemple */'pan-e/ s.m. « aliment fait d'un mélange de farine et d'eau (et généralement de levain) qu'on cuit au four » (Delorme 2011-2012 *in* DÉRom *s.v.* */'pan-e/), qui se présente subdivisé en I. Substantif masculin originel et II. Substantif féminin innovant, selon le genre des cognats. Finalement, quelques articles présentent une subdivision sémantique, par exemple */'βɪndik-a-/ v.tr. « délivrer (qn) d'un mal physique ; dédommager moralement (qn) en punissant (son) offenseur » (Celac 2010-2013 *in* DÉRom *s.v.* */'βɪndik-a-/) dont les cognats se divisent selon leur sens en I. Sens « guérir » et II. Sens « venger ».

[4] Le catalan au sens large ou bien l'ancien catalan ou bien une variante dialectale.

C'est dans ce type d'articles que la variation diasystématique du protoroman se révèle très riche. Les outils de la grammaire comparée-reconstruction nous permettent de conclure si ces variations, indépendamment de leur nature (phonétique, morphologique, sémantique), sont de type diachronique, diatopique, diastratique, etc. (Buchi / Schweickard, 2013).

Comme point de départ de notre recherche nous avons parcouru les 37 articles à structure complexe pour tracer les articles où le cognat catalan se singularise par rapport à l'un de ses voisins immédiats (occitan et gascon au nord ; ou espagnol à l'ouest). En effet, si nous tâchons de savoir à quel type de protoroman remonte le catalan par rapport aux langues voisines, une aréologie comme celle présentée par I. */'laks-a-/ et II. */'laks-i-a-/ (variante basilectale seulement présente dans des zones de l'italien, d'un côté, et du ladin et du romanche, de l'autre) ou comme celle présentée par */'pan-e/ s.m. et */'pan-e/ s.f. (ce dernier seulement dans la branche roumaine) ne nous apportent pas d'indications utiles. Nous avons, bien sûr, aussi parcouru les articles à structure simple à la recherche d'étymons pour lesquels il y aurait eu une continuité en catalan mais qui ne seraient pas continués par les parlers voisins au nord ou à l'ouest. Cette recherche, pourtant, s'est avérée stérile sauf pour l'article */'dɛnt-e/, qui présente toutefois une division des cognats en ce qui concerne leur genre (masculin ou féminin), division qui n'est pas reflétée par la structure de l'article (cf. 4.4.).

Or, il s'est avéré qu'11 articles permettent de caractériser le protoroman catalan par rapport à celui des parlers voisins. Ce sont les étymons que nous analyserons dans les paragraphes qui suivent.

4. La caractérisation du protoroman catalan

Comme mentionné, 11 articles individualisent le protoroman catalan par rapport aux parlers voisins ; il d'agit des articles */'ali-u/, */'βad-u/, */βi'n-aki-a/, */'dɛnt-e/, */'kuɛr-e-/, */'lakt-e/, */'lɛβ-a-/, */'pɔnt-e/, et */'rap-u/, et, avec nécessité de remarques particulières, */'kad-e-/ et */'ɸug-e-/. Nous traiterons ces cas de façon individuelle.

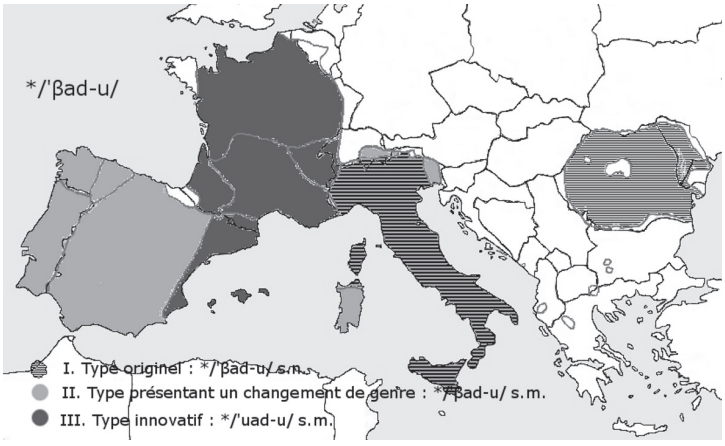
*4.1. Protoroman */'ali-u/*

L'article */'ali-u/ s.n. « plante bulbeuse (liliacées) dont le bulbe est composé de caïeux à odeur forte et saveur piquante (*allium sativum*) » (Reinhardt 2010-2012 *in* DÉRom *s.v.* */'ali-u/) présente la structure suivante : I. Substantif neutre singulier > substantif masculin et II. Substantif neutre pluriel > substantif féminin. Tandis que pour I. on trouve des cognats dans toutes les langues romanes, II., issu du pluriel */'ali-a/, est un type présent seulement dans une aire centrale qui comprend l'italien, le français, le francoprovençal, l'occitan et le catalan. Il faut pourtant signaler que pour le catalan le mot est assez rarement attesté en diachronie et qu'il est dialectal et pas du tout général dans la langue moderne. Mais, de toute façon, ce qui est important c'est que ce type protoroman */'ali-a/ a été continué en français, en francoprovençal et en occitan et jusqu'au catalan, continuité qui ne s'est pas étendue aux langues du

centre et de l'ouest de la Péninsule Ibérique. On notera, en outre, l'absence de ce type en gascon.

*4.2. Protoroman */'βad-u/*

L'article */'βad-u/ s.n. « endroit peu profond d'un cours d'eau permettant de le traverser sans perdre pied » (Alletsgruber 2011-2013 *in* DÉRom *s.v.* */'βad-u/) présente une structure avec trois subdivisions : I. Type originel : */'βad-u/ s.n. ; II. Type présentant un changement de genre : */'βad-u/ s.m. ; et III. Type innovatif : */'uad-u/ s.m. Les deux premiers types regroupent les cognats de protoroman */'βad-u/ (dont un présente un changement de genre) tandis que le troisième type regroupe les cognats qui présentent une variation dans la consonne initiale dont l'origine est discutée dans le commentaire de l'article. L'aréologie du type III. */'uad-u/ nous montre son caractère innovant. Ce type se trouve sur une aire centrale de la Romania qui comprend l'italien (où le type II. est aussi continué), le français, le francoprovençal, l'occitan, le gascon et le catalan. Il ne s'étend pas aux langues à l'ouest du catalan. La carte 1 montre la distribution des trois types dans l'espace roman.



Carte 1. Distribution spatiale des types issus de */'βad-u/.

*4.3. Protoroman */βi'n-aki-a/*

L'article */βi'n-aki-a/ s.f. « produit du pressurage du raisin » (Delorme 2010-2012 *in* DÉRom *s.v.* */βi'n-aki-a/) présente une structure complexe avec le sens basique « produit du pressurage du raisin » sous I. (à son tour avec des continuateurs réguliers et, sous I.2., des continuateurs d'un *Plurale tantum* : */βi'n-aki-e/, seulement dalmate, istriote et italien septentrional) et un sens innové sous II. « plante comestible dont la saveur acide rappelle celle du raisin pressuré » (frioulan et romanche). Pour ce cas, il convient de signaler que protoroman */βi'n-aki-a/ n'a pas de continuateur en espagnol, asturien ou galégo-portugais et que les continuateurs de I.2. et de II. se présentent

dans des zones sans contact direct avec le catalan (dalmate, istriote, dialectes norditaliens, pour I.2. ; frioulan, romanche, pour II.) qui, en revanche, forme une aire continue fidèle au sens originel avec l'occitan et le gascon ; le type est aussi inconnu en français.

*4.4. Protoroman */'dɛnt-e/*

L'article */'dɛnt-e/ s.m. « chacun des organes durs et calcaires de la bouche implantés sur le bord libre des maxillaires » (Groß / Schweickard 2011-2013 *in* DÉRom *s.v.* */'dɛnt-e/) présente une structure simple. Pourtant les continuateurs de */'dɛnt-e/, attestés dans tous les parlers romans, montrent une dualité : les cognats romans sont masculins ou féminins selon les aires, quelques parlers connaissant les deux genres. Le masculin est « conservé dans des aires latérales ou isolées dans l'est (roumain, istriote, dalmate, italien, frioulan, ladin, romanche), le nord (picard, wallon, lorrain) et l'ouest (centre et ouest de la péninsule Ibérique : espagnol, asturien et galégo-portugais) ». Dans une aire qui recouvre le français, francoprovençal, gascon et catalan, le genre a été changé en féminin, innovation qui semble être assez tardive, des fluctuations dans le genre étant encore observables dans la documentation de ces langues à époque historique ; pourtant le phénomène est à considérer comme s'étant produit en protoroman bien qu'il s'agisse du protoroman tardif [5] ; d'où le choix lexicographique de présenter l'article sans subdivisons. Ici, le catalan se rattache à cette aire centrale innovante, qui n'a pas atteint l'espagnol, l'asturien ou le galégoportugais.

*4.5. Protoroman */'kuɛr-e-/*

L'article */'kuɛr-e-/ v.tr. « s'efforcer de trouver ; avoir le désir (de) ; exprimer (un désir) de manière à (en) provoquer la réalisation » (Maggiore 2012-2013 *in* DÉRom *s.v.* */'kuɛr-e-/) présente une double articulation. D'un côté, l'article se divise en : I. Flexion originelle en */'-e-/ et II. Flexion innovante en */-'i-/ ; et, secondairement, chacune de ces deux variantes flexionnelles se divise selon un critère sémantique : 1. « chercher », 2. « vouloir », 3. « demander ». Ici le protoroman catalan se caractérise selon ces deux critères par rapport aux parlers voisins de l'ouest.

D'un côté, en ancien catalan (fin 13e siècle) sont attestées des formes présentant une flexion en */-'i-/. Ces formes sont aussi attestées en ancien italien septentrional, frioulan, ladin, bas engadinois, français, francoprovençal, occitan, et ancien gascon, mais elles ne sont pas attestées en espagnol, asturien ou galégo-portugais. Comme l'indique l'auteur de l'article, le « type II. a une distribution aréale compacte et centrale (cf. Liver,VRom 60, 118), comprenant l'italien septentrional, le frioulan, le ladin et le romanche ("Italia [septentrionalis] maxima"), le français, le francopro-

[5] Une autre aire où le genre féminin est présent est le sarde (seulement les dialectes plus archaïques). Cette innovation est indépendante et, possiblement, plus ancienne que celle de l'aire centrale (v. le commentaire de l'article pour plus de détails).

vençal, l'occitan, le gascon et le catalan ("Gallia maxima"), qui montre que le type II. est une innovation ancienne et originaire du centre de la Romania, qui n'a pas atteint les zones latérales ».

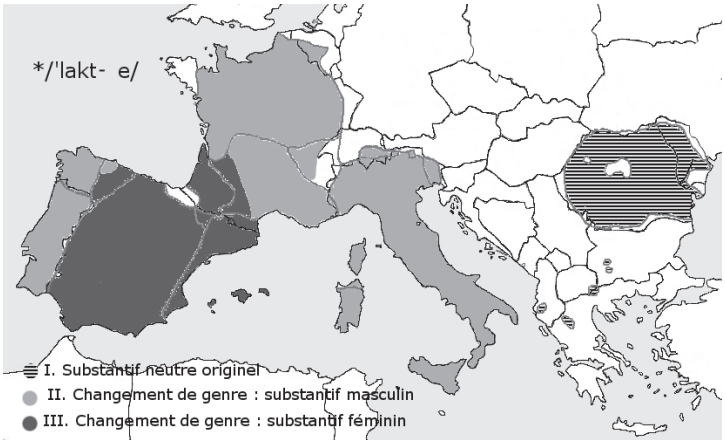
De l'autre côté, le seul sens attesté pour les formes de l'ancien catalan (flexion */'-e-/ ou */-'i-/) est celui de « chercher » tout comme en français, francoprovençal, occitan ou gascon. Le sens « vouloir » se trouve dans plusieurs aires : branche roumaine, italien septentrional, lougoudorais, et, plus intéressant pour nos propos, dans une aire compacte formée par l'espagnol, l'asturien et le galégoportugais, aire où le sens « chercher » est inconnu ou très rare (seulement ancien espagnol (ca. 1150 — ca. 1180))[6].

De toute façon, pour les deux types catalans attestés (*querre* et *querir*), il faut signaler qu'ils n'ont existé qu'en ancien catalan et que le second est assez rarement attesté.

*4.6. Protoroman */'lakt-e/*

L'article */'lakt-e/ s.n. « liquide blanchâtre (opaque, légèrement sucré) sécrété par les glandes mammaires » (Delorme 2011-2013 *in* DÉRom *s.v.* */'lakt-e/) est subdivisé selon un critère morphologique, à savoir, le genre des cognats romans. Il se divise en : I. Substantif neutre originel ; II. Changement de genre : substantif masculin ; et III. Changement de genre : substantif féminin. Les cognats romans s'organisent de la façon suivante : le type I. ne se trouve que dans la branche roumaine, qui conserve le genre originel. La majeure partie de la Romania connaît un masculin innové (II.). Enfin, le troisième type (III.), avec changement de genre au féminin, doit être considéré comme une innovation dans deux aires indépendantes de la Romania : domaine vénitien et une aire plus large à cheval sur les Pyrénées et comprenant le languedocien occidental, le gascon, le catalan, l'espagnol et l'asturien oriental. Ici le catalan s'écarte de l'occitan (sauf pour l'aire du languedocien occidental) et du francoprovençal et du français. En revanche il s'aligne avec l'espagnol et l'asturien oriental à l'ouest (mais pas l'asturien occidental et le galégoportugais) et le gascon et le languedocien occidental au nord-ouest. C'est la distribution que nous avons cartographiée sur la carte 2.

[6] Le sens « demander » se trouve seulement dans la branche roumaine, dans l'ancien italien et dans l'ancien sarde.



Carte 2. Distribution spatiale des types issus de */'lakt-e/.

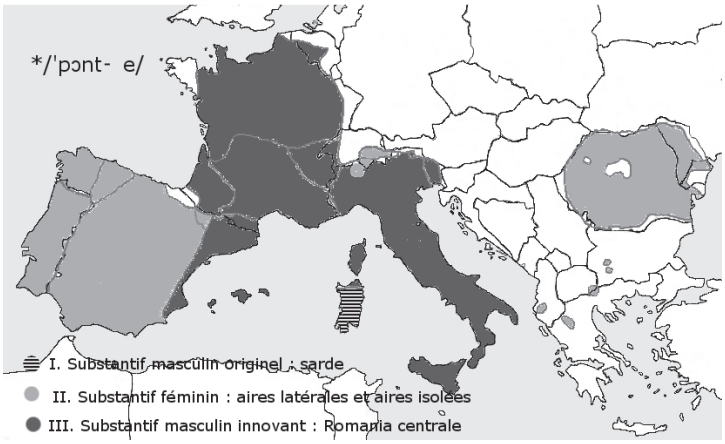
4.7. Protoroman/'lɛβ-a-/*

L'article */'lɛβ-a-/ v.tr./pron. « déplacer en sortant de l'endroit occupé auparavant ; déplacer pour mettre avec soi ; (se) déplacer vers le haut ; déplacer d'un lieu à un autre » (Guiraud 2011-2013 *in* DÉRom *s.v.* */'lɛβ-a-/) présente une structure où les subdivisions sont fondées sur des traits de type sémantique. Ainsi on classe : I. Emploi transitif : « enlever », II. Emploi transitif : « prendre », III.1. Emploi transitif : « lever » (avec III.2. Emploi pronominal : « se lever »), et IV. Emploi transitif : « transporter ». Bien que les trois premiers sens soient présents, plus ou moins représentés, dans toutes les branches romanes, ce qui montre qu'ils remontent à une phase ancienne du protoroman (antérieure à la séparation du sarde), le sens IV. « transporter » n'est attesté qu'« en espagnol, asturien et galégo-portugais, [et] se dénonce comme une innovation tardive du protoroman régional d'Ibérie », catalan exclus.

*4.8. Protoroman */'pɔnt-e/*

Comme pour */'lakt-e/, l'article */'pɔnt-e/ s.m. « ouvrage permettant de franchir une dépression ou un cours d'eau en reliant les deux bords de la dépression ou en enjambant le cours d'eau » (Andronache 2008-2013 *in* DÉRom *s.v.* */'pɔnt-e/) est structuré selon un critère morphologique : le genre des cognats romans. Ainsi l'article se divise en : I. Substantif masculin originel : sarde ; II. Substantif féminin : aires latérales et aires isolées ; III. Substantif masculin innovant : Romania centrale. Il s'agit d'un article intéressant parce qu'il permet une analyse approfondie des phénomènes de variation protoromans. Le protoroman a connu un genre originel masculin qui est conservé dans l'aire sarde (I.) ; le féminin suppose une innovation plus récente, issue de la tendance à féminiser les noms de la troisième déclinaison, innovation qui n'a pas atteint le sarde mais qui est assez ancienne pour être arrivée au protoroumain (II.) ;

et, finalement, un masculin restauré (comme forme acrolectale) qui n'est pourtant pas arrivé aux aires latérales ou isolées (roumain, lombard, romanche, espagnol[7], asturien, galicien et portugais) (III.). Le catalan s'aligne avec l'aire centrale plus tardive et qui comprend, outre le catalan, le dalmate, l'italien, le ladin, le frioulan, le français, le francoprovençal, l'occitan, et le gascon. C'est la distribution que nous avons cartographiée dans la carte 3.



Carte 3. Distribution spatiale des types issus de */'pɔnt-e/.

*4.9. Protoroman */'rap-u/*

L'article */'rap-u/ s.n. « plante de la famille des brassicacées, dont la racine, généralement sphérique, parfois allongée ou discoïde, est charnue et comestible (*Brassica rapa* subsp. *rapa* L.) » (Delorme 2013 *in* DÉRom *s.v.* */'rap-u/) présente une double articulation morphologique et sémantique. L'article est d'abord divisé en : I. Recatégorisation (changement de genre) : */'rap-u/ s.m. ; II. Remorphologisation et recatégorisation : */'rap-a/ s.f.. À l'intérieur d'I., il se divise en I.1. Sens propre : « navet » et I.2. Par métaphore : « chose dont l'aspect évoque un navet long ». Tandis que II. se subdivise en II.1. Sens propre : « navet » et II.2. Par extension de sens : « rave ». Dans cet article, le catalan apparaît uniquement sous I.2. avec les autres langues de la Péninsule Ibérique. En effet, comme l'auteur l'explique dans le commentaire, les continuateurs de */'rap-u/ ont connu un sort divers dans la Romania en rapport étroit avec la continuité de */'nap-u/ s.m. « navet ». Dans les zones où la concurrence entre les deux types n'a pas abouti à l'éviction d'un des deux, ils se sont distribués de façon complémentaire selon le sens qu'ils ont acquis. En français, francoprovençal, occitan

[7] Esp. *puente* s.f. est la forme historique ; le passage au masculin de l'espagnol moderne ne date que du 17e siècle et doit être considéré, en conséquence, comme une évolution idioromane et certainement sans rapport avec le protoroman (v. l'article */'pɔnt-e/, note 6).

et gascon, le type */'rap-a/ a un sens générique (« rave ») tandis que */'nap-u/ est spécifique (« navet » ou « chou rave »). En catalan, espagnol, asturien et galégoportugais les continuateurs de */'nap-u/ ont gardé le sens propre tandis que ceux de */'rap-u/ ont acquis des sens métaphoriques. Dans ce sens, donc, le catalan se range avec les langues ibériques ; il faut signaler, pourtant, que l'acquisition du sens métaphorique se fait d'une façon assez diverse : tandis que cat. *rap* a le sens de « baudroie (*Lophius piscatorius)* » dans le reste des langues les continuateurs de */'rap-u/ se sont spécialisés dans le sens de « queue », inconnu du catalan[8].

*4.10. Protoroman */'kad-e-/*

L'article */'kad-e-/ v.intr. « être entraîné à terre en perdant son équilibre ou son assiette » (Buchi 2008-2013 *in* DÉRom *s.v.* */'kad-e-/) présente une structure en deux paragraphes selon le type flexionnel des cognats romans : I. Flexion en */'-e-/ et II. Flexion en */-'e-/. Sous I. se rangent des cognats des dialectes italiens et ceux de l'occitan, le gascon et le catalan, qui forment une aire compacte. Le type II. est représenté dans toute l'aire où le */'kad-e-/ est continué (toutes les branches romanes sauf sarde, ladin et romanche), aussi en ancien occitan et en ancien catalan (acat. ⌜cader⌝/⌜caer⌝ (ca 1200 [cader] – fin 14e s./15e s. [caer], BofarullDocumentos 94 = DECat 2, 643)). Le catalan se range donc avec l'occitan et le gascon en présentant une flexion en */'-e-/ et en l'ayant maintenue dans la langue moderne, et s'écarte des parlers voisins de l'ouest. Pourtant, comme le signale l'auteure de l'article dans la note 16, « Les issues espagnoles, asturiennes, galiciennes et portugaises des verbes appartenant à la flexion en */'-e-/ du protoroman ont subi régulièrement une réaffectation à celle en */-'e-/ ou en */-'i-/ (cf. MeyerLübkeGLR 2, § 119, 126 ; WilliamsPortuguese § 148 ; LloydLatin 451-455) ». Donc pour les langues de la partie centrale et occidentale de la Péninsule Ibérique, un résultat du même type que le catalan était impossible.

4.11. Protoroman/'ɸug-e-/*

L'article */'ɸug-e-/ v.intr./tr. « s'éloigner en toute hâte pour échapper à une menace ; chercher à éviter » (Jatteau 2012-2013 in DÉRom s.v. */'ɸug-e-/) présente une problématique parallèle à celle de */'kad-e-/ (v. 4.10). L'article se divise en deux alinéas : I. Flexion en */'-e-/ et II. Flexion en */-'i-/. Le type I. est considéré comme récessif et appartenant à une strate plus ancienne ; il connaît des cognats en « italien septentrional et central, dans des dialectes sardes archaïques, en francoprovençal, en gascon ainsi que dans quelques zones du domaine catalan » (cat. nord-oriental *fúger* (dp. 13e s., DCVB ; DECat 4,220-223). Le type II. est innovant et couvre tout le domaine roman où le verbe est continué (l'ensemble roman sauf ladin et dalmate), y compris le catalan (*fugir*) dans une aire de continuité romane. Encore une fois,

[8] À l'inverse, l'usage comme désignation d'un poisson est inconnu hors du catalan. L'espagnol *rape* s.m. « baudroie » (dp. 1790, DCECH 4,779) est un emprunt au catalan.

le type I. forme une aire centrale, certes interrompue, avec le francoprovençal, le gascon et le catalan, mais sans l'occitan. Mais, encore une fois, la continuité de cette aire vers l'espace des langues ibériques centrales et occidentales serait impossible, ce type de flexion verbale étant inexistante dans ces langues[9].

5. Bilan et conclusions

Le bilan sur les 11 exemples analysés (12, si on tient compte du double trait de */'kuɛr-e-/) peut être le suivant :

- Dans un seul cas, la caractérisation du catalan par rapport aux parlers voisins se fait par un trait de phonétique (*/'βad-u/) ; dans ce cas, le catalan s'aligne avec un type innovant qui ne s'étend pas à l'ouest de notre domaine.
- Dans trois cas (*/'dɛnt-e/, */'lakt-e/ et */'pɔnt-e/), le trait considéré est de type morphologique et, concrètement, à partir du genre (m. ou f.) des cognats. Pour */'dɛnt-e/ et */'pɔnt-e/, le catalan s'aligne avec une aire centrale innovante qui n'a pas atteint le reste de la Péninsule Ibérique ; pour */'lakt-e/, en revanche, il s'aligne avec une aire centrale aussi innovante mais qui s'étend d'un côté à l'autre des Pyrénées englobant le gascon, le languedocien occidental et l'espagnol comme parlers voisins immédiats du catalan.
- Dans trois cas (*/'kuɛr-e-/, et, avec les réserves mentionnées, */'kad-e-/ et */'ɸug-e-/) le trait considéré est aussi morphologique, mais concerne l'affectation des verbes à l'un des deux types de flexion (en */-'i-/ pour le premier cas ; en */'-e-/ pour les deux autres) ; dans ces cas, le catalan présente des types plutôt conservateurs inconnus des parlers à l'ouest de la Péninsule Ibérique.
- Dans trois cas, le critère est sémantique (*/'kuɛr-e-/, */'lɛβ-a-/ et */'rap-u/) ; pour le premier, le catalan ne participe pas de l'aire marginale où le verbe a le sens de « vouloir » (langues à l'ouest de la Péninsule) ; pour le second, il ne participe pas du sens innovateur de « transporter » présent en espagnol, asturien et galégoportugais ; et, en revanche, pour le troisième, il se range avec ces langues pour faire une innovation sémantique, même si le sens de la métaphore est différent entre celui du catalan et celui des parlers voisins.
- Finalement, pour deux cas, */'ali-u/ (type II. */'ali-a/) et */βi'n-aki-a/, le type attesté par le catalan n'a pas de continuité à l'ouest.

En somme, dans 10 cas le catalan est en concordance avec l'occitan ou le gascon et divergent par rapport à l'espagnol ou l'asturien ; dans un cas il s'aligne avec une aire

[9] Nous hésitons à ajouter à l'inventaire des étymons individualisant le protoroman catalan le cas de */'ɛrb-a/ ~ */'ɛrβ-a/. L'article */'ɛrb-a/ ~ */'ɛrβ-a/ s.f. « (ensemble des) plante(s) à tige non ligneuse qui forme(nt) le gazon des prés et des pâturages » (Reinhardt 2010-2013 in DÉRom s.v. */'ɛrb-a/ ~ */'ɛrβ-a/) est structuré selon les deux variantes formelles qui s'annoncent dans le lemme. Le type II. */'ɛrβ-a/ est représenté par les continuateurs du sarde, du gascon, de l'espagnol, de l'asturien et du galicien, qui ne connaissent d'autre type. En revanche, le type I. */'ɛrb-a/ est le seul connu du roumain, de l'istriote, du dalmate, du frioulan, du ladin, du français, du francoprovençal, de l'occitan et du catalan. L'italien et le romanche maintiennent les deux types. Le catalan présente une concordance avec l'occitan (aussi avec le français et le francoprovençal) mais pas avec l'espagnol ou le gascon. Pourtant, pour le gascon, le catalan, l'espagnol, l'asturien, le galicien et le portugais, la phonétique des formes modernes ne permet pas de les classer sous I. ou II. L'attribution des cognats à I. ou II. a été faite en fonction de la présence des attestations médiévales avec graphies en <b> (alors les cognats sont classés sous I.) ou <v> ou <u> (alors les cognats sont classés sous II.).

qui comprend l'espagnol, le gascon et le languedocien occidental (*/'lakt-e/), et, dans un autre cas (*/'rap-u/), il s'aligne avec l'espagnol, l'asturien et le galégoportugais pour une innovation sémantique, innovation qui, toutefois, va dans des sens divergents (« baudroie », catalan ; « queue », espagnol, asturien, galégoportugais).

Il est pourtant osé de tirer des conclusions générales de ces résultats. Nous rappelons que ces résultats se basent sur le protoroman ; c'est à dire qu'ils nous parlent de la base ou du point de départ du catalan et pas sur des étapes postérieures de cette langue. Et deuxièmement, ces résultats se basent sur les articles du DÉRom qui ont été publiés pour le moment et qui représentent moins d'un cinquième des articles prévus. Cette analyse devra être refaite quand les quelque 500 articles prévus seront publiés.

En outre, il nous semble intéressant de remarquer que les résultats du projet DÉRom sont significatifs par rapport à la variabilité diasystématique du protoroman et qu'ils ont mis en évidence une variété très complexe et riche. Le nombre d'11 articles qui montrent une solution individualisante du catalan sur un total de 75 peut paraître mince, mais, si on tient compte qu'on partait en principe des étymons présupposés uniformément panromans, il est considérable. Aussi considérable est le nombre de 37 articles à structure complexe (la moitié de ceux publiés) qui rendent compte de cette variété diasystématique du protoroman.

Les résultats du projet DÉRom permettent aussi d'enrichir la recherche sur d'autres champs scientifiques (par exemple, ils sont sans doute intéressants pour les latinistes) et la recherche individuelle sur des parlers ou groupes de parlers romans, comme nous venons de le faire pour le catalan. Nous sommes d'avis que le type de recherche que nous venons de présenter pourrait aussi donner des résultats significatifs si on le menait dans d'autres domaines romans.

Université de Barcelone Maria-Reina BASTARDAS I RUFAT

Références bibliographiques

Benarroch, Myriam, à paraître. « Ce que le DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) nous dit du latin parlé », in : *Actes du XXVIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013).*

Buchi, Éva / Gouvert, Xavier / Greub, Yan, 2014. Data structuring in the DÉRom (DictionnaireÉtymologique Roman) », in : Bock, Bettina / Kozianka, Maria (ed.), *Whilom Worlds of Words. Proceedings of the 6th International Conference on Historical Lexicography and Lexicology (Iena, July 25th-28th 2012)*, Hambourg, Kovač, 125-134.

Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang, 2010. « À la recherche du protoroman : objectifs et méthodes du futur Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom) », in : Iliescu, Maria / Siller-Runggaldier, Heidi / Danler, Paul (ed.), *Actes du XXVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Innsbruck 2007)*, Berlin / New York, De Gruyter, vol. 6, 61-68.

Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang, 2013. « Per un'etimologia romanza saldamente ancorata alla linguistica variazionale : rifl essioni fondate sull'esperienza del DÉRom (Dictionnaire Étymologique Roman) », in : Boutier, Marie-Guy / Hadermann, Pascale / Van Acker, Marieke (ed.), *Variation et changement en langue*, Helsinki, Société Néophilologique, 47-60.

DÉRom = Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (dir.), 2008-. *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom), Nancy, ATILF. ‹www.atilf.fr/DERom›.

Fischer, Iancu, 1969. « III. Lexicul. 1. Fondul panromanic », in : Rosetti (Alexandru) (et al.), *Istoria limbii române*, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, volume 2, 110-116.

Sánchez Miret, Fernando, ms. « La classificació del català entre les llengües romàniques », conférence plénière tenue lors du *XVIè col·loqui internacional de llengua i literatura catalanes (Salamanca, 1 a 6 de juliol de 2012)*.

Il *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*: Caratteristiche, problemi, futuro

Il *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini* (*TLIO*) è il ben noto dizionario storico dell'italiano antico elaborato dall'Istituto Opera del Vocabolario Italiano del Consiglio Nazionale delle Ricerche, che lo pubblica in corso d'opera in rete, all'indirizzo ‹tlio.ovi.cnr.it› (raggiungibile anche dall'indirizzo dell'Istituto, ‹www.vocabolario.org›, oppure ‹www.ovi.cnr.it›). Il XXVIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes mi dà un'importante occasione di fare il punto sui lavori di quest'opera davanti alla comunità scientifica internazionale, alla fine del mio lungo periodo di direzione dell'Istituto e del vocabolario, iniziato nel lontano 1992.

Tutte le risorse prodotte dall'OVI sono accessibili dalla prima pagina del sito dell'Istituto; qui si trovano un tasto per l'accesso al *TLIO*, un altro per l'accesso alle banche dati, e un terzo per scaricare dal sito il software *GATTO*, con il quale sono costruite le banche dati dell'Istituto. Questo software è offerto gratuitamente, per uso di ricerca senza scopo di lucro, nella versione più aggiornata, che comprende anche le ultime eventuali correzioni di errori di funzionamento riscontrati con l'uso (le funzioni più comuni sono da lungo tempo ben collaudate); è possibile scaricare invece il solo aggiornamento, e sono disponibili un manuale didattico e un piccolo corpus esemplificativo che serve per provare tutto ciò che è descritto nel manuale ed eseguire gli esercizi proposti.

Con il tasto «consulta il vocabolario» si accede alla pagina iniziale del *TLIO* (non accludo immagini alla comunicazione a stampa, perché tutto ciò che descrivo può essere facilmente riprodotto da ciascuno sul proprio computer). La ricerca più semplice si esegue scrivendo nella casella di ricerca l'entrata di una voce, o anche solo i suoi primi caratteri: nella colonna di sinistra della finestra compaiono le entrate di tutte le voci presenti nel *TLIO* che cominciano con tali caratteri; la voce viene visualizzata cliccando sull'entrata: per es. *fuoco*.

La voce si presenta con l'entrata e la categoria grammaticale in alto a sinistra («fuoco s.m.»), una fascia di tasti (che tutti insieme, con il contenuto cui danno accesso, costituiscono, nel gergo dell'OVI, l'intestazione), la prima definizione seguita dai contesti citati e, di seguito, le altre definizioni con le loro citazioni. L'ultimo tasto dell'intestazione («Tutto/Stampa») permette di scaricare la voce completa (incluso il contenuto dell'intestazione), stampandola su stampante o su file.

Ogni esempio è introdotto da un'abbreviazione bibliografica che può essere aperta con un clic, visualizzando la scheda relativa. Per es. la prima citazione in *fuoco* è da

«S. Francesco, Laudes, c. 1224 (assis.)»: la scheda che si apre contiene per esteso il nome dell'autore («Francesco d'Assisi (santo)»), il titolo del testo («Laudes creaturarum (o Cantico di Frate Sole)»), l'edizione da cui il testo è citato («Poeti del Duecento, a cura di Gianfranco Contini, Milano-Napoli, Ricciardi, 1960»), l'area linguistica "specifica" (una città) cui il testo è assegnato («assis.», cioè assisiate) e l'area linguistica "generica" (una regione) di cui questa fa parte («umbr.», umbro), la datazione («c[irca] 1224»), il genere («lir[ica]»), la forma («versi»), e il tipo (testo «originale»).

Nella stessa scheda bibliografica appena descritta, va segnalato il link «Doc. filol.» (documentazione filologica)», aggiunto di recente. Per circa 700 testi dei quasi 2000 del corpus di riferimento del *TLIO*, questo permette di aprire, in una finestra successiva, uno o più files nei quali sono descritti gli interventi filologici apportati ai testi citati, come correzioni introdotte in base al controllo dei manoscritti (eseguito tipicamente nel caso di testi documentari tramandati da un solo manoscritto), sostituzioni di lezioni del testo con lezioni dell'apparato, e anche semplici correzioni di refusi: si vedano, per es., nella voce *fuoco*, le schede dei *Miracole de Roma*, citazione [2] sotto la prima definizione, che mostra la copia del testo a stampa con le correzioni manocritte; del *Microzibaldone pisano*, cit. [8], che mostra un errata corrige, come anche le schede del *Glossario latino-aretino*, cit. [12], e del *Serapiom* padovano, cit. [13]; la scheda del *Libro de la destructione de Troya* napoletano, cit. [18], che mostra la cosiddetta 'scheda verde' che si elaborava, per la preparazione dei testi per la digitalizzazione, nella fase antica dei lavori del vocabolario; ecc. In effetti, è rimasto finora poco evidente per chi lo consulta che il *Corpus TLIO* non è un insieme di testi digitalizzati meccanicamente, ma è, almeno per una parte dei testi, il risultato di un attento lavoro filologico; ed era rimasto sensibile il problema che le differenze fra i testi del corpus e le edizioni di riferimento non fossero giustificate: il lettore in molti casi poteva anche prenderle per degli errori di digitalizzazione. Aver finalmente non solo riordinato, ma anche nuovamente verificato la documentazione filologica, e averla collegata al vocabolario (seguirà velocemente il collegamento anche alla banca dati) è un bel risultato, maturato negli ultimi due anni, che accresce notevolmente il valore dello strumento lessicografico.

Il primo tasto dell'intestazione, «lista forme», apre l'elenco di tutte le forme grafiche del corpus che almeno in una occorrenza sono riferibili all'entrata (in altre occorrenze possono essere omografi):

feu, *ffoco*, *ffuoco*, *fo*, *fô*, *foc'*, *foccu*, *foch'*, *fochi*, *focho*, *fochy*, *focki*, *foco*, *fòco*, *focora*, *focu*, *fog*, *foghi*, *fogho*, *fogi*, *fogo*, *fogu*, *fogui*, *foki*, *fooco*, *fos*, *fouco*, *fous*, *fucho*, *fuco*, *fucu*, *fughi*, *fugo*, *fuoc'*, *fuochi*, *fuocho*, *fuochu*, *fuochy*, *fuoco*, *fuocora*, *fuog*, *fuoghi*, *fuogho*, *fuogo*, *fuoko*, *fuoro*

Questa semplice lista alfabetica ha la funzione di stabilire il collegamento con la banca dati: cliccando l'icona raffigurante un gattino giallo a destra dell'entrata, nella colonna di sinistra, si avvia infatti una ricerca nel corpus di tutte le forme elencate. Il corpus nel quale è lanciata la ricerca è una versione particolare del *Corpus OVI*, detta *Corpus storico:* poiché la banca dati viene aggiornata con correzioni, con integrazioni

di nuovi testi e anche con sostituzioni di edizioni superate, le citazioni del *TLIO* potrebbero non trovare riscontro nella versione corrente; il *Corpus storico* conserva a questo fine tutti gli stati testuali precedenti, in modo che la ricerca vada a buon fine. Poiché questo è il suo unico fine, non può essere oggetto di ricerche condotte non a partire dal *TLIO*, ma direttamente nella banca dati, che naturalmente si consulta nella forma più aggiornata; perciò per chi consulta la banca dati rimane invisibile.

Il secondo tasto dell'intestazione apre la nota etimologica, che di regola consiste in un semplice rinvio al *LEI* (o *LEI-Germ*) o, in mancanza, ad un altro dizionario etimologico, preferibilmente il *DELI* o il nuovo *Etimologico* di Nocentini (Nocentini 2010) o il vecchio *DEI*, talvolta ad altri dizionari o saggi; nel redigere il *TLIO*, infatti, con eccezioni per qualche rara voce, non si fa ricerca etimologica, visto che è attivo il poderoso cantiere del *LEI*, del quale il *TLIO* è anzi una fonte per l'italiano antico[1]. Il terzo e quarto tasto visualizzano le prime attestazioni della voce: il terzo la prima attestazione in assoluto, il quarto le prime attestazioni distribuite per provenienza linguistica, divise in quattro sezioni: testi toscani (o anche toscanizzati, come i testi dei poeti della Scuola siciliana nei canzonieri toscani delle origini), con i quali vanno anche i corsi, testi settentrionali, testi mediani e meridionali, testi siciliani.

Il tasto successivo («Note ling[uistiche]») dà accesso ad una serie di annotazioni linguistiche che nella maggior parte saranno inserite in una seconda fase della redazione; attualmente vi si annotano eventuali particolarità, come per es. i dubbi riguardanti l'accento o il timbro della vocale tonica, il fatto che un aggettivo o un sostantivo sia invariabile, il fatto che un verbo sia attestato solo in forma sostantivata, o solo pronominale; in futuro troverà posto qui una descrizione delle costruzioni dei verbi, che nella serie delle definizioni è sacrificata ad una descrizione esclusivamente, o almeno prevalentemente semantica. Sistematicamente, invece, nella forma attuale della redazione, è inserito in questo punto l'elenco alfabetico, di tutte le cosiddette 'polirematiche' (con termine mutuato dal *GDIU*) individuate ed esemplificate nella voce, con il rinvio alla definizione sotto cui sono trattate , numerose nella voce *fuoco* s.m. (l'interfaccia del *TLIO* in rete permette di passare da ogni elemento della lista alla definizione cliccando sul numero):

a fuoco 1.3; *a fuoco e armi* 4; *a fuoco e a fiamma* 4; *a fuoco e ferro* 4; *a fuoco lento* 3.2; *aggiungere fuoco a fuoco* 4; *a lento fuoco* 3.2; *al fuoco!* 3.5, 4; *al fuoco! al fuoco!* 3.5, 4; *andare a fuoco* 4; *battere fuoco* 3; *battere il fuoco* 3; *battesimo di fuoco* 5.1.1.1; *cacciare fuoco* 4; *cerchio del fuoco* 2.1; *cielo di fuoco* 2.1; *circolo del fuoco* 2.1; *città di fuoco* 1.8; *condannare al fuoco* 3.5; *condannare nel fuoco* 3.5; *con fuoco e con ferro* 1.3.6.1; *con fuoco e ferro* 4; *covare il fuoco* 3; *crescere legna a fuoco* 3.1; *da fuoco* 3.2, 3.2.1; *dannare al fuoco* 3.5; *dare fuoco a* 3.2; *dare fuoco a cencio* 1; *dare il fuoco a* 1.3.6.1; *di fuoco* 1.1, 1.3.4, 1.5.1, 3.2, 4.1; *di fuoco e di coltello* 4; *donare fuoco* 3.5.1; *emisfero del fuoco* 2.1; *essere a fuoco* 1; *essere cenere senza fuoco* 1; *essere esaminato col fuoco* 1.3.2.1; *essere esaminato di fuoco* 1.3.2.1; *essere fuoco e fiamma* 1; *fare fuoco* 1; *fare fuoco di* 1; *fuoco di paglia* 3.1; *fuoco di sant'Antonio* 6; *fuoco! fuoco!* 4; *fuoco grecesco* 4.1.1; *fuoco greco* 4.1.1; *fuoco sacro* 6; *fuoco selvatico* 6; *fuoco temperato* 4.1.1; *gettare fuoco* 4; *giudicare al fuoco* 3.5;

[1] Sul rapporto del *TLIO* con il *LEI* cf. Beltrami (2012).

luogo del fuoco 3; *mal fuoco l'arda* 3.5; *mandare al fuoco* 3, 3.5; *mettere a fuoco e a ferro* 4; *mettere a fuoco e a fiamma* 4; *mettere fuoco* 1.3.5, 4; *mettere il fuoco* 4; *mettere in fuoco* 5; *mettere legna al fuoco di* 3.1; *mettere legna nel fuoco di* 3.1; *mettere a fuoco* 4; *mettere in fuoco* 4; *mettere nel fuoco* 3; *morte di fuoco* 3.5; *pena del fuoco* 3.5; *per fuoco e ferro* 4; *per fuoco e per ferro* 4; *per fuoco e per coltello* 4; *porre fuoco* 4; *prendere fuoco* 1; *prova del fuoco* 1.3.2.1; *regione del fuoco* 2.1; *rosso fuoco* 1.4; *saggio del fuoco* 1.3.2.1; *sentenziare al fuoco* 3.5; *sfera del fuoco* 2.1; *sopra il fuoco lento* 3.2; *trarre dalla brace e gettare nel fuoco* 3; *trarre fuoco dall'acqua* 1.2; *trarre fuoco chiaro da fredda neve* 1.2; *trarre l'acqua dal fuoco* 1.2; *uscire dalla brace e rientrar nel fuoco* 3

Si tratta, nella terminologia del *TLIO*, dell'insieme delle 'locuzioni' (sintagmi che equivalgono a una parola per significato e funzione sintattica), delle 'espressioni fraseologiche' (espressioni il cui significato è diverso dalla somma degli elementi, con una qualche forma di scarto, o anche espressioni più o meno fisse e almeno potenzialmente ripetibili) e delle 'collocazioni' (sintagmi per qualsiasi ragione degni di essere evidenziati). L'etichettatura di ogni polirematica è inserita nella definizione (*locuz. nom.* = 'locuzione nominale', *locuz. verb.* = 'locuzione verbale' ecc.; *fras.* = 'espressione fraseologica'; nessuna etichetta per le collocazioni). L'elenco ha due funzioni: la prima, di presentare l'insieme delle polirematiche, che nella voce non sono poi raggruppate insieme, ma distribuite sotto le definizioni pertinenti; la seconda, di consentire al sistema di generare automaticamente una tabella delle polirematiche, accessibile dalla pagina 'tutto sul *TLIO*', che permette la ricerca a partire da ogni polirematica, e presenta tutte le voci in cui ognuna è contenuta. Il tasto «Note» contiene una diversa serie di annotazioni; in particolare, nella voce *fuoco*, vi si trova la registrazione di un toponimo (*Poggio del Fuoco*, citato da Matteo Villani). Il tasto «Lista definizioni» raggruppa le definizioni di primo e secondo livello, per consentire un esame sintetico del contenuto della voce, soprattutto nel caso di voci lunghe e molto articolate. Il tasto «Redattore» mostra la firma del primo estensore della voce, che prima di arrivare alla pubblicazione è passata, come d'uso, attraverso una serie di revisioni, che possono averla modificata anche considerevolmente; i nomi dei revisori sono però normalmente sottintesi, salvo nel caso in cui una voce sia stata ripresa in mano a distanza di tempo con modifiche rilevanti. Importante è la data dichiarata accanto al nome del redattore, che permette di determinare lo stato del corpus al momento della redazione (la voce, per es., non terrà conto di testi inseriti nel corpus dopo la redazione). Nel caso di revisioni che comportino un nuovo esame del corpus, questa data viene modificata di conseguenza. Se invece la revisione comporta solo interventi 'interni', senza ricorso al corpus, ciò viene registrato alla fine della voce, con l'annotazione [u.r. (= ultima revisione) *data*], che segnala ogni tipo di innovazioni, anche minime (come le correzioni di refusi), ed è ugualmente aggiornata quando viene aggiornata la data inserita nel campo 'redattore'.

Del *TLIO* sono state redatte a tutt'oggi circa 28.000 voci, delle quali, all'inizio di ottobre 2013, 26.500 sono edite in rete; all'incirca metà dell'opera. Con l'eccezione di un paio di anni di particolare difficoltà, l'accrescimento è stato costantemente di circa 2000 nuove voci per anno, che non sono poche, se si tiene conto del fatto che

ogni voce comporta uno studio di prima mano sui materiali della banca dati, prima di tutto, e poi anche su tutti gli strumenti di studio e di consultazione correnti (studio di prima mano significa dedurre le definizioni dall'interpretazione dei testi e non dai lessici, né dall'introspezione del redattore, e affrontare spesso problemi interpretativi complessi su testi difficili in una grande varietà di lingue dell'Italia medievale molto diverse tra loro). Un problema è dunque sempre stato quello di garantire all'impresa energie sufficienti, con una buona percentuale di collaboratori stabili, intorno ai quali organizzare il contributo di collaboratori occasionali; un altro, quello di garantire l'omogeneità di un lavoro svolto da un gruppo che necessariamente si modifica nei tempi lunghi dell'impresa. Questo, in particolare, comporta la necessità che tutte le voci passino almeno una volta attraverso la revisione di una o due persone che siano sempre le stesse, con un inevitabile collo di bottiglia che pone dei limiti obiettivi alla velocità di sviluppo: che però, in presenza di risorse adeguate, potrebbe ancora crescere fino almeno al doppio. Le risorse, appunto, sono un problema pressante per un'impresa di lungo periodo, difficilmente assimilabile alla tipologia dei progetti finanziati (si deve però riconoscere che il *TLIO* sta meglio, ed ha a tutt'oggi prospettive più favorevoli, di altre imprese lessicografiche analoghe, in Europa, che sono entrate in una fase di gravi ristrettezze economiche).

La banca dati dell'italiano antico, che è disponibile in rete per le ricerche degli studiosi dal 1998 nella versione creata dal consorzio *Italnet* e, abbandonata questa[2], dal 2005 nella versione in *GattoWeb*, nell'ultimo aggiornamento (agosto 2013) contiene complessivamente 2314 testi, o si dovrebbe meglio dire unità bibliografiche o senz'altro files, perché ogni unità è un file che può contenere un poema, un trattato, una raccolta di poesie, un sonetto, un breve documento contabile. La quantità si esprime dunque meglio in termini di occorrenze totali, 23.160.300 in questa versione. Il criterio di base è di includere nella banca dati tutti i testi prodotti in qualunque varietà dell'italo-romanzo (esclusi sardo e friulano) entro il secolo XIV all'incirca e disponibili in edizioni affidabili. Il criterio cronologico posto all'inizio dei lavori era più stretto e più preciso, con limite al 1375 (morte di Boccaccio); l'idea attuale è di documentare con impegno all'esaustività tutto ciò che è databile entro il 1375, e di includere invece in modo non sistematico la documentazione posteriore, che, anche quando non fosse immediatamente pertinente per il *TLIO*, tornerà utile per gli sviluppi futuri del vocabolario storico. L'esaustività, ovviamente, è una tendenza; a partire da un corpus come è stato messo insieme in questi anni, che rappresenta in ogni caso tutto ciò che è significativo per una storia della lingua e del lessico ben documentata, significa continuare la ricerca e tener dietro agli sviluppi della filologia: edizioni di nuovi testi, nuove edizioni di testi già inclusi. In effetti il criterio di utilizzare edizioni affidabili, in astratto ovvio e del tutto cogente per un lavoro scientifico,

[2] Il corpus di *Italnet*, implementato in *PhiloLogic* (con consultazione solo per forme), è ancora accessibile nel sito dell'ARTFL di Chicago, ma dal 2005 non è stato più aggiornato né corretto. I corpora di cui l'OVI si assume la responsabilità scientifica sono solo quelli accessibili attualmente dal suo sito, tutti in *GattoWeb*.

è quello che tiene meno, se l'idea è di esplorare il lessico della lingua e non quello di un corpus definito dalla casualità del progresso filologico (che casuale non è, naturalmente); il fatto che sul corpus si debba costruire il vocabolario impone di utilizzare anche testi editi male, senza i quali il vocabolario presenterebbe buchi vistosi (ne ho scritto in Beltrami 2010). Qualificante, per un'impresa come quella del *TLIO*, è saper gestire con attenzione e consapevolezza filologica la qualità variabile delle fonti, precisando ogni volta che sia pertinente l'affidabilità dei dati che vengono presentati, con particolare riguardo alle voci rare, per le quali l'affidabilità della fonte fa veramente differenza (cf. anche Beltrami 2011).

L'insieme dei testi (nel senso detto), raccolto e consultabile unitariamente nel *Corpus OVI dell'Italiano antico*, o semplicemente *Corpus OVI* (‹gattoweb.ovi.cnr.it›), è diviso in due corpora, il *Corpus TLIO* e il *Corpus TLIO aggiuntivo*. Il primo, lemmatizzato, è il corpus di riferimento per la redazione del *TLIO* (nel senso che la voce del *TLIO* si redige prima di tutto su questo, allargando poi la ricerca ad altre fonti per integrarla, se opportuno); il secondo non è lemmatizzato, e contiene testi in un certo senso in attesa, da inserire in futuro nel *Corpus TLIO*, ma solo dopo averli lemmatizzati almeno quanto basta per non introdurre in esso forme non associate ad alcun lemma. La lemmatizzazione del *Corpus TLIO*, infatti, non è top-down (uno strumento fatto di lemmi, forme e regole di associazione da applicare alla lemmatizzazione delle singolo occorrenze), ma bottom-up, dall'interpretazione dell'occorrenza singola all'associazione di forma e lemma al dizionario di macchina che propone suggerimenti per le associazioni successive. Per spiegare con un esempio, si consideri di lemmatizzare l'occorrenza *disnar* nel *Vulgare de elymosinis* di Bonvesin da la Riva, v. 746:

> Lo bon segnor, vezando lo pover peregrin,
> Al so *disnar* l'invidha col so volt alegrin...[3]

Il lemmatizzatore (umano) legge il testo e lo interpreta, e registra 'manualmente', operando nell'ambiente di lemmatizzazione del software *GATTO*, che questa precisa occorrenza di *disnar* è un'occorrenza del sostantivo *desinare* (lemma) nella forma *disnar;* questa occorrenza viene perciò collegata al record «disnar | desinare | s.m.» del dizionario di macchina; se il record non esiste, questa operazione lo crea. In questo modo tutti i lemmi del dizionario di macchina sono creati a partire dall'interpretazione dei testi. Le ragioni di questo modo di operare, che fa sì che, fatalmente, solo una parte, anzi una minoranza delle occorrenze venga lemmatizzata[4], dipendono dalla natura del corpus, fatto di numerosi sottoinsiemi di testi (sottocorpora) di lingue diverse quanto basta perché uno strumento automatico costruito per una di queste non funzioni per l'altra, e, tranne forse il toscano del secondo e terzo terzo del Trecento, troppo piccoli per giustificare l'elaborazione di tale strumento. Va però detto che all'OVI la ricerca su questo punto è andata avanti, e che la versione di *GATTO*

[3] «Il buon signore, vedendo il povero pellegrino, lo invita al suo pranzo con viso allegro».

[4] Nella versione del *Corpus TLIO* di agosto 2013 le occorrenze lemmatizzate sono 3.653.328 su 21.862.472.

attualmente in elaborazione (*GATTO 4*) includerà un lemmatizzatore 'semiautomatico' pensato per il trattamento di corpora di limitate dimensioni (per chiarire che cosa sia rimando a Iorio Fili 2010 e 2012). Tornando dunque alla lemmatizzazione del *Corpus TLIO*, a questo punto è possibile cercare il lemma «desinare s.m.» in due modi diversi: o per ottenere le sole occorrenze lemmatizzate, con risultati sicuri, ma parziali, o per ottenere tutte le occorrenze di tutte le forme associate a questo lemma, con risultati completi, ma che includono gli omografi: nel caso di *disnar* anche l'infinito del verbo, per esempio nella *Parafrasi pavese del «Neminem laedi»*, cap. 13*:* «El fa besogno altro cha 'sti son de chioche chi vol *disnar* con Cristo in questo mondo e cenar consego in lo so' alto regno»[5]. Per *fuoco*, dalla cui voce siamo partiti, la ricerca del lemma «fuoco s.m.» nelle sole occorrenze lemmatizzate dà nel *Corpus TLIO* 1496 risultati, la ricerca comprensiva delle occorrenze non lemmatizzate ne dà ben 21.982. Compromettente, con altre, l'omografia della forma *fo*, tre occorrenze nei *Sermoni subalpini* e solo in questi, con la voce del passato remoto di «essere», lo stesso che *fu*, che aggiunge 10.819 occorrenze. Il redattore del *TLIO* deve naturalmente esaminare tutto il materiale; da esempi come questo si vede che il compito non è sempre agevole (per questo, è auspicabile che in futuro il numero delle occorrenze lemmatizzate sia molto innalzato, con l'aiuto, se gli esperimenti daranno buon esito, anche del lemmatizzatore semiautomatico).

L'esplorazione attenta di tutto il materiale è insostituibile, ed è il primo e vero punto di novità del vocabolario; la redazione potrà tuttavia essere agevolata, in un prossimo futuro, da un nuovo strumento informatico, un editor attualmente in fase di prima sperimentazione. Il suo scopo è di automatizzare la maggior parte delle operazioni non interpretative, se non tutte, abbattendo in particolare tutti quegli errori formali, anche piccoli, che allungano notevolmente i tempi di revisione. Elementi come le abbreviazioni bibliografiche, le marche d'uso, le etichette delle poliremiatiche ecc. saranno caricati da liste gestite dal sistema, e collocati correttamente al loro posto; la struttura della voce (livelli delle definizioni, ordinamento degli esempi) sarà gestita automaticamente. Per l'evoluzione sostanziale del *TLIO*, nel futuro, due punti sono particolarmente pertinenti. Il primo è un'integrazione al campo etimologico della voce: il nuovo sistema consentirà di introdurre separatamente prefissi e suffissi, permettendo indicizzazione e ricerca anche in base a questi elementi. Il secondo è un'integrazione alle definizioni: si potrà introdurre, definizione per definizione, un'etichetta onomasiologica (che farà riferimento al sistema di Hallig / Wartburg 1963); dell'importanza di questa si è discusso a lungo nelle riunioni del progetto COST *Medioevo europeo*, rivolto alla nuova sfida dell'interoperabilità sulla rete di strumenti lessicografici informatizzati come il *TLIO*. Per quanto riguarda l'esecuzione effettiva, l'una e l'altra integrazione potranno essere effettuate in forma sistematica sull'insieme delle voci già redatte, mentre le voci redatte in seguito conterranno anche le nuove informazioni.

[5] «Ci vuol altro che questi suoni di campane se uno vuole pranzare con Cristo in questo mondo e cenare con lui nel suo alto regno».

Il *TLIO* è nato, già con le prime voci uscite alla fine del 1997, come un dizionario concepito per trarre profitto dalle possibilità di adattamento e di evoluzione offerte dalla rete anche alle voci già redatte, un'opera in grado di ristrutturarsi costantemente nel suo insieme per adeguarsi al progresso degli studi e far fronte alle nuove sfide, che allora, in un passato prossimo ma che la velocità dei nostri tempi rende già remoto, non erano nemmeno pensabili. Ciò che mi pare più importante è che alle sfide del futuro abbia continuato a far fronte con la tranquilla solidità dello studio filologico e lessicografico dei dati, che non cambia natura con il passare del tempo.

Université de Pisa et
CNR-Opera del Vocabolario Italiano (Firenze) Pietro G. BELTRAMI

Referenze bibliografiche

Beltrami, Pietro G., 2010. «Lessicografia e filologia in un dizionario storico dell'italiano antico», in: Ciociola, Claudio (ed.), *Storia della lingua e filologia. Atti del VII Convegno ASLI (Pisa-Firenze, 18-20 dicembre 2008)*, Firenze, Cesati, 235-248.

Beltrami, Pietro G., 2011. «Il mito dell'edizione per lessicografi e il *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*», in: Overbeck, Anja / Schweickard, Wolfgang / Völker, Harald (ed.), *Lexicon, Varietät, Philologie. Romanistische Studien Günter Holtus sum 65. Geburtstag*, Berlin, de Gruyter, 341-349.

Beltrami, Pietro G., 2012. «*Il* TLIO *e il* LEI, *compagni di viaggio*», in: Lubello, Sergio / Schweickard, Wolfgang (ed.), *Le nuove frontiere del LEI*, Wiesbaden, Reichert, 193-200.

Hallig, Rudolf / Wartburg, Walther von, 1963. *Begriffssystem als Grundlage für die Lexikographie. Versuch eines Ordungsschemas / Système raisonné des concepts pour servir de base à la lexicographie. Essai d'un schéma de classement*, Berlin, Akademie-Verlag.

Iorio Fili, Domenico, 2010. «Un nuovo strumento di lemmatizzazione automatica per corpora testuali di ridotte dimensioni. Applicazione all'italiano antico», *Bollettino dell'Opera del Vocabolario Italiano*, XV, 367-391.

Iorio Fili, Domenico, 2012. «Il lemmatizzatore semiautomatico di GATTO4», in: [Beltrami, Pietro G. (ed.)], *Dizionari e ricerca filologica. Atti della Giornata di Studi in memoria di Valentina Pollidori*, Alessandria, Edizioni dell'Orso (Supplemento III al *Bollettino dell'Opera del Vocabolario Italiano*), 2012, 41-56.

MEDIOEVO EUROPEO. ‹www.medioevoeuropeo.org›

Nocentini, Alberto, 2010. *L'etimologico. Vocabolario della lingua italiana con CD-Rom e online*, Firenze, Le Monnier.

L'importance et la nécessité de dater les sources bibliographiques dans le Dictionnaire de la langue roumaine

La présente communication a pour point de départ une observation de Mme Eva Buchi, que je remercie vivement, au sujet de l'absence d'une datation rigoureuse des œuvres citées dans le Dictionnaire de la langue roumaine. Cette absence s'explique du fait que le souci de datation n'a pas constitué un objectif constant de ceux qui ont élaboré la Bibliographie de la première édition du Dictionnaire de l'Académie, mais aussi par l'absence, au début de sa rédaction, d'éditions critiques ou d'auteur de même que par celle d'études philologiques qui correspondent aux exigences actuelles de la recherche lexicographique

La datation constitue l'aspect le plus important à avoir en vue dans l'élaboration d'un dictionnaire historique, illustré d'exemples, comme c'est le cas du Dictionnaire de la langue roumaine, dénommé aussi «trésor» et connu surtout comme «Dictionnaire de l'Académie» (puisqu'il a été publié sous l'égide de cette prestigieuse institution) et cité sous le sigle DA pour la première partie (lettres A–L, tomes rédigés entre 1906 et 1949) et DLR pour la nouvelle série rédigée entre 1959 et 2010 (comprenant les lettres M–Z ainsi que la refonte des lettres D et L, restées inachevées, et de la lettre E, qui n'avait pas été élaborée par l'ancienne équipe).

La bibliographie du *Dictionnaire de l'Académie* comprend des ouvrages qui remontent aux premiers textes rédigés en roumain (relativement tardifs, au début du XVIe siècle) et vont jusqu'au XXIe siècle, réunissant des sources littéraires aussi bien que techniques, de même que des périodiques, dictionnaires ou études utilisées dans l'analyse sémantique et citées en tant que sources à l'intérieur des articles de dictionnaire.

La Bibliographie devrait fournir les informations les plus exactes au sujet des œuvres retenues comme sources, de sorte que, sur sa consultation, tout auteur ou œuvre puisse être correctement situé dans son époque.

À un examen plus attentif de la manière de datation des œuvres mentionnées dans les bibliographies publiées au cours du temps dans les divers tomes du DA et DLR, on remarque l'absence de critères unitaires et fermes, mais surtout transparents, appliqués à toutes les sources bibliographiques, ce qui influence également la manière dont les exemples tirés de ces œuvres ont été cités dans les divers articles de dictionnaire.

Ceci parce que, durant la rédaction des diverses lettres, la bibliographie a été constamment enrichie de nouveaux titres et de nouvelles éditions, surtout dans le cas des

textes littéraires, sans se poser la question si ceux-ci doublaient ou non ce qui existait déjà. On est arrivé ainsi à plusieurs situations confuses ou déroutantes:

– une série d'œuvres ont été incluses en deux ou trois éditions, sans préciser laquelle de ces éditions a été la meilleure à un moment donné pour devenir édition de base, par exemple :

l'ouvrage de V. Alecsandri, *Farmazonul din Hârlău* (Le Fourbe de Hârlău), cité dans la première édition de 1841, figurait également dans le VIIe tome, publié en 1981, dans l'édition des *Œuvres* d'Alecsandri. Ou encore le *Théâtre* d'Alecsandri, cité en deux éditions, celle de 1875-1876 et 1952-1953, mais aussi dans les tomes V,VI,VII, de la même édition des *Œuvres*. La *Chronique* de Moxa, de 1620, était citée dans le premier tome, élaboré par B. Petriceicu Hasdeu, *Cuvente den bătrâni* (Paroles des anciens), de 1878, mais figurait aussi dans l'édition critique de 1989.

– De cette façon, la plupart des écrivains roumains ont été cités avec des œuvres séparées parues au commencement de la rédaction du dictionnaire et aussi avec des séries ou collections de volumes, intitulés génériquement Œuvres, Écrits, Prose, Théâtre, etc., comprenant en plus des œuvres séparées d'autres ouvrages.
– Les volumes intitulés génériquement étaient fréquemment enregistrés dans des éditions ultérieures à la composition des œuvres et même à la vie des auteurs, sans mentionner la date de la création de chaque œuvre mais uniquement l'année de la publication du volume en question ; par exemple toutes les œuvres incluses dans des éditions critiques ou d'auteur étaient mentionnées sous le titre générique *Œuvres, Écrits,* etc. sans tenir compte de la date de composition de chaque ouvrage et du statut anthume ou posthume de la publication.

La décision du Présidium de l'Académie Roumaine de reprendre la rédaction de la première partie du Dictionnaire à plus d'un siècle de distance après le début de son élaboration impose la nécessité de repenser la façon dont sera conçue la nouvelle bibliographie pour éliminer les inconvénients susmentionnés.

Suivant l'exemple du *Dictionnaire Trésor de la langue française* mais aussi celui d'autres dictionnaires réalisés dans des pays ayant une tradition lexicographique avancée et en accord avec les progrès de la lexicographie et de la philologie roumaines, la nouvelle bibliographie, qui a été déjà élaborée, s'est guidée d'après les principes suivants:

– chaque œuvre d'un auteur sera mentionnée en une seule édition, en éliminant toutes les autres; par exemple, la comédie susmentionnée *Le Fourbe de Hârlău* de V. Alecsandri a été citée une seule fois, sous le titre générique *Saynètes,* donné par l'auteur dans le tome VII de l'édition des *Œuvres*. Ou encore on a renoncé à l'ouvrage de Ioan Popovici Barac *Istoria preafrumosului Arghir şi a preafrumoasei Elena*... (L'Histoire du bel Arghir et de la très belle Hélène) de 1852, qui représente la deuxième édition de l'œuvre.
– chaque œuvre sera accompagnée de l'année de la première édition, mentionnée au début, avant le nom de l'auteur lorsque l'édition de base choisie diffère de celle-ci. Par exemple:

1899 Victor Anestin, *În anul 4000 sau O călătorie la Venus (*L'an 4000 ou Un voyage sur Vénus), Édition et préface de C. Robu, Cluj-Napoca, Éditions Dacia, 1986, 391 p.

– Pour les publications posthumes, on a été indiqué, si possible, l'année de la création de l'œuvre ou, si cela n'est pas possible, l'année de la mort de l'auteur en question. Ceci parce

que, dans le cas de la publication posthume d'une œuvre, ce qui intéresse, c'est la date de sa composition et non pas la date de publication, après la mort de l'auteur. Si la date de composition est mentionnée par l'éditeur ou est indiquée dans les diverses *Histoires de la Littérature Roumaine*, cela a été mentionné dans la nouvelle bibliographie. Ainsi, pour le roman *Strigoiul* (Le Revenant) de I. Agârbiceanu, écrit en 1944, c'est cette date qui a été retenue et non pas celle de la première publication posthume en 1969 ou la date de la publication dans le tome 12 des *Œuvres,* supervisée par l'auteur même et retenue comme édition de base.

Dans les rares cas où il est impossible de préciser la date de l'élaboration d'une œuvre, la datation n'est possible que par la mention de l'année de la mort de l'auteur. Ce modèle de datation, inspiré du *Trésor de la langue française*, permet au moins de situer l'œuvre dans son époque ; par exemple:

1849 (†) Conachi, *Versuri originale* (Vers originaux).

– les éditions anciennes seront transposées en de nouvelles éditions, critiques ou d'auteur.

Cette indication de transposition des éditions anciennes en de nouvelles éditions a été respectée autant que possible lorsque les nouvelles éditions sont parues. Le processus continuera à mesure que de nouvelles éditions verront le jour et seront introduites dans la bibliographie du Dictionnaire pour remplacer les anciennes.

– les séries ou les collections de volumes intitulées génériquement et choisies comme éditions de base ne sont plus enregistrées séparément mais ont été „détachées" et groupées par genres littéraires, telles qu'elles sont mentionnées par l'éditeur dans la table des matières des volumes en question ou dans la note sur l'édition; par exemple: *Poezii. Proză. Romane, Teatru, Povestiri, Nuvele, Schiţe, etc* (Poésies, Prose, Romans, Théâtre, Récits, Nouvelles, Récits brefs, etc). En conséquence, le sigle O. pour Opere (Œuvres), n'apparaît plus dans la nouvelle bibliographie, mais dans le cadre de chaque section ont a énuméré les ouvrages indépendants, conformément à la datation, avec mention du titre et de la date de la première parution de chacun d'entre eux, accompagnés de l'indication du numéro du volume et des pages, pour aider à situer dans l'époque l'auteur concerné. Par exemple:

V. Alecsandri, [Théâtre, Opérettes]. Dans *Œuvres,* V, p. 153-260. [Contient: *Scara mâţei* (L'Escalier du Chat), 1850; *Crai-nou* (La Nouvelle Lune), 1851; *Harţă răzaşul* (« Prise de bec » l'alleutaire), 1871].

Pour ce qui est de la manière de datation exposée ci-dessus, elle suscite plusieurs problèmes, parce qu'elle n'est pas facile à déterminer dans les situations suivantes:

– En règle générale, il y a une seule date de la première édition d'une œuvre, en volume ou dans une revue. Mais il y a aussi le cas des œuvres anthumes parues aussi bien en volumes que dans les pages d'une revue. Ainsi, les *Poésies* anthumes de M. Eminescu, publiées en volume en 1884 et dans des revues entre 1866 et 1887.

Dans ce cas, la date de publication d'une poésie dans une revue en 1866 et ensuite republiée en volume en 1884 n'est pas indifférente. La différence de presque 20 ans compte pour la datation d'un mot, raison pour laquelle nous considérons que dans de telles situations c'est l'année de la publication dans la revue qui doit être prise en

considération. Cette date constitue en fait la première datation de l'œuvre et, grâce à l'effort de l'éditeur, est mentionnée dans la section des Notes et commentaires, à la fin du volume des *Œuvres*.

- Dans quelle mesure doit-on tenir compte dans la datation de l'année de la deuxième, voire de la troisième édition, s'il ne s'agit pas d'une simple réédition, mais d'une édition revue et augmentée ou considérée par l'auteur comme définitive ? Nous croyons que la date de la première édition doit prévaloir, puisqu'il s'agit d'un dictionnaire historique, où c'est la première attestation d'un mot qui compte. Par exemple: 1983 Gabriela Adameşteanu, *Dimineaţă pierdută* (Matinée perdue), 3e édition. Texte définitif. Bucarest, Édition 100 + 1 Gramar, 1997, 363 p.
- Certaines pièces de théâtre, publiées en volume ou dans des revues, ont été représentées sur scène antérieurement. Dans ces cas, nous croyons que l'on doit tenir compte de la date de la publication, donc la prévalence est accordée à la version écrite. Mais que faire des pièces de théâtre représentées sur scène mais publiées avant la représentation ou après la mort de l'auteur? Dans ces cas nous croyons que c'est la date de la première représentation, constituant en fait la «première datation» de l'œuvre, qui doit être prise en considération; par exemple: la pièce *Mirtil şi Hloe* (Myrtille et Chloé), écrite par Gh. Asachi en 1816, publiée pour la première fois en 1850 et republiée dans *Œuvres* I, édition et préface de N.A. Ursu. Bucureşti.
- Les manuscrits conservés en copies, pour lesquels nous avons l'indication de l'année de la traduction ou de la composition, mais aussi de la copie, ont en fait une double datation. Nous croyons que c'est l'année de la traduction ou de la composition qui est importante, lorsqu'elle est indiquée, et lorsqu'elle ne l'est pas, la seule modalité de datation est donnée par l'année de la copie conservée. Par exemple, dans le cas de [Metastasio], *Artaxerxu* [traduction du grec réalisée autour de 1780; copie de 1807; Bibliothèque de l'Académie Roumaine, cote 445], l'année de la traduction a été mentionnée comme date. Mais dans le cas de l'œuvre *Istoria lui Tarlo* (Histoire de Tarlo) [Traduction du français par Alexandru Beldiman, copie de 1786; Bibliothèque de l'Académie Roumaine, cote 25], on a retenu comme date l'année de la copie : 1786.
- Les œuvres rédigées pendant une plus longue période de la vie d'un auteur et publiées après sa mort portent la mention, entre crochets ou parenthèses angulaires, de deux années parce que, à notre avis, les deux ensemble constituent la datation ; par exemple :

<1780-1801> Samuelis Klein[3] [= Samuil Micu], *Dictionarium valachico-latinum*. Bevezető tanulmaanyal közzéteszi Gáldi László (Erdélyi Tudományos Intézet). Budapest, Királyi magyar egyetemi nyomada, 1944. (11)

Cette façon de marquer deux années entre crochets a été étendue aussi aux manuscrits anciens, dont la datation établie par les philologues, est approximative, par exemple:

<1551–1558> *Psaltirea Voroneţeană* (Psautier de Voroneţ)*, Slavisch-rumänisches Psalterbruchstück*. Herausgegeben von Constantin Găluşcă. Halle a. s. Verlag von Max Niemeyer, 1913.

ou dans le cas des chroniqueurs, dont la datation, par les historiens de la littérature, est aussi aproximative, par exemple:

[3] Klein c'est le patronyme reçu par la famille suite à l'anoblissement.

<1642–1647> Grigore Ureche *Letopiseţul Ţărâi Moldovei de când s-au descălecat ţara şi de cursul anilor şi de viiaţa domnilor carea scrie de la Dragoş Vodă până la Aron Vodă*. (Les Annales de Moldavie...), deuxième édition, publication et introduction de P.P. Panaitescu, Bucureşti, Editura de Stat pentru Literatură şi Artă, 1958.

C'est toujours d'une datation approximative qu'il s'agit dans les situations où l'on mentionne la composition d'un ouvrage ou d'un manuscrit «autour de» ou «aux environs de». De telles situations ont été restituées par l'abréviation *cca* (= circa, autour de), par exemple :

cca 1730 Axinte Uricariul, [*Cronica paralelă a Ţării Româneşti şi a Moldovei* – Chronique parallèle de la Valachie et de la Moldavie],

ou par *ante,* par exemple:

ante 1837 *Istoriia lui Filerot cu Antusa* (Histoire de Filerot et d'Antusa). Dans *Cărţile populare în literatura românească* (Les livres populaires dans la littérature roumaine). II. Édition et étude introductive de Ion. C. Chiţimia et Dan Simonescu. Bucureşti, Editura pentru Literatură, 1963, p. 85-122.

Dans le cas des œuvres groupées par genres, par exemple : *Poésies, Romans, Théâtre, etc.* la datation est marquée toujours par deux années, mais sans crochets, représentant les limites chronologiques entre lesquelles se situent toutes les œuvres en question. Par exemple:

T. Arghezi, *Versuri* (Vers), publiés dans plusieurs volumes d'*Écrits*, entre 1904, date du premier cycle, *Agate negre* (Agates noires), et 1967, date du dernier cycle, *Noaptea* (La Nuit).

Le même procédé a été utilisé dans le cas des œuvres de brèves dimensions, récits, nouvelles, articles, correspondance, mémoires, etc. Par exemple:

D. Bolintineanu, *Corespondenţă* (Correspondance) [Corespondenţă]. În *Opere,* XI. Bucureşti, Editura Minerva, 1989, p. 1–299. [rédigée entre 1847 et 1871]

La date est mentionnée dans le plus grand nombre de cas dans l'explication détaillée du sigle après le signe „=", donc pas dans le sigle même.

La date peut être mentionnée dans le sigle dans de rares cas, lorsqu'il s'agit de deux traductions anonymes, différentes, de livres populaires (situations où il ne s'agit pas d'une deuxième édition) ; par exemple:

ALEXANDRIA (1620) = *Alexandria*. La plus ancienne version conservée. Dans *Cele mai vechi cărţi populare în literatura română* (Les plus anciens livres populaires de la littérature roumaine), XI, sous la direction de Al. Mareş. Étude introductive, édition et glossaire par Florentina Zgraon. Bucureşti, Fundaţia Naţională pentru Ştiinţă şi Artă, 2006, p. 127-228 ou encore

ALEXANDRIA (1794) = *Istoriia a Alexandrului celui Mare din Machedoniia şi a lui Darie din Persida împăraţilor* (Histoire d'Alexandre le Grand de Macédoine et de Darius empereur de Perse). Dans *Cărţile populare în literatura românească* (Livres populaires de la littérature roumaine). I. Édition et étude introductive par Ion C. Chiţimia et Dan Simonescu. Bucureşti, Editura pentru Literatură, 1963, p. 3–84.

C'est toujours par sigle qu'est mentionnée la date dans le cas d'ouvrages du type codes, constitutions, etc., qui sont en fait des parutions successives, en différentes périodes historiques, par exemple :

CODE PÉNAL (1864) – *Code Pénal*. Dans *Code Pénal. Code de la Justice militaire. Code de la justice maritime. Code des forêts*. Annotés selon la jurisprudence motivée des cours de justice, des cours d'appel et de cassation, précédés d'un index alphabétique et suivis des conventions d'extradition et des dispositions pénales, des lois et des règlements usuels, par C. Hamangiu, *Avocat général auprès du Tribunal de Ilfov*, et N. M. Sotir, ancien magistrat, avocat, Bucureşti, Editura Librăriei Leon Alcalay, 1903, p. 1-317.

CODE PÉNAL (1936) = Code Pénal « Roi Carol II ». Publié par le Moniteur Officiel no 65 du 18 mars 1936. Avec un index alphabétique selon les matières, Bucureşti, Editura Curierul Judiciar S.A., 1936, p. 3-185.

CODE PÉNAL (1948) = *Code Pénal de la République Populaire Roumaine*. Annoté par V. Papadopol, I. Stoenescu, V. Protopopescu. [Bucureşti], Editura de Stat pentru Literatură Juridică, 1948 ou encore

CONST. (1866) = *Constituţiunea* (Constitution). 1866. Publiée et annotée avec le *Code civil roumain* par Const Hamangiu. Bucureşti, Carol Müller, (Biblioteca pentru toţi), 1897, p. IX–XL.

CONST. (1952) = *Constituţia Republicii Populare Române*. (Constitution de la République Populaire Roumaine) [Bucureşti], Editura pentru Literatură Politică, 1952.

CONST. (1980) = *Constituţia Republicii Socialiste România* (Constitution de la République Socialiste de Roumanie). Bucureşti, Consiliul de Stat, 1980.

Nous avons retenu ces situations où la datation est discutable parce que, dans la datation des articles de dictionnaire, les citations sont données par ordre chronologique, donc il importe de savoir laquelle des dates est prise en considération.

Cette nouvelle manière de dater tous les ouvrages mentionnés dans la bibliographie du DLR (Dictionnaire de la Langue Roumaine) exposée ci-dessus a eu déjà un effet bénéfique en corrigeant certaines datations existantes. Il faut encore préciser que toutes les fois que nous avons mentionné dans cette intervention la première attestation d'un mot, nous nous sommes rapporté au corpus offert par la bibliographie du DLR, des recherches ultérieures étant susceptibles de modifier telle ou telle attestation.

La bibliographie sera postée sur Google Docs (maintenant Google Drive) pour faciliter la consultation sur Internet et sera rédigée en xml (extensible markup language) pour permettre une recherche avancée.

Ainsi la bibliographie exprimera de la façon la plus exacte possible l'année de la composition des œuvres retenues comme sources de sorte que, au moment de la consultation, chaque auteur et chaque œuvre puissent être justement situés dans leur époque. Ce n'est qu'ainsi que les sources bibliographiques pourront aider à dater correctement l'attestation des différents mots ou sens et, surtout, à situer les premières attestations extraites de ces sources. En même temps, la datation de tous les ouvrages

a une grande importance non seulement dans l'élaboration de la bibliographie, mais dans la rédaction même des articles de dictionnaire.

Suite à cette nouvelle perspective sur l'élaboration de la nouvelle bibliographie du Dictionnaire de la langue roumaine, toute l'information nécessaire pour situer dans son époque un auteur ou une œuvre sera incluse dans la Bibliographie, publiée dans le premier tome, celui de la lettre A. De cette manière, la consultation du Dictionnaire sera plus efficace et plus rapide pour le lecteur et la bibliographie acquerra un surplus de précision et de rigueur.

D'ailleurs, dans le nouveau contexte de la société informationnelle, il est absolument nécessaire que la nouvelle édition du Dictionnaire de la langue roumaine soit rédigée en format XML, pour donner la possibilité de sa consultation sur Internet et entrer ainsi dans le circuit des valeurs mondiales.

L'Institut de Linguistique de l'Académie Roumaine a pris déjà contact avec la Compagnie productrice du programme Oxygen, programme bien connu et apprécié d'édition XML, afin de réaliser la conversion du format non structuré du dictionnaire en format structuré. Au cours de cette opération, l'Institut a pris la décision d'adopter des standards techniques largement répandus et acceptés, fondés sur XML, respectivement TEI (Text Encoding Initiative = Initiative de Codification des Textes), adéquates pour la rédaction des dictionnaires.

Institut de Linguistique „Iorgu Iordan –Al. Rosetti"
de l'Académie Roumaine Monica BUSUIOC

Bibliographie

DA: 1913–1949: Academia Română: *Dicţionarul limbii române*. (DA) Sub conducerea lui Sextil Puşcariu. Tomul I. Partea I: *A–B*. Bucureşti, Librăriile Socec & Comp. şi C. Sfetea, 1913; Tomul I. Partea II: *C*. Bucureşti, Tipografia Ziarului „Universul", 1940; Tomul I. Partea III. Fascicula I: *D – de*. Bucureşti, Universul, Intreprindere Industrială a Statului, 1949; [Fascicula II: *de–desţina;* şpalt, 1948]; Tomul II. Partea I: *F–I*. Bucureşti, Monitorul Oficial şi Imprimeriile Statului. Imprimeria Naţională, 1934; Tomul II. Partea II. Fascicula I: *J – lacustru*. Bucureşti, Tipografia Ziarului „Universul" S. A., 1937; Tomul II. Partea II. Fascicula II: *Ladă–lepăda*. Bucureşti, Tipografia Ziarului „Universul" S. A., 1940; Tomul II. Partea II. Fascicula III: *lepăda–lojniţă*. Bucureşti, Tipografia Ziarului „Universul" S. A., 1948.

DLR: 1965–2000; 2006–2010: Academia Română: *Dicţionarul limbii române*. (DLR) Serie nouă. Redactori responsabili: acad. Iorgu Iordan, acad. Alexandru Graur şi acad. Ion Coteanu. Din anul 2000, redactori responsabili: acad. Marius Sala şi acad. Gheorghe Mihăilă. Bucureşti, Editura Academiei. Tomul VI. Litera M: 1965–1968; Tomul VII. Partea 1. Litera N: 1971; Tomul VII. Partea a 2-a. Litera O: 1969; Tomul VIII. Litera P: 1972–1984; Tomul IX. Litera R: 1975; Tomul X. Litera S: 1986–1994; Tomul XI. Partea 1. Litera Ş: 1978; Tomul XI. Partea a 2-a şi a 3-a. Litera T: 1982–1983; Tomul XII. Partea I. Litera Ţ: 1994 ; Tomul XII. Partea

a 2-a. Litera U: 2002; Tomul XIII. Partea 1 şi a 2-a şi a 3-a. Litera V şi literele W, X, Y: 1997–2005; Tomul XIV. Litera Z: 2000. Tomul I. Partea a 3-a, a 4-a, a 5-a şi a 6-a. Litera D. 2006–2009; Tomul I. partea a 7-a şi a 8-a. Litera E. 2009–2010. Tomul III. Litera J, K, Q, 2010. Tomul IV. Litera L, *L–Lherzolită.* 2008. Tomul V. Litera L. *Li–Luzulă.* 2008.

TLF: 1971–1974: *Trésor de la langue française.* Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789–1960) publié sous la direction de Paul Imbs. Tomes 1–16. Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique .

Suppelletti ed utensili d'uso domestico: francesismi alla corte di Torino tra XVII e XVIII secolo

L'assiduo interscambio di persone, culture e lingue instauratosi tra area italiana ed area francese a partire già dall'età carolingia[1] ha favorito l'ingresso di prestiti, adattamenti, calchi che appaiono ben distribuiti in tutti gli ambiti della vita pratica.

Lungo l'arco di tempo di nostro interesse, un ruolo di primo piano nell'introduzione dei francesismi risulta essere stato assunto dal Piemonte, per vicinanza geografica, vivacità e varietà di rapporti, oltre che per il diffuso bilinguismo che caratterizzava all'epoca la corte torinese[2].

A testimonianza di una varietà regionale che riflette palesi influenze d'Oltralpe porremo alcuni esempi, tratti dallo spoglio degli inventari dei mobili e delle suppellettili conservati un tempo nel Palazzo Reale del Valentino[3], redatti in lingua italiana nel 1644[4], 1677[5], 1694[6]:

> 1644: Nella stanza di Pianitti […] un'*aighiera* indorata lavorata d'arg(en)to all'Svizzera col suo copercio sopra del quale vi è un cupido allato, che tiene un masso de fiori nelle manj.
>
> 1677: Nell'Appartamento d'abasso verso la città di Torino […] Un *letto di riposo* della *savoneria*, cioè cuoperta.

---

1 In merito si vedano Hope (1971), Migliorini (1960), Morgana (1994), Antonelli (2001); sull'elemento gallo-romanzo Cella (2003); sui francesismi penetrati in Italia tra il XVII e il XVIII secolo il fondamentale studio di Dardi (1992).

2 Si forniscono in questo contributo i primi risultati di un progetto, finalizzato a censire i francesismi penetrati nella lingua italiana, avviato presso il Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere e Culture Moderne dell'Università di Torino sotto la guida della prof.ssa Alda Rossebastiano, il cui trentennale interesse per l'argomento è confermato da numerosi lavori, tra i quali si rimanda a Rossebastiano (1988), (1995), (2006), (2011), (2012), (2013) e Rossebastiano / Papa (2012).

3 La villa fu acquistata il 3 giugno 1564 dal duca Emanuele Filiberto, poco dopo l'ingresso in Piemonte, successivo alla pace di Cateau-Cambrésis del 1559. Nel 1619 fu donata da Carlo Emanuele I alla principessa Cristina di Francia, figlia di Enrico IV e di Maria de' Medici, giunta in Piemonte per le nozze con il principe ereditario Vittorio Amedeo. La trasformazione dell'edificio da villa in Palazzo si deve appunto a Maria Cristina, prima Madama Reale, reggente alla morte del marito (1638-1648).

4 Per l'inventario del 1644 ci si avvale dell'edizione pubblicata in appendice al volume a cura di Bernardi (1949, 337-365).

5 Archivio di Stato di Torino (d'ora innanzi ASTO), Materie politiche per rapporto all'interno, Gioie e mobili, Mazzo 2.

6 ASTO, Materie politiche per rapporto all'interno, Gioie e mobili, Mazzo 3.

1694: Nell'Appartamento d'abasso verso la città di Torino […] Una *plancetta* di legno negro guarnita di cristalli avanti e dietro.

Il repertorio lessicale ricavabile da questi primi esempi, limitatamente alle suppellettili e agli utensili di uso domestico, offre un ventaglio assai eterogeneo di possibilità: un francesismo adattato (*aighiera*), non registrato nella lingua italiana, documentato con continuità fino ai giorni nostri nel dialetto piemontese; un calco semantico-strutturale (*letto di riposo*); un deonimo (*savonaria*); una possibile retrodatazione (*plancetta*).

La voce *aighiera* rappresenta la forma adattata del francese *aiguière*, a sua volta dall'antico provenzale *aiguiera* "recipiente", attestato dal XIV secolo (FEW 25,70a; TLFi, s.v. *aiguière*), risalente al latino popolare *AQUA¯RIA, femminile di AQUA¯RIUM "vaso da acqua"[1]. Nei nostri documenti indica una brocca, solitamente elegante e più o meno riccamente decorata, che serviva per contenere acqua, da bere oppure da impiegare per la detersione. La circolazione dell'oggetto è testimoniata dalla presenza regolare della voce in molti documenti di area piemontese, ben prima degli estremi cronologici fissati per la presente indagine. Nel 1475 a Cuneo, in alcuni inventari redatti in latino medievale, viene registrata una «*aigheria stagni*» (Parola 1966/67). Nel secolo successivo, grosso modo nella stessa area geografica (Mondovì, provincia di Cuneo), il *Promptuarium* di Michele Vopisco (1564) inserisce tra le voci volgari poste a lemma il termine *ighera*, con la seguente glossa «da dar'acqua alle mani». Le attestazioni si infittiscono nel secolo successivo: «*aighera*» (1663, Barbero 1989/90); «una *aighiera* d'oro» (1677, Barbero 1989/90); «una piccola *ighera* d'argento, parte dorata, con suo coperchio» (1668, Buratti 1990/91).

Come ricorda con ricchezza di documentazione il LEI, al quale si rimanda per ulteriori approfondimenti, la voce sopravvive nel dialetto piemontese, accolta nelle principali opere lessicografiche, con soluzioni talora oscillanti sul piano grafico-fonetico ma diacronicamente stabili sul piano semantico: con il significato originario di "vaso da acqua" s'incontrano *ighera* (Vopisco 1564, poi Ponza 1877), *ghéra* (Pipino 1783), «*ighèra*, o *lighèra*, o meglio *eghièra*, mesciroba, vaso o boccale, col quale si mesce l'acqua per lavarsi le mani» (Zalli 1830), *eghiera* «Mesciroba. Vaso col quale si mesce (versa) l'acqua per lavarsi le mani» (Di Sant'Albino 1859), *ighièra* (Levi 1927, con rimando a *eghièra* "mesciacqua"). Ancora in tempi recenti Gribaudo / Seglie (1972-1975) ricorda *ighera*, «Boccale usato per versare l'acqua per lavarsi le mani (*eghiera*)».

Nell'espressione «*letto di riposo*», calco del francese *lit de repos*[2], l'influenza della lingua d'Oltralpe sull'italiano regionale secentesco del Piemonte agisce in modo più profondo, come denuncia la preferenza accordata alla preposizione *di*. Il passaggio all'italiano comporta l'eliminazione del tratto marcatamente francesizzante, attraverso

[1] Per i continuatori italiani si rimanda alla voce AQUA¯RIUM del LEI.

[2] TLFi, s.v. *lit*: «*Lit de repos* (vieilli). Lit bas, sorte de chaise longue pour se reposer pendant la journée».

la sostituzione della preposizione atta ad indicare lo scopo cui è primariamente destinato il tipo di letto in esame (*letto di riposo* > *letto da riposo*). La locuzione è tuttora impiegata nel linguaggio tecnico dei professionisti dell'antiquariato per designare, stando al *Dizionario del mobile antico* a cura di Bergamaschi (2002, 231):

> una tipologia di divani-letto utilizzati per il riposo diurno o per conversare rimanendo sdraiati. Fu in auge in Francia nel periodo 1630-1650, verso la fine del regno di Luigi XIII. La forma di questo letto può ricordare quella della panca. I primi esemplari presentavano una o entrambe le spalliere decorate a intaglio, dorate, argentate e, a volte, laccate. Poteva essere incannucciato o anche imbottito. In genere era sorretto da più gambe unite tra loro da traverse. Questo arredo subisce, nei vari stili, cambiamenti sia formali sia strutturali e assume nomi diversi nei vari periodi […] In Italia ha preso il nome di «letto da riposo».

Sul «*letto di riposo*» del Palazzo del Valentino giace una coperta «*savoneria*» o, come indica più chiaramente l'inventario del 1694, «Un letto di riposo della *savonaria*, cioè coperta[3]». Si tratta di un deonimo adattato, che riprende il nome di una manifattura di tappeti, denominata *Savonnerie*, fondata nel XVII secolo a Parigi, in una fabbrica di sapone dismessa, che si distinse per una specifica tecnica di lavorazione del tessuto annodato con nodo turco. Il deonimo ricorre in più occasioni negli inventari del Valentino, ad esempio nel 1694 ad indicare «otto cadreghe di *savonaria*[4]». Da segnalare che la voce *savonnerie* entra nei repertori della lingua italiana come francesismo integrale piuttosto tardi, nel 1984 (GDIU, s.v.).

Una possibile retrodatazione si osserva anche nella forma *plancetta*, dal francese *planchette* «petite planche, le plus souvent de faible largeur» (TLFi), derivata da *planche*[5] "asse". La lingua italiana conosce *planche* nel significato di "tavola, pannello illustrato" come francesismo integrale recente, documentato a partire dal 1984 (GDIU, s.v. *planche*).

La simbiosi con il francese è evidente nei termini relativi al settore dell'arredamento:

> 1694: Nella camera che segue l'antecedente che ha le finestre verso il Po […] Un specchio di forma ottangolare alto di cinque quarti di luce con pizzo d'oro attorno il *bizello* con cornice indorata ed intag(lia)ta a giorno.

> 1694: Nella stanza de Pianetti […] Altro tapezzaria di corame indorato a vasi, fogliami e fiori d'oro con ligature argentate sopra il fondo azzuro alta rasi sei compreso il friso e *lambrisco* e di giro rasi quaranta.

Bizello è adattamento del francese *biseau*, registrato dal 1451 con il significato di «chaton taillé en biais servant à enchâsser l'émail d'un bijou», dal XVI secolo come *bizeau* «bord taillé obliquement» (TLFi). La voce, di etimo discusso[6], risulta docu-

---

[3] ASTO, Materie politiche per rapporto all'interno, Gioie e mobili, Mazzo 3.

[4] ASTO, Materie politiche per rapporto all'interno, Gioie e mobili, Mazzo 3.

[5] A sua volta dal basso latino PLANCA (IV sec.) ottenuto per sincope da *PALANCA (TLFi, s.v. *planche*).

[6] Secondo TLFi, s.v. *biseau* deriverebbe probabilmente da *biais*, attraverso la forma **biaiseau*,

mentata nell'italiano regionale del Piemonte, come testimoniano gli inventari delle gioie di Maria Cristina di Francia del 1663: «con diamanti numero .42. tra grossi e picoli, cioè uno grosso in mezo, basso di *bisello*, osia tavola…» (Lario 1991/92). Acquisita dal dialetto piemontese, viene inserita nel *Gran Dizionario Piemontese-Italiano* di Vittorio di Sant'Albino, che nel 1859 definisce *bisel* «Ugnatura o augnatura. Taglio a ugna o in obliquo», cui segue il *Glossario Etimologico Piemontese* di Giuseppe Dal Pozzo (1893) s.v. *bisèl* «taglio ad ugna, ralla del ferro della pialla» e il *Dissionari piemontèis* (Gribaudo / Seglie 1972-1975), s.v. *bisel*, «Taglio obliquo, a unghia». L'italiano *bisello* è più tardo, registrato dal GDLI come sinonimo di *bisellatura*, senza datazione. Secondo il GDIU, s.v. *bisello*, ricorre dal 1965.

Lambrisco indica un rivestimento di legno, di stucco o di altro materiale, che si estende lungo le pareti di un locale fino ad una certa altezza. Si forma dalla voce francese *lambris*, di analogo siginificato[7]. Nei documenti di area piemontese s'incontra nella forma *lambriso* fin dal 1610: «tappezzaria d'ormesino verde e le colonne di satino isabella con il friso e *lambriso* pure di satino». Appare registrata con continuità e stabilità dalla lessicografia subalpina: *lanbris* «ornamento, che ricorre intorno alle stanze nella parte inferiore, fregio» (Zalli 1830), *lambris* «fregio, zoccolo» (Ponza 1877), *lanbrís* «fregio» (Levi 1927), *lambriss* «Rivestimento in marmo, stucco o legno sui muri d'una stanza; Fregio in legno di un soffitto» (Gribaudo / Seglie 1972-1975).

In *lambrisco* il particolare adattamento in *–isco* sembra suggerito dall'incrocio con la voce locale piemontese *lanbrosca* (Di Sant'Albino 1859), che equivale all'italiano *lambrusca* (1325 ca., GDIU, s.v.) ed anche *lambrusco* "vite selvatica" (av. 1320, GDIU, s.v.). Esse condividono con il francese *lambris* la comune derivazione dal latino popolare LAMBRU¯SCA¯, di analogo significato: la denominazione nasceva infatti dall'abitudine di decorare i rivestimenti con motivi ornamentali ispirati a rami, foglie e tralci di vite.

Il 15 ottobre 1733 venne pubblicato a Torino un editto relativo alla divisione dei lavori tra «minusieri» e «Falegnami, o dicansi Mastri da Bosco». *Minusiere*, altro francesismo (da *menuisier*[8]), era il termine con cui vennero indicati a Torino e in

---

pronunciata, in seguito a spostamento d'accento, *bieseau*, poi *biseau* (si veda anche REW, 1072).

[7] TLFi, s.v. *lambris* «revêtement de menuiserie, de marbre, de stuc, uni ou formé de cadres et de panneaux, décorant les murs d'une pièce d'habitation et les isolant du froid et de l'humidité; revêtement de menuiserie généralement ouvragé, richement peint ou formant des caissons, appliqué à un plafond». Registrato come *lambrus* tra il 1180 e il 1190, come *lambris* nel 1327. Si tratterebbe di un derivato da *lambrisser* «revêtir un mur, un plafond de lambris», in questa forma dal 1449, a sua volta dal latino popolare *LAMBRU¯SCA¯RE, derivato dal latino popolare LAMBRU¯SCA¯ (TLFi, s.v. *lambrisser*).

[8] Dal 1223 ca. con il significato di «ouvrier qui ne travaille que les petits ouvrages»; dal 1457 come «artisan, ouvrier qui travaille le bois équarri en planches pour la fabrication de meubles, voitures et ouvrages divers de menuiserie» (TLFi, s.v. *menuisier*). Derivato da *menuise*, con suffisso *–ier*. Alla base si riconosce il basso latino *MINUTIARE "fare minuto" (DEI, s.v. *minusiere*). La voce è continuativamente registrata nei dizionari piemontesi, cfr. Zalli (1830: *minusiè*), Di Sant'Albino (1859: *minusiè*), Ponza (1877: *minusiè*), Dal Pozzo (1893: *minusiè*),

Piemonte i costruttori di mobili in legno intagliati e scolpiti, che nel 1636 si riunirono in associazione, fondando l'Università dei Minusieri, attiva fino al 1844. Acquisito dapprima nel dialetto piemontese *minusiè*[9], il francesismo ha poi raggiunto l'italiano, attestato come *minusiere* dal 1860 (GDIU, s.v., che lo riporta appunto al francese, attraverso il piemontese). Tra le «Opere proprie all'Arte di Minusiere» s'incontrano[10]: «Fregi e *Lambriggi* o sien intavolati».

Anche in questo caso, le attestazioni di area piemontese anticipano l'introduzione del tecnicismo nella lingua italiana. I dizionari italiani accolgono infatti la voce sotto forma di francesismo integrale *lambris* soltanto nel 1798 secondo Zingarelli (2012, s.v. *lambris*), dal 1890 per il GDIU, s.v. *lambris*, preceduto di poco da *lambrì* (nel 1763, DEI, s.v. *lambris*). Il termine soppravvive nell'italiano attuale, attestato dal *Dizionario del mobile antico* a cura di Bergamaschi (2002, 215):

> *lambris*: denominazione francese di un alto zoccolo di legno o di altro materiale, fissato alle pareti per proteggere dall'umidità. Durante il Rinascimento francese assunse anche una funzione decorativa. In Francia fu in auge durante il XVIII secolo con complicate applicazioni di cornici in legno dorato, dipinto o lucidato a cera, dalle misure e dalle sagome diverse, che contornavano pannelli dalla decorazione e dai colori contrastanti.

La specializzazione tecnica della voce favorisce la conservazione nel tempo, seppure limitata al particolare contesto sociale e linguistico da cui la voce stessa è stata generata.

Nei casi di transfert semantico dalla lingua comune o, più spesso, da un linguaggio settoriale ad un altro, il francesismo fatica ad acclimatarsi. È quanto succede alla voce *lisiera*, che troviamo nell'inventario del Valentino del 1694: «Un tavolino di pietra mischia, con una *lisiera* intorno di marmore negro intrecciato d'altre pietre a fogliami di colori diversi».

La forma nasce dall'adattamento alla morfologia italiana della voce francese *lisière*[11]. Appartiene primariamente al lessico della moda, che lo fece proprio, acqui-

---

Levi (1927: *minüziè* "stipettaio"), Gribaudo / Seglie (1972-1974: *minusié*), Nebbia (2001: *minuzié*).

9 La disputa tra minusieri e mastri da bosco dovette continuare a lungo, se ancora nel 1859 Vittorio di Sant'Albino, glossando la voce *minusiè*, avverte circa la necessità di trovare deonominazioni differenti per le due figure professionali: «*Minusiè*. Legnajuolo, falegname. Artefice che lavora il legname: definizione laconica data dai Dizionarj italiani, i quali ci lasciano al bujo circa la differenza che passa tra l'artefice che lavora di cose grossolane e rozze, da quello che si occupa di lavori gentili e più perfezionati; differenza appunto che passa tra il nostro *Meistr da bosch*, e il *Minusiè*; cui il buon senso ha in parte supplito, coll'appellare falegname il primo e lagnajuolo il secondo. Denominazione però tuttavia imperfetta, dacchè la più parte de' legnajuoli lavorano pur anche da stipettaj. Onde parrebbe ragionevole chiamare legnajuolo l'artefice che fa i lavori acconci agli usi domestici, come usci, finestre, tavole, armadj, imposte, casse e simili, e stipettajo colui che fa stipi, cassettoni, forzieri, ed altri mobili più sontuosi; e lasciare al falegname i lavori rozzi, per lo più rustici».

10 ASTO, Associazioni di mestieri, Società Mastri Legnaiuoli Ebanisti e Carrozzai (Minusieri), Mazzo 1.

11 Termine attestato in lingua francese dal 1244 con il valore di «bord qui limite de chaque

sendo il valore di "cimosa", ovvero «bordura laterale delle pezze di stoffa, fatta di tessuto più resistente[12]». Tale significato è noto anche al dialetto piemontese, che conosce *lisiera* nel significato di «Vivagno. L'estremità della tela o simile» (Di Sant'Albino 1859, s.v.), da porre a confronto con Levi (1927), *lizerè* «bordo degli abiti» e Gribaudo / Seglie (1972-1975), *lisiera* «Vivagno, estremità laterale della tela, cimosa ». Nei dizionari di lingua italiana compare sporadicamente, sempre e solo in riferimento a tessuti, e registrato piuttosto tardi, secondo il GDIU dal 1973 (per ZING2012 dal 1983), anche se la voce andrebbe retrodata almeno al 1928, anno in cui, sul quotidiano «La Stampa» (24.02.1928, p. 1) si legge: «Le stoffe sono contraddistinte da una lisiera tricolore e da una etichetta a piombo, siglata».

Il passaggio dal linguaggio della moda a quello dell'arredamento (probabilmente attraverso usi figurati del termine nel linguaggio comune) non favorisce l'acquisizione e il mantenimento del nuovo significato a distanza di secoli: di esso non v'è traccia nei repertori lessicografici consultati e neppure nell'attuale linguaggio settoriale dei mobilieri.

Elemento indispensabile del mobilio del Valentino e più in generale delle regge nel Seicento erano poi i *taboretti*:

> 1644[13]: sei picoli *taboretti*, che hanno il sedere coperto de sattino fundo bianco opperato de fiori al natturale et con le frangie attorno di setta bianca, cremesi, blu
>
> quattro *taboretti* fatti a tenaglia, coperti al sedere di sattino fundo bianco fiorato al natturale
>
> 1677[14]: sei *taboretti* di damasco negro guarniti di frangia mezana, ed inchiodati con piccioli chiodi d'ottone
>
> due *taboretti* di damasco negro quadri, di bosco, anche tinto di negro, e le sue frangie attorno
>
> sei *taboretti* a tenaglia
>
> 1694[15]: Nella stanza del galletto sotto la camera verde […] In tutto l'Apartamento vi sono dodeci *taboretti* d'una stoffa rigata di rosso e verde, chiodati con chiodi di ottone
>
> Undeci altri *taboretti* a tenaglia coperti della medesima stoffa, e ve ne sono cinque senza frangia
>
> sei altri *taboretti* quadri dell'istesso damasco.

---

côté une pièce d'étoffe»; dal 1521 «frontière d'un pays»; dal 1606 «bord d'un terrain»; dal 1767-1768 in senso figurato «ce qui est à la limite de quelque chose» (TLFi, s.v. *lisière*). L'origine è incerta: l'ipotesi avanzata da FEW t. 5, 313b-314a, che vi riconosceva un'origine dal sostantivo maschile *lis* 'filo' (dal latino LICIUM), ancora riproposta dal GDIU (s.v. *lisiera*) e da ZING2012, è stata messa in discussione da TLFi, sulla base della data delle prime attestazioni (*lis* comparirebbe soltanto a partire dal 1380).

12 GDIU, s.v. *cimosa*.

13 ASTO, Sezioni riunite, Art. 801 bis.

14 ASTO, Materie politiche per rapporto all'interno, Gioie e mobili, Mazzo 2.

15 ASTO, Materie politiche per rapporto all'interno, Gioie e mobili, Mazzo 3.

Il termine indicava, e tuttora indica nel lessico dei mobilieri[16], uno sgabello imbottito, di varia forma (tonda, ovale, rettangolare), ricoperto di vario materiale (stoffa o cuoio), come documentano appunto gli inventari del Valentino.

Alla base del nome si pone probabilmente[17] il francese *tabouret* "sgabello" (dal 1525 «siège pour une personne, à trois ou quatre pieds, sans bras ni dossier», TLFi, s.v. *tabouret*), derivato da *tabour*, forma arcaica di *tambour* "tamburo" (TLFi, s.v.), probabilmente per la somiglianza tra i due oggetti.

La voce è nota a Dardi (1992, 397), che la rinviene in documenti italiani con il valore di "sgabello" nel 1668 (*tamburetto*, *tamburetti*) e con il valore di "stipetto" nel 1695 (Magalotti: «asciutti che sono [i buccheri] […] gli mettono a profumare […], e subito cavati dal *perfumador*, gli serrano in casse o *tamburetti*, o di cipresso, o di cedro, o d'aloè»). Quest'ultimo significato non è attestato negli inventari del Valentino e non risulta registrato dai dizionari piemontesi.

La ricca documentazione di area piemontese consente di seguire il passaggio dell'oggetto (e del suo significante) dalla Francia al Piemonte e di collocare la prima attestazione a noi nota della voce (1570: «quatro *tamboreti* da sedere», Morando 1995/96) a non molta distanza dalla prima registrazione francese (1525: «deux chaizes et deux *tabourets*», *Comptes de Louise de Savoie*, TLFi, s.v. *tabouret*).

La forma *tamboreti*, con introduzione della nasale suggerita probabilmente dalla connessione metaforica tra lo sgabello e il *tamburo*, ci spinge a considerare questa prima attestazione come calco formale. Essa, attestata ancora nel 1698 («sei *tamboretti* d'ormesino», Buratti 1990/91), appare comunque minoritaria, soppiantata dai numerosi adattamenti, riproposti nella tabella che segue:

tamboreti, tamboretti	taboretto, taboretti	taboreto, taboreti	taborretto, taborretti	tabborretto
1570: quatro *tamboreti* da sedere (Morando 1995/96)				

[16] Bergamaschi (2002), s.v. *tabouret*: «sgabello imbottito originario della Francia, presenta gambe fisse, diritte e disposte negli angoli. Alla corte del Re Sole, Luigi XIV, sedersi sul tabouret era oggetto di dispute tra i cortigiani, in quanto veniva considerato un grande onore; normalmente era destinato alle mogli dei nobili. Nel XVIII secolo il tabouret assunse anche una forma rettangolare con sedile imbottito. Il suo utilizzo declinò nel XVIII secolo, rifiorendo poi nel secolo successivo».

[17] Come avvertiva Dardi (1992, 397, nota 402), s.v. *tamburetto*: «Non si può escludere l'influsso dello sp. *taburete* […] a sua volta francesismo».

tamboreti, tamboretti	taboretto, taboretti	taboreto, taboreti	taborretto, taborretti	tabborretto
	1644: sei picoli *taboretti*; quattro *taboretti* fatti a tenaglia (inventari Valentino)			
	1662: undeci banche et quatordeci *taboretti* (Griseri 1988, 223)	1663: *taboreti* a tenaglia (Barbero 1989/90)		
	1668: *taboretti* a tenaglia (Buratti 1990/91)		1668: *taborretti* della medemma stoffa (Buratti 1990/91)	1668: un *tabborretto* di velluto argentino (Buratti 1990/91)
	1676: una cameretta […] consistente in un sellaro […] sei *taboretti* quadri (Barbero 1989/90)			
	1677: sei *taboretti* di damasco negro; due *taboretti* di damasco negro quadri, di bosco; sei *taboretti* a tenaglia (inventari Valentino)			
	1685: un *taboretto* coperto di corame (Battisti 1997/98)			

tamboreti, tamboretti	taboretto, taboretti	taboreto, taboreti	taborretto, taborretti	tabborretto
	1686: due banche longhe a *taboretto* (Battisti 1997/98)			
	1694: dodeci *taboretti*; Undeci altri *taboretti* a tenaglia; sei altri *taboretti* quadri (inventari Valentino)			
1698: sei *tamboretti* d'ormesino (Buratti 1990/91)				

La diffusione dell'oggetto anche al di fuori delle sontuose regge piemontesi è testimoniata dalla documentazione e dall'introduzione della voce nel dialetto piemontese[18], che conosce *taboret* (Zalli 1830: *taborèt*; Di Sant'Albino 1859: *taboret*; Ponza 1877: *taboret*; Dal Pozzo 1893: *tabourèt*; Gavuzzi 1896: *taborêt*; Levi 1927: *taburét*; Nebbia 2001: *taburët* "sgabello" ed anche, in senso figurato, «persona di bassa statura; *al è in taburet*, si dice scherzosamente di chi non è alto»). Come ricorda Vittorio Di Sant'Albino, nel 1859 il piemontese *taboret* indicava ancora uno sgabello, ma aveva assunto anche il significato di "poggiapiedi", che tra l'altro, stando alle parole dell'autore, risulta all'epoca, come ancora attualmente, predominante[19]:

> *Taboret*. Tamburetto, panchetta, panchettina, scabello, sgabelletto e sgabellino. Piccolo sedile per i ragazzi; ma per lo più ad uso di inginocchiarvisi o di appoggiarvi i piedi quando si sta seduti o per salire in letto.

[18] Per la presenza del termine in altri dialetti settentrionali si rimanda a Dardi (1992, 397, nota 403: cremonese *taburé*, vogherese *taburé*, milanese *taborè*…). La carta AIS 898 "lo scanno" documenta l'uso della voce con questo significato in Piemonte, Lombardia, Liguria. Per l'evoluzione semantica si osservi quanto avvenuto in lingua francese: 1525 «siège pour une personne, à trois ou quatre pieds, sans bras ni dossier»; 1673-1676 «privilège qu'avaient certaines dames nobles de s'asseoir sur un tabouret pendant le souper du roi ou au cercle de la reine»; 1785 «petit meuble bas sur lequel on pose les pieds quand on est assis» (TLFi, s.v. *tabouret*).

[19] Anche il francese conosce «*tabouret (de pied(s))*. Petit meuble d'appui où reposer les pieds quand on est assis» (TLFi, s.v. *tabouret*).

L'italiano conserva oggi il francesismo, esclusivamente nel significato di "sgabello". Il francesismo appare in italiano in forma integrale (*tabouret*), preceduto da *tabouré*, la cui datazione è però particolarmente tardiva, attestato nel 1802-1803 (GDIU, s.v. *tabouret*; ZING2012, s.v. *tabouret*). Il GDLI s.v. *taburé* riporta un passo di Ugo Ojetti del 1937: "Mi sedevo ai suoi piedi, come in un quadro di Winterhalter, sopra un taburé di velluto nero ricamato di rose a punto in croce".

Come si evince dai casi riportati, le vie che conducono alla penetrazione di elementi lessicali di origine transalpina nella lingua italiana sono complesse e qualche volta coinvolgono il Piemonte. Il ruolo di tramite assunto dall'italiano regionale del Piemonte e dalla lingua della corte torinese appare evidente confrontando la documentazione finora nota con quella derivante dallo spoglio di carte inedite di area piemontese: dalla Francia al Piemonte, e dal Piemonte all'Italia, la condivisione di oggetti e di abitudini favorisce il travaso di parole, che travalicano le Alpi, superano le differenze e riescono talvolta a radicarsi nel tempo.

Università di Torino Daniela CACIA

Riferimenti bibliografici

Antonelli, Giuseppe, 2001. «Italiano e francese», in: Serianni, Luca (ed.), *La lingua nella storia d'Italia*, Roma, Società Dante Alighieri, 579-596.

Barbero, Margherita, 1989/90. *Ricerche di italiano regionale: gioie e mobili alla corte di Torino nel Seicento*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Battisti, Franca, 1997/98. *Ricerche di italiano regionale da documenti secenteschi di area saluzzese*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Bernardi, Marziano, 1949. *Il castello del Valentino*, Torino, S.E.T. (Società Editrice Torinese).

Bergamaschi, Ugo, 2002. *Dizionario del mobile antico*, Milano, Fabbri Editori.

Buratti, Enza, 1990/91. *Ricerche di italiano regionale: lessico volgare e straniero negli inventari d'arredamento del castello Dal Pozzo della Cisterna*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Cella, Roberta, 2003. *I gallicismi nei testi dell'italiano antico (dalle origini alla fine del sec. XIV)*, Firenze, Accademia della Crusca.

Dal Pozzo, Giuseppe, 1893. *Glossario etimologico piemontese*, Torino, F. Casanova.

Dardi, Andrea, 1992. *Dalla provincia all'Europa. L'influsso del francese sull'italiano tra il 1650 e il 1715*, Firenze, Le Lettere.

Di Sant'Albino, Vittorio, 1859. *Gran dizionario piemontese-italiano*, Torino, Società L'Unione Tipografico-editrice.

Gavuzzi, Giuseppe, 1896. *Vocabolario piemontese-italiano. Vocabolario italiano-piemontese*, Torino, Tipografia fratelli Canonica.

Gribaudo, Gianfranco / Seglie, Giuseppe / Seglie, Sergio, 1972-1975. *Dissionari piemontèis*, Torino, Ij Brandé, 4 voll.

Griseri, Andreina, 1988. *Il diamante. La villa di Madama Reale Cristina di Francia*, Torino, Istituto Bancario San Paolo.

Hope, Thomas E., 1971. *Lexical Borrowing in the Romance Languages. A Critical Study of Italianisms in French and Gallicisms in the Italian from 1100 to 1900*, Oxford, Blackwell, 1971, 2 voll.

Lario, Laura, 1991/92. *Ricerche di italiano regionale: il lessico delle gioie di Maria Cristina di Francia (inventari dal 1654 al 1664)*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Levi, Attilio, 1927. *Dizionario etimologico del dialetto piemontese*, Torino, Paravia.

Migliorini, Bruno, 1960. *Storia della lingua italiana*, Firenze, Sansoni.

Morando, Flora, 1995/96. *Ricerche di italiano regionale: il lessico della moda alla corte di Emanuele Filiberto (1553-1580)*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Morgana, Silvia, 1994. «L'influsso francese», in SLIE, vol. 3, 671-719.

Nebbia, Sergio, 2001. *Dizionario Monferrino tratto dalle parlate di Castello di Annone, Rocchetta Tanaro, Cerro Tanaro*, Savigliano, Editrice Artistica Piemontese.

Parola, Chiara, 1966/67. *Ricerche sul lessico domestico piemontese da inventari e testamenti quattrocenteschi di Cuneo e Mondovì*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Pipino, Maurizio, 1783. *Vocabolario piemontese*, Torino, nella Reale Stamparia.

Ponza, Michele, 1877. *Vocabolario piemontese-italiano*, Pinerolo, Stab. Tipografico Librario G. Lobetti-Bodoni (ristampa anastatica Torino, Arti Grafiche F. Garino & C., 1967)

Rossebastiano, Alda / Papa, Elena, 2012. «Tracce galloromanze nel lessico dell'italiano regionale del Piemonte (sec. XVII)», SLeI 29, 99-119.

Rossebastiano, Alda, 1988. «Influssi stranieri sull'italiano regionale del Piemonte nei corredi nuziali canavesani del Seicento», in: *Elementi stranieri nei dialetti italiani. Atti del XIV Convegno del C.S.D.I. (Ivrea 17-19 ottobre 1984)*, Pisa, Pacini, 23-42.

Rossebastiano, Alda, 1995. «Bela 'n piasa: parole e cose della moda femminile in Piemonte nei secoli XVI-XVII», in: Marcato, Gianna (ed.), *Donna e linguaggio*, Padova, CLEUP, 475-488.

Rossebastiano, Alda, 2006. «La Francia alla corte delle Madame Reali: i colori della moda in Piemonte (sec. XVII)», CoFIM 20, 81-104.

Rossebastiano, Alda, 2011. «Arlechino "sguattaro" e "cogo" alla corte di Torino», LN 72, 84-85.

Rossebastiano, Alda, 2012. «Cravatta», LN 73, 120-124.

Rossebastiano, Alda, 2013. «I Croati battuti a Steenkerk ovvero dalla cravatta allo stincherchen», SLI 39, 130-133.

Vopisco, Michele, 1564. *Promptuarium*, in Monte Regale, apud Leonardum Torrentinum (ristampa anastatica a cura di Giuliano Gasca Queirazza, 1972. *Il Promptuarium di Michele Vopisco*, Torino, Bottega d'Erasmo).

Zalli, Casimiro, 1830. *Dizionario piemontese, italiano, latino e francese*, Carmagnola, Tipografia di Pietro Barbié.

ZING2012 = *Lo Zingarelli 2012. Il Vocabolario della lingua italiana di Nicola Zingarelli*, Bologna, Zanichelli (edizione elettronica).

Zolli, Paolo, 1980. *Le parole straniere*, Bologna, Zanichelli.

L'enrichissement de la langue et le rôle de l'État, vus à travers le regard croisé de la lexicographie et de la terminologie institutionnelles (vers une évaluation, 1970-2012)

Cette étude a trait à deux aspects, complémentaires, du développement de la langue. D'une part, la description des rôles de l'État dans le développement du français scientifique et technique, en France, à la fin du XXe s. et au début du XXIe s. D'autre part, un aspect trop rarement pris en compte : l'évaluation de cet enrichissement de la langue, l'analyse de son succès et de l'implantation terminologique et néologique. Le premier point sera traité dans les parties 1 à 4, et le second, une expérience nouvelle que la Catalogne partage avec la France, dans la partie 5.

Nous présentons un cheminement ayant mené de la lexicographie générale à la terminologie officielle, de la réalisation du dictionnaire de langue générale *Trésor de la langue française* au processus d'enrichissement de la langue française, processus dont les réalisations paraissent régulièrement au *Journal officiel de la république française*. Il importe de rappeler d'emblée le triple cadre institutionnel dans lequel prennent place ces activités. En effet, l'État se préoccupe amplement de la langue : des lois et d'autres textes officiels concernent périodiquement son statut. Citons la Loi Toubon, ou l'ajout à la Constitution, en 1992, de l'Article 2 (« La langue de la République est le français »). Une lexicographie institutionnelle est bien installée, avec le *Dictionnaire de l'Académie* (1e éd. 1694, 9e éd. 1992-) et le *Trésor de la langue française*. Une terminologie et une néologie officielles sont par ailleurs bien actives : leurs modes de fonctionnement ont été précisés par le « Décret Juppé » (3 juillet 1996). Un rôle primordial est accordé à l'Académie au sein des Commissions de terminologie et de néologie, alors qu'elle y tenait depuis 1986 un rôle informel et consultatif. Trois instances nationales sont représentées dans l'ensemble que nous décrivons : le CNRS, l'Institut de France et le Ministère de la Culture. Ce dernier, par l'action de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF), gère la bonne marche des commissions de terminologie et de néologie.

Pour souligner les liens qui soutiennent les activités en question, nous traiterons successivement de divergences (1) et de convergences (2) entre lexicographie et terminologie institutionnelles; nous nous demanderons ensuite qui sont les acteurs de « l'enrichissement de la langue » en France aujourd'hui, et sous quelle forme ils agissent (3) ; il semble important d'analyser, relativement aux positions et activités étudiées, l'attitude adoptée envers l'écrit : cette dernière pourrait être caractéristique de certains choix (4). Tous efforts confondus, l'important aujourd'hui est d'arriver à

mesurer la portée des efforts fournis, et à évaluer les résultats obtenus. Un modèle contrastif de recherche est précisément mis sur pied en Catalogne, ce qui permet d'organiser une expérience conjointe entre la France et la Catalogne, pour l'évaluation de l'implantation (5).

1. Divergences entre lexicographie et terminographie institutionnelles

Les terrains d'analyse sont ici la lexicographie générale, avec l'étude de la langue générale, en opposition relative avec celle des langues de spécialité, destinée à décrire les domaines de spécialité.

Les fonctions des ouvrages concernés divergent. Pour le *TLF*, dictionnaire de la langue générale, il s'agit de la description des usages dans leurs variétés, en prenant en compte la phraséologie, les contextes, les éléments variationnels du discours. Le *Dictionnaire de l'Académie*, qui cherche à 'fixer' l'usage qu'il atteste, c'est-à-dire le 'bon usage', est, pour sa part, normatif. Quant aux répertoires terminologiques, ils décrivent les usages spécialisés, et tendent à une certaine stabilisation des relations concept-terme et terme-concept, et surtout à une forme de biunivocité. En cela, ils ont naturellement une valeur prescriptive ; de plus, leurs choix tiennent parfois lieu de recommandations, et cela relève alors du domaine prescriptif.

Les ressources sur lesquelles s'appuient ces secteurs de la recherche et de l'expertise lexicographiques ou terminologiques sont elles aussi de nature différente selon les buts recherchés. Par exemple, un dictionnaire de langue générale tel que le *TLF* puise ses données dans les textes, dans un corpus textuel tel que Frantext, ainsi que dans les dictionnaires disponibles. Le *Dictionnaire de l'Académie* procède différemment et s'en remet aux experts cultivés que sont les académiciens eux-mêmes, et à leurs propres usages – qui permettent précisément de déterminer 'le bon usage' (v. Collinot & Mazière 1997, Quemada 1997, Ayres-Bennett & Seijido 2011). Il en va autrement encore du troisième volet, celui des productions terminologiques issues de l'activité des Commissions de terminologie et de néologie : ce sont les expériences et les expertises des spécialistes des domaines étudiés qui constituent dans ce dernier cas les sources de données à exploiter. Ces expériences et expertises sont enrichies d'informations dues à des linguistes, des traducteurs, des terminologues participant aux travaux. Certains fournissent des données textuelles évocatrices des sens et emplois des concepts et termes à l'étude, que ce soit des extraits de dictionnaires ou de bases de données terminologiques, ou des données issues de l'internet[1].

[1] C'est, pour une grande part, ce qui incombe, depuis 1999, à un laboratoire du CNRS, le laboratoire « Histoire des théories linguistiques », dans le cadre d'une convention entre la DGLFLF (ministère de la Culture) et ce laboratoire, qui est implanté dans l'université Paris Diderot, les travaux étant placés sous la responsabilité de Danielle Candel.

Ces terrains d'activité diffèrent donc entre eux, et les données fournies, comme celles exploitées à la source, également. Mais les frontières entre les trois types de milieux analysés sont-elles s rigides ? Elles ne peuvent l'être, car les chercheurs et leurs produits ne sont pas eux-mêmes cloisonnés.

2. Rapprochements entre lexicographie et terminologie institutionnelles

Nous montrerons ici quelques indices d'influences réciproques entre l'Académie française, l'entreprise du *Trésor de la langue française* et les commissions de terminologie. Quelles sont les influences ayant joué respectivement sur le *TLF*, les travaux des commissions de terminologie et le *Dictionnaire de l'Académie* ?

2.1. Des influences sur le Trésor de la langue française (TLF)

Le *TLF* cherche à attester le maximum d'usages recueillis à partir de données écrites.

2.1.1. Influences du Dictionnaire *de l'Académie sur le* TLF

Le *Dictionnaire de l'Académie* a joué un rôle important dans la rédaction du *Trésor de la langue française*, dictionnaire des XIXe et XXe s., de nature philologique. Des attestations de la 8e édition (1932, 1935), étaient parfois les seules disponibles pour illustrer des expressions toujours bien en usage à la fin du XXe s. : sous *HEM* (ou *HUM*), ce mot invariable, généralement répété, employé « pour attirer l'attention ou signaler discrètement sa présence à qqn », on lit : « *Hem, hem venez par ici* (*Ac.* 1935) ». Plus encore que des signes d'une influence indéniable, un tel emprunt est typique de ces tournures d'usages courants, oraux, qu'offrait le *Dictionnaire de l'Académie*, et qui pouvaient manquer par ailleurs aux rédacteurs du *TLF*.

2.1.2. Influences des Commissions de terminologie sur le TLF

Les commissions de terminologie et de néologie de la première période, de 1970 à 1996, ont à leur tour marqué le *TLF*. L'influence s'exerce ici pour la période contemporaine du vocabulaire décrit. Le *TLF* atteste sous 'hardware' : « L'arrêté du 29 nov. 1973 rel[atif] à l'enrichissement du vocab[ulaire] de l'informat[ique] (*J.O.* du 12 janv. 1974) recommande expressément l'utilisation de *matériel* au lieu de *hardware* » ou sous 'sponsoring' : « L'arrêté du 24 janv. 1983 recommande l'usage de *parrainage* pour éviter *sponsoring* (*J.O.* du 18 févr. 1983) ». Le *TLF* reprend donc à son compte des choix et recommandations des commissions officielles de terminologie.

2.2. Des influences sur les Commissions de terminologie

2.2.1. Influences du TLF *sur les Commissions de terminologie*

Le *TLF* est lui-même utilisé dans les commissions de terminologie, au titre des dictionnaires de langue générale, qui s'adjoignent à des ensembles de dictionnaires spécialisés, de bases de données terminologiques, de dictionnaires en ligne, et de

divers contextes recueillis sur l'internet, tous relatifs à des termes en cours de traitement dans les commissions.

2.2.2. Influences du Dictionnaire de l'Académie *et de l'Académie elle-même sur les Commissions de terminologie*

Le *Dictionnaire de l'Académie* et les recommandations qui le sous-tendent semblent exercer une influence permanente sur les travaux en cours dans les commissions de terminologie et de néologie. Il convient toujours de rappeler à ce sujet cette citation de Maurice Druon, dans la *Préface à la neuvième édition* du *Dictionnaire* :

> Nous ne donnons entrée, parmi les termes techniques, qu'à ceux qui, du langage du spécialiste, sont passés par nécessité dans le langage courant (...). Nous ne faisons place aux mots étrangers qu'autant qu'ils sont vraiment installés dans l'usage, et qu'il n'existe pas déjà un honnête mot français pour désigner la même chose ou exprimer la même idée. (1986)

Un exemple peut être cité à ce sujet, à propos du terme 'nomination'. On lit dans le *Dictionnaire de l'Académie* (9e éd.), au sujet de l'article 'nomination' :

> Aucun verbe français autre que *Nommer* ne correspondant à *Nomination*, on s'interdira d'employer l'américanisme *Nominer.*

Certes cet article du *Dictionnaire de l'Académie* est paru dans les *Dossiers administratifs du Journal officiel de la République française* en 2004 seulement, alors que les commissions de terminologie avaient décidé dès 1983, comme le rapporte le *Journal officiel* en 2000, que

> « le terme « sélectionné », du domaine de l'audiovisuel, et qui a pour définition « Retenu comme candidat pour un prix ou une distinction », a aussi pour synonyme « nommé », et que « [l]e terme « nominé », qui a pour « équivalent étranger » « nominated (en) », est à proscrire »,

mais nous avons tout lieu de penser que l'influence de l'Académie devait déjà se faire sentir.

Le devoir de réserve ne nous permet pas d'évoquer les comptes rendus de réunions émanant des commissions de terminologie et de néologie ni les procès-verbaux de séances, ni, à fortiori, les nombreux autres échanges auxquels nous participons. Les règles régentant la première génération des commissions de terminologie devaient être moins rigides puisque dans Depecker (2001) l'auteur accorde une grande part de son travail à l'apport de témoignages des commissions. Des avis de l'Académie française et en particulier de la commission du *Dictionnaire de l'Académie*, consultés dès cette époque, y sont rapportés, comme son refus de se pencher sur les « termes techniques » ou sa préférence pour des anglicismes bien implantés aux dépens de néologismes (comme « logiciel » pour l'anglais « software », d'abord refusé car jugé « défectueux »). On y trouve aussi la mention de « contradictions » de la part de l'Académie et sa « fausse interprétation de termes souvent très techniques » (p. 450), ou la reconnaissance de ses erreurs (p. 456) ; c'est peut-être ce qui a incité les commissions à « pass[er] parfois outre à ses avis » (p. 459).

Mais cette influence de l'Académie est sans doute en croissance. Ainsi, l'avertissement à la 9e éd. du *Dictionnaire* annonce, par la main de Maurice Druon, l'introduction de

> remarques normatives, bien visibles, qui proscrivent les expressions, constructions ou utilisations le plus agressivement fautives et dont on peut craindre qu'elles ne s'installent dans le mauvais usage (1992)

et cette réaction à ce qui est considéré comme étant 'fautif' est sans aucun doute en lien avec celle qui est observée dans ces réunions du processus d'enrichissement de la langue française. Depuis 1996, en effet, un rôle primordial est accordé à l'Académie française, un rôle peut-être même croissant, comme l'est le respect que les membres des commissions lui vouent, anticipant parfois même ses réactions, ou les outrant. Le terme de 'patch' ayant été un jour nécessaire pour une définition, les réactions ne se sont pas fait attendre, notamment des réactions d'hypercorrection puisqu'on allait se priver du terme, voire de la définition, pour ne pas contrarier l'Académie – alors même que ce terme est bel et bien attesté dans l'édition du *Dictionnaire* en cours.

2.3. Des influences sur le Dictionnaire de l'Académie

2.3.1. Influences du TLF *sur le* Dictionnaire de l'Académie

Nous avons compris, lors d'échanges avec des personnes liées à l'activité de rédaction du *Dictionnaire de l'Académie*, que le *TLF* est utilisé pour la rédaction du *Dictionnaire de l'Académie*. Rien d'étonnant à cela, puisque, on le sait bien, tous les lexicographes étudient et utilisent naturellement les travaux et réalisations de leurs prédécesseurs.

2.3.2. Influences des Commissions de terminologie sur le Dictionnaire de l'Académie

L'Académie, consultée par les acteurs des commissions ministérielles de terminologie, avait décidé d'introduire dans la 9e édition de son *Dictionnaire* des termes techniques issus des commissions. Plus récemment, elle a catégorisé les remarques normatives introduites dans son *Dictionnaire* (cf. Rey 2011). La 3e catégorie est : « Recommander l'emploi d'un mot français à la place d'un mot étranger » : cela est d'abord la fonction des Commissions de terminologie. On lit ainsi que nombre de termes français « doivent être préférés à » leurs homologues « anglais », comme : « BALADEUR » à « *Walkman* », « ÉVEINAGE » à « *Stripping* », « FAC-SIMILÉ » à « *Reprint* », « FINANCEUR » à « *Sponsor* », « LISTAGE » à « *Listing* ».

3. Les acteurs de « l'enrichissement de la langue » en France aujourd'hui et leur activité

Nous avons amplement rappelé ailleurs la composition et le type d'activité des commissions de terminologie et de néologie (Candel 2010, 2012), mais il convient d'évoquer ici quelques éléments importants.

3.1. Les commissions, leur rôle, leurs résultats

Des membres experts participent à un dispositif bien rodé et dont la méthode est bien expérimentée. Des partenaires collaborent également à ces travaux, parmi lesquels le CNRS, avec le laboratoire 'Histoire des théories linguistiques' (HTL, CNRS, Université Paris Diderot). En 2012, dix-huit commissions spécialisées sont à l'œuvre, et la commission générale se réunit une fois par mois pour évaluer les résultats des travaux, avant que l'Académie française revoie ces derniers et donne son avis. Plusieurs circuits sont parfois nécessaires pour les dossiers à l'étude. Le processus engage ainsi plus de six cent personnes ! Ces acteurs sont censés chercher à « compléter le vocabulaire français », « proposer des termes et expressions nécessaires » avec leurs définitions, et œuvrer en harmonie avec la « nécessité » des créations, la « transparence » des termes, et le respect du « système morphologique et syntaxique du français ». Le 10 juin 2012, nos relevés totalisaient près de 700 termes dans le domaine des sciences et techniques spatiales, près de 500 dans le domaine de l'économie et de la gestion et de la biologie. Comme on pouvait s'y attendre, les substantifs sont de très loin les termes les plus étudiés, suivis des termes en « NAdj » puis en « NdeN », les adjectifs et les verbes restant monnaie rare.

3.2. Faire dénommer et définir

Il est clair que l'appréciation des termes et de leurs définitions diffère en fonction du degré de spécialisation de l'usager. Et une activité naturelle pour le linguiste, le lexicographe, le terminologue ne l'est pas forcément pour le non linguiste. L'expert scientifique ou le technicien commence le plus souvent, du moins quand il est familier de la notion traitée, par expliquer l'approche qu'il a lui-même de cette notion, et, le cas échéant, l'usage qu'il a du terme en discussion. Il n'a pas toujours besoin de s'appuyer sur des contextes, contrairement au linguiste, qui, lui, relève volontiers les éléments phraséologiques. Pourtant, il apprécie généralement les données statistiques, tout comme le linguiste lexicographe.

Quant au métalangage, il est d'usage de l'éviter au maximum. Ce fait est sans doute censé permettre des échanges plus aisés, plus transparents entre les différents acteurs en scène. Il apparaît ainsi que le non-linguiste peut être troublé par les termes ou par des notions véhiculées par des termes comme 'traduction', 'définition', 'terme' ou 'mot'.

On revient en effet assez souvent sur la notion de 'définition', dans la mesure, notamment, où il est recommandé de faire une définition en une seule phrase. Et l'on remet régulièrement sur le tapis la question de la réutilisation, possible ou non, de

l'entrée dans la définition. Car si, conformément à une règle lexicographique communément observée, il convient de ne pas réutiliser dans la définition le terme que l'on cherche à définir, il est bien possible, en revanche, dans le cas de termes à plusieurs éléments – situation classique en terminologie –, de réutiliser le premier des éléments du terme complexe. Cette distinction entre 'terme simple' et 'terme complexe' ne peut être véritablement abordée – du moins dans les commissions qui nous sont familières.

Quant à la notion de 'métonymie', elle nous semble, pour l'expérience qui est la nôtre, commencer à avoir une certaine résonnance chez l'un ou l'autre de nos interlocuteurs non linguistes.

Mais la notion de 'traduction' reste difficile à analyser et à délimiter, selon nous, dans les cadres qui nous sont les plus familiers, même si le terme est souvent utilisé. En effet, l'activité de 'traduction' y est souvent opposée à l'activité de 'terminologie', la première étant alors assimilée à une activité de vocabulaire général, de langue générale, courante.

3.3. Un exemple de fiche

L'exemple suivant correspond au cas où l'on cherche simplement à éviter l'usage d'un terme anglais en français : la fiche « orateur principal », publiée au *J.O.* le 19/01/2010, et relevant du domaine « Communication-Relations internationales », a pour définition : « Orateur qui, au début d'une conférence, d'un congrès, prononce une communication exposant les enjeux du débat ». L'important était de faire éviter l'« Équivalent étranger » 'keynote speaker' devenu de plus en plus fréquent.

3.4. Implications sociolinguistiques en terminologie officielle – Éléments de variation

Nous observons, dans le traitement des fiches, des liens très clairs avec les démarches lexicographiques prenant en compte niveaux et registres différents (v. aussi Candel 2010). Une marque d'usage apparue en 2000, 'langage professionnel' (2,5% des fiches en 2010), marque un terme dont il est « peu souhaitable qu'il s'insère dans le langage courant » : sous 'gérance de l'informatique' on lit, en 2007 : « *Domaine :* Informatique » et « *Note :* On trouve aussi, dans le langage professionnel, le terme ‹ infogérance ›, qui n'est pas recommandé ». Des synonymes sont intégrés dans les fiches, ainsi que des abréviations. Des reformulations peuvent avoir lieu : nous avons comptabilisé quarante fiches republiées entre 1997 et 2008, dans douze domaines différents. Quinze entrées et vingt-sept définitions ont ainsi été modifiées.

L'analyse des méthodes lexicographiques et terminologiques conduit finalement à faire apparaître une différence dans les options suivies, qui mérite d'être soulignée : elle concerne l'écrit.

4. Une prudence envers certains écrits qui est peut-être déterminante

Outre la différence entre langue générale et langue de spécialité (respectivement, entre lexicographie et terminologie), c'est le respect de l'écrit qui tient parfois lieu de critère de choix. Le *TLF* définissait en fonction du corpus écrit, et les commissions de terminologie, comme l'Académie, définissent plutôt en fonction de ce que l'on comprend, de ce que l'on s'est fait expliquer, de ce que l'on a compris. Une confiance dans l'écrit s'affiche ici, une certaine défiance de l'écrit semble émerger là. L'influence de l'Académie, dans le parcours menant du dictionnaire de la langue générale des XIXe et XXe s. à la terminologie du XXIe s., a changé de nature. D'un côté, le *TLF*, dictionnaire philologique, dictionnaire d'attestations écrites, faisait confiance à l'écrit. Il s'appuyait sur les attestations écrites du *Dictionnaire de l'Académie*. Cette norme de l'écrit faisait foi, et le *TLF* reprenait à son compte l'attestation écrite de l'Académie. D'un autre côté, dans le cadre de la constitution des fiches de terminologie et de néologie du processus officiel décrit, les écrits et les usages disponibles, auxquels on se réfère pourtant, semblent inégalement utilisés, peut-être y accorde-t-on de moins en moins de crédit. Il semble, dans une certaine mesure, que l'on n'ose pas s'en remettre aux usages écrits rencontrés – souvent extraits, il est vrai, de l'internet –. Peut-être aussi est-ce en lien avec le fait que l'Académie, dans son cadre traditionnel, se positionne sur ce qu'il serait bon de dire plus que sur ce qui est déjà attesté dans les usages écrits ? Néglige-t-on l'écrit ? On néglige en tout cas la phraséologie, qui, certes, n'est pas primordiale dans le circuit décrit, contrairement à la définition.

5. Une évaluation du processus d'enrichissement de la langue : mise en œuvre d'une méthode expérimentale pour le français et le catalan

Certes, il est aisé d'indiquer que certains termes sont bien implantés, comme 'covoiturage' ('*car pool*', 1989), 'VTT' ('*mountain bike*', 1990), 'zone euro' ('*euro zone*', 1999), 'puce' ('*chip*', 2000) ou encore 'baladeur' ('*walkman*', 1983), déjà anciens. Mais la question de l'évaluation des résultats des commissions est évoquée de manière récurrente. Une telle évaluation est nécessaire. Des travaux d'implantation ont déjà procuré bien des informations (cf. Delavigne / Gaudin 1994, Thoiron 1994, Depecker / Mamavi 1997, Candel 2002, Montané 2012), mais c'est une étude de grande ampleur qui s'impose désormais, contrastive, qui prenne en compte divers paramètres. Il importe de savoir si le terme officiel s'est bien implanté, mais pour pouvoir l'assurer, il faut vérifier s'il est plus utilisé que ses concurrents, termes déconseillés ou repoussés par les commissions, comme le terme anglo-américain rencontré, ou termes proposés comme synonymes.

Une méthode d'évaluation de l'implantation est en cours de constitution en Catalogne et la France y participe. Les situations ne sont pas exactement comparables dans les deux pays, ne serait-ce que parce qu'en Catalogne, on ne recherche pas absolument une norme « correcte », une norme « normative », mais une norme « normale ». Mais la langue catalane se développe au sein du Consell Supervisor de Termcat (avec

4000 termes normalisés environ), comme la langue française se développe au sein des Commissions de terminologie coordonnées par la DGLFLF (avec 6000 termes officiellement recommandés environ). L'Académie française intervient dans le circuit décrit ; en Catalogne, la normalisation terminologique implique l'Académie de la langue catalane.

Le catalan et le français sont traités en parallèle : pour le contexte des Commissions officielles de terminologie et de néologie, avec la base FranceTerme, et pour le cadre des termes catalans, avec la base Neoloteca, ensemble des termes catalans normalisés par le Consell Supervisor de Termcat. Cette étude méthodologique touche une sélection de concepts de l'informatique et de leurs dénominations, les termes officialisés et leurs concurrents, en français et en catalan. Dans les deux cas, on bénéficie de travaux antérieurs, ayant porté sur les mêmes domaines, notamment sur des notions identiques (Candel 2002, Montané 2012). Il a été constaté qu'en général, dans des recherches préparatoires, une dénomination déjà utilisée est en général difficile à déraciner, quelle que soit sa forme, et qu'une lexie simple a plus de chance de s'implanter qu'une concurrente plus longue.

L'outil utilisé pour la constitution des corpus d'étude, comme pour l'analyse du degré d'implantation, est la plateforme Esten, due à T. Cabré et R. Nazar (Cabré / Montané 2015), dans sa seconde version, à l'IULA, Université Pompeu Fabra, Barcelone. C'est un outil pour le suivi de la terminologie normalisée, développé dans sa première version par le groupe de recherche IULATERM, en collaboration avec Termcat. La méthode consiste à explorer les usages à travers des corpus écrits, au moyen de l'analyse de variantes dénominatives concernant un même concept. Esten permet de traiter rapidement, de manière contrastive et comparable, les usages respectifs des termes dans chacun des corpus, qu'il s'agisse de termes normalisés ou simplement acceptés, tolérés, ou encore de termes rejetés ; l'expérience se déroule en parallèle dans chacune des deux langues. L'investigation met en jeu le potentiel d'implantation (probabilité qu'une forme s'implante ou non), le coefficient d'implantation (degré d'insertion d'une forme dans l'usage), le seuil d'implantation (valeur des différentes formes concurrentes).

Une étude témoin se déroule, impliquant Tereas Cabré et Danielle Candel, avec Amor Montané et Roger Nazar. Largement ouverte aux interprétations, elle exploitera un corpus de 2010 à 2013, notamment issu de la presse et des domaines administratif et institutionnel.

Conclusion

La vieille Académie française et le jeune Processus d'enrichissement de la langue française travaillent ensemble pour préserver et enrichir la terminologie française. On constate que les différences qui séparent traditionnellement la lexicographie générale et la terminologie s'amenuisent : les deux secteurs convergent et s'enrichissent mutuellement. Peut-être un risque de purisme se fait-il jour, qui pourrait inhiber le

développement de la terminologie contemporaine. Par ailleurs, dans la description de cette dernière, l'écrit et les aspects contextuels semblent quelque peu délaissés, ce qui n'est pas étonnant à l'égard de la terminologie, mais n'oublions pas que cette dernière est elle aussi contextuelle. En tout état de cause, il est aujourd'hui nécessaire d'évaluer les résultats des travaux terminologiques réalisés par les linguistes et les spécialistes des diverses sciences et techniques. Un outil pour une enquête d'implantation, qui met en œuvre une méthode commune pour l'analyse des terminologies officielles françaises et catalanes, devrait apporter prochainement des éléments méthodologiques d'évaluation.

CNRS, Université Paris Diderot — Danielle CANDEL
Université Pompeu Fabra, Barcelone — Maria Teresa CABRÉ

Bibliographie

Ayres-Bennett, Wendy / Seijido, Magali, 2011. *Remarques et observations sur la langue française. Histoire et évolution d'un genre*, Paris, Classiques Garnier.

Cabré Castellví, M. Teresa / Montané March, M. Amor, 2015. « ESTEN, nueva herramienta de medida de la implantación », in : Alves, Ieda Maria / Simões Pereira, Eliane (ed.), *Neologia das Línguas Românicas*, São Paulo, CAPES, Humanitas, 1095-1106.

Candel, Danielle, 2002. *Rapport de synthèse sur l'Etude d'implantation du vocabulaire de l'informatique et de l'internet*, rapport pour la DGLF, non publié, 121.

Candel, Danielle, 2010. « Pour une évaluation de la pratique néologique dans les commissions de terminologie et néologie en France », in : Cabré, M. Teresa *et al.* (ed.), *Actes del I Congrès International de Neologia de les Llengües Romàniques*, CINEO 2008, Barcelona, IULA, 431-444.

Candel, Danielle, 2012. « Reformuler et définir les termes de spécialité ou tenter la traduction : étude de cas en terminologie institutionnelle du français (1971-2010) », in : Michaela Heinz (ed.), *Dictionnaire et traduction*, Berlin, Franck & Timme, 209-231.

Collinot, André / Mazière, Francine, 1997. *Un prêt à parler, le dictionnaire*, Paris, PUF.

Delavigne, Valérie / Gaudin, François (ed.) 1994. *Séminaire « Implantation des termes officiels », Terminologies nouvelles*, 12.

Depecker, Loïc, 2001. *L'invention de la langue – Le choix des mots nouveaux*, Paris, Larousse / Armand Colin.

Depecker, Loïc / Mamavi, Gina (ed.), 1997. *La mesure des mots – Cinq études d'implantation terminologique,* Rouen, Publications de l'université de Rouen.

Dictionnaire de l'Académie, 6e éd. (1835), 8e éd. (1932), 9e éd. (1992-).

ESTEN, Eina de Seguiment de la Terminologia Normalitzada, Outil pour le suivi de la terminologie normalisée, Université Pompeu Fabra, IULA, Barcelone.

FranceTerme, Tous le termes publiés au *Journal officiel* par la Commission générale de terminologie et de néologie, Délégation générale à la langue française et aux langues de France, ‹http://franceterme.culture.fr/FranceTerme/›

FRANTEXT, *Base textuelle*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine. ‹www.frantext.fr›.

Montané March, Amor, 2012. *Terminologia i implantacio : analisi d'alguns factors que influencien l'us dels termes normalitzats de la informatica i les TIC en lllengua catalana*, thèse de doctorat, Université Pompeu Fabra, Barcelone.

NEOLOTECA, Termes catalans normalisés, ‹www.termcat.es/neoloteca›

Quemada, Bernard, 1997 (ed.). *Les Préfaces du Dictionnaire de l'Académie française 1694-1992*, Paris, Champion.

Rey, Christophe, 2011. « Les 'Recommandations normatives' de la neuvième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*», *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* 5, 59-82.

Thoiron, Philippe 1994. « Résultats de l'enquête d'implantation des termes de santé et de médecine », *Terminologies nouvelles*, 12, 77-88.

Trésor de la langue française, *Dictionnaire de la langue française du 19e et du 20e siècle (1971-1994)*, Klincksieck, puis Gallimard / *TLF. Le Trésor de la langue informatisé* / *TLFi*, ‹atilf.atilf.fr/›

Structuration étymologique du lexique galloroman avant le 12e siècle

1. Introduction

L'aperçu suivant réunit quelques résultats d'un travail en cours qui porte sur le lexique galloroman de la première époque[1]. Plus précisément, nous étudions les éléments vernaculaires qui sont présents dans les documents latins originaux rédigés en France entre le 8e et le début du 12e siècle. Nous souhaiterions aborder ici un aspect plus spécifique de notre recherche, à savoir la question de la régionalité du lexique galloroman et la structure étymologique qui lui est sous-jacente. Il s'agit de pistes interprétatives provisoires reposant sur une partie de la nomenclature que nous sommes en train de traiter.

Il est un fait que personne n'a pu étudier jusqu'ici sur une base empirique la diversification régionale du lexique galloroman avant l'apparition des premiers textes vernaculaires pleins vers 1100. La tradition lexicographique du français et de l'occitan, bien qu'exemplaire, connaît une lacune patente pour la documentation antérieure au XIIe siècle ; en d'autres termes, elle débute presque 500 ans après la formation des langues romanes. Or, pour pouvoir dépasser cette lacune, la seule possibilité est de travailler sur les textes rédigés en latin. Ceux-ci contiennent un lexique vernaculaire pré-textuel bien présent mais qui n'a jamais été étudié de manière très systématique.

Nous avons pu nous rendre compte de la pertinence des éléments vernaculaires en contexte latin à l'occasion de notre travail de thèse sur l'émergence de l'occitan auvergnat (Carles 2011). Il s'agit de matériaux fiables, bien que fragmentaires, donnant un accès inédit à la réalité linguistique romane de cette époque. Dans le cadre de notre projet d'habilitation, nous étudions depuis maintenant quatre ans les lexèmes galloromans en contexte latin.

Cette entreprise a été rendue possible grâce à la mise en ligne en 2010 du corpus des *Chartes originales antérieures à 1120 conservées en France* réunies et transcrites par l'ARTEM. La lecture des quelques 5000 documents nous a permis de relever un nombre important de lexèmes français, occitans et dans une moindre mesure, francoprovençaux.

---

[1] Nous avons déjà eu l'occasion, lors du dernier congrés de la Société de Linguistique Romane à Valence, de présenter les objectifs de notre projet qui en était alors à ses débuts (Carles 2013).

Nous avons ensuite, sur la base de notre premier relevé, identifié des attestations complémentaires grâce aux fonctions de recherches informatiques de la base de l'ARTEM. À partir d'un relevé d'un millier de formes d'un intérêt vernaculaire, nous avons retenu environ 600 lexèmes qui font l'objet d'un traitement approfondi dans un cadre lexicographique. Ce ' Trésor galloroman des origines ' constitue la partie centrale de notre travail.

2. Questions de méthodologie

Nous avons étudié à ce jour (juillet 2013) 189 lexèmes occitans, français ou franco-provençaux qui se placent dans 160 articles rédigés. Nous avons traité les lettres A M, N, O et P qui représentent environ un tiers de notre nomenclature finale.

La plupart de ces lexèmes sont des substantifs, parfois des adjectifs, rarement des verbes. Nous avons également intégré les témoignages précieux livrés par l'onomastique en exploitant les toponymes délexicaux à article (du type *la Forge*). La présence de l'article défini garantit en effet que ces noms propres sont de formation romane. De même, nous avons retenu certains surnoms en voie d'onymisation : par exemple *Vivianus li Mechs* relevé dans le Cher à la fin du 10e siècle.

Une fois identifié un mot à caractère vernaculaire dans un document original, avant tout par des marques grapho-phonétiques, nous avons élargi notre recherche dans des actes contemporains copiés. Nous avons interrogé notamment la base de données des *Chartae Galliae* qui réunit 36000 chartes transmises le plus souvent en copie et antérieures à 1300. L'utilisation de cette masse documentaire a notamment permis de réduire le danger de contingence de nos données originales.

Notre objectif a été ensuite de cerner l'axe diachronique des lexèmes en question et, parallèlement, de déterminer leur distribution géolinguistique dans la Galloromania. Nos choix méthodologiques ressortent de la lecture de l'article suivant, AFFIZARE.

> apoit. lat. AFFIZARE v.tr.
>
> (apoit. lat. *affidare* attesté entre 1082 et 1095, *affizare* 1087/1100**)**
>
> ♦ t. juridique, v.tr. *affizare* « s'engager à réaliser ou à faire réaliser quelque chose, *fr.* garantir ».
>
> 1087/1100 « Quod si famulus monachorum annonam conduxerit alicujus ad molendinum rogatus vel remuneratus, ipsum et annonam et asinos, quamdiu in ejus conductu fuerint, similiter per omnia *affizamus*. (...) Si autem aliquis presumpserit ipsos molendinos infringere, vel que infra fuerint invadere, vel famulis monachorum et que in conductum habuerint ad molendinum venientes aliquid nocere, faciemus illis justiciam competentem, et hoc *affizamus* et promittimus a nobis et a nostris ita in perpetuum propter amorem Dei custodiri, ut et ipsi monachi pro nobis et pro amicis nostris vivis et defunctis generales faciant orationes » (promesse de protection de moulins faite par un seigneur au profit de l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers, AD Vienne, C 12 dossier 3 n°15, ARTEM n° 1321 [or.]).

Données supplémentaires : le corpus de l'ARTEM donne plusieurs attestations de forme pleinement latinisée (antérieures à Niermeyer et DC cf. *infra*) : *affidare* 1082 (n° 3434, Maine-et-Loire), 1083/86 (n° 3258, Maine-et-Loire), 1095 (n° 3397 et 3398 *id*.). Les *Chartae Galliae* enregistrent une cinquantaine d'attestations de la forme latinisée *affidare* en domaine d'oïl. — Niermeyer s.v. *affidare* atteste le verbe dans le sens 1. « promettre fidélité » depuis le 12e s. sans localisation ; DC s.v. *affidare* donne comme première attestation une charte marseillaise de 1193.

Il s'agit du continuateur d'un verbe préfixé probablement d'époque latine *AFFIDARE formé sur *FIDARE.

Le type aocc. est attesté par FEW 3, 500b, *FIDARE : « apr. *affizar* « assurer, garantir » (Lv ; Jaufre), abéarn. *affidar* ». Il est toutefois impossible d'identifier la source de Levy puisque le verbe en question n'est mentionné que dans LvP (absent dans Lv). Rn 3, 290 atteste le verbe en contexte documentaire en 1068 (*affidar*), puis dans le *Roman de Fierabras*, chez Arnaut de Marueil et Giraut de Borneil. Absent dans Brunel et DAOA. FEW *ib*. atteste le type en français entre le 12e et le 16e s. : « afr. mfr. *afier* [« assurer, promettre, donner en gage »] (12.–16. jh., Gdf ; TL ; Arch 141, 205 ; Guill Pal ; Gace ; Proth ; BenSMaure) ».

La localisation des attestations dialectales oïliques dans des sens proches ne révèle pas de diffusion diatopique spécifique. Pour le poitevin, le FEW n'indique pas d'attestations anciennes mais seulement des formes modernes de la région concernée (Gâtine, Deux-Sèvres et Saintonge) qui appartiennent au type oïlique *affier* (de même sens). Cf. FEW 4, 500b ; 502 n. 20.

La forme de 1087/1100 est mixte (élément vernaculaire accompagné d'une régularisation morphologique latine). Cette occurrence illustre un passage à la sifflante sonore de /d/ intervocalique primaire noté <z> et prouve du même coup l'usage poitevin du type occitan *affizar*, jusqu'ici non répertorié. Le phonétisme occitan reste donc présent dans cette région au moins jusqu'au 12e siècle avant d'être définitivement supplanté par la formation parallèle oïlique *afier* (avec amuïssement de la dentale intervocalique).

Comme entrée figurent le lemme des formes relevées dans le corpus de l'ARTEM (ici, apoit. lat. AFFIZARE v.tr.). Pour déterminer l'étiquette de langue, nous prenons en considération les acteurs des chartes, les toponymes mentionnés dans les documents et le lieu de conservation des actes.

A la ligne suivante, se trouve une synthèse des attestations en original tirées du corpus de l'ARTEM (ici, apoit. lat. *affidare* attesté entre 1082 et 1095, *affizare* 1087/1100). Vient ensuite la partie consacrée à la description du lexème : une éventuelle marque diasystématique, la catégorisation grammaticale, le lemme puis sa définition dans les contextes relevés.

Nous indiquons ensuite les attestations : il s'agit ici d'un texte daté entre 1087 et 1100 conservé en original, concernant des biens localisés à Cragon, qui est un ancien domaine de l'abbaye Saint-Cyprien de Poitiers situé dans la commune de Saint-Jean-de-Sauve. Un seigneur garantit ici la protection des moulins de Cragon appartenant aux moines de Saint Cyprien.

Dans la rubrique suivante, nous mentionnons des attestations complémentaires de l'ARTEM, en l'occurrence ici les attestations de forme pleinement latinisée (mais non attestée en latin antique) : on en relève deux en Anjou. En ce lieu, on trouve également les données pertinentes relevées dans les *Chartae Galliae*, les données de Niermeyer et celles de Du Cange.

Suivent l'étymon, puis le commentaire géolinguistique et diachronique et, enfin, les observations grapho-phonétiques. Le traitement de ce mot met donc au jour une attestation poitevine médiévale, qui présente un traitement phonétique occitan.

3. Les catégories des lexèmes vernaculaires en contexte latin

Avant de pouvoir appréhender la régionalité de notre lexique, il est indispensable de le catégoriser d'après ses époques de formation.

Dans l'étude de ces mots nous prenons en considération deux paramêtres fondamentaux : (1) leur époque de formation et (2) leur tradition textuelle. Si on ne saurait nier que l'époque de formation est importante pour l'histoire du lexique, on admettra qu'il s'agit là d'un paramètre créé par le linguiste à ses propres fins. En effet, la distinction entre un mot d'origine gauloise, une formation latine ou un dérivé d'époque romane n'est pas pertinente au moment de la mise à l'écrit de ces mots au 10e siècle. Elle n'intéressait pas, et pour cause, le scribe du Haut Moyen Âge. La tradition textuelle d'un mot est en revanche un critère déterminant pour les auteurs des actes médiévaux. Si un lexème connaît une bonne documentation à l'écrit dans l'Antiquité, son emploi dans les chartes repose sur une tradition déjà ancienne. Dans le cas contraire, les scribes doivent transposer la forme en question à partir de l'oral.

Nous distinguons par conséquent deux grands ensembles : les mots vernaculaires dont les étymons sont bien attestés en latin et ceux qui ne le sont pas. Dans le cas des mots bien attestés, les scribes médiévaux ont le choix entre une forme latine de tradition ancienne et sa forme vernaculaire correspondante ; en l'absence d'une telle tradition, ils choisissent entre une transposition écrite vernaculaire de la forme orale et une conversion secondaire de celle-ci en latin (relatinisation)[2].

3.1. Lexèmes à tradition écrite antique

Nous évoquerons tout d'abord la catégorie des mots dont l'étymon est bien attesté en latin antique et qui n'a pas connu de dérivation ou de changement sémantique postérieur. Ces mots de notre corpus se démarquent de l'entourage latin des actes seulement par le fait d'entériner des changements phonétiques romans. Quelques exemples :

afr. champ. *marrin* s.m. « bois de construction » 1101 < lat. MATERIAMEN s.n.

[2] Dans les deux cas, ils peuvent encore opter pour une voie intermédiaire en créant une forme ' mixte ' comme *affizare* intégrant à la fois des éléments latins et vernaculaires. Notre travail de thèse a montré que ce cas de figure est caractéristique de l'émergence du vernaculaire à l'écrit.

aocc. *paissel* s.m. « pieu en bois que l'on enfonce au pied d'un cep de vigne pour le soutenir » 1017 < lat. PAXILLUS s.m.

Ce cas de figure est relativement fréquent avec presque 30 % des lexèmes étudiés jusqu'ici. Les attestations se placent surtout après l'an 1000 et apparaissent ainsi à une époque avancée de l'émergence du vernaculaire à l'écrit. Elles permettent néanmoins d'antidater souvent considérablement les données du FEW. Par exemple, si le type oïlique continuateur de MATERIAMEN est bien attesté depuis le 12e siècle, le traitement phonétique champenois *marrin* n'est enregistré dans le FEW qu'à partir du milieu 15e siècle (*ib*., 486b).

On notera que les toponymes à article sont particulièrement fréquents dans cet ensemble de mots.

Malgré son apparente simplicité, cette catégorie demandera une analyse détaillée, une fois l'étude de la nomenclature achevée.

3.2. Mots d'origine gauloise, mots préromans et onomotopées

Pour toutes les autres catégories, l'étymon n'est pas attesté dans l'Antiquité, ou seulement ponctuellement et tardivement. On distinguera parmi eux dans la mesure du possible les formations vraisemblablement d'époque latine et celles d'époque romane. Comme point de bascule théorique entre latin et roman, nous avons retenu en tant qu'hypothèse de travail la date de *ca* 700 proposée par Chambon 2005 sur la base du critère de l'introduction de l'article défini. Cette date ne met pas en cause l'idée du continuum linguistique, mais permet de distinguer deux époques de formation et également de tradition écrite dont l'opposition peut s'avérer utile. Nous reviendrons plus loin sur cette distinction (cf. *infra* 3.4).

L'ancienneté de la formation est assurée pour les mots d'origine gauloise puisqu'ils ont été intégrés au latin parlé avant le 5e siècle. Nous relevons jusqu'ici sept celtismes ou mots préromans, tous non dérivés, auquels s'ajoute une onomatopée et un mot d'origine inconnue. On peut noter que les mots de cette catégorie connaissent souvent des attestations très anciennes dans notre corpus ; par exemple :

afr. lat. *anzinga* s.f. « mesure agraire pour les terres labourables, les vignes et les bois » 854 < lat. *ANDEKINGA < gaul. **ande-cingo*

3.3. Mots d'origine germanique

3.3.1. Emprunts non dérivés

Parmi les germanismes, il convient de distinguer les formes avec et sans dérivation. Les formes sans dérivation correspondent à des emprunts directs dont l'époque se place pour la plupart avant 700 ; plusieurs de ces emprunts sont d'ailleurs ponctuellement attestés en latin avant cette date. C'est le cas par exemple de :

afr. *plege* s.m. « personne qui se donne comme caution » 1051 < lat. tard. PLEBIUM 595 < germ. **plegan*

Nous en relevons à ce jour sept dans notre corpus, dont les attestations se placent exclusivement au 11e siècle.

3.3.2. Dérivés formés à partir d'emprunts germaniques

En revanche, les dérivés formés à partir de tels emprunts germaniques appartiennent plus probablement à l'époque romane (8 lexèmes) ; par exemple :

afr. *aloter* s.m. « possesseur d'un fonds de terre possédé en pleine propriété, exempt de droits féodaux » 1037/45 < lat. tard. ALODE 507/11 < germ. **alôd*

3.4. Mots dérivés à base latine sans tradition écrite antique

L'ensemble le plus important enfin est constitué de mots dérivés à base latine dont l'étymon n'est pas attesté. Il peut s'agir de formations latines ou bien de formations romanes. Les deux types confondus correspondent à presque la moitié des 189 lexèmes traités à ce jour.

La distinction entre les formations latines et romanes est naturellement très délicate. Nos critères opératoires sont, dans une combinaison variable,

(i) la chronologie relative des changements phonétiques – critère surtout porteur en domaine d'oïl –
(ii) la vitalité chronologique des suffixes,
(iii) la chronologie des attestations médiévales,
(iv) la diffusion large ou restreinte du lexème dans Galloromania et la Romania, enfin
(v) la vitalité et la productivité dérivationnelle et sémantique des lexèmes en question à l'époque médiévale.

Sur la base de ces critères, nous avons attribué, à ce stade de réflexion, une cinquantaine de lexèmes à l'époque latine et une quarantaine à l'époque romane.

Parmi les formations supposées d'époque latine, on peut citer pour l'occitan et le français les lexèmes suivants :

aocc. *parran* s.m « jardin près d'une maison entourée d'une clôture » 1078/1108 < lat. *PARRAGINE

aocc. *pereir* s.m. « arbre fruitier de taille moyenne, donnant des poires » mil. 11e s. < lat. *PIRARIUS

afr. *molnar* s.m. « emplacement du moulin » [954/55], 1060/70 < *MOLINARE

afr. *pitit* s.m. « homme qui est d'une taille inférieure à la moyenne » extrait de NP 1115 < *PETTITUS

afr. lat. *mallia* s.f. « monnaie de billon au-dessous du denier » 1067/1110 < *MEDALIA

Parmi les formations supposées d'époque romane, mentionnons,

aocc. *meissonenc* adj. « au moment de la moisson »1047/60 < aocc. *meisso* < MESSIO

aocc. *preveiril* adj. ou s.m. « (fief) attribué au curé d'une paroisse » 1100/25 < aocc. *preveire* < PRESBYTER

aocc. lat. *achaptamentum* s.m. « acquisition de la part seigneuriale dans un contrat emphytéotique » 1031/60 < aocc. *achaptar* < *ACCAPTARE

afr. *paisant* s.m. « personne de la campagne qui vit de la culture du sol et de l'élevage des animaux » 1082/89 < afr. *pais* + *-enc* < PAGENSIS

afr. lat. *mariagium* s.m. « bien qu'apporte une femme en se mariant » 1061 < afr. *marier* < MARITARE

De manière générale on observe pour les dérivés dont l'étymon n'est pas attesté en latin une certaine disparité quantitative entre le nord et le sud de la Galloromania. Les mots occitans sont plus fréquents, avec 60 %, que les mots français avec 40 %. Si le nord a donc une certaine tendance à freiner d'avantage l'élément vernaculaire à l'écrit, les deux ensembles s'inscrivent néanmoins dans des logiques comparables ; il s'agit d'une différence de degré et non pas de nature.

Ce qui est plus flagrant, c'est la tendance du nord à relatiniser plus volontiers l'apparition des éléments vernaculaires : environ deux tiers des formes françaises sont partiellement latinisées contre seulement un quart des formes occitanes.

Il est permis de se demander si cette disparité est imputable, entre autres, à une question de distance linguistique. Indéniablement la distance entre le latin et l'occitan est moins prononcée que celle entre le latin et le français, moins conservateur. Il est également patent que les scribes de cette période charnière sont peu enclins à rompre l'harmonie textuelle latine. C'est ce qui explique le nombre important de formes mixtes, partiellement latinisées. En tout état de cause, l'hypothèse d'incompétence des scribes du sud doit être écartée.

4. La régionalité lexicale

La structure étymologique et chronologique de notre nomenclature permet d'aborder la question de la régionalité lexicale sous un angle diachronique. Notre corpus contient des termes pangalloromans et des lexèmes qui appartiennent seulement au domaine d'oc ou au domaine d'oïl. Par ailleurs, une grande partie des mots traités connaît des restrictions géolinguistiques à l'intérieur de la Galloromania qui ne saurait se réduire à l'opposition entre oc et oïl.

Nous présenterons donc ces différentes catégories plus en détail pour les 189 lexèmes déjà traités :

4.1. Les mots pangalloromans

Le premier constat assez surprenant est que la moitié des lexèmes connaît une distribution pangalloromane. Ceux-ci ne présentent aucune régionalité reconnaissable, ni dans notre corpus ni d'après les données du FEW. Ce nombre élevé montre la

grande cohérence lexicale qui existe entre les langues galloromanes au moins d'après le témoignage des mots vernaculaires en contexte latin à notre époque.

4.1.1. En outre, les deux tiers de ces mots sont des mots hérités du latin, presque exclusivement non construits et sans dérivation ultérieure. Par exemple,

aocc. *obra* « journal de terre » 1017/21 < lat. OPERA s.f.

4.1.2. Parmi le tiers restant, les dérivés à diffusion pangalloromane, la grande majorité semble être de formation antérieure à 700, à l'exemple de *pereir*, déjà mentionné :

aocc. *pereir* s.m. « arbre fruitier donnant des poires » mil. 11e s. < lat. *PIRARIUS

4.1.3. On relève toutefois dans cette catégorie une série de formations d'époque romane, qui sont parallèles en français et en occitan, par des évolutions convergentes. C'est le cas d'aocc. *mezalhada* s.f. « mesure de terre (*ici* : s'appliquant à la vigne) », formé sur *mezalha* s.f., parallèle à afr. *mailhee* s.f., de même sens, qui est une formation bien plus tardive (1375 et 1471) sur afr. *maille* s.f. (cf. FEW 6[1], 573a, MEDIALIS).

4.2. Les mots d'oc

Une petite proportion de mots – un peu moins de 10% – n'appartient qu'au domaine d'oc et est inconnue du domaine d'oïl. Pour ces lexèmes, il n'est pas possible de déceler une régionalité en occitan. Précisons qu'il ne s'agit pas de la distribution géolinguistique observée dans notre corpus mais celle qui se dessine dans les articles du FEW.

Le premier constat à faire, est que ces mots représentent exclusivement des dérivés. Par ailleurs, presque la moitié est de formation postérieure à 700, alors que ce n'était le cas que pour un dizième seulement des mots pangalloromans. C'est le cas par exemple, d'aocc. lat. *achaptamentum* s.m. « acquisition de la part seigneuriale dans un contrat emphytéotique » (1031/60). Le substantif est formé à partir du verbe *achaptar* (< *ACCAPTARE) et n'est attesté en domaine d'oc qu'aux 11e et 12e s.

4.3. Les mots d'oïl

Le nombre de lexèmes inconnus de l'occitan est plus important, avec près de 15%. La proportion de mots construits est de nouveau écrasante et les formations d'époque romane concernent encore presque la moitié des formes exclusivement oïliques. Par exemple,

afr. lat. *astalagium* s.n. « redevance due sur les marchandises étalées » 1076, < afr. *estal* s.m. < anfrq. **stal*

afr. lat. *mariagium* « bien qu'apporte une femme en se mariant » 1061 < afr. *marier* < MARITARE

4.4. Les lexèmes à diffusion régionale

Pour les lexèmes restants, la distribution géolinguistique n'est ni pangalloromane, ni restreinte aux domaines d'oc OU d'oïl. Ils représentent près de 30% de la nomenclature traitée [54].

On distingue trois grands groupes :

4.4.1. Un premier groupe correspond à des lexèmes occitans dont l'aire de diffusion dépasse le territoire occitan vers le nord en incluant le sud du territoire d'oïl et/ou le francoprovençal. C'est le cas de

apoit. lat. *mulnarius* 954/55, afrpr. lat. *mulnarius* 957, aang. *molnar* 1060/70 < *MOLINARE

Notre corpus met ici en évidence que *molnar* « emplacement du moulin » est présent en Anjou et en domaine francoprovençal à date ancienne ; l'attestation poitevine (954/55) indique par ailleurs que la région a, sans surprise, partagé un temps le type occitan. Par la suite, ce lexème connaît une régression vers le sud (cf. FEW 6^3, 40a, MOLINUM).

Dans trois cas ensuite, la répartition est plutôt orientale (en incluant le francoprovençal : *masura*, *pascherium*, *paxeria*), dans cinq cas plutôt occidentale, avec une concentration toute particulière dans le Poitou (*arbergamentum*, *affizare*, *albergaria*, *mec*, *oblia*). La plupart de ces mots sont de formation antérieure à 700. Il s'agit donc de solidarités géolinguistiques anciennes et non pas d'évolutions parallèles ou convergentes.

4.4.2. Parallèlement à ce premier groupe, un deuxième réunit des lexèmes oïliques dont l'aire de diffusion s'élargit vers le domaine d'oc. Nous relevons quatre termes qui sont partagés par l'occitan septentrional (*aissimentum*, *arzilerius*, *masel*, *nauda*), un à l'occitan oriental (*polveradge*) et un à l'occitan septentrional et oriental (*moiada*). La plupart de ces formations sont également d'époque latine.

4.4.3. Un dernier grand ensemble montre enfin des solidarités géolinguistiques plus complexes, dans lesquelles l'opposition entre oc et oïl n'est pas pertinente. Sont concernés 37 mots répartis en 28 types lexicaux que le tableau suivant tente de catégoriser de manière succincte :

– une seule région :	Auvergne :	*apradat*, *pedrucia*, *moleta*, *parceria*, *masale*, *monsteriole*
	Languedoc :	*amasadus*, *mercadal*
	Centre :	*menbrerola*, *palagium* (sém.)

– deux régions occitanes voisines :	Auvergne / Languedoc :	*abseddat*, *nava*
	Limousin / Languedoc :	*preveiril*
	Languedoc or. / Provence :	*affrontar*, *afrontaciones*, *meissonenc*
	Languedoc / Provence :	*melgoiresense*, *mergolies*, *porcada*
– un territoire d'oc ou d'oïl plus large :	Auvergne / Limousin / Languedoc sept. / Provence :	*acaptar*
	Poitou / Centre / Ouest :	*aguot*
	Centre / Normandie :	*marra*
– une zone intermédiaire N/S :	occ. sept. / frpr. :	*apendaria*
	occ sept. / Poitou / Centre / Ouest :	*apradar*, *pledura*
– une grande zone N/S :	zone occidentale :	*masura*
	zone orientale (prov. / bourg. / frpr.) :	*alberga*, *peciola*

Certains sont des diatopismes restreints à une seule région (par exemple l'Auvergne), d'autres concernent deux régions limitrophes (par exemple le Languedoc oriental et la Provence). Il s'agit parfois de franges plus importantes qui se dessinent dans le FEW, faisant écho à nos données plus anciennes.

La distribution étymologique de ces 28 types lexicaux est très caractéristique : seulement deux ont un étymon bien attesté depuis l'Antiquité. Toutes les autres formes proviennent soit de l'oralité latine d'avant 700 soit de l'oralité romane.

Aussi on remarque que la quasi-totalité des dérivés romans correspond à des diatopismes limités à une région voire à deux régions voisines (ces formes sont soulignées dans le tableau).

A l'inverse, l'extension géolinguistique est plus large pour les formations antérieures à 700. C'est le cas de :

aocc. *peciola* s.f. « portion de terre d'un seul tenant et appartenant à un individu » 1008/11e s., afr. bourg. lat. *petiola* 907–1023, afrpr. lat. *petiola* 951/1031, afrpr. lat. *peciola* 942/54–1037 < lat. *PETTIOLA < lat. *PETTIA < gaul. **pettia*

L'aire de ce lexème englobe les domaines bourguignon, francoprovençal, provençal jusqu'en Italoromania (cf. FEW 8, 332*sqq.*, **pettia*).

Il apparaît assez clairement que la répartition géolinguistique des mots de notre corpus dont l'étymon n'est pas attesté en latin avant 700 est assez protéiforme, tandis que celle des mots à l'étymon bien attesté s'inscrit dans des logiques plus simples.

Une fois notre nomenclature achevée, il sera notamment intéressant d'étudier de près la position géo-historique du poitevin et du francoprovençal, car ils connaissent une présence significative dans notre corpus.

De manière plus générale, il est d'ores et déjà reconnaissable que le *Trésor galloroman des origines* permettra de préciser le développement et le degré de la régionalité lexicale galloromane des 8e-12e siècles.

5. Conclusions

L'avancement actuel de nos recherches permet, en synthèse, les observations suivantes :

D'une part, les mots vernaculaires relevés dans les documents latins antérieurs à 1120 montrent que la cohérence lexicale de l'espace galloroman est indéniable, puisqu'elle concerne 50% des cas. Néanmoins, l'opposition entre domaine d'oc et domaine d'oïl est également bien reconnaissable (20%). Enfin, nos attestations anciennes conjointes aux données du FEW permettent de mieux saisir la régionalité lexicale à date ancienne, notamment celle qui ne se restreint pas à la binarité oc/oïl et qui concerne presque un tiers des lexèmes.

Nous avons pu constater par ailleurs que la complexité de la répartition géolinguistique est nettement plus forte parmi les formes de l'oralité latine que parmi les mots avec une tradition textuelle déjà antique. Cette complexité augmente encore pour les mots de formation romane.

Nous avons ainsi l'espoir que notre étude ouvrira la voie à une vue d'ensemble structurante sur un usage linguistique à ce jour inconnu. Il nous semble notamment important de mettre fin à l'idée trop largement répandue selon laquelle aux 8e-10e siècles les langues galloromanes seraient des ' protolangues'. L'analyse de nos matériaux lexicaux démontrera sur une nouvelle base empirique que les variétés galloromanes de cette époque sont pleinement formées, régionalisées et diversifiées quant à leurs modes d'expression.

Université de Zurich Hélène CARLES

Bibliographie

Adams, James Noel, 2007. *The Regional Diversification of Latin 200 BC – AD 600*, Cambridge, Cambridge University Press.

ARTEM, 2010. *Actes originaux antérieurs à 1120 conservés en France*, publication en ligne (‹medievistique.univ-nancy2.fr/contentId%3D7911›).

Carles, Hélène, 2011. *L'émergence de l'occitan pré-textuel. Analyse linguistique d'un corpus auvergnat* (IXe-XIe s.), Strasbourg.

Carles, Hélène, 2013. « Pour un *Trésor Galloroman des Origines* : les lexèmes vernaculaires et les toponymes délexicaux dans les plus anciennes chartes originales latines », in : Cesáreo Calvo / Emili Casanova (éd.), *Actes del XXVIe Congrès de lingüística i philologia romàniques, València 2010. Secció 4, Lexicologia et Fraseologia*, Berlin, De Gruyter, 39-50.

Chambon, Jean-Pierre, 2005. « Toponymie et grammaire historique : les noms de lieux issus de *cappella* et *forestis* et la diffusion spatiale de l'article défini dans la Galloromania », in : James Raoul, Danièle / Soutet, Olivier (ed.), *Par les mots et les textes. Mélanges (...) offerts à Claude Thomasset*, Paris, PUPS, 143-155.

Chambon, Jean-Pierre, 2007. « Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives) », in : Lemaréchal, Alain (ed.), *Tradition et rupture dans les grammaires comparées de différentes familles de langues* (Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, 15), 57-72, Louvain.

Chambon, Jean-Pierre / Carles, Hélène, 2005. « Un censier de Plauzat (Basse Auvergne) partiellement rédigé en langue d'oc », *Lengas* 58, 7-42.

Koch, Peter, 1993. « Pour une typologie conceptionnelle et médiale des plus anciens documents/monuments des langues romanes », in : Selig / Frank / Hartmann 1993, 39-81.

Lüdtke, Helmut, ^{2}2009 [^{1}2005]. *Der Ursprung der romanischen Sprachen : eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation*, Kiel, Westensee-Verlag.

Menéndez-Pidal, Ramón / Lapesa, Rafaël / Seco, Manuel, 2003. *Léxico hispanico primitivo (siglos VIII al XII)*, Madrid, Fundación Ramón Menéndez Pidal.

Pitz, Martina, 2008. « L'amuïssement des voyelles finales en proto-français. Indices chronologiques fournis par la toponymie d'époque mérovingienne », in : Dahmen, Wolfgang et al. (ed.), 2008. *Zur Bedeutung der Namenkunde für die Romanistik. Romanistisches Kolloquium XXII*, Tübingen, Narr, 229-249.

Selig, Maria / Frank, Barbara / Hartmann, Jörg (éd.), 1993. *Le passage à l'écrit des langues romanes*, Tübingen, Narr.

Tock, Benoît-Michel et al. (éd.), 2001. *La diplomatique française du Haut Moyen Age. Inventaire des chartes originales antérieures à 1121 conservées en France*, Turnhout, Brepols.

Van Acker, Marieke / Van Deyck, Rika / Van Uytfanghe, Marc (ed.), 2008. *Latin écrit – Roman oral? De la dichotomisation à la continuité*, Turnhout, Brepols.

Vitali, David, 2007. *Mit dem Latein am Ende? Volkssprachlicher Einfluss in lateinischen Chartularen aus der Westschweiz*, Berne, Lang.

Wüest, Jakob, 1979. *La Dialectalisation de la Gallo-Romania*, Berne, Francke.

Fonti per la conoscenza del lessico quotidiano nella Puglia tardo-medievale: un inventario di dote dai «Protocolli» del notaio Antonino de Juliano di Bitetto (1489)

1. Introduzione*

Presso l'Archivio di Stato di Bari, nel fondo notarile, si conservano numerosi «Protocolli» contenenti documenti in volgare barese, vergati da alcuni notai in un arco cronologico che va dal 1462 al 1521. Lo studio complessivo di questi testi consente di esplorare a fondo la variegata situazione linguistica nella Puglia medievale, ancora poco nota nonostante alcuni studi recenti.[1] Nel fondo non ci sono testi redatti interamente in volgare; ma ci sono numerosi inserti volgari, alcuni di ampiezza ragguardevole, all'interno dei testi latini. E anche nel tessuto di documenti redatti interamente in latino, il volgare emerge con grande frequenza e consistenza, soprattutto a livello lessicale. Il fenomeno ha una spiegazione duplice: da un lato può essere considerato segno di una forte spinta all'adozione dell'idioma romanzo per esprimere concetti e situazioni specifici della realtà quotidiana; dall'altro è indizio della inadeguata padronanza da parte degli scriventi, o addirittura della insufficienza della lingua latina, proprio per rappresentare quella realtà (Pfister 2002, 1-3; Sabatini 1996, 231-237). Nel presente contributo si intende mostrare, attraverso l'analisi di un documento inedito che possiamo considerare esemplare, l'influenza del volgare nel lessico del latino

---

* Per la stesura definitiva di questo intervento mi sono potuto giovare di osservazioni e miglioramenti suggeriti da Claudio Di Felice, Sergio Lubello, Gilles Roques e Alda Rossebastiano; a tutti rivolgo un sincero ringraziamento. Un ringraziamento particolare va a Rosario Coluccia e a Max Pfister i quali, con pazienza e generosità, hanno letto e postillato l'articolo. Ovviamente la responsabilità del risultato finale è solo mia.

Chi scrive ha appena portato a termine l'edizione con spoglio linguistico e lessicale di un ampio *corpus* dei testi in volgare prodotti dai notai pugliesi nel sec. XV (tesi di dottorato in "Linguistica storica e storia linguistica italiana", XXVII ciclo, relatori G. Schirru / U. Vignuzzi, Università di Roma "La Sapienza", 2015). In Coluccia R. 2009 (*Città*, nn. 8, 12, 21, 27, 30) si dà dettagliatamente notizia di tutti i testi notarili pugliesi del sec. XV. Oggetto della mia ricerca sono i manoscritti conservati presso l'Archivio di Stato di Bari, nel fondo "atti notarili", così suddivisi: Angelo Benedetto de Bitricto (Bitonto, 1462-1489: 6 mss., 35 pezzi in volgare); Antonino de Juliano (Bitetto, 1466-1521: 10 mss., 23 pezzi in volgare + l'inventario di dote in latino con volgarismi lessicali qui analizzato); Pellegrino Coccia (Bitonto, 1481-1484: 2 mss., 4 pezzi in volgare); Antonio Abinantino (Bitonto, 1490-1495: 5 mss., 5 pezzi in volgare). Ulteriori notizie sono reperibili in Coluccia C. 2012; Castrignanò 2014b.

notarile, relativamente agli àmbiti della quotidianità[2]. Il contributo si sviluppa in tre fasi: in § 2. edizione del testo; in § 3. analisi dei volgarismi in esso contenuti; in § 4. riflessioni sui dati.

2. Il testo[3]

2.1. Regesto

Bari, Archivio di Stato, fondo "Atti notarili di Bitetto", notaio Antonino de Juliano, ms. 72 (1490), cc. 33v-34v. Bitetto (BA), 7 ottobre 1490, VIII indizione (i.e. 7 ottobre 1489): il notaio Antonino de Juliano registra il contratto di matrimonio stipulato, presenti i rispettivi suoceri, tra Francesco Urso e Cecca De Marino. Il contratto reca (c. 34r) la dote portata dalla sposa novella al marito. Documento redatto in latino con numerosi volgarismi lessicali. Ci è giunta anche la stesura di prova dell'inventario, identica (salvo variazioni minime non significative) a quella definitiva (ms. 72, 1490, c. 113r).

2.2. Trascrizione

[*c. 33v*] *Pro magistro Antonio Marino quondam, et Angelj Ursj de Bitecto. Eodem die, Bitecto. Coram predictis judice, notaro et testibus et cetera, Franciscus quondam Nicolaj magistrj Angelj de Bitecto et Cecza eius uxor, filia Marinj Antoni De Marino de Bitecto …* | [*c. 34r 1*] Ite(m), par unu(m) de *nipedilj* novj p(er) lecto. | Ite(m), *p(ar)aturas* quatuor novas p(er) lecto. | Ite(m), *mataraciu(m)* unu(m) cu(m) *coschis* d(e) | *acza* te(n)ta[4], novu(m), plenu(m) lane; et ||$_5$ lana(m) alterius *mataracij*. Ite(m), tunica(m) | una(m) valoris unce unius, p(er) qua Fran(ciscu)s | est obligat(us), cuidam de Botonto jn empcio(n)e | dicte tunice. Ite(m), par unu(m) de *calcejs* | valoris taror(um) q(ui)nq(ue). Ite(m), par unu(m) ||$_{10}$ de *paternoster* de

---

[2] Sull'importanza degli inventari notarili come fonte lessicografica, e più in generale per la conoscenza degli antichi volgari meridionali, insistono, tra gli altri: Aprile / Danese 2008, 237-240; Baldelli 1971, 183-194; Coluccia R. / Aprile 1997, 241; Ferrari 2011, 55-57. Il più aggiornato quadro d'insieme (con particolare riferimento ai documenti provenienti dagli *scriptoria* di Napoli, Gaeta, Amalfi, Salerno e Benevento) è rappresentato da Sornicola-Greco 2012. Su un piano più generale, si legga l'autorevole parere di Max Pfister: «Nessun lessicologo delle lingue romanze nega l'importanza per la conoscenza dei lessici settoriali dei documenti scritti nel latino medievale adoperato dagli scribi medievali delegati a redigere documenti notarili o cancellereschi. Per i secoli anteriori all'anno Mille il latino medievale rappresenta spesso l'unica fonte. Non di rado la prima attestazione di una forma romanza si trova nel latino medievale: la forma volgare, cioè, in veste latina.» (Pfister 2002, 2).

[3] Per l'edizione del testo si seguono le norme editoriali generalmente raccomandate per la pubblicazione dei documenti notarili medievali (cfr. Tognetti 1982). La trascrizione è conservativa; si interviene solo nei seguenti casi: scioglimento delle abbreviazioni tra parentesi tonde; segnalazione dei volgarismi in corsivo grassetto; uso del corsivo tondo per distinguere le parti formulari dalle parti dispositive; segnalazione del confine di rigo con una barra verticale (due barre verticali a 5 e multipli); numerazione delle righe di testo (ogni 5 righe); introduzione della punteggiatura secondo l'uso moderno.

[4] *te(n)ta*: cioè 'tinta, colorata' da lat. TĬNCTUS < TĬNGĔRE (DELIn: *tingere*). Attestato nei testi notarili di area lucana a partire dal sec. XVI: a. 1541, Inventario dotale di Marsico nuovo (luc.a., Compagna 1983, 136: *tenta*).

calamita nigris. | Ite(m), *dublecta* duo *stracta* ad *ramba(m)* | p(er) tabula nova. Ite(m), de ere[5] laborato | libras duodecim cum dimidia. | Ite(m), *buchale* unu(m) d(e) *peltro* novu(m). Ite(m), ||$_{15}$ *stangniata(m)* una(m) de *pelt(r)o* novam. | Ite(m), par unu(m) de *jncinelljs* d(e) ferro novjs. | Ite(m), *palecta(m)* una(m) nova(m) d(e) ferro. Ite(m) | *gractarola(m)* una(m) nova(m) d(e) ferro. Ite(m), | *vegete(m)* una(m) nova(m) vacua(m) p(er) vino ||$_{20}$ capacitatis salmar(um) tri(um), et *cascionu(m)* | unu(m). *Ad qua quidem bona solvenda et assignanda …* | [*c. 34v*] *… juraverunt et cetera jntus in dicta domo dotalj coram Antonino et cetera.*

3. Analisi lessicale

3.1. Criteri di analisi

Ogni lemma è seguito dalla marca grammaticale e dal significato tra apici. Nei rinvii a testo si indicano carta e rigo in cui compare la parola analizzata. Le entrate lessicali, ordinate alfabeticamente, sono costituite dalle forme attestate, senza interventi di lemmatizzazione o regolarizzazioni delle allografie. La presentazione è così articolata: in I. si indica la diffusione diatopica della parola (da Nord a Sud della Penisola) privilegiando le attestazioni nei dialetti dell'Italia meridionale; in II.[6] si riporta la più antica datazione del lemma in area italoromanza e nei testi pugliesi; in III. si propone l'etimologia della parola.

3.2. Lemmario

acza = s.f., 'matassa di filo grezzo, di canapa o di lino', (t. 1) r. 4.[7] I. Secondo l'AIS (VIII 1504-1505) il tipo *'accia*' è prevalentemente settentrionale (Piemonte nord-orientale, Lombardia, Canton Ticino, Trentino occidentale, Veneto occidentale), mentre secondo la medesima fonte il tipo corrispondente in Puglia è *'matassa*'. La voce è attestata in Abruzzo-Molise (DAM: *accə*); nel Salento (VDS: *azza*); in Calabria (NDC: *azza*); in Sicilia (VS: *accia*). II. Prima attestazione: 1278-79, Documenti fiorentini (fior.a., Castellani 1952, s.v. *accia*); testi pugliesi: ante 1487, Inventari di Angilberto del Balzo (salent.a., Petracca 2013, s.v. *acza*). III. lat. ACĬA (LEI 1, 402 37; REW 102).

buchale = s.m., 'grosso bicchiere in terracotta o in latta, con manico, usato per mescere il vino o altre bevande', (t. 1) r. 14. I. Secondo l'AIS (V 968) il tipo *'boccale*' è di area altomeridionale, mentre in Terra di Bari sono predominanti i tipi lessicali *'garra*' ~ *'garrafa*'. La parola ricorre nelle seguenti aree: in Abruzzo-Molise (DAM: *bbuccalə*); in Basilicata (DDB 17791: *vekkələ*); a Grumo Àppula, in area apulo-barese (LEI 7, 1263 12: *veccuéle*); nel Salento (VDS: *uccala ~ uccale*); in Calabria (NDC: *vucale*); in Sicilia (VS: *ucàli*). II. Prima attestazione: 1380, Testi siciliani (sic.a., Rinaldi 2005, s.v. *buchali*); testi pugliesi: a. 1448, Nicolò di Ingegne, *Libricto di pestilencia* (salent.a., Castrignanò-i.s./a: s.v. *bucale*); ante 1487, Inventari

[5] *ere*: cfr. fr.ant. (sec. XII) *ere* m. 'ottone' < lat. AES, -RIS 'rame, bronzo' (FEW 24, 229a).

[6] Si ricorre alle sigle utilizzate nel LEI (cfr. Pfister / Schweickard 2012). Le citazioni sono tratte dalle edizioni critiche di riferimento (se esistenti); diversamente, si ricorre alla lezione adottata nel TLIO, nel *corpus* dell'OVI o nel LEI.

[7] La grafia <*cz*> per /tts/ è tipica delle scritture meridionali del periodo (Coluccia R. 2002, 40). Esempi nei testi lucani e baresi (Braccini 1964, 243-244; Compagna 1983, 51; De Blasi 1982, 66); nel Salento (Greco 2008, 36-37; Maggiore 2012, 332; Sgrilli 1983, 35-36); in area napoletana e siciliana (Corti 1956, cviii; Rinaldi 2005, II 356).

di Angilberto del Balzo (salent.a., Petracca 2013, s.v. *bucale*). III. lat.tardo BAUCĀLEM, dal gr. BAUKÁLIS (DELIn: *boccale*); lat. BAUCALIS (LEI 5, 618 20).

calamita = s.f., 'pietra nera magnetica', (t. 1) r. 10. I. L'AIS (III 591) localizza il tipo *ˊcalamita* a Leuca (ma con diverso significato: 'quercia'; cfr. VDS: *calamita*, in varie località del Salento). La parola ricorre con il significato 'pietra nera magnetica' nelle seguenti aree: in Abruzzo-Molise (DAM: *calamitrə*); in Calabria (NDC: *calamita*); in Sicilia (VS: *calamita*). II. Prima attestazione: 1249 ca., Piero della Vigna, *Poi tanta caunoscienza* 13 (it.a., Macciocca 2008, 267: *calamita*). III. gr. KALAMITĒS (LEI 9, 772 10); lat.mediev. CALAMITA, da lat.tardo CALAMITES, da lat. CALĂMUS (DEI: *calamita*; DELIn: *calamita*).

calcejs = s.m., 'calzoni', (t. 1) r. 8. I. Alla forma *calcejs* va ricondotto il tipo lessicale *ˊcausi* (AIS VIII 1559-1560), tuttora vivente nelle seguenti aree: Salento (VDS: *cáusi*); Calabria (NDC: *cauzi*); Sicilia (VS: *causi*).[8] II. Prima attestazione: 1467, F. Colonna (it.a., LEI 9, 1159 1: *calcei*).[9] III. lat. CĂLCEUS (LEI 9, 1095 n. 3; 1159 1).[10]

cascionum = s.m., 'cassone', (t. 1) r. 20. I. Il tipo lessicale *ˊcascionum*, con grafia <*sci*> per /ʃ/, è di provenienza settentrionale (AIS II 274); forse forma di origine galloromanza (LEI 11, 754 27-44)[11]; va separato dal tipo *ˊcassone*, con l'esito /*ss*/ < -PS-, caratterizzante il resto dell'Italoromània (AIS cit.; LEI 11, 715-718).[12] La forma è reperibile nel Salento (VDS: *cašciune*). II. Prima attestazione: ante 1487, Inventari di Angilberto del Balzo (salent.a., Petracca 2013, s.v. *cassione*)[13]. III. lat. CĂPSA (DELIn: *cassone*; LEI 11, 696 29; 715 18; FEW 2, 313b; REW 1658, Faré).

coschis = s.m., 'coperta decorativa da letto; copriletto', (t. 1) r. 4.[14] I. La forma è reperibile in area brindisina, per l'esattezza a Ceglie Messapico (VDS: *cošchə*). II. Prima attestazione:

nessuna attestazione in volgare; a. 1489, Antonino de Juliano (lat.mediev.bar.: *coschis*). III. lat. CŎXA (REW 2292, Faré).[15]

---

[8] A proposito della velarizzazione della laterale preconsonantica nei nessi -LC-/-LS-/-LZ-, cfr. Rohlfs 1966/69: § 267 e Avolio 1995, 46-47.

[9] Il lat.mediev. offre attestazioni più antiche (M. Pfister): lat.mediev.bar. *parum de calzis* 'calzari, calzoni' (s.d., CDBar 3, Laporta 162); lat.mediev.nap. *uno pare de calcze* 'id.' (1373, Bevere,ASPNap 22, 323). Le citazioni sono tratte dalle schede conservate negli archivi del LEI – Universität des Saarlandes (DE). Ringrazio sinceramente Max Pfister e Wolfgang Schweickard per avermi permesso di utilizzare il ricchissimo materiale lessicografico conservato in questi archivi.

[10] L'AIS (VIII 1559-1560) registra anche il tipo *ˊcalza*, panitaliano, attestato sin dal 1178-82 nei documenti notarili savonesi (lig.a., TLIO: *calza*); nel 1373 la forma compare in documenti notarili campani (lat.mediev.camp., Pfister 2002, s.v. *calcie*). Il tipo *ˊcalza* deriva da lat.tardo CĂLCEA (REW 1495, Faré).

[11] Cfr. prov.a. (sec. XIV) *caison* m. 'piccola cassa' (FEW 2, 313b).

[12] Il tipo lessicale *ˊcassone* si trova: a Napoli (D'Ambra: *cassone*); in Abruzzo-Molise (DAM: *cassonə*). Prima attestazione: a. 1325, Documenti senesi (sen.a., TLIO: *cassone*); in area meridionale: a. 1488, Conto di Lauria (luc.a., Compagna 1983, 74: *cassone ~ cassunj*).

[13] La forma *caxionum* compare già nel 1461 in un testo redatto in lat.mediev.lig. (LEI 11, 754 n. 4).

[14] La grafia <*schi*> per /ʃ/, genericamente meridionale, è attestata nel Salento (Sgrilli 1983, 31) in area napoletana (Coluccia R. 1987, 229) e in Sicilia (Rinaldi 2005, II 345).

[15] Da *ˊcoscia* deriva anche il tipo congenere *ˊcoscino*, attestato sin dal sec. XIV nel meridione d'Italia: sec. XIV, Capitoli dei Disciplinati di Maddaloni (nap.a., Matera / Schirru 1997, s.v. *cossino*); ante 1487, Inventari di Angilberto del Balzo (salent.a., Petracca 2013, ss.vv. *cossino ~ cusino ~ chissino*).

dublecta = s.f., ‘tovaglia confezionata con panno di lino o bambagia piegato in due’, (t. 1) r. 11. I. La forma ˝*dobletta*˃ al femminile, probabilmente di origine galloromanza[16], vive in alcune varietà settentrionali: a Venezia (CortelazzoDiz: *dobléta*); in engad. (DRG 5, 461b: *dubletta*). II. Prima attestazione: a. 1498, Ferraiolo, *Cronaca* (nap.a., Coluccia R. 1987, s.v. *dobretta*).[17] III. lat. DŬPLUS (FEW 3, 185a-b; REW 2802).

gractarolam = s.f., ‘grattugia’, (t. 1) r. 18. I. Il tipo ˝*grattarola*˃ con il significato di ‘grattugia’ vive nelle seguenti aree: Calabria (NDC: *grattalora*); Sicilia (VS: *grattalora*).[18] L’AIS (II 240) localizza il tipo ˝*grattarola*˃ nel bergamasco (con il significato di ‘tirabrace’). In Puglia, con questo significato, si hanno i tipi lessicali ˝*forchetta*˃ e ˝*rataviẹḍḍu*˃ (AIS cit.). II. Prima attestazione: a. 1348, Angelo Senisio, *Declarus* (sic.a., Marinoni 1955, s.v. *gractarola*).[19] III. germ. *KRATTŌN, forse attraverso il prov. *gratar* (DELIn: *grattare*; FEW 16, 374); germ. KRATTEN (REW 4764).[20]

jncinelljs = s.m., ‘uncinetti, arnesi simili a grossi aghi, con la punta a forma di uncino, usati per confezionare pizzi, lavori a maglia o a rete’, (t. 1) r. 16. I. La forma *jncinelljs* nasce come diminutivo di ˝*incino*˃. Il tipo lessicale ˝*incino*˃, nella forma aferetica ˝*’ncino*˃, è attestato in area meridionale estrema: in Calabria (NDC: *ncinu*); nel Salento (VDS: *ncinu ~ ncini*); in Sicilia (VS: *ncinu*). II. Prima attestazione: sec. XIV, Lorenzo Rusio, *Mascalcia* (it.merid.a., Aurigemma 1998, 181: *incinu*);[21] testi pugliesi: a. 1465, Roberto de Perillo (bar.a., Coluccia R. / Aprile 1997, s.v. *jncini*). III. lat.mediev. INCĪNUS (DEI: *incino*); anche da lat. ŭNCĪNUS (REW 9055).

mataracium = s.m., ‘materasso’, (t. 2) r. 3 *mataracium*, r. 5 *mataracij*. I. Il tipo ˝*matarazzo*˃ è panitaliano (AIS V 905). In area meridionale si ritrova: in Abruzzo-Molise (DAM: *matarazzə*); a Napoli (D’Ambra: *matarazzo*); in Calabria (NDC: *matarazzu*); nel Salento (VDS: *matarazzu*); in Sicilia (VS: *matarazzu*). II. Prima attestazione: a. 1253, Lettere sangimignanesi (it.a., OVI: *materasse*);[22] testi pugliesi: ante 1487, Inventari di Angilberto del Balzo (salent.a., Petracca 2013, s.v. *mataraczo*). III. lat.mediev. MAT(A)RACIUM < ar. MAṬRAḤ(A) (DELIn: *materasso*; FEW 19, 124; REW 5415).

nipedilj = s.m., ‘fiocchi di lana o di cotone per riempire il cuscino’. (t. 1) r. 1. I. Forse vicino al tipo lessicale ˝*nìppulo*˃ attestato a Napoli (DDN: *nìppulo*) e in Calabria (NDC: *nippu*). Probabilmente di origine galloromanza.[23] II. Prima attestazione: nessuna attestazione in volgare;

---

16 Cfr. fr.ant./fr.medio *doublier* f. ‘tovaglia piegata in due per coprire il tavolo’ (FEW 3, 185b).

17 La forma ˝*dobletto*˃, al maschile, vive nelle seguenti aree: Sicilia (AIS VIII 1572: *drubéttu*; VS: *dubbrettu*); in Calabria (NDC: *dubriettu*); nel Salento (VDS: *duboletto*). Il lemma compare per la prima volta nel sec. XIII nelle Constitutiones Frederici I regis Siciliae (lat.mediev. sic., GMIL, III 199c: *dublectus*). Prima attestazione nei testi pugliesi: ante 1487, Inventari di Angilberto del Balzo (salent.a., Petracca 2013, s.v. *dubletto*). Altra attestazione in testi meridionali: a. 1562, Inventario di Marsico Vetere (luc.a., Compagna 1983, 162: *doblecto*).

18 La forma reperibile in Calabria e in Sicilia (*grattalora*) presenta metatesi (Rohlfs 1966/69: §§ 322-323).

19 Altre attestazioni: a. 1460, Statuti della Val Seriana (lat.mediev.berg., GMIL, IV 104a: *gratarola*); a. 1472, Inventario di Rapolla (luc.a., Compagna 1983, 51: *gractharola*).

20 Cfr. anche: a. 1465, Roberto de Perillo (bar.a., Coluccia R. / Aprile 1997, s.v. *gractacaso*).

21 Altre attestazioni: sec. XIII, Testi notarili piacentini (lat.mediev.emil., GDLI: *incino*); a. 1488, Conto di Lauria (luc.a., Compagna 1983, 74: *ancino*).

22 Altra attestazione: a. 1488, Conto di Lauria (luc.a., Compagna 1983, 74: *mataraczi*).

23 Cfr. fr. *nippes* f.pl. (sec. XV) ‘batuffoli di lana o di pelo animale pregiato’ (DELF 308b; FEW 14, 112b).

a. 1489, Antonino de Juliano (lat.mediev.bar.: *nipedilj*). III. Dal fr. *nippes*, da germ. *WÁDANA- (DELF 308b; FEW 14, 111a).

palectam = s.f., 'paletta da fuoco', (t. 1) r. 17. I. Il tipo *'paletta'* è panmeridionale (AIS V 932). È attestato: in Abruzzo-Molise (DAM: *palèttə*); a Napoli (D'Ambra: *paletta*); in Basilicata (DDB 10359: *palètt*); nel Salento (VDS: *palètta*); in Calabria (NDC: *palella*); in Sicilia (VS: *paletta*). II. Prima attestazione: sec. XIV, Franco Sacchetti, *Trecentonovelle* (it.a., OVI: *paletta*).[24] III. lat. PĀLA (DELIn: *paletta*; FEW 7, 477a; REW 6154, Faré).

paraturas = s.f., 'corredo; biancheria nuziale da letto', (t. 1) r. 2. I. L'AIS (I 70) con lo stesso significato registra il tipo *'parata'* in area emiliana, mentre per la Puglia propone i tipi *'robbe' ~ 'corredo' ~ 'dote'*. La forma *'paratura'* vive ancora: in area abruzzese e molisana (DAM: *paraturə*); in Calabria, nell'accezione di 'follone' (NDC: *paratura*). II. Prima attestazione: ante 1381, Angelo Senisio, *Caternu* (sic.a., Rinaldi 1989, s.v. *paratura*). III. lat.crist. (Tertulliano) PARATŪRA (DEI: *paratura*); da lat. PARĀRE (FEW 7, 627a; REW 6229).

paternoster = s.m., 'coroncina del rosario', (t. 1) r. 10. I. Il tipo *'paternostro'*, essendo ricalcato sul nome della più ecumenica tra le preghiere cristiane, è attestato in tutto il dominio italoromanzo (AIS IV 801). In area meridionale, con questo significato, si ritrova: in Abruzzo-Molise (DAM: *patrənuostrə*); nel Salento (VDS: *paternoster*); in Sicilia (VS: *patinnostru*). II. Prima attestazione: fine sec. XIII, attribuibile a Dante, *Fiore* LII 13 (it.a., Contini 1984, 106: *paternostri*); testi pugliesi: ante 1487, Inventari di Angilberto del Balzo (salent.a., Petracca 2013, s.v. *paternostri*). III. lat. PĂTER NŎSTER (DELIn: *paternostro*).

peltro = s.m., 'lega metallica, di colore simile all'argento, usata per foggiare utensili domestici, soprattutto stoviglie da cucina', (t. 2) r. 14, r. 15. I. Secondo l'AIS (V 974) il tipo *'peltro'* è di area lombarda (con il significato di 'piatto tondo metallico'). II. Prima attestazione: ante 1313, Dante (*Inf.* I 103). III. lat. PĔLTRUM (REW 6382, Faré); lat. *PILTRUM (FEW 8, 504).

rambam = s.f., 'macchina simile al telaio usata per la rifinitura dei tessuti', (t. 1) r. 11. I. Di incerta localizzazione, forse di provenienza galloromanza.[25] II. Prima attestazione: a. 1570, Dote di Lavello (luc.a., Compagna 1983, 186: *ramma*[26]). III. fr.ant. *rame* 'telaio' (GDLI: *ramma*), da ant.francone *HRAMA (FEW 16, 235b).

stangniatam = s.f., 'recipiente di stagno, o in terracotta ma stagnato', (t. 1) r. 15.[27] I. L'AIS (V 957) localizza il tipo *'stagnata'* in Abruzzo. Con lo stesso significato il lemma è attestato: nel Salento (VDS: *stangatu*); in Calabria (NDC: *stagnata*). II. Prima attestazione: 1361-67, Inventari degli argenti della camera dell'arme del Palagio del popolo di Firenze (fior.a., OVI: *stagnata*); testi pugliesi: ante 1487, Inventari di Angilberto del Balzo (salent.a., Petracca 2013, s.v. *stagnata*). III. lat. STĀGNUM (DELIn: *stagno*; FEW 12, 226b; REW 8217).

stracta = agg., 'tirata, stirata', (t. 1) r. 11. I. Voce dotta, forse di provenienza galloromanza.[28] II. Prima attestazione: 1431-38, Matteo Palmieri (fior.a., GDLI: *strato*). III. lat. EXTRACTUM (FEW 3, 332a; REW 3096).

vegetem = s.f., 'vaso per vino, botte', (t. 1) r. 19. I. Di incerta localizzazione. II. Prima attestazione: nessuna attestazione in volgare; sec. XIII, Costantino Da Orvieto, *Vita Beati*

---

[24] Altra attestazione: a. 1488, Conto di Lauria (luc.a., Compagna 1983, 74: *palecta*).

[25] Cfr. fr.medio (1405) *ranme* f. 'macchina usata per tirare e seccare i tessuti' (FEW 16, 235b).

[26] La forma lucana *ramma* presenta assimilazione consonantica progressiva (Rohlfs 1966/69: § 331).

[27] Su <*ngn*> per /ɲ/, grafia panitaliana, cfr. Baldelli 1971, 140-141; Coluccia R. 2002, 39-40; 67.

[28] Cfr. fr.ant./fr.medio (sec. XV) *estrait* agg. 'tirato; riferito al drappo di lana' (FEW 16, 235b).

Andreae Galeranis (lat.mediev.sen., GMIL, VIII 260c: *vegetem*). III. lat.mediev. VEGETEM (GMIL cit.).[29]

4. Conclusioni

Colpisce in primo luogo la presenza di voci settentrionali (prevalentemente lombarde e venete) nei testi notarili baresi. Nel Medioevo mercanti settentrionali frequentavano assiduamente le città pugliesi, portando al séguito delle proprie merci le parole per designarle.[30] È probabile che le voci di provenienza settentrionale abbiano affiancato quelle indigene, per lo meno nei casi di possibile sinonimia, decretando la nascita delle serie lessicali 'ridondanti' registrate dai vocabolari dialettali: *accia ~ matassa*; *cascione ~ cassone ~ caššetta ~ cassetta*; *paratura ~ corredo ~ robbe ~ dote*. Al tramite dei mercanti settentrionali sarebbe da ricondurre anche la presenza dei gallicismi *dobletta*, *ere*, *nipedilj*, *rambam, stracta*. È da notare, in via preliminare, che lo stesso fenomeno potrebbe essere ascritto all'influenza culturale esercitata dalla dominazione angioina in Terra di Bari fino alla prima metà del sec. XV (cfr. Sabatini 1975).

Alcune testimonianze ci informano sulla presenza di mercanti settentrionali (o di merci di analoga provenienza) in Puglia: nelle *Lettere copertinesi-leccesi* (secc. XIV-XV) due mercanti salentini di origine ebraica si rivolgono per questioni di affari a un mercante veneziano (Stussi 1982, 155-181); in altri testi notarili baresi compaiono: «Victorem Salvaticum de Venecijs … mercatorem venetum» e «Pierro da Verona» (ASB, *Notarile*, Bitonto, Angelo Benedetto de Bitricto, ms. 45 (1468), 3 settembre 1467 – I ind., cc. 4r-4v); nel *Conto della fabbrica e fosso di Manfredonia* (1487-91) si cita più volte un mercante di legnami di nome «Biasio Lombardo» (Salvati 1968, 87); negli *Inventari* di Angilberto del Balzo, conte di Ugento e duca di Nardò (ante 1487) si legge: «Item peczo uno de panno ruso de Verona de palmi iii» (Petracca 2013, 75).

A tutto ciò è da aggiungere che nel 1464 le *Universitates* di Bari, Palo del Colle e Modugno vengono donate da Ferrante I d'Aragona a Sforza Maria Sforza, figlio del duca di Milano, al cui séguito è lecito ritenere che giungessero in Terra di Bari mercanti e funzionari lombardi. Nel 1465-66 gli Sforza commissionano a tre notai del luogo (Roberto de Perillo, Angelo de Cassafro e un anonimo) gli inventari delle armi e dei beni rinvenuti a Bari e a Palo del Colle al momento del loro insediamento.[31]

Università del Salento (Lecce) Vito Luigi CASTRIGNANÒ

[29] La forma vegetem è vicina al tipo 'veggia' (con lo stesso significato), già attestato in Dante: ante 1313, Inf. XXVIII 22, da lat.tardo VEIA (REW 9177).

[30] Sull'importanza dei mercanti come mediatori nella diffusione di usi linguistici, si veda la recente sintesi di Ricci 2011 (con relativa bibliografia).

31 Notizie dettagliate su questi inventari (tuttora inediti o pubblicati in edizioni poco affidabili) sono reperibili in Coluccia R. / Aprile 1997, 241-242 e note 2, 3, 4.

Bibliografia

Dizionari e repertori lessicali

AIS = Jaberg, Karl / Jud, Jacob, 1972 [1928-1940]. *Sprach und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, ris. anast., Liechtenstein, Kraus Reprint.

CortelazzoDiz = Cortelazzo, Manlio, 2007. *Dizionario veneziano della lingua e della cultura popolare nel XVI secolo*, Limena (PD), La linea.

D'Ambra, Raffaele, 1969 [1873]. *Vocabolario napolitano-toscano domestico di arti e mestieri*, Bologna, Forni.

DAM = Giammarco, Ernesto, 1969-1979. *Dizionario abruzzese e molisano*, 4 voll., Roma, Edizioni dell'Ateneo.

DDB = Bigalke, Rainer, 1980. *Dizionario dialettale della Basilicata: con un breve saggio sulla fonetica, un'introduzione sulla storia dei dialetti lucani e note etimologiche*, Heidelberg, C. Winter.

DDN = Altamura, Antonio, 1956. *Dizionario Dialettale Napoletano*, Napoli, F. Fiorentino Editore.

DEI = Alessio, Giovanni / Battisti, Carlo, 1950-1957. *Dizionario Etimologico Italiano*, 5 voll., Firenze, Barbera.

DELF = Bloch, Oscar / von Wartburg, Walther, 1975 [1932]. *Dictionnaire Étymologique de la Langue Française*, Paris, Pressess Universitaires de France.

DELIn = *Il nuovo Etimologico. DELI – Dizionario Etimologico della Lingua Italiana* di Manlio Cortelazzo e Paolo Zolli, seconda edizione in volume unico e Cd-rom, a cura di Manlio Cortelazzo e Michele A. Cortelazzo, Bologna, Zanichelli, 1999.

DRG = *Dicziunari Rumantsch Grischun. Publichà da la Società retorumantscha*, Chur, 1939 e segg.

Faré, Paolo A., 1972. *Postille italiane al «Romanisches Etymologisches Wörterbuch» di W. Meyer-Lübke. Comprendenti le «Postille italiane e ladine» di Carlo Salvioni*, Milano, Istituto Lombardo di Scienze e Lettere.

FEW = von Wartburg, Walther, 1922 e segg. *Französisches Etymologisches Wörterbuch: eine Darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, Bonn-Leipzig-Tübingen-Basel, B.G. Teubner.

GDLI = Battaglia, Salvatore / Bàrberi Squarotti, Giorgio, 1960-2002. *Grande dizionario della lingua italiana*, 22 voll. + suppl., Torino, UTET.

GMIL = Du Cange, Charles, 1883-1887 [1710]. *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, 10 voll., Niort, L. Favre imprimeur-éditeur.

LEI = Pfister, Max / Schweickard, Wolfgang, 1979 e segg. *Lessico Etimologico Italiano*, Wiesbaden, Reichert.

NDC = Rohlfs, Gerhard, 1977. *Nuovo dizionario dialettale della Calabria*, Ravenna, Longo.

OVI = *Corpus OVI dell'Italiano antico*, Istituto Opera del Vocabolario Italiano, CNR-OVI, consultabile al sito <http://gattoweb.ovi.cnr.it>.

REW = Meyer-Lübke, Wilhelm, 1972. *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, C. Winter.

TLIO = *Tesoro della lingua italiana delle origini*, già diretto da Pietro G. Beltrami presso il CNR-OVI, consultabile al sito <http://tlio.ovi.cnr.it/TLIO/>.

VDS = Rohlfs, Gerhard, 1976. *Vocabolario dei dialetti salentini: Terra d'Otranto*, 3 voll., Galatina, Congedo.

VS = *Vocabolario siciliano*, fondato da Giorgio Piccitto, poi diretto da Giovanni Tropea e Salvatore C. Trovato, 5 voll., Catania-Palermo, Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani, Opera del vocabolario siciliano, 1977-2002.

Testi e studi

Aprile, Marcello / Danese, Francesca, 2008. «La produzione statutaria e notarile in terra di Bari e terra d'Otranto come fonte dialettologica», in: De Angelis, Alessandro (ed.)*, I dialetti meridionali tra arcaismo e interferenza. Atti del Convegno Internazionale di Dialettologia (Messina, 4-6 giugno 2008)*, Palermo, Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani ("Bollettino del Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani. Supplementi", vol. XVI), 237-265.

Aurigemma, Luisa, 1998. *La "Mascalcia" di Lorenzo Rusio nel volgarizzamento del codice Angelicano V.3.14*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.

Avolio, Francesco, 1995. *Bommèsprə: profilo linguistico dell'Italia centro-meridionale*, San Severo, Gerni.

Baldelli, Ignazio, 1971. *Medioevo volgare da Montecassino all'Umbria*, Bari, Adriatica.

Braccini, Mauro, 1964. «Frammenti dell'antico lucano», *Studi di filologia italiana* 22, 205-362.

Castellani, Arrigo, 1952. *Nuovi testi fiorentini del Dugento*, Firenze, Sansoni.

Castrignanò, Vito Luigi, 2014a. *Il "Librecto di pestilencia" (1448) di Nicolò di Ingegne, "cavaliero et medico" di Giovanni Antonio Orsini del Balzo*, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medio Evo – Centro studi Orsiniani (Fonti e Studi per gli Orsini di Taranto – Fonti 4), 2014.

Castrignanò, Vito Luigi, 2014b. «Dal latino al volgare: il cambiamento di codice nei testi notarili pugliesi del sec. XV (con un saggio di edizione critica e spoglio linguistico). Nuove acquisizioni dalla banca dati ADAMaP», in: *Dal manoscritto al web: canali e modalità di trasmissione dell'italiano. Tecniche, materiali e usi nella storia della lingua. Atti del XII Congresso SILFI (Helsinki,18-20 giugno 2012)*, a cura di Suomela-Härmä, E. / Garavelli, E., Firenze, Franco Cesati, I, 81-91.

Coluccia, Chiara, 2012. «Un autografo notarile pugliese del 1371», *Studi Linguistici Italiani* 38/1, 3-27.

Coluccia, Rosario / Aprile, Marcello, 1997. «Lessico quotidiano e cultura materiale in inventari pugliesi del secondo Quattrocento», in: Holtus, Günter / Kramer, Johannes / Schweickard, Wolfgang (ed.). *Italica et Romanica. Festschrift für Max Pfister zum 65. Geburstag*, Tübingen, Niemeyer, I 241-263.

Coluccia, Rosario, 1987. Ferraiolo, *Cronaca*, Edizione critica a cura di R. C., Firenze, Accademia della Crusca.

Coluccia, Rosario, 2002. *Scripta mane(n)t. Studi sulla grafia dell'italiano*, Galatina, Congedo.

Coluccia, Rosario, 2009. «Migliorini e la storia linguistica del Mezzogiorno (con una postilla sulla antica poesia italiana in caratteri ebraici e in caratteri greci)», *Studi Liunguistici Italiani* 35/2, 161-206.

Compagna, Anna Maria P. C., 1983. *Testi lucani del Quattro e del Cinquecento. I. Testi*, Napoli, Liguori.

Contini, Gianfranco, 1984. *Il Fiore* e *Il Detto d'Amore* attribuibili a *Dante Alighieri*, a cura di G. C., Milano, Mondadori (Società Dantesca Italiana – Edizione Nazionale).

Corti, Maria, 1956. Pietro Jacopo De Jennaro, *Rime e lettere*, a cura di M. C., Bologna, Commissione per i testi di lingua ("Collezione di opere inedite o rare pubblicate dalla Commissione per i testi di lingua", vol. 120).

De Blasi, Nicola, 1982. *Tra scritto e parlato. Venti lettere mercantili meridionali e toscane del primo Quattrocento*, Napoli, Liguori.

Ferrari, Valentina, 2011. «Indagini lessicali sul "Codice diplomatico amalfitano": l'architettura nel XII secolo», *Bollettino Linguistico Campano* 19/20, 55-89.

Greco, Rosa Anna, 2008. *La grammatica latino-volgare di Nicola de Aymo (Lecce, 1444): un dono per Maria d'Enghien*, Galatina, Congedo.

Macciocca, Gabriella, 2008. *Piero della Vigna*, in: Antonelli, Roberto / Coluccia, Rosario / Di Girolamo, Costanzo (ed.). *I poeti della Scuola siciliana*, 3 voll. (*I. Giacomo da Lentini*, Edizione critica con commento a cura di R. A.; *II. Poeti della corte di Federico II*, Edizione critica con commento diretta da C. D. G.; *III. Poeti siculo-toscani*, Edizione critica con commento diretta da R. C.), Milano, Mondadori Meridiani, II 263-323.

Maggiore, Marco, 2012. *Un commento al "Teseida" di Boccaccio di provenienza salentina (II metà del XV secolo)*, Tesi di dottorato in "Linguistica storica e storia linguistica italiana", XXV ciclo, Sapienza Università di Roma.

Marinoni, Augusto, 1955. *Dal «Declarus» di A. Senisio: i vocaboli siciliani*, Palermo, Centro di studi filologici e linguistici siciliani.

Matera, Vincenzo / Schirru, Giancarlo, 1997. «Gli Statuti dei Disciplinati di Maddaloni. Testo campano del XIV secolo», *Studi Linguistici Italiani* 23/1, 47-88.

Petracca, Luciana, 2013. *Gli inventari di Angilberto del Balzo conte di Ugento e duca di Nardò. Modelli culturali e vita di corte del Quattrocento meridionale (Paris, Bibliothèque Nationale de France, ms. Latin 8751 D)*, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medioevo – Centro di Studi Orsiniani (Fonti e studi per gli Orsini di Taranto – Fonti 3).

Pfister, Max / Schweickard, Wolfgang, 2012. *Lessico Etimologico Italiano. Supplemento bibliografico 2012*, con la collaborazione di Thomas Hohnerlein, Antonio Lupis, Gunnar Tancke. Progetto informatico di Antonio & Nicola Max Lupis, Wiesbaden, Reichert.

Pfister, Max, 2002. «Glossario latino medievale del Regno di Napoli. Parte prima: Napoli, Terra di Lavoro, Principato», *Bollettino Linguistico Campano* 2, 1-14.

Ricci, Alessio, 2011. «Mercanti e lingua», in: *Enciclopedia dell'Italiano*, diretta da Raffaele Simone, con la collaborazione di Gaetano Berruto e Paolo D'Achille, Roma, Istituto Treccani, 870-873.

Rinaldi, Gaetana Maria, 1989. *Il «Caternu» dell'abate Angelo Senisio. L'amministrazione del monastero di San Martino delle Scale dal 1371 al 1381*, 2 voll., Palermo, Centro di Studi filologici e linguistici siciliani.

Rinaldi, Gaetana Maria, 2005. *Testi d'archivio del Trecento*, 2 voll., Palermo, Centro di studi filologici e linguistici siciliani.

Rohlfs, Gerhard, 1966/69. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, 3 voll. (*I. Fonetica*; *II. Morfologia*; *III. Sintassi e formazione delle parole*), Torino, Einaudi.

Sabatini, Francesco, 1975. *Napoli angioina. Cultura e società*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane.

Sabatini, Francesco, 1996. *Italia linguistica delle origini. Saggi editi dal 1956 al 1996*, a cura di Vittorio Coletti, Rosario Coluccia, Paolo D'Achille, Nicola De Blasi, Livio Petrucci, 2 voll., Lecce, Argo.

Salvati, Catello, 1968. *Fonti aragonesi a cura degli archivisti napoletani. VI. Copia Quaterni Bernardi de Anghono*, Napoli, Presso l'Accademia.

Sgrilli, Paola, 1983. *Il "Libro di Sidrac" salentino*. Edizione, spoglio linguistico e lessico a cura di P. S., Pisa, Pacini.

Sornicola, Rosanna / Greco, Paolo (a cura di), 2012. *La lingua dei documenti notarili alto-medievali dell'Italia meridionale. Bilancio degli studi e prospettive di ricerca*, a cura di R. S. e P. G., con la collaborazione di Giovanna Pianese, Napoli, Tavolario Edizioni.

Stussi, Alfredo, 1982. «Antichi testi salentini in volgare», in: A. S., *Studi e documenti di storia della lingua e dei dialetti italiani*, Bologna, Il Mulino, 155-181.

Tognetti, Giampaolo, 1982. «Criteri per la trascrizione di testi medievali latini e italiani», *Quaderni della rassegna degli Archivi di Stato* 51, 7-66.

Los adjetivos deverbales en los diccionarios bilingües[1]

Introducción

Se ha observado que algunos procesos morfológicos como la derivación tienen un efecto semántico relativamente estable, por lo que es importante intentar establecer generalizaciones válidas en un nivel que sin duda codifica, como lo hace la sintaxis, aspectos importantes del significado de los adjetivos.

Los debates más recientes sobre esta clase de palabras se han centrado en su estructura argumental, en la relación de la estructura argumental con la estructura aspectual y en la interacción entre las propiedades escalares y las aspectuales. En el ámbito de los adjetivos deverbales se han centrado, además, en la aparente incompatibilidad de la herencia de las propiedades verbales con sus propiedades aspectuales como estados resultantes y en las relaciones que mantienen con la raíz verbal. De hecho, aunque se suele aceptar que todos los adjetivos deverbales heredan muchas propiedades de los verbos, hay división de opiniones respecto a la inclusión de los formados con *–do* en la clase de los adjetivos y un acuerdo bastante generalizado con respecto a los formados con otros sufijos.

Todas estas cuestiones teóricas pueden tener relevancia en el momento de plantearse la inclusión de los adjetivos deverbales en los diccionarios bilingües, puesto que estos han de ser capaces de mostrar las coincidencias y las divergencias entre las redes semánticas en que están integrados los elementos léxicos de la Ll por una parte y los de la L2 por otra.

1. Clases de adjetivos deverbales[2]

Rainer (1999) clasifica los adjetivos deverbales[3] en dos grandes grupos: los activos -que a su vez se subdividen en puros, disposicionales y potenciales- y los pasivos -participiales, potenciales y deónticos-.

---

1 Este trabajo ha sido parcialmente financiado con la ayuda concedida por el Ministerio de Economía y Competitividad al proyecto FFI2012-32705.

2 No incluimos en este estudio los formados con sufijos poco productivos o marginales.

3 La mayor parte de los ejemplos procede del Corpus de Referencia del Español Actual (CREA).

1.1. El argumento externo de los adjetivos deverbales activos se expresa siempre en el sustantivo al que el adjetivo modifica y puede denotar un agente, una causa o un tema; además, los argumentos internos del verbo base pueden conservarse como complementos del adjetivo derivado.

1.1.1. Los adjetivos deverbales activos puros se forman con los sufijos *-dor/a* y *–nte*. Estos adjetivos pueden definirse por medio de la paráfrasis *que V*.

(1) (a) El abrumador triunfo de «El piano» en nuestras carteleras
(b) Una alarmante crispación social

1.1.2. Los adjetivos deverbales activos disposicionales se forman con los sufijos *-dor/a*, *-ón/a* y, en menor medida, *do/a*. Estos adjetivos son parafraseables por *que suele V, que tiende a V* y *propenso a V*.

(2) (a) Se trata de una mujer soñadora
(b) Qué sueño tan pesado, qué hombre dormilón
(c) Un obstinado aunque limitado lector

1.1.3. Los adjetivos deverbales activos potenciales, parafraseables, según Rainer, por la expresión *que puede V,* se forman con el sufijo *-(t)il*.

(3) Bastante temperamental y volátil

1.2. El argumento interno de los adjetivos deverbales pasivos se convierte en argumento externo del adjetivo.

1.2.1. Los adjetivos deverbales pasivos participiales se forman a partir del sufijo *–do/a* y denotan, en general, un estado derivado de la semántica del verbo de base.

(4) Soy un sacerdote silencioso y resistente, pero no cansado

1.2.2. Los adjetivos deverbales pasivos potenciales se forman con el sufijo *–ble*. Los verbos base son, en general, transitivos. La gran mayoría de los derivados provienen de verbos que tienen un argumento externo agentivo -aunque, cuando el verbo base expresa estados emocionales- el argumento externo puede ser experimentante- y un objeto afectado. Son parafraseables por la expresión *que puede ser PP*.

(5) Su concepción de la sociedad como algo mejorable y perfeccionable

1.2.3. Los adjetivos deverbales pasivos deónticos se forman con el sufijo *–ble* y son parafraseables por la expresión *que debe ser PP,* aunque, en realidad, quizás no deban formar un grupo autónomo.

(6) Con una destreza admirable

2. La compatibilidad de los adjetivos deverbales con ser y estar y el concepto de estructura escalar

Los adjetivos deverbales, como otras clases de adjetivos, pueden aparecer en estructuras predicativas con *ser* y *estar*.

Adjetivos deverbales activos que solo se combinan con *ser*:

(7) (a) Su dominio fue abrumador
(b) Este proceso es especialmente alarmante
(c) Pero, a pesar de sus cruentos pensamientos, es soñador
(d) Por supuesto, yo era el más dormilón
(e) El segundo es más volátil

Adjetivos deverbales pasivos que solo se combinan con *ser*:

(8) (a) Lógicamente es mejorable
(b) Era un viejecito admirable

Adjetivos deverbales activos y pasivos que se combinan con *ser* y *estar*:

(9) (a) Ahora no sea obstinado / Sin embargo, está obstinado en simplificarse
(b) Pero nadie podía estar cansado de lo que no tenía / Esto es cansado

Husband (2010) sostiene que la distinción entre predicados de individuo –que hacen referencia a propiedades estables y se construyen con *ser*- y predicados de estadio –que indican estados transitorios y se construyen con *estar*- puede derivarse de la estructura escalar.

Un predicado escalar es aquel que contiene una escala, es decir, un conjunto de 'grados' ordenados linealmente, en relación a una dimensión. Las escalas pueden tener distintas estructuras (Kennedy y McNally, 2005): si no tienen un valor mínimo ni un valor máximo, las escalas son abiertas; si tienen un valor mínimo, son escalas cerradas o acotadas en su parte inferior; si tienen un valor máximo, son escalas cerradas en su parte superior; y, si tienen un valor máximo y un valor mínimo, son escalas completamente cerradas. Además, hay predicados no escalares como algunos adjetivos relacionales.

Se combinan con *estar* los adjetivos absolutos –que poseen escalas cerradas- y con *ser* los adjetivos relativos –que poseen escalas abiertas- y los adjetivos no escalares, aunque algunos adjetivos pueden ser relativos en su uso con *ser* y absolutos en su uso con *estar*, como podemos observar en los ejemplos anteriores.

Los adjetivos deverbales se comportan como otros adjetivos respecto a la escalaridad y algunos[4] pueden, por tanto, ser modificados por un cuantificador de grado y otros no:

[4] Los ejemplos de adjetivos deverbales modificados que no se han encontrado en el CREA se han buscado en Google. Aparecen con interrogantes los que no han podido ser comprobados.

(10) (a) Su dominio fue totalmente / completamente / ligeramente abrumador
(b) Este proceso es (especialmente) totalmente / completamente / ligeramente alarmante
(c) Pero a pesar de sus cruentos pensamientos, es ??totalmente / ??completamente / ??ligeramente soñador
(d) Por supuesto, yo era (el más) ??totalmente / ??completamente / ??ligeramente dormilón
(e) Ahora no sea totalmente / completamente / ligeramente obstinado
(f) Sin embargo, *e*stá totalmente / completamente / ligeramente obstinado en simplificarse
(g) El segundo es (más) totalmente / completamente / ligeramente volátil
(h) Pero nadie podía estar totalmente / completamente / ligeramente cansado de lo que no tenía
(i) Esto es totalmente / completamente / ligeramente cansado
(j) Lógicamente es totalmente / completamente / ligeramente mejorable
(k) Era un viejecito totalmente / completamente / ??ligeramente admirable

Kennedy y McNally (2005) sostienen que, en el caso de los adjetivos deverbales[5], el hecho de poseer una escala abierta o cerrada puede derivarse de la estructura argumental de los verbos de los que proceden. En concreto, afirman que un adjetivo deverbal tendrá una escala cerrada si el verbo al que se asocia posee un argumento incremental. Si el verbo del que deriva un adjetivo no posee un argumento incremental, la escala del adjetivo será abierta.

3. Los adjetivos deverbales y la estructura argumental y eventiva del verbo original

3.1. Como sostienen Lorente y Cabré (1999), la sufijación de bases verbales implica no solo un cambio de categoría, sino también un cambio de estructura argumental.

3.1.1. Los adjetivos deverbales activos pueden proceder de bases verbales inergativas e inacusativas -que tienen solo un argumento externo- o de bases diádicas.

Los procedentes de bases inergativas e inacusativas heredan la estructura argumental del verbo original, de manera que el único argumento (Agente, Causa, Instrumento o Experimentador) es el argumento externo del adjetivo:

(11) (a) Y el dragón no duerme nunca / El dragón no es dormilón
(b) Hoy todo vuela / Hoy todo es volátil

Los procedentes de bases diádicas también heredan el argumento externo (Agente, Causa, Instrumento o Experimentador), pero, además, pueden heredar el argumento interno y expresarlo mediante complementos:

(12) (a) Aquí no sólo les abruma el peso de la historia / El peso de la historia es abrumador (para ellos)
(b) Las medidas alarman a los grupos privilegiados / Las medidas son alarmantes (para los grupos privilegiados)

[5] Los autores parecen referirse solo a los adjetivos deverbales de participio.

(c) El hombre que sueña que hay otros mundos / El hombre que es soñador (de otros mundos)
(d) Pero la vida se obstina en comportarse de manera diferente / Pero la vida es obstinada / Pero la vida está obstinada en comportarse de manera diferente

Una buena parte de los estudios sobre los adjetivos deverbales activos se ha centrado en los participios y esos estudios parecen estar de acuerdo en que los verbos de los que proceden estos adjetivos son los intransitivos no pronominales y los pronominales (alternantes y absolutos). Pero, si extendemos nuestra mirada a otros tipos de adjetivos deverbales, observamos que casi todos los tipos de verbos son compatibles con una interpretación activa: en algunos casos, esa interpretación es la única posible; en otos, alterna con la interpretación pasiva.

En definitiva, podemos encontrar participios activos que proceden de verbos que carecen de argumento interno (verbos inergativos o intransitivos puros), de verbos inacusativos y de verbos transitivos, aunque en este caso heredan el argumento externo y no el interno. A estos participios se les denomina *participios sin externalización* (Borgonovo, 1999), porque, al predicarse del argumento externo del verbo base, no externalizan el argumento interno (si el verbo lo posee).

3.1.2. Los adjetivos deverbales pasivos proceden de bases verbales diádicas, en cuyo caso desaparece el argumento externo (Agente, Causa o Experimentador) y permance el Tema. Bosque (1990) y Varela (2002) sostienen, en relación con los adjetivos deverbales formados con *–do,* que las bases de las que proceden deben poseer un argumento interno en su estructura argumental. Este argumento interno es el que mide y delimita el evento y, además, es el que el adjetivo resultante selecciona como argumento externo:

(13) (a) Piensa que los premios no mejoran al escritor / El escritor (no) es mejorable
(b) Usted admira al individuo / El individuo es admirable
(c) Este tema me cansa / Yo estoy cansado (de este tema)

Los procedentes de bases triádicas pueden heredar también el segundo argumento interno, normalmente un Dativo (Llorente y Cabré, 1999).

3.2. Aunque los estudios sobre la estructura eventiva del verbo de base de los adjetivos deverbales se centran sobre todo en los derivados con *–do*, aquí intentaremos esbozar una explicación que abarque también la formación de otros adjetivos deverbales.

3.2.1. Como hemos visto, los adjetivos deverbales activos heredan el único argumento del verbo del que proceden o el argumento externo de dicho verbo, si es un predicado diádico, por lo que podemos encontrar bases que designan estados, actividades o realizaciones. Estas bases, además, suelen ser compatibles con más de un sufijo:

(14)(a) Mi corazón está abrumado
(b) Bismarck está alarmado

(c) El abuelo ya está dormido
(d) Claudio Z. está volado

Cuando la base designa una una actividad o un estado, la adición de determinados sufijos tiene un efecto semántico intensificador:

(15) (a) Los hinchas escoceses beben mucho / Los hinchas escoceses son bebedores
(b) Quienes han bebido mucho / Quienes están bebidos

3.2.2. Los adjetivos deverbales pasivos exigen la telicidad del evento designado, aunque algunos autores sostienen que no todas las bases télicas admiten la formación de adjetivos deverbales pasivos -excluyen explícitamente los logros[6] y los verbos que llevan un argumento interno que expresa una ruta o trayecto[7]-, por lo que las bases de las que proceden serán necesariamente realizaciones con un argumento delimitador. Pero solo unos pocos adjetivos deverbales tienen una única lectura pasiva: son los que proceden de bases agentivas y expresan un estado resultante. La mayoría procede de bases que pueden alternar entre una lectura causativa y una lectura incoativa, de ahí que los adjetivos resultantes puedan aparecer tanto con el argumento externo como con el argumento interno:

(16) (a) Las cosas mejoran / Las cosas son mejorables
(b) Todos estos valores mejoran la calidad de vida / La calidad de vida es mejorable

4. Los adjetivos deverbales en los diccionarios

La adición de un sufijo a una base verbal para formar un adjetivo supone casi siempre una pérdida de la información que contiene dicha base, información que no siempre puede recuperarse fácilmente, por lo que sería lógico esperar que aparecieran en los diccionarios al menos las piezas menos transparentes desde el punto de vista semántico, pero eso no siempre es así. Felíu (2008) y Martín (2008) -que analizan la presencia de los adjetivos deverbales en *–do*, activos y pasivos, respectivamente, en los diccionarios del español- subrayan la falta de criterios lexicográficos claros, tanto para decidir la lematización de estos elementos, como para elaborar la definición de los mismos, y no solo entre distintos diccionarios, sino también en el interior de un mismo diccionario. Estas observaciones pueden extenderse fácilmente al tratamiento de otras clases de adjetivos deverbales.

Además, los diccionarios monolingües presentan, en muchos casos, otro problema: no suelen ofrecer la información gramatical[8] asociada a estas piezas léxicas, quizás porque sus autores suponen que la intuición lingüística de los hablantes nativos puede recuperarla fácilmente.

---

[6] Aunque en Google encontramos evidencias de secuencias como *bomba explotada*.
[7] Sin embargo, en el CREA encontramos secuencias como l*íneas cruzadas*
[8] Con la excepción de aquellos destinados a estudiantes de español como lengua extranjera.

El análisis de los diccionarios bilingües no revela diferencias sustanciales en el diagnóstico, sobre todo porque, al no ser planteados habitualmente desde una perspectiva científica, sino a partir de otras obras lexicográficas monolingües, parecen proporcionar más una imagen estática de la lengua que dinámica. Es fácil, por tanto, cuestionar su función como instrumentos de apoyo a la traducción o al aprendizaje del español como lengua extranjera. En el caso que nos ocupa, observamos que estas obras difícilmente permiten solventar los problemas derivados de la falta de homogeneidad de las clases de derivados adjetivales en las diferentes lenguas y del desconocimiento de los hablantes no nativos del tipo de base que admite un determinado sufijo. Así, la sucinta información que nos proporciona un diccionario bilingüe en línea no nos permite saber a qué estructuras del alemán equivalen las que se han propuesto en apartados anteriores para el español:

(17) obstinado (-a) hartnäckig
obstinado (-a) starrköpfig

Para elaborar un diccionario bilingüe que sea suficientemente representativo habría que intentar, por lo que respecta a los adjetivos deverbales, seleccionar cuidadosamente los que deben incluirse, teniendo en cuenta factores como la frecuencia de uso y la complejidad de las estructuras; presentar estas piezas léxicas como lemas separados; y establecer las equivalencias, incorporando, como apuntan Luque y Manjón (1997) para los adjetivos deverbales en *–do-*, mucha información gramatical: sobre los usos atributivo y predicativo, sobre la compatibilidad de estos adjetivos con *ser* y/o *estar*, sobre la herencia de la estructura argumental del verbo originario -sobre si el argumento externo del adjetivo es el argumento externo o interno del verbo original y sobre las posibles alternancias de la base-, sobre la complementación y sobre los modificadores que pueden acompañarles. Además, debe incluir indicaciones de uso y ejemplos para minimizar la distancia que existe entre dos sistemas lingüísticos que difieren en sus estructuras léxicas.

Quizás cabe preguntarse también si es posible incluir toda esa información en los diccionarios bilingües habituales y, en un momento en el que se diseñan productos que buscan combinar las ventajas de los diccionarios monolingües y bilingües, si esa información podría recogerse mejor en estas nuevas obras lexicográficas, que, al ser considerados instrumentos de aprendizaje de una segunda lengua, incorporan tanto el significado del lema como la traducción.

5. Una propuesta de representación

Para concretar un poco las observaciones del apartado anterior, en este último, presentaremos una aproximación al tipo de información que sobre los adjetivos deverbales del español debería ofrecer un diccionario:

- Información sobre su función atributiva y predicativa
  Atr. Un obstinado aunque limitado lector
  Pred. 1 con ser Ahora no sea obstinado
  Pred. 2 con estar Es un niño que está obstinado
- Información acerca de los complementos que pueden incorporar cuando se usan predicativamente (en este caso, con *estar*):
  en + Vinf. Sin embargo, está obstinado en simplificarse
  Menos frecuente, en + N Está obstinado en sus posiciones
- Información sobre los tipos de argumentos externos y de complementos combinables con el adjetivo y su relación con los de los verbos de los que proceden
  Tu hermana / La vida se obstina en comportarse de manera diferente
  Tu hermana / La vida está obstinada en comportarse de manera diferente
  Tu hermana / La vida es obstinada
  Sobre todo, es importante especificar si el rasgo 'animado' es relevante.
- Información sobre las alternancias argumentales del verbo al que se ha añadido el sufijo
  Las cosas mejoran / Las cosas son mejorables
  Todos estos valores mejoran la calidad de vida / La calidad de vida es mejorable

En los casos en los que un adjetivo puede aparecer con más de un complemento, información sobre el orden en que suelen aparecer.

Obviamente, si un adjetivo deverbal tiene significados distintos que no son deducibles de la caracterización expuesta, habrá que especificar la información pertinente para cada uno de los significados.

En los diccionarios bilingües, aunque sea una de las lenguas la que determine la organización de la información, deben detallarse todos estos aspectos en las entradas de las dos lenguas para garantizar el establecimiento correcto de las equivalencias.

En definitiva, lo que se propone es que la teoría lingüística guíe el diseño de estas obras lexicográficas, sobre todo si se quiere que realicen su función de apoyo a la traducción y al aprendizaje de lenguas extranjeras. Esto no significa que el diccionario deba proporcionar análisis semánticos completos de las palabras: solo debe ayudar a descubrir en qué contextos es apropiado utilizarlas, aunque, sin duda, siempre resultará difícil distinguir lo que es posible de lo que es imposible en una lengua[9].

Universitat Rovira i Virgili Natàlia CATALÀ TORRES

[9] De hecho, en muchos casos, lo es incluso para los hablantes nativos.

Referencias bibliográficas

Borgonovo, C. (1999). «Participios activos», *Nueva Revista de Filología Hispánica***,** 47, 2. México, Colegio de México, 281-303.

Bosque, I. (1990). «Sobre el aspecto en los adjetivos y en los participios», in: Bosque, I. (ed.), *Tiempo y aspecto en español*, Madrid, Cátedra, 177-214.

Felíu, E. (2008). «La codificación de los participios adjetivos activos», in: Rodríguez Espiñeira, Mª J. / Pena, J. (ed.), *Categorización lingüística y límites intercategoriales*, Anexo 61 de *Verba*. Santiago de Compostela, Servicio de Publicacións, 165-180.

Kennedy, Ch. / McNally, L. (2005). «Scale structure, degree modification, and the semantics of gradable predicates», *Language* 81, 345-381.

Husband, M. (2010). *On the compositional nature of stativity.* Tesis doctoral. Michigan State University.

Lorente, M. / Cabré, M. T. (1999). «L'estructura argumental dels predicats derivats», *Revista de la Facultat de Lletres* de la Universitat de Girona, 17-18, 67-78.

Luque, J. / Manjón, F. (1997). «Sobre la deriva semántica y funcional de los participios: análisis de algunos problemas previos a la descripción sistemática lexicográfica de las formas participiales del español», in: Luque, J. / Pamies, A. (ed.), *Problemas de lexicología y lexicografía*, Granada, Granada Lingüística, 117-146.

Martín, J. (2008). «Los participios adjetivos pasivos en los diccionarios de español», in: Pena, J. / Rodríguez Espiñeira, M. J. (ed.), *Categorización lingüística y categorías híbridas*, *Verba* (anejo 61), 149-163.

Rainer, Franz (1999). «Derivación adjetival», in: Bosque, I. / Demonte, V. (dirs.), *Gramática descriptiva de la lengua española*, tomo III. Madrid, Espasa-Calpe, 4595-4644.

Diccionario de la Real Academia Española. Edición XXII [en línea]. Madrid: Real Academia Española <http://www.rae.es>.

Real Academia Española: Banco de datos (CREA) [en línea]. *Corpus de referencia del español actual.* <http://www.rae.es> [12 de septiembre de 2012].

Varela, S. (2002): «Active or Subjective Adjectival-Participles in Spanish», in: Geeslin, K. L. / Clements, J. C. (ed.), *Structure, Meaning and Acquisition in Spanish: Papers from the 4th Hispanic Linguistics Simposium*, Somerville, Cascadilla Press, 304-316.

Structurations formelle et conceptuelle des articles de dictionnaires : Panorama des moyens utilisables pour codifier leurs contenus, à partir de l'exemple de dictionnaires Larousse

Le texte des articles de dictionnaires résulte de l'articulation entre leur structuration conceptuelle, reflet de la représentation que se font les lexicographes des faits lexicaux qu'ils répertorient et décrivent et de leurs choix de description de ceux-ci, et leur structuration formelle, dans la détermination de laquelle se mêlent, en parts variables, des options de lisibilité, des contraintes matérielles et des traditions éditoriales. Selon les cas et pour diverses raisons, les structurations conceptuelle et formelle des articles coïncident ou s'écartent plus ou moins.[1] Cette contribution a pour objet de présenter une vue globale des types de moyens qui peuvent être utilisés pour codifier les contenus des articles de dictionnaires, en dégageant le potentiel sémiotique de chacun. Pour ce faire, nous nous appuierons sur des pratiques observées dans la longue histoire des dictionnaires Larousse imprimés, dont la structuration apparente et la mise en forme des articles présentent un équilibre entre constance et évolution particulièrement intéressant pour notre propos et source potentielle d'autres publications, dans une perspective diachronique[2]. Nous retiendrons ici comme repères initial et terminal respectivement le *Nouveau dictionnaire de la langue française* de 1856 [*NDLF*-1856], premier dictionnaire de Pierre Larousse, et la refonte de 1997 du *Petit Larousse* (millésime 1998) [*PL*-1997], représentative d'options éditoriales actuelles, en exploitant le texte de l'article dru du premier de ces ouvrages pour illustrer, par sa manipulation formelle, les potentialités de chaque moyen de codification, puis comparer la combinaison de ceux retenus dans chaque dictionnaire.

1. Les moyens utilisables pour codifier les contenus des articles de dictionnaires

La structuration des articles et les choix affectant leur mise en forme sont les voies par lesquelles les producteurs de dictionnaires codent et organisent les informations qu'ils veulent fournir. Ils ont vocation à optimiser la compréhension du contenu des

---

1 Corbin (2013) propose une typologie des variations de l'articulation entre ces deux structurations.

2 L'ensemble de notre étude a déjà donné lieu à une communication inédite (Corbin / Gasiglia 2012).

articles par les utilisateurs de ces ouvrages et varient selon la nature de ces derniers et l'époque de leur élaboration.

1.1. Présentation des quatre types de moyens de codification utilisables

Les moyens qui peuvent être mis en œuvre à cette intention sont de quatre ordres :

- textuels, avec les abréviations, couramment utilisées (notamment pour le repère majeur que constitue la catégorisation des items lexicaux, et pour les marques (de domaine, de registre ou sémantiques), qui sont d'autres indicateurs du découpage des articles), et la mutualisation, à différents niveaux structurels, de segments de texte communs à plusieurs composants ;
- graphématiques, par le jeu combiné des oppositions entre majuscules et minuscules dans des séquences graphiques déterminées ou à l'initiale de certaines de celles-ci, et de divers signes de ponctuation, qui peuvent servir à relier ou séparer des éléments ou des séquences textuelles, selon les visées des concepteurs ;
- symboliques, qu'il s'agisse de symboles diacritiques (tirets, losanges, puces, etc.), dont l'inventaire est ouvert et évolutif et qui peuvent être utilisés soit comme introducteurs, soit comme séparateurs de composants d'articles, ou de symboles alphanumériques (lettres et chiffres), puisables dans plus d'une série (alphabet latin ou grec, chiffres arabes ou romains), et qui sont nécessairement des ordonnateurs de séquences ;
- typographiques, par le moyen des contrastes affectant les caractères, qui reposent sur plusieurs principes de variation (des polices, des corps, des degrés de graisse, de l'inclinaison (romain *vs* italique), de l'interlettrage, des couleurs, des trames…), et des choix de mise en page, selon que le texte des articles est traité en continu ou fractionné en paragraphes éventuellement marqués par des retraits et/ou des variations d'interlignage.

1.2. Illustration sur un exemple des moyens de codification utilisables

L'exploitation de cette large palette de moyens offre de nombreuses possibilités de présentation du texte des articles de dictionnaires. La mesure en sera donnée par l'exposition d'une pluralité de manières d'afficher le contenu textuel de l'article dru du *NDLF*-1856, dont la figure 1 montre le texte brut[3] :

> dru drue adjectif se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid figuré épais, serré, touffu blés fort drus pluie drue et fine gaillard, vif, gai vous êtes bien dru aujourd'hui adverbe en grande quantité, serré tomber dru semer dru

Figure 1. Texte brut de l'article dru du *NDLF*-1856

En l'absence d'utilisation d'un quelconque des moyens de structuration et de mise en forme évoqués au § 1.1, un lecteur ne pourrait compter, pour décoder cette séquence textuelle, que sur sa compétence linguistique et sa familiarité avec les dictionnaires. Si elles sont d'un certain niveau, il lui serait possible d'isoler différents segments sur la base de leur cohérence syntagmatique et d'interpréter plausiblement certains d'entre eux : il pourrait ainsi comprendre, dans une hypothèse favorable,

[3] Les virgules qui y figurent sont internes à des composants élémentaires et n'ont pas de rôle structurant.

- que l'article traite de mots dont le lemme est *dru* ;
- que l'un d'eux est un adjectif dont le féminin est *drue* ;
- qu'il peut "se di[re] des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid" ou signifier figurément soit "épais, serré, touffu", comme dans *blés fort drus* ou *pluie drue et fine*, soit "gaillard, vif, gai", comme dans *vous êtes bien dru aujourd'hui* ;
- et qu'un autre mot de même lemme est un adverbe, qui signifie "en grande quantité, serré", comme dans *tomber dru* ou *semer dru*.

Mais cette lecture malcommode et incertaine s'apparente à un déchiffrement, qui peut buter sur des indéterminations : par exemple, « figuré » est-il une marque sémantique ou un segment définitionnel, et, dans la première hypothèse, quelle est sa portée ?

2. Le potentiel discriminatif des différents moyens de codification des articles

Pour rendre la consultation plus confortable et dissiper les ambiguïtés d'interprétation, les producteurs de dictionnaires puisent dans les quatre types de moyens évoqués au § 1.1, en général en en combinant plusieurs. Ces associations produisent des effets globaux dans lesquels se dilue le rôle de chaque type, ce qui est sans conséquence pour les utilisateurs. Dans l'analyse des dictionnaires, en revanche, il faut évaluer le potentiel sémiotique des différents moyens qui peuvent servir à la codification des articles pour saisir les tendances caractéristiques des différents éditeurs et les options particulières à chaque ouvrage, les comparer et interpréter les différences observées en fonction de divers paramètres.

La mise en évidence des potentialités discriminatrices des quatre types de moyens et de leurs limites reposera sur l'application de chacun séparément au contenu textuel brut de l'article dru présenté dans la figure 1.

2.1. Moyens textuels

Un moyen textuel utilisable consiste à abréger certains items :

- la forme fléchie au féminin singulier du lemme adjectival *dru* peut être réduite à la désinence *e* ;
- les catégorisations « adjectif » et « adverbe » sont abrégeables en *adj* (voire *a*) et *adv* (voire *av*) ;
- et la marque sémantique « figuré » l'est en *fig*.

Une autre méthode, qui réduit également le nombre des caractères utilisés, consiste, pour l'expression de deux indications dont une partie du texte qui les fournit est identique, à mettre le segment partagé en facteur commun, ce qui induit l'introduction d'une virgule dans la réduction de « tomber dru semer dru » à « tomber, semer dru ».

Le résultat du recours simultané à ces abrègements est présenté dans la figure 2, dans laquelle, comme dans les suivantes, un surlignage gris matérialise conventionnellement les modifications effectuées.

dru e adj se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid fig épais, serré, touffu blés fort drus pluie drue et fine gaillard, vif, gai vous êtes bien dru aujourd'hui adv en grande quantité, serré tomber, semer dru

Figure 2. Texte de l'article dru du *NDLF*-1856 n'ayant pour codifications que des réductions de segments textuels

Hormis la réduction de la forme fléchie *drue* à sa désinence *e* et la suppression de l'un des segments répétés (« dru ») dans des contextualisations, les abrègements envisagés touchent des éléments métalinguistiques qui introduisent des subdivisions de l'article, qu'elles soient majeures, comme les catégorisations « adjectif » et « adverbe », ou de rang moins élevé, comme la marque sémantique « figuré ». Ces abréviations soulignent donc le rôle structurateur des indications auxquelles elles s'appliquent, en accentuant, par leur caractère abrégé même, les ruptures que celles-ci introduisent déjà dans la suite discursive. Mais la fonction des abréviations reste limitée, puisqu'elles ne réduisent qu'en partie les indéterminations du texte brut de l'article évoquées au § 1.2.

2.2. Moyens symboliques

Des subdivisions hiérarchisées des articles sont aussi matérialisables par des moyens symboliques, mais le rôle de ceux-ci diffère à deux égards de celui des abréviations :

- les symboles sont en eux-mêmes des marqueurs de subdivisions, alors que, comme indiqué au § 2.1, les abréviations ne sont que des formes courtes de mots métalinguistiques qui ont déjà ce rôle sous leur forme pleine ;
- et ils peuvent signaler d'autres subdivisions des articles que celles spécifiées par ces mots métalinguistiques.

2.2.1. Symboles diacritiques

La figure 3 montre comment trois niveaux hiérarchisés peuvent être distingués dans l'article dru par des symboles diacritiques différents, tous rencontrés, à diverses époques, dans des dictionnaires Larousse – le losange, le tiret et la double barre :

dru drue adjectif se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid – figuré épais, serré, touffu blés fort drus pluie drue et fine ‖ gaillard, vif, gai vous êtes bien dru aujourd'hui ◆ adverbe en grande quantité, serré tomber dru semer dru

Figure 3. Texte de l'article dru du *NDLF*-1856 n'ayant pour codifications que des symboles diacritiques

Dans ce dispositif,

- le losange noir matérialise le niveau de structuration le plus élevé de l'article, correspondant à la distinction entre ce qui relève respectivement des catégories « adjectif » et « adverbe » : il agit donc au même niveau que les abréviations textuelles *adj* et *adv* de la figure 2 ;

– à l'intérieur de la subdivision consacrée à l'adjectif, le tiret sépare les emplois aux sens propre ou « figuré » : il agit donc au même niveau que l'abréviation textuelle *fig* de la figure 2 ;
– et, à l'intérieur de la subdivision consacrée aux emplois figurés de l'adjectif, la double barre sépare deux sens différents, respectivement définis par « épais, serré, touffu » et par « gaillard, vif, gai » : sans corrélation avec une abréviation de la figure 2, cette codification illustre la possibilité pour les symboles diacritiques de distinguer davantage de niveaux hiérarchisés de la structuration du texte que ne le font les moyens textuels.

À tous les échelons structurels de l'article où ils opèrent, les symboles diacritiques décrits fonctionnent comme des séparateurs de subdivisions de même niveau : comme tels, ils ne précèdent donc pas la première de celles-ci. Leur jeu combiné délimite avec précision la portée des indications métalinguistiques, ce que celles-ci, qu'elles soient sous forme longue ou abrégée, ne suffisent pas toujours à faire : l'hésitation que l'on pourrait ainsi avoir, dans les figures 1 et 2, quant à la portée de la marque « figuré » est levée dans la figure 3 si on a assimilé la hiérarchie des symboles diacritiques utilisés.

2.2.2. Symboles alphanumériques

Les distinctions hiérarchiques opérées dans la figure 3 par des symboles diacritiques peuvent aussi l'être par des symboles alphanumériques, comme l'illustre la figure 4 :

> dru drue I adjectif 1 se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid 2 figuré a épais, serré, touffu blés fort drus pluie drue et fine b gaillard, vif, gai vous êtes bien dru aujourd'hui II adverbe en grande quantité, serré tomber dru semer dru

Figure 4. Texte de l'article dru du *NDLF*-1856 n'ayant pour codifications que des symboles alphanumériques

Dans ce dispositif,

– les chiffres romains distinguent de la même façon que le losange noir de la figure 3 ce qui concerne l'adjectif ou l'adverbe ;
– similairement, les chiffres arabes jouent le même rôle de distinction entre sens propre et figurés de l'adjectif que le tiret de la figure 3 ;
– et les lettres minuscules, comme les doubles barres de la figure 3, délimitent chacun des deux sens figurés.

En tant qu'ils sont par essence des ordonnateurs, et non des séparateurs comme les symboles diacritiques de la figure 3, les symboles alphanumériques précédent, à la différence de ceux-ci, chacune des subdivisions textuelles correspondant à leur niveau de pertinence dans la structure hiérarchisée de l'article. Les deux types de moyens symboliques ont – au moins dans le cas de l'article pris comme exemple – un potentiel de structuration équivalent, mais celle-ci s'affiche plus explicitement avec les symboles alphanumériques, tandis que les symboles diacritiques la matérialisent plus discrètement.

2.2.3. Association de symboles diacritiques et alphanumériques

L'association de symboles diacritiques et alphanumériques, utilisée dans de nombreux dictionnaires, peut permettre de concilier la fluidité des premiers et la systématicité des seconds. C'est ce que montre, par exemple, la combinaison illustrée dans la figure 5, qui assigne aux symboles diacritiques les niveaux hiérarchiques supérieur (losange noir pour la distinction catégorielle) et inférieur (double barre entre les deux sens figurés), et intercale entre eux des symboles numériques au niveau intermédiaire (chiffres arabes pour la distinction entre sens propre et sens figurés) :

dru drue adjectif 1 se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid 2 figuré épais, serré, touffu blés fort drus pluie drue et fine ‖ gaillard, vif, gai vous êtes bien dru aujourd'hui ◆ adverbe en grande quantité, serré tomber dru semer dru

Figure 5. Texte de l'article dru du *NDLF*-1856 n'ayant pour codifications qu'une association de symboles diacritiques et alphanumériques

2.3. Moyens graphématiques

Si les moyens symboliques conviennent pour coder la hiérarchie des subdivisions des articles, ils ne sont pas aussi adéquats pour la distinction de leurs composants élémentaires, les alphanumériques n'étant pas utilisables et la multiplication des diacritiques pouvant induire des effets de surcharge. En la matière, les moyens graphématiques que sont les oppositions entre lettres majuscules et minuscules et les signes de ponctuation permettent, eux, d'aller assez loin, tout en fournissant aussi des indications sur des subdivisions des articles. La figure 6 présente une application de ces moyens, parmi d'autres possibles, au texte brut de l'article dru :

dru, drue. adjectif Se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid. figuré pais, serré, touffu : blés fort drus ; pluie drue et fine. Gaillard, vif, gai : vous êtes bien dru aujourd'hui. adverbe En grande quantité, serré : tomber, semer dru.

Figure 6. Texte de l'article dru du *NDLF*-1856 n'ayant pour codifications que des oppositions entre lettres majuscules et minuscules et des insertions de ponctuations

Dans ce dispositif,

- les formes lemmatique et fléchie de l'item en adresse sont séparées entre elles par une virgule, et de la suite de l'article par un point ;
- les indicateurs métalinguistiques qui sont aussi des repères de subdivisions (« adjectif », « adverbe » et « figuré ») sont dépourvus de majuscule initiale et non suivis d'une ponctuation ;
- les unités de traitement sémantique, constituées d'une définition et, optionnellement, de contextualisations, commencent par une majuscule et sont bornées par un point final ;
- l'articulation entre une définition et la ou les contextualisation(s) qui l'illustre(nt) est signifiée par deux points ;

– des contextualisations différentes illustrant une même définition sont séparées par un point-virgule, sauf si, comme « tomber, semer dru », elles ont un segment en commun, auquel cas c'est une virgule qui sépare leurs segments différents (cf. § 2.1).

Ces différentes dispositions relèvent d'une utilisation proprement lexicographique de matériaux de l'écriture française – opposition entre majuscules et minuscules, et signes de ponctuation –, dont le caractère conventionnel découle de l'observation que les choix effectués pourraient être autres. Il en va autrement de certaines utilisations de la virgule, qui ressortissent aux usages ordinaires de ce signe de ponctuation, ce qui est le cas de son emploi comme concaténateur de paraphrases de *dru* réunies au sein d'une même définition dans les séquences « Épais, serré, touffu », « Gaillard, vif, gai » et « En grande quantité, serré » (cf. n. 3). La virgule est donc ici sémiotiquement ambivalente, puisqu'elle peut avoir soit une valeur spécifiquement lexicographique comme élément séparateur de composants élémentaires de l'article, soit une valeur conforme à ses usages non lexicographiques quand elle est utilisée à l'intérieur d'un même composant élémentaire.[4] Cette ambivalence est potentiellement source d'incertitudes d'interprétation, puisqu'un même signe peut ainsi être utilisé dans un même texte tantôt en fonction de conventions lexicographiques propres à celui-ci, tantôt avec le rôle syntaxique que lui confèrent les usages graphiques ordinaires, et elle constitue de ce fait une limite de l'utilisation structurante de moyens graphématiques.

En dépit de cette réserve, le potentiel des moyens graphématiques en matière de structuration des articles est assez puissant, puisqu'ils permettent à la fois de délimiter les subdivisions et les composants élémentaires de celles-ci. En revanche, ils n'ont pas le même pouvoir hiérarchisant que les moyens symboliques : dans la figure 6, les moyens graphématiques utilisés concatènent les séquences introduites dans cet ordre par « adjectif », « figuré » et « adverbe », sans faire apparaître la seconde comme une subdivision de la première.

2.4. Moyens typographiques

Les moyens typographiques permettent de dépasser les limites des autres types de moyens, puisqu'il est possible de les utiliser pour afficher à la fois la structure des articles en subdivisions et en composants élémentaires de celles-ci et la hiérarchie des subdivisions. Ceci n'est possible, cependant, que pour autant que sont sollicitées conjointement les ressources de la mise en page et les variations pouvant affecter les caractères, qui, séparément, ne peuvent prendre en charge que certains aspects de la structuration des articles.

2.4.1. Mise en page

Les moyens de la mise en page, par l'association de passages à la ligne et d'indentations échelonnées, permettent de déployer les subdivisions de l'article et de donner à voir leur hiérarchie, comme dans la figure 7 :

[4] Ceci pourrait valoir, dans d'autres contextes, pour d'autres ponctuations.

dru drue
adjectif
se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid
figuré
épais, serré, touffu blés fort drus pluie drue et fine
gaillard, vif, gai vous êtes bien dru aujourd'hui
adverbe
en grande quantité, serré tomber dru semer dru

Figure 7. Texte de l'article dru du *NDLF*-1856 n'ayant pour codifications qu'une exploitation maximale des options de mise en page

Dans ce dispositif,

- un passage à la ligne accompagne chaque indication métalinguistique constituant un ancrage de subdivision et chaque unité de traitement sémantique ;
- et la hiérarchie des subdivisions est indiquée par la variation de profondeur des retraits vers la droite.

En dépit de ses vertus, la visualisation proposée dans la figure 7 est plus un schéma théorique que le reflet de pratiques couramment observables dans des dictionnaires imprimés modernes[5]. La place requise par les différents passages à la ligne conjointe aux difficultés de lecture que peut induire une pluralité d'indentations amène à une utilisation réduite de ces procédés[6], dont la figure 8 montre une version minimale, limitée à un passage à la ligne sans indentation pour les subdivisions liées à un changement de catégorie grammaticale :

dru drue adjectif se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid figuré
épais, serré, touffu blés fort drus pluie drue et fine gaillard, vif, gai vous êtes
bien dru aujourd'hui
adverbe en grande quantité, serré tomber dru semer dru

Figure 8. Texte de l'article dru du *NDLF*-1856 n'ayant pour codifications qu'une exploitation minimale des options de mise en page

Les potentialités de la mise en page peuvent donc être considérées comme généralement sous-exploitées dans les dictionnaires imprimés modernes, ce qui ouvre la voie à une association avec d'autres types de moyens déjà évoqués pour faire ressortir les subdivisions des articles et leur hiérarchisation.

---

[5] Il a pu en être autrement dans des dictionnaires anciens. Ainsi, le *Dictionarium, seu Latinæ linguæ Thesaurus* de Robert Estienne (1531), dépourvu de symboles et d'italique, fit en conséquence une exploitation poussée de la mise en page pour la structuration hiérarchisée des articles.

[6] Les choix d'affichage des interfaces numériques peuvent être différents, ce dont témoignent exemplairement des versions électroniques de dictionnaires Robert. Une option modérée a été retenue pour le *Dictionnaire français* du site larousse.fr (consulté le 12 octobre 2013), avec passage à la ligne pour chaque sens, mais sans indentations.

2.4.2. Variations affectant les caractères

Parmi les moyens typographiques, les variations affectant les caractères, indéfiniment modulables en fonction d'une pluralité de paramètres (cf. § 1.1), ont une fonction complémentaire de celle de la mise en page, puisqu'elles sont particulièrement adaptées à l'identification contrastive des composants élémentaires d'articles. La figure 9 montre une application de ces variations à l'article dru, parmi d'autres possibles :

dru drue ADJECTIF se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid ***figuré*** épais, serré, touffu *blés fort drus pluie drue et fine* gaillard, vif, gai *vous êtes bien dru aujourd'hui* ADVERBE en grande quantité, serré *tomber dru semer dru*

Figure 9. Texte de l'article dru du *NDLF*-1856 n'ayant pour codifications que des variations affectant les caractères

La codification adoptée dans cette figure suit le principe d'une relation biunivoque entre un type de composant de l'article et la mise en forme typographique qui lui est associée, conformément aux usages actuels dominants liés à la structuration informatique des textes dictionnairiques. Par rapport au repère non marqué que constituent les caractères à empattement romains maigres des définitions, les autres composants sont contrastés par plusieurs traits différenciateurs :

– police bâton, corps plus grand et graisse pour les formes mises en adresse ;
– petites capitales pour les catégorisations ;
– italique et graisse pour la marque sémantique ;
– italique pour les contextualisations.

Si l'affectation d'un style typographique exclusif à chaque type de composant d'article garantit l'identification sans équivoque de celui-ci, elle peut aussi mener à un bariolage ayant un effet inverse de celui souhaité[7]. Aussi une plurivalence de certaines options typographiques se rencontre-t-elle assez communément dans des dictionnaires, même si la structuration des articles au moyen de langages de balisage favorise le respect du principe de biunivocité. Dans la figure 9, un allègement de la diversification typographique pourrait par exemple consister à ne pas affecter une mise en forme propre à la marque sémantique « figuré », mais à la coder soit en italique maigre comme les contextualisations, soit en petites capitales comme les autres indications métalinguistiques.

Par ailleurs, la seule mise en œuvre des variations affectant les caractères a pour limite de ne pas permettre de discriminer deux composants de même nature consécutifs, comme le montrent, dans la figure 9, les séquences de deux contextualisations *blés fort drus pluie drue et fine* et *tomber dru semer dru*.

[7] Cf. Corbin (1998 : 97 et 2013 : 93).

2.4.3. Association de la mise en page et de variations affectant les caractères

La conjonction des possibilités de la mise en page et des variations affectant les caractères offre, dans son principe, un pouvoir élevé d'affichage de la structure des articles, aussi bien pour ses composants élémentaires que pour ses subdivisions et la hiérarchie de celles-ci, ce qu'illustre la figure 10, qui combine les options des figures 7 et 9 :

dru drue
ADJECTIF
se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid
figuré
épais, serré, touffu *blés fort drus pluie drue et fine*
gaillard, vif, gai *vous êtes bien dru aujourd'hui*
ADVERBE
en grande quantité, serré *tomber dru semer dru*

Figure 10. Texte de l'article dru du *NDLF*-1856 n'ayant pour codifications qu'une exploitation maximale des options de mise en page associée à des variations affectant les caractères

3. La conjonction de différents moyens de codification des articles

Dans la codification des articles de dictionnaires, l'association de différents moyens parmi ceux inventoriés ci-dessus varie selon les époques, les éditeurs, les types de répertoires et de destinataires, les évolutions techniques, les modes esthétiques, des considérations économiques, et peut-être encore d'autres facteurs. Elle s'effectue en fonction des qualités propres à chaque type de moyens en matière de distinction des composants élémentaires des articles et de repérage de leur hiérarchie de subdivisions, des moyens différents pouvant se renforcer mutuellement pour opérer une discrimination déterminée, comme on l'observe dans la figure 11, qui, à titre d'exemple, représente comment l'article dru du *NDLF*-1856 aurait été codifié dans le *PL*-1997 si son contenu textuel était resté le même :

DRU, E adj. **1.** Se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid. **2.** *Fig.* pais, serré, touffu. *Blés fort drus. Pluie drue et fine.* – Gaillard, vif, gai. *Vous êtes bien dru aujourd'hui.* ◆ adv. En grande quantité, serré. *Tomber, semer dru.*

Figure 11. Texte de l'article dru du *NDLF*-1856 mis en forme à la manière du *PL*-1997

Les quatre types de moyens participent à cette codification :

– textuels : abréviations pour les catégorisations et la marque de sens figuré ; mutualisation d'un segment de contextualisations ;
– graphématiques : absence de majuscule initiale pour les catégorisations, contrastant avec celle de tous les autres composants élémentaires de l'article (marque sémantique, défini-

tions, contextualisations) ; point à la fin de chaque composant élémentaire (y compris les catégorisations) ;
– symboliques : association de diacritiques et de numériques, avec le losange noir séparant les subdivisions catégorielles, les chiffres arabes introduisant les subdivisions sémantiques majeures et le tiret séparant les subdivisions sémantiques mineures ;
– typographiques, limités aux variations affectant les caractères : opposition entre la police bâton de l'adresse et de la marque de sens figuré et la police à empattement du reste de l'article, entre les capitales et la graisse de l'adresse et le bas de casse maigre du texte microstructurel à l'exception de la graisse des ordonnateurs numériques des subdivisions majeures de la partie consacrée à l'adjectif, et entre l'italique de la marque de sens figuré et des contextualisations et le romain des catégorisations et des définitions.

Dans ce dispositif, les moyens graphématiques renforcent le rôle distinctif d'autres types de moyens, en délimitant par un point final tous les composants élémentaires, dont certains sont aussi codés textuellement (catégorisations abrégées) ou typographiquement (contextualisations en italique, marque sémantique en italique et en police bâton), et en opposant les minuscules initiales des catégorisations abrégées aux majuscules par lesquelles débutent tous les autres composants élémentaires, que d'autres moyens précédemment décrits contribuent à permettre d'identifier.

Dans son édition originale, le texte de l'article dru recevait une codification sensiblement différente, caractérisée par l'économie des moyens utilisés, comme le montre la figure 12.

> DRU, E, adj. Se dit des petits oiseaux qui sont prêts à quitter le nid. *Fig.* pais, serré, touffu : *blés fort drus ; pluie drue et fine* ; gaillard, vif, gai : *vous êtes bien dru aujourd'hui.* Adv. En grande quantité, serré : *tomber, semer dru.*

Figure 12. Article dru du *NDLF*-1856

Les moyens symboliques n'étaient pas employés significativement dans le *NDLF*-1856.[8] Les autres classes de moyens sont partagées avec le *PL*-1997 :

– textuels : réduction de certaines formes de l'item traité (flexion de l'adjectif et mutualisation dans une contextualisation) ; abréviation des catégorisations et de la marque de sens figuré ;
– graphématiques : point à la fin des subdivisions sémantiques majeures ; majuscule à leur début et à celui de leur première définition si elle n'est pas liminaire ;
– typographiques : capitales et gras de l'adresse contrastant avec le bas de casse maigre du texte microstructurel ; italique pour la marque de sens figuré et les contextualisations opposé au romain des catégories et des définitions.

Mais le détail des codifications diffère. Le *NDLF*-1856 recourt à trois moyens graphématiques absents du *PL*-1997 : virgule après la flexion, majuscule initiale pour la deuxième catégorisation (après le point final d'une subdivision sémantique majeure) et deux-points ou point-virgule après des composants élémentaires.

[8] Des tirets ont été insérés assez tôt dans le *NDLF* (pas après son édition de 1878, d'après les exemplaires consultés) pour séparer des remarques linguistiques de ce qui les précède.

Et le *PL*-1997, plus riche en codifications, est le seul à exploiter certains moyens :

- graphématiques : absence de majuscule initiale pour toutes les catégorisations ; majuscule initiale au début et point à la fin de chaque composant élémentaire ;
- typographiques : opposition entre la police à empattement par défaut et la police bâton de l'adresse et de la marque de sens figuré ; graisse des ordonnateurs numériques des subdivisions sémantiques majeures consacrées à l'adjectif ;
- et symboliques : losange noir séparant des subdivisions catégorielles ; chiffres arabes introduisant des subdivisions sémantiques majeures ; tiret séparant des subdivisions sémantiques mineures.

4. Ouverture

L'inventaire et l'évaluation du pouvoir d'expression des moyens de codification des articles de dictionnaires, dimension essentielle de ce genre textuel, qui ont été présentés dans cette contribution constituent un vade-mecum préalable et nécessaire pour des études à venir, sur un terrain peu exploré par les analyses métalexicographiques[9], où tout ou presque reste à faire.

Université Lille 3, UMR STL — Pierre CORBIN
Université Lille 3, UMR STL — Nathalie GASIGLIA

Références bibliographiques

Bray, Laurent, 1989. « Consultabilité et lisibilité du dictionnaire : aspects formels », in : Hausmann, Franz Josef / Reichmann, Oskar / Wiegand, Herbert Ernst / Zgusta, Ladislav (Hrsg.), *Wörterbücher / Dictionaries / Dictionnaires. Ein internationales Handbuch zur Lexikographie / An International Encyclopedia of Lexicography / Encyclopédie internationale de lexicographie*, vol. 1, Berlin / New York, Walter de Gruyter, 135-146.

Corbin, Pierre, 1998. « La lexicographie française est-elle en panne ? », *Cicle de conferències 96-97. Lèxic, corpus i diccionaris*, Barcelona, Institut Universitari de Lingüística Aplicada, Universitat Pompeu Fabra, 83-112.

Corbin, Pierre, 2013. « Lire les dictionnaires (3). Éléments pour une modélisation des opérations impliquées dans leur consultation : de l'identification des articles », *Lexique* 21, 23-100.

Corbin, Pierre / Gasiglia, Nathalie, 2012. « Structuration formelle et structuration conceptuelle des articles des dictionnaires Larousse : repères pour une approche historique », communication au 5e colloque Pierre Larousse, « Larousse : lexicographie et pédagogie en héritage », Toucy, 11-12 mai 2012, inédite.

Dictionnaire français. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/>.

Estienne, Robert, 1531. *Dictionarium, seu Latinæ linguæ Thesaurus*, Parisiis, Ex officina Roberti Stephani.

[9] Cf., cependant, Bray (1989).

Larousse, Pierre, 1856. *Nouveau dictionnaire de la langue française*, 3e éd., Paris, Larousse et Boyer Libraires-Éditeurs.

Larousse, Pierre, 1878. *Nouveau dictionnaire de la langue française*, 43e éd., Paris, Aug. Boyer et Cie Libraires-Éditeurs.

Petit Larousse, 1997 (millésime 1998). Paris, Librairie Larousse.

Da vizio a virtù dello Stato: i nomi del tabacco nel XVIII secolo nel regno di Sardegna

In una memoria della fine del XVII secolo indirizzata all'allora duca Vittorio Amedeo II un solerte funzionario, persuaso che la coltura della pianta del tabacco sarebbe stata di indiscusso giovamento tanto ai sudditi quanto alle casse dello Stato, scriveva:

> Mi pare haver sufficientemente discorso del Commercio, Cultura e delle Regole che si osservano in Francia per il Tabacco. Non mi resta presentemente che far conoscer a SAR li avvantaggi che lei riceverà introducendo in diversi luoghi del Piemonte la detta cultura [...] tanto a detta AR che à molti de suoi sudditi[1].

In verità, il tabacco era già conosciuto e consumato negli stati sabaudi, tanto da diventare (nel 1650) protagonista di un balletto reale con lo stesso titolo a firma del cortigiano e poeta Filippo San Martino d'Agliè. Il balletto, allegoria scherzosa con un'unica scena ambientata nell'«Isola del Tabacco»[2] tra palme e uccelli esotici, rappresentava i paesi esportatori di tabacco, in primis la «nuova Andalusia meridionale detta Venezuela», a seguire i paesi importatori con relativa qualità di pianta: Inghilterra, Francia e Olanda[3].

La tassazione sul tabacco come strumento fiscale di emergenza era già stata utilizzata dalla reggente Maria Cristina[4] nel 1647 e anche la proposta di coltivazione non

---

1 AST, Sezioni Riunite, *Controllo Generale di Finanze, I Archiviazione, Gabella del tabacco e acquavite*, m. 1, fasc.1 1692-1693. L'entusiasmo per il tabacco e il suo consumo non erano unanimemente condivisi in Europa soprattutto dai sovrani: «l'adozione del tabacco in Inghilterra non dipese in alcun modo dal patrocinio regale: la regina [Elisabetta] non si sarebbe mai mostrata in pubblico con la pipa in bocca e Giacomo I è sempre stato un fanatico oppositore del fumo» Kiernan (1993, 22). Il Salvini al contrario: «E per vero dire, chiunque segue le speculazioni, e intorno agli studi delle buone discipline s'affatica, non ne può dir se non bene, confortando ella massimamente il celabro, e dalla soverchia umidità ripurgandolo, ed essendo perciò amica, e compagna de' nostri studi». Salvini (1735, t. 1, 4).

2 «La Scene representoit l'Isle de Tabago, dont le Tabac tire son nom, […]», secondo la relazione secentesca di Menestrier riportata in Rizzi (1973, 46).

3 San Martino, 1650. «Amsterdam è il fondaco, la stanza di compensazione del tabacco proveniente dall'America e in parte anche dall'Inghilterra per essere conciata nelle manifatture locali […]. Molti altri paesi tentano di sviluppare industrie proprie per la lavorazione del tabacco ma sino al 1700 la supremazia olandese rimane indiscussa; […]» Kiernan (1993, 20).

4 «Hanno i disagi surnommati a questi stati per causa della guerra tal modo indebolito le finanze di S.A.R. nostro figlio amantissimo che non potendo da se' stesso suplire al sostinimento della Corona ci hanno dato soggietto di ricercarli qualche aggiunto […] non habbiamo

era una novità: vi era stato un precedente a metà del secolo (nel 1653)[5] ma non sono stati conservati documenti sull'esito dell'esperimento di coltivo e probabilmente l'assenza di carte è da attribuire alla «cattiva riuscita dell'impresa»[6].

Questa «pianta erbacea aromatica annua delle Tubiflorali con fusto peloso, grandi foglie ovate»[7] ebbe inizialmente il nome di 'nicotiane' dal medico Giovanni Nicot[8], ambasciatore francese a Lisbona, che l'aveva portata nel 1560 alla sua regina Caterina de' Medici. Ma se il nome 'nicotina' si conservò nell'uso scientifico, venne soppiantato nell'uso comune da una discreta gamma di sinonimi quali 'herba sancta', 'erba della Regina' (Caterina), 'erba tornabuona'[9] (altro deonimo ma toscano) e dalla parola spagnola 'tabacco'[10].

In Piemonte, i dizionari dialettali quali il Di Sant'Albino ancora a metà Ottocento riportano 'Nicotiana' e 'Erba Regina' come sinonimi di tabacco[11] e nelle descrizioni della manifattura del Regio Parco si ricorda che «nei dintorni del Parco si coltiva estesamente la pianta nicotiana […]»[12].

---

ritrovato alcuna meno sensibile et di minor aggravio a i ben amati popoli dell'A.S.R. di quella d'una nuova gabella sul tabacco […]. 15 dicembre 1647» (AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Articolo 689, Patenti Controllo Finanze*, 1647 in 1648, r. 126, c 84v-85r.).

5 Cfr. Duboin (1858, T. 22, 19).

6 *Ibidem*. Lo stesso Duboin osserva in una nota al provvedimento del 1653 a firma Carlo Emanuele II che erano state infruttuose le sue ricerche per trovare provvedimenti di sviluppo della coltura. La situazione cambia radicalmente sotto la sovranità di Vittorio Amedeo II: «Ricercare nuove fonti di denaro o ampliare lo sfruttamento di quelle tradizionali significa infatti per i Savoia dotare il potere monarchico di una più solida base finanziaria per renderlo più atto ai propri fini e per estenderne il campo d'azione, [...]». Quazza (1992, 125).

7 DELIN s.v. 'Tabacco'.

8 Cfr. *Ibidem* e Migliorini (1968, 67).

9 *Ibidem*. «Dal cardinale Niccolò Tornabuoni nunzio [..] in Francia» Tommaseo (1929 [1861-1872], s.v. 'Tabacco').

10 Come è noto l'etimo è discusso. Ci si limita ad alcune citazioni a mero titolo esemplificativo: «dallo spagnolo 'tabaco', che i cronisti delle Indie affermano essere il nome haitiano della pianta. Non c'è dubbio che il costume di fumare le foglie seccate della 'Nicotiana Tabacum L.' sia stato assunto nel nuovo mondo dagli europei, i quali, tuttavia, con lo stesso nome avevano già chiamato alcune piante medicinali (dall'ar. ṭabbâq o ṭubbâq), per cui gli studiosi sono divisi tra le due ipotesi: se si tratti di un nome indigeno americano (per es. FEW XX 78-80) oppure dalla trasposizione di una denominazione europea di provenienza or. (p. es., Coromines) […].» DELIN (s.v. 'tabàcco'); «Dieses wort erscheint dann in den reisenbeschreibungen, ausdrücklich als wort der eingebornen, dann als spanisch bezeichnet. […]. Aus dem sp. entlehnt auch kat. 'tabac', it. 'tabacco', e. 'tabaco' […]; das wort ist international geworden.» FEW (XX, 79); «la planta i el costum de fumar-ne les fulles són incert; consta que tabacco, atabaca, altabaca i formes anàlogues (que vénen de l'àr. ṭabbâq o ṭubbâq) es van usar a Espanya i a Itàlia des de molt albans de la descoberta d'Amèrica, com a nom de l'olivarda, se l'eupatori i d'altres herbes medicinals, […].» Coromines (1988, s.v. 'TABAC'); «ist wenig wahrscheinlich, da man nicht sieht, wie das arab. Wort nach Mittelamerika gekommen sein soll; [...]» REW (1935 [1911], s.v. 'tabako').

11 Di Sant'Albino (1859, s.v. 'Tabach'). Naturalmente lo riportano anche dizionari italiani; citiamo, tra gli altri, il Tommaseo (1929 [1861-1872], s.v. 'Tabacco'): «e della Regina vien detta».

12 Casalis (1833-1856, vol. 21, 175).

I progetti di coltura presentati alla fine del secolo al sovrano sabaudo lo convinsero e nel 1723 si avviò la semina in due luoghi non lontani da Torino: nelle Terre di Migliabruna vicino a Racconigi e nelle Terre di Baglia vicino a Poirino[13].

Il tabacco era apprezzato dagli stranieri in visita in Italia durante il regno di Vittorio Amedeo II: «ciascuno sa, la stima in cui era tenuto il tabacco di Torino, quello di Millefiori, quello delle Dame [...]»[14], anche se lo stabilimento per la lavorazione del tabacco a Torino sarà costruito solo nel 1768, un edificio imponente e curato[15] disegnato dell'architetto Ferroggio in un punto di confluenza tra i fiumi Po e Dora, il Regio Parco. Il tabacco viene poi trasportato alla Regia Fabbrica del Tabacco in contrada di Po e «quivi si purga, e si pulisce, conducendosi poi per lo smaltimento in Dogana»[16].

Oltre alle carte del Ministero delle Finanze del governo sabaudo[17] si sono conservate delle serie di registri che annotano la presenza nei magazzini statali di quantità precise di tipi diversi di merce e il loro valore di mercato. Attraverso questi registri periodici alla fine del Seicento e sistematici nel corso del Settecento è possibile seguire l'evoluzione delle espressioni relative alla confezione di un prodotto che da esotico e straniero diviene progressivamente locale. Non si tratta, naturalmente, di elenchi scientifici, quanto piuttosto di indicazioni merceologiche che offrono una nomenclatura relativa all'uso quotidiano e locale, talvolta tecnico. Sono dapprima in francese e negli anni successivi alternano le due lingue con una penetrazione di espressioni poi acquisite e spesso adattate. Il lessico dialettale progressivamente tende ad ampliarsi e arricchirsi di traslati a volte comuni ad altri dialetti come 'tabachè', in senso figurato per 'andar via presto, evadere'[18] comune al parmigiano[19]. Altri usi sono invece solo piemontesi come 'antabachesse' per 'arrabbiarsi'[20] e non 'innamorarsi'[21].

Nella tabella sottostante sono state raccolte delle espressioni da elenchi provenienti da fondi archivistici diversi: il primo, della Camera dei Conti di Piemonte, di carattere contabile, è un inventario di tabacco presente presso il magazzino della gabella (in italiano); il secondo elenco proviene dal Controllo Generale di Finanze, è di carattere più generale, di orientamento economico (in francese); il terzo è sempre della Camera dei Conti ma di qualche anno dopo (in italiano). Le voci sono state riorganizzate per tipologia:

---

13 AST, Sezioni Riunite, *Controllo Generale di Finanze, I Archiviazione, Gabella del tabacco e acquavite*, m. 1, f. 7 1717-1723.

14 Si tratta del *Viaggio storico politico di Svizzera, d'Italia e di Germania* citato in Cibrario (1846, 756).

15 «[...] gli ordegni, e gli ingegni delle piste del tabacco meritan d'essere vedute, e sono un capo d'opera d'un Machinista; […]». Grossi (1790, 103).

16 Derossi (1781, 112).

17 Conservate presso l'Archivio di Stato di Torino.

18 Zalli (1830 [1815], s.v. Tabàch').

19 Malaspina (1956-1970, IV, s.v. 'Tabaccàrsla').

20 Gribaudo – Seglie (1975, s.v. 'Tabach'). Non risulta nel Di Sant'Albino.

21 Cfr. DELIN (s.v. 'tabàcco').

	1694[22]	1695[23]	1708[24]
Provenienza geografica	Una balla tabacco di Spagna di pelo brutto; Una cascia grande sensa coperto tabac Spagna citrone	Espagne grane al ambre; Espagne alle fleur	
	Sacco tabac d'allemagna		Allemagna e foglia di levante
	Rollo tabac di bresil in corda, Farine di vero Bresile	Bresil	Tabacco Bresile
	Clerac; Farine di Clerac con e senza costa	Farine de Clerac avec/sans coste	Clerac senza costa, con costa, expre
Secondo il profumo	Una cascia granetta alla rosa muscata/ alla violetta di Nizza/ alla roiala fior di citrone	Alle rose; Au muguet; alla lavanda	Violetta, Viole Gialdi, Lavanda, Gelsomino, Rosa Damaschina, Violetta al citrone, Garoffano, Muscato
	Altra millefiori	Mille fleur	Mille fiori
	Un sacco di francipana pura	Pergiban	
Colore + profumo	granetta negra o rossa lavata alla violetta	Noir alle fleur dorage	Granella caffè; Foglia puro, Negro
	grosso alla rosa	Rouge alle d.e fleur (rose)	Bianco di Bologna,

[22] AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302*, *Tabacchi,* mazzo 1, r. 1694.

[23] AST, Sezioni Riunite, *Controllo Generale di Finanze, I Archiviazione, Gabella del tabacco e acquavite*, m. 1, f. 1, 1692-1695.

[24] AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302*, *Tabacchi,* mazzo 1, r. 1708.

Tipo di lavorazione	Un sacco di granetta rossa pura /altro sottile/altro grosso negro/al millelotto[25]/		Banchino
	Una scatola detto in grinse ambrato pelo brutto		
	Una cascia detto granito in pachetti puro		
	Farine di costa		
	Grinse ordinarie pelate		
onorifico	alla Roiala	Alle Royale	
	Tabacco di dame negro	Le tabac de dames	

È evidente un principio di provenienza geografica: il Brasile, uno dei principali paesi produttori, offre una qualità «[...] molto produttiva, e capace di dare delle immense raccolte»[26]. Tuttavia, vi è anche tabacco di Spagna o di Allemagna, cioè località di vendita più che di produzione o di raffinazione[27].

I contemporanei conoscevano e illustravano al sovrano la situazione commerciale del tabacco:

> La Hollande est certainement aujourdhuy le magasin general qui fournit le tabac despaigne presque a tout lurope, lallemagne, les etats dunord, toutte les villes anseatiques, [...], toutte les villes principalles de Litalie y font leurs aprovissonnement [...][28].

In Piemonte arrivano anche le pipe olandesi che ricevono subito l'appellativo 'd'Olanda'[29].

---

[25] Per quanto riguarda questa voce non si sono trovate tracce nei dizionari.

[26] Cazzuola (1876, s.v. 'Tabacco').

[27] «L'Olanda è il varco d'accesso del tabacco diretto al Nord dell'Europa, così come la Spagna lo è per i paesi del sud, […]». Kiernan (1993, 21). D'altra parte, il Littré propone come significato di «Tabac d'Espagne: tabac à priser parfumé» Littré (1956-1958, s.v. 'Tabac') quindi la provenienza di un prodotto lavorato.

[28] AST, Sezioni Riunite, *Controllo Generale di Finanze, I Archiviazione, Gabella del tabacco e acquavite*, m. 1, f. 10, 1739. Si è rispettata l'ortografia dell'originale.

[29] AST, Sezioni Riunite, *Controllo Generale di Finanze, I Archiviazione, Gabella del tabacco e*

Il nome Clerac deriva da una località della Francia, nella regione della Guienna di coltivazione e provenienza[30]; appare nei documenti come il tabacco più tipico e tale resta a lungo.

D'altra parte il principio di provenienza si rovescia in un'equanime reciprocità se la relazione proviene da un ufficio francese: in una memoria del 1724 indirizzata al Marchese d'Ormea, segretario di finanze di Vittorio Amedeo II, sul tabacco presente in Savoia è nominato oltre all'«Espagne pur, al Brezil en corde, al caffè rappè ordinaire» anche il «caffè lavé de Turin»[31]. Evidentemente, la produzione aveva fruttato i primi risultati lessicali.

Il lessico utilizzato è in gran parte un incrocio tra francese e piemontese reinterpretato in veste italiana: il tabacco resta 'tabac' ma è in 'rollo' (cioè 'rotolo' o 'rouleau'); il piemontese gioca qui un ruolo interessante in quanto il 'rolò'[32] è italianizzato rafforzando la liquida e creando un ibrido; il Brasile è presente solo nella forma francese o in una presunta italianizzazione 'Bresile'.

Il lessico tecnico era una novità, ma la tradizione amministrativa piemontese esigeva che si scrivesse in italiano. Evidentemente i funzionari operarono una sorta di adattamento, come nel caso dei grani di tabacco che inizalmente sono resi con 'granetta'[33] in seguito sviluppato in un più toscano 'granella'. L'incertezza tuttavia doveva essere consistente vista la presenza di 'granito' utilizzato in questo contesto come sinonimo di granella, ulteriore adattamento fantasioso. Altro sinonimo di particelle sminuzzate ma dal mondo agricolo sono le 'grinse': «Mondiglia del grano trebbiato o crivellato»[34], probabilmente l'uscita vocalica era sufficiente a considerarla abbastanza italiana.

Ma anche per aggettivi molto più comuni quale 'reale' si hanno esiti imprevisti; 'roiala', presunta italianizzazione di 'royal' reso con la semplice trasformazione y>i e aggiunta di *-a* finale; in piemontese sarebbe 'a la reala'[35].

---

acquavite, m. 1, f. 3, 1711. «L'Olanda, [...], grazie a manifatture su larga scala occupa il primo posto nella fabbricazione delle pipe; il tipo più popolare è quello in gesso bianco fabbricato a Gouda […]». Kiernan (1993, 36-37).

30 «In una quantità di province della Francia n'era una volta comunissima la coltura, ed anche adesso in parecchie se ne coltiva, particolarmente nella Guienna dalla banda di Bordeaux, e di Clerac; […]». *Della coltivazione del tabacco.* (1758, 7).

31 AST, Sezioni Riunite, *Controllo Generale di Finanze, I Archiviazione, Gabella del tabacco e acquavite*, m. 1, f. 8, 1724.

32 Di Sant'Albino (1859, s.v. 'rolò').

33 Da 'grana' «Grano e granello. Qualsivoglia minima cosa, un minimo che.» Di Sant'Albino (1859, s.v. 'Grana').

34 Di Sant'Albino (1859, s.v. 'Grinssa').

35 Cfr. Di Sant'Albino (1859, s.v. 'Real').

La profumazione era uno degli elementi di lavorazione che più facevano aumentare il prezzo del tabacco e uno degli argomenti utilizzati nella relazione a sua maestà per convincerlo a stabilire una coltura in Piemonte[36]. Molto presente la varietà e l'attenzione all'aromatizzazione eseguita con un lavaggio in 'acque d'odore'[37].

Quanto al citrone si tratta dell'italianizzazione dal piemontese 'sitron' cedro (in piemontese limone è 'limon')[38].

La 'rosa muscata' che suggerisce un aroma di muschio è l'italianizzazione dal piemontese 'muscà'[39]. Si tratta di una qualità di rose antiche e tradizionalmente presenti nei giardini piemontesi.

La 'frangipana', è «la concia odorosa d'ambra e zibetto, così detta dal nome del suo autore»[40]. Inizialmente si trattò di «Gants à la Frangipane, ainsi appelés du marquis de Frangipani»[41]. Si nota che anche in francese il nome Frangipani venne modificato in Frangipane per poi diventare 'alla Frangipana' in Piemonte con un'aggettivazione. Il deonimo, che per metonimia si è trasferito dapprima sul prodotto, ha coinvolto in seguito profumi analoghi[42].

Altro aggettivo sostantivato è il 'banchino', da 'Tabacco banchino' che, come suggeriscono i documenti, è il cascame di tabacco che resta sul banco dopo la lavorazione e viene reimpiegato per la manipolazione della grana[43]. Si nota una tendenza a creare forme aggettivali poi sostantivate.

Il tabacco millefiori, suggerisce una mistura aromatica di fiori (come la varietà contemporanea del miele); potrebbe tuttavia riferirsi al toponimo Mirafiori dove, in

---

36 Cfr. AST, Sezioni Riunite, *Controllo Generale di Finanze, I Archiviazione, Gabella del tabacco e acquavite*, m. 1, f.1, 1692-1695. Nei magazzini di fine Seicento vi era una vasca per la profumazione e una 'sala dei profumi'.

37 In Piemonte acqua di colonia.

38 «Pianta o alberello assai noto, di foglie sempre verdi, il cui frutto dello stesso nome, tramanda un soavissimo odore […]» Di Sant'Albino (1859, s.v. 'Sitron').

39 È l'aggettivo alla base del vino moscato e di altri generi (frutta); evidentemente queste italianizzazioni investivano ambiti diversi, ma con esiti comuni anche se Penzig (1924, 463) cita come tipica del Piemonte la 'rosa d'la muffa', traducendola con 'rosa muscosa'.

40 Di Sant'Albino (1859, s.v. 'Frangipana').

41 Quicherat (1875, 471). «[…]. Die Frangipani waren eine bekannte römische familie, Guez de Balzac berichtet von ainem päpstlichen feldmarschall dieses namens, dem diese handschuhe ihren namen erdanken. Dann wurde der name auf das parfum allein übertragen und von hier aus auf andere fabrikate mit änlichem aroma. Demnach scheint der name um 1640 geprägt worden zu sein; […] - Aus dem fr. Auch e. frangipane 'art parfum'» FEW (vol. III, s.v. 'Frangipani', 757). È interessante la versione francese 'pergipan'. Non si dà il lemma nei dizionari da noi consultati (né monolingui né bilingui); riteniamo che lo scrivente piemontese abbia reso ciò che ascoltava francesizzandolo, dal momento che 'frangipane' gli doveva sembrare troppo italiano.

42 Il Littré (1956-1958, s.v. 'frangipane'), oltre l'etimo relativo ai guanti, cita «la Pommade à la frangipane. […]. Sorte de liqueur parfumé.[…]. Espèce de crème dont on se sert pour garnir ou foncer certaines pièces de pâtisserie. Tarte à la frangipane […]. Genre de poire».

43 Cfr. AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302, Tabacchi*, m.1, f. 2.

effetti, venne prodotto il tabacco. Sarebbe in questo caso un ispanismo simile a Miraflores[44].

Iniziata la lavorazione, nel periodo successivo i registri della Camera dei conti diventano molto più precisi con menzione della produzione interna, detta «del Paese» e prodotti nelle manifatture della Venaria Reale, di Trofarello e di Mirafiori (presso Torino).

La prima citazione del tabacco Virginia è del 1704 in un registro di contabilità di magazzino «farine di tabacco comun con costa expre et Virginia inviati alla fabrica nel 1704»[45].

Il tabacco francese arrivava in Piemonte dai porti liguri (Genova, Savona, Imperia e S. Remo), l'«acqua di citrone» da Nizza; il tabacco seguiva, almeno in parte, la via del sale[46].

La macinatura avveniva alla «Pista della Veneria Reale»[47]. Vediamo che il tabacco viene sminuzzato, trinciato ossia 'frisato' forma italianizzata dal piemontese 'frisè'[48].

In un registro contenente gli atti di visita e testimoniali compilato nel 1740[49], si menziona il tabacco nei suoi contenitori: il tabacco 'Bresile' può trovarsi in «rolli involti nel corame»[50], «di buffallo»[51] con indicazioni che divengono via via più precise sulla provenienza: una certa «boetta di tolla»[52] contiene «del tabacco detto di Barcellona»[53], del «tabacco di Spagna maracaibo»[54] un'altra del «tabacco a rappare

---

44 Vi sono evidenze documentarie secentesche dove si oscilla tra le due espressioni «servienti à Mirafiore e ai principi» (AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Patenti Controllo Finanze, Art 689,* 1644, r.124, c. 31v) e «castello di Millefiori» (AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Patenti Controllo Finanze, Art 689*, 1650, r.129, c211) spiegabile con la tendenza al rotacismo in Piemonte ('Mirafiur' era inteso come 'millefiori').

45 AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302, Tabacchi,* m. 1, r. 1704-1708. La Virginia era uno dei maggiori esportatori di tabacco d'America e grazie al lavoro schiavile aumentò di sei volte la produzione tra metà e fine Seicento (Cfr. Kiernan (1993, 20)). Naturalmente è possibile che la sua diffusione in Piemonte sia dovuta a motivi di gusto.

46 AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302, Tabacchi,* m. 1, r. 1708.

47 AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302, Tabacchi,* m. 1, r. 1704.

48 «Arricciare, increspare, […], trinciare» Zalli (1830 [1815], s.v. 'Frisè') a sua volta un francesismo.

49 AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302, Tabacchi,* m. 35.

50 «La pelle dell'animale, e più comunemente quand'ella è separata dalla carne e polita, cuojo, corium, cuir» Zalli (1830 [1815], s.v. 'Coràm').

51 *AST, Sezioni Riunite, Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302, Tabacchi,* m. 35.

52 *Idem*, 49v e 50r. «Pacchetto, stagnata, e generalm. boeta. Specie di bossolo posticcio, quadrato, fatto di una sottilissima foglia di piombo, ricoperta esternamente di carta, nel quale si vende il tabacco in polvere e libbre o simili» Di Sant'Albino (1859, s.v. 'Boeta').

53 AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302, Tabacchi,* m. 35, c. 53 r.

54 *Idem*, 56v.

detto di Mirafiori»[55]: evidentemente ormai il prodotto locale è nominato nel dettaglio insieme agli altri.

Il «Clerac del paese» è contrapposto al «Clerac foresto»[56]: il Clerac, quindi, da toponimo è diventato ormai un nome merceologico che indica una qualità di tabacco anche piemontese. Non manca una certa creatività: un tabacco d'«Ollanda di francfort» è «tabacco a rappare d'Ollanda in bastoni alla violetta […] detto tabacco di francfort»[57].

Aumentano i tipi di profumazione:

> Tabacco caffè alle fiori di cittrone, alle fiori di lambrosca, lavato all'acqua fior citrone, alle fiori di gelsomino, di garofano, alla violetta, violetta al citrone, spagna granato puro o alla violetta o all'ambra[58].

Osserviamo che con 'lambrosca' si intende la vite selvatica[59], uguale espressione divenuta poi nome del vino.

Nelle carte di carattere finanziario è presente anche una memoria ove si trova la spiegazione di certe espressioni relative alla lavorazion, che consentono di chiarire che con 'granato' non si intende un sostantivo o un colore[60] ma un aggettivo sinonimo di 'sminuzzato' italianizzato dal francese:

> On Lepoura alors fere secher peu de jours seullement ausoleil sans les poser au feu, et apres le passe suos lapierre pour le reduire en poudre jusques audegre definesse pour en faire du tabac grené […][61].

Ciò che le fonti non specificano è il tipo di consumo che si faceva del tabacco, fatta eccezione per l'espressione 'frisato da fumare'.

Sappiamo, tuttavia, che oltre ad essere fumato si masticava e si fiutava. Ma probabilmente essendo evidente ai contemporanei, non si menziona affatto a quale tipo di produzione corrispondessero le diverse lavorazioni.

Il Di Sant'Albino ci soccorre su alcuni aspetti lessicali: si nota che il tabacco 'rapé', tradotto con 'rappato', o 'rapato', corrispondeva ad un tabacco da fiuto: «Tabach an

---

55 *Idem*, 53r.

56 *Idem*, 55v.

57 *Idem,* 56r.

58 *Idem*, 36r; «Charles VIII avait déjà un parfumeur en titre. Les espèces dont il est fait mention du temps de François Ier sont la poudre de violette, la poudre de Chupre, la civette, le musc, l'amre gris, les essences de fleur d'oranger, de romarin, de roses». Quicherat (1875, 362).

59 Cfr. Di Sant'Albino (1859, s.v. 'Lanbrosca'). Equivalente francese di 'Lambruche': «'wilde Rebe'. […] lent namentlich im Süden und Südosten, vgl. Aber lambris; aus vlat. *lambrūsca für lat. labrusc […]» Gamillscheg (1926-1929, s.v. 'lambruche').

60 «Il miglior colore è quello di un bel rosso cupo, o come suol dirsi parlando di questa materia, di un cappone arrostito» *Della coltivazione del tabacco* (1758, 44).

61 AST, Sezioni Riunite, *Controllo Generale di Finanze, I Archiviazione, Gabella del tabacco e acquavite*, m. 1, f. 10, 1739 (rispettata l'ortografia originale).

poer. Tabacco in polvere. Quello da tirar su pel naso, fatto di foglie polverizzate; detto altr. rapè»[62].

Per quanto riguarda il tabacco in corda osserva altresì:

> Tabach da mastiè; Tabacco masticatojo o da masticare, detto anche tabacco in corda. Così chiamansi le foglie di tabacco conce e rattorte in forma di corda, da tenerne de' pezzi in bocca e andarli masticando[63].

Il tabacco viene regalato alle personalità dello Stato e della città, in particolare del tabacco in «grana caffè a Torino e del rapato fino d'Olanda» nel ducato di Aosta regalato ai ministri, all'Arcivesco di Torino e al personale della corte, oltre a vari dignitari[64].

Dopo la creazione dello stabilimento un registro di bilancio è dedicato alla Regia Fabbrica di Torino e la complessità delle voci cresce in modo esponenziale soprattutto per i dettagli relativi alla lavorazione: si hanno così le qualità di Tabacco conosciute: il tabacco Avana[65] in foglia, Virginia, d'Olanda, di Levante[66] «detta Salonicco» (o 'giringé'[67]), della Sardegna e del Paese (di prima qualità, di seconda e di terza o 'Sabloneusa'[68]); Bresile in corda[69]; gli elenchi sono poi specificati rispetto alla lavorazione, per cui vi sono elenchi divisi in: scaglia, scaglietta, grinze, «grinzone (o sia grossone), spolverini»[70]. Grinze e spolverini sono ricavati dalla setacciatura; le scaglie oltre ad essere ripartite come le foglie (di Salonicco, di Virginia, ecc.), sono anche tipologicamente identificate in scaglie rosse e vellutate. Per quanto riguarda le grinze, riteniamo si tratti delle grinse del primo elenco con un'ulteriore evoluzione e rappresentazione della pronuncia.

---

62 Di Sant'Albino (1859, s.v. 'Tabach'), Analogo alla voce 'rapè'. Stessa interpretazione è offerta dallo Zalli (1830 [1815], s.v. 'rapè': il lemma ha accento grave, la voce accento acuto) che riporta «sorta di tabacco da naso, rapé». Ancora il DELIN (s.v. 'rapè') cita come attestazione più antica G. Parini nel 1763; anche presente la forma 'rapati' cioè 'ridotti in polvere'. È la forma italianizzata che si trova nei registri piemontesi.

63 Di Sant'Albino (1859, s.v. 'Tabach').

64 Cfr. AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302, Tabacchi,* m. 40, f. 22, 1771.

65 Menzionato dal Deonomasticon per il Settecento sia come tabacco sui generis che come tabacco da fiuto. Schweickard (1997-2013, s.v. 'Avàna').

66 Citato da Schweickard (1997-3013, s.v. 'Levànte') come «tipo di tabacco» dal 1970.

67 Riportato anche come «varietà dell'erba nicotiana» in Contarini (1850, s.v. *gingè*) come voce botanica («semplice qualità di tabacco») nel DEI (1957, s.v. 'Tabacco').

68 «La feuille que est en bas de la plante et le plus proche de la terre nous lapellons sablonneuse, et est la plus inferieure en qualité, la premiere, la segonde qui est un degré plus haut a la plante et en qualité nous lappellons Terrienne, La troisieme est La grande feuille qui est en haut de la plante et bien superrieur en qualité […]». (AST, Sezioni Riunite, *Controllo Generale di Finanze, I Archiviazione, Gabella del tabacco e acquavite*, m. 1, f. 10, 1739). Si è rispettata l'ortografia dell'originale.

69 «Specie di tabacco da masticare» Schweickard (1997-2013, s.v. 'Brasìle').

70 I registri sono piuttosto uniformi: citiamo a titolo d'esempio: AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302, Tabacchi,* m. 40, f. 2, 1771.

In questi registri è segnalato il tabacco da fumare: l'Alemagna, quello alla cavagliera, la crasi 'Avanaché'[71], il tabacco di Spagna.

Il tabacco rappato ha dei nomi già conosciuti come 'fine d'Olanda' e alla violetta oltre che di nuovo esotismo e di certa raffinatezza: Palatino, St. Vincent di Dunkerquen, di St. Dominique, delle Carrotte. Per quanto riguarda quest'ultimo, dipende dal formato del trasporto: «se ne manda parimente dalla Fiandra, e dal paese di Artesia, che chiamasi Tabacco in carote, perché è formato in rotoli quasi simili alle radici, che noi chiamiamo carote»[72].

Sono menzionate anche le sostanze usate per la profumazione le cosiddette «droghe[73] aggiunte in fase di lavorazione: amandole, Prune nostrane, Farina di Ireos[74], Farina di galla, Miele, Melazzo, terra rossa, vittriolo»[75].

La presenza del vetriolo non dovrebbe troppo stupire: lo stesso tabacco era considerato di gran beneficio alla salute:

> Il fumo del Tabacco è talora benefico agli asmatici; […]. Molti autori lo tengono per un possente preservativo contro la peste: […].[76]

Si riportano in due tabelle riassuntive gli ambiti linguistici coinvolti dai nomi del tabacco a metà Settecento:

toponimi:

Regioni - località	Nazioni	Città
Levante	Brasile	Clerac
Mirafiori	Spagna	Bologna
Sardegna	Olanda	Avana

[71] Composto di 'Avana' e 'aché'. Per 'aché' si veda il contributo di E. Papa in questo stesso congresso. Per Tabacco Avana «Superiore in bontà alle altre specie di tabacco» Cazzuola (1876, s.v. 'Tabacco').

[72] *Della coltivazione del tabacco.* (1758, 11).

[73] Per droghe si intende naturalmente quello che oggi chiameremmo additivi o come, con eleganza recita lo Zalli (1830 [1815], s.v. 'Dröghe') «nome generico degli ingredienti, che servono alla medicina, alla tintura, e specialmente agli aromati, droghe, spezierie, aromata pharmaca, drogues, épiceries».

[74] La definizione motiva anche l'utilizzo: «[…] o cotèle d'marte, pianta le cui foglie sono lunghe, strette, e fatte in punte a guisa di coltelli: le radici di questa pianta sono incisive, ed hanno molte altre virtù, e secche sono odorifere [...]; ghiaggiuolo, coltellino, iride, ireos, iris, glaïeul, iris» Zalli (1830 [1815], s.v. 'Cotèj').

[75] AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302*, *Tabacchi,* m. 40, f. 2, 1771. Per quanto riguarda il vetriolo ricordiamo che già nella seconda metà del Cinquecento sono presenti provvedimenti ducali in cui «si concede la privativa […] della fabbricazione del sapone e rame rosso, e del raffinamento del vitriolo. 10 aprile 1562». Duboin (XVII, 606) o «con cui si concede in albergamento miniere di vitriolo nel territorio di Robilant. 8 gennaio 1563». Duboin (XXIV, 834).

[76] *Della coltivazione del tabacco.* (1758, 77).

Regioni - località	Nazioni	Città
	Allemagna	Dunkerque
	Virginia	Barcellona
		Salonicco
		Torino

Altre tipologie:

Aromatizzate	Onorifiche
Alla rosa (muscata e altre)	Frangipana (deonimo aggetivato)
violetta (di Nizza)	Alla roiala
gelsomino	Alla cavagliera
garofano	Palatino
citrone	
banchino	
Millefiori	
fiori di lambrosca	

In conclusione un suggerimento proveniente dalla Francia teso a incrementare le casse dello Stato e divenuto coltura e industria in Piemonte, creò un lessico tecnico rielaborato a partire da elementi linguistici stranieri filtrati da una competenza linguistica mista di francese e piemontese per rendere la lingua amministrativa che doveva essere per tradizione in italiano (o almeno tale doveva apparire). Quello che doveva sembrare una semplice traduzione si rivela invece una rielaborazione più complessa e per certi versi creativa del materiale lessicale.

Università degli Studi di Torino Silvia CORINO ROVANO

Bibliografia

AST (Archivio di Stato di Torino), Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Art. 689, Patenti Controllo Finanze*

AST, Sezioni Riunite, *Camera dei Conti, Piemonte, Gabelle, Art. 302, Tabacchi*

AST, Sezioni Riunite, *I Archiviazione, Gabella del tabacco e acquavita*, 2 mazzi

Casalis, Goffredo, 1833-1856. *Dizionario geografico storico statistico commerciale degli stati di S.M. il re di Sardegna*, Torino, Presso G. Maspero librajo e G. Marzorati tipografo, 28 voll.

Cazzuola, Ferdinando, 1876. *Dizionario di botanica*, Pisa, Tipografia Nistri

Cibrario, Luigi, 1846. *Storia di Torino*, Torino, A. Fontana, 2 voll.

Contarini, Pietro, 1850. *Dizionario tascabile delle voci e frasi particolari del dialetto veneziano*, Venezia, Cecchini Editore

Coromines, Joan, 1988. *Diccionari Etimològic i Complementari de la Llengua Catalana*, Barcelona, Curial Edicions Catalanes

DEI = Battisti Carlo, Alessio Giovanni,1957. *Dizionario Etimologico Italiano*, Firenze

DELIN = Cortellazzo,Manlio, Cortellazzo Michele, 1999 [1989]. *Il nuovo etimologico. DELI - Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli

Della coltivazione del tabacco. Con alcune notizie istoriche dell'Origine, Coltivazione, Virtù, e uso di questa pianta, appresso le varie nazioni del mondo,1758, Roma

Derossi, Onorato, 1781. *Nuova guida per la città di Torino*, Torino

Di Sant'Albino, Vittorio, 1859. *Gran dizionario piemontese-italiano*, Torino, Società L'Unione Tipografico-editrice

Littré, Emile, 1956-1958. *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Pauvert, 7 voll.

Malaspina, Carlo, 1956-1970. Vocabolario parmigiano-italiano, Bologna, Forni Editore, 4 voll.

REW = Meyer-Lübke, Wilhelm, 1935 [1911]. *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, C. Winter, 3 voll.

Migliorini, Bruno, 1968 [1927]. *Dal nome proprio al nome comune*, Firenze, Olschki

Penzig, Otto 1924. *Flora popolare italiana.* Genova, Edizioni Agricole, 2 voll.

Quazza, Guido, 1992. *Le riforme in Piemonte nella prima metà del Settecento*, Cavallermaggiore, Gribaudo Editore

Quicherat, Jules, 1875. *Histoire du Costume en France*, Paris, Hachette

Rizzi, Gualtiero, 1973. *Repertorio delle feste alla Corte dei Savoia. Raccolto dai trattati di C.F. Menestrier*, Torino, Centro Studi Piemontesi

Salvini, Anton Maria, 1735. *Discorsi accademici: sopra alcuni dubbj proposti nell'Accademia degli Apatisti,* vol. 1, Venezia

San Martino, Filippo, 1650. *Balletto il Tabacco, ballato in Torino*, Torino, 1650

Schweickard, Wolfgang, 1997-2013. *Deonomasticon Italicum*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 4 voll.

Tommaseo, Niccolò, 1929 [1861-1872]. *Dizionario della lingua italiana,* Torino, Unione Tipografico-Editrice Torinese

Viale Ferrero, Mercedes, 1965. *Feste delle Madame Reali di Savoia,* Torino, Istituto bancario San Paolo

Zalli, Casimiro, 1830 [1815]. *Dizionario piemontese, italiano, latino e francese*, Carmagnola, Tipografia di Pietro Barbié

Von Wartburg,Walther, 1922 sgg., *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn-Lipsia-Basilea, 24 voll.

Per la storia dei nomi dei mestieri in italiano

1. Premessa

Oggetto della nostra comunicazione è l'evoluzione storica di alcune strategie morfologiche concorrenziali nella formazione dei nomi dei mestieri in italiano. I nomi di mestiere rientrano nella categoria più ampia dei nomi d'agente, dove per agente si intende normalmente il ruolo semantico dell'iniziatore intenzionale, dunque tipicamente [+umano], di un'azione cui corrisponde in un enunciato la funzione sintattica di soggetto. Dal punto di vista semantico-pragmatico si possono identificare diversi tipi di denominazioni agentive. Si può distinguere tra denominazioni che implicano una predicazione virtuale e iterativa, e denominazioni che implicano una predicazione attuale e semelfattiva. Le prime si possono ulteriormente suddividere in classificanti, che indicano la funzione dell'agente nella divisione sociale del lavoro, cioè il suo mestiere, e caratterizzanti, che gli assegnano un comportamento abituale.

La categoria semantica dei nomi di mestiere può essere realizzata sia con mezzi lessicali, sia con mezzi morfologici. Rientrano nel primo caso: le parole ereditate dal latino, che non sono parole complesse (*sarto*) o almeno non sono più analizzabili (*mugnaio* < MOLINARIUM); i latinismi, che pur formati con mezzi morfologici nella lingua d'origine non sono trasparenti in italiano (*orefice*, *veterinario*); i prestiti, adattati (*facchino*, *aguzzino*, *visagista*, *sciuscià*) e no (*coiffeur*, *sommelier*, *broker*, *vocalist*); le metonimie e le antonomasie da nomi propri (*violino*, *cicerone*, *figaro*).

Nel secondo caso, i procedimenti morfologici usati sono suffissazione, prefissazione, composizione (anche neoclassica), conversione e riduzione. L'italiano possiede un discreto numero di suffissi di diversa produttività che formano nomi di mestiere soprattutto da basi nominali o verbali e, meno spesso, da basi aggettivali o avverbiali: *-aio/-aia*, *-ai(u)olo/-ai(u)ola*, *-ano/-ana*, *-ante*, *-aro/-ara*, *-ar(u)olo/-ar(u)ola*, *-essa*, *-iere(o)/-iera*, *-igiano/-igiana*, *-ino/-ina*, *-ista*, *-nte*, *-one/-ona*, *-otto/-otta*, *-tore/-tora,-trice*. I pochi prefissi che occorrono nella formazione di nomi di mestiere (*pro-*, *sopra-, sotto-*, *vice-*, ecc.) indicano la posizione in una gerarchia. Per quanto riguarda la composizione, accanto ad alcuni elementi formativi, neoclassici (*-coltore*, *-grafo*, *-logo*, ecc.) e non (*-vendolo*), specializzati nella formazione dei nomi di certi tipi di professioni, il tipo VN è quello più usato e documentato; tra i composti NN la maggioranza ha come primo elemento *capo-*. Una strategia compositiva che è cresciuta nel tempo consiste nel ricorso a costruzioni di tipo poliremático (*assistente di volo*, ecc.). Svolgono un ruolo marginale la conversione – di aggettivi (*armato*, *bancario*,

metalmeccanico, *portuale*), di temi verbali (*procaccia*, *trecca*), di nomi mediante cambio di classe flessiva (*statistico* ← *statistica*) – e la riduzione (rari casi di sigle, come *PR* [piˈɛr:e] "addetto alle pubbliche relazioni", e di parole macedonia: *cantautore* ← *cantante* + *autore*).

Dal punto di vista storico, i nomi di mestieri costituiscono un settore del lessico italiano interessante da tanti punti di vista, tra cui:

- l'apporto delle lingue classiche e straniere, che si riscontra anche nella fortuna di suffissi non indigeni, come *-ista* e *-iere*;
- i cambiamenti di denominazione che alcuni mestieri hanno avuto nel corso del tempo e che si sono accentuati negli ultimi decenni, anche nell'ottica del *politically correct* (*spazzino* → *netturbino* → *operatore ecologico*);
- la possibile convivenza delle medesime denominazioni (omonimiche o polisemiche) per indicare mestieri differenti (*lattaio* "venditore di latte" e "chi fa lavori di latta");
- il mantenimento degli stessi nomi di mestiere nonostante le trasformazioni delle mansioni (*carrozziere*);
- le modalità di formazione dei femminili, cambiate nel corso del tempo;
- la dinamica tra il fiorentino/italiano e le diverse varietà regionali.

A proposito di quest'ultimo punto ci sono vari aspetti degni di nota:

(1) la tuttora notevole vitalità, nelle diverse varietà regionali, di certi nomi locali di mestiere, con conseguente presenza di geosinonimi (e anche di geoomonimi);
(2) il fatto che non sempre l'italiano standard di oggi ha accolto la forma fiorentina;
(3) la concorrenza tra suffissi che hanno la stessa origine latina, ma che si sono diatopicamente differenziati;
(4) la possibile variazione areale nella preferenza per suffissati o composti.

Per esemplificare (1) proponiamo alcune alternative regionali ad *arrotino* documentate in LinCi: *affilaforbici* e *ammolaforbici/mulaforbici* (Catania e Lecce), *amolitta/moletta/muleta* (Genova, Milano e Verona); per (2) la prevalenza sul tradizionale toscano *legnai(u)olo* di *falegname*, documentato a Roma già dal sec. XIV come *falename* (OVI e TLIO); per (3) citiamo suffissi alternativi che muovono dalle stesse basi latine e variano diatopicamente, come *-aio*, *-aro*, *-ero* (< -ARIUM); documentano (4) i casi appena citati di *legnaiuolo/falename* e *arrotino/affilaforbici*.

2. Fonti

Non abbiamo lo spazio per indicare la bibliografia sulle varie modalità di formazione dei nomi di mestiere in italiano, che è piuttosto consistente. Diremo invece qualcosa sulle nostre fonti. La ricerca si è basata anzitutto su dizionari contemporanei: il punto di partenza è stato il DISC, da cui abbiamo raccolto circa 2300 nomi di professioni formati in italiano, con relative datazioni. Per vari riscontri ci siamo serviti di GRADIT, DELI, LEI e OVI. Per disporre di ulteriori dati del secondo Novecento abbiamo considerato i repertori sulle "nuove professioni" di Proietti (P 1991) e di Medici (M 1967) nonché i nomi (tutti al plurale) presenti negli *Elenchi dei*

mestieri artistici, tradizionali e dell'abbigliamento su misura inseriti nel DPR del 31 luglio 1964 (E 1964).

Per i secoli precedenti ci siamo concentrati sul periodo a ridosso della normazione rinascimentale e sull'età postunitaria. Abbiamo pertanto considerato sistematicamente:

(1) i nomi di mestiere tratti dai censimenti fiorentini degli anni 1551, 1562 e 1632 (F 1551-1632);
(2) la *Piazza universale di tutte le professioni del mondo* del romagnolo Tommaso Garzoni (G 1589), compresa in BIZ, dove i nomi compaiono prevalentemente al plurale;
(3) l'*Appendice di oltre 1200 nomi di esercenti arti e mestieri ad uso della gioventù e delle scuole primarie d'Italia* contenuta nella *Nomenclatura italiana figurata* di Massimiliano Barbieri, del 1874 (B 1874, 131-160). Il punto di riferimento è certamente l'uso fiorentino-toscano, ma non mancano indicazioni relative ad altre aree.

3. Problemi

L'approccio diacronico alla formazione dei nomi di mestiere pone una serie di problemi morfologici e lessicografici di difficile soluzione.

Una questione fondamentale è la distinzione tra etimologia diacronica ed etimologia sincronica. Ci sono infatti termini che, pur se tratti dal latino o modellati sul latino, in sincronia sarebbero morfologicamente analizzabili: è il caso sia di voci ereditate, sia di cultismi. Tra le prime citiamo almeno *ortolano* (< HORTULANUM), in qualche modo riconducibile a *orto*; tra le seconde *bibliotecario*, facilmente analizzabile in rapporto a *biblioteca*. C'è poi il problema del rapporto tra i nomi e le denominazioni di mestieri fornite da fonti tardoantiche o medievali, considerate in genere adattamenti latini di termini volgari e spesso indicate come prime attestazioni, ma talvolta di controversa origine: è il caso di *cartaio*, che per il DELI, «piuttosto che una continuazione del lat. tardo CHARTARIU(M) ‹mercante di carta› [così DISC e GRADIT, che, come il DELI, datano la voce al sec. XVI] sarà una forma it. da *carta* col suff. *-aio*»; da *carta* parte anche il TLIO, che dispone di un'isolata attestazione di *cartaro* (Modena, 1353). Invece *muratore*, concordemente datato sec. XIII, è considerato dal GRADIT e dal DISC nome d'agente derivato da *murare*, mentre è ricondotto dal DELI a MURATORE(M), documentato nel sec. X.

Alcuni nomi di mestieri spiegati come formati con regole derivative italiane hanno precedenti, oltre che nel latino, in altre lingue moderne: è il caso di *cronista*, generalmente spiegato da *cron*(*aca*) + *-ista*, ma probabilmente modellato sullo spagnolo, dove è documentato dal sec. XV; non a caso la prima attestazione italiana da noi reperita, del 1550, è nella traduzione di un testo spagnolo, le lettere di Antonio de Guevara.

Numerosi procedimenti, oltre a concorrere alla formazione dei nomi di agente umano in senso lato, concorrono anche alla formazione dei nomi di strumento e di luogo. Questa polisemia pone non pochi problemi per quanto riguarda la datazione di

diversi nomi di mestiere, in quanto le fonti lessicografiche non sempre precisano se la prima attestazione di un lemma riguarda il significato agentivo o quello strumentale o il locativo.

Altra questione, infine, è quella della priorità dell'uso aggettivale rispetto a quello sostantivale per i non rari nomi di mestieri spiegati spesso come formati per conversione da aggettivi; oppure quella dell'anteriorità o meno dei nomi di attività/discipline in *-ica* rispetto alle designazioni in *-ico* di coloro che le praticano/studiano.

4. Singoli procedimenti

In questa sede trattiamo solo della coppia di suffissi nominali più produttivi (*-aio*, con la variante *-aro*, e *-ista*) e dei composti VN.

4.1. Derivati in -aio/-aia *e* -aro/-ara

Tratteremo insieme *-aio*/*-aia* e *-aro*/*-ara* (< lat. -ARIUM) visto che numerosi nomi di mestiere formati con questi suffissi sono, come si è detto, varianti diatopiche. Il DISC in questi casi registra in genere come variante principale la forma in *-aio* e come secondaria quella in *-aro*. Non mancano tuttavia delle denominazioni lemmatizzate solo con il suffisso *-aro*, quasi tutte novecentesche, in genere dialettismi o regionalismi. Le prime attestazioni dei derivati lemmatizzati come entrate principali sono così distribuite:

	XI-XIII	XIV	XV	XVI	XVII	XVIII	XIX	XX	Totale
-aio/-aia	10	30	12	24	13	26	77	45	237
-aro/-ara		3	1	1				12	17

Le basi, esclusivamente nominali, semplici o a loro volta già derivate, designano soprattutto l'oggetto tipico di un'attività commerciale che è spesso anche il prodotto di un'attività artigianale (*berrettaio* XIII, *vaiaio* XIV, *materassaio* XV, *ciabattaio* XVI, *valigiaio* XVII, *bottonaio* XVIII, *orologiaio* XIX, *parruccaio* XX), ma possono designare anche lo strumento con cui si esegue abitualmente un lavoro: mezzi di trasporto (*navicellaio* XVI, *fiaccheraio* XIX), il materiale dell'oggetto di lavorazione (*ottonaio* XV, *stagnaio* XVI, *ceraio* XX), il luogo dove il referente del derivato svolge la sua attività professionale (*fornaciaio* XIII, *cascinaio* XVIII, *giostraio* XX), ecc. Più raramente sono basi di derivazione zoonimi (e i derivati si riferiscono ad allevamento, cattura, vendita di animali: *pecoraio* XI, *vaccaio* XV, *bufalaio* XVI, *vitellaio* XIX, *uccellaio* XX) e fitonimi (e le attività riguardano coltivazione, raccolta e vendita di vegetali: *vignaio* XIV, *carotaio* XVII, *fioraio* XVIII, *verduraio* XX). Le basi astratte sono rare (*paciaro* XIV, *usuraio* XIV) e non sono attestati derivati da nomi propri.

Le forme femminili in *-aia/-ara* sono in gran parte frutto di mozione dai maschili in *–aio*/*–aro*, tranne nomi di mestieri tipicamente femminili attestati prima delle corrispondenti forme maschili (*bambinaia* XIX, *marchettara* XX), oppure riferite per lo più a mestieri legati all'abbigliamento (*bustaia* XIX, *filandaia* XX, *magliaia* XX, *merlettaia* XX).

Oltre alla coesistenza delle forme in *-aio* e *-aro*, nel lemmario del DISC si registrano varianti sinonimiche formate con altri procedimenti derivazionali per designare le stesse professioni, ad es. mediante derivazione con i suffissi *-aiolo*, *-iere*, *-ista*, *-ino*, *-ante*. Alle varianti sinonimiche denominali si aggiungono talvolta anche suffissati deverbali, composti VN o nomi ottenuti mediante conversione. Ma il ricorso a suffissi diversi con le stesse basi può originare denominazioni di mestieri differenti: nel caso dei derivati da nomi di strumenti musicali, quelli in *-aio* designano in genere gli artigiani che costruiscono, riparano, vendono lo strumento, mentre quelli in *-ista* indicano coloro che compongono musica per quello strumento o lo suonano (poche le eccezioni, relative a strumenti tradizionali/popolari come *zampognaro* XVI).

Come si è visto nella tabella, il DISC data al sec. XX solo 45 nomi formati con *-aio/-aia*; infatti la produttività di *-aio* come suffisso per formare nomi di mestieri è venuta progressivamente meno nel corso del Novecento, specie se confrontata con quella di *-ista* (Iacobini / Thornton 1992, Lo Duca 2004a). Si aggiunga che alcuni nomi del DISC sono retrodatabili e che del suffisso non si ha traccia in M 1967 e in P 1981 (nei quali mancano anche esempi di *-aro*) e si incontra in poche denominazioni di E 1964, tra cui *trapuntai a mano*.

Invece *-aio* è stato per secoli il suffisso più frequente e produttivo in Toscana e specificamente a Firenze (dove ha ancora una buona vitalità). Lo confermano le nostre fonti.

Da F 1551-1632 risultano circa 150 nomi di mestiere in *-aio* (molti dei quali attestati già dal Medioevo e non tutti presenti nel DISC). Segnaliamo due casi particolari:

- un nome la cui base è eccezionalmente un plurale (*agoraio* "venditore di aghi", dal pl. in *-ora* di *ago*; cfr. LEI);
- un nome dalla formazione particolare come *curandaio* "chi cura, cioè imbianca tela grezza", tratto, secondo il GRADIT e il DISC, dal verbo *curare* sul modello fornito da *lavandaio* (← *lavanda* "atto del lavare").

Il suffisso *-aro* è presente, oltre che come variante di *-aio*, in solo due derivati (*cavallaro*, *macellaro*).

G 1589 mostra una situazione ben diversa nei rapporti di forza tra *-aio* e *-aro*. I nomi di mestiere appaiono qui prevalentemente al plurale; mentre i nomi in *-ai* sono molto rari, è frequentissima la terminazione *-ari*, che però può rappresentare il plurale sia di *-aro*, sia di *-aio* (come era in origine a Firenze), sia anche di *-ario*. Nelle forme al singolare, gli esempi di *-aro* sono ben più frequenti di quelli in *-aio/-a* e in *-ario*. È molto probabile, quindi, che il pl. *-ari* postuli sistematicamente un sing. *-aro*; del resto, in molti casi la base è marcata localmente (*cadregari* "sediai" da *cadrega* "sedia").

In B 1874, infine, i nomi di mestiere in *-aio* costituiscono di nuovo, e di gran lunga, la categoria più numerosa, il che conferma la produttività del suffisso ancora in epoca postunitaria. Tra le particolarità, segnaliamo:

- la presenza di voci sparite dalla lessicografia posteriore o che consentono retrodatazioni (*ossaio*; *bigliettaio*);
- qualche nome la cui base non è più trasparente, come *aratolaio* ("chi fa aratri", da *aratolo*);
- qualche singolare neologismo tosco-fiorentino (*onnibusaio* "conduttore di omnibus", *muricciolaio* "chi vende merci sui muricciuoli delle vie");
- un unico possibile deverbale: *abburattaio* (o *abburattatore* "colui che abburatta") che non deriva da *buratto* "setaccio", ma da *abburattare* "passare al setaccio la farina" (ma il LEI, *s.v. bura*, registra anche la retroformazione *abburatto*).

In B 1874 abbiamo un certo numero di nomi femminili in *-aia* privi di maschile, anche qui soprattutto relativi al campo dell'abbigliamento: citiamo solo *camiciaia* o *camiciara* perché in questo caso si ha un'interessante osservazione diatopica nella definizione: «chi compra biancheria usata per rivenderla. Così a Firenze, [mentre] a Roma ed altrove chi fa le camicie».

La presenza di nomi in *-aro/-ara* è ridotta e pochi sono quelli privi della variante in *-aio*, come *cannucciaro* (s.v. *assistente*, *soprastante*: «detto pure *Cannucciaro*, dal tenere una canna in mano per fare i misuramenti»).

Come nel lemmario nel DISC, anche in B 1874 troviamo denominali in *-aio* indicati come sinonimi di denominali in *-ai(u)olo* e/o di deverbali in *-tore*; in certi casi, però, i derivati indicano mestieri diversi. Un esempio: «*Cardaio* è chi fa cardi, o istrumenti da cardar lana. *Cardatore* o *Cardaiuolo* è colui che carda la lana o i pannilani».

4.2. Derivati in -ista

Il suffisso più produttivo per la formazione dei nomi di mestiere, soprattutto nelle fasi più recenti della storia linguistica dell'italiano, è senza dubbio *-ista* (< lat. -ISTAM, dal greco). La distribuzione delle prime attestazioni dei nomi di mestiere nel DISC è la seguente:

	XIII	XIV	XV	XVI	XVII	XVIII	XIX	XX	Totale
-ista	2	4	4	14	24	38	87	497	670

Le basi sono nella maggioranza dei casi nomi comuni, ma troviamo anche nomi propri (*machiavellista* XVII, *vaticanista* XX), basi aggettivali tratte per ellissi da sintagmi (*criminalista* XVII, *orientalista* XIX, *nerista* XX), parti di locuzioni avverbiali (*cottimista* "chi lavora a cottimo" XIX) e, seppure molto raramente, verbali (*apprendista* XVIII, *convertista* XIX, *draghista* XX). Dal punto di vista morfologico la base è talvolta già derivata, composta o costituita da un sintagma lessicalizzato.

Dal punto di vista semantico, la tipologia delle basi e le attività ad esse connesse assomigliano solo in parte a quelle che caratterizzano i suffissati in *-aio*: oggetto/prodotto, strumento, materiale, luogo o modalità dell'attività (*droghista* XVII, *microscopista* XVIII, *ebanista* XVII, *vivaista* XX, *grossista* XIX); sono però assenti gli zoonimi e i fitonimi. Si tratta piuttosto dei prodotti di un'attività di scrittura, musicale, artistica o di un ramo di specializzazione (*copista* XVI, *musicista* XIX, *ritrattista* XVII, *alchimista* XIII). Sono numerose anche le designazioni di coloro che praticano attività agonistiche e, come detto, in genere derivati in *-ista* designano gli strumentisti musicali.

Oltre alle varianti sinonimiche formate con *-aio*, *-aro*, diversi nomi di mestieri e professioni in *-ista* hanno nel lemmario del DISC degli equivalenti deverbali in *-tore*, derivati da verbi a loro volta formati dalle stesse basi nominali. Si possono ancora segnalare delle varianti sinonimiche in *-ante*, *-ano*, *-iere* oppure formate mediante composizione del tipo VN. Strategie derivative diverse servono talvolta per distinzioni riguardanti l'ambito lavorativo (come *autiere* XX e *trombettiere* XIV vs *autista* XX e *trombettista* XX, dove i primi sono specifici per attività svolte nell'esercito) oppure per distinzioni di natura diafasica.

I derivati in *-ista* sono ampiamente rappresentati, anche con esempi non registrati nel DISC, in E 1964, M 1967 e P 1991.

Per i nomi in *-ista* di più antica attestazione è particolarmente problematica la distinzione tra suffissati formati in italiano e cultismi calcati sui corrispondenti termini del latino medievale: se il *citarista* dantesco è un evidente cultismo, in altri casi le due spiegazioni convivono anche all'interno della lessicografia, con differenze di scelte, per es., tra DISC (che considera suffissati *alchimista*, *decretalista*, *artista*, *iurista*, *salmista* e latinismi *computista*, *legista*, *sacrista*) e GRADIT (che limita i suffissati ad *alchimista* e *decretalista*). Si tratta sempre di nomi di attività legate al mondo della chiesa, del diritto, della scienza, che in quanto tali hanno tutti (o quasi tutti) precedenti nella tarda latinità o nel latino medievale. Ma *-ista* acquistò ben presto una certa produttività e 'popolarità'. Lo documentano: la presenza, già in italiano antico, di nuovi derivati, a volte poi usciti dall'uso (*contrat<t>ista* "chi stipula e stende contratti", Dino Compagni, sec. XIII, TLIO; *ipocratista* "medico", Dante; *autorista* "studioso dei classici", Anonimo romano, sec. XIV); alcune modifiche formali analogiche alle parole italiane corrispondenti alle basi latine (*leggista* e *giurista* accanto a *legista* e *iurista*); lo slittamento semantico di altre (*sacrista* "prelato" > "sagrestano").

Passando ai dati delle nostre fonti, in F 1555-1632 e in G 1589 troviamo un numero molto ridotto di suffissati in *-ista*, tutti presenti ancora nelle fonti lessicografiche moderne, che indicano quasi sempre attività intellettuali (e sulla cui natura di derivati in italiano si possono a volte nutrire dubbi).

B 1874 documenta invece alla fine dell'Ottocento come *-ista*, sebbene presente in un numero di derivati ancora inferiore a quelli in *-aio*, fosse divenuto un suffisso

ampiamente produttivo. Vari sono i nomi di mestieri assenti dal DISC o dal GRADIT o che consentono retrodatazioni (*bagaglista*, *romanzista*).

A favorire la progressiva preferenza per *-ista* invece che per *-aio* avranno agito vari fattori: il sentore di nobiltà dato dalla sua origine culta, dalla presenza fin dall'inizio in nomi di professioni di maggior prestigio e dal modello di altre lingue (molti nomi italiani in *-ista* sono verosimilmente calcati su precedenti francesi o spagnoli); il suo uso esclusivo per la formazione di *nomina agentis* e non anche di nomi di strumento o di luogo; l'assenza di varianti regionali; il suo essere ambigenere.

4.3. Composti VN

In confronto ai tipi suffissali in *-aio*/*-aro* e in *-ista* il numero dei nomi di professione ottenuti mediante la composizione di un elemento verbale e un nome è più ridotto; si tratta tuttavia di un procedimento produttivo dagli inizi della storia dell'italiano ad oggi, come dimostra la distribuzione delle attestazioni nel DISC, che anzi sembra documentare un incremento negli ultimi due secoli:

	XIV	XV	XVI	XVII	XVIII	XIX	XX	Totale
VN	5	4	11	4	9	31	53	118

I primi elementi verbali appartengono in gran parte alla classe flessiva in *-are* (ma abbiamo anche *apri-*, *batti-*, *puli*(*sci*)-, *reggi-* e *rompi-*). Si tratta di verbi transitivi con soggetto agentivo. I temi verbali che occorrono più frequentemente, in ordine decrescente di numerosità, sono: *guarda-* (19), *porta-* (17), *batti-* (6), *lava-* (5), *imbratta-* (4), *tira-* (4), *cava-* (3), *spacca-* (3), *taglia-* (3); gli altri li ritroviamo solo nella formazione di uno o due composti. Sono quasi tutti bisillabi, pochi trisillabi, un solo quadrisillabo (*accalappia-*) e un solo monosillabo (*fa-*).

Il secondo costituente del composto è un nome con funzione di complemento oggetto, a parte i casi di *buttafuori* (avverbio), *canta*(*i*)*mbanco* XVI e *salta*(*i*)*mbanco* XVI (complemento locativo, con preposizione tra i due costituenti); la presenza dell'articolo tra i due costituenti caratterizza *cava*(*e*)*locchi*(*o*) XIV, *battiloro* XV e *tiraloro* XVI. Più complesso è il problema, che necessita di ulteriori ricerche, dell'elemento nominale dal punto di vista della categoria del numero. Nella gran parte dei casi il nome, se numerabile e non invariabile, è al plurale. Sono al singolare i nomi di massa, i nomi che si riferiscono a entità uniche e quelli invariabili. Taluni composti hanno doppie forme al singolare, una con l'elemento nominale al singolare e l'altra al plurale (*beccamorto*(*i*) XIV, *reggiborsa*(*e*) XX). I composti stessi invece sono in genere invariabili; il DISC registra pochi casi di forme diverse al singolare e al plurale come *battilano*(*a*) - *battilani* ma anche *battilana* XII, *falegname* - *falegnami* XVI. Per quanto riguarda il genere, circa due terzi dei composti lemmatizzati nel DISC sono considerati nomi di genere comune e circa un terzo è registrato soltanto come maschile (solo di *canta*(*i*)*mbanco* si indica il femminile *canta*(*i*)*mbanca*).

Dal punto di vista della tipologia di mestieri designati, i composti verbonominali, di tipo esocentrico, si riferiscono a mestieri tradizionali di livello socioculturale in genere basso o sono designazioni ironiche e/o spregiative di occupazioni anche di maggior prestigio.

Al primo gruppo appartengono nomi di:

(1) operai, manovali, addetti a lavori nei campi e a mansioni relativi ad animali (*battipalo* XVI, *castraporci* XVI, *spaccapietre* XIX, *tosacani* XX);
(2) addetti ad attività di sorveglianza e controllo (*guardaboschi* XVIII, *guardamacchine* XX);
(3) persone che prestano la loro collaborazione nello svolgimento di competizioni sportive, operazioni militari, attività collegate all'intrattenimento e alla ristorazione (*raccattapalle* XX; *portaferiti* XX; *canta*(*i*)*mbanco* XVI, *buttafuori* XVIII, *lavapiatti* XIX);
(4) addetti a servizi di trasporto e recapito (*portalettere* XVI, *portavalori* XX);
(5) persone che effettuano operazioni di pulizia (*spazzacamino* XV, *lustrascarpe* XIX, *sgombracantine* XX);
(6) ambulanti, mendicanti e malfattori (*tagliaborse* XIV, *rubagalline* XX).

Nel secondo gruppo troviamo delle denominazioni ironiche e connotate negativamente di occupazioni anche di maggior prestigio come avvocati, medici, pittori, scrittori (*imbrattacarte* XVI, *azzeccagarbugli* XIX, *imbrattatele* XIX, *portaborse* XX, *strizzacervelli* XX). Alcune denominazioni tradizionali appartenenti al primo gruppo possono riferirsi metaforicamente anche a mestieri di questo secondo gruppo: ad es., *tirapiedi* XIX, originariamente "aiutante del boia", designa oggi una persona che svolge mansioni di infimo ordine al servizio di persone di potere.

Si hanno diverse serie formate per analogia mediante il ricorso a (quasi)sinonimi del primo o del secondo elemento di un composto ((*ac*)*chiappacani* XIX - *accalappiacani* XIX, *segnalinee* XX - *guard*(*i*)*alinee* XX, *spaccapietre* XIX - *spaccasassi* XX, *taglialegna* XVI - *spaccalegna* XIX). Abbiamo inoltre varianti sinonimiche derivate da basi corrispondenti a uno dei due membri della composizione (*beccamorto*(*i*) XIV - *becchino* XIV, *tagliaborse* XIV - *borsaiolo* XVII, *conciapelli* XIX - *conciatore* XIV, *conciaio* XVI, *conciaiolo* XIX, *conciario* XX, *mondariso*(*i*) XIX - *mondina* XX, *tagliaboschi* XIX - *boscaiolo* XV, *zappaterra* XVII - *zappatore* XIV).

I composti VN mancano del tutto da E 1964, ma ce n'è un manipolo (5) in M 1967, presenti anche nel DISC: *aggiustafogli*, *guardamacchine*, *passafilm*, *prestavoce*, *sfasciacarrozze*.

Le fonti storiche consentono di ampliare ulteriormente il numero dei composti VN.

In F 1551-1632 abbiamo in tutto 17 formazioni, tra cui *filaloro* e *mettidoro* "chi applica fogli d'oro su superfici di legno o di altri materiale", nei quali, come in alcuni esempi già visti, tra il verbo e il nome si inserisce l'articolo *l(o)* o la preposizione *d(i)*, certo per evitare lo iato.

G 1589 offre dati interessanti sul piano morfologico: abbiamo composti con forme diverse a seconda del numero (*pizzigamorto/pizzigamorti*) ma anche composti inva-

riabili, attestati sia al singolare sia al plurale (*curadestri* "pulitore/i di gabinetti" e *portaseggiette*, mestiere considerato tipico di Napoli); alcuni composti sono attestati solo al plurale (*conzalavezi* "coloro che aggiustano stoviglie"), altri solo al singolare (*filaoro* e *tiraoro*, qui documentati senza l'inserimento dell'articolo, data l'accettabilità dello iato in area settentrionale).

In B 1874 la presenza di questi composti è piuttosto consistente, con integrazioni e/o retrodatazioni rispetto a DISC (e a GRADIT). Citiamo solo *buttiroba* "contrabbandiere" (con l'elemento verbale in *-i* difficilmente spiegabile) e, tra i composti con *guarda-*, *guardabagagli, guardaconvogli*, *guardafreno* e *guardasala*, riferiti a «certi impiegati delle strade ferrate il cui uffizio è espresso dalle stesse parole».

Da alcuni esempi delle nostre fonti risulta che a volte il significato agentivo dei composti VN si è perso nel corso del tempo: è il caso di *guardaroba*, che ha designato a lungo anche la persona (uomo o donna) dedicata alla custodia e alla cura dei capi di vestiario, come risulta in B 1874. Anche *passaporto* è riferito a persona in G 1589, che usa la voce al plurale come sinonimo di *portonari* nel senso di "coloro che controllano i porti".

4.4. Per concludere…

Concludiamo con un riferimento a un documento artistico ben noto, che è di un certo interesse anche dal punto di vista linguistico, oltre che iconografico: le calcografie di Simon Guillain tratte da disegni del celebre pittore bolognese Annibale Carracci, pubblicate per la prima volta a Roma nel 1646 col titolo di *Diverse figure* (Marabottini 1979). Qui i titoli delle varie immagini offrono diversi procedimenti nella denominazione dei mestieri rappresentati, spesso marcati in diatopia come bolognesi e/o romani. Abbiamo, infatti, tra l'altro, suffissati denominali in *-aro* (*pignattaro*), in *-arolo* (*tripparolo*) e in *-iere* (*carrettiere con aqua di fiume*), deverbali in *-tore* (*rotatore* "arrotino"), composti VN univerbati (come *cavadenti*) e non univerbati (*netta pozzi*), poliremiatiche (*cariolaro da mondezza*), nonché casi in cui il mestiere è designato con il nome dell'oggetto venduto, che sembra corrispondere al grido del venditore, come l'hapax *acoramaglietti* (da intendere come *acora*, antico pl. di *aco* "ago", e *maglietti* "martellini"). Rari esempi di quest'ultimo tipo si hanno anche nello standard (dal l'ottocentesco *robivecchi* al più recente *vucumprà*) e costituiscono un'ulteriore categoria di nomi di mestiere, rientranti nei 'nomi-cartellino' (Migliorini 1975, 225).

Università di Roma Tre — Paolo D'ACHILLE
Università dell'Aquila — Maria GROSSMANN

Riferimenti bibliografici

Fonti, corpora, repertori e dizionari

B 1874 = Barbieri, Massimiliano, 1874. *Nomenclatura italiana*, Torino, Paravia.

BIZ = *Biblioteca italiana Zanichelli*, 2010. Bologna, Zanichelli (dvd-rom).

DELI = Cortelazzo, Manlio / Zolli, Paolo, 1999. *Dizionario etimologico della lingua italiana*, nuova ed., a cura di Cortelazzo, Manlio / Cortelazzo, Michele A., Bologna, Zanichelli (con cd-rom).

DISC = *Dizionario italiano Sabatini Coletti*, 1997. Firenze, Giunti (con cd-rom).

E 1964 = *Elenchi dei mestieri artistici, tradizionali e dell'abbigliamento su misura* inseriti nel DPR del 31 luglio 1964 e poi (senza modifiche) nella *Legge-quadro per l'artigianato* dell'8 agosto 1985, n. 443 (GU del 24 agosto 1985, n. 199).

F 1553-1632 = Fissi, Anna, 1983. «I nomi di mestiere a Firenze fra '500 e '600», *SLeI* 5, 53-192.

G 1589 = Garzoni, Tommaso, 1589. *Piazza universale di tutte le professioni del mondo*, Venezia, Somasco.

GRADIT = De Mauro, Tullio (ed.), 1999-2007. *Grande dizionario italiano dell'uso*, Torino, UTET (con chiavetta USB).

LEI = Pfister, Max, 1979-. *LEI. Lessico etimologico italiano*, Wiesbaden, Reichart.

LinCI = Nesi, Annalisa / Poggi Salani, Teresa, 2013. *La Lingua delle città (LinCi). La banca dati*, Firenze, Accademia della Crusca.

M 1967 = Medici, Mario, 1967. *Nuovi mestieri e nuove professioni*, Roma, Armando.

Marabottini 1979 = Marabottini, Alessandro, 1979. *Le Arti di Bologna di Annibale Carracci*, Roma, Ed. dell'Elefante.

OVI = *Corpus OVI dell'Italiano antico*. ‹gattoweb.ovi.cnr.it/›.

P 1991 = Proietti, Domenico, 1991. *Nuovi mestieri e nuove professioni*, Roma, Sovera.

TLIO = *Tesoro della lingua italiana delle Origini*. ‹tlio.ovi.cnr.it/TLIO/›.

Studi

Grossmann, Maria / Rainer, Franz (ed.), 2004. *La formazione delle parole in italiano*, Tübingen, Niemeyer.

Iacobini, Claudio / Thornton, Anna Maria, 1992. «Tendenze nella formazione delle parole nel l'italiano del ventesimo secolo», *ACISLI XXV*, 25-55.

Lo Duca, Maria, 2004a. «Derivazione nominale denominale. Nomi di agente», in Grossmann, Maria / Rainer, Franz (ed.), 191-218.

Lo Duca, Maria 2004b. «Derivazione nominale deverbale. Nomi di agente», in: Grossmann, Maria / Rainer, Franz (ed.), 351-364.

Migliorini, Bruno, 1975. «I nomi-cartellino», *AGI* 60, 222-227.

I francesismi dell'italiano: un confronto fra i principali vocabolari dell'uso

Il presente contributo si propone di segnalare elementi utili alla riflessione su cómpiti, finalità ed eventuali limiti di un vocabolario dell'uso in edizione digitale. Tale strumento, con le nuove possibilità di ricerca addotte, è spesso scelto come base di indagini di carattere lessicologico; il lavoro proposto in questa sede, sperimentando alcune fra le tante possibilità di ricerca garantite dalla computerizzazione, mira a scoprire fino a quale punto un vocabolario può essere considerato autorità in materia di lessico, testando la sicurezza e l'univocità dei dati forniti dai vocabolari più celebrati. Le osservazioni di natura metalessicografica e gli spunti proposti sono emersi nel corso di una ricerca di interlinguistica che indaga l'influsso lessicale della lingua francese sull'italiana; la ricerca dei francesismi è condotta attraverso l'edizione digitale di quattro tra i principali vocabolari dell'uso: il *Gradit*, *Lo Zingarelli*, *Il Devoto-Oli* e *Il Sabatini-Coletti*[1].

Il vocabolario elettronico consente una ricerca immediata attraverso la quale individuare direttamente il lemma cercato e una ricerca avanzata; questa sfrutta la piena potenza del motore di ricerca e offre la possibilità di indagini lessicologiche per campi e àmbiti diversi. Le parole, intrattenendo relazioni sintagmatiche e paradigmatiche tra loro, possono essere raggruppate sulla base di un comune denominatore; è possibile ricercare, per esempio, tutti i tecnicismi settecenteschi della politica di provenienza francese. Tali tipologie d'indagine, prima dell'informatizzazione, avrebbero richiesto uno spoglio manuale dei vocabolari pressoché inattuabile. La computerizzazione inoltre mette in evidenza alcuni aspetti del lavoro dei lessicografi che un in vocabolario in volume, pensato per la consultazione, non possono rilevarsi. I confini tra i diversi settori del lessico non possono essere netti e decisi, ma il linguista e il

[1] Da qui i repertori lessicografici sono più spesso citati in sigla; di séguito se ne dà lo scioglimento: D = Giacomo Devoto & Giancarlo Oli, *Il Devoto-Oli 2012*, a cura di Luca Serianni & Pietro Trifone, Firenze, Le Monnier, 2011; $DELI_N$ = Manlio Cortelazzo & Paolo Zolli, *Dizionario Etimologico della lingua Italiana*, edizione in vol. unico a cura di Manlio Cortelazzo & Michele A. Cortelazzo, Bologna, Zanichelli, 1999; G = Tullio De Mauro (a cura di), *Grande Dizionario Italiano dell'Uso*, Torino, UTET, 2007; GDLI = Salvatore Battaglia, *Grande Dizionario della Lingua Italiana*, dal 1971 diretto da Giorgio Bàrberi Squarotti, Torino, UTET, 1961-2002, 21 voll.; *Supplemento 2004*, *Supplemento 2009*, a cura di Edoardo Sanguineti, ibid.; LEI = Max Pfister & Wolfgang Schweickard (dir.), *Lessico Etimologico Italiano*, Wiesbaden, Ludwig Reichert Verlag, 1979 e segg.; S = Francesco Sabatini & Vittorio Coletti, *Il Sabatini-Coletti*, Firenze, Sansoni, 2011 (ristampa dell'edizione 2007); Z = Nicola Z, *Lo Zingarelli 2012*, Bologna, Zanichelli, 2011 (ristampa della XII edizione);

lessicografo che approntano i dati per una ricerca digitale sono obbligati dal calcolatore ad impartire istruzioni puntuali ed esaurienti, dichiarando in tal modo (anche indirettamente) il proprio indirizzo teorico-concettuale. Il lessicografo assegna ad ogni singola voce una o più etichette che il software riconosce e interpreta nell'elaborazione di una risposta alla richiesta del fruitore. Per identificare i francesismi settecenteschi della politica, per esempio, l'utente compila tre campi di indagine differenti e il programma incrocia tre ricerche diverse: il software controlla infatti, per ciascuna voce, la data di prima attestazione, l'etimologia e l'etichetta che riconduce ad un particolare àmbito d'uso; questi elementi fungono da *tag* che il programma, in prima analisi, riconosce per poi selezionare e restituire come *output* solo le voci che soddisfano tutte le richieste.

Non è sempre agevole riconoscere un forestierismo né è sempre facile stabilire con precisione la prima attestazione di un termine ma la possibilità di esprimere tali riserve non è prevista da un calcolatore elettronico o, quantomeno, dal programma (sicuramente non tra i più sofisticati) che supporta la versione digitale del vocabolario. Il corretto funzionamento di un vocabolario elettronico non dipende solo dalle capacità del programma quanto anche dal previo trattamento dei dati che il software deve gestire. Nel caso dei vocabolari digitali, è il lessicografo che predispone i materiali per l'informatizzazione, assegnando ad ogni voce uno o più *tag*; è infatti il lessicografo a stabilire previamente che *giacobino* è di origine francese, entra in italiano nel Settecento ed è un tecnicismo della politica. Spesso però la ragione di molte scelte lessicografiche da parte delle fonti in esame non sempre è facilmente desumibile dai criteri operativi e metodologici dichiarati dai vocabolari. Il presente lavoro, per mezzo di alcune indagini nel dominio della linguistica contattuale, cerca dunque di descrivere il funzionamento e le potenzialità di un vocabolario dell'uso in edizione informatizzata e di individuarne i possibili punti deboli. Attraverso i vocabolari dell'uso, l'interferenza esercitata in diacronia dal francese sulla lingua italiana si osserva nei suoi effetti in sincronia sull'italiano contemporaneo.

All'avvio del programma, l'utente del vocabolario, compilando i campi di interesse in una apposita maschera di interfaccia, inserisce l'*input* (la sua richiesta); il programma 'legge' e interpreta la domanda, elabora i dati e fornisce in tempi brevissimi una risposta (*output*). Con la ricerca avanzata, ogni vocabolario consente l'esplorazione diretta del proprio *corpus* di voci e articoli: con l'ausilio degli operatori della logica proposizionale, di particolari parametri di ricerca e caratteri jolly si può comporre un comando di ricerca complesso, lavorando a tutto testo o restringendo il campo d'indagine ad una sezione in particolare (definizione, etimologia, datazione, ecc.). Generalmente è prevista anche la possibilità di ricerche complesse predefinite: considerando la probabile evenienza di alcune richieste, il lessicografo, in fase di elaborazione dello strumento elettronico, segna le tappe di un percorso di ricerca guidato e dispone preventivamente un *output*. Tale previa selezione è interessante da un punto di vista metalessicografico in quanto, analizzando l'insieme di lemmi stabilito dal curatore, confrontando i dati con il risultato di ulteriori ricerche condotte sullo

stesso e su altri vocabolari, è possibile rintracciare l'indirizzo teorico che ha mosso la discriminazione. Ciò che si riscontra, in primissima analisi, è che strumenti aventi gli stessi cómpiti e obiettivi e spesso (soprattutto in fatto di etimologia e datazione) anche le stesse fonti, nella classificazione dei propri lemmi compiono scelte significativamente distanti. I vocabolari elettronici, nonostante i campi interrogabili per ognuno siano tra loro molto simili, differiscono in realtà anche formalmente, cioè nei diversi programmi informatici che li supportano. Il confronto fra questi strumenti si snoda anche su aspetti tecnici che sembrerebbero dominio dell'informatica ma che in realtà offrono spunti di riflessione di natura linguistica e lessicografica; tuttavia, in questa sede, non è possibile indagare oltre il funzionamento di tali strumenti[2].

I campi interrogati per le ricerche oggetto di questo intervento sono quelli relativi a datazione ed etimologia.

I vocabolari, interrogati sui francesismi dell'italiano moderno[3], presentano i seguenti risultati: 3928 lemmi in G, 4114 in Z, 2602 in D e 3084 in S. Allo scopo di ottenere un elenco unico, il totale di 13728 voci è stato privato di quei lemmi che, presentati come francesismi da più d'un vocabolario, necessariamente si ripetono nell'elenco totale. Ad ogni singola voce sono stati successivamente assegnati uno o più *tag* che, in fase di elaborazione statistica dei dati, hanno permesso di ricondurre la voce al vocabolario o ai vocabolari che hanno marchiato come francesismo l'unità lessicale in questione. Dall'integrazione dei dati provenienti dai quattro vocabolari risulta un totale di 6905 voci. Dal confronto puntuale e sistematico degli elementi delle quattro liste, emerge che solo nel 18% dei casi un lemma è presentato come francesismo da tutte le fonti; il 13% circa dei lemmi è un francesismo almeno in tre strumenti, il 17% circa almeno in due vocabolari; ma nel 52% dei casi il francesismo è attestato come tale solo in una delle quattro fonti. I numeri appena presentati individuano una situazione di estrema variabilità nel lavoro dei lessicografi; in poco più della metà dei casi, infatti, i vocabolari sembrerebbero in totale disaccordo.

Per una interpretazione più attendibile del dato numerico appena presentato, si deve tener conto del numero totale di voci che costituisce il *corpus* di ciascun vocabolario. Date le frequenze assolute (che corrispondono al numero di francesismi per vocabolario:) è possibile calcolare le frequenze relative, ossia il rapporto (esprimibile anche in percentuale) fra il numero di francesismi per vocabolario e il numero totale di lemmi di ciascuno di essi[4]:

---

2 Cfr. De Blasi 2013.

3 La ricerca esclude l'italiano antico: i dati sono relativi all'arco temporale che va dal 1525 all'anno di pubblicazione dei vocabolari scelti come base.

4 Più 250 mila entrate per G, circa 143 mila per Z, circa 98 mila per D e circa 87 mila per S. Solo i lemmi di G e Z sono dichiarati in copertina; il totale dei lemmi delle altre opere è stato recuperato mediante una ricerca (a mascherina vuota) nei diversi vocabolari. D dichiara 150 mila accezioni, Sabatini 110 mila lemmi e accezioni.

	Frequenze assolute	Frequenze relative	Frequenze percentuali
G	3928	0,015	1,5%
Z	4114	0,029	2,9%
D	2602	0,026	2,6%
S	3084	0,035	3,5%

In relazione al proprio *corpus* di voci, il S è il vocabolario che presenta il maggior numero di francesismi; sembrerebbe dunque il vocabolario con i criteri più inclusivi riguardo ai fenomeni di prestito: il 3,5% del lessico della lingua italiana, secondo il S, è di provenienza francese. Segue Z, sul cui risultato è necessario soffermarsi per un'analisi più approfondita. Sull'alto numero di voci influisce soprattutto la mancanza di una preliminare selezione di francesismi: in Z, infatti, la ricerca predefinita per l'individuazione dei forestierismi dell'italiano, in realtà corrisponde ad una ricerca a tutto testo, volta alla selezione di tutte le voci nella cui stringa dell'etimologia compare l'abbreviazione *fr.* Questo significa che il lessicografo non ha operato una scelta netta, marchiando alcuni dei suoi vocaboli come forestierismi; ed è comprensibile che il risultato sia viziato[5]. È difficile, dunque, dare un'interpretazione puntuale del risultato di Z; una ricerca avanzata secondo parametri personalizzati avrebbe consentito di ovviare in parte al problema ma in uno studio del comportamento dei lessicografi è fondamentale evitare ogni elemento di soggettività. Senza contare che, per interrogare direttamente il *corpus*, è necessario conoscere il sistema di classificazione dei suoi elementi e il complesso di abbreviazioni e diciture utilizzate nella compilazione delle voci. Ma, scorrendo l'elenco dei francesismi di questo vocabolario, si contano quasi un centinaio di formule differenti, alcune semanticamente molto vicine tra loro, per descrivere l'etimologia di una parola e si riscontra la oggettiva mancanza di univocità nel sistema di abbreviazioni adottato[6].

Si è detto che nel 52% dei casi un lemma è presentato come francesismo solo in una delle quattro fonti; in particolar modo 1602 lemmi (sul totale delle 6905 voci dell'elenco unico) sono francesismi solo in G, 1239 lemmi solo in Z, 255 solo in D e 456 solo in S. Anche in questo caso è opportuno individuare le frequenze percentuali

[5] L'abbreviazione *fr.* può essere infatti utilizzata in diciture che non raccontano necessariamente la storia di un prestito come «sul modello del fr.», «cfr. il fr.», «prob. attrav. il fr.», ecc.

[6] Di seguito si danno alcuni esempi: «prob. attrav. il fr.», «prob. attraverso il fr.», «forse attrav. il fr.» e «forse attraverso il fr.»; «sul modello del fr.», «sul modello del corrispondente fr.», «sul modello della vc. fr.», «sul modello dell'equivalente fr.», «sul tipo dell'equivalente fr.», «sul tipo del corrispondente fr.», «sul tipo del fr.»; «calcato sul fr.» e «calcato dal fr.» oppure «preso dal fr.» e «ripreso dal fr.». A meno che non si debba attribuire una particolare sfumatura di significato ad ogni espressione per ciascun elemento diverso utilizzato in essa, forse il numero di tali diciture potrebbe essere ridotto uniformando tra loro le espressioni simili dal punto di vista del significato o almeno utilizzando un unico e univoco sistema di abbreviazioni.

calcolate prima sul numero totale di francesismi di ciascun vocabolario e successivamente sul numero totale dei lemmi di ognuno:

	Frequenze assolute	Frequenze percentuali (sul totale dei francesismi)	Frequenze percentuali (sul totale dei lemmi)
G	1602	41%	0,62%
Z	1239	30%	0,85%
D	255	10%	0,26%
S	456	15%	0,52%

In questo caso, le frequenze assolute esprimono l'apporto speciale di ciascun vocabolario all'elenco frutto dell'integrazione dei dati dagli stessi ricavati; il contributo maggiore è quello di G, segue ancora Z. I numeri di G e Z si motivano in base al fatto che, come si è visto, si tratta dei vocabolari con il maggior numero di lemmi in totale; nell'interpretazione del dato di Z è necessario ricordare ancora che questo vocabolario elettronico non prevede all'effettivo una ricerca predefinita.

Le frequenze relative (in percentuale), calcolate prima in relazione al *corpus* totale di voci di ciascun vocabolario e poi in base al numero di francesismi di ognuno, esprimono in questo caso il contributo di ogni opera all'elenco finale di voci ma in relazione alla propria potenzialità (ovviamente la mole del *corpus*). Z mostra che nella valutazione del 30 % dei suoi francesismi (che corrispondono allo 0,85 % del totale dei propri lemmi) non c'è accordo con gli altri strumenti; ancora una volta il risultato si giustifica sulla base del fatto che il vocabolario offre un elenco di francesismi senza operare un discernimento tra tutti i lemmi che in qualche modo sono in relazione con un loro equivalente francese. Il dato notevole invece è quello di S che, non avendo un *corpus* ampio né una scelta indiscriminata di voci, risulta un vocabolario con criteri elastici in fatto di catalogazione dei forestierismi. Il 41% dei francesismi presentati da G non trova conferma negli altri strumenti ma, ancora una volta, è necessario specificare che, essendo il vocabolario dalla mole maggiore, ha molte voci che le altre opere invece non registrano; si tratta soprattutto di lemmi marchiati dallo stesso lessicografo come BU (di basso uso), OB (obsoleti) oppure LE (di uso letterario). Lo dimostra il fatto che il 41 % dei francesismi, sulla valutazione dei quali G non si accorda con gli altri strumenti, corrisponde allo 0,62% del totale dei suoi lemmi mentre, come già visto, il 30% di Z corrisponde ben allo 0,85% di tutto il suo *corpus*. In ogni caso, D si rivela il più cauto nella valutazione dei fenomeni di prestito e quindi il vocabolario le cui notizie più spesso trovano conferma negli altri strumenti.

Si è detto che il 17% circa delle voci in esame mette d'accordo almeno due fonti mentre il 13% delle voci trova compatti nel giudizio ben tre vocabolari. Allo

scopo di meglio evidenziare il comportamento delle opere in esame è conveniente cercare di capire quali strumenti siano maggiormente in linea tra loro nelle scelte. Ma prima si devono individuare tutte le possibili coppie creabili a partire da un insieme di quattro vocabolari; a tal fine è utile avvantaggiarsi di una formula matematica del calcolo combinatorio[7]: $C_{n,k} = D_{n,k} / P_k = n! / [k! (n-k)!]$. Per comparare i quattro vocabolari due o tre per volta, si cerca il numero di combinazioni diverse possibili; in termini matematici una combinazione semplice di quattro elementi di classe due (o tre). Sono dunque possibili sei coppie e quattro combinazioni di tre vocabolari per volta[8].

I vocabolari più vicini nelle scelte sono Z e S: si è già detto più volte che l'elenco di prestiti di Z è onnicomprensivo di tutti i termini nella cui stringa dell'etimologia compare l'abbreviazione *fr.*; S, proprio perché d'accordo con il vocabolario – in questo caso – meno selettivo, si conferma il più disposto a riconoscere l'influenza francese su alcune voci della lingua italiana. Per la stessa ragione, anche D (che insieme a S registra il minor grado di accordo) riconferma la sua posizione di vocabolario meno generoso nell'identificazione di fenomeni di prestito. Raggruppando i vocabolari tre per volta, non si ottengono risultati interpretabili diversamente rispetto a quanto si è detto finora: G, D e S sono i meno concordi tra loro; anche se considerati due per volta, infatti, questi tre strumenti sono quelli meno in sintonia[9]. Il dato relativo alle voci che mettono d'accordo Z, D e S si legge alla luce del fatto che si tratta – rispetto a G – di vocabolari in generale più vicini tra loro, perché prodotti commerciali che, tenendo necessariamente conto l'uno dell'altro, tendono ad allinearsi nelle scelte.

La statistica descrittiva si limita a raccogliere, organizzare ed elaborare i dati emersi nel corso di una determinata indagine; i risultati della ricerca devono dunque essere successivamente interpretati alla luce delle conoscenze sul fenomeno indagato. Confrontando sinotticamente tutte le fonti, nella particolarità di ogni singola voce, è possibile recuperare la ragione di tale inopinata situazione di variabilità; in fatto di linguistica del contatto la questione ruota attorno alla distinzione fra prestito lessicale «au sens strict du term» (Buchi 2010: 11) e fenomeno di interferenza. Un prestito, che spesso sembra immediatamente riconoscibile se frutto dell'interferenza tra lingue geneticamente distanti, non è sempre e facilmente individuabile nel caso di influenza fra lingue imparentate. Nella storia dei rapporti tra francese e italiano si registrano dunque molti casi definibili come *borderline* (Bombi 2005: 14-40, 21), cioè al limite fra «prestiti autentici e creazioni autonome» (Gusmani 1993: 10); questo perché nell'imitazione di un modello è possibile procedere secondo diversi gradi di fedeltà.

---

7 In questa sede ci si limita a ricordare che il calcolo combinatorio è quella branca della matematica che studia i modi per raggruppare e/o ordinare, secondo regole precise, gli elementi di un insieme finito di oggetti.

8 I dati complessivi: G, Z, D, S 1243; G, Z, D 222; G, Z, S 241; G, D, S 91; Z, D, S 329; G, Z 170; G, D 164; G, S 146; Z, D 162; Z, S 450; D, S 82; G 1602; Z 1239; D 155; S 456.

9 Formano le tre coppie più distanti nelle scelte: G, S 162; G, D 164; D, S 82.

I francesismi recenti[10] sviluppano nuove modalità di prestito che attestano il carattere oramai moderno dell'interferenza linguistica: si pensi ai calchi o ai forestierismi crudi. Il processo imitativo, quando coinvolge anche il piano formale, consiste sostanzialmente nel ricondurre alle strutture della propria lingua (ai diversi livelli interessati) elementi estranei al proprio sistema linguistico. Tra lingue affini, come il francese e l'italiano, la forza assimilatrice è maggiore e segue norme precise (cfr. Weinreich 1974: 5). I calchi, classificati – secondo la terminologia di Gusmani (1993) – in strutturali e semantici, presuppongono nel mutuante una maggiore consapevolezza delle strutture lessicali, morfologiche e sintattiche delle due lingue in contatto. Il passaggio tra le lingue sfrutta nella maggioranza dei casi i canali della lingua scritta[11]. Un calco strutturale presuppone che, in sincronia, il modello sia percepito come composto da «unità minori interpretabili nel loro significato e funzione» (Dardi 1992: 77) e che la lingua d'arrivo, dopo il prestito, ottenga un nuovo elemento lessicale. Non sempre è possibile una corrispondenza perfetta tra le strutture delle due lingue; spesso è necessaria una riproduzione infedele del modello di partenza (fr. *battant-l'oeil* > it. *battilocchio*; fr. *compte-rendue* > it. *resoconto*) o una trasgressione (in sincronia) di alcune norme della lingua ricevente (fr. *équipage* > it. *equipaggio* non suffragato da **equipare*). Al contrario, i calchi semantici non individuano un incremento lessicale nella lingua ricevente ma un'estensione del significato di una voce già esistente. La motivazione dell'interferenza è individuata dal parlante che riconosce (o istituisce, nel caso di «calchi per falsa motivazione», cfr. Gusmani 1993: 223) un rapporto tra il modello e un elemento lessicale autoctono, sulla base di tratti semantici comuni. Come per la categoria di calco strutturale, anche per i calchi semantici si pongono non pochi dubbi interpretativi. Nulla vieterebbe, nel caso di usi metaforici o figurati, che lo spontaneo ampliamento di significato registrato prima in una lingua possa poi verificarsi (altrettanto spontaneamente) in un'altra che alla prima è strettamente imparentata; in altre parole è difficile escludere uno sviluppo semantico poligenetico. Tali tipologie di interferenza (in misura maggiore nel caso di calchi semantici) non sono immediatamente riconoscibili, tanto che per la loro individuazione si fa necessario il ricorso a criteri extralinguistici (commenti e dichiarazioni esplicite, traduzioni, compresenza delle varianti non adattate). Quando una parola è utilizzata in un nuovo contesto può avere uno sviluppo ulteriore e autonomo rispetto al modello di partenza. La novità introdotta dal calco semantico, prima della stabilizzazione lessicale, si affianca dunque ai significati precedenti, contribuendo alla polisemia della voce (es. *abbordaggio* nell'accezione 'avvicinare qualcuno, accostarsi a qualcuno' è calco semantico sul fr. *abordage*; il significato si aggiunge a quello marinaresco di 'manovra di affiancamento di due imbarcazioni, spesso come atto ostile'). Si registra anche il caso in cui il nuovo significato si sostituisce alle altre accezioni: *eleggibile* nell'accezione 'che, chi può essere eletto a una carica' (calco semantico dal fr. *éligi-*

[10] Secondo la terminologia usata (Zolli 1977: 62).

[11] Si rilevano ovviamente anche alcune eccezioni; si pensi a un calco strutturale imperfetto (cfr. Gusmani 1986: 244 e ss.) come *tavoletta* che riproduce impropriamente il fr. *toilette*. Circolava anche *teletta* che ne è invece il calco perfetto, *toilette* infatti è letteralmente 'piccola tela'.

ble) soppianta l'accezione 'che, chi può essere preferito; utile, conveniente'; in ultima analisi, il calco potrebbe avere un successo limitato al quadro socio-culturale che ha motivato l'interferenza, decadendo di pari passo al venir meno del proprio contesto; ne è un esempio la vc. *espettorare* che contemplava (cfr. Dardi 1992: 530) oltre al significato d'àmbito medico anche l'accezione 'parlare a cuore aperto', oggi non più registrata nei vocabolari dell'uso.

Alla luce di quanto detto, per uno studio del comportamento dei vocabolari in fatto di forestierismi, è necessario analizzare approfonditamente le liste di lemmi ottenute, confrontando gli strumenti in esame sulle singole voci. I dati presentati finora fanno riferimento all'intero periodo che va dal 1525 al contemporaneo ma «la visione su tempi lunghi [...] può diventare approssimativa e perfino fuorviante se non è fondata su tagli sincronici» (Dardi 1992: 49); per tanto, si è fatto riferimento *grossomodo* al secolo XVIII, che per l'età moderna, è il secolo di maggiore influenza della lingua francese sull'italiana. Dall'integrazione dei risultati ricavati dai diversi vocabolari si è ottenuta una lista di 1085 francesismi settecenteschi dell'italiano contemporaneo; ad ogni voce corrisponde un articolo in cui le notizie provenienti dai vocabolari dell'uso sono confrontate con la documentazione recuperata da vocabolari specialistici per mezzo di ricerche più approfondite. Il corpus di voci analizzate è costituito quindi da tutti i lemmi contrassegnati come francesismi da almeno uno dei quattro vocabolari dell'uso[12].

Per ogni voce è prevista un'area dell'entrata, un'area della semantica e un'area delle informazioni complementari che si compone di più sezioni dedicate, in generale, a considerazioni di natura etimologica e storica (indicazioni di data d'ingresso e prima attestazione). L'area delle informazioni complementari offre un ventaglio di notizie utili per la ricostruzione delle vicende che hanno caratterizzato la storia della voce. I dati recuperati dai vocabolari dell'uso, in questo modo, sono puntualmente messe a diretto confronto tra loro e con tutta la documentazione recuperata da vocabolari specialistici e altri saggi e lavori tecnici ($DELI_N$; GDLI; LEI; Dardi 1992 e 1995; Hope 1971, ecc.).

Si è già detto che, attraverso le ricerche predefinite, i vocabolari forniscono indirettamente una descrizione dei propri criteri lessicografici e mostrano la propria personale idea di prestito linguistico. E si è visto come, sulla base dell'indagine statistica precedentemente descritta, sia stato possibile fare alcune osservazioni di natura metalessicografica sulla struttura e l'impostazione di ciascun vocabolario. Il confronto puntuale, reso più agevole dal lemmario appena presentato, ha permesso

[12] Sono state scartate solo alcune voci (presenti unicamente nell'elenco di Z): *budget*, *cottage*, *gentleman*, *humour*, *miss*, *pudding*, *sloop*, *standard*, *tartan* e *test* (voci inglesi) e *rancio* e *toreador* (voci spagnole). Si tratta di voci dalla veste grafo-fonetica straniera ma non francese. È stata eliminata anche la vc. *chicco* (il lemma è registrato da D): nella stringa dell'etimologia della voce non è pervenuto alcun riferimento alla lingua fr.; è lecito pensare ad un *bug* del software.

invece di osservare il comportamento di ogni lessicografo e di individuarne l'orientamento teorico in fatto di interferenza fra lingue.

Si rileva, per esempio, che G, D e, in misura minore, S fra i rispettivi risultati non includono tutti i calchi.

In questi vocabolari, per esempio, la voce *chiaroveggente* è data come composto di *chiaro* con valore di avverbio e *veggente*, participio presente obsoleto di *vedere*; solo in Z è presentato come calco dal francese *clairvoyant*; l'opinione di Z trova conferma in $DELI_N$ e nel catalogo di francesismi di Andrea Dardi (cfr. Dardi 1992: 272-273). La provenienza francese della voce, d'altronde, è testimoniata dalla compresenza nel sec. XVIII del forestierismo crudo. Lo stesso può dirsi per le voci *capoluogo*, *controsenso*, *manodopera*, *paracadute*, *parafulmine*, *portabandiera*, *portafoglio*, *prestanome*, ecc.

D e soprattutto S, pur non annoverando tutti i calchi fra i prestiti, danno notizia del fenomeno nella sezione di ogni voce dedicata all'etimologia. Questi elementi sono spesso giudicati derivati o composti, frutto di fenomeni interni alla lingua italiana. Benché l'esclusione dei calchi dal novero dei prestiti non sia sistematica (soprattutto in Sabatini), è possibile pensare che questi strumenti si limitino, come già anticipato, «aux emprunts lexicaux au sens strict du term» (Buchi 2010: 11).

Si è detto che il 52% dei lemmi della lista di voci è un francesismo in uno solo dei vocabolari: i francesismi pervenuti solo in G, trattandosi del vocabolario maggiore, sono perlopiù voci non registrate negli altri strumenti (nella maggioranza dei casi, parole obsolete); in Z, senza un filtro predefinito per l'individuazione dei forestierismi, tra i veri e propri francesismi si contano anche voci per cui si segnala solo una minima corrispondenza con un equivalente francese della parola. I francesismi di D e S che non hanno riscontro negli altri strumenti sono soprattutto franco-latinismi e franco-grecismi: tecnicismi della scienza che G e Z catalogano, invece, come composti della lingua italiana di formazione neo-classica.

G esclude anche i derivati o composti che hanno come base un forestierismo: *abbordare*, per esempio, è considerato un francesismo ma *abbordaggio* è qualificato come derivato del ben acclimatato *abbordare* con il suffisso *–aggio* (prestito morfologico dal fr. *–age*), oramai standardizzato e produttivo; il sostantivo è perciò considerato un deverbale frutto di un fenomeno tutto interno alla lingua italiana. La voce è presentata invece come prestito dal francese negli altri vocabolari dell'uso, in $DELI_N$ e nel lavoro di Andrea Dardi (Dardi 1992: 242). In questo vocabolario sono numerosi e diversi i casi di voci escluse dal conto dei francesismi e ricondotte a fenomeni di derivazione; lo stesso accade anche nel caso di vere e proprie famiglie di voci per cui, specialmente con le date di prima attestazione pressoché coincidenti, si potrebbe pensare ad un unico e forte fenomeno di interferenza che assieme al prestito del capostipite ha promosso la formazione dei suoi derivati: *federale* (G, Z, D, S), *federalismo* (Z, D, S), *federalista* (Z, D, S), *federare* (Z, S), *federativo* (Z, S), *federato* (Z), *federazione* (Z, S). Si sono individuati anche casi particolari come quello di *voyeurisme* (prestito integrale dal fr.) e *voyeurismo* che in G è considerato derivato da *voyeur* con

il suff. *–ismo* e non invece adattamento (anche parziale) del primo; secondo il vocabolario le due voci sono per giunta attestate per la prima volta contemporaneamente nel 1964; la prima attestazione di *voyeur* è del 1911.

In tutti i casi appena citati, G non specifica il tipo di interferenza linguistica ma si limita a consigliare un confronto con l'equivalente francese della voce sotto esame, attraverso la dicitura "cfr. il fr.". Questa espressione dal carattere generico non chiarisce però il grado di influenza esercitato dalla lingua francese sull'italiana né il risultato che tale interferenza produce nella lingua che subisce l'influsso.

Le differenze tra i vocabolari investono anche il campo della datazione oltre a quello dell'etimologia. Salvo che per rarissime eccezioni, G e Z propongono sempre una data precisa d'ingresso per ogni voce, ovviamente la data di prima attestazione della voce in un qualsiasi scritto dell'epoca. D e S preferiscono informazioni più generiche, indicando più spesso il secolo in cui il termine ha presumibilmente circolato, anche prima della consacrazione precisa in uno scritto[13]. Raggruppando i vocabolari due per volta è possibile osservare quali vocabolari si sono dimostrati maggiormente d'accordo[14]: G e Z segnalano una data specifica, D e S indicano invece il secolo in cui la voce è attestata per la prima volta. Si segnalano tuttavia alcuni casi in cui i vocabolari sembrerebbero in totale disaccordo anche sulla datazione dei lemmi. Un esempio può essere la voce *manioca* per cui i vocabolari, in fatto di prima attestazione, forniscono i seguenti dati: sec. XVIII G; 1549 Z; sec. XVIII D; sec. XVI nella var. *mandioca*, sec. XVIII, nella var. *manioca* S. Come si evince facilmente, i vocabolari fanno riferimento a varianti diverse della stessa voce, in alcuni casi senza specificare. Nel caso di voci con più varianti grafo-fonetiche (spesso distribuite in diacronia), infatti, le più antiche, che non hanno avuto una significativa diffusione o che sono scomparse dall'uso, non sono messe a lemma e non sempre se ne dà notizia nella stringa dell'etimologia. Al momento di indicare la prima attestazione, come si vede nell'esempio precedente, è più spesso riportata, ma senza ulteriori indicazioni, la data d'ingresso della variante più antica (questo accade soprattutto in Z). In Devoto si preferisce, anche qui senza specificare ulteriormente, la data d'attestazione della variante più moderna. G segnala solo una data, specificando di quale variante si tratti. S, accanto alla data d'ingresso della variante in uso, spesso offre un'informazione ulteriore sulla data d'ingresso della variante più antica.

L'ausilio dell'elettronica ha permesso di quantificare l'apporto lessicale francese sulla lingua italiana dell'uso e di individuarne le stratificazioni in diacronia; è stato possibile inoltre osservare che le variabili possibilità operative previste dai software

[13] Alcuni esempi: *aneddoto* (av. 1729 G e Z; sec. XVIII, D e S), *azionista* (1960, G e Z; sec. XVII, D; sec. XVIII, S), *badiana* (1797, G e Z; sec. XVIII, D e S); *galletta* (1771, G e Z; sec. XVIII, D e S), *gallico* (1713, G; av. 1798, Z; sec. XVIII, D e S); *marmitta* (1598, G e Z; sec. XVI, D; sec. XVIII, S); *ratina* (1727, G e Z; sec. XVIII, D e S); *vampiro* (1749, G e Z; sec. XVIII, D e S); ecc.

[14] G, Z 273; G, D 173; G, S 59; Z, D 31; Z, S 23; D, S 252. I dati si riferiscono ai soli francesismi settecenteschi.

di ricerca, i differenti criteri di classificazione e indicizzazione degli elementi del corpus, le diverse sfumature teoriche sull'idea di prestito linguistico, non garantiscono l'omogeneità dei risultati.

Un dizionario generale è uno strumento d'informazione di base che ha l'obiettivo di orientare il fruitore. Si tratta di strumenti in evoluzione che si rinnovano continuamente, e non solo accogliendo numerosi neologismi di edizione in edizione. Ma se in questi strumenti sono spesso fornite notizie dettagliate per grammatica, semantica e àmbiti d'uso, altrettanto spesso, per quel che riguarda l'area delle informazioni complementari, la notizia è solo un'indicazione generica e talvolta poco soddisfacente, in sostanza un punto da cui partire per ricerche più approfondite.

Il catalogo dei fenomeni fin qui proposti e analizzati, può dare un'idea di come, nella compilazione di un vocabolario, sia necessario stabilire criteri frutto di previe osservazioni e riflessioni di natura concettuale. Affidarsi ad uno solo tra questi strumenti significa dunque accettare anche i presupposti teorici che ne motivano le scelte; ma attraverso il confronto tra fonti diverse è possibile individuare gli elementi di soggettività presenti in ogni opera e, a seconda dei casi, o riconsiderarli – integrando i risultati delle diverse fonti – o accettarli – preferendo motivatamente, se si posseggono criteri di valutazione, una sola redazione rispetto a tutte le altre. Disse Kaspar Schoppe: «le persone colte i dizionari li adoperano non come padroni, ma come servitori che aiutano la memoria»[15]. In questo senso, si potrà forse convenire che l'autorità in materia di lessico non vada attribuita ad uno solo tra i principali vocabolari in circolazione ma alla categoria stessa di vocabolario dell'uso.

Università del Salento Francesca DE BLASI

Bibliografia

Ajello, Roberto (a cura di), 1977. *Interferenza linguistica*. Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia, Perugia, 24 e 25 aprile 1977, Pisa, Giardini editori e stampatori.

Aprile, Marcello, 2004. *Le strutture del Lessico Etimologico Italiano*, Lecce, Congedo.

Aprile, Marcello, 2005. *Dalle parole ai dizionari*, Bologna, Il Mulino.

Aprile, Marcello, 2011. *I vocabolari etimologici italiani*, in: *SLI* XXXVII, Roma, Salerno Editrice, 5-38.

Bergantini, Gian Pietro, 1740. *Della volgare elocuzione illustrata, ampliata, facilitata. Volume primo contenente A-B*,Venezia, Gian-Maria Lazzaroni.

Bertini Malgarini, Patrizia, 1993-1994. *L'Italiano fuori d'Italia*, in: Serianni/Trifone, vol. 3: *Le altre lingue*, 883-922.

[15] «Viri docti lexicis non velut magistris, sed tamquam ministris in memoriae subsidium utuntur». Si cita la traduzione di Tullio De Mauro (De Mauro 2005: 38).

Bezzola, Reto Raduolf, 1925. *Abbozzo di una storia dei gallicismi italiani nei primi secoli (750-1300). Saggio storico-linguistico*, Heidelberg, Winter.

Bielfeld, Antje, 1996. *Methoden der Belegsammlung für das «Vocabolario della Crusca»*, Tübingen, Max Niemeyer Verlang.

Bombi, Raffaella, 2005. *La linguistica del contatto. Tipologie di anglicismi nell'italiano contemporaneo e riflessi metalinguistici*, Roma, Il Calamo.

Buchi, Éva, 1996. *Les structures du «Französisches Etymoligisches Wörterbuch»*, Tübingen, Max Niemeyer Verlang.

Buchi, Éva, 2010. *Bolchevik, mazout, toundra et les autres. Dictionnaire des empruntes au russe dans les langues romanes (Inventaire – Histoire – Intégration*, Paris, CNRS Éditions.

Cella, Roberta, 2003. *I gallicismi nei testi dell'italiano antico (dalle origini alla fine del sec. XIV)*, Firenze, Accademia della Crusca.

Coluccia Rosario (a cura di), 1991. *Riflessioni sulla lessicografia*. Atti del Convegno organizzato in occasione del conferimento della laurea *honoris causa* a Max Pfister (Lecce, 7 ottobre 1991), Galatina, Congedo Editore.

Coluccia, Rosario / Cucurachi Adele / Antonella Urso, 1995. *Iberismi quattrocenteschi e storia della lingua italiana*, in: *Contributi di Filologia dell'Italia Mediana* IX, 177-232.

Currel Aguillà, Clara, 2009. *Diccionario de Galicismos del español peninsular contemporáneo*, Éditions de linguistique et de philologie, Strasbourg.

D'Angelis, Antonella, 2007. LuciaToppino (a cura di), *Tendenze attuali della lingua e della linguistica italiana in Europa*, Roma, Aracne.

Dardi, Andrea, 1984. *Uso e diffusione del francese*, in: Formigari, 347-372.

Dardi, Andrea, 1992. *Dalla provincia all'Europa. L'influsso del francese sull'italiano tra il 1650 e il 1715*, Firenze, Casa Editrice Le Lettere.

Dardi, Andrea, 1995. La forza delle parole*: in margine a un libro recente su lingua e rivoluzione*, Firenze, Stabilimento grafico commerciale.

De Blasi, Francesca, (2011/2012). *I francesismi settecenteschi dell'italiano contemporaneo*. Tesi di laurea magistrale in "Linguistica italiana", relatore: Rosario Coluccia, Università del Salento, a. a..

De Mauro, Tullio, 1994. *Capire le parole*, Bari, Laterza.

De Mauro, Tullio, 2005. *La fabbrica delle Parole. Il lessico e problemi di lessicologia*, Torino, Utet.

Formigari, Lia (a cura di), 1984., *Teorie e pratiche linguistiche nell'Italia del Settecento*, «Annali della Società italiana di studi sul secolo XVIII», Bologna, Il Mulino.

Giovanardi, Claudio, 1987. *Linguaggi scientifici e lingua comune nel Settecento*, Roma, Bulzoni Editore.

Gusmani, Roberto, 1987. *Interlinguistica*, in: Lazzeroni, 87-114.

Gusmani, Roberto, 1993. *Saggi sull'interferenza linguistica*, Firenze, Le Lettere.

Hope, Thomas E., 1971. *Lexical borrowing in the Romance languages. A critical study of Italianisms in French and Gallicisms in Italian from 1100 to 1900*, 2 vol., Oxford, Blackwell.

Korzen, Iørn / D'Achille, Paolo (a cura di), 2005. *Tipologia linguistica e società. Considerazioni inter- e intralinguistiche*. Due giornate italo-danesi di studi linguistici (Roma, 27-28 novembre 2003), Firenze, Cesati.

Lazzeroni, Romano (a cura di), 1987. *Linguistica storica*, Roma, La Nuova Italia Scientifica.

Leso, Erasmo, 1991. *Lingua e Rivoluzione. Ricerche sul vocabolario politico italiano del triennio rivoluzionario 1796-1799*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti.

Marazzini, Claudio, 2009. *L'ordine delle parole. Storia di vocabolari italiani*, Bologna, Il Mulino.

Marello, Carla, 1996. *Le parole dell'italiano. Lessico e dizionari*, Bologna, Zanichelli.

Massariello Merzagora, Giovanna, 1983. *La lessicografia*, Bologna, Zanichelli.

Michel, Andreas, 1996. *Vocabolario critico degli ispanismi siciliani*, Palermo, Centro di studi filologici e linguistici siciliani.

Mioni, Alberto M. / Cortelazzo, Michele A. (a cura di), 1992. *La linguistica italiana degli anni 1976-1986*, Roma, Bulzoni.

Morgana, Silvia, 1993-1994. *L'influsso francese*, in: Serianni-Trifone, vol. 3, *Le altre lingue*, 671-719.

Mormile, Mario, 1986. *Storia polemica tra italiano e francese (1200-1800)*, Roma, Il Bagatto.

Orioles, Vincenzo (a cura di), 1988. *Modelli esplicativi della diacronia linguistica*. Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia, Pavia, 15-17 settembre, Pisa, Giardini editori e stampatori.

Orioles, Vincenzo, 2002. *Percorsi di parole*, Roma, Il Calamo.

Orioles, Vincenzo, 2006. *I russismi nella lingua italiana con particolare riguardo ai sovietismi*, Roma, Il Calamo.

Pfister, Max, 1992. *Lessicologia e lessicografia,* in: Mioni / Cortelazzo, 293-308.

Rigual, Cesáreo Calvo, 2007. *Panorama della lessicografia monolingue italiana attuale*, in: D'Angelis-Toppino 2007, 9-78.

Russo, Michela, 2004. *La sezione degli etimi galloromanzi nel LEI. Descrizione e prospettive*, in «Rivista Italiana di Linguistica e Dialettologia», IV, Pisa-Roma, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 191-208.

Serianni, Luca, 1981. *Norma dei puristi e lingua d'uso nell'ottocento nella testimonianza del lessicografo romano Tommaso Azzocchi*, Firenze, Accademia della Crusca.

Serianni, Luca, 1984. *La lessicografia*, in: Formigari, 111-126.

Serianni, Luca, 2003. *Il lessico scientifico nei dizionari italiani dell'uso*, in: Adamo-Della Valle 2003, 19-44.

Serianni, Luca / Trifone, Pietro, 1993-1994. *Storia della lingua italiana*, 3 voll. Torino, Einaudi.

Sessa, Mirella, 1984. *La terminologia delle arti e dei mestieri. Appunti su Alberti di Villanuova*, in: Formigari, 205-224.

Toso, Fiorenzo, 2009. *Nuove retrodatazioni da testi del periodo rivoluzionario (1797/1806)*, *Lingua e Stile* 44/2, 209-230.

Varvaro, Alberto, 1973. *Notizie sul lessico della Sicilia Medievale. I francesismi*, «Bollettino del centro studi filologici e linguistici siciliani», 72-104.

Weinreich, Uriel, 1974. *Lingue in contatto*, Torino, Boringhieri.

Zolli, Paolo, 1971. *L'influsso francese sul veneziano del XVIII secolo*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti.

Zolli, Paolo, 1976. *Le parole straniere*, Bologna, Zanichelli.

Zolli, Paolo, 1977. *I francesismi dei secoli XVIII e XIX nei dialetti italiani* in: Ajello.

Prévisibilité et prédictibilité des collocations : Aspects théoriques et implications pragmatiques

1. Introduction

La notion de collocation est une des questions épineuses propre aux différents domaines de la lexicographie, de la linguistique de corpus et de l'enseignement des langues étrangères ou secondes. La collocation « [est] en quelque sorte l'Arlésienne de la linguistique : tout le monde en parle, mais [elle] rest[e] difficilement saisissabl[e] » Williams (2003, 33), c'est-à-dire qu'elle représente un personnage invisible, voire un fantôme, mentionné souvent, mais qui n'apparaît qu'une seule fois en chair et os. Elle est au centre d'une intrigue lexicale : tout le monde l'utilise, mais personne ne la connaît véritablement. Celui des collocations est donc un phénomène aux contours flous se cachant sous différentes dénominations imposées par les diverses théories dans la tentative d'en fournir une description formelle. De plus, comme tout élément d'une langue, les collocations sont utilisées par tout locuteur natif sans pour autant recevoir une description rationnelle : elles font certes partie des compétences sous-jacentes du locuteur. Le problème est plus évident lors de leur utilisation de la part d'un locuteur non natif qui s'attèle à l'apprentissage d'une nouvelle langue.

Au fil des années, à partir de Firth jusqu'à aujourd'hui, la notion de collocation a toujours changé sur la base non seulement des écoles, mais aussi des études menées sur le phénomène collocationnel. Mais toutes les définitions existantes sont à considérer en fonction des objectifs des études effectuées. Les deux tendances, celle lexicographique et celle contextualiste, se placent selon une approche différente de la collocation. Cependant, les deux approches ne sont pas antagonistes, elles sont complémentaires. En fait, leur isolement démontre que personne ne possède la solution au regard du phénomène de la collocation car chaque linguiste ou lexicographe peut privilégier un critère et en exclure un autre.

Le point de départ de notre article est celui de considérer la collocation, à l'instar de Firth, comme un phénomène de cooccurrence relevant essentiellement de la compétence linguistique des locuteurs natifs. Or, tout locuteur devrait posséder une compétence élevée de sa propre langue. Son but est, dans un acte de communication verbale, de réussir à comprendre et à produire en même temps. La connaissance et l'utilisation de mots, de collocations, de locutions et d'autres éléments langagiers servent à garantir le succès de toute communication. En vue de l'apprentissage d'une

langue, la situation se présente différemment. Les compétences d'un locuteur non natif, dans la langue étrangère, seront d'un niveau inférieur à celles d'un locuteur natif. Sur le front du phénomène collocationnel, le locuteur non natif aurait besoin d'opérer une distinction entre les collocations facilement reconnaissables pour le processus de décodage et celles aisément réutilisables dans le processus d'encodage. Cette distinction devrait s'opérer tant sur le plan de l'expression que sur le plan du contenu, car les deux éléments, dans un phénomène collocationnel, peuvent ne pas coïncider (surtout en vue d'une analyse contrastive des langues). Le processus métacognitif, développé par un apprenant d'une langue étrangère, doit se baser sur deux autres processus importants qui le précèdent : un processus d'observation et un processus de cognition. L'ensemble des trois étapes nous permet de formuler une définition de compétence collocationnelle entendue comme « un nombre suffisamment important et significatif de lexique phrastique mental » Lewis (2000, 177) en permettant d'utiliser la langue de façon appropriée de la part de tout locuteur.

En partant d'une notion de collocation lexicale restreinte proposée par Hausmann (1989) et en tenant compte des études de Heid (1994) ; Mel'čuk (2003) ; Tutin et Grossmann (2003) ; Corpas Pastor (2001) ; Siller-Runggaldier (2006) ; et Konecny (2010), nous proposons un modèle de division des collocations basé sur le critère de *prévisibilité* et de *prédictibilité* et de leurs différents degrés sur la base de la transparence ou de l'opacité sémantique des éléments. Notre analyse se concentrera seulement sur un exemple de collocation du type nom + adjectif en langue française et italienne.

2. La collocation et le modèle de prévisibilité et prédictibilité

L'existence d'une multiplicité de théories autour de la collocation rend moins évident le fait que le phénomène collocationnel demeure néanmoins quelque chose de plus complexe qu'un simple mécanisme de cooccurrence de lexies. En plus, les deux approches donnent une définition différente à partir de la nature formelle de la structure collocationnelle. Ainsi, le vrai problème réside-t-il surtout dans la terminologie employée pour définir le phénomène ? Dans la majeure partie des cas, la notion de collocation est associée à des termes tels que combinaison, cooccurrence, association, rapprochement, placement, ensemble d'éléments et si l'on veut être plus précis on ajouterait cooccurrence privilégiée, association habituelle, relation potentielle, rapprochement fréquent, rapprochement arbitraire. Donc, il n'y a pas de termes bien précis pour circonscrire la collocation ou bien tous les termes évoqués sont des candidats potentiels servant à la décrire. Pour en avoir une définition satisfaisante, il faut déceler sa nature et son fonctionnement à l'intérieur de la langue et du discours. Pour cette raison, nous sommes obligés d'effectuer une description détaillée de la collocation tant comme structure de la langue que comme structure du discours. Autrement dit, il faut mettre ensemble les deux typologies de collocations, l'une à structure binaire et l'autre à structure textuelle, pour en obtenir une figure complète. Or, si d'un côté on conçoit la collocation comme une mise en relation entre ses deux éléments, la 'base' et le 'collocatif', manifestant sa force syntaxico-sémantique interne (ou force cohésive

interne), de l'autre il faut l'imaginer à l'intérieur d'un texte et chercher à déceler ses relations avec son environnement lexical (force cohésive externe). Dans le cas d'une collocation comme *données sensibles*, d'un point de vue formel et sémantique la collocation n'est pas facilement prévisible car le sens du collocatif n'est plus son sens habituel, mais il est déterminé par rapport au sens de la base. D'un autre point de vue, celui de l'usage en contexte, il est nécessaire de connaître l'environnement qui entoure la structure en tenant compte de différents facteurs qui permettent de mesurer la force de cohésion de la collocation à l'intérieur du texte.

La force cohésive interne, explicitée grâce aux facteurs sémantiques et cognitifs régissant le rapport entre la base et le collocatif, est déterminante pour la mise en acte de la force cohésive externe. Cela veut dire que les deux processus de lexicalisation et de conceptualisation Siller-Runggaldier (2006, 596) des collocations deviennent indispensables pour en comprendre leur usage dans un co(n)texte approprié. À partir de cette prémisse, on confirme que « les collocations ont une triple nature : en tant que propriété et combinaison résultantes, d'un côté, et en tant qu'unité phraséologique, de l'autre » Corpas (2001, 104)[1]. Ainsi, en tant qu'unité phraséologique (UF), la collocation n'est pas à considérer un élément totalement relevant de l'organisation syntaxique (régie par un principe de 'dépendance'), ni d'une organisation syntagmatique (régie par un principe d''intégration') de la langue Muller (2008, 29), mais elle est à considérer une unité, à l'instar des autres structures idiomatiques, de l'organisation phraséologique de la langue, régie par un principe d''agencement', c'est-à-dire d'un mécanisme d'arrangement résultant d'une combinaison. Dans le cas d'une collocation, l'agencement concerne plutôt le mécanisme qui préside à sa formation en tant que simple structure semi-figée et binaire dont les composants sont dissymétriques : il s'agit d'une manifestation mutuelle entre les éléments d'une collocation. Dans le cas de *données sensibles*[2] en français et *dati sensibili* en italien, à structure nom + adjectif, l'agencement se manifeste mutuellement entre les deux éléments de la structure (même si l'un des deux éléments, le collocatif *sensibles*, se prête à un changement de signification par rapport à la base) à travers des processus de conceptualisation qui changent d'une langue à l'autre. Cependant, on ne peut pas prétendre de faire de la collocation une unité à part entière de l'organisation phraséologique de la langue. Elle se situe en effet entre les trois organisations : diviser l'aspect cohésif interne de celui externe n'a aucun sens. De plus, les trois organisations s'accommodent de façon différente d'une langue à l'autre. Dans les cas des collocations grammaticales, constituées d'un élément plein ou lexical et d'un élément vide ou grammatical, qui ont une organisation différente selon la langue de référence : en français, par exemple, elles se placent entre une organisation syntagmatique et une organisation syntaxique ; en italien, au contraire, elles rentrent dans une organisation de type syntagmatique. Ainsi,

[1] 'las colocaciones son de una triple naturaleza, en tanto propriedad y combinacion resultante, pour un lado, y en tanto unidad fraselogica, por el otro' (notre traduction).

[2] Il s'agit bien sûr d'un glissement sémantique dû au processus de métaphorisation Siller-Runggaldier (2006, 594).

en général les trois organisations demeurent-elles régies par une série d'autres choix qui ne sont pas seulement d'ordre linguistique (choix lexicaux et sémantiques), mais qui concernent aussi la façon d'organiser l'information selon la typologie de contexte, les acteurs de la communication et leur connaissance du monde (aspect extralinguistique et encyclopédique).

* * *

Il est usuel de considérer la collocation, en fonction du figement, comme un cas intermédiaire entre l'expression libre et l'expression figée, ce qui fait situer le tout sur un 'continuum' dont il est difficile de fixer les bornes. Ainsi, il est possible d'établir une définition de collocation à partir de certains critères qui font l'unanimité d'une partie des spécialistes, mais qui sont toujours discutables.

Sur le plan formel, la collocation est considérée une structure binaire, ou bien l'union (la combinaison) de deux mots ou de deux lexies à caractère habituel Hausmann (1989, 1001), Heid (1994, 228). C'est le cas de collocations lexicales restreintes comme *peur bleue* ou encore comme *prêter attention*. Il y a des cas où la collocation peut dépasser deux mots : c'est le cas des collocations complexes comme *fort comme un turc* ou des collocations enchaînées comme *essuyer un échec cuisant*. Le caractère habituel est l'un des premiers critères nécessaires pour la reconnaissance de la collocation, mais qui reste vague à cause du fait que l'on peut avoir des collocations qui n'ont pas une utilisation habituelle.

Sur le plan sémantique, la collocation est une structure à cooccurrence restreinte où les éléments ont un statut différent (dissymétrie des composants). En partant de ce dernier aspect, le concept de dissymétrie des composants, qui se lie parfaitement avec celui de l'aspect binaire, se base sur l'inégalité de statut de la part des deux composants où la base (l'élément autosémantique) garde son sens et le collocatif (l'élément synsémantique) change son sens en fonction de la première. Le critère de cooccurrence restreinte concerne plutôt le collocatif, et sa propension de dépendre de la base, ayant un choix restreint comme le cas de *bissextile* qui dans une opération de sélection lexicale (et non seulement) ne se combine qu'avec *année*.

* * *

Une des propriétés fondamentales pour reconnaître la collocation est son caractère semi-compositionnel. À la différence d'une combinaison libre, à caractère compositionnel où le sens de la phrase est déductible des sens de chaque composant, et d'une combinaison figée, où le sens de la locution n'est pas déductible des sens de ses composants, la collocation se présente à mi-chemin entre l'une et l'autre catégorie. Elle est semi-compositionnelle car seulement le sens de l'un de ses composants, la base, reste inchangé. Sur la base de différents degrés de figement du collocatif, Tutin et Grossmann (2003, 8) distinguent les collocations opaques, des collocations transparentes, de celles régulières. Dans le cas de nuit *blanche,* le collocatif résulte être

imprédictible et démotivé et la collocation, sémantiquement opaque, est difficilement décodable et imprédictible. La structure *prend peur* est une collocation sémantiquement transparente car le sens du collocatif est facilement compréhensible, mais elle reste imprédictible sur le plan syntaxique à cause de l'absence d'article. De même, rentrent dans la catégorie des collocations transparentes les formes *grièvement blessé* et *gravement malade* qui sont imprédictibles du point lexical car les deux collocatifs ne sont pas interchangeables. Les collocations régulières rentrent dans la catégorie de combinaisons où le sens de l'association des mots est déductible et prédictible. Rentrent dans cette typologie les collocations ayant le collocatif à base unique qui inclut le sens de la base que l'on peut omettre comme *nez aquilin*.

* * *

Le modèle de prévisibilité et de prédictibilité des collocations demande un renvoi à la théorie Sens-Texte (TST) de Mel'čuk (2003a, 20) et à sa description du processus de synthèse ou onomasiologique pour la production de texte qui comporte que :

> Le locuteur part[e] d'un contenu informationnel C qu'il veut, dans une situation particulière, exprimer par un texte en langue L. Il construit pour C une Représentation Sémantique (S), c'est-à-dire « réalise » la correspondance C↔(S) ; ensuite pour (S) le texte /T/, en « réalisant » la correspondance (S) ↔/T/.

La représentation de ce passage est naturelle et correspond, en effet, à ce qui se passe dans la phase de production d'un message. Comment traduire ce passage en terme de prévisibilité et de prédictibilité ? Qu'est-ce qu'il arrive au moment de production de texte/message en langue étrangère de la part d'un locuteur non natif (imaginons un Italien en train de produire en français) ?

La définition de notre modèle se base sur les deux fonctions communicatives décrites par Pottier (2011, 16-17) : à savoir la « conception du parcours onomasiologique » se caractérisant tout d'abord d'une conceptualisation et d'une sémiotisation (phénomènes de désignation) qui aboutissent à une énonciation (phénomène de signification) ; et la « conception du parcours sémasiologique » se caractérisant, premièrement, d'une identification et d'une compréhension (phénomènes d'interprétation), et deuxièmement d'éventuelles réactions de la part de l'interprétant. Le premier parcours demande que le point de départ de l'énonciateur soit le référentiel qui peut être de toute nature, alors que le second demande que l'interprétant ait comme point de départ un texte de n'importe quelle nature. Les deux modèles de Mel'čuk et de Pottier sont également applicables au phénomène collocationnel.

La prévisibilité est à définir comme le critère qui permet à un locuteur non natif, dans un processus de décodage, de reconnaître la collocation, tant sur le plan de la forme que du contenu, et d'en comprendre le sens. Par exemple, *grande peur* est prévisible pour un locuteur non natif italophone dans la mesure où elle correspond à la forme italienne *grande paura*. Mais dans le cas de la collocation *couper l'appétit de quelqu'un,* elle sera imprévisible d'un point de vue syntaxique et sémantique car la

contrepartie italienne prévoit la forme *togliere l'appetito a qualcuno*. En revanche, la prédictibilité est à définir comme le critère qui permet à un locuteur non natif, dans un processus d'encodage, de produire une collocation dans un contexte approprié. Au contraire, la collocation est imprédictible, si le locuteur ne connaît pas la formation syntaxique et la valeur sémantique de la combinaison. Par exemple, un locuteur italophone sera en mesure de reproduire en français la collocation *colère contenue* car elle correspond à la forme italienne *collera contenuta*. Mais il est difficile qu'il puisse reproduire *colère froide* ou *colère blanche*.

De ce fait, il existe différents degrés de prédictibilité et de prévisibilité sur la base : a) de la transparence ou de l'opacité sémantique des éléments ; et par conséquent b) de leur motivation sémantique ; c) de leur formation formelle interne ; et enfin d) de leur usage.

* * *

En tenant compte de la taxonomie proposée par Tutin et Grossmann, nous ajoutons une autre proposition formulée par Aisenstadt (1979, 73) et reproposée par Konecny (2010, 126). D'un point de vue synchronique on peut avoir trois types principaux de collocations lexicales : a) des collocations où le collocatif a un sens spécifique, unique, à cooccurrence restreinte, par exemple *année bissextile* (qui correspond à la collocation régulière) ; b) des collocations où le collocatif est polysémique, utilisé dans un sens secondaire, en subissant un glissement sémantique, par exemple *nuit blanche* (collocation opaque et selon les cas collocation transparente) ; un troisième type est constitué c) de collocations où le collocatif, ayant une cooccurrence large, est sémantiquement vague, c'est le cas de l'utilisation des verbes supports *faire, donner, prendre*. Pour notre analyse, nous nous concentrerons sur le seul cas b).

* * *

La collocation italienne *whisky liscio*, c'est-à-dire whisky "sans eau et sans glaçons", rentre dans une combinaison où le collocatif *liscio* est choisi de façon irrégulière, en utilisant la terminologie de Mel'čuk (2003b, 25), par rapport à la base *whisky* dérivée d'un choix libre et qui conserve sa signification habituelle pour exprimer le sens unique. Dans un dictionnaire monolingue italien, l'adjectif *liscio* n'a pas le sens de sans eau, sans glaçons, car il porte ce sens seulement en combinaison avec *whisky* ou avec une autre typologie de boisson *caffè, acqua, tè*. La cooccurrence avec les autres bases, rentrant dans la catégorie des boissons, est imputable à un processus de métaphorisation : la surface du whisky est lisse car elle n'offre pas d'aspérités au toucher. Mais la collocation a subi un ultérieur glissement sémantique où l'uniformité du whisky ne concerne ni le toucher (il est improbable de pouvoir caresser la surface du whisky) ni la vue (en général on peut s'apercevoir s'il y a quelque chose dans le verre ou en surface), mais le goût. La collocation résulte être, donc, imprévisible et imprédictible, sur le plan sémantique, de la part d'un locuteur francophone qui aura des problèmes à la comprendre et à la produire. L'équivalent français *whisky sec* a

subi le même processus de métaphorisation, mais d'une façon tout à fait différente par rapport à son équivalent italien, car l'adjectif *sec* renvoi déjà au goût du whisky et au fait qu'il est bu sans l'ajout d'eau. Donc pour un italophone, la collocation se présente imprévisible et imprédictible sur le plan sémantique et syntaxique. De plus, se basant sur l'italien prévoyant des structures collocationnelles comme *caffè liscio*, *acqua liscia*, *tè liscio* et enfin *whisky liscio* et en déduisant que S (sans produit laitier) = A (caffè, acqua, tè, whisky) + B (liscio/a), il en conclura qu'en français on a *café sec*, *eau sèche* et *thé sec* au lieu de *café noir*, *eau (minérale) naturelle* et *thé nature*.

Un cas spécial est représenté par la série de collocations de *colère blanche*, *colère froide* et *colère réprimée*. Les trois structures collocationnelles rentrent dans une typologie de synonymie De Giovanni (2011, 307-321) appelée synonymie collocationnelle interne où le changement s'opère au niveau du collocatif. Pour ce qui concerne la fréquence des trois collocations, les deux premières sont présentes dans le *Petit Robert,* sous l'entrée de *colère*, dans le sens de "qui n'éclate pas". Au contraire, à l'entrée *réprimer* le dictionnaire enregistre l'expression "réprimer sa colère". Dans sa version en ligne, le *Larousse* présente de deux façons différentes les collocations de *colère* : a. dans la section contenant les définitions, il enregistre 1a) à l'entrée *froid,e* la collocation *colère froide* dans le sens de la personne "qui maîtrise ses réactions, ses émotions, ne fait pas d'éclats, qui est pleine de sang-froid, de calme" ; 2a) à l'entrée *réprimer*, il donne l'expression de "réprimer un mouvement de colère" ; b. dans la section contenant les expressions, il range les deux collocations de *colère froide* et *colère blanche* sous la même signification de "colère contenue, sans manifestation gestuelle ni verbale". Nous ajouterons, donc, à notre liste, une quatrième collocation, comme possible relation de synonymie avec les autres, suggérée par le dictionnaire : celle de *colère contenue*. Une recherche sur *Google* nous permet de dresser un tableau de fréquence des quatre collocations. Les données statistiques à elles seules ne sont pas suffisantes pour établir l'existence d'une collocation, car la fréquence donne des résultats incomplets et peu fiables du point de vue linguistique. À côté de l'analyse statistique, il est nécessaire d'opérer une analyse de type linguistique pour établir si une combinaison est à considérer une collocation ou pas. D'après notre recherche sur la toile, la collocation la plus fréquente est celle de *colère froide*, suivie de *colère contenue*, de *colère blanche*, au troisième rang, et enfin de *colère réprimée*.

Si l'on s'en tient aux derniers résultats, on constate que le processus de métaphorisation préside les quatre collocations d'une façon différente : *colère blanche* se définit en fonction du fait que le blanc est le symbole de la pureté, de l'innocence, mais aussi du silence, de la trêve, de la capitulation (pensons à l'expression *drapeau blanc* où le processus de métaphorisation est le même que celui de *colère blanche*). De même, dans *colère froide*, le processus de métaphorisation a provoqué un glissement sémantique de la signification de l'adjectif *froid,e* : passage de la sensation physique de quelque chose de froid à sa répression, à sa maîtrise au niveau des attitudes, des sentiments (pensons par exemple à la collocation *guerre froide* où le processus de métaphorisation est presque égal). Les deux autres collocations, *colère contenue* et *colère*

réprimée, donnent directement l'idée d'un empêchement au sentiment de la colère de se développer et de s'exprimer. Pourquoi alors *colère contenue* et *colère réprimée* sont moins fréquentes ? Est-ce qu'il s'agit seulement d'une question d'usage ? Ou d'une question de convention ou de facilité syntaxique et/ou lexicale de la part des locuteurs ? Du point de vue de la prévisibilité et de la prédictibilité, on a que : 1) *colère contenue* sera lexicalement et sémantiquement prévisible et prédictible ; 2) *colère réprimée* le sera moins que la précédente ; 3) *colère froide* sera lexicalement et sémantiquement imprévisible, mais elle sera prédictible seulement au niveau sémantique ; 4) *colère blanche* sera lexicalement et sémantiquement imprévisible et imprédictible.

colère blanche	*colère froide*	*colère contenue*	*colère réprimée*
5 880	32 300	18 300	2 720
collera fredda	*collera bianca*	*collera contenuta*	*collera repressa*
1 640	539	596	3 770

Du côté italien, la situation se présente complètement différente. *Collera repressa* semble être la collocation la plus fréquente suivie de la collocation *collera fredda*. Du point de vue de la prévisibilité et de la prédictibilité, on a que : 1) *collera repressa* sera lexicalement et sémantiquement prévisible mais peu prédictible ; 2) *collera fredda* sera lexicalement et sémantiquement imprévisible, mais elle sera prédictible seulement au niveau sémantique ; 3) *collera bianca* sera lexicalement et sémantiquement imprévisible et imprédictible ; et 4) *collera contenuta* sera prévisible et prédictible sur les deux fronts.

3. Conclusions

Nous parvenons à quelques conclusions finales :

(a) Le phénomène collocationnel se présente toujours comme quelque chose de plus complexe qu'un simple mécanisme de cooccurrence de lexies.
(b) La collocation est à considérer une véritable UF Corpas Pastor (2001, 91).
(c) Il faut interposer entre une organisation syntaxique et une organisation syntagmatique de la langue une organisation phraséologique. La collocation est à inclure dans l'organisation phraséologique de la langue.
(d) L'organisation phraséologique est régie par le principe d'agencement. De toute façon, le seul principe d'agencement ne suffit pas, il faut en effet avoir recours à un autre principe, à savoir celui de contexture c'est-à-dire l'ensemble de relations organisées entre des éléments significatifs formant un tout complexe et organique.
(e) Notre modèle de la prévisibilité et de la prédictibilité de la collocation permet d'expliciter le rapport entre la base et le collocatif grâce à des facteurs sémantiques et cognitifs.
(f) Ce rapport nous montre que la collocation n'est pas à considérer une structure entièrement idiosyncratique, mais déterminée sur la base de processus de motivation sémantique Siller-Runggaldier (2006, 591-598).

(g) À travers une analyse de type « dynamique » Siller-Runggaldier (2006, 591), il est possible de rendre compte du processus de conceptualisation des collocations dans les différentes langues.

(h) C'est grâce aux études contrastives qu'il est possible d'appliquer le modèle de la prévisibilité et de la prédictibilité de la collocation en fonction des processus de décodage et d'encodage dans les deux langues.

(i) Le modèle de la prédictibilité et de la prévisibilité n'explique pas seulement le motivé, mais aussi l'arbitraire des collocations.

(j) Enfin, notre modèle est bien applicable tant dans le domaine de la lexicographie que dans celui de l'enseignement des langues.

Université de Cagliari Cosimo DE GIOVANNI

Références bibliographiques

Aisenstadt, Ester, 1979. « Collocability Restrictions in Dictionaries », *ITL Review of Applied Linguistics* 45/46, 71-74.

Corpas Pastor, Gloria, 2001. « En torno al concepto de colocación », *Euskera* 46, Bilbao, Real Academia de la Lengua Vasca, <http://www.euskaltzaindia.net/dok/euskera/11643.pdf>.

De Giovanni, Cosimo, 2011. « Pragmatique et didactique du dictionnaire : synonymes et collocations », in: Dotoli, Giovanni / Adamo, Maria Gabriella / Palermo, Maria Rosa (ed.), *Genèse du dictionnaire. L'aventure des synonymes*, Fasano / Paris, Schena - Alain Baudry, 307-321.

Dubreil, Estelle, 2008. « Collocations: définitions et problématiques », *Texto*! 13, <http://www.revue-texto.net/docannexe/file/126/dubreil_collocations.pdf>.

Hausmann, Franz-Joseph, 1989. « Le dictionnaire de collocations », in: Hausmann, Franz-Joseph / Reichmann, Oskar / Wiegand, Ernst / Ladislav, Zgusta (ed.), *Wörterbücher: ein internationales Handbuch zur Lexicographie. Dictionaries. Dictionnaires,* Berlin/New-York, De Gruyter, 1010-1019.

Heid, Ulrich, 1994. « On ways Words Work Together - Topics in Lexical Combinatorics », in: Martin, Willy (ed.), *Proceedings of the VIth Euralex International Congress*, Amsterdam, Vrije Universiteit, 226-257.

Konecny, Christine, 2010. « Le collocazioni lessicali – proposta per una classificazione semantica », in: Iliescu, Maria / Siller-Runggaldier, Heidi / Danler, Paul (ed.), *XXVe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes (= CILPR 2007)*, Innsbruck, 3-8 septembre 2007. Vol. III. Berlin / New York, de Gruyter, 125-134.

Larousse. <www.larousse.fr/>.

Le Petit Robert. <www.lerobert.com/>.

Lewis, Michael, 2000. *Teaching collocation. Further Developments in the Lexical Approach*, Londres, Language Teaching Publications.

Mel'čuk, Igor, 2003a. « Collocations dans le dictionnaire », in: Szende Thomas (ed.), *Les écarts culturels dans les dictionnaires bilingues*, Paris, Honoré Champion, 19-64.

Mel'čuk, Igor, 2003b. « Les collocations : définition, rôle et utilité », in: Tutin, Agnès / Grossmann, Francis (ed.), *Les collocations, analyse et traitement*, Amsterdam, de Werelt, collection TRLA, 23-32.

Muller, Claude, 2008. *Les bases de la syntaxe. Syntaxe contrastive français-langues voisines*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux.

Pottier, Bernard, 2011. *Sémantique générale*, Paris, PUF.

Sanchez Rufat, Anna, 2010. « Apuntes sobre las combinaciones lexicas y el concepto de colocacion », *Anuario de Estudios Filológicos* 23, 291-306.

Siller-Runggaldier, Heidi, 2006. « Le collocazioni lessicali: strutture sintagmatiche idiosincratiche? », in: Cresti, Emanuela (ed.), *Prospettive nello studio del lessico italiano. Atti del IX Congresso della Società Internazionale di Linguistica e Filologia Italiana (SILFI)*, Firenze, 14-17 giugno 2006, 2 vol. Firenze, Firenze University Press, 591-598.

Tutin, Agnès / Grossmann, Francis, 2002. « Collocations régulières et irrégulières : esquisse de typologie du phénomène collocatif », *Revue Française de Linguistique Appliquée* 7, 7-25.

Tutin, Agnès, 2008. « For an extended definition of lexical collocations », in: *Proceedings of the XIIIth EURALEX International Congress on Lexicography*, Barcelone 15-19 juillet 2008, Université Pompeu Fabra.

Williams, Geoffrey, 2003. « Les collocations et l'école contextualiste britannique », in: Tutin, Agnès / Grossmann, Francis (ed.), *Les collocations, analyse et traitement*, Amsterdam, de Werelt, collection TRLA, 33-44.

Il contributo del *TLIO* alla conoscenza delle lingue speciali nell'italiano antico. Il caso del diritto.

1. Il TLIO e il lessico delle lingue speciali

La lessicografia storica e la ricerca lessicografica funzionale all'aggiornamento e all'arricchimento dei vocabolari storici sono veicoli importanti nella conoscenza delle scritture tecniche e scientifiche dell'italiano antico, con riguardo alla sistemazione e alla descrizione dei lessici tecnico-settoriali così come individuati da edizioni filologicamente attendibili di testi. E i testi tecnici e scientifici delle origini sono stati negli anni più recenti oggetto di rinnovato interesse da parte degli studi filologici e linguistici, che stanno contribuendo ad arricchire il quadro dei materiali documentari e a organizzare in modo via via più affinato le conoscenze sulle tipologie testuali, sulle strutture sintattiche, sui dati lessicali[1].

In questa sede illustreremo in particolare il contributo offerto dal *TLIO-Tesoro della Lingua Italiana delle Origini* dell'Opera del Vocabolario Italiano del CNR. Il TLIO è un dizionario storico in rete squisitamente centrato sull'italiano antico e consultabile, tra le altre modalità di interrogazione, mediante filtri di ricerca per marche d'uso settoriali[2]. Questo tipo di ricerca selettiva è un elemento di interesse nella progettazione del dizionario e un'occasione ulteriore di studio del lessico antico, poiché dà la possibilità di costituire lemmari settoriali o almeno di allestire insiemi di voci la cui articolazione semantica abbracci anche valori settoriali (tanto più se ricavati da testi rappresentativi dei vari settori); di osservare gruppi di voci di singoli ambiti; di valutare dinamiche di contiguità e scambio con la lingua comune, con la lingua letteraria, con altre lingue tecnico-settoriali e le direzioni in microdiacronia di tali contatti, fatto notevole se si considera che essi avvengono nei primi secoli di espansione del volgare italiano[3]. È un punto di forza, ancora, se si pensa che queste possibilità

---

1 Si vedano Casapullo (1999, 50-84 e 151-173) e le messe a punto di Gualdo (2001) e Librandi/Piro (2006). Questioni di metodo e questioni terminologiche (lingue/linguaggi speciali/specialistici/settoriali) sullo studio dei testi e della lingua delle scienze e delle tecniche ieri e oggi sono in Coluccia (2001) e in Gualdo (2011a) (quest'ultimo in particolare alle pp. 46-51 per osservazioni inerenti anche al Medioevo).

2 Le risorse dell'*Opera del Vocabolario Italiano* e il *TLIO* sono raggiungibili attraverso il sito Internet <www.ovi.cnr.it>.

3 Si aggiungano i vantaggi in generale apportati alla lessicografia storica da archivi elettronici e strumenti informatici (Coluccia 2006 e Serianni 2006).

non sono comuni ad altre imprese lessicografiche italiane. Una ricerca per marche settoriali è possibile soltanto nei Cd-Rom dei dizionari dell'uso, che offrono quadri molto ricchi per quantità e qualità di risultati, ma – non si può chiedere di più a un dizionario dell'uso – con un trattamento tendenzialmente sincronico delle accezioni settoriali e con scarse notizie sulla datazione, che di norma non coincide con le prime testimonianze dei valori tecnici. Ricerche (automatiche) per ambiti settoriali sono escluse per i dizionari di cui non si disponga di una versione elettronica (pensiamo al GDLI); e anche, nonostante la grande versatilità del prodotto informatico, per le edizioni informatizzate del *Vocabolario degli Accademici della Crusca*[4].

Non mi pare di espormi a rischio d'errore se affermo che l'opzione di ricerca per marche settoriali di rado è messa in risalto nei lavori scientifici, anche di provenienza interna all'opera, finora pubblicati sul TLIO. E se ancora non mi sbaglio, questa stessa opzione meno di altre è agevolmente disponibile all'utente a partire dalla finestra di interrogazione. All'opzione si arriva attraverso il percorso RICERCA AVANZATA → DEFINIZIONE → ABBREVIAZIONE del settore cercato (la finestra esemplifica con [Ret.])[5]. Manca però un elenco esplicito dei settori (quelli a oggi individuati dall'analisi semantica dei contesti), che l'utente può recuperare solo attraverso la *Tavola delle abbreviazioni* (tutte le abbreviazioni adottate: linguistiche e metalinguistiche, grammaticali, etimologiche, semantiche, d'uso)[6]. I settori sono i seguenti, ordinati secondo il numero decrescente delle voci relative (il valore percentuale è calcolato rispetto al totale delle voci del TLIO)[7]:

---

[4] Per la ricerca del lessico giuridico nel *Vocabolario della Crusca* mi permetto di rinviare a Dell'Anna (2013).

[5] Si veda l'utile accenno di Beltrami (2006, 9): «Infine, la 'ricerca nelle definizioni' permette di cercare parole chiave o marche d'uso contenute nelle definizioni. […]. L'efficacia di questo tipo di ricerca dipende […] dalla capacità dei redattori di scrivere definizioni appropriate, bene espresse e adeguatamente marcate».

[6] L'elenco dei settori è illustrato anche nelle *Norme per la redazione*, destinate ai redattori, ma accessibili a tutti tramite il sito del TLIO. Le *Norme*, pubblicate in file PDF (pp. 127), sono curate da P.G. Beltrami con la collaborazione dei redattori e dei revisori del *TLIO* e nella versione qui consultata sono aggiornate al mese di luglio 2013.

[7] I dati si riferiscono all'aggiornamento bimestrale di agosto 2013 (l'ultimo prima della consegna del lavoro per la stampa) e a un totale di 26504 voci consultabili. Per alcuni settori i valori dell'elenco riportano un computo largo. La ricerca automatica di [Dir.] restituisce a ragione e comprende anche le voci dei sottosettori combinati [Dir.] [Econ.comm.], [Dir.] [Mar.] e [Dir.] [Milit.] (la collocazione sempre al primo posto nella sequenza delle abbreviazioni informa che [Dir.] è un macrosettore). Allo stesso modo, la ricerca di [Filos.] comprende anche quella dei sottosettori [Filos.] [Astr.], [Filos.] [Med.] e [Filos.] [Relig.]. Di contro la ricerca di [Mar.] può restituire tanto i risultati del solo [Mar.] e quella dei suoi sottosettori [Mar.] [Carpent.] e [Mar.] [Milit.], tanto i risultati dei settori di cui [Mar.] sia a sua volta un sottosettore, come [Dir.] [Mar.], inglobando in modo sovrabbondante voci o accezioni che ricadono correttamente nel conteggio di quest'ultimo (le nostre osservazioni non riguardano le voci polisemiche, che possono ricadere in più settori). I settori con valori sovrabbondanti sono segnalati con asterisco.

Settore	voci (val. assol.)	voci (val. %)
Dir. (+ [Dir.][Econ./comm], [Dir.][Mar.], [Dir.][Milit.])	952	3,61
Bot.	888	3,35
*Med.	747	2,81
Zool. (+ [Zool][Astr.])	577	2,17
*Relig.	567	2,13
*Milit.	370	1,39
Tess.	303	1,14
*Econ./comm.	274	1,03
*Astr.	243	0,91
Ret.	209	0,78
Gastr.	209	0,78
Anat.	173	0,65
Filos. (+ [Filos.][Astr.], [Filos.][Med.], [Filos.][Relig.])	170	0,64
Min.	156	0,58
Armi	154	0,58
Mis.	152	0,57
Agr.	148	0,55
*Mar.	142	0,53
Numism.	114	meno dello 0,5
Vet. (+ [Vet.][Masc.])	109	
Eccles.	104	« »
*Masc.	90	
Mus.	89	«.»
Arch.	89	
*Geogr.	65	«.»
Metr.	62	
Pell.	62	«.»

Settore	voci (val. assol.)	voci (val. %)
Geom.	57	
Chim.	51	«.»
Gramm.	48	
Arald.	37	«.»
Miner.	35	
Mat.	34	«.»
Gioco	34	
Caccia	21	«.»
Metall.	16	
*Carpent.	13	«.»
Falc.	10	
Pesca	7	«.»
Ling.	1	
Lett.	1	«.»
Teol.	1	

Il quadro delle presenze suggerisce quale possa essere il contributo del TLIO alla conoscenza dei lessici settoriali, non soltanto nella misura in cui questi lessici oltrepassino, secondo dinamiche del contatto orizzontale e verticale, gli ambiti d'uso di appartenenza e siano condivisi anche dalla lingua comune o dalla lingua letteraria, ma nella ottimale situazione in cui essi ricorrano proprio in testi o generi rappresentativi di specifici ambienti culturali o di ambiti settoriali dell'italiano antico. L'osservazione del lessico settoriale consentita dal TLIO, oltre che conseguenza di un meritorio aspetto informatico dell'opera, deriva prima ancora dalla composizione del *corpus* di riferimento, il *corpus* dei testi di tutte le varietà linguistiche dell'italiano medievale fino alla data simbolica del 1375, anno della morte di G. Boccaccio; un *corpus* composito, costituito di testi di autori maggiori, minori e minimi e, ciò che più importa per il nostro discorso, di testi anche extraletterari: documentari, tecnici, giuridici, scientifici. Un *corpus* in cui un orientamento (quello letterario) non sacrifica le altre componenti culturali, le quali possono delineare tradizioni lessicali e terminologiche di determinati spaccati culturali e professionali o di settori delle arti e delle tecniche.

La tabella mostra i settori più e meno rappresentati. Nel valutare la scala di rappresentatività andranno considerate la specificità settoriale di ciascun ambito (per

quanto di specifico ognuno di essi possa aver delineato a quell'altezza cronologica), la tendenza alla contiguità con il lessico comune, l'incidenza che nei risultati hanno la quantità e la varietà dei testi settoriali archiviati nella banca dati (quale che sia il criterio – se il genere testuale o l'ambiente e la tradizione di scrittura – per il quale essi sono di volta in volta ricondotti a questo o a quel settore).

2. Il TLIO e il lessico del diritto

Occupiamoci in particolare del lessico individuato dalla marca d'uso [Dir.] (un'etichetta da proiettare al sistema giuridico e agli ordinamenti del tempo), che al momento restituisce il maggior numero di voci tra quelle che abbiano almeno un valore settoriale[8].

La marca [Dir.] indica il lessico giuridico e comprende «la terminologia fiscale (inclusi i nomi delle tasse); i nomi degli uffici e dei funzionari pubblici (inclusi quelli preposti all'esazione di tasse, tributi, dazi ecc.); il lessico del diritto ecclesiastico»; essa non è invece utilizzata per marcare la «terminologia giuridica riferita all'epoca antica (in particolare quella dei volgarizzamenti)». Essa indica inoltre, quando seguita dalle marche [Econ./comm.], [Mar.] o [Milit.], le voci non chiaramente separabili del lessico giuridico-economico, del lessico giuridico di ambito marinaresco, del lessico giuridico-militare[9].

L'indagine sul lessico del diritto potrà abbracciare inoltre alcune voci o accezioni non segnalate dalla marca [Dir.], ma pure annoverabili nel nostro ambito per via del valore o dell'uso anche latamente giuridici che si rintracciano nei testi. Queste voci si raggiungono attraverso la ricerca, nel campo definizione, di parole chiave, nomi generali, iperonimi o voci metagiuridiche prevedibilmente utilizzati per il trattamento semantico delle accezioni giuridiche (parole come *atto*, *carica*, *diritto*, *giuridico*, *legge*, *ufficio*). Testimoniano osservazioni del genere le seguenti due voci raggiunte attraverso la ricerca di *giuridico*: *conoscente* «2.2.1 [In contesto giuridico, detto di un testimone:] informato circa il fatto contestato» (ma la voce ha altre accezioni segnalate con [Dir.]), *errore* «3.2. […]; - [Con valore anche latamente giuridico:] azione criminosa, malefatta».

La stessa indagine, ancora, si gioverà di osservare le voci segnalate soltanto con marche d'uso di ambiti confinanti (come [Econ./comm.] e [Milit.]). Si veda il sostantivo *frutto* «6 [Econ./comm.] Bene che proviene da un altro bene, direttamente (ad es. i prodotti agricoli di un fondo e i parti degli animali) o indirettamente (ad es. il canone di locazione di un podere, gli interessi su di un credito, la rendita di un capitale) (anche in contesto fig.)» e le relative locuzioni (*in frutti e in contanti*, *fare il frutto,*

[8] La ricerca con [Dir.] (abbreviazione tra parentesi quadre) consente di disambiguare i risultati rispetto a quelli ottenibili con *dir.* «diretto» (gramm.), abbreviazione pure adottata nell'opera.

[9] Si vedano le *Norme per la redazione* (citazione a p. 71).

prendere frutto, ecc.)[10], attestati in prevalenza in testi documentari come registri, libri d'amministrazione, contratti.

Torniamo alla tabella. Nel valutare il posto occupato dal diritto tra gli ambiti con maggiore numerosità di voci, è importante considerare sì i tratti costitutivi del lessico giuridico (la cui tradizionale monosemia va riferita in realtà solo ai tecnicismi specifici) e la presenza al suo interno di iperonimi comuni e nomi generali, ma soprattutto ricordare la rilevanza accordata ad alcuni filoni testuali, come i testi statutari, che rappresentano una quota significativa dei testi non letterari dell'italiano antico. Già avviatosi nel sec. XIII «nella stesura di testi normativi» e «a lasciare tracce molto più numerose di prima […] d'un suo uso pratico in conti d'entrate e di spese, in inventari di beni, in ruoli di contribuenti, e altro», è soprattutto a cavallo tra XIII e XIV secolo che il volgare comincia a non rappresentare più l'eccezione (pur essendo ancora in minoranza) nella scrittura e nella produzione degli statuti. «Si contano sulle dita negli ultimi vent'anni del Dugento gli statuti in volgare; ma un loro censimento esteso fino al 1375 […], come quello che si può ricavare dal censimento completo dei testi in volgare dalle origini a quell'anno, effettuato […] dall'Opera del *Vocabolario italiano* presso l'Accademia della Crusca, permette di contarne più di centocinquanta per un totale di quasi due milioni di parole, vale a dire circa un decimo di tutta la documentazione dei vari volgari italiani entro le stesse date, poetica e prosastica, dotta e popolare, letteraria e pratica»[11].

Offriamo ora qualche esempio di lessico giuridico ricavato dal TLIO; un lessico osservato nei primi secoli di vita del volgare italiano, dunque in una fase di convivenza – che è culturalmente significativa proprio per la lingua giuridica e che va ben oltre i confini dell'italiano antico – tra testi in volgare (bandi, statuti, regolamenti) e testi in latino (senz'altro tutti i testi di dottrina; ricordiamo che il primo testo di dottrina giuridica in italiano, il *Dottor volgare* di G.B. De Luca, risale al 1673)[12]. Non mi soffermerò su parole forti o su concetti fondanti gli istituti del diritto e dell'amministrazione nel Medioevo, ma su esempi anche minimi o poco noti utili per riflettere su possibili linee di sistemazione di questo settore lessicale della nostra lingua.

Osserviamo le voci *accezione* «6. [Dir.] Documento con cui si chiede la ricusazione di un giudice» (Sacchetti, *Trecentonovelle*, XIV sm., fior.) e *acconciatore* «1. [Dir.] Chi sistema, riordina (delle norme)» (*Stat. pis.*, 1322-51), non trattate dalla lessicografia in questi valori o con una marca d'uso giuridico, per le quali il TLIO offre

[10] Nello spazio di questo intervento non tratterò i vantaggi offerti dal TLIO nello studio delle unità polirematiche (estendiamo intanto al dizionario le considerazioni di Serianni 2006, 47-54).

[11] I passi citati sono in Fiorelli (2008, 15 e 85). Utilissime notizie sulla distribuzione quantitativa e geografica degli statuti prodotti in volgare e in latino nell'Italia dei secc. XIII e XIV (e XV) sono in Zorzi (2010). Sulla scelta del volgare e sui suoi rapporti con il latino negli statuti del periodo, negli ordinamenti e nelle altre scritture ufficiali per le istituzioni vedi Gualdo (2013, 97-103).

[12] Sui testi del diritto e sull'evoluzione della lingua giuridica italiana dei primi secoli vedi Gualdo (2011b).

sfumature semantiche diversamente non conosciute. Per esempi del genere, ossia voci che per la loro ampiezza semantica possono prevedibilmente aver assunto un valore tecnico in base al contesto e al genere testuale, il TLIO è utile per tracciare i rapporti di dipendenza tra accezioni comuni e accezioni settoriali del periodo (o tra più accezioni giuridiche già esistenti nell'italiano antico: vedi *attore*) e per riflettere sulla loro evoluzione, permanenza o uscita dall'uso comune o soltanto giuridico (come per *accezione* e *acconciatore*) dei secoli successivi.

Altri esempi consentono di perfezionare la documentazione dei vocabolari storici ed etimologici. Alcune retrodatazioni di valori giuridici (al di là delle normali attese di ricerca in un repertorio testuale così ampio) consentono di portare indietro nel tempo già per via della sola consultazione di uno strumento lessicografico, oltre al valore semantico, anche consuetudini o dinamiche sociali sottese alla parola. Serve allo scopo la voce *alimento* nell'accezione «Plur. I mezzi di sussistenza che la legge impone di fornire nei casi previsti» (*Doc. fior.*, 1279), non accompagnata dalla marca [Dir.], ma di pertinenza giuridica (nella stessa definizione essa è riferita a condizioni dettate dalla legge); grazie al TLIO l'accezione è retrodatabile di almeno tre secoli rispetto alle notizie offerte dagli altri dizionari[13] ed è collocabile già nell'italiano antico (l'attestazione nei *Doc. fior.* coincide con la prima attestazione della voce in testi toscani; essa precede inoltre tutte le occorrenze della voce, comunque intese sul piano del significato, nell'Archivio Vocanet-LLI[14]).

Il contributo del TLIO è inoltre evidente per i tecnicismi specifici e le voci monosemiche di uso giuridico assenti nella lessicografia. Uno spunto è dato dalla voce *apodissa*[15], definita nel TLIO nell'unica accezione «[Dir.] Documento scritto che attesta un atto (di pagamento o di quietanza, di consegna o di rilascio di un prigioniero)» e documentata nella forma *appodissa* attraverso tre attestazioni provenienti dalle *Costituzioni Egidiane*, 1357, umbro-romagn. (nel Corpus OVI altre 8 occorrenze, tutte dallo stesso testo). La voce non è registrata nella lessicografia italiana storica, etimologica e dell'uso (Crusca, TB, GDLI; DELI, LEI[16]; GRADIT, DO, SC) e nei repertori testuali della tradizione letteraria e culturale italiana (LIZ, BibIt[17]); nei dizionari si trova traccia dell'etimo – mediante una sorta di rovesciamento o, per

13 LEI: 1551, G. M. Cecchi [*La dote*], TB; Crusca V, GDLI e DELI: 1742, L. A. Muratori, *Dei difetti della giurisprudenza*.

14 L'archivio unificato Vocanet-LLI è la combinazione degli archivi Vocanet LGI-*Lessico Giuridico Italiano* (dottrina, legislazione e prassi dal 960) e LLI-*Lingua Legislativa Italiana* (codici, costituzioni e leggi fondamentali dal 1539) dell'Istituto di Teorie e Tecniche dell'Informazione Giuridica del CNR, congiuntamente interrogabili in rete all'indirizzo Internet <www.ittig.cnr.it>.

15 Lat.class. *apodixis* e lat.mediev. *apodixa* (Du Cange).

16 Sotto *apodixis* «prova, dimostrazione» il LEI riporta solo l'it. *apodissi* «(filos.) processo aristotelico col quale si dimostra la validità di una proposizione deducendola da un'altra più generale».

17 BibIt è una biblioteca digitale di oltre 1700 testi in edizioni integrale rappresentativi della tradizione culturale e letteraria italiana dal Medioevo al Novecento; la biblioteca è consultabile al sito Internet <www.bibliotecaitaliana.it>.

le versioni elettroniche, una ricerca a tutto testo – nel campo etimologia di *polizza* (DELI; GRADIT, DO, SC). La voce non è registrata neanche dal *Dizionario del linguaggio italiano storico ed amministrativo* (1881) di Giulio Rezasco, che però la utilizza a mo' di glossa per completare la definizione dell'acc. I di *polizza* «Pezzetto di carta, ove si scriveva il nome dell'Ufficiale da trarsi poi a sorte dalla borsa dello Squittino: Appodissa, Podissa» (la voce è illustrata da altri 35 articoli). Attestazioni della voce si trovano finalmente nell'Archivio Vocanet-LLI, che ci consegna tuttavia solo due sporadiche occorrenze in due testi di dottrina del 1799 e del 1887[18]. Torniamo ai testi dell'italiano antico. Dopo la concorrenza bassomedievale tra *apodixa* e *apocha*[19], il periodo coperto dal TLIO (e in definitiva quasi il solo Trecento per i testi di nostro principale interesse) conosce *apodissa* e *polizza*, di cui il Corpus OVI restituisce rispettivamente 11 e 79 occorrenze; per *polizza* siamo in grado di aggiungere le 24 occorrenze in contesti diversi da quelli del Corpus OVI restituite entro il 1375 da Vocanet-LLI. Le pur poche e monotestuali occorrenze di *apodissa* nel TLIO consentono di meglio delineare il quadro delle continuazioni del latino (*apodixis* e) *apodixa* nella nostra lingua. Il TLIO e il Corpus OVI testimoniano una compresenza delle due forme già nell'italiano antico, sia pure con *apodissa* nettamente minoritaria, e offrono alcuni indizi del diverso profilo semantico che esse hanno assunto nel tempo a partire dalle origini (un profilo che per *polizza* si traccia dal confronto con i repertori lessicali e testuali relativi ai secoli successivi): *apodissa* aveva e ha tendenzialmente il valore di «ricevuta», «attestazione, dimostrazione autografata [di pagamento, quietanza, ecc.]»; *polizza*, oltre a questo valore, che si riflette nell'attuale accezione comune «scrittura privata che serve di ricevuta, contrassegno o da cui risulta un'obbligazione» (GRADIT), anche i valori di «foglio con una breve scritta», «scheda, cedola», «lettera citatoria», «manifesto, relazione», diversamente distribuiti e modulati nel tempo e nei contesti[20]. Ancora una osservazione: *apodissa* e *polizza*, nel significato di «ricevuta, attestazione di pagamento», hanno selezionato nel tempo un diverso valore in rapporto alla collocazione cronologica della cosa designata:

[18] Indicativa della circolazione di *apodissa* nello stesso periodo è inoltre *apodissario* agg. e sost., pure assente nella lessicografia (in Vocanet-LLI 14 occorrenze in tre testi di dottrina e in otto di legislazione tra il 1856 e il 1925).

[19] Sul rapporto tra *ap(p)odixa* e il traducente volgare *bolletta* nelle provvisioni fiorentine (1355-57) di Andrea Lancia, Bambi (2009, 326) ricorda che «Quanto al latino *apodixa*, parrebbe difficile che nella cancelleria fiorentina di metà Trecento si volessero consapevolmente emulare le consuetudini linguistiche di un Quintiliano che nella *Institutio oratoria* diverse volte usa il vocabolo ora scrivendolo in latino, ora in greco: il fatto è che, molto più semplicemente, nel basso medioevo *apodixa* tenta di scalzare il posto al più diffuso *apocha*, già attestato nelle fonti giuridiche romane, nel significato di «ricevuta»».

[20] I vari usi di *polizza* risultano da una ricerca a tutto testo nelle versioni informatizzate del *Vocabolario della Crusca*, che mostrano *polizza* nella definizione di *cedola*, *citatoria* (lettera), *manifesto* e di altre voci: se gli Accademici utilizzano *polizza* in funzione di glossa, segno è che il suo ventaglio semantico comprende anche i valori delle voci che definisce, rispetto alle quali ha valore di iperonimo.

polizza è riferita a documenti scritti del presente e del passato; *apodissa* in testi moderni e contemporanei si riferisce piuttosto a documenti medievali[21].

Il TLIO aiuta inoltre a tracciare una mappa del lessico giuridico antico; non mi riferisco a pur rilevanti questioni di variazione diatopica della veste linguistica, ma alla distribuzione degli usi e dei valori semantici del vocabolario del diritto presso ordinamenti, istituzioni e consuetudini medievali. Di una valenza giuridica di *cercatore* è traccia nella lessicografia, al di fuori del TLIO, soltanto nel *Dizionario* di Rezasco, dove il sostantivo è illustrato nei seguenti valori: I. «Riveditore» (da statuti lucchesi del 1610), II. «In Parma, cinque Ufficiali posti a vegliare coloro che maneggiavano danari del pubblico, a procurare che ognuno pagasse la sua parte d'imposta, a riscuotere le multe» (da statuti parmensi del 1355, in latino), III. «In Modena otto, coll'ufficio di Sindacatori» (da statuti modenesi del 1327, in latino). Il TLIO anticipa di qualche decennio l'accezione giuridico-amministrativa, ne allarga la diffusione areale, ne sposta le prime testimonianze a Firenze e in Toscana: «[Dir.] Ufficiale addetto a controllare la regolarità dell'operato di altri e a denunciare comportamenti scorretti» (ess. da Bono Giamboni, *Vegezio*, a. 1292, fior.; *Stat. pis*., 1304; *Stat. sen*., 1298-1309; *Stat. fior*., 1310/13; un es. più tardo di area lombarda: *Grida mant*., 1374)[22].

---

[21] Adduco alcune testimonianze rinvenute in scritti di diverso periodo e genere (vi si notino, tra l'altro, gli accorgimenti metalinguistici sull'uso di *apodissa*): «Questo tal Sigillo serviva come d'autentica, o chirografo, o *apodissa*, o taglia, o bullettino di mano del Principe, ed essendo intatto, coloro, nelle mani de' quali passavano le borse sigillate, restavano abbastanza assicurati nel nome del Pubblico di Firenze, che dentro a quelle borse era un tal numero di Fiorini d'Oro Perfetti; né si potevano da veruno, nemmeno suddito, ricusare ne i pagamenti» (G. Targioni Tozzetti, *Del Fiorino di Sigillo e delle Riflessioni sulla cause dell'accrescimento di valuta del Fiorino d'Oro della Repubblica Fiorentina*, 1775, in *Nuova raccolta delle monete e zecche d'Italia*, a cura di G.A. Zanetti, Bologna, Istituto delle Scienze, 1775-1789, pp. 247-353; passo a p. 258 [il corsivo è nel passo]); «l'influenza del modello napoletano agisce in particolare su documenti giuridici come statuti, capitoli, bandi e amministrativi come registri di conti e *apodisse* (ricevute con sottoscrizione autografa), che in tutto il Regno si presentano con una struttura testuale relativamente rigida per conformità alla tradizione e perché ne risultino agevolate la riconoscibilità collettiva e l'approvazione da parte dell'autorità centrale» (R. Coluccia, *Migliorini e la storia linguistica del mezzogiorno*, in *Bruno Migliorini, l'uomo e il linguista (Rovigo 1896 - Firenze 1975). Atti del convegno di studi (Rovigo, Accademia dei Concordi, 11-12 aprile 2008)*, a cura di M. Santipolo e M. Viale, Rovigo, Accademia dei Concordi Editore, 2009, pp. 183-222; passo a p. 204 [a proposito di testi pugliesi dei secoli XIV-XV]); «*Apodixa* o *apodissa*, nei documenti in latino, e *apodissa* in quelli volgari deriva dalla voce greca, che vale dimostrazione, prova e quindi anche, nei documenti medioevali, quietanza, ricevuta. Nel nostro caso era una cedola con cui Priori e Gonfaloniere di giustizia trasmettevano ai camarlinghi della Camera del Comune l'ordine di pagare una certa persona […]; vi era anche chiarita la ragione del pagamento e tutti i riferimenti agli atti formali che vi attenevano» (*Statuti del Comune di Firenze nell'Archivio di Stato. Tradizione archivistica e ordinamenti*, a cura di G. Biscione, Archivio di Stato di Firenze, 2009, p. 46, nota definitoria a piè di pagina).

[22] Per il legame con il contesto semantico del periodo interessano in particolare gli ess. tratti dalla legislazione statutaria. Sui significati tecnici di *cercare* e di altri vocaboli della famiglia lessicale nel volgare delle origini vedi Bambi (2009, 386-388).

3. Conclusioni

Le riflessioni sin qui condotte hanno voluto sottolineare le occasioni di ricerca che il TLIO offre allo studio dei lessici settoriali dell'italiano antico: osservabili come insiemi ragionati e sistematizzati di voci (risultato della particolare mediazione lessicografica di questo strumento informatizzato); osservabili con le specificità di metodo e obiettivi che ogni area della conoscenza e ogni settore delle arti, delle professioni e dei mestieri richiede per l'indagine sul proprio lessico (vantaggio dell'intimo rapporto tra dizionario *on line* e banca dati, che riconsegna le parole al loro ambiente testuale). Per lo studio del lessico giuridico, alla ricerca linguistica si affianca la ricerca sul diritto come istituto sociale; per il periodo che ci riguarda (come per i lunghi secoli della frammentazione politico-amministrativa italiana), si affiancano le delicate questioni connesse all'evoluzione degli ordinamenti e alla storia delle istituzioni medievali. Si tratta di questioni che sollecitano un'ampia rete di competenze disciplinari, a cominciare da quelle degli storici e degli storici del diritto, e che magari nel tempo porteranno a disegnare in un compiuto vocabolario di settore una possibile geografia, oltre che una storia, del lessico giuridico italiano.

Università del Salento Maria Vittoria DELL'ANNA

Riferimenti bibliografici

Bambi, Federigo, 2009. *Una nuova lingua per il diritto. Il lessico volgare di Andrea Lancia nelle provvisioni fiorentine del 1355-57*, Milano, Giuffrè.

Beltrami, Pietro, 2006. «Banche dati e dizionari on line. Il *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini* e la banca dati dell'italiano antico dell'*Opera del Vocabolario Italiano*», in: Schweickard, 4-14.

Casapullo, Rosa, 1999. *Il Medioevo*, Bologna, il Mulino.

Coluccia, Rosario, 2001. *Le lingue della scienza oggi e ieri*, in: Gualdo, Riccardo (ed.), *Le parole della scienza. Scritture tecniche e scientifiche in volgare (secoli XIII-XV)*, Galatina, Congedo Editore, 7-18.

Coluccia, Rosario, 2006. «Strumenti informatici e riflessi sul lavoro del lessicografo», in: Schweickard (2006, 59-70).

Dell'Anna, Maria Vittoria, 2013. «Diritto e istituzioni nel *Vocabolario degli Accademici della Crusca*», in: Tomasin, Lorenzo (ed.), *Il* Vocabolario degli Accademici della Crusca *(1612) e la storia della lessicografia italiana*, Firenze, Franco Cesati, 349-358.

Fiorelli, Piero, 2008. *Intorno alle parole del diritto*, Milano, Giuffrè.

Gualdo, Riccardo (ed.), 2001. *Le parole della scienza. Scritture tecniche e scientifiche in volgare (secoli XIII-XV)*, Galatina, Congedo Editore.

Gualdo, Riccardo, 2011a. *Il campo di ricerca*, in: Gualdo, Riccardo / Telve, Stefano, *Linguaggi specialistici dell'italiano*, Roma, Carocci, 17-180.

Gualdo, Riccardo, 2011b. *Il linguaggio del diritto*, in: Gualdo, Riccardo / Telve, Stefano, *Linguaggi specialistici dell'italiano*, Roma, Carocci, 411-477.

Gualdo, Riccardo, 2013. *La scrittura storico-politica*, Bologna, il Mulino.

Librandi, Rita / Piro, Rosa (ed.), 2006. *Lo scaffale della biblioteca scientifica in volgare*, Firenze, SISMEL – Edizioni del Galluzzo.

LIZ = Stoppelli, Pasquale / Picchi, Eugenio (ed.), 2001. *Letteratura italiana Zanichelli*, CD-Rom dei testi della letteratura italiana, edizione 4.0, Bologna, il Mulino.

Marazzini, Claudio, 2009. *L'ordine delle parole. Storia di vocabolari italiani*, Bologna, il Mulino.

Rezasco = *Dizionario del linguaggio italiano storico ed amministrativo* di Giulio Rezasco, Bologna, Forni Editore, 1966 (ristampa anastatica dell'ed. di Firenze, 1881).

Schweickard, Wolfgang (ed.), 2006. *Nuovi media e lessicografia storica*, Niemeyer, Tübingen.

Serianni, Luca, 2006. «Gli archivi elettronici e la lessicografia storica», in: Schweickard (2006, 41-58).

Zorzi, Andrea, 2010. «Scrivere le regole: l'Italia degli statuti», in Luzzato, Sergio / Pedullà, Gabriele (ed.), *Atlante della letteratura italiana*, Torino, Einaudi, 2 voll., vol. I: *Dalle origini al Rinascimento*, 48-54.

Documentando l'antico abruzzese

1. Un quadro degli studi sui dialetti abruzzesi

Il predominio politico e culturale di Napoli, prima, e di Roma, poi, ha storicamente condizionato lo sviluppo di una tradizione letteraria abruzzese in dialetto; basti pensare che soltanto dalla fine dell'Ottocento, dietro lo stimolo degli studi folclorici, essa ha iniziato ad alimentarsi di commedie teatrali (tra le altre, Anelli 1897, 1923, 1924 e De Titta 1920, 1924) e di occasionali raccolte di canti e novelle popolari (Finamore 1894), mentre dovrà attendere la metà del Novecento per poter annoverare una scuola poetica (tra gli altri, Della Porta 1954, Giuliante 1957, 1965), in una fase in cui l'Abruzzo non fa eccezione alle dinamiche nazionali di sviluppo socio-economico e in cui la didattica scolastica contribuiva allo stigmatizzarsi di un'opinione comune del dialetto come "parlature de lu cafone".

Esiste tuttavia un divario nella tradizione scritta tra i dialetti abruzzesi occidentali (appartenenti al gruppo dei dialetti meridionali intermedi), più poveri di attestazioni, e i dialetti abruzzesi orientali (del gruppo centrale) maggiormente ricchi: si pensi al volgare aquilano, documentato sin dal medioevo in scritti storiografici, religiosi o amministrativi, anche grazie alla sua vicinanza fonomorfologica e grafica al fiorentino[1]. Resta un fatto, comunque, che la prima opera squisitamente dialettale pubblicata in Abruzzo risale soltanto al 1765[2], quando volgari come il veneziano o il siciliano hanno beneficiato della forza promotrice della stampa almeno dall'inizio del XVI secolo[3].

---

[1] Attende di essere approfondito il quadro in Trovato (1993) delle vicende relative alla circolazione di manoscritti volgari all'interno di ordini mendicanti abruzzesi. Si tratta di un cospicuo corpus di 153 testi risalenti al Tre e Quattrocento, di provenienza soprattutto aquilana, conservati nella Nazionale di Napoli dopo le soppressioni napoleoniche e unitarie di ordini e istituti religiosi. Un'analisi del volgare nella letteratura aquilana è in D'Achille (1984). Giova ricordare che il primo testo in volgare decisamente mediano è una "recordanza" sulmonese del 1325 (cf. Vignuzzi 1993, 346-347).

[2] Si tratta dei poemetti di Romualdo Parente in dialetto di Scanno, intitolati *Zu matremonio a z'uso*. Questo è un caso unico nella produzione a stampa abruzzese, dominata in modo incontrastato dal toscano letterario ancora per tutto l'Ottocento.

[3] Si possono menzionare tra gli altri lo *Iuditiu di lu diluuiu particulari da venniri a 1524* […] di Andrea da Nicosia (Palermo, *ante* 1524), oppure *Il primo canto de Orlando furioso in lingua venetiana* di Clario Benedetto (Venezia, 1554).

Date queste premesse, l'abruzzese moderno è stato oggetto solo occasionalmente di studi d'insieme[4], mentre l'abruzzese antico esclusivamente da sporadiche ricerche documentali; a ciò si aggiunge l'isolatezza di studi su fenomeni di interferenza e di influenza del dialetto[5], mentre pressoché inesplorato è il processo di urbanizzazione dell'abruzzese contemporaneo.

Numerose indicazioni sulla ricchezza fono-morfologica e lessicale dell'abruzzese sono provenute da Ernesto Giammarco, i cui studi sono ricchi di dati ancora da interpretare e di considerazioni su cui riflettere. Ad esempio, comparando alcune derivazioni lessicali dei volgari centrali, egli delineò una tendenza nel latino volgare, maggiormente chiara rispetto al latino classico, verso uno sviluppo autonomo «plurilineare» e «pluriareale», in base al quale egli avvertì dei pericoli insiti nelle ipotesi etimologiche di tipo «verticale» o diretto[6]. Tale sviluppo pluridirezionale lo indusse a proporre una periodizzazione nell'evoluzione delle lingue romanze dal latino, in cui distinse il «pararomanzo», corrispondente al latino volgare sostratizzato dei secoli IV-V, dal «protoromanzo» caratterizzato dalla regionalizzazione del latino volgare nei secoli VI-X[7]. Giammarco in questa sede rivendicò l'apporto del dialettologo nell'individuazione e ricostruzione del latino «regionalizzato», vale a dire del latino nelle sue fasi storiche di maggiore stagnazione areale e conseguente differenziazione diatopica, proprie del periodo tardo-antico e alto medioevale. In una fase fertile di riflessione sui processi etimologici dialettali, Giammarco individuò una prerogativa del lessico dialettale nel fatto che esso tende a precisare le identità dei due livelli linguistici del latino urbano o amministrativo (di cui riconobbe influenze sull'abruzzese occidentale) e del latino popolare parlato, nel cui dominio vanno verificati gli accidenti fonetici generali (le assimilazioni, le dissimilazioni, gli incroci e le combinazioni). Nella ricostruzione etimologica, dunque, appariva evidente al dialettologo la necessità di distinguere l'area massima romanza, quella media nazionale e quella minima regionale.

A Giammarco siamo debitori anche di numerosi studi dedicati alla fonetica abruzzese, che hanno fatto ordine nella forte frammentazione che ha connotato i volgari in Abruzzo sin dalle prime fasi di sviluppo. Essa si manifesta soprattutto nel frangimento delle vocali toniche, spesso intrecciato con altri esiti, nella dittongazione, che ha obbedito prima alla legge dell'isocronismo sillabico e poi a quella dell'equiparazione vocalica, nonché nella metafonesi (come quella del verbo o dei femminili). I frangimenti sono stati considerati da Giammarco come il tratto più qualificante dei

[4] Profili linguistici d'insieme dei dialetti abruzzesi sono Giammarco (1979b), Bigalke (1996) e in prospettiva più aperta Avolio (1995). Giammarco (1968-1979) l'unica opera lessicografica di rilievo. Per altri contributi recenti si veda qui la bibliografia. Una panoramica sulle questioni nella storia linguistica dell'Italia mediana e abruzzese è in Vignuzzi (1994).

[5] Cf. Trifone (1990), in cui si esamina lingua nei quaderni di una scolara di Sulmona risalenti agli anni 1876/1878, e Trifone (2007) sul ruolo dei dialettalismi nel linguaggio giovanile di Pescara. Sui fenomeni di contatto tra dialetti aquilani e sabini, cf. Avolio [2009].

[6] Cf. Giammarco (1979a, 110).

[7] Cf. Giammarco (1979a, 137).

dialetti abruzzesi (ma non di quello aquilano), grazie al quale ogni vocale arriva ad avere 4/5 esiti, che iniziano da un monottongo o da un dittongo, di cui sono allofoni, e si stabilizzano sui due versanti della velarizzazione e della palatalizzazione. Vengono sollecitati da elementi velari e palatali contigui, come nel caso dei dittonghi /oi > ɔ/, /ʊa > a/, oppure da movimenti interni del sistema vocalico, per cui la tendenza alla velarizzazione di un fonema palatale provoca per compenso la palatalizzazione di uno velare. La sua particolare diffusione nei dialetti montani tra Abruzzo e Molise ha portato alla definizione della cosiddetta zona dei frangimenti, territorio compreso tra i comuni di Agnone, San Vito Chietino e Vasto[38]. Nel vocalismo atono, in aggiunta, è la dinamicità dell'accento a causare tumultuosi frangimenti, in cui le vocali atone tendono a scadere, ma non a dileguarsi, soprattutto nei dialetti montani nell'indistinta /ə/[49]. Alcune indagini recenti condotte da Roberta D'Alessandro hanno evidenziato alcune peculiarità dell'abruzzese nell'ambito del panorama romanzo. Ad esempio, esso condivide con altri dialetti meridionali l'uso dei complementatori 'ca' e 'che', selezionando in sostanza il primo per le frasi di tipo irreale e il secondo per quelle di tipo fattivo[10]. Tuttavia, l'abruzzese esibisce anche un altro complementatore, 'ocche', con funzione giussivo-esortativa, possibile prestito dall'italiano[11]. Si veda un particolare uso interrogativo in Anelli 1897, 343: «Gnorscè', 'sta dandre: ocche li chiame?» ('Signorsì, è dentro: [vuole] che lo chiami?').

Interessante nell'abruzzese è anche l'evoluzione quasi complementare di due pronomi personali: il ben noto 'nomə'[12] e il moderno 'annə'. D'Alessandro[13] descrive come 'nomə' si stia grammaticalizzando in un marcatore di plurale, mentre 'annə' al contrario si stia degrammaticalizzando in un pronome arbitrario. 'Nomə' è un pronome debole di terza persona singolare (secondo la classificazione in Cardinaletti / Starke, 1999), la cui interazione sintattica, interpretazionale e semantica ne ha determinato il senso plurale: si pensi alla locuzione 'nomə kandə' ('loro cantano') opposta a 'Marì kandə' ('Maria canta'). Il suo processo evolutivo è stato schematizzato da D'Ales-

---

8 Cf. Giammarco (1979b, 116).

9 Vitale nei dialetti abruzzesi è stata anche la dittongazione, che ha interessato prevalentemente la vocale in sillaba libera, ma anche quella in sillaba chiusa per esigenze di equiparazione vocalica. Basti pensare all'ampiezza degli esiti di /e/ in sillaba aperta: /e/: 'famejə', /ej/: 'peilə', /ɛ/: 'famejə', /aj/: 'pailə', /ɒj/: 'paipə', /ɔj/: 'moisə', /oj/: 'doitə', /uj/: 'muisə'. Cf. Giammarco (1979b, 32). Tuttavia, oggi i due gruppi dei dialetti occidentali e orientali hanno ripristinato le vocali originarie attraverso un processo recente di monottongazione.

10 Per frasi di tipo dichiarativo e fattivo, specie in epoca contemporanea, si notano delle oscillazioni. Cf. D'Alessandro, Roberta / Di Felice, Claudio, "The diachrony of Abruzzese complementation", *Revue roumaine de linguistique* LX (2-3), 129-145.

11 Lo induce a ritenere, ad esempio, l'impiego del vocativo *o che* nel poeta Bernardo Maria Valera: cf. Valera (1835).

12 Homo viene indicato da Giammarco come esempio della penetrazione del latino amministrativo nelle zone costiere dell'Abruzzo ad opera dei coloni romani in epoca sillana: Giammarco (1979b, 19).

13 Si fa riferimento all'articolo *Death and contact-induced rebirth of impersonal pronouns. A case study*, disponibile all'indirizzo http://ling.auf.net/lingbuzz/001835 e in *Probus*, 26.1, 2014.

sandro come segue: «generic> quasi-universal > arbitrary non-referential > pluralizer». In direzione opposta va nell'abruzzese contemporaneo la pronominalizzazione dell'ausiliare 'annə' ('hanno'), usato in frasi con ogni tempo, modo e aspetto: il passaggio da 'annə tuzzəlitə' ('hanno bussato') ad 'annə magne' ('mangiano') mostra che se nel primo caso può esserci un soggetto sottinteso, nel secondo il soggetto è proprio 'annə'. Dunque il percorso di evoluzione è esattamente contrario a quello di 'nomə': «auxiliary> plural marker > arbitrary pronoun > generic pronoun».

Quello che sta emergendo dagli studi contemporanei, dunque, è che l'abruzzese costituisce un'interessante eccezione a numerose generalizzazioni sulle lingue romanze. Ad esempio, è stato dimostrato da Biberauer / D'Alessandro (2007) che la costruzione passiva in abruzzese è unica, in quanto è ottenuta dal raddoppiamento della prima consonante della parola che segue l'ausiliare passivo: 'So viste' (forma attiva) ma 'So vviste' (forma passiva). Il raddoppiamento sintattico è un fenomeno comune tra le lingue italo-romanze, ma non consente mai di esprimere attraverso l'oscillazione fonologica la diatesi attiva o passiva.

Altre questioni inerenti le caratteristiche dell'abruzzese restano da approfondire. Tra di esse, le origini di una particolare costruzione copulare possessiva (cfr. Di Sciullo / D'Alessandro 2009), l'uso di entrambi gli ausiliari *essere* e *avere* per formare il piuccheperfetto (Verratti 1998; D'Alessandro / Ledgeway 2010d), la selezione dell'ausiliare in accordo alla persona (Cennamo 2007, Legendre 2010). Una compiuta descrizione dell'antico abruzzese consentirebbe di includerlo negli studi tipologici sulle lingue romanze e aprire il percorso alla spiegazione di fenomeni poco noti.

Va notata, d'altra parte, che la mancanza di programmi istituzionali dedicati alla salvaguardia delle parlate abruzzesi, in passato come nel presente, ha avuto ed ha pesanti ripercussioni sulla loro documentazione[14], impedendo di fatto descrizioni e teorizzazioni. Urge pertanto salvare le ultime tracce di categorie concettuali e linguistiche del recente passato agricolo e pastorale, giacché si stanno definitivamente perdendo nella lingua delle nuove generazioni.

2. «Documenting old Abruzzese»

Questo è il titolo di un progetto Marie Curie (azione FP7-PEOPLE-IEF-2008) di cui si fa in questa sede un resoconto. È stato condotto da chi scrive negli anni 2009-2011 in due fasi principali: 1) ricognizione e raccolta dei documenti accessibili nelle biblioteche e negli archivi pubblici; 2) costruzione e implementazione di un archivio digitale. La selezione dei documenti è avvenuta in base a criteri geografici, temporali e di formalità. Tuttavia, alcuni parametri considerati in D'Achille (1990), come quello sociolinguistico, sono stati condizionati dall'esiguità delle evidenze documentarie, la

[14] Soltanto in tempi molto recenti sono stati avviati processi di riordino di alcuni archivi storici, di cui 67 completati secondo moderni criteri di catalogazione (cf. http://siusa.archivi.beniculturali.it/cgi-bin/pagina.pl).

quale obbliga a prescindere dal loro carattere privato, piuttosto che spontaneo o soggettivo. Pertanto, giacché lo scopo di questo progetto è stato quello di documentare i linguaggi abruzzesi prima dell'affermarsi della lingua nazionale, i testi collezionati sono essenzialmente caratterizzati da assenza o quasi di letterarietà, come le lettere di semicolti[15] o gli statuti comunali, con la modesta eccezione delle commedie dialettali, fonte essenziale di parlato popolare scritto. I materiali archiviati sono sia manoscritti[16] sia pubblicati in rare edizioni locali (ad esempio, articoli di riviste scientifiche o di giornali).

La seconda fase della ricerca è stata dedicata alla costruzione dell'archivio digitale destinato a contenere la collezione di documenti e a consentire la loro ricerca sulla base di informazioni identificative relative a scrittori, periodo, lingua, tipologia, contenuti, collocazione, nonché sul contesto e sull'accessibilità, ispirate agli standard internazionali per la descrizione archivistica (ISAD).

Il recupero dei documenti è stato condotto in archivi e biblioteche in Abruzzo e a Napoli; il nucleo della raccolta consta di: 21 pezzi teatrali (anni 1896-1946), più di 100 articoli di periodici (anni 1891-1947), circa 63 lettere manoscritte di semianalfabeti inedite (circa 1820–1947) e 177 edite (circa 1913, 1960-75), circa 163 lettere in italiano regionale inedite (circa 1786–1947), circa 240 storie popolari edite (1894-1906, di cui 40 degli scorsi anni Cinquanta); per i periodi precedenti sono stati recuperati 26 statuti (1440-1614), 4 incunaboli e 2 manoscritti (sec. XV), 10 sacre rappresentazioni teatrali (secc. XIV-XV), 5 cronache (secc. XIV-XV). La collezione ovviamente è provvisoria e in via di digitalizzazione sotto forma di file immagine e di testo nella base dati *AnTeA Antichi Testi Abruzzesi*, all'indirizzo: http://ataa.ullet.net/. L'accesso alla base dati è filtrato attraverso password, nel rispetto delle legislazioni olandese e italiana, nonché europea. L'archivio infatti è allocato nel server della Biblioteca Universitaria di Leiden ma contiene documenti italiani, difesi dai diritti d'autore e di citazione: se la legge olandese prevede il consenso in caso di pubblicazione e/o condivisione di dati all'esterno del proprio gruppo di ricerca, quella italiana protegge anche i diritti delle corrispondenze (legge 633/41, 93/95).

La selezione è stata orientata per l'epoca antica verso testi in volgare, contraddistinti dall'origine abruzzese, e per l'epoca moderna verso testi in italiano popolare (spesso lettere in atti giudiziari e amministrativi o in edizioni) e in dialetto (giornali satirici, commedie). I parametri sono stati il periodo di appartenenza (limite *ante quem* gli anni Sessanta del Novecento) e lo scopo pratico e immediato della realizzazione dei testi, in ambito privato (come le lettere ai famigliari) come in quello pubblico (si pensi alle cronache cittadine, agli statuti e, per certi aspetti, alle commedie). I risultati accusano l'incompletezza degli inventari storici ed anche le conseguenze di

[15] Punto di partenza per la costituzione del nostro archivio sono state le uniche raccolte pubblicate di lettere in italiano popolare abruzzese, Lussana (1913) e Giancristofaro (1984), nessuna con finalità linguistiche.

[16] L'ordine archivistico nei fascicoli viene rispettato e documentato. Sul concetto di sedimentazione documentaria, cf. Lodolini (1990, 14).

carenti pratiche archivistiche[17], che hanno determinato l'eliminazione di documenti ritenuti superficialmente di scarsa importanza storica. Pertanto restano importanti le raccolte di appassionati del passato come Guido Albanese, autore di canti popolari, il poeta e giornalista Federico Mola, l'uomo di lettere Cesare De Titta o l'antropologo Gennaro Finamore[18], ora conservate nelle biblioteche locali, la cui ricchezza ai fini documentali non è ancora esaurita.

3. La base dati *AnTeA - Antichi Testi Abruzzesi*

La base dati elettronica *AnTeA* è consultabile mediante l'omonimo applicativo web, scritto in codice php. L'accesso è condizionato da credenziali rilasciate a esperti e studiosi nel rispetto delle leggi sulla tutela dei diritti d'autore. Gli utenti a vario titolo possono usufruire di varie funzionalità. Una prima funzione è la possibilità di caricare un testo, corredandolo di informazioni generiche, sotto forma di file immagine e/o di testo. Le immagini possono essere foto o scansioni di pagine, i file di testo possono essere di vari formati (*jpg, doc, rtf, txt,* ecc.). Dei singoli documenti è possibile fornire informazioni più dettagliate circa la tipologia, la cartulazione o la numerazione. È inoltre possibile effettuare la ricerca dei testi inseriti, con una combinazione di parole chiave. Il risultato della ricerca è un elenco di link ai testi trovati.

Una peculiarità di *AnTeA* è la possibilità di caricare uno o più file con estensione .txt la cui formattazione deve conformarsi ad apposite regole di 'taggatura' stilate in una guida scaricabile e consultabile dalle pagine stesse di *AnTeA*. La taggatura, in tal caso è necessaria affinché l'applicativo web sia in grado di *apprendere* la suddivisione originale del testo in volumi, capitoli, paragrafi e pagine. L'apprendimento è funzionale alla ricerca parole, altra peculiarità dell'applicativo *AnTeA*. L'archivio memorizza non solo dati relativi al testo caricato, ma anche la singola parola e la sua posizione all'interno di esso, consentendo l'individuazione univoca di parole anche identiche. La ricerca può essere dunque condotta anche su singole parole, la cui occorrenza e posizione all'interno di un testo in formato digitale può essere individuata grazie alla prescritta taggatura. Tuttavia l'originalità dell'applicativo non risiede nella possibilità di fare una ricerca esatta di parole all'interno di un corpus – al riguardo non mancano esempi illustri nel mondo e per diverse lingue[19]. La progettazione e l'implementazione di *AnTeA* non ha potuto infatti prescindere dai fini per cui tale archivio è nato: la conservazione e la ricerca di testi e di parole in un dialetto come l'abruzzese, ricco di forme allomorfiche non predicibili. La ricerca delle parole in

---

[17] Si veda, ad esempio, la scheda «Comune di Fossacesia» nel sistema SIUSA: cf. http://siusa.archivi.beniculturali.it/cgi-bin/pagina.pl.

[18] Finamore è conosciuto per il *Vocabolario dell'uso abruzzese* (prima edizione 1880) e per i tre volumi delle *Tradizioni popolari abruzzesi* (1882-1886), in cui si raccolgono novelle e canti nelle varietà dialettali originarie. Cf. Russo (1997).

[19] Cf. ad esempio 'Gattoweb' implementato dall'Istituto *Opera del Vocabolario Italiano* – Consiglio Nazionale delle Ricerche. <http://tlioweb.ovi.cnr.it/(S(vezsj445husvnybflxvvu33g))/CatForm01.aspx>; oppure il *British National Corpus*. <http://corpus.byu.edu/bnc/>.

AnTeA non è solo la ricerca a cui siamo abituati dai motori di ricerca su Internet, in grado di trovare parole, anche ortograficamente errate. Gli algoritmi di calcolo alla base di tali motori migliorano costantemente la loro abilità nell'individuare inversioni di caratteri, ortografie scorrette di parole finanche complicate o poco usate, ma tale capacità è basata sull'informazione pregressa sia di regole morfologiche di una determinata lingua, sia della probabilità di trovare in sequenza determinate lettere all'interno di una parola. Ad esempio nel cercare 'scoula', l'algoritmo del motore di ricerca può tenere conto di un codificato vocabolario elettronico per scovare parole molto simili come 'scuola' o 'scolla', come dell'alta improbabilità di trovare il dittongo 'ou' nella lingua italiana, come pure della posizione dei tasti all'interno di una tastiera: questi elementi costituiscono insieme una conoscenza 'a priori' che facilmente conduce l'algoritmo alla parola realmente cercata. La caratteristica innovativa in *AnTeA* è ricondurre la ricerca di una parola a quella di un allomorfo di cui l'utente fornisce una probabile o ipotizzata variante. L'algoritmo nativo dell'applicativo non sfrutta regole ortografiche o morfo-sintattiche di una lingua, ma si basa sulla conoscenza pregressa dell'equivalenza fonetica tra sillabe. Le parole sono scomposte in nuclei sillabici fonetici e il confronto (orto)grafico tra parole è supplito da un confronto di analogia tra nuclei, sulla base del quale forme ritenute simili a quella ricerca vengono selezionate. Ad esempio, partendo dalla forma 'jeme' ('andiamo' in abruzzese) l'algoritmo riesce a riconoscere come alternative della stessa parola altre forme presenti nel database quali 'jieme', 'ime', 'jaime'. Il giudizio di similitudine tra nuclei è costruito parzialmente in accordo con varie metriche accettate dalla teoria dell'informazione[20]. Nell'ottica di una comparazione a livello fonetico dei nuclei sillabici, le ricerche di parole esatte o di errata trascrizione costituiscono difatti un caso particolare di ricerca allomorfica. È per questo motivo che l'applicativo è comunque efficiente nel trovare anche forme esatte o con variazioni ortografiche rispetto alla forma data in input.

Ogni forma trovata è presentata all'interno di uno stralcio del testo di appartenenza insieme con i dati essenziali relativi, a comporre difatti una lista, in cui le forme più probabili di essere simili a quella data, appaiono più in alto. La forma appare nel suo contesto allo scopo di facilitare da parte dell'utente il giudizio sulla sua reale aderenza alla forma cercata. Infatti, un'altra peculiarità innovativa di AnTeA è la possibilità per l'utente, di dare un giudizio negativo al singolo risultato giudicato incompatibile oppure un giudizio positivo a quello ritenuto valido. L'insieme di tali giudizi costituisce una forma di apprendimento cooperativo fra l'applicativo stesso e tutti gli utenti disponibili alla valutazione dei risultati. Tale apprendimento *in itinere* migliora in linea teorica la risposta dell'applicativo a successive ricerche relative a forme valutate in precedenza o contenenti somiglianze grafico-fonetiche già valutate.

[20] Cf. Fazlollah, M. Reza, 1994. *An Introduction to Information Theory*, New York, Dover Publications.

In conclusione l'applicativo qui presentato si propone di essere innovativo, in quanto l'algoritmo di ricerca delle parole consente di trovare varianti grafiche non del tutto predicibili. È facilmente accessibile e, se usato intensamente a livello accademico, può migliorare la ricerca in ambito linguistico: gli studiosi autorizzati possono caricare in *Antea* documenti ritenuti interessanti e quanto più elevato è il numero degli utenti attivi, tanto più il database può arricchirsi e coadiuvare nell'inferire meccanismi e ipotesi evolutive di lingue e dialetti.

Le statistiche sulla costante necessità di informazione dell'utenza in Internet suggeriscono l'implementazione di una versione meno accademica e più fruibile del software da parte di quanti sono interessati alla storia del proprio dialetto locale pur non essendo esperti linguisti. *AnTeA* è infatti utilizzabile per ogni lingua o dialetto, in quanto non fonda la sua selezione su regole grafiche date, ma solo su analogie grafico-fonetiche. L'applicazione è in costante aggiornamento è potrà essere ulteriormente arricchita in futuro di altre funzionalità come l'implementazione di un vocabolario italiano – abruzzese per consentire all'utente non esperto di approcciare comunque il dialetto e poter inferire regole trans-linguitiche.

Université de Leiden — Claudio DI FELICE [21]
Università di Chieti — Stefano CESINARO[22]

Bibliografia selezionata

Anelli, Luigi, 1897. *Creste gna vaite accusce pruvaite! Proverbio in un atto in dialetto vastese*, Vasto, Soc. Ed. L. Anelli.

Anelli, Luigi, 1923. *Lu zije spiccicate! Commedia in tre atti in dialetto Abruzzese*, Vasto, Tip. Edit. L. Anelli.

Anelli, Luigi, 1924. *A ch' attocch' attocche! Proverbio in un atto in dialetto vastese*, Vasto, Tip. Ed. L. Anelli.

Avolio, Francesco, [2009]. *Tra Abruzzo e Sabina. Contatti e reazioni linguistiche sui "confini" dialettali nel contado aquilano*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.

Avolio, Francesco, 1995. *Bommèspre. Profilo linguistico dell'Italia centro-meridionale*, San Severo, Gerni.

Bigalke, Rainer, 1996. *Abruzzese*, München, Lincom Europa.

Cardinaletti, Anna / Starke, Michael, 1999. *The Typology of Structural Deficiency. A Case Study of the Three Classes of Pronouns*, in H. Van Riemsdijk (ed.), *Clitics in the Languages of Europe*, Berlin-New York, Mouton de Gruyter, 145-233.

Cennamo, Michela, 2007. «Auxiliaries and serials between Late Latin and early Romance», *The Italianist* 27, 63/87.

[21] Autore dei paragrafi 1 e 2.

[22] Autore del paragrafo 3.

D'Achille, Paolo, 1984. «Evoluzione linguistica nella letteratura volgare aquilana dal manoscritto alla stampa», in *Cultura umanistica nel Meridione e la stampa in Abruzzo, Atti del Convegno: L'Aquila 12-14 novembre 1982*, L'Aquila, Deputazione Abruzzese di Storia Patria, 347-364.

D'Achille, Paolo, 1990. *Sintassi del parlato e tradizione scritta della lingua italiana*, Roma, Bonacci.

D'Alessandro, Roberta, 2010a. «Soggetti non canonici in abruzzese: i pronomi impersonali *nome* ed *anne*», *Archivio Glottologico Italiano* 2: 227-262.

D'Alessandro, Roberta / Alexiadou, Artemis, 2006. «The syntax of the indefinite pronoun nome», *Probus* 18/2, 189- 218.

D'Alessandro, Roberta / Biberauer Theresa, 2010b. «On the role of gemination in passives: the case of Abruzzese», *Snippets* 21.

D'Alessandro, Roberta / Di Sciullo, Anna Maria, 2009. «Proper Subset Relation and Concord: agreement in Abruzzese Possessive Copular Constructions», in: *Proceedings of NELS* 38, 1, 217-230.

D'Alessandro, Roberta / Ledgeway, Adam, 2010c. «At the C-T boundary: Investigating Abruzzese complementation», *Lingua* 120/8: 2040-2060.

D'Alessandro, Roberta / Ledgeway, Adam, 2010d. «The Abruzzese T-v system: feature spreading and the double auxiliary construction», in: D'Alessandro, Roberta / Ledgeway, Adam / Roberts, Ian (ed.), *Syntactic Variation. The dialects of Italy*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 331-344.

D'Alessandro, Roberta / Roberts, Ian, 2010e. «Past participle agreement in Abruzzese: split auxiliary selection and the null-subject parameter», *Natural Language & Linguistic Theory* 28, 41-72.

De Giovanni, Marcello, 1989. KORA. *Storia linguistica della provincia di Chieti*, Chieti: Vecchio Faggio.

De Titta, Cesare, 1920. *A la fonte. Dramma di un atto e La scuncordie. Commedia di un atto*, Lanciano, Carabba.

De Titta, Cesare, 1924. *Teatro*, Lanciano, Carabba.

Della Porta, Modesto, 1954. *Poesie inedite*, Chieti, Marchionne.

Finamore, Gennaro, 1894. *Tradizioni popolari abruzzesi*, Torino-Palermo, C. Clausen.

Giammarco, Ernesto, 1968-1979. *Dizionario abruzzese e molisano*, Roma, Edizioni dell'Ateneo / Pescara, Tracce.

Giammarco, Ernesto, 1979a. «Nella prospettiva dei dizionari etimologici dialettali. L'etimologia: ripensamenti e riflessioni sul metodo». In *Abruzzo. Rivista dell'Istituto di studi abruzzesi* 3, 109-137.

Giammarco, Ernesto, 1979b. *Abruzzo*, Pisa, Pacini.

Giammarco, Ernesto, 1973. *Abruzzo dialettale*, Pescara, Tipografia Ferretti.

Giancristofaro, Emiliano, 1984. *Cara moglia.... Lettere a casa di emigranti abruzzesi*, Lanciano, Carabba.

Giuliante, Guido, 1957. *L'addore de lu nide*, Pescara, Attraverso l'Abruzzo.

Giuliante, Guido, 1965. *Sapisce, terra d'ore!*, Chieti, Marchionne.

Legendre, Géraldine, 2010. «A Formal Typology of Person-based Auxiliary Selection in Italo-Romance», in: D'Alessandro, Roberta / Ledgeway, Adam / Roberts, Ian (ed.), *Syntactic Variation. The dialects of Italy*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 186-200.

Lodolini, Elio, 1990. *Archivistica: principi e problemi*, Milano, Franco Angeli.

Lussana, Filippo, 1913. *Lettere di illetterati. Note di psicologia sociale*, Bologna, Zanichelli.

Russo, Umberto, 1997. «Finamore, Gennaro», in: *Dizionario Biografico degli Italiani*, Roma, Istituto Treccani, 48.

Trifone, Pietro, 1990. «Italiano in Abruzzo dopo l'unità: gli esercizi di lingua di Checchina», in: Università d'Annunzio di Chieti, Facoltà di Lettere e Filosofia, *Scritti Offerti a Raffaele Laporta*, Chieti, Vecchio Faggio, 497-510.

Trifone, Pietro, 2007. «Il guazzabuglio del linguaggio giovanile», in Trifone, Pietro (ed.), *Malalingua*, *L'italiano scorretto da Dante a oggi*, Bologna, il Mulino, 135-153.

Trovato, Paolo, 1993. «Circolazione di libri e di varietà linguistiche nei conventi napoletani e abruzzesi. In margine alle scritture volgari del Miòla», in: Trovato, Paolo (ed.), *Lingue e culture dell'Italia meridionale (1200-1600)*, Roma, Bonacci, 269-307.

Valeria, Bernardo Maria, 1835. *Poesie edite ed inedite*, Teramo, Ubaldo Angeletti.

Verratti, Vittore, 1998. *Fonologia e morfologia del volgare abruzzese, con rimario-glossario*, Pescara, Itinerari.

Vignuzzi, Ugo, 1992. «Gli Abruzzi e il Molise», in Francesco Bruni (ed.), *L'italiano nelle regioni. Lingua nazionale e identità regionali*, Torino, UTET, 594-628.

Vignuzzi, Ugo, 1994. «Il volgare nell'Italia mediana», in: Serianni, Luca / Trifone, Pietro (ed.), *Storia della lingua italiana*, Torino, UTET, 3, 329-372.

Exprimer l'idée de possession – l'accord entre le possesseur et les objets possédés. Étude de typologie linguistique.

1. Argument

Ce travail propose l'analyse d'un aspect linguistique, à notre avis, intéressant, à savoir l'accord à l'intérieur du syntagme nominal pour exprimer l'idée de la possession (soit dans les langues qui expriment la possession par les « modificateurs possessifs », soit dans les langues qui expriment cette idée par l'intermédiaire des affixes).

Comme cadre théorique, nous nous appuyons sur la distinction faite dans les études typologiques entre les langues flexionnelles et les langues agglutinantes. En fait, nous essayons de présenter cet aspect pour les langues qui expriment l'idée de possession analytiquement (par les modificateurs possessifs) ou synthétiquement (par les affixes attachés à une base nominale). L'idée principale est de délimiter une logique de l'accord, pour ces deux modalités d'exprimer l'idée de possession, entre le possesseur et les objets possédés.

Nous avons utilisé la méthode inductive puisque j'ai eu comme point de départ quelques observations tirées de l'analyse d'un corpus de plusieurs langues en vue d'une segmentation morphologique.

Cet exercice peut démontrer les faits suivants :

- pour exprimer l'idée de possession, dans le SN – forme analytique, les modificateurs possessifs (MP) s'accordent avec le nom en genre, nombre et cas (l'accord entre possesseur et objets possédés) ;
- pour exprimer l'idée de possession, dans le SN – forme synthétique, par les affixes (AP), l'accord en genre et nombre entre possesseur et objets possédés n'est pas marqué.

La présentation s'appuie justement sur l'alternance [+ accord]/[– accord]. Evidemment, les explications morpho-syntaxiques sont essentielles, mais elles peuvent être corrélées aux explications dont la source est la typologie linguistique. En analysant plusieurs langues (sur le critère typologique : construction analytique-synthétique), les conclusions peuvent illustrer une différence de la présence ou l'absence de l'accord en fonction des facteurs syntactiques ou des caractéristiques différentes que nous trouvons pour chaque famille de langue.

2. Problème proposé

La démarche peut être un peu simpliste et même inutile, parce que tout est évident[1]. En plus, elle ne traite pas exactement tous les problèmes de syntaxe abordés récemment par Ion Giurgea et Carmen Dobrovie-Sorin (l'idée des pronoms possessifs en Génitif), d'une part, et par Alexandru Nicolae et Alexandra Cornilescu (les modificateurs possessifs vus comme une catégorie mixte, adjectivée, qui trouve une configuration propre pour partager les traits – l'accord), d'autre part.

Nous partons d'un exemple minimal, tiré de la langue française :

(1) a. *mon* livre
b. *mes* livres

Ensuite nous essayerons de traduire cette idée de possession dans d'autres langues, selon le critère mentionné.

D'une part, le statut de la marque possessive en français permet l'accord entre le possesseur et les objets possédés ; en anglais, nous pouvons remarquer que ce n'est pas le cas :

(2) a. my book (« mon livre »)
b. my books (« mes livres »)

D'autre part, dans une langue comme le hongrois, il y a la situation décrite en (3 a, b) :

(3) a. haza<u>m</u> (« maison » - Poss 1Sg → « ma maison »)
b. hazai<u>m</u> (« maisons » - Pl-Poss 1 Sg → « mes maisons »)

Dans ce cas, le nom peut changer la forme selon la distinction singulier/pluriel, mais la marque de la possession pour la première personne reste la même, elle ne reçoit pas une marque spécifique en (3b) parce que le nom est actualisé au pluriel.

Nous avons trouvé aussi un exemple comme (4), où, dans une langue à formation possessive synthétique, on marque une sorte d'accord :

(4) Tchouktche (apud J. Feuillet 2006 : 269)
ɣ<u>ə</u>tka-t-<u>ə</u>m ɣ<u>ə</u>m-nine-t
« jambe-Pl-bon » - 1Sg-Poss-Pl → « mes pieds »

Apparemment, il y a un accord en nombre avec le nom dans le marquage synthétique de la possession en tchouktche ce qui déstabilise un peu l'idée de la présence ou absence de l'accord en fonction de la forme d'expression.

[1] Ce type d'accord n'a pas constitué l'objet d'une étude théorique approfondie, justement parce que les modificateurs possessifs sont considérés comme des adjectifs possessifs : bien sûr, comme les adjectifs, ils font l'accord, donc il n'y a pas grand-chose à découvrir.

3. Quelques modalités d'exprimer la possession - analytique vs synthétique

La perspective-cadre de l'analyse proposée suit, tout d'abord, une présentation des moyens d'exprimer la possession dans les diverses langues.

Concernant les moyens morphologiques, il y a une grande diversité de moyens d'exprimer la possession, qui peuvent être parfois concurrentiels ou complémentaires dans une même langue. Cette analyse veut passer en revue comment on exprime la structure de l'exemple (1) (a. *mon* livre / b. *mes* livres) dans les diverses langues, ayant comme critère le moyen synthétique ou analytique de représentation morphologique de la possession. Lorsque nous parlons de possessifs proprement dits, c'est la forme analytique (FA), et quand on se réfère aux affixes attachés à une base nominale, c'est la forme synthétique (FS) qui est décrite. Bien sûr, cette dichotomie synthétique/analytique introduit une autre différence entre les langues flexionnelles et les langues agglutinantes, ce qui devient un critère supplémentaire dans cette analyse.

Avec ces instruments théoriques généraux, j'ai essayé d'analyser la logique de l'accord, liée au concept de la possession, vue comme une relation binaire dans laquelle deux entités sont impliquées : le possesseur, *P*, et l'objet possédé, *p*. La possession est un domaine sémantique, mais qui a des implications morpho-syntaxiques générées au niveau de la performance linguistique ; en plus, la possession est vue comme une relation syntaxique à l'intérieur de l'unité nominale.

Voici, premièrement, quelques moyens d'expression de la possession dans quelques langues.

Le choix des langues présentées s'explique exclusivement par la distinction présentée au début à l'intérieur de la typologie morphologique, FA vs FS. L'inventaire des langues n'est pas exhaustif parce que la démarche elle-même n'est pas complexe. Elle propose, d'ailleurs, simplement une autre perspective sur la relation P et p.

3.1. Concernant les possessifs proprement dits, on les définit comme « adjectifs » qui s'accordent avec l'entité nominale en genre, en nombre et en cas, comme des pronoms en Génitif ou comme des déterminants.

Dans ce cas-là, on a des situations différentes et/ou similaires dans des langues comme le roumain, le français, l'espagnol, l'italien et l'anglais. Nous observerons que le statut de ce morphème, fonctionnant comme « modificateur » possessif, est un peu différent dans les langues analysées.

3.2. Les affixes constituent un procédé répandu pour marquer la possession en relation avec le système des personnes. Á cet égard, il y a des situations de suffixation et de préfixation (et rarement, infixation).

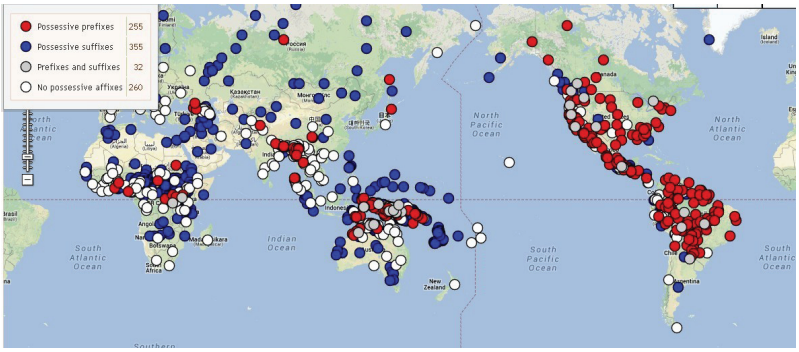


Fig.1 Position des affixes possessifs (WALS, Chapitre 57)

Les études faites sur ces alternances de marquage pour la possession démontrent que la suffixation est plus fréquente que la préfixation (surtout répandue dans les langues amérindiennes).

Voici quelques exemples de préfixation :

(5) Le ket (apud J. Feuillet 2005 : 269) :
am « mère »
(a)b-am « ma mère »
(u)k-am « ta mère »

(6) Macushi (apud WALS, Chap. 57) :
u-pana'
1.Poss-oreille « mon oreille »

Il y a aussi des langues qui utilisent la préfixation et la suffixation, en même temps ; par exemple, le lillooet, où il y a des suffixes possessifs attachés au nom pour les cinq de six personnes, et pour la première personne, il y a un préfixe :

(7)

n-tmix^{w}	« ma terre »	tmíx^{w}-kał	« notre terre »
tmíx^{w}-su	« ta terre »	tmíx^{w}-lap	« votre terre »
tmix^{w}-s	« sa terre »	tmíx^{w}-i	« leur terre »

4. Le statut des modificateurs possessifs en Roumain

Pour le roumain, à part d'autres moyens d'expression de la possession, le modificateur possessif constitue une classe lexico-grammaticale spécialisée pour l'expression du possesseur dans une construction où l'objet possédé est le nominal régent. Pour le modificateur possessif, ce qui est spécifique est le fait qu'il mélange des traits adjectivaux avec des traits pronominaux :

(8) L'accord en genre, nombre, cas + L'accord en personne
↓ ↓
meu, mea, mei , mele meu, nostru

La perspective théorique adoptée pour l'interprétation des modificateurs possessifs en roumain est celle proposée par Alexandru Nicolae et Alexandra Cornilescu. Les auteurs considèrent les possessifs proprement dits en roumain comme une catégorie mixte, plutôt adjectivisée. C'est vrai que pour la troisième personne et pour la sixième, on a l'alternance des pronoms en Génitif : *ei* (Pers 3, fém), *lui* (Pers 3, masc) et *lor* (Pers 6, fém et masc) avec les adjectifs possessifs pour la troisième personne : *său*, *sa*, *săi*, *sale* (qui ont une origine « réflexive »).

Concernant la morphologie de l'adjectif possessif, nous pouvons dire que le matériel morphologique qu'il présente est le même que pour l'adjectif (Cornilescu&Nicolae 2010 : 115) :

(9) a. meu mea mei mele
mon.Masc Sg ma.Fém Sg mes.Masc Pl mes.Fém Pl
b. greu grea grei grele
difficile.Masc Sg difficile.Fém Sg difficiles.Masc Pl difficiles.Fém Pl
c. nostru noastră noştri noastre
notre.Masc Sg notre.Fém Sg nos.Masc Pl nos.Fém Pl
d. albastru albastră albaştri albastre
bleu.Masc Sg bleue.Fém Sg bleus.Masc Pl bleues.Fém Pl

En plus, concernant le cas, en roumain, il y a une homonymie des adjectifs réguliers : pour le masculin, ils ont la même forme pour tous les cas : Nom/Acc./Gén./Dat., mais il y a une variation en cas pour le féminin singulier, où la forme de Nom./Acc. est différente de la forme Gén./Dat. :

(10) a. tabloul meu
tableau- *le* Masc *mon* Masc Sg
a'. Exerciţiul greu
exercice- *le* Masc *difficile* Masc Sg

(11)a. rama tabloului meu
cadre-*le* tableau-*le* Gén Masc *mon* Gén Masc Sg
a'. soluţia exerciţiului greu
solution-*la* exercice-*le* Gén Masc *difficile* Gén Masc Sg

(12) a. casa mea
maison-*la* Fém *ma*. Fém Sg
a'. piatra grea
pierre-*la* Fém *lourde* Fém Sg

(13) a. poarta casei mele
porte-*la* maison-*la* Gén Fém *ma* Gén Fém Sg
a'. soluţia problemei grele
solution-*la* problème-*le* Gén Fém *difficile* Gén Fém Sg

Du point de vue syntactique, il y a un accord en genre et nombre avec le nom que l'adjectif modifie.

(14) a.	băiatul	meu	băieţii	mei
	garçon-*le*	mon	garçons-*les*	mes
b.	fata	mea	fetele	mele
	fille-*la*	ma	filles-*les*	mes

Le nominal *p* Sujet est accompagné par l'article défini :

- *a* pour le féminin singulier ;
- *(u)l* pour le masculin singulier ;
- *le* pour le féminin pluriel ;
- *i* pour le masculin pluriel.

Dans *Gramatica limbii române* (GALR), il y a une distinction entre la « possession forte » et « la possession faible » : la « possession forte » englobe toutes les structures avec l'adjectif possessif ; par contre « la possession faible » est représentée par la structure avec le clitique en Datif (*Mi-am rupt piciorul* « J'ai cassé mon pied ») ou Accusatif (*Mă dor picioarele* « J'ai mal aux pieds »). Niculescu 2008 fait aussi une telle distinction, entre la « possession forte » et « la possession faible », mais à l'intérieur de l'adjectif possessif : le possessif faible est représenté par *meu/ tău/său/nostru/vostru* – parce qu'il a un statut intermédiaire entre mot autonome et clitique2 ; le paradigme du possessif forte coïncide avec le paradigme du possessif faible, mais il est plus complexe de point de vue morphologique parce qu'il est précédé par *a l* : *al meu/ al tău/ al său* etc.

---

[2] Les caractéristiques des possessifs faibles (Niculescu 2008 : 80) :
(i). position fixe à l'intérieur du syntagme nominal : antéposé immédiatement après le nom défini :
Casa mea (« Ma maison ») vs * *Mea casă* - * *Casa aceasta mea* (*« Maison cette ma ») - * *Casa mare mea* (*« Maison grande ma »)
(ii). il ne peut pas apparaître tout seul, sans un support nominal, avec un statut pronominal :
Casa ta este pe deal (« Ta maison est sur la colline ») et **Mea este la vale* (« Ma est dans la vallée »)
(iii). l'impossibilité d'apparition après le copulatif :
**Casa este mea* (*« La maison est ma »)
(iv). possibilité de coordination, mais avec un possessif forte comme seconde terme :
Casa mea şi a ta (« Ma maison est la tienne »)
(v). il est capable de former un syntagme adjectival, avec le modificateur suivant :
Experienţele mele însumi (« Mes expériences de moi-même »)
(vi). il peut être focalisé quand il n'a pas la fonction de thème dans le discours :
Aceasta este poza MEA! (« Ça, c'est MA photo! »)

En roumain, il y a aussi une situation où le possessif est utilisé conjoint à une base nominale qui exprime les relations de famille, étant interprété comme un clitique possessif :

(15) maică-sa/mă-sa → « sa mère »
taică-su/tac-su/tat-su → « son père »
soră-sa/sor-sa → « sa sœur »
frate-său/frate-su/frat-su → « son frère »

Dans ces situations, nous pouvons avoir la flexion du possessif en Gén. (noră-*mii*), la flexion du nom (*mâni*-sa), la flexion des deux composants (*nevesti-sii*). Il faut préciser que les structures sont populaires et régionales, et ne sont pas recommandées dans la langue standard.

Les adjectifs possessifs ont des propriétés pronominales aussi, dans le sens où, comme les noms, ils ont un trait référentiel. On attribue un rôle thématique aux adjectifs possessifs :

(16) a. mâna mea (*Possesseur*)
« main-*le mon* »
b. dormitul meu ore întregi (*Agent*)
« fait de dormir-*le mon* pour des heures »
c. îmbătrânirea mea (*Patient*)
« vieillissement-*le mon* »
d. plecarea mea (*Thème*)
« départ-*le mon* »

5. Les modificateurs possessifs dans les langues romanes

Il y a des similitudes entre le roumain et les langues romanes, mais il y a aussi des différences concernant le statut des modificateurs possessifs.

5.1. Le français exprime aussi l'idée de possession à l'aide des modificateurs possessifs pour lesquels l'opposition de genre fonctionne bien au singulier :

(17) *mon* livre – Masc / *ma* maison – Fém

Au contraire, au pluriel, l'opposition est absente ; il y a une flexion en personne, le paradigme étant comme en roumain (*mon/ton/son* etc.).

Ce qui est intéressant pour notre analyse est l'opposition de nombre, mais pas de genre au pluriel : nous pouvons remarquer l'accord entre le possesseur et les objets possédés en personne et nombre, mais pas en genre, comme en roumain. En plus, comme caractéristique, par rapport au roumain, le modificateur possessif en français a un autre statut. Nous observons cet aspect à partir des exemples du (9) :

- premièrement, au pluriel il n'y a pas une distinction de genre : *mes* (Masc et Fém) ce qui approche le statut du modificateur en français du celui du déterminant : *les* (Masc et Fém) ;

- deuxièmement, il se distingue d'adjectif, qui propose un accord distinctif pour le pluriel : *albaştri* (bleus.Masc Pl) / *albastre* (bleues.Fém Pl) ;

Donc, il fonctionne comme un déterminant et il est incompatible avec les articles ou le démonstratif. De ce point de vue, il s'approche du modificateur possessif d'anglais.

5.2. L'espagnol a un aspect intéressant lié au modificateur possessif : l'espagnol oppose pour les personnes 1, 2 et 3 une forme pour le singulier et une forme pour le pluriel, sans opposer le genre :

(18) *mi(s), tu(s), su(s)*

Il y a une opposition de genre et nombre seulement pour les personnes 4 et 5 :

(19) *nuestro/a(s), vuestro/a(s)*

Pour la personne 6, il y a une seule forme : *su(s)*[3].

En espagnol, il y a deux séries de modificateurs possessifs :

- une série qui inclut les formes des modificateurs possessifs qui ne peuvent être que antéposées au nom ; les MP se comportent alors comme de vrais déterminants des noms auxquels ils renvoient.
- une autre série qui inclut les formes des modificateurs possessifs postposées au nom, et qui porte un accent tonique. Si la fonction d'actualisateur est déjà remplie par un article ou par un démonstratif, alors le possessif est postposé et connaît une variation en genre et en nombre : *mi buen amigo* (« mon meilleur ami »), et *un buen amigo mío* (« un bon ami à moi »).

Ce qui est relevant pour l'analyse est l'accord du possesseur avec les objets possédés, qui est défectif en genre pour les premières trois personnes. En espagnol, le modificateur possessif fonctionne comme un déterminant.

5.3. En italien, les adjectifs possessifs ont une opposition de genre masculin/féminin au singulier et au pluriel et l'article défini est normalement obligatoire pour l'expression de la possession :

(20) *il mio libro* «mon livre»

Pour la personne 6, il y a une seule forme : *loro*.

5.4. En portugais, pour les adjectifs possessifs il y a une opposition de genre masculin/féminin au singulier et au pluriel : *o meu / o minha ; os meus / as minhas*, mais, comme en espagnol, une seule forme est utilisée pour les personnes 3 et 6 : *a sua casa* - « leur maison/sa maison ». Il y a une situation semblable à l'italien : l'article défini est normalement employé, sauf dans les vocatifs, les titres ou les formules de politesse ou quand le possessif est attribut. En revanche, il est facultatif devant les noms expri-

[3] Comme en français et en roumain : *leur* (fr.) et *lor* (rou.)

mant la parenté : *Como está sua mãe?* (« Comment va votre mère? ») (Feuillet 2008 : 292).

6. Les possessifs dans d'autres langues

Nous avons vu que pour quelques langues romanes il y avait des similitudes, mais aussi des différences. Ensuite il faut observer ce qui se passe dans d'autres langues.

6.1. En anglais, les modificateurs possessifs forment ce paradigme :

(21) *My* *Our*
Your Your
His Their
Her
Its

Comme en français, en anglais le possessif est incompatible avec l'article défini, mais dans ce cas, on n'a pas du tout un accord. Une des caractéristiques qui distinguent les langues romanes des langues germaniques concerne l'aspect suivant : en français, en italien, en espagnol, en roumain et en portugais, les formes du possessif de personne de troisième personne ne reflètent pas le genre référentiel. Nous ne pouvons pas savoir si dans *son livre* le possesseur renvoie à une personne de sexe féminin ou masculin ; d'autre part, en anglais et en allemand, il y a des formes différentes :

(22) anglais : *his* [possesseur masculin]
her [possesseur féminin]
its [pour des choses]
allemand : s*ein* [possesseur masculin]
ihr [possesseur féminin]

Nous observons aussi, bien sûr, qu'en anglais il n'y a pas d'accord entre le possesseur et les objets possédés.

6.2. En ce qui concerne la possession, à la différence des cas mentionnés (l'idée de possession s'exprime par l'intermédiaire des modificateurs possessifs), le hongrois utilise des suffixes possessifs qui indiquent la personne qui possède les objets possédés exprimés par le nom. Voici le paradigme de la possession pour le nom *ház* « maison » :

(23) *haz<u>am</u>* « ma maison » *haz<u>aim</u>* « mes maisons »
haz<u>ad</u> « ta maison » *haz<u>aid</u>* « tes maisons »
hazaØ « sa maison » *haz<u>ai</u>* « ses maisons »
haz<u>unk</u> « notre maison » *haz<u>aink</u>* « nos maisons »
haz<u>atok</u> « votre maison » *haz<u>aitok</u>* « vos maisons »
haz<u>uk</u> « eur maison » *haz<u>aik</u>* « leurs maisons »

Nous observons que l'idée de possession se forme en attachant des suffixes différents selon la personne à la base nominale. Attachant les suffixes, il y a des modifications de la forme nominale qui sont liées au phénomène d'harmonie vocalique (la voyelle de liaison *-a-*).

6.3. Comme le hongrois, le turc se remarque par l'utilisation de la forme agglutinante pour exprimer l'idée de possession, c'est-à-dire par la présence des morphèmes liés à la base nominale. Ni en turc, l'accord en genre et en nombre du possesseur avec les objets possédés n'est pas marqué. Pour le nom *ev* (« maison »), voici le paradigme possessif :

(24)

evim « ma maison »	*evlerim* « mes maisons »
evin « ta maison »	*evlerin* « tes maisons »
evi « sa maison »	*evleri* « ses maisons »
evimiz « notre maison »	*evlerimiz* « nos maisons »
eviniz « votre maison »	*evleriniz* « vos maisons »
evleri « leur maison »	*evleri* « leurs maisons »

Donc, pour marquer le pluriel du nom on utilise l'affixe *-ler-* qui précède le marquage possessif.

6.4. L'ordre des suffixes

Dans les langues agglutinantes, l'ordre des suffixes varie (Feuillet 2006 : 270). Par exemple, le trait nombre, [+ pluriel], dans les langues mongoles et toungouzes, précède les traits Cas et Poss : l'ordre est Nombre + Cas + Poss. Dans la famille turke, presque toutes les langues ont l'ordre suivant : Nombre + Poss + Cas. Il y a une exception : la langue tchouvache où le suffixe de pluriel suit les suffixes possessifs :

(25) tchouvache tus-am-sem-e : *ami*-1Sg-Pl-Dat → «à mes amis»

Souvent, les suffixes casuels suivent les suffixes de Poss :

(26) hongrois hajo-i-m-on : *bateau*-Pl-Poss-Subessif → «sur mes bateaux»

Mais ce n'est pas toujours le cas : les langues balto-fenniques, samoyèdes, ainsi que le lapon ont l'ordre inverse :

(27) finnois talo-ssa-na : *maison*-Inessif-Poss1 Sg → «dans ma maison»

7. L'interprétation des données

Une interprétation des données descriptives dans les langues différentes présentées est nécessaire pour quelques conclusions partielles de cette étude comparative.

Nous avons observé que pour le français, le roumain, l'espagnol, l'italien, le portugais, l'anglais, excepté les particularités pour chaque langue, l'expression de la possession est faite analytiquement, par les modificateurs possessifs :

POSSES-SION	Français	Espagnol	Portugais	Italien	Roumain	Anglais
Un seul possesseur et un seul objet pos-sédé	mon livre	mi libro	o meu livro	il mio libro	cartea mea	my book
Un seul possesseur et plusieurs objets possédés	mes livres	mis libros	os meus livros	i miei libros	cărţile mele	my books

Tableau 1

Un cas qu'il faut mentionner est celui du roumain et de l'italien, où, à part les formes autonomes de l'adjectif possessif, il y a aussi des formes non-autonomes, qui peuvent être interprétés comme des affixes possessifs. En roumain, ces sont des formes familières, leur paradigme étant réduit pour les trois personnes de sorte qu'il ne connait pas l'opposition en nombre (il y a seulement les formes du singulier), mais il garde la distinction de genre : masculin/féminin. Ceux-ci deviennent clitiques attachés à la forme sans article défini du nom, et de point de vu sémantique, ils sont sélectionnés par des noms relationnels.

Dans le tableau 1, nous observons que dans toutes ces langues la structure de la possession est analytique.

Dans le tableau 2, nous remarquons qu'il n'y a pas un accord entre la marque de la possession de la première personne, singulier, et les objets possédés. La modalité d'expression est synthétique :

POSSESSON	Hongrois	Turc
Un seul possesseur et un seul objet possédé	haza<u>m</u> *« ma maison »*	ev<u>im</u> *« ma maison »*
Un seul possesseur et plu-sieurs objets possédés	haza<u>im</u> *« mes maisons »*	ev<u>lerim</u> *mes maisons »*

Tableau 2

Nous avons les paires minimales suivantes :

(28) Hongrois Turc

a. haz – a – m ev - im
↓ ↓ ↓ ↓ ↓
N voyelle Poss1 Sg N Poss1 Sg
de liais.

b. haz – a – i – m ev – ler – im
↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓ ↓
N voyelle Pl Poss1 Sg N Pl Poss1 Sg
de liais.

Par conséquent, c'est justement cette distinction que nous avons faite au début entre FA et FS qui pourrait être la « règle de l'accord » pour exprimer la possession.

On peut formuler une hiérarchie de l'accord concernant les faits présentés :

(29) *Roumain /Italien/Portugais>Espagnol>Français>Anglais>Hongrois/Turc*

8. Conclusions

8.1. On a élaboré une base théorique préliminaire pour observer le phénomène de l'accord à l'intérieur du syntagme nominale pour la possession, en FA et FS.

Pour former l'idée de possession, la FS est « plus logique », dans ce cas, il n'y a pas un accord entre le possesseur et les objets possédés ; l'exemple (30) peut être traduit dans une forme de l'accord plus logique : « maison-ma » et « maisons-ma », parce que le possesseur 1Sg. est un seul possesseur, pas plus de 1Sg. :

(30) *evim* « maison-ma »
evlerim « maisons-ma »

Pour la FA, les aspectes sont d'autant plus compliqués : les rapports entre les modificateurs possessifs dans diverses langues et le nom sont caractérisés par une sorte d'accord qui entraîne la flexion des modificateurs en fonction de genre, nombre et cas, et qui peut être hiérarchisé ; l'accord, dans ces situations, équivaut à une étroite liaison qui s'établit dans la FS entre la base nominale et les affixes :

FS : Base + Suffixes = liaison étroite (formelle)
FA : Nom *accord* MP / MP *accord* nom

8.2. Futures recherches : (i) élargir la palette de langues qui peuvent être analysées de ce point de vue, abordant aussi d'autres aspectes, comme l'opposition aliénable/ inaliénable, marquage de l'article avec le marquage de la possession dans les langues à FS ; (ii) élaborer une analyse syntaxique complexe pour la possession FA et FS.

Université de Bucarest Roxana Magdalena DINCĂ

Bibliographie

Sources

Brunet, Jaqueline, 2006, *Grammaire critique de l'italien*, vol 3, Presses Universitaires de Vincennes.

De Jaques, de Bruyne, Barrera-Vidal, Alberto, 1998, *Grammaire espagnol - Grammaire d'usage de l'espagnol moderne,* De Boeck Universite.

Greenbaum, Sidney, *The Oxford English Grammar (Hardcover).*

GALR 2005/2008 – Valeria Guţu Romalo (ed.), 2005*, Gramatica limbii romane* (new & revised edition : 2008), Bucureşti, Editura Academiei Române.

Riegel, Martin, J.– C Pellat et Rioul, 1994, *Grammaire méthodique du français* (Chap VI), Paris P U F.

Szende, Thomas, Kassai, Georges, 2007, *Grammaire fondamentale du hongrois*, L'Asiatheque Langues et Mondes.

Teyssier, Paul, 2002, *Manuel de langue portugais (Portugal- Brésil),* Klincksieck.

WALS – *World Atlas of Languages Structures.*

Articles et ouvrages

Cornilescu, Alexandra / Nicolae, Alexandru, 2010, « Romanian Possessives : Adjectives or pronouns? A comparative perspective », in: Nedelcu, Isabela / Nicolae, Alexandru / Toma, Alice / Zafiu, Rodica (ed.), *Studii de Lingvistică. Omagiu doamnei profesoare Angela Bidu-Vrănceanu*, EUB, 111-143.

Den Dikkend, Marcel, 2006, *Relators and Linkers. The Syntax of Predication, Predicate Inversion, and Copulas*, Cambridge–Massachusetts, MIT Press.

Feuillet, Jack, 2006, *Introduction à la typologie linguistique*, Honore Champion Editeur, Paris.

Kayne, Richard, 1994, *The Antisimmetry of Syntax*, Cambridge–Massachusets, MIT Press.

Ihsane, Tabea, 2008, *The Layered DP. Form and Meaning of French Indefinites*, Amsterdam/ Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.

Lyons, John, *Introduction to theoretical linguistics*, Cambridge : Cambridge University Press (Chap 8).

Niculescu, Dana, 2008, *Mijloace lingvistice de exprimare a posesiei în limba română,* Editura Universităţii din Bucureşti.

Ouhalla, Jamal, 2009, « Variation and Change in Possessive Noun Phrases », *Brill's Annual of Afroasiatic Languages and Linguistics*, 9/1, 1–29.

Rappaport, Gilbert C., 2004, «The Syntax of Possessors in The Nominal Phrase : Drawing the Lines ans Deriving the Forms», *Possessives and Beyond : Semantics and Syntax,* 243-261.

Szabolcsi, Anna, 1994, *The Noun Phrase*, in: Ferenc / Katalin (ed.).

Zlatić, Larisa, 2002, *The Morpho-Syntax of Slavic Possessives*, The Proceedings from the Panels of the Chicago Linguistic Society's Thirty-Sixth Meeting, Volume 36-2, 179-190, edited by Okrent, Arika and John Boyle. Chicago : Chicago Linguistic Society.

Esercizi sul contributo del lessico di traduzione in lessicografia: dal *TLIO* al *DiVo*

1. Il *DiVo*: nuovi strumenti al servizio del *TLIO*

Al servizio del *TLIO* (*Tesoro della lingua italiana delle origini*) e ad integrazione della banca dati su cui si redige di prima mano il vocabolario (*Corpus OVI dell'Italiano antico*), è stato avviato dal marzo 2012 il progetto *DiVo* (*Dizionario dei volgarizzamenti*), con l'obiettivo di studiare specificamente il lessico dei volgarizzamenti dei testi classici e tardo-antichi nel medioevo[1]. Esso si compone di due strumenti:

- il *corpus DiVo* (*Corpus del Dizionario dei volgarizzamenti*), che raccoglie i volgarizzamenti italoromanzi delle opere di autori classici e tardo-antichi (fino a Boezio) entro il XIV secolo, con il *corpus CLaVo* (*Corpus dei classici latini volgarizzati*), che è la banca dati 'gemella' del *DiVo*, in quanto permette l'interrogazione dei testi volgari a partire dai testi originali di partenza, quindi dal latino. Entrambi i *corpora*, liberamente e gratuitamente accessibili in rete attraverso il software *GATTO 3.3*, nella versione *GattoWeb*, con aggiornamenti quadrimestrali, prevedono l'associazione paragrafo per paragrafo dell'originale latino al testo volgare (e viceversa nel caso del *CLaVo*) e un sistema di annotazione che permetta l'interrogazione del corpus volgare non solo per forme, ma anche per lemmi, categorie grammaticali e iperlemmi (l'iperlemma è una categoria sovraordinata che consente di raccogliere lemmi affini da un punto di vista semantico – questo sistema sarà adottato solo per *DiVo*, e non per *CLaVo*);
- la *Bibliografia filologica*, *DiVo DB*, un repertorio di schede sui testi volgari e latini inclusi nel corpus (secondo il modello *TLIon – Tradizione della letteratura italiana online*), che fornisce informazioni sintetiche sulla loro tradizione e sullo stato degli studi, giustificando eventualmente l'esclusione di alcuni testi per ragioni di cronologia o di affidabilità dell'edizione; *DiVo DB* è consultabile a partire dalle banche dati, aprendo la scheda bibliografica associata a ciascun testo, o dal sito di riferimento del progetto, cui si rinvia per ulteriori dettagli (‹http://tlion.sns.it/divo/›).

Entrambi gli strumenti sono già fruibili in una versione provvisoria, ma saranno completati entro settembre 2014; d'altra parte un assetto stabile del *corpus DiVo* e del *CLaVo* sarà raggiunto a partire da marzo 2014 (con esclusione della lemmatizzazione)[2].

---

[1] Il progetto, ideato, promosso e diretto da Elisa Guadagnini e Giulio Vaccaro presso l'Opera del Vocabolario Italiano (CNR) e la Scuola Normale Superiore di Pisa, è finanziato dal MIUR-Ministero dell'Istruzione, dell'Università e della Ricerca, nell'àmbito del FIRB-Futuro in ricerca 2010.

[2] In una prospettiva comparatistica, il *DiVo* ambisce a svolgere in àmbito italiano antico la funzione che per l'àmbito francese antico è coperta dalla *Base de civilisation romaine*

2. Per una problematizzazione del lessico di traduzione in lessicografia (con alcune proposte)

Qualsiasi proposta di analisi del lessico dei volgarizzamenti deve partire da un dato di ordine quantitativo: la consistenza dei testi tradotti nella documentazione italiano antica, sia nella forma del volgarizzamento, sia in quella della versione da una varietà diversa dal latino o in altre forme assimilabili (parafrasi, testi misti, cioè in parte originali, in parte prodotto di volgarizzamenti o traduzioni, ecc.). Da un sondaggio condotto sul *corpus OVI* da Elisa Guadagnini (2013, 60-61), si ricava che i testi 'di traduzione' «costituiscono circa l'11% del totale, ma raccolgono oltre il 40% delle occorrenze e il 56% delle forme distinte totali». Alla luce di questo dato, la celebre definizione della tipologia 'volgarizzamento' (o 'traduzione' in genere) come «situazione mentale prima ancora che attività specifica» (Segre 1953, 11) acquisisce un'evidenza assoluta, anche sul piano quantitativo, in maniera tale che la lessicografia dell'italiano antico non può che configurarsi in larga parte come una lessicografia dei testi di traduzione.

Ma oltre a ciò, intervengono altre considerazioni sulla specificità del lessico di traduzione, considerazioni analoghe a quelle che avevano spinto l'*équipe* dell'OVI a predisporre uno strumento, la *Bibliografia dei volgarizzamenti*, affidato alle cure di Elena Artale, che raccogliesse in schede sintetiche tutti i volgarizzamenti citati nel *corpus OVI*, in modo da agevolare i redattori nell'interpretazione degli esempi derivanti dai testi di traduzione. Le schede forniscono in forma essenziale informazioni sull'edizione di riferimento del testo di partenza (da utilizzare per le citazioni nella redazione delle voci) e sulla tradizione del testo (specialmente nel caso di testi che presentino un intermediario, per es. la *Deca prima*, che non è un volgarizzamento dal latino, ma dipende da un volgarizzamento francese oggi perduto – notizia che viene puntualmente registrata)[3].

Il confronto con il testo di partenza, infatti, può offrire un ausilio fondamentale per l'interpretazione di un determinato contesto. Così, per es. nel volgarizzamento C dell'*Ars amandi*[4]:

(XIIe-XVe s.) di Frédéric Duval e dal *Miroir des classiques* dello stesso Duval e di Françoise Vielliard.

[3] Della *Bibliografia dei volgarizzamenti* è uscita anche una versione a stampa: Artale (2003), cui si rinvia in particolare per l'esposizione analitica delle finalità che soggiacciono alla costruzione di questo strumento; cf. anche Beltrami (2010, 246-247). Con riferimento ai volgarizzamenti dei classici, cf. ora Artale / Guadagnini / Vaccaro (2010), la cui prosecuzione ideale è naturalmente *DiVo DB*.

[4] Qui e avanti le citazioni dei testi volgari e latini, con le relative sigle, derivano dal *corpus DiVo* e dal *CLaVo* (con minime modifiche a livello paragrafematico e con l'omissione dei riferimenti topografici). Per la consultazione della relativa bibliografia: *DiVoWeb* (o *CLaVoWeb*) > *Altre funzioni* > *Accesso ai dati bibliografici* (con i link a *DiVo DB* per ulteriori approfondimenti).

(1) …quelli costrinse d'agiugnere dinanzi alli altari e sagrati *com[m]erci*, e molte volte tenea lietamente co la mano el membro del toro come puttana. (*Arte Am. Ovid.* (C), XIV [tosc.], L. I) / cf. «Aut cadere ante aras *commentaque* sacra coegit, / Et tenuit laeta paelicis exta manu» (Ov. *Ars am.*, I, 313-314)

– in cui solo il confronto con il testo di partenza e specificamente l'ipotesi di due diverse lezioni rispetto al testo critico permettono di riconoscere che il volgarizzatore ha frainteso completamente il testo 'originale'. Infatti, secondo la convincente ricostruzione dell'editrice del testo volgare, Vanna Lippi Bigazzi (1987, I, 418), occorrerà ipotizzare che l'antigrafo servito per il volgarizzamento (o lo stesso volgarizzatore) leggesse *addere* in luogo di *cadere* e soprattutto *commerciaque* in luogo di *commentaque*. Va da sé che in questo caso l'attestazione del lemma *commercio* è legata ad un guasto testuale o ad errore di traduzione, per cui l'esempio merita un trattamento a sé nell'esame della documentazione di *commercio* in italiano antico, com'è stato fatto nella voce del *TLIO*, dove l'esempio viene isolato con una definizione metalinguistica e chiarito grazie alla citazione del testo di partenza.

Accanto al contributo offerto all'interpretazione di singoli contesti, la specificità del lessico di traduzione risiede anche nell'attestazione di lemmi e soprattutto di significati rari, legati al rapporto biunivoco che s'instaura all'atto della traduzione tra il testo di partenza e quello d'arrivo. Nel caso dei volgarizzamenti dei classici, la problematica della traduzione si arricchisce di una difficoltà: la verbalizzazione di referenti (concreti o astratti) che appartenevano al mondo antico e che erano diventati sconosciuti o mal noti per la loro scomparsa nel mondo medievale. Questa frattura tra cultura antica e cultura medievale, che dà luogo a un percorso, certo non unitario, di ricostruzione di una 'distanza', può essere variamente sanata:

– con il prestito diretto dal latino:

(2) Enfratanto, o se ella firà portada sopina in lo letto, tu vadi a la *lettica* de la donna desenfençevelmente… (*Arte Am. Ovid.* (D), a. 1388 [ven.], L. I) / cf. «Interea, sive illa toro resupina feretur, / *Lecticam* dominae dissimulanter adi…» (Ov. *Ars am.*, I, 487-488)

(3) Appresso questo apparve quelle essere *celoci* e lembi di corsari… (*Deca quarta di Tito Livio*, a. 1346 [fior.], [VII.27]) / cf. «apparuit deinde piraticos *celoces* et lembos esse» (*Liv.*, XXXVII, 27, 4)

In questo caso i volgarizzamenti saranno un veicolo d'immissione di latinismi, che potranno giungere all'integrazione nel sistema linguistico (per es. *lettiga* a fronte del lat. *lectica* in (2)) o viceversa essere rigettati, rimanendo così attestazioni isolate, veri e propri *flatus vocis* (per es. *celoci* a fronte del lat. *celox* in (3)).

– con il calco semantico:

(4) Gli *atatori* sono detti quando a combattere si mena gente di diversi luoghi raccolta, per diversi soldi, che tra loro non hanno contezza né amore, e in sul portare arme uno modo non servano. (Bono Giamboni, *Vegezio*, a. 1292 [fior.], L. 2, cap. 3) / cf. «*Auxiliares* cum ducuntur ad proelium, ex diversis locis, ex diversis numeris venientes…» (Veg., *Mil.* 2, 2)

Il lemma latino viene restituito nella sua struttura con materiali lessicali 'indigeni': nell'es. (5) *aiutatore* "soldato della milizia ausiliaria" è rifatto sul lat. *auxiliares*.

– con la riformulazione volgare:

(5) Di la quali vuci issu spavintatu, cun chò sia cosa que, vultatu sou viaiu, issu fussi vinutu a Genua e locu issu intrassi ad unu *coppanu*… (Accurso di Cremona, *Valerio Massimo* volg., 1321/37 [mess.], L. I, cap. 4) / cf. «cum itinere conuerso Genuam petisset et ibi *scapham* esset ingressus» (*Val. Max.*, I, 6, 7)

(6) …l'Amor, *che sta in guato*, incontanente viene a chi in questo modo non si guarda… (*Rim. Am. Ovid. (Laur. XLI 36)*, XIV pm. [fior.], Cap. [vv. 135-149]) / cf. «Adfluit incautis *insidiosus* Amor» (Ov. *Rem.*, 148)

La riformulazione volgare può consistere in un equivalente, quindi un singolo traducente italiano antico del lemma latino (per es. in (5) il lemma *copano* a fronte del lat. *scapha*), o in una perifrasi (per es. in (6) il lat. *insidiosus* è reso con la circonlocuzione *che sta in guato*).

Alcuni degli esempi presentati pongono un problema definitorio sottile e in molti casi non sempre risolvibile: fino a che punto, per es., data una definizione come "soldato della milizia ausiliaria", il significato tecnico del termine era presente alla competenza degli scriventi medievali? La dialettica tra definizione 'sincronica' (con focalizzazione sull'italiano antico) e 'diacronica' (con focalizzazione sul latino) può essere risolta solo caso per caso sulla base dello spoglio della documentazione disponibile: da questo punto di vista, una banca dati come il *corpus DiVo*, che accoglie largamente anche i commenti ai testi classici (perlopiù in forma di chiose marginali o interlineari) e i glossari, può dare risposte più particolareggiate sull'esatta ricostruzione del significato di un termine anche dalla prospettiva della competenza dello scrivente medievale[5]. Nel caso di *aiutatore* (4), il contesto, che è a sua volta una definizione, permette di disambiguare con sicurezza il problema (tant'è che nel *TLIO* esso è citato come esempio con valore di glossa), ma in altri casi, che scontano attestazioni rare o non perspicue, come quello di *celoci* (3), non è sempre facile circoscrivere il significato 'sincronico'.

I lemmi latini citati appartengono ad àmbiti diversi: *auxiliaris* (4), *celox* (3), *scapha* (5) afferiscono al lessico tecnico-specialistico, marcato già in latino, in quanto individua settori disciplinari che hanno elaborato una terminologia specifica, estranea alle altre attività umane (con nuove formazioni lessicali o specializzazioni di parole del lessico generico); *lectica* (2) è un caso diverso, perché rientra nel cosiddetto lessico materiale o 'storico', non-marcato in latino, perché non individua settori disciplinari specifici, ma 'speciale' in una prospettiva storica perché rinvia a referenti, concreti o astratti, che sono tipici della società e della cultura antica e sono scomparsi in quella medievale[6]; *insidiosus* (6), invece, afferisce al lessico generico, non-marcato, nella prospettiva del latino, ma anche in quella del volgare[7].

---

[5] Per il francese antico cf. Duval (2006).

[6] Dal punto di vista del *DiVo* il lessico 'storico' occupa la casella dei «mots de civilisation», cioè «lexèmes qui réfèrent à una réalité spécifique d'une civilisation donnée» secondo la definizione di Duval (2006, 4). Cf. anche Duval (2008).

[7] Più precisamente la non-marcatezza si riferisce meno alla sincronia dell'italiano antico che alla diacronia: infatti la tendenza dei volgarizzatori a evitare la traduzione del lat. *insidiosus*

Incrociando i due livelli d'analisi, quello sulla resa traduttiva e quello sull'àmbito lessicale, si ottiene la griglia seguente, che corrisponde ad una proposta d'analisi del lessico dei volgarizzamenti già sperimentata in alcuni lavori (cf. almeno Guadagnini / Vaccaro 2011, 2012) e che costituirà la base di partenza per gli studi che saranno condotti grazie agli strumenti del *DiVo*:

tip. trad. → / tip. lessicale ↓	prestito	calco semantico	riformulazione volgare
lessico tecnico-specialistico			
lessico materiale 'storico'			
lessico generico			

Tab. 1

Comincia così ad essere evidente come, accanto ai problemi posti dal lessico di traduzione, si profilino anche notevoli opportunità di raffinamento delle analisi lessicali: le 'diffrazioni traduttive' di fronte al medesimo lemma latino consentono da un lato, sul piano strettamente linguistico, di tracciare relazioni onomasiologiche tra i lemmi volgari – un'operazione che è facilitata anche dal fatto che spesso la stessa opera latina è presente nel corpus in più volgarizzamenti o redazioni dello stesso volgarizzamento –, dall'altro lato, sul piano storico-linguistico, di collegare ciascun concorrente onomasiologico alla variazione diacronica e diatopica.

La variazione diacronica del lessico di traduzione corrisponde ad un processo ben noto, riconosciuto da Cesare Segre (1953, 23-24) e da Gianfranco Folena (1991 [1973], 41-42): a una fase arcaica, due e primo-trecentesca che presenta stili di traduzione orientati sulla lingua d'arrivo seguirebbe una fase pienamente trecentesca che conosce la diffusione del latinismo crudo e prevede uno stile di traduzione orientato sulla lingua di partenza (uno degli esempi classici è quello del lat. *republica*, che è tradotto normalmente nei volgarizzamenti 'di prima fase' con *comune* o *signoria*, e poi nel corso del XIV secolo, nei volgarizzamenti 'di seconda fase', comincia ad essere reso con il prestito diretto *repubblica*). Ma mai questo assunto è stato dimostrato attraverso studi analitici per singoli àmbiti semantici.

Per quella diatopica, dovrebbe essere possibile, su base linguistica, comparare come diversi volgarizzatori, appartenenti ad ambienti culturali distinti sul piano geo-

(e della sua base *insidiae*) con il prestito diretto suggerisce che il lemma *insidioso* non fosse ancora pienamente integrato nel sistema linguistico, o almeno lo era ma in una posizione periferica, lontana dall'uso. Un ragionamento analogo varrà per *incauto* come resa del lat. *incautus* (cf. § 3).

grafico, abbiano operato, spesso alle prese con lo stesso testo classico (si pensi per es. al Valerio Massimo messinese di Accurso confrontato con la tradizione fiorentina).

3. Un esercizio sul lessico generico: la resa del lat. *incautus*

Proveremo qui a mostrare alcune delle potenzialità degli strumenti del *DiVo*, conducendo un esercizio non su un lemma 'sensibile' per lo studio della ricostruzione dell'immagine mentale della Roma antica da parte della cultura medievale, ma su un lemma che appartiene al lessico generico: il lat. *incautus*. Partiremo però da alcune osservazioni 'd'eccezione', quelle dedicate ai prefissati in *in-* con valore negativo da parte dei deputati fiorentini nell'àmbito dell'analisi e revisione del *Decameron*, sotto la guida di Vincenzio Borghini[8]:

> Et qui, da che sì buona occasione ne invita, veggendo quanto s'ingannino alcuni che credono che la lingua nostra, come già si è più volte detto, si governi con le regole della latina, o, che è peggio, sia una latina corrotta et imbastardita, et che perciò *in* a noi, sì come a' Romani fa quasi sempre, importi *privatione*, ingannati da alcuni nomi che qualche volta habbiamo presi in prestanza da loro et poi ritenuti per nostri, o che i volgarizzatori per qualche occasione ci hanno introdotti et ci si sono poi accasati, come *indotto*, *incredibile*, *incauto* etc. sarà bene avvertire i men pratichi (che gli altri lo sanno troppo bene) che la bisogna sta tutto altrimenti, e che *in* di sua propria natura a noi sempre aggiugne dove ei si appicca, et non mai priva o toglie; che a questo ci serve il *dis* et la *s* et talvolta la *mis*, sì come in *inasprire*, *impetrare*, *impigrire*, *invelinire*, *invogliare*, *ingiardinato*, et in mille altri si vede, che volendo dire il contrario si dice *disasprò*, *spietrò*, *spigrire*, *svelinire*, *svogliato*. Ma l'uso sopradetto, e che col tempo ha preso forza, di servirsi di molte di queste voci pure latine et fatte al modo latino, […], han fatto credere che sia questo nostro modo naturale, che è accattato. Et si vede in que' primi tempi che fuggivano a lor potere questa compositione, come strana et nuova alli orecchi di quella età […] et così si mostrerebbe che questi *infortunato*, *incredibile*, *inestimabile*, et altri tali, sono accettati et con tempo divenuti nostri per uso, non per natura.

Ci soffermeremo solo su un punto, rispetto a osservazioni che meriterebbero ben altro approfondimento: «si vede in que' primi tempi che fuggivano a lor potere questa compositione». Il *corpus CLaVo* permette di verificare facilmente questo assunto lanciando una ricerca per le forme del lat. *incautus* (Fig. 1).

[8] Si cita da Chiecchi (2001, 248-249). Per un'analisi del passo, nel quadro della specificità della documentazione risalente ai volgarizzamenti, cf. Guadagnini (2013, 64).

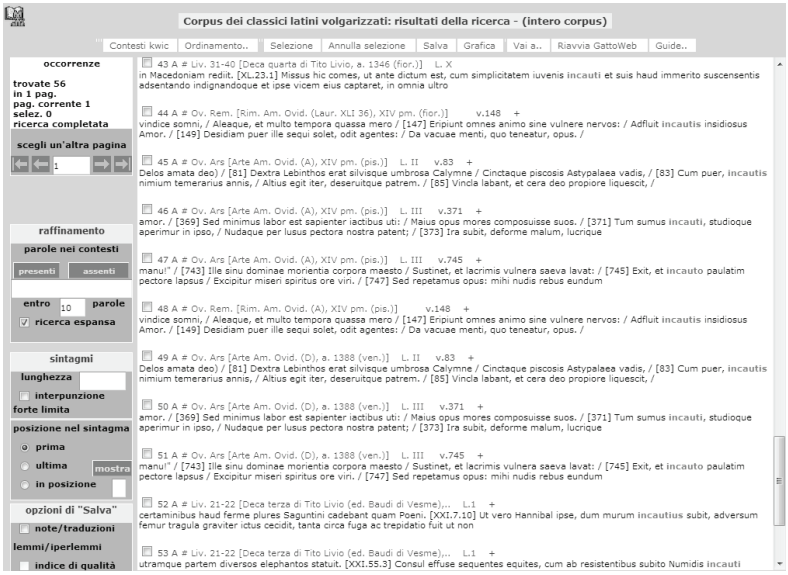


Fig. 1

Dall'estrazione dei contesti emerge che la resa traduttiva per prestito diretto è di norma evitata, soprattutto nei testi più antichi, dove è preferito di gran lunga il calco semantico, secondo due diverse tipologie:

– locuzione formata da *non* + aggettivo:

(7) …opponendosi a pericoli cum *non* bene *proveduta* baldança, da' suoi dogi fue morto. (Bono Giamboni, *Orosio* (ed. Matasci), a. 1292 [fior.], L. VII, cap. 34) / cf. «*incauta* petulantia periculis sese offerens, a ducibus eius occisus est» (Oros., *Hist*., VII, 29, 5)

(8) Ella disse, e con *non scaltrito* petto, a poco a poco trascorso lo spirito ne la faccia del misero marito è tolto via. (*Arte Am. Ovid.* (B), a. 1310/13 [fior.], L. III) / cf. «Exit, et *incauto* paulatim pectore lapsus / Excipitur miseri spiritus ore viri» (Ov. *Ars am*., III, 45-46)

(9) Ma che saranno queste a Ulisse? lo quale ciò ch'egli fae, lo fa celatamente, e sempre disarmato; e con furti inganna lo *non proveduto* nimico? (Simintendi, *Metamorfosi* volg. (II), a. 1333 [tosc.], L. XIII, cap. [vv. 1-127]) / cf. «et furtis *incautum* decipit hostem?» (Ov. *Met*., XIII, 104)

(10) …cioè d'essere temuto dal *non proveduto* nemico. (*Lucano* volg. (ed. Marinoni), 1330/40 [prat.], L. IV, cap. [vv. 694-747]) / cf. «hoc solum *incauto* metuentis ab hoste, timeri» (*Luc*., IV, 719)

(11) …e lo guarzone per li *non guardevili* anni troppo presunturoso, fe' pió alto sua via e lassó 'l padre. (*Arte Am. Ovid.* (A), XIV pm. [pis.], L. II) / cf. «incautis nimium temerarius annis» (Ov. *Ars am*., II, 83)

(12) En quell'ora nu' semo *non savii* e avrimoçe in lo studio, e li nostri petti è manifesti nudi per li çuoghi. (*Arte Am. Ovid.* (D), a. 1388 [ven.], L. III) / cf. «Tum sumus *incauti*, studioque aperimur in ipso, / Nudaque per lusus pectora nostra patent» (Ov. *Ars am*., III, 371-372)

– con prefisso con valore negativo (*dis-* o *s-*):

(13) Allora siamo *disaveduti* e in quello studio n'apriamo e li nostri petti si mostrano nudi per li giuochi. (*Arte Am. Ovid.* (A), XIV pm. [pis.]) / cf. «Tum sumus *incauti*, studioque aperimur in ipso, / Nudaque per lusus pectora nostra patent» (Ov. *Ars am.*, III, 371-372)

(14) …Telamon lo seguita; e *disaveduto* per lo studio dello andare, ritenuto inchinevole dalla barba d'uno albore, cadde. (Simintendi, *Metamorfosi* volg. (II), a. 1333 [tosc.], L. VIII, cap. [vv. 267-444]) / cf. «studioque *incautus* / eundi pronus ab arborea cecidit radice retentus» (Ov. *Met.*, VIII, 378-379)

(15) Sempronio consolo, con ciò fosse cosa che i cavalieri Romani, sparti e seguitanti, subitamente e *sproveduti* fossero da' Numidi ricevuti… (*Deca terza di Tito Livio* (ed. Baudi di Vesme), L. I-II, XIV [tosc.], L. I, cap. 75) / cf. «cum ab resistentibus subito Numidis *incauti* exciperentur» (*Liv.*, XXI, 55, 3)

La resa traduttiva con calco semantico si può rintracciare anche all'interno di dittologie sinonimiche, secondo una soluzione ben frequente nei volgarizzamenti (qui con lo schema 'traducente volgare + calco')[9]:

(16) Allora siamo *semplici e non scaltriti* e manifestianci in quello studio, e il nostro petto si manifesta ignudo per li giuochi… (*Arte Am. Ovid.* (B), a. 1310/13 (fior.), L. III) / cf. «Tum sumus *incauti*, studioque aperimur in ipso, / Nudaque per lusus pectora nostra patent» (Ov. *Ars am.*, III, 371-372)

(17) …e ora sono *più assicuri e meno proveduti* che non sogliono per la vittoria ch'elli hanno avuta. (Filippo da Santa Croce, *Deca prima di Tito Livio*, 1323 [tosc.], [V.44]) / cf. «nunc ab secundis rebus magis etiam solito *incauti*» (*Liv.*, V, 44, 6)

In altri casi i volgarizzatori ricorrono a riformulazioni volgari, con una perifrasi (una subordinata temporale in (18), una subordinata relativa in (19)-(20)):

(18) E però, a ciò che voi non siate ingannati, sappiate ch'egli non ha mica la guerra lasciata, sì com'egli s'infigne, ma egli si guarda suo punto per assalirvi subitamente, *quando meno ve ne guarderete*. (Filippo da Santa Croce, *Deca prima di Tito Livio*, 1323 [tosc.], [I.53]) / cf. «et per occasionem eum *incautos* invasurum» (*Liv.*, I, 53, 7)

(19) …uscì subitamente, e percosse a' nemici *che di ciò non si prendevano guardia*… (Filippo da Santa Croce, *Deca prima di Tito Livio*, 1323 [tosc.], [III.5]) / cf. «in *incautum* hostem decumana porta erupit» (Liv., III, 5, 5)

(20) E quello Pigmaleon, impio e ceco dell'amore dell'auro, occultamente con ferro occide Sicheo *che non si guardava* anzi all'altare… (Ciampolo degli Ugurgieri, *Eneide* volg., XIV t.-q. d. [sen.]) / cf. «ille Sychaeum / impius ante aras atque auri caecus amore / clam ferro *incautum* superat» (*Aen.*, I, 348-350)

– o con un equivalente volgare (cf. anche (30), avanti):

(21) …allora quando il matto garzone Ycaro di *sempice* etade fece più alto viaggio e lascioe il padre. (*Arte Am. Ovid.* (B), a. 1310/13 [fior.], L. II) / «Cum puer, *incautis* nimium temerarius annis, / Altius egit iter, deseruitque patrem» (Ov. Ars am., II, 83-84)

La soluzione con il prestito *incauto* è attestata solo nei volgarizzamenti più tardi, che tendono a immettere numerosi latinismi:

[9] Per una proposta di classificazione tipologica delle dittologie, cf. Guadagnini (2009, 17-20).

(22) Ma Oreste esendo infiammato per grande amore de la sua moglie, tolta a lui, istimolato dalle furie dell'operazioni sue scellerate, uccise Pirro *incauto* agli altari del Padre. (Ciampolo degli Ugurgieri, *Eneide* volg., XIV t.-q. d. [sen.], L. III) / cf. «Orestes / excipit *incautum* patriasque obtruncat ad aras» (*Aen*., III, 331-332)

(23) Il quale conciofossecosaché la simplicità dello *incauto* giovane con li suoi inganni occupasse… (*Deca quarta di Tito Livio*, a. 1346 [fior.], [X.23]) / cf. «simplicitatem iuvenis *incauti*» (*Liv*., XL, 23, 1)

La posizione del latinismo *incauto* alla periferia del sistema linguistico dell'italiano antico è confermata anche da un'occorrenza in cui compare una chiosa interlineare con la funzione di rendere più comprensibile un termine che evidentemente non rientrava nell'uso:

(24) E lo spirito iscorrente a pogo a pogo dal corpo *incauto* è rapito in del viso del misero marito. (*Arte Am. Ovid*. (A), XIV pm. [pis.], L. III) / cf. «Exit, et *incauto* paulatim pectore lapsus / Excipitur miseri spiritus ore viri» (Ov. *Ars Am*., III, 745-746)

(25) incauto [*interl*. che non si sa guardare] (*Chiose interl. a Arte Am*. (A), XIV pm. [pis.])

La presenza di più volgarizzamenti o redazioni dello stesso volgarizzamento permette un confronto tra testi diversi e quindi anche tra rese traduttive diverse. Negli ess. troviamo sintetizzate le tipologie illustrate sopra, tranne quella per prestito diretto (calco semantico in (27), (29), riformulazione attraverso equivalente volgare (30) o perifrasi (28)):

(26) …Adfluit *incautis* insidiosus Amor. (Ov. *Rem*., 148)

(27) …e ll'amore pieno di aguati abonda ne li *disaveduti*. (*Rim. Am. Ovid*. (B), 1310/13 [fior.])

(28) …l'Amor, che sta in guato, incontanente viene *a chi in questo modo non si guarda*. (*Rim. Am. Ovid. (Laur. XLI 36)*, XIV pm. [fior.])

(29) …l'amor pieno di guati è presente ai *non guardinghi*. (*Rim. Am. Ovid*. (A), XIV pm. [pis.])

(30) …l'amore aguatatore abonda a' *matti*. (*Rim. Am. Ovid*. (Bd), XIV/XV [tosc.])

Nella tabella seguente raccogliamo invece una prima documentazione sintetica per i traducenti del lat. *incautus*, senza indicazioni sulla provenienza testuale degli esempi.

prestito	calco	dittologia sinonimica	equivalente volgare	perifrasi	chiosa
incauto	non scaltrito non provveduto non guardevole non guardingo non savio non cauto disavveduto sprovveduto	semplice e non scaltrito non scaltrito e non provveduto più assicuro e meno provveduto	semplice matto	che non si guardava a chi in questo modo non si guarda quando meno ve ne guarderete innanzi che di loro si fossero avveduti che di ciò non si prendevano guardia	che non si sa guardare

Tab. 2

È evidente che un'analisi dei traducenti dei prefissati latini in *in-* è ancora da fare e che solo uno spoglio ampio della documentazione italiano antica potrà garantire risposte dettagliate ed esaurienti, ma il completamento di strumenti come il *corpus DiVo* e il *corpus CLaVo* consente almeno d'immaginare l'avvio di studi simili, che prima rientravano solo nei *desiderata* a causa dell'onerosità di spogli manuali sul volgare e sul latino. Insomma, dall'inesauribilità delle possibilità linguistiche alla tangibilità dei fatti linguistici, ora illuminati (o illuminabili) da nuovi strumenti.

Firenze, Istituto Opera del Vocabolario Italiano (CNR) Diego DOTTO

Bibliografia

Artale, Elena, 2003. «I volgarizzamenti del corpus TLIO», *BOVI* 8, 299-377.

Artale, Elena / Guadagnini, Elisa / Vaccaro, Giulio, 2010. «Per una bibliografia dei volgarizzamenti dei classici (il Corpus DiVo)», *BOVI* 15, 309-366.

Base de civilisation romaine (XIIe-XVe s.): Duval, Frédéric (ed.), *Base de civilisation romaine (XIIe-XVe s.)*, CNRTL CNRS-ATILF. ‹www.cnrtl.fr/lexiques/civirom/›.

Beltrami, Pietro. G., 2010, «Lessicografia e filologia in un dizionario storico dell'italiano antico», in: Ciociola, Claudio (ed.), *Storia della lingua italiana e filologia. Atti del VII Convegno ASLI (Pisa-Firenze, 18-20 dicembre 2008)*, Firenze, Cesati, 235-248.

Bibliografia dei volgarizzamenti: Artale, Elena (ed.), *Bibliografia dei volgarizzamenti [del corpus TLIO]*. ‹tlio.ovi.cnr.it/BibVolg/›.

Chiecchi, Giuseppe (ed.), 2001. *Le annotazioni e i discorsi sul 'Decameron' del 1573 dei deputati fiorentini*, Roma, Antenore.

corpus CLaVo: Burgassi, Cosimo / Dotto, Diego / Guadagnini, Elisa / Vaccaro, Giulio (ed.), *Corpus dei Classici Latini Volgarizzati*. ‹clavoweb.ovi.cnr.it/›.

corpus DiVo: Burgassi, Cosimo / Dotto, Diego / Guadagnini, Elisa / Vaccaro, Giulio (ed.), *Corpus del Dizionario dei Volgarizzamenti*. ‹divoweb.ovi.cnr.it›.

corpus OVI: Artale, Elena / Larson, Pär (ed.), *Corpus OVI dell'Italiano antico*. ‹gattoweb.ovi.cnr.it›.

DiVo DB: Guadagnini, Elisa / Vaccaro, Giulio (ed.), *DiVo – Bibliografia filologica*. ‹tlion.sns.it/divo›.

Duval, Frédéric, 2006. «Pour la révision des mots de civilisation romaine du Trésor de la langue française (informatisé)», in: Buchi, Eva (ed.), *Actes du Séminaire de méthodologie en étymologie et histoire du lexique* (Nancy/ATILF, année universitaire 2005/2006), Nancy, ATILF (CNRS/Université Nancy 2/UHP). ‹atilf.fr/atilf/seminaires/Seminaire_Duval_2006-11.pdf›.

Duval, Frédéric, 2008. «Sémiotique des mots de civilisation romaine en français médiéval», *VR* 67, 84-99.

Folena, Gianfranco, 1991 [1973]. «Volgarizzare» e «tradurre», Torino, Einaudi.

Guadagnini, Elisa (ed.), 2009. «*La Rectorique de Cyceron*» tradotta da Jean d'Antioche. Edizione e glossario, Pisa, Edizioni della Normale.

Guadagnini, Elisa, 2013. «Notizie dal DiVo. Parole tradotte e lessicografia dell'italiano», in: Larson, Pär / Squillacioti, Paolo / Vaccaro, Giulio (ed.), «Diverse voci fanno dolci note». *L'Opera del Vocabolario Italiano per Pietro G. Beltrami, Alessandria*, Edizioni dell'Orso, 59-70.

Guadagnini, Elisa / Vaccaro, Giulio, 2011. «'Nom de pays: le nom…' Parole, paesi e popoli nel Corpus DiVo», in: Lubello, Sergio (ed.), *Volgarizzare, tradurre, interpretare nei secc. XIII-XVI. Atti del Convegno internazionale di studio. Studio, Archivio e Lessico dei Volgarizzamenti Italiani (Salerno, 24-25 novembre 2010)*, Strasbourg, Editions de linguistique et de philologie, 267-281.

Guadagnini, Elisa / Vaccaro, Giulio, 2012. «Il marziobarbulo e il laticlavio. Il lessico dei volgarizzamenti dei classici dal cantiere del DiVo (Dizionario dei volgarizzamenti)», in: Ferreri, Silvana (ed.), *Lessico e lessicologia. Atti del XLIV congresso internazionale di studi della Società di Linguistica Italiana (Viterbo, 27-29 settembre 2010)*, Roma, Bulzoni, 2012, 435-447.

Lippi Bigazzi, Vanna (ed.), 1987. *I volgarizzamenti trecenteschi dell'«Ars amandi» e dei «Remedia amoris»*, Firenze, Accademia della Crusca, 2 vol.

Miroir des classiques: Duval, Frédéric / Vielliard, Françoise (ed.), *Miroir des classiques*. ‹elec.enc.sorbonne.fr/miroir/›.

Segre, Cesare (ed.), 1953. *Volgarizzamenti del Due e Trecento*, Torino, Utet.

TLIon: Ciociola, Claudio (ed.), *TLIon – Tradizione della letteratura italiana online*. ‹www.tlion.it›.

Le discours définitionnel comme indice pour l'analyse de phraséologismes. Étude menée sur les *Curiositez françoises* (1640) d'Antoine Oudin.

1. Introduction

Les études portant sur la définition, tant sur ses aspects fonctionnels que théoriques, se sont multipliées ces dernières années. Cependant, les travaux consacrés à la définition dans les dictionnaires anciens restent assez peu nombreux (notons les excellents travaux de Quemada 1968, Wooldridge 1977 et de Petrequin 2009), tout comme ceux relatifs aux procédés définitionnels appliqués aux phraséologismes (Rey 1973). Leur analyse est pourtant riche d'informations pour le lexicologue. En effet, nous considérons que les stratégies définitionnelles mises en place par un lexicographe nous disent quelque chose du sens et du fonctionnement du signe en entrée. L'étude métalexicographique s'avère dès lors particulièrement intéressante pour l'appréhension de phraséologismes appartenant à un état de langue ancien pour lequel les locuteurs compétents et les situations de contrôle/d'expérimentation font défaut.

À partir de cette hypothèse de travail, nous avons entrepris l'étude du discours définitionnel dans les *Curiositez françoises* (1640) d'Antoine Oudin. Celui-ci, polyglotte, était traducteur et interprète du roi Louis XIII. Son dictionnaire possède plusieurs spécificités. Destiné aux étrangers, il peut être qualifié de spécialisé, en ce sens qu'il recueille un vocabulaire particulier : des curiosités du français souvent qualifiées de vulgaires. Oudin montre qu'un vaste matériel linguistique existe à côté de la langue normée. Une autre spécificité de cet ouvrage relève de la diversité des unités formant la nomenclature, qui comporte aussi bien des unités phraséologiques que des unités simples.

Nous présenterons, dans cet article, les premiers résultats de notre recherche[1]. Après avoir posé le cadre théorique en précisant ce que nous entendons par *définition* (2), nous analyserons la présentation matérielle du champ définitionnel au sein de la microstructure du dictionnaire (3). Ensuite, nous établirons une typologie des différents procédés définitionnels, en distinguant les divers connecteurs reliant l'entrée à la définition (4). Enfin, nous étudierons plus précisément le discours définitionnel des séquences figées phrastiques, qui sont souvent considérées aux marges du lexique (5).

[1] Ces premiers résultats sont basés sur l'analyse approfondie des articles des lettres *A, B, C* et sur quelques coups de sonde réalisés dans l'ensemble du dictionnaire.

2. Cadre théorique : la définition

Selon Rey-Debove (1971, 180), il existe deux acceptions du terme *définition*, qui peut être compris soit comme l'action de définir, soit comme l'énoncé qui explicite le contenu d'un mot. C'est dans ce second sens que nous l'emploierons ici. La définition constitue dès lors le second membre d'une prédication définitionnelle totale dont le sujet est l'entrée. Le discours définitionnel sera appréhendé comme la mise en relation d'un 'definiendum' (l'entrée) et d'un 'definiens' (la définition proprement dite).

L'étude du discours définitionnel dans un dictionnaire ancien, en l'occurrence dans les *Curiositez françoises* (1640), nécessite de ne pas se limiter à la conception moderne de ce que doit ou devrait être aujourd'hui une définition. Les procédés définitionnels mis en place par le lexicographe doivent être étudiés en tenant compte de la tradition de pensée dans laquelle il s'inscrit et des outils qu'il a à sa disposition. Selon Rey-Debove (1997), lorsque l'on réalise une analyse des procédés définitionnels dans les dictionnaires du 17e siècle, il faut avoir une conception large de la définition. Dans son étude portant sur la métalangue dans les dictionnaires de cette époque, celle-ci comprend comme discours définitionnel « tout discours qui informe sur le sens » (Rey-Debove 1997, 315). Quemada (1968, 391-392) considère, quant à lui, que l'acception lexicographique du terme *définition* n'apparaît que dans la seconde moitié du 18e siècle : « Les auteurs de dictionnaires n'ont eu à leur disposition ni méthodes ni procédés bien déterminés pour élaborer les définitions, et ils n'avaient peut-être pas, de surcroît, une idée très nette des proportions des problèmes soulevés. Le mot *définition* appliqué à la lexicographie n'est lui-même jamais saisi dans toute son étendue avant le milieu du 18e siècle. »

Cependant, même si les méthodes et procédés définitionnels ne sont pas explicitement identifiés et déterminés à cette époque, Quemada (1968, 417) souligne par ailleurs que, dès les premiers répertoires du 17e siècle, des procédés définitionnels apparaissent et semblent se différencier selon les catégories grammaticales auxquelles ils sont appliqués : « Certains procédés s'attachent de façon préférentielle à telle division traditionnelle des parties du discours, en dépit des divergences d'un même terme, et bien que l'impossibilité de concevoir une normalisation au niveau de l'ensemble de la catégorie soit entérinée. » Dès lors, même s'il est difficile, voire impossible, d'arriver à établir une relation univoque entre un procédé définitionnel et une catégorie grammaticale, des tendances peuvent être dégagées. Ceci tient sans aucun doute au fait que les rédacteurs de dictionnaires du 17e siècle ont, quoi qu'on ait dit, une certaine conception de leur activité et des stratégies définitionnelles qu'ils mettent en place. Celles-ci, parce qu'elles sont choisies et élaborées par le lexicographe afin de cerner au mieux le sens des unités, sont révélatrices de la nature des unités décrites, notamment de la manière dont elles fonctionnent selon leur appartenance catégorielle. L'étude du discours définitionnel d'un dictionnaire ancien prend ici tout son sens.

3. La présentation matérielle du champ définitionnel

Avant d'évoquer les procédés définitionnels mis en place par Oudin, il s'agit de délimiter, au sein de la microstructure, le champ définitionnel. Il ne saurait être question d'envisager ici tous les cas de figure qui se présentent dans les *Curiositez*. Nous nous contenterons de présenter les cas les plus fréquents.

Dans les dictionnaires modernes, la définition répond à certaines normes bien connues de présentation matérielle (Rey-Debove 1971, 180) : « elle se présente […] séparée de l'entrée (ne serait-ce que par l'information de catégorie grammaticale) et sans copule qui la relie à l'entrée ». Cette pratique n'est pas constante dans les dictionnaires du 17e siècle. Dans les *Curiositez*, la catégorie grammaticale ne fait pas partie de la microstructure du dictionnaire et ne peut donc jouer le rôle de séparateur entre l'entrée et la définition. 'Definiendum' et 'definiens' se distinguent avant tout par les caractères typographiques: chez Oudin, le premier est en romains, le second en italiques. Une ponctuation du type virgule ou point suit généralement l'entrée.

Dans la majorité des cas, la définition est introduite par un élément que nous appellerons *connecteur.* Le connecteur le plus fréquent est *i.*, abréviation mise pour 'id est'. Cette copule latine, ou bien sa variante 'hoc est', est attestée dans de nombreux ouvrages lexicographiques antérieurs aux *Curiositez* (nous en trouvons notamment des traces chez Nicot 1606) (cf. Petrequin 2009, 441).

– *piler. i. *manger.* vulg.

D'autres connecteurs sont possibles. Il peut s'agir d'une simple préposition, *pour,* d'une copule française, *c'est,* ou encore d'un verbe métalinguistique, *servir, dire*.

Outre ce type canonique, la définition peut se présenter sous une forme phrastique qui est comme apposée à l'entrée. Le discours définitionnel se présente sous la forme d'une phrase autonome qui comprend un sujet grammatical du type *on, le vulgaire,* etc. suivi du prédicat définitionnel. L'entrée est alors reprise dans la définition au moyen d'un métavocable du type *ce mot, ce quolibet,* ou bien par un pronom anaphorique *ceci, cela*. Nous appellerons ce type de définition *définition phrastique*.

– n'oubliez pas la confrairie des pourceaux, *d'autres disent*, le luminaire, *on se sert de ces mots lors que quelqu'un rotte*. vulg. (*s. v. confrairie*)

Dans les *Curiositez,* à chaque entrée du dictionnaire, correspond généralement une seule définition explicitant un sens particulier, figuré. Il arrive cependant qu'Oudin en joigne deux dans un même article. Soit elles sont juxtaposées et séparées par un simple signe de ponctuation, soit la deuxième définition est introduite par *item* ou par la copule française *c'est aussi.* Le lexicographe peut également introduire différents sens dans son discours lexicographique, sans marque systémique particulière, en précisant simplement le sens du 'definiendum' selon un sous-groupe de locuteurs particuliers (sous-groupe générationnel, sous-groupe défini suivant le sexe, etc.).

4. Les procédés définitionnels dans les Curiositez françoises

Nous avons désiré établir une typologie des procédés définitionnels utilisés dans les *Curiositez*. Pour ce faire, nous avons pris en compte des travaux existants (Rey-Debove 1971, Martin 1992, Petrequin 2009). Néanmoins, afin de rester le plus fidèle possible à la réalité observée, il nous a fallu forger de nouvelles catégories permettant de mettre en évidence les spécificités lexicographiques de ce dictionnaire.

4.1. La définition classique/philosophique

Par *définition classique/philosophique*, nous entendons les énoncés définitionnels formés d'un hyperonyme jouant le rôle d'incluant et de définisseurs spécifiques. L'incluant est considéré comme le définisseur générique de l'unité lexicale figurant en entrée. Les définisseurs spécifiques, quant à eux, ont un rôle discriminant : ils précisent les attributs sémiques qui permettent de distinguer un signe de tous les autres dépendant du même incluant. La définition classique/philosophique permet au lexicographe de décrire une réalité moins connue à partir d'une réalité plus connue. Une définition de ce type est souvent introduite dans les *Curiositez* par la copule latine abrégée *i.* ou par la copule française *c'est.* Dans quelques rares cas, elle n'est introduite par aucun connecteur. Par exemple, *marcher* joue le rôle d'incluant et est précisé par des sèmes spécifiques /viste/, /avec grâce/, /de travers/,...

– doubler le pas. i. *marcher viste.* (*s. v. doubler*)
– porter bien son bois, *Metaph.* i. *marcher avec grace, se desmarcher bien* (*s. v. marcher*)
– faire des ss quand on est yvre, i. *chanceler, marcher de travers.* (*s. v. ss*)

Lorsque l'unité en entrée est polylexicale, le lexème remplissant le rôle d'incluant peut être un des constituants de l'unité polylexicale elle-même. Ainsi, le 'definiens' reprend une partie du 'definiendum'.

– barbe d'Advocat qui croist par articles, vulg. *une barbe qui vient inégalement en quelques endroits du menton ou de la jouë.* (*s. v. barbe*)

Parmi ces définitions classiques/philosophiques, on peut distinguer les définitions dites approximatives selon la terminologie de Martin[2] (1992, 491). Dans ce cas, l'hyperonyme est accompagné par un élément relativisant du type *sorte de, espèce de.*

– vin bouru. i. *c'est une sorte de vin blanc, doux et trouble, que l'on ameine de Champagne.* (*s. v. vin*)

Ces énoncés définitionnels avec indicateur relativisant sont souvent imprécis. Cette imprécision se marque tant au niveau sémantique qu'au niveau syntaxique. Du

[2] R. Martin ne classe pas les définitions approximatives parmi les définitions hyperonymiques. Cependant, comme le dit G. Petrequin (2009, 491), ces énoncés définitionnels sont construits à partir d'un lexème qui est considéré par le lexicographe comme un archilexème qui joue le rôle d'un hyperonyme et est le support central de la définition.

point de vue syntaxique, dans certains articles, l'incluant peut ne pas être de la même classe que celle du 'definiendum'. Dans l'exemple suivant, *jouer* est défini par *jeu*.

– jouer à l'abbé, *c'est une sorte de jeu où il faut imiter celuy qui passe devant les autres en tout ce qu'il fait*. (*s. v. abbé*)

Du point de vue sémantique, il est fréquent que l'incluant ne soit pas affecté de définisseurs spécifiques.

– anguille de haye, *sorte de couleuvre.* (*s. v. anguille*)

Dans cet exemple, le lecteur peut se représenter grosso-modo l'animal dont il s'agit. L'emploi du relativiseur *sorte de* permet au lexicographe d'évoquer l'existence de sous-catégories sans donner davantage de précision.

4.2. Les définitions synonymique et par périphrase synonymique

La caractéristique essentielle de cette catégorie est de donner un équivalent du contenu sémantique de l'entrée sans avoir recours à un incluant et à des définisseurs spécifiques.

La définition synonymique, ou par lexème approchant, est un type de définition basé sur des équivalences de contenus entre des unités lexicales. Il s'agit d'une simple variante lexicale de l'entrée, explicitant le contenu de celle-ci, sous une forme non phrastique. Ce procédé définitionnel est assez fréquent dans la lexicographie : elle est la manière de répondre la plus naturelle à la question « qu'est-ce que x ? » Ce type de définition est introduit soit par *i.* ou par *pour.* Le connecteur *pour* est exclusivement employé avec des unités simples de grande fréquence d'emploi prises dans leur sens second et non dans leur sens premier habituel.

– une huistre. i. *un sot*.[3]
– rendre, *pour vomir.*

Deux grands types d'articles se rencontrent dans ce type définitionnel. Soit la définition se limite à un seul synonyme, soit elle en possède plusieurs afin de cerner par approximation le sens de l'unité en entrée.

– abbreuver d'un affaire. i. *informer, instruire.* (*s. v. abbreuver*)

Cette manière de faire témoigne de la prise de conscience par le lexicographe qu'un synonyme n'est jamais un équivalent sémantique exact. Outre le fait que la succession de synonymes employés comme 'definiens' permette de cibler plus précisément le sens du 'definiendum', elle peut également servir implicitement à préciser les différentes acceptions d'un lexème suivant son contexte d'emploi.

[3] Lorsque le *definiendum* est un nom (unité simple ou syntagme nominal), il arrive parfois qu'il soit précédé d'un article. Dans ce cas, il y aurait une sorte de figement ou du moins la traduction d'un emploi courant de l'unité nominale avec ce type d'article. Cela est explicite dans l'exemple suivant : « un pelaud. i. *un bon drolle ;* le pelaud. i. *le cul* ».

La définition par périphrase synonymique est basée, elle aussi, sur une équivalence de contenu mais, contrairement à la définition synonymique, elle se présente sous une forme périphrastique. Elle est introduite par la copule latine *i.*

– *joüer à l'esbahy. i. *faire l'estonné*. Item, *paroistre estonné*. (*s. v. joüer*)

Comme le montre l'exemple mentionné ci-dessus, les périphrases peuvent aisément être employées à la place du 'definiendum' (*il joüe à l'esbahy = il fait l'estonné, il paroist estonné*). Cependant, elles apparaissent comme des équivalents moins expressifs de l'unité en entrée.

4.3. Les définitions par spécification du contexte d'emploi et pragmatique

La pratique définitionnelle d'Oudin dans les *Curiositez* ne se limite pas à l'utilisation de périphrases de type hyperonymique ni de périphrases synonymiques. En effet, bon nombre de définitions ne se présentent pas sous la forme canonique 'incluant + définisseurs spécifiques' ni ne fonctionnent comme des équivalents sémantiques.

– *un bain qui chauffe, *c'est en esté lors que l'on sent une extreme chaleur et que l'air se couvre de nuages, et se prépare à la pluye*, vulg. (*s. v. bain*)
– faire un boudin, *c'est marier un homme Noble avec une riche roturière ; le mari fournit de sang, et la femme de graisse, qui s'entend de l'argent*. (*s. v. boudin*)

Plus longues que les périphrases synonymiques, ces périphrases définitionnelles ne peuvent être employées à la place du 'definiendum'. Elles semblent décrire plutôt la situation dans laquelle celui-ci se révèle être la bonne expression à employer. Dans le contexte où un homme noble marie son fils à une riche roturière, la formule adéquate s'avère être *faire un boudin* ; de même, c'est lorsque le temps est lourd et que la pluie ne va pas tarder qu'*un bain qui chauffe* apparaît comme l'expression qui convient. Dès lors, nous appellerons ce type de périphrase descriptive *définition par spécification du contexte d'emploi.* Pour ce procédé définitionnel, le lexicographe utilise comme connecteurs la copule française *c'est* ou bien son équivalente latine *i.*

D'autres connecteurs plus spécifiques indiquent clairement que c'est l'emploi du 'definiendum', ou même son bon emploi, dans la bonne situation, qui est visé par le lexicographe. Ces périphrases définitionnelles sont généralement introduites par un verbe métalinguistique *(se) servir, dire*. On peut aussi trouver la copule *c'est* suivie de *pour, quand, lorsque.*

– les pieces en sont bonnes, *cecy se dit lors que quelque ouvrage d'argent vient à se rompre, ou bien quelque viande*. (*s. v. piece*)
– on vous garde dans un petit pot à part, *celuy-cy sert pour refuser ce que l'on nous demande*. (*s. v. pot*)
– *vous l'aurez la semaine qui vient, elle n'est pas passée, *c'est pour refuser une chose que l'on nous demande. (s. v. semaine)*

Dans ces exemples, le 'definiendum' est pris comme un signe linguistique dont on se sert dans le discours. Les énoncés définitionnels répondent explicitement à la question « à quel usage social le terme défini est-il destiné ? » Parce qu'ils explicitent le 'definiendum' par son usage pragmatico-culturel, nous appellerons ce type particulier de définition par spécification du contexte d'emploi *définition pragmatique*.

Une typologie de ces définitions peut être proposée en fonction du type d'informations apportées sur l'emploi. Notons que ces informations ne sont pas exclusives les unes des autres. Plusieurs types définitionnels peuvent donc être présents dans une même glose définitoire. Toute périphrase par spécification du contexte d'emploi va décrire de manière générale la situation dans laquelle l'expression doit être employée. Cependant, certaines vont plus précisément décrire le locuteur ou l'allocutaire.

– je jettay mon bonnet par dessus les moulins, *le vulgaire se sert de ce quolibet lors qu'il ne sçait plus comme finir un recit*. (*s. v. bonnet*)
– *couvrez vous bagottier, i. *cela se dit à un niais qui tient son chapeau à sa main,* vulg. (*s. v. bagottier*)

Dans le premier exemple, la périphrase précise la situation dans laquelle le locuteur doit se trouver pour utiliser l'expression ; dans le second, elle définit l'allocutaire à qui peut s'adresser la formule présente en entrée. D'autres périphrases s'attachent à décrire la valeur illocutionnaire du 'definiendum', c'est-à-dire, selon les théories pragmatiques (cf. Bracops 2005), l'acte que l'on accomplit en disant quelque chose. Il peut s'agir d'une promesse, d'une menace, d'une excuse, etc.

– parole ne pue point, *on se sert de ces mots pour excuser une parole deshonneste*. (*s. v. parole*)

La forme 'verbe métalinguistique (*servir, dire*) + préposition *pour* marquant le but' est caractéristique des ces périphrases illocutionnaires.

Comme le montrent les divers exemples, les définitions par spécification du contexte d'emploi et plus particulièrement les définitions pragmatiques se prêtent parfaitement à expliciter les items appartenant à la catégorie des séquences phrastiques ou pouvant être assimilés à celles-ci. Ceci tient à l'autonomie discursive de ces unités : elles ne peuvent jouer le rôle d'intégrant (Benveniste 1966, 119-131).

5. Les définitions des unités phrastiques

Nous avons choisi d'examiner ici plus en détail les stratégies définitionnelles mises en place par le lexicographe pour les unités phrastiques. Comme nous l'avons déjà mentionné à travers notre typologie, les définitions par spécification du contexte d'emploi, et en particulier les définitions pragmatiques, semblent exclusivement employées pour les unités phrastiques. Même si nous avons déjà évoqué la raison principale pour laquelle de telles stratégies définitionnelles se prêtent particulièrement à expliciter ce type d'unités, il est intéressant de pousser plus loin l'étude afin de déterminer, d'une part, si le lexicographe opère une répartition claire entre différents

types de définitions centrées sur l'emploi et, d'autre part, si le lexicographe utilise d'autres procédés définitionnels pour cerner le sens des unités phrastiques. L'intérêt est d'analyser la relation qui existe entre les choix lexicographiques et le type d'unité phrastique en entrée.

Les cas où le lexicographe opte pour une définition pragmatique sont fréquents. Il n'est pas nécessaire de fournir de nombreux exemples afin de se rendre compte du type de phrases présent alors en entrée. Il s'agit de phrases codées inscrites dans la mémoire des locuteurs. Dans certains cas, le sujet générique de la glose définitionnelle rend explicite leur aspect conventionnel.

– le diable s'en pende, *on se sert de ces mots, lors qu'on a regret à quelque chose, ou que quelque mal est arrivé. (s. v. diable*)

Plus précisément, ces phrases figées, appartenant à la langue, possèdent un sens événementiel, épisodique. L'emploi de telles phrases renvoie à une situation particulière. Les pronoms personnels sujets (*je, nous, vous*) ainsi que les déterminants possessifs (*notre, votre,…*), fréquents dans ce type de phrases, s'actualisent dans la situation d'énonciation.

– si vous avez mal à la teste prenez du vin, *cela se dit en riant à une personne qui se plaint*. (*s. v. vin*)
– *j'aimerois autant donner ma fille à des voleurs. i. *cecy se dit en riant parmy les amis qui procedent familierement dans la maison d'autruy, et y font du desordre en se resjoüissant*. vulg. (*s. v. voleur*)

À la suite de Kleiber (1989, 244), nous qualifierons ces phrases d'*idiomatiques*. Celles-ci se caractérisent par le fait qu'elles s'inscrivent directement dans le système aspectuo-temporel dépendant du contexte d'énonciation. La dimension pragmatique, considérée comme accessoire par les grammairiens de Port-Royal[4], est ici centrale dans la définition de ce type d'unité et cela parce qu'il s'agit de phrases conventionnelles situationnelles.

Ce procédé définitionnel n'est utilisé qu'avec les phrases idiomatiques. Cependant, la relation entre ce type de 'definiendum' et ce type de 'definiens' n'est pas univoque. En effet, les phrases idiomatiques ne reçoivent pas toujours une définition pragmatique. Dans certains cas, la copule *i.* introduit une périphrase définitionnelle synonymique. Celle-ci se présente comme un équivalent de l'unité en entrée : l'une pouvant être employée à la place de l'autre. Cependant, l'unité en entrée et la périphrase se distinguent par le fait que la première est figée alors que la seconde ne l'est pas. La périphrase définitionnelle synonymique employée avec une phrase idiomatique est toujours un équivalent non figé qui possède un sémantisme plus transparent et qui fonctionne dès lors comme une explicitation du contenu de l'unité en entrée.

[4] Pour ces grammairiens (Arnauld / Nicole 1662, 112-113), dans la définition de mot, l'idée principale, vue comme la signification propre d'un mot, doit être distinguée d'autres idées accessoires, telles que la dimension pragmatique.

– portez vostre chandelle à un autre Saint. i. *adressez vous à une autre personne*. (*s. v. chandelle*)

Définition pragmatique et définition par périphrase synonymique peuvent être employées conjointement. Le lexicographe distingue, au moyen de connecteurs différents et de la ponctuation, les deux définitions complémentaires se centrant chacune sur une dimension particulière du signe en entrée: la dimension sémantique et la dimension pragmatique.

– *le Diable soit chicheté. i. *faisons bonne chere ; cela se dit lors qu'on est en train de se bien traitter.* (*s. v. chicheté*)

À côté de ces phrases idiomatiques, le lexicographe recueille des phrases figées que l'on identifie aisément comme des proverbes métaphoriques, certains étant encore en usage actuellement.

– *chat eschaudé craint l'eau froide. i. *qui a souffert un dommage craint à y retomber.* (*s. v. chat*)

Inscrites, elles aussi, dans la langue, ces phrases possèdent une structure formelle particulière (rythme binaire, moule syntaxique typique, cf. Mejri 1997) et sont caractérisées par leur généricité. Celle-ci repose sur la perte d'ancrage référentiel et implique l'expression d'une propriété typique du genre ou, si l'on préfère, d'une vérité générale. C'est ce caractère qui distingue les phrases proverbiales des phrases idiomatiques. Lorsque le 'definiendum' est une unité phrastique de type proverbial, le lexicographe n'opte jamais pour une définition pragmatique mais pour une périphrase introduite par le connecteur *i.* Celle-ci explicite le sens conventionnel et se caractérise par une structure syntaxique calquée sur celle du 'definiendum'. Cette similitude formelle souligne le lien qui existe entre le principe explicatif général transmis par le sens conventionnel et l'évidence concrète fournie par le sens compositionnel. Ce lien, selon Tamba (2000, 115), constitue l'originalité sémantique du proverbe : « La généricité du proverbe apparaît en conséquence comme jouant sur deux tableaux : celui de la formule proverbiale d'une part et de la paraphrase définitoire d'autre part. Ces deux organisations génériques sont indépendantes, irréductibles l'une à l'autre mais coopèrent, chacune à sa façon, à la constitution du sens proverbial. »

– *à bon chat bon rat. i. *à un fascheux ou mauvais un autre qui luy peut resister.* vulg. (*s. v. chat*)
– *chat qui a accoustumé de prendre des souris ne s'en peut tenir. i. *un meschant qui a pris une mauvaise habitude la quitte difficilement*. vulg. (*s. v. chat*)

Selon notre typologie, nous pouvons rattacher ce procédé définitionnel à la catégorie des définitions par spécification du contexte d'emploi. En effet, le lexicographe, en énonçant le principe explicatif général, détermine les situations particulières hétérogènes auxquelles le proverbe peut être appliqué. Le locuteur qui emploie un proverbe et l'applique à une situation particulière reconnaît que celle-ci relève d'une raison générale admise proverbialement. Ainsi, c'est dans les situations dépendant

du principe général selon lequel «un méchant qui prend une mauvaise habitude la garde» que *chat qui a accoustumé de prendre des souris ne s'en peut tenir* se révèle être la bonne expression à employer. La généricité inscrite dans le proverbe invite le lexicographe à éviter une définition pragmatique qui serait trop situationnelle.

Ces analyses montrent que, même si Oudin n'emploie pas une terminologie précise comme nous le faisons aujourd'hui en distinguant les proverbes des phrases idiomatiques, il cerne la différence de fonctionnement de ces deux types d'unités phrastiques et opte pour des procédés définitionnels révélateurs de celle-ci.

6. Conclusion

Les premiers résultats de notre étude de la pratique définitionnelle montrent qu'Oudin a réussi ce difficile exercice qui consiste à expliciter le sens des lexèmes d'une langue et tout particulièrement celui des unités phraséologiques. Elle se révèle riche, tant pour l'évaluation de la qualité du travail mené par le lexicographe que pour la compréhension des unités décrites dans le dictionnaire. L'intérêt tout particulier porté aux unités phrastiques nous permet de percevoir concrètement le postulat de Quemada (1968) sur lequel nous appuyons notre étude : au 17e siècle, les procédés définitionnels se différencient suivant le statut du 'definiendum'.

La typologie que nous avons entrepris de dresser de ces procédés, basée notamment sur le type de connecteur, montre que le lexicographe opte pour des stratégies définitionnelles ciblées en fonction de l'unité à définir et qu'il n'hésite pas à prendre en compte la dimension pragmatique, laquelle apparaît dès lors comme une composante du sens. En donnant une place importante à celle-ci, il s'oppose à une tradition selon laquelle il est inutile d'introduire, dans la description sémantique d'une unité, une mention quelconque de la valeur pragmatique de son énonciation. Dans les *Curiositez françoises,* le discours définitionnel est un discours sur la signification des signes mais aussi, bien souvent, sur leur emploi. Ces deux aspects ne sont pas confondus par le lexicographe qui privilégie soit l'un soit l'autre, voire les deux, suivant la nature de l'unité qu'il traite.

Université de Liège Claire DUCARME

Références bibliographiques

Arnauld, Antoine / Nicole, Pierre, 1662. *La logique ou l'art de penser, contenant, outre les régles communes, plusieurs observations nouvelles, propres à former le jugement,* Paris, Savreux.

Benveniste, Émile, 1966. *Problèmes de linguistique générale [1],* Paris, Gallimard.

Bracops, Martine, 2005. *Introduction à la pragmatique,* Bruxelles, de Boeck.

Kleiber, Georges, 1989. «Sur la définition du proverbe», in : Greciano, Gertrud (ed.), *Europhras 88. Phraséologie contrastive*, Strasbourg, Faculté des sciences humaines, 233-252.

Martin, Robert, 1992[2]. *Pour une logique du sens,* Paris, P.U.F.

Mejri, Salah, 1997. *Le figement lexical*, Tunis, Publications de la Faculté des Lettres de Manouba.

Nicot, Jean, 1606. *Thresor de la langue francoyse, tant ancienne que moderne*, Paris, David Douceur.

Oudin, Antoine, 1640. *Curiositez françoises, pour supplément aux dictionnaires ou recueil de plusieurs belles propriétez, avec une infinité de proverbes et quolibets, pour l'explication de toutes sortes de livres,* Paris, Antoine de Sommaville.

Petrequin, Gilles, 2009. *Le* dictionnaire françois *de P. Richelet (Genève, 1679/1680). Étude de métalexicographie historique,* Leuven, Peeters.

Quemada, Bernard, 1968. *Les dictionnaires du français moderne 1539-1863. Étude de leur histoire, leurs types et leurs méthodes,* Paris, Didier.

Rey, Alain, 1973. « La phraséologie et son image dans les dictionnaires de l'âge classique », *Mélanges à Paul Imbs. Travaux de linguistique et de littérature* 11/1, 97-107.

Rey-Debove, Josette, 1971. *Étude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains,* La Haye/ Paris, Mouton.

Rey-Debove, Josette, 1997. *Le métalangage.* Paris, Armand Colin.

Tamba, Irène, 2000. « Formules et dire proverbial », *Langages* 139, 110-118.

Wooldridge, Terence Russon, 1977. *Les débuts de la lexicographie française. Estienne, Nicot et le* Thresor de la langue francoyse (1606), Toronto/Buffalo, University of Toronto.

Francesco Valentini (1789 – 1862), un precursore della moderna lessicografia italo-tedesca

1. Introduzione

La storia della lessicografia italiana concede poco spazio ai dizionari bilingui: sembrano non far parte a pieno diritto né della lessicografia dell'italiano, né di quella dell'altra lingua. In più, come dizionari dell'uso, sono considerati poco scientifici, e di conseguenza studiati relativamente poco. Attraverso l'analisi di un esempio concreto dell'Ottocento, l'opera lessicografica italo-tedesca di Francesco Valentini (1789 – 1862), cercherò di mostrare come lo studio dei vocabolari bilingui possa invece contribuire alla storia della lessicografia italiana.

La maggior parte degli studi sui dizionari italo-tedeschi si è occupata finora degli 'Sprachbücher' veneziani del Quattrocento, opere pionieristiche di particolare interesse filologico, dialettologico, storico-culturale[1]. Per i secoli successivi si dispone soprattutto di studi di tipo panoramico, preziosi per la ricca bibliografia, per il collocamento delle singole opere sullo sfondo delle relazioni interculturali tra Italia e Germania e per i legami tra i vari dizionari[2]. Nei quadri storici mancano approfondimenti sull'Ottocento, secolo, com'è noto, di importanza fondamentale per lo sviluppo della lessicografia italiana e innovativo anche per quella bilingue. Un altro filone di ricerca è il settore della glottodidattica e della traduzione: ci si occupa soprattutto delle opere contemporanee, ci si concentra su aspetti metalessicografici e, partendo dai bisogni dell'utente, si analizza la funzione dei dizionari[3]. Approfondire gli studi storici e unire i due filoni di ricerca potrebbe risultare molto fecondo, non solo per conoscere meglio la storia dei dizionari bilingui in sé e lo sviluppo della lessicografia bilingue, ma anche da una prospettiva prevalentemente italianistica, per i seguenti motivi:

---

1 Cfr. Pausch 1972; Rossebastiano Bart 1971, 1977, 1983 e 1984; Giustiniani 1987.

2 Una bibliografia molto ricca sui dizionari a partire dal Quattrocento viene fornita dalla tesi di laurea non pubblicata di Bruna 1983; su questa si basa il delineamento della lessicografia bilingue italo-tedesca offerta da Bruna / Bray / Hausmann 1991. Per il Seicento cfr. Bray 1987 e 1988, per il Settecento Hausmann 1987.

3 Cfr. Hausmann 1977 (sui dizionari francesi, ma permettendo conclusioni per la lessicografia bilingue in generale); Marello 1989; HSK 5, vol. 3, art. 285-307.

- Si tratta di dizionari dell'uso, opere pratiche meno legate alla tradizione lessicografica italiana e al modello cruscante (benché questo, come si vedrà, serva come punto di partenza anche per i bilingui), che possono raccogliere parole e espressioni non registrate dai monolingui fino alla seconda metà dell'Ottocento con l'integrazione di unità dell'uso parlato, di termini tecnici e scientifici, e che possono fornire prime attestazioni e contribuire alla ricostruzione della storia delle parole;
- alcuni autori di dizionari bilingui non si limitano al lavoro pratico del lessicografo, ma assumono anche una posizione di spicco nella discussione lessicografica italiana. Con la loro prospettiva esterna – spesso si tratta di maestri di lingua che lavorano fuori d'Italia – e la loro conoscenza approfondita della lessicografia di altri paesi, fungono da innovatori per la produzione e la riflessione lessicografica italiana;
- nei dizionari bilingui si rispecchiano le relazioni internazionali tra l'Italia e altri paesi e il ruolo dell'italiano in Europa. Fino all'Ottocento, ad es., la parte italiano-tedesca dei dizionari è molto più sviluppata della parte tedesco-italiana, dato che l'italiano si studia in Germania, non viceversa[4]. Quanto al lessico, i bilingui permettono l'entrata di forestierismi, nonché possono svelare lacune lessicali in una delle due lingue.

Tenendo presente queste considerazioni, il contributo si prefigge di analizzare in maniera più approfondita il dizionario italiano-tedesco più importante dell'Ottocento prima dell'uscita del Rigutini / Bulle (1896-1900): il *Gran dizionario grammatico-pratico tedesco-italiano e italiano –tedesco* di un autore romano che trascorse la maggior parte della sua vita a Berlino, Francesco Valentini. L'opera fu pubblicata presso la casa editrice Barth a Lipsia tra il 1831 e il 1836 in quattro volumi, per un totale di 8180 colonne e oltre 2700 pagine. Spicca per la sua originalità e si può considerare, dopo un confronto con le opere preesistenti, il precursore di una lessicografia italo-tedesca più matura e adeguata alle aspettative della nuova cultura europea dell'Ottocento. Bruna / Bray / Hausmann lo considerano un punto di svolta per la lessicografia italo-tedesca (cfr. 1991, 3016).

2. Francesco Valentini

2.1. Vita e attività

Prima di entrare nel merito del dizionario stesso, ritengo opportuno presentare il suo autore e la sua attività a Berlino, così da inquadrare meglio la sua prassi lessicografica[5].

---

[4] Cfr. Bruna / Bray / Hausmann (1991, 3016). Nel primo dizionario italiano-tedesco vero e proprio, il *Dictionarium Teutsch-Italiänisch, und Italiänisch-Teutsch* di Levinus Hulsius, pubblicato nel 1605, per dare un esempio, la parte italiano-tedesca comprende 322, la parte tedesco-italiana soltanto 165 pagine.

[5] Punto di partenza per la ricostruzione della biografia di Valentini sono De Botazzi (1895, 39-46) e il catalogo di una mostra sulla sua attività filologica, organizzata negli anni Ottanta a Berlino (Boerner 1988). La biografia offerta da De Botazzi va considerata con una certa cautela: l'autore si basa su informazioni fornite probabilmente dal figlio di Valentini e tende a raccontare alcuni momenti della vita del lessicografo in maniera esagerata o mascherando certi aspetti. Il catalogo di Boerner è preziosissimo per la ricchezza di documenti in esso raccolti, ma non approfondisce l'attività filologica di Valentini ed esclude gli ultimi anni di vita del romano.

Francesco Valentini nasce a Roma nel 1789. Ventenne inizia a studiare medicina, ma deve interrompere gli studi per partecipare alla campagna di Russia di Napoleone come *chirurgien d'armée*. Fugge dall'esercito e nel 1813 arriva a Berlino, dove comincia a insegnare l'italiano. Dopo poco tempo riesce a stabilire una cerchia fissa di studenti, molti dei quali appartenenti agli strati più alti della società prussiana. Annovera fra i suoi allievi personaggi come Schinkel, nonché molti membri della corte prussiana: il futuro imperatore Guglielmo I e la moglie Augusta di Sachsen-Weimar-Eisenach, i principi Friedrich e Albrecht, e altri nobili. Nel 1825 gli viene concesso il titolo di regio professore. Pur non insegnando lui stesso presso l'Università, è in contatto con molti membri della *Philosophische Fakultät* di Berlino, dove in quei decenni sta nascendo la filologia delle lingue. È influenzato dalle idee del filologo Karl Lachmann e da Jakob Grimm. Quanto all'ambiente filologico e letterario italiano, sono attestati contatti con Manzoni, Francesco Cherubini e Giovanni Gherardini[6].

Nel 1836 Valentini, che è già membro di una loggia massonica, l'*Urania zur Unsterblichkeit*, fonda la prima associazione culturale italiana a Berlino, la *Società italiana*. I membri, che sono italiani residenti a Berlino e tedeschi con qualche conoscenza dell'italiano, si incontrano periodicamente per conferenze su argomenti legati alla letteratura e cultura italiana, organizzano feste e concerti[7]. Dai biglietti d'invito si apprende che in tali occasioni «L'itala lingua solo si favella» (De Botazzi 1895, 44).

Valentini, le cui ambizioni vanno oltre il ruolo di mediatore linguistico e culturale, tenta di instaurare nel 1843 una cattedra di lingua e letteratura italiana all'università di Berlino, che lui stesso avrebbe voluto occupare, ma la petizione viene respinta[8]. Poco dopo si conclude anche la sua attività linguistica. Nel 1849, probabilmente anche in rapporto alle svolte della rivoluzione del 1848, si ritira a Bad Freienwalde, un luogo di villeggiatura nei pressi di Berlino, dove diventa una specie di celebrità locale con progetti di salvaguardia del paesaggio (cfr. ib., 45). Muore a Berlino nel 1862.

2.2. Opere

Il *Gran Dizionario* non è il primo vocabolario del Valentini. Già nel 1821 aveva pubblicato, a Berlino, un tascabile, il *Nuovo Dizionario portatile Italiano-Tedesco e Tedesco-Italiano*. Inoltre, tra il 1818 e il 1842, apparvero diverse opere didattiche pensate per il pubblico tedesco: prima del *Gran Dizionario*, le *Lettere sulle regole della lingua italiana* (1818), la *Neue theoretisch-praktische italienische Grammatik*

[6] Un accenno all'incontro con Manzoni si trova in una lettera di Valentini al poeta milanese del 23 luglio 1831, riportato in Boerner (1988, 20-21). Boerner parla degli incontri con Cherubini e Gherardini, senza riportare attestazioni, cfr. ib. 8 e 36. Un contatto con Cherubini è comunque confermato da una lettera di Valentini a lui indirizzata del 20 agosto 1829, oggi conservata nella Biblioteca Braidense di Milano (AH.XIII.2/37).

[7] Per approfondimenti sulla storia, l'organizzazione e le attività della Società italiana cfr. De Botazzi (1895, 37-60) e Schnakenburg 1865.

[8] Cfr. Boerner (1988, 56-58) e Risop (1910/1988, 65-68), che si appoggiano alla documentazione conservata nell'archivio della Humboldt-Universität di Berlino, Bestand Phil. Fak. 1456, cc. 133-138.

für Teutsche (1824), il manuale *Der italienische Lehrer* (1827-1828), un volumetto con regole di pronuncia (1834); dopo l'uscita del suo capolavoro, una raccolta di dialoghi modello, integrati da un vocabolario sistematico, i *Dialoghi e Colloquj italiani e tedeschi* (1839) e la *Strenna italiana pei tedeschi* (1842-1843), una raccolta di letture facili. Del 1826 è il *Trattato su la Commedia dell'Arte* nel quale Valentini descrive le maschere della commedia dell'arte e del carnevale romano[9].

Oltre alle opere che si inseriscono nel settore della mediazione linguistica e dell'insegnamento dell'italiano come lingua straniera, ha lasciato un'opera più teorica: la *Raccolta di mille e più vocaboli italiani pretermessi ne' nuovissimi Dizionarii; precedeuta da alcune osservazioni sul vocabolario degli Accademici della Crusca* (1832), che, insieme al *Gran Dizionario*, è di maggiore interesse per il contributo di Valentini alla lessicografia italiana. L'opera consiste in un'introduzione teorica, nella quale Valentini discute i difetti dei vocabolari italiani della tradizione cruscante, cui segue la raccolta vera e propria di vocaboli da aggiungere o di correzioni da fare negli articoli degli ultimi vocabolari italiani[10]. Benché l'opera parli di vocabolari monolingui e rappresenti in primo luogo un contributo alla discussione lessicografica italiana dell'epoca, è interpretabile anche come chiave di lettura per il *Gran Dizionario*.

3. La prassi lessicografica di Valentini: il *Gran Dizionario*

3.1. Le premesse

Che cosa caratterizza il *Gran Dizionario* e come si colloca nella storia della lessicografia? Valentini stesso, nella prefazione, riflette sulla storia dei dizionari che hanno preceduto il suo; ne fa un'analisi molto dettagliata e si sofferma sui due bilingui più recenti e diffusi, il *Dizionario italiano-tedesco e tedesco-italiano* di Christian Joseph Jagemann (1790-1791) e quello di Domenico Antonio Filippi (1817). Jagemann, dopo aver trascorso diversi anni in Toscana, fu bibliotecario alla corte di Weimar, dove insegnò l'italiano alla duchessa Anna Amalia. Il suo dizionario, basato sul *Vocabolario della Crusca* per la parte italiana e su quello di Adelung per quella tedesca, nacque in un contesto dove si studiava l'italiano in quanto lingua di cultura e di alto prestigio[11]. Filippi, di origine trentina, si colloca invece in un'altra tradizione, più pratica. Insegnò italiano all'università di Vienna, dove negli anni della restaurazione sorge la necessità di formare pubblici impiegati con competenze linguistiche

[9] L'opera è citata come fonte da Gherardini nelle *Voci e maniere* (1838-1840, II, Tavola degli scrittori e de' libri citati in quest'opera, 47) e più tardi nel *Supplimento* (1852-1857, VI, Tavola degli scrittori e de' libri citati in questo supplimento, 36). Anche Goethe la possedette, cfr. Boerner (1988, 43).

[10] Per la sua analisi, Valentini parte dalla *Crusca Veronese* del Cesari, e guarda il *Dizionario francese-italiano e italiano-francese* e il *Dizionario universale critico, enciclopedico della lingua italiana* di Alberti, nonché i *Dizionari* di Bologna e della Minerva.

[11] Per una sintesi sul dizionario di Jagemann si rinvia a Albrecht (2006, 19-24) e Glaser (2008, 41-43).

adeguate per l'amministrazione dei territori del Lombardo-Veneto, così come nel Nord d'Italia nasce il bisogno di imparare il tedesco. Filippi approfitta di questa situazione, scrivendo, oltre al dizionario, diverse grammatiche, sia tedesche per italiani sia italiane per tedeschi (cfr. Boaglio 2012, 108-114). Il suo dizionario sembra basato in gran parte su quello di Jagemann, ma aggiunge termini tecnici ed espressioni utili per le esigenze dell'amministrazione dell'Impero austriaco.

Valentini riconosce il merito dei suoi predecessori, ma conclude: «Né l'uno, né l'altro, di questi ultimi, può più servire all' uopo delle due colte Nazioni» (*Gran Dizionario*, I, LXXV).

Qual è l'«uopo delle due colte Nazioni», ovvero quali sono le esigenze degli utenti italiani e tedeschi per quanto riguarda un dizionario nell'Ottocento? Innanzitutto va ricordato che si diffonde assai più che in passato lo studio delle lingue straniere. Lo stesso Valentini, nell'introduzione ai *Dialoghi*, scrive: «Di fatto, poche tra le colte persone, noverar si potranno, che parecchi [riferito a linguaggi] non ne parlino» (*Dialoghi*, v-vi). E chi impara una lingua straniera, non lo fa più soltanto per leggere le opere letterarie, ma per un uso più vasto e pratico della lingua[12]. Si è già accennato alla situazione dell'Impero austriaco, che per l'amministrazione dei suoi territori italiani ha un interesse particolare nella diffusione dell'italiano a Nord e del tedesco a Sud delle Alpi[13], il che, in un dizionario, dovrebbe tradursi nell'integrazione di termini giuridici, commerciali, amministrativi e, visto che il Lombardo-Veneto rappresenta l'accesso al mare dell'Impero, di marineria. In più, il primo Ottocento è caratterizzato da sviluppi importanti nelle scienze e il ruolo emergente della Germania in discipline come la medicina[14], la botanica, la mineralogia e le scienze umanistiche (filosofia, archeologia, ecc.) rende indispensabile lo studio del tedesco e l'ampliamento dei dizionari. Con il moltiplicarsi degli scambi diretti tra i paesi, anche espressioni dell'uso guadagnano importanza. Ci sono cambiamenti, infine per quanto riguarda il target. Se per i secoli precedenti erano quasi esclusivamente i tedeschi a studiare l'italiano, in quanto lingua di cultura, ormai esiste anche un numero, pur piccolo ma crescente, di italiani interessati a imparare il tedesco, il che richiede l'ampliamento della parte tedesco-italiana dei dizionari. Un motivo per il nuovo interesse sono certo le opere letterarie di autori tedeschi, prima di tutti Goethe e Schiller, che si diffon-

[12] Lo schieramento verso l'aspetto pratico si rispecchia nel titolo del dizionario di Valentini: *Gran Dizionario grammatico-pratico*, in cui il secondo attributo, *grammatico*, può rinviare sia al monolingue tedesco sul quale Valentini si appoggia, il *Grammatisch-kritisches Wörterbuch* di Adelung, sia all'ampio spazio che il romano concede alla grammatica. Infatti, alla parte italiano-tedesca sono anteposte 18 pagine di flessione verbale italiana, mentre la parte tedesco-italiana include un'intera grammatica tedesca, divisa in 24 capitoli su 66 pagine.

[13] Sull'insegnamento dell'italiano a Vienna nella prima metà dell'Ottocento cfr. Boaglio (2012, 98-106), sul tedesco nell'Italia settentrionale Filippi 1996, 323-325.

[14] La formazione di medici in Italia, a partire del primo Ottocento, è fortemente influenzata dai paesi di lingua tedesca, e in particolare dalle università di Vienna e del Lombardo-Veneto. Le cattedre di Padova e Pavia, in quegli anni, sono occupate quasi esclusivamente o da austriaci o da italiani formatisi a Vienna, cfr. Bergdolt (1997, 228-229).

dono in Italia[15], ma prevalgono le esigenze di natura più pratica sopra illustrate. Va ricordato che in Germania, attorno al 1800, inizia lo studio delle lingue moderne come disciplina universitaria, e ciò richiederà nuovi metodi filologici anche per la produzione lessicografica.

3.2. Procedimento e integrazioni di Valentini

Nonostante le loro insufficienze, Valentini usa largamente i dizionari di Jagemann e Filippi come punto di partenza per il proprio lavoro. A questi affianca i monolingui italiani[16] più recenti sul mercato, che Jagemann e Filippi non avevano a disposizione, soprattutto il *Dizionario della lingua italiana* di Costa / Cardinali, detto di Bologna, dove fu stampato dal 1819 al 1826, e quello di Carrer / Federici (1827-1830), detto la *Minerva* dal nome della casa editrice padovana. Si tratta di due vocabolari basati sulla quarta edizione del *Vocabolario della Crusca*, ma con integrazioni da D'Alberti di Villanuova, dalla Proposta di Monti, da Cesari e anche da spogli autonomi[17]. Specialmente la *Minerva*, della quale Valentini fa uso soltanto nel secondo volume[18], include un gran numero di termini tecnici e scientifici.

I menzionati dizionari forniscono a Valentini la maggior parte dei lemmi[19]. Per un'analisi sistematica si è scelto un corpus di 2055 voci, tratte da 30 pagine distribuite in tutta la parte italiano-tedesca del dizionario. Da un confronto con i vocabolari di Bologna e Padova risulta che l'89% dei lemmi figura già nei monolingui italiani. Prendendo in considerazione anche il bilingue di Filippi[20], restano 67 lemmi (ovvero il 3%) che Valentini o deve alle proprie scelte di lemmatizzazione – considerando i bisogni di un utente straniero, vengono poste a livello di lemma participi o forme alterate – o

---

15 Cfr. Meacci (2002, 628-630). La recezione comunque di solito avviene in traduzione italiana, spesso attraverso una prima versione in francese.

16 Per la parte tedesco-italiana, che qui non si approfondisce, Valentini si serve sostanzialmente di due monolingui tedeschi: il *Grammatisch-kritisches Wörterbuch* di Adelung (1774-1786; 2ª ed. ampliata 1793-1801), e il *Wörterbuch der deutschen Sprache* di Joachim Heinrich Campe (1807-1812). Per un elenco dettagliato di tutte le opere lessicografiche alla base del *Gran Dizionario* si rinvia a Gärtig (2013, 184-190).

17 Cfr. Marazzini (2009, 261-262) e Sessa (1991, 175-178).

18 Valentini riceve il dizionario padovano soltanto quando il primo volume italiano-tedesco del *Gran Dizionario*, con le voci da A a L, è già in stampa. Nel secondo volume (M-Z), Valentini integra le aggiunte trovate nella Minerva, e altre «voci ed espressioni, le quali, quantunque di buon conio, usate, e da ottimi autori adoperate fossero, rinvergar non potemmo in verun Vocabolario» (*Gran Dizionario*, III, 1237) e riporta un'appendice con i lemmi e i significati aggiuntivi per le lettere A-L.

19 Il presente articolo si concentra sulla macrostruttura. Numerose innovazioni, così come una creativa elaborazione di materiale presente già in altri dizionari, si trovano anche all'interno delle voci.

20 I lemmi presenti in Filippi (1817), ma mancanti in Bologna e nella Minerva, coprono molti dei campi indicati prima come importanti per un dizionario italiano-tedesco dell'Ottocento, ad es. la botanica (con termini come *andriala*, *androsace*, *bonagra*), la giurisprudenza (ad es. *vertenza*), la marineria (ad es. *attrappe*, *attrazzare*, *attrazzatore*, *pilotaggio*, *trinchetta*), voci del linguaggio colloquiale (ad es. *milordino* 'vagheggino, damerino', *trippone*).

ricava da altre fonti. L'elenco seguente raccoglie una scelta dei lemmi aggiunti da Valentini nel corpus analizzato:

1° vol. Bonello, *m. T. degl' Idraul. vedi* Mezzano.
Cassále, *f. T. de' Med.* ein tödliches Fieber.
Cassáto, *m.* die Schiffsschanze.
Castagnuole, *f. pl. T. di Mar.* [Pastieri], die Schiffslucken.
Coobligato, *m. T. de' For.* ein Mitverpflichteter, Mitbürge.
Coordinata, *f. T. de' Geom.* die Kurvenlinie.
Estrattívo, *m. T. di Chim.* der Extraktivstoff.
Estuario, *m. Voce lat.* [Flusso e Riflusso del mare] die Ebbe und Fluth.
Inconcludenza, *f.* die Bedeutungslosigkeit; Unbündigkeit.

2° vol. Magnesíaco, *agg.* Terra magnesiaca, Bittererde, Magnesia.
Magnetizzare (dsa), *v.a.* magnetisieren.
Magnetizzato, *part.* des Vorigen.
Magnetizzatore, *m.* der Magnetiseur.
Mímica, *f.* [Arte mimica], die Mimik, Geberdenkunst.
Numismático, *m.* ein Münzkundiger, Numismatiker.
Pigmêo, *agg.* pygmäisch, zwergartig.
Pigozzo, *m.* der Buntspecht.
Principessina, *f. dim.* eine junge Prinzessin.
Ripásso, *m.* die Rückkehr, Wiederkehr, das Wiederdurchgehen.
Satiropastorale, *agg.* Poesia satiropastorale, ein Hirten- und Faunengedicht.
Sembolína, *f.* vedi Cruscherella.
Stenôgrafo, *m.* ein Geschwindschreiber.
Trinchettíno, *m. T. di Mar.* der Außenbord (einer Galeere).
Trinitario, *m. T. eccles.* ein Trinitarier.

App. Antidiluvíano, *agg.* antediluvianisch, vorsündflutlich.
Antropolátro, *m. T. teol.* ein Menschenanbeter, Fleischanbeter.
Aônidi, Aônie, *f. pl. T. mitol. e poet.* Die Aoniden (Musen).
Aorísto, *agg. T. matem.* Quantità aoriste, unendliche Größen
A'palo[21], *m. T. de' Nat.* der Sanftkäfer.
Autoruzzo (tso), *m. dispr.* ein Dichterlein, ein einziger, unberühmter Schriftsteller.
Eccoprôtico, *m.* ein gelindes Abführungsmittel.
Economizzare (dsa), *v. n.* sparen, sparsam, haushälterisch leben.
Edíre, *v. a.* herausgeben (ein Werk).
Elaterômetro, Elatômetro, *m. T. fis.* der Elatomeeter (Dichtigkeitsmesser der Luft).
Eleusino, *agg.* Misterj eleusini, die eleusinischen Geheimnisse.
Eliminare, *v. a.* fortschaffen, wegschaffen.

[21] L'accento serve a indicare all'utente tedesco la corretta pronuncia, così come *(dsa)* s.v. *magnetizzare* e *economizzare* e *(tso)* s.v. *autoruzzo* indicano la realizzazione sonora risp. sorda delle affricate alveolari.

Si tratta per lo più di termini scientifici (medicina, chimica, botanica, scienze naturali, fisica, storia antica) e tecnici (giurisprudenza, marineria), per la maggior parte contrassegnati da sigle di marcatura, ad es. *T. de' Med*. Alcune entrate sono di particolare interesse per la storia del lessico italiano, o perché prime attestazioni, o perché legate strettamente al contesto dell'epoca: *coobligato* usato come sostantivo, *edire*, *inconcludenza*, *magnetizzare*, *magnetizzato*, *magnetizzatore*, nel GDLI e nel DELI sono attestati soltanto più tardi[22]. *Principessina* e *autoruzzo* sono esempi di forme alterate o coniazioni estemporanee proposte come lemmi (anche se *autoruzzo* è sostenuto da un impiego letterario dell'Alfieri, a testimonianza degli spogli diretti sugli autori). Lo stesso Valentini, nella prefazione al *Gran Dizionario*, dichiara:

> Noi, nel corso di circa dodici anni, più migliaja ne [di Vocaboli e Termini] andammo raccogliendo nelle Opere di Alfieri, Bentivoglio, Caro, Casti, Monti, Pindemonti [sic!], Spallanzani, ed altri celebri autori[23]. Un' [sic!] altro gran numero ne rinvenimmo ne' Giornali letterarii, e scientifici, i quali pure ogni Italiano intende e adopera, ma che ne' Lessici invano si cercano (*Gran Dizionario*, I, LXXVI).

Valentini non si limita agli spogli. Soprattutto per trovare traducenti adeguati di termini tecnici e settoriali, i quali nella lessicografia bilingue precedente, se accolti, avevano spesso una specie di definizione al posto di un vero e proprio traducente, compie viaggi in Italia e Germania e fa ricerche sul campo: «Noi, per rimediarvi, facemmo l'anno 1829 un viaggio in Italia, e d'una quantità di Termini Tedeschi andammo indagando l'equivalente in Italiano; de' Termini Italiani lo stesso facemmo in Germania» (ib., LXXVIII).

Valentini ha un concetto di lingua da codificare orientato strettamente ai bisogni dell'Ottocento: largo spazio alla lingua letteraria, attraverso autori moderni e non (come ad es. Alfieri, Bentivoglio ecc. ricordati nella prefazione), con l'integrazione di termini scientifici (Spallanzani; spogli di giornali scientifici) e tecnici (proprie ricerche sul campo)[24], e con voci dello stile colloquiale (Casti). Tale impostazione viene

---

[22] *Coobligato* (1881, Boccardo, cfr. GDLI s.v. *coobligato*); *edire* (1839, Cattaneo, cfr. GDLI s.v. *edire*); *inconcludenza* (1932, Croce, cfr. GDLI s.v. *inconcludenza*); *magnetizzare* (1871, Tommaseo / Bellini, cfr. GDLI s.v. *magnetizzare*); *magnetizzato* (1841, Mazzini); *magnetizzatore* (1841, Mazzini, cfr. GDLI s.v. *magnetizzatore*).

[23] Per un elenco dettagliato degli autori spogliati da Valentini, basato sulla prefazione del *Gran Dizionario*, sulla *Raccolta* e sui testi presentati come modello linguistico da imitare nelle opere didattiche, cfr. Gärtig (2013, 190-193).

[24] Dall'analisi del corpus di 2055 articoli del *Gran Dizionario* risulta che i termini tecnici e scientifici contrassegnati da una rispettiva marcatura rappresentano il 12% del lemmario. Più della metà di questi afferisce a 4 categorie: medicina (15%), botanica (14%), scienze naturali (alle quali secondo la classificazione dell'epoca appartengono zoologia e geologia) (9%) e marineria (11%). Non sorprende che si tratta di quelle discipline e settori che a inizio Ottocento subiscono forti cambiamenti, nei quali il ruolo dei paesi di lingua tedesca è di particolare rilievo e che giocano un ruolo importante nel contatto tra i due paesi. Esempi per termini della medicina sono *anfibronchie* "spazio tra le ghiandole delle gengive", *stenia* "vigore", *ambi* "strumento chirurgico"; della botanica *tripetalo* "che ha tre petali"; delle scienze naturali *milvagino* (un pesce), boracite (un minerale); della marineria *bompresso* "albero prodiero", *bordare* "guarnire la nave di tavoloni". Come dimostra il numero limitato

precisata nell'opera teorica di Valentini, la *Raccolta di mille e più vocaboli italiani*. Nell'introduzione egli sostiene che un dizionario debba includere elementi dello stile epistolare, narrativo e delle conversazioni, per i quali le *Lettere familiari* di Magalotti e le *Opere scelte* di Zanotti potrebbero fungere da modello (cfr. *Raccolta*, XVII-XVII), nonché una grande quantità di voci poetiche (cfr. ib., XXIV), accanto a termini tecnici e scientifici (cfr. ib., XXV). Per l'integrazione di questi ultimi, già avvenuta parzialmente nel dizionario della Minerva, auspica una maggiore sistematicità. Infine, sottolinea l'importanza, ma anche la difficoltà, di integrare elementi di ciò che definisce lo *stile famigliare civile*[25] (ib., XX), ovvero la lingua parlata informale degli strati colti. Un modello secondo Valentini – anche per gli elementi di lingua parlata rimane comunque l'idea di legittimare ogni entrata con un esempio d'autore – potrebbero essere i dialoghi di Monti, le commedie di Goldoni e Casti. Si può riassumere che il programma lessicografico di Valentini prevede una gamma più vasta possibile di varietà per soddisfare al meglio i bisogni degli utenti.

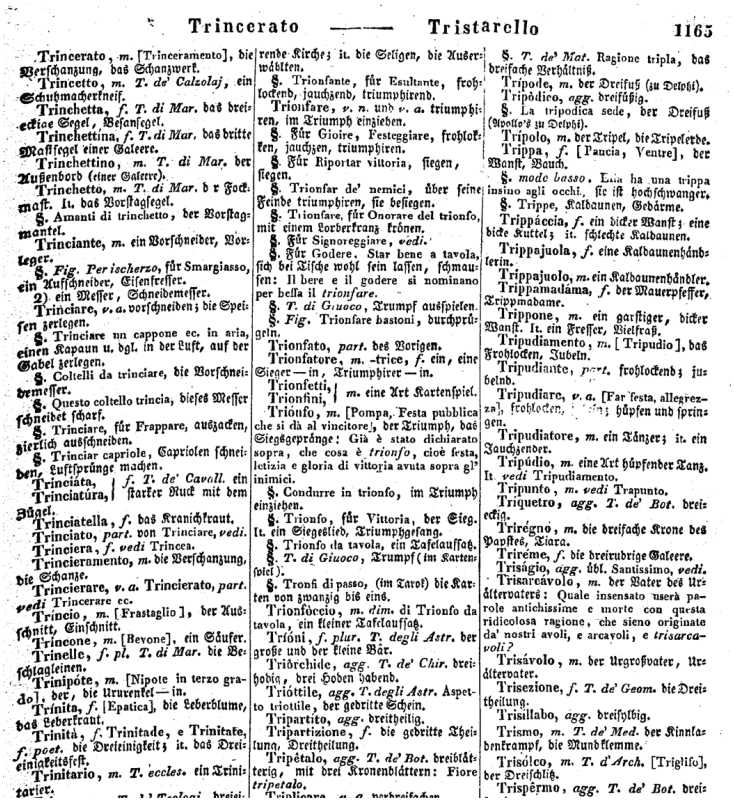
3.3. Presentazione lessicografica

Tale programma si rispecchia immediatamente all'interno del *Gran Dizionario*. In una pagina scelta come esempio nel secondo volume (cfr. riproduzione sottostante), si trovano voci di lessici specialistici come il già citato *trinchettina*, termine tecnico della marineria, o *trismo*, termine di medicina, per citarne solo alcuni, accanto a espressioni dell'uso basso (ad es. s.v. *trippa*: «Ella ha una trippa insino agli occhi, sie ist hochschwanger»), nonché varianti di diversi registri di una stessa voce. Insieme alla forma troncata, non marcata *trinità*, ad es., vengono lemmatizzate anche le forme antiche *trinitade* e *trinitate*[26], marcate come poetiche.

di esempi, vengono accolti termini altamente specializzati, che non ci si aspetterebbe in un dizionario di lingua comune.

[25] Lo *stile famigliare* si rivela di particolare rilevanza per chi apprende una lingua straniera e proprio per questo non dovrebbe mancare in un dizionario bilingue: «Dessa è pur quella che imparar dobbiamo la prima in un idioma straniero, viaggiar volendo in oltremontani paesi. E dessa è appunto quella, che più venne ne' Dizionarii negletta» (*Raccolta*, XX).

[26] In questo caso Valentini si appoggia al *Dizionario* di Bologna, dove si trovano lemmatizzate tutte e tre le forme (le ultime due contrassegnate con «all' ant.»).



Trincerato ——— Tristarello 1165

Trincerato, *m.* [Trinceramento], die Verschanzung, das Schanzwerk.
Trincetto, *m. T. de' Calzolaj*, ein Schuhmacherkneif.
Trinchetta, *f. T. di Mar.* das dreieckige Segel, Besansegel.
Trinchettina, *f. T. di Mar.* das dritte Mastsegel einer Galeere.
Trinchettino, *m. T. di Mar.* der Außenbord (einer Galeere).
Trinchetto, *m. T. di Mar.* d r Fockmast. It. das Vorstagsegel.
§. Amanti di trinchetto, der Vorstagmantel.
Trinciante, *m.* ein Vorschneider, Vorleger.
§. *Fig. Per ischerzo*, für Smargiasso, ein Aufschneider, Eisenfresser.
2) ein Messer, Schneidemesser.
Trinciare, *v. a.* vorschneiden; die Speisen zerlegen.
§. Trinciare un cappone ec. in aria, einen Kapaun u. dgl. in der Luft, auf der Gabel zerlegen.
§. Coltelli da trinciare, die Vorschneidemesser.
§. Questo coltello trincia, dieses Messer schneidet scharf.
§. Trinciare, für Frappare, auszacken, zierlich ausschneiden.
§. Trinciar capriole, Capriolen schneiden, Luftsprünge machen.
Trinciata, **Trinciatúra**, *f. T. de' Cavall.* ein starker Ruck mit dem Zügel.
Trinciatella, *f.* das Kranichkraut.
Trinciato, *part.* von Trinciare, *vedi*.
Trinciera, *f. vedi* Trincea.
Trincieramento, *m.* die Verschanzung, die Schanze.
Trincierare, *v. a.* Trincierato, *part. vedi* Trincerare ec.
Trincio, *m.* [Frastaglio], der Ausschnitt, Einschnitt.
Trincone, *m.* [Bevone], ein Säufer.
Trinelle, *f. pl. T. di Mar.* die Beschlagleinen.
Trinipóte, *m.* [Nipote in terzo grado], der, die Ururenkel — in.
Trinita, *f.* [Epatica], die Leberblume, das Leberkraut.
Trinità, *f.* Trinitade, e Trinitate, *f. poet.* die Dreieinigkeit; it. das Dreieinigkeitsfest.
Trinitario, *m. T. eccles.* ein Trinitarier.
rende Kirche; it. die Seligen, die Auserwählten.
§. Trionfante, für Esultante, frohlockend, jauchzend, triumphirend.
Trionfare, *v. n.* und *v. a.* triumphiren, im Triumph einziehen.
§. Für Gioire, Festeggiare, frohlocken, jauchzen, triumphiren.
§. Für Riportar vittoria, siegen, siegen.
§. Trionfar de' nemici, über seine Feinde triumphiren, sie besiegen.
§. Trionfare, für Onorare del trionfo, mit einem Lorberkranz krönen.
§. Für Signoreggiare, *vedi*.
§. Für Godere. Star bene a tavola, sich bei Tische wohl sein lassen, schmausen: Il bere e il godere si nominano per bella il *trionfare*.
§. *T. di Giuoco*, Trumpf ausspielen.
§. *Fig.* Trionfare bastoni, durchprügeln.
Trionfato, *part.* des Vorigen.
Trionfatore, *m.* -trice, *f.* ein, eine Sieger — in, Triumphirer — in.
Trionfetti, **Trionfini**, *m.* eine Art Kartenspiel.
Trionfo, *m.* [Pompa, Festa pubblica che si dà al vincitore], der Triumph, das Siegsgepränge: Già è stato dichiarato sopra, che cosa è *trionfo*, cioè festa, letizia e gloria di vittoria avuta sopra gl' inimici.
§. Condurre in trionfo, im Triumph einziehen.
§. Trionfo, für Vittoria, der Sieg. It. ein Siegeslied, Triumphgesang.
§. Trionfo da tavola, ein Tafelaufsatz.
§. *T. di Giuoco*, Trumpf (im Kartenspiel).
§. Tronfi di passo, (im Tarok) die Karten von zwanzig bis eins.
Trionfoccio, *m. dim.* di Trionfo da tavola, ein kleiner Tafelaufsatz.
Triónfi, *f. plur. T. degli Astr.* der große und der kleine Bär.
Triórchide, *agg. T. de' Chir.* dreihodig, drei Hoden habend.
Triótttile, *agg. T. degli Astr.* Aspetto triottile, der gedrittte Schein.
Tripartito, *agg.* dreitheilig.
Tripartizione, *f.* die gedrittte Theilung, Dreitheilung.
Tripétalo, *agg. T. de' Bot.* dreiblättrig, mit drei Kronenblättern: Fiore *tripetalo*.
§. *T. de' Mat.* Ragione tripla, das dreifache Verhältniß.
Tripode, *m.* der Dreifuß (zu Delphi).
Tripódico, *agg.* dreifüßig.
§. La tripodica sede, der Dreifuß (Apollo's zu Delphi).
Tripolo, *m.* der Tripel, die Tripelerde.
Trippa, *f.* [Pancia, Ventre], der Wanst, Bauch.
§. *modo basso*. Ella ha una trippa insino agli occhi, sie ist hochschwanger.
§. Trippe, Kaldaunen, Gedärme.
Trippáccia, *f.* ein dicker Wanst; eine dicke Kuttel; it. schlechte Kaldaunen.
Trippajuola, *f.* eine Kaldaunenhändlerin.
Trippajuolo, *m.* ein Kaldaunenhändler.
Trippamadáma, *f.* der Mauerpfeffer, Trippmadame.
Trippone, *m.* ein garstiger, dicker Wanst. It. ein Fresser, Vielfraß.
Tripudiamento, *m.* [Tripudio], das Frohlocken, Jubeln.
Tripudiante, *part.* frohlockend; jubelnd.
Tripudiare, *v. a.* [Far festa, allegrezza], frohlocken, [illegible]; hüpfen und springen.
Tripudiatore, *m.* ein Tänzer; it. ein Jauchzender.
Tripúdio, *m.* eine Art hüpfender Tanz. It. *vedi* Tripudiamento.
Tripunto, *m. vedi* Trapunto.
Triquetro, *agg. T. de' Bot.* dreieckig.
Tirégno, *m.* die dreifache Krone des Papstes, Tiara.
Trirème, *f.* die dreiruhrige Galeere.
Trisagio, *agg.* übl. Santissimo, *vedi*.
Trisnreavolo, *m.* der Vater des Urältervaters: Quale insensato userà parole antichissime e morte con questa ridicolosa ragione, che sieno originate da' nostri avoli, e arcavoli, e *trisarcavoli?*
Trisávolo, *m.* der Urgroßvater, Urältervater.
Trisezione, *f. T. de' Geom.* die Dreitheilung.
Trisillabo, *agg.* dreisylbig.
Trismo, *m. T. de' Med.* der Kinnladenkrampf, die Mundklemme.
Trisólco, *m. T. d'Arch.* [Triglifo], der Dreischlitz.
Trispérmo, *agg. T. de' Bot.* drei-

Gran Dizionario, II, 1165.

Un progresso di Valentini rispetto ai suoi predecessori, oltre all'aggiunta di materiale e alla revisione dei traducenti, sta nella chiarezza della presentazione. I singoli significati dei lemmi sono ben divisi l'uno dall'altro, con varie tecniche di definizione (innanzitutto sinonimi nella lingua di partenza e parafrasi nella lingua d'arrivo), dove i predecessori spesso si limitavano ad un allineamento di diversi traducenti[27], e attraverso l'uso di paragrafi e appositi segni grafici. Valentini si serve di un metalinguaggio omologato e standardizzato, prevalentemente italiano[28], spesso espresso con sigle e

[27] Come esempio si cita la voce di *attore* in Filippi: «Attòre, *s. m.* ein Wirkender; ein Schauspieler». Già l'inizio della stessa voce in Valentini dimostra la distinzione più netta e l'ampliamento dei significati: «Attore, *m.* [Facitore], ein Handelnder, ein Bewirker, Wirkender: […]. §. *T. de' Giur.* Ein Kläger (vor Gericht): […]. §. Für Colui, che amministra i fatti altrui, ein Geschäftsführer, Verwalter, ein Sachwalter: […]».

[28] In alcuni casi viene usato anche il tedesco, soprattutto per quanto riguarda i rinvii: Valentini di solito usa l'italiano *vedi* per rimandare l'utente ad altre voci, ma ricorre al tedesco 'üblicher', nella forma abbreviata *übl.*, più usata, per rinviare a parole più frequentemente usate o più moderne.

abbreviazioni. Particolare importanza viene attribuita alla marcatura diasistematica di lemmi, significati e unità fraseologiche. Infatti, gli esempi sopra citati sono contrassegnati come *T. di Mar.*, *T. de'Med.*, *modo basso*. Valentini usa un sistema molto elaborato di marcature, attraverso sigle, che coprono il livello diacronico (con l'anteposizione di un asterisco), quello diatopico, quello diaintegrativo, quello diastratico, quello diatecnico[29] con la segnalazione del settore oppure della disciplina scientifica ai quali appartiene un termine. La lunga lista delle sigle adoperate viene sciolta in due elenchi anteposti al lemmario nel primo volume (cfr. *Gran Dizionario*, I, LXXXIV-LXXXVI). La marcatura, in questa sistematicità, è un'innovazione di Valentini. Non la troviamo nei suoi monolingui di riferimento, e nemmeno in Filippi, che raccoglie molti termini specifici, ma non li marca in maniera particolare, e nei casi in cui li marca non usa un sistema fisso di sigle.

4. Le posizioni teoriche espresse nella *Raccolta* e i loro riflessi nel *Gran Dizionario*

Oltre ai progressi raggiunti sul campo della lessicografia italo-tedesca, la figura di Valentini merita un'osservazione più approfondita anche per il suo contributo alla discussione lessicografica italiana di primo Ottocento, comunque strettamente legato al lavoro sul proprio dizionario bilingue. Le idee linguistiche di Valentini sono espresse nell'opera minore la *Raccolta di mille e più vocaboli italiani* del 1832. Sono di particolare interesse perché l'autore, residente a Berlino, è un osservatore esterno, che, non essendo legato ad una particolare scuola o regione italiana – anche se da romano ovviamente è più sensibile all'integrazione di voci romane –, sviluppa idee indipendenti e innovatrici. Lo scopo della sua attività di lessicografo è di soddisfare i bisogni dell'utente straniero, che per le sue traduzioni dall'italiano si aspetta di trovare le parole che occorrono nei più diversi tipi di testo, e per la traduzione verso l'italiano di trovare equivalenti alle voci tedesche. Valentini quindi segue una motivazione pratica, libera da ogni forma di ideologia linguistica. Allo stesso tempo, rimane legato alla tradizione; lo dimostrano il continuo riferimento alla Crusca come punto di partenza per ogni critica, la vasta presenza di lingua letteraria e citazioni d'autore nel dizionario[30] e il tentativo di legittimare nuove entrate attraverso spogli di testi.

[29] Per le categorie mi appoggio al macromodello delle marcature interne a un dizionario di Hausmann (1989, 651).

[30] Cfr., nella pagina esemplare riportata nel cap. 3.3., gli esempi inseriti s.v. *trionfo* e *trisarcavolo*. Si tratta di citazioni di Benedetto Fioretti, e del Buti nei commenti sulla *Divina Commdia*, che Valentini, senza indicazione della fonte, adotta dal *Dizionario* di Bologna. Dal mio corpus d'analisi risulta che in media una voce su nove riporta un esempio d'autore e che la maggior parte degli esempi è ripresa dai dizionari di riferimento. Altri esempi, soprattutto di autori moderni, provengono da propri spogli. Gli autori più frequentemente citati sono Dante, Petrarca, Boccaccio, Tasso ed Ariosto (esempi presi da Bologna) e Goldoni, Casti, Alfieri (spogli propri). Solo nel 14% circa dei casi c'è l'indicazione della fonte. Gli esempi d'autore vengono presentati senza traduzione tedesca, il che richiede una più ampia riflessione sulla loro funzione. Spesso non seguono il significato di base del lemma, ma uno dei significati

Nelle idee linguistiche del Valentini si percepiscono un conflitto, una tensione continua fra tradizione e innovazione.

Nella *Raccolta* – non solo nella parte introduttiva, ma anche nelle voci dei *mille e più vocaboli* proposti – si toccano i punti maggiormente discussi dalla Questione della lingua del momento. Quanto al primato del toscano sulle altre varietà regionali, Valentini si esprime così: «Dar la preferenza alle Toscane Voci quando esse generalmente intese sono, è saggio consiglio, che i nostri padri osservarono, e che noi seguitar possiamo; ma quando per la Toscana, non altrove intesa, trasandar si voglia la Voce commune Italiana, lodevole non sembra» (*Raccolta*, s.v. *scopa*, *scopatura*). Egli riconosce dunque il primato storico del toscano, ma con l'obiettivo di diffondere per chi studia l'italiano come lingua straniera un italiano comune, è del parere che tale primato finisca lì dove esiste un altro termine di diffusione nazionale, o dove il toscano presenta lacune lessicali. Valentini accoglie anche regionalismi se, secondo lui, hanno una certa diffusione nazionale, in particolare quando vede che manca un termine toscano per tradurre una voce tedesca. Esempi di ciò sono la considerazione s.v. *primarola*: «Primarola, dicesi in Roma a quella *donna che partorisce la prima volta*; noi dovemmo impiegare tal voce (per evitare la sempremai disgrata circonlocuzione) al Vocabolo Tedesco *Erstgebärerin*. Forse le si potrebbe aggiungere *Voce dell' uso*, *bassa*, o simili».

Nei confronti di filoni puristici o dell'ammissione di forestierismi, Valentini prende una posizione assai chiara: se una voce viene usata frequentemente, colma una lacuna semantica ed è strutturalmente adattata alla lingua italiana, può, anzi dovrebbe essere accolta tranquillamente in un dizionario. S.v. *toletta* si legge: «Eccoti una altra Voce francese! – Ma se tutta Italia se ne serve, se tuttodì si sente: fa la sua toletta; sta alla toletta, e così va discorrendo. Perchè mo non la dobbiamo registrare, essendo stata italianizzata, non che adottata». Nel suo dizionario, i forestierismi servono a Valentini là dove non trova un traducente italiano per una voce tedesca. Adopera ad es. il grecismo *brontofobo* come equivalente di 'donnerscheu', "persona che ha paura dei tuoni", o il calco dal francese *cavaturaccioli* per rendere 'Korkzieher', 'Pfropfzieher' (cfr. anche nella *Raccolta*, s.v. *brontofobo* e *cavastracci, cavaturaccioli*). L'obiettivo è di evitare «una nojosa circonlocuzione» come traducente (ib., s.v. *brontofobo*)[31].

successivi. Illustrano come il lemma, nel significato specifico, può essere utilizzato in un contesto concreto e fanno parte della distinzione semantica. In altri casi, è presumibile che un certo significato venga dichiarato esplicitamente proprio perché presente in un passo letterario, e la citazione di quel passo aiuti l'utente che sta leggendo il determinato autore a individuare immediatamente il significato giusto. Alla fine, Valentini segue anche l'obiettivo didattico di diffondere una maggior conoscenza degli autori italiani attraverso il suo dizionario.

[31] Anche se Valentini ha una posizione aperta, neutra verso l'influsso di altre lingue, è ben consapevole dei forti filoni puristi presenti anche nella Germania dell'epoca e sa di poter attirare critiche attraverso la sua maggiore apertura. Presumibilmente per questo motivo, nei punti più importanti nelle sue opere – nella parte introduttiva della *Raccolta* ad esempio, o nella prefazione del dizionario – evita di affrontare l'argomento.

Una continua tensione si percepisce, nelle idee di Valentini, per quanto riguarda il richiamo alla tradizionale autorità di testi scritti e l'integrazione dell'uso vivo, parlato o usato nei vari ambiti. Valentini concede vasto spazio all'integrazione dell'uso ma cerca, per quanto possibile, di legittimarlo attraverso autori[32]. Si percepisce un vero disagio, dove ciò non gli sembra possibile:

> Lunediana, Lunigiana: Queste parole, che gli artigiani dal far tuttavia festa il lunedì formarono, sono usate fra loro. Noi le trovammo in una nota ad un' [sic!] autor fiorentino e sollecitamente ce le notammo, rendendo esse appuntino il significato della Tedesca espressione der blaue Montag. Per nostra mala sorte smarrimmo il libriccino, e non possiamo citare l'autore. Essendo però queste voci in Italia usate, d'altra autorità non n'è d'uopo (ib., s.v. *lunediana*, *lunigiana*).

Oltre a essere un documento prezioso per l'espressione della posizione teorica del Valentini e del suo modo di lavorare, la *Raccolta* si rivela una fonte inesauribile di voci, espressioni e significati non ancora entrati nei vocabolari monolingui dell'epoca, e anche di prime attestazioni[33]. Esempi di voci da retrodatare, rispetto a DELI, GDLI, GRRADIT, Zingarelli e BIZ sono *cinefare* (1865,Tommaseo / Bellini, cfr. GDLI, s.v. *cinefare*), *communella* (dopo 1923, Ojetti, cfr. GDLI, s.v. *chiave*), *didattica* (1869, Tommaseo / Bellini, cfr. DELI s.v. *didattica*), *dindarolo* (1834, Belli, attraverso BIZ), *ordalie* (1834, cfr. GRADIT, s.v. *ordalie*), *summenzionato* (dopo 1835, Carducci, cfr. GDLI, s.v. *summenzionato*). Esempi per voci della *Raccolta* non attestate nei dizionari storici, ma che forniscono uno spiraglio sull'uso linguistico e la cultura del primo Ottocento, sono *contraggiuoco*, *garofolo*, *raus*, *settimanata*, *traaperto*.

5. Conclusioni

Qui è stato possibile accennare solo ad alcuni aspetti del contributo alla lessicografia italiana di Francesco Valentini. Analizzando la *Raccolta di mille e più vocaboli italiani* e il *Gran Dizionario*, mi sono limitata al livello di lemmi, ma le due opere contengono anche un gran numero di collocazioni e fraseologismi dell'epoca. Il *Gran Dizionario*, inoltre, potrebbe essere preso in considerazione per completare il percorso degli studi sulla storia della lingua italiana, in quanto contiene, anteposto al dizionario vero e proprio, una *Dissertazione sul linguaggio italo volgare in Italia parlato nei secoli VII, VIII, IX, X, XI, e XII* (*Gran Dizionario*, I, VII-LXVIII) in cui Valentini, partendo dalle riflessioni di Muratori, Raynouard, Diez e Grimm, delinea lo sviluppo dell'italiano dal latino, nonché i primi secoli di produzione letteraria in lingua italiana. Anche qui la prospettiva internazionale di Valentini, la sua cono-

[32] Infatti sono numerose, nella *Raccolta*, le voci su espressioni dell'uso dotati di esempi di Casti e Goldoni, ad es. quelli di *battimani*, *capitare alle mani*, *puranche* con esempi di Casti; quelli di *cerino* e *Bernardone* (per le locuzioni *essere un, fare il, avere del Bernardone*) con esempi di Goldoni.

[33] Per le voci della seconda metà dell'alfabeto, la *Raccolta* stessa, del 1832, presenta la prima attestazione, mentre per le voci fino a L, serve da rinvio al primo volume del *Gran Dizionario*, del 1831, come prima attestazione.

scenza sia di opere italiane sia di nuovi filoni di studio in Germania, si rivelano molto fertili. Il filologo Karl Lachmann, nel suo giudizio sulla qualificazione del Valentini riguardo all'istituzione di una cattedra di lingua italiana presso l'università di Berlino, riteneva la dissertazione un punto di riferimento per ulteriori studi sulle origini della lingua italiana[34].

Concludendo, pare opportuno ripercorrere la fortuna dell'opera di Valentini. Il dizionario tascabile ebbe un grande successo commerciale e fu stampato in 21 edizioni fino al 1906. La *Raccolta,* invece, scritta in italiano e rivolta ad un pubblico di esperti italiani, ma stampata in Germania, rimase pressoché sconosciuta[35]. Il *Gran Dizionario* è presente oggi nelle maggiori biblioteche italiane e tedesche. Non ebbe una seconda edizione, probabilmente perché, dal 1837 al 1839, ne uscì una ristampa pirata con alcuni aggiustamenti per l'utente italiano presso la Tipografia di Commercio a Milano. La risentita reazione del Valentini è documentata da un opuscolo intitolato *Sposizione del modo di procedere del librajo L. Nervetti, nella ristampa del dizionario del Professor Valentini*, che aggiunse alle copie ancora invendute del suo dizionario. Il *Gran Dizionario*, comunque, rimane il punto di riferimento per l'intera produzione lessicografica italiano-tedesca dell'Ottocento, fino alla pubblicazione del Rigutini / Bulle[36].

Università di Salzburg Anne-Kathrin GÄRTIG

Bibliografia

Opere di Francesco Valentini

Der italienische Lehrer, oder theoretisch-praktischer Lehrgang des italienischen Sprachunterrichts, worin nach einer einfachen und leicht faßlichen Methode, die ersten Anfangsgründe dargestellt und dann stufenweise die schwierigsten Punkte der Sprache erläutert werden. Zum Gebrauch beim Schul- und Privat-Unterricht, pubblicato in due ed.: Berlino, Cosmar und Krause, 1827-1828 / Lipsia, Barth, 1827-1828, 2 vol.

Dialoghi e Colloquj italiani e tedeschi (…). *Italienische und deutsche Gespräche und Unterredungen über alle im allgemeinen Leben vorkommende Gegenstände und Geschäfte; mit den gebräuchlichsten Ausdrücken, Kunstwörtern und Redensarten; nach Art eines*

[34] L'intera documentazione circa l'istituzione di una cattedra di lingua italiana è conservata nell'archivio della Humboldt-Universität di Berlino, Bestand Phil. Fak. 1456. Per la perizia di Lachmann cfr. ib., c. 134.

[35] Oggi si trova in pochissime copie. I cataloghi in linea delle biblioteche tedesche indicano tre esemplari: quello della Staatsbibliothek di Berlino, della Landesbibliothek di Dresda, della Universitätsbibliothek di Lipsia; in Italia, due esemplari sono reperibili nella biblioteca dell'Accademia della Crusca.

[36] Cfr. le prefazioni di Feller (1855, non pag.) e Michaelis (1879-1881, I, v e ix), due dizionari voluminosi e di larga diffusione, che si riferiscono a Valentini.

systematischen Wörterbuches zum Gebrauch Studirender und Liebhaber beider Sprachen, insbesondere für Schulen und Reisende. Berlino, Amelang, 1839.

Gran Dizionario grammatico-pratico italiano-tedesco, tedesco-italiano, composto sui migliori e più recenti vocabolarii delle due lingue, ed arricchito di circa 40,000 mila voci, e termini proprii delle scienze ed arti, e di 60,000 nuovi articoli, (…). *Vollständiges italienisch-deutsches und deutsch-italienisches grammatisch-praktisches Wörterbuch nach den neuesten und besten Quellen beider Sprachen bearbeitet und mit ungefähr 40,000 technischen und wissenschaftlichen Wörtern und Ausdrücken und beinahe 60,000 neuen Artikeln versehen*. (…), Lipsia, Barth, 1831-1836, 4 vol.

[Ristampa milanese: *Grande Dizionario Italiano-Tedesco, Tedesco-Italiano. Compilato sui più accreditati Vocabolarii delle due lingue ed arricchito di molte migliaja di voci e di frasi. / Vollstaendiges deutsch-italienisches und italienisch-deutsches Woerterbuch nach den neuesten und besten Quellen beider Sprachen bearbeitet, und mit vielen neuen Woertern und Redensarten vermehrt*, Milano, Tipografia di Commercio, 1837-1839, 2 vol.].

Gründliche Lehre der Italienischen Aussprache, Skansion und Betonung der Italienischen Verse, nebst einer Sammlung der in den italienischen Dichtern am häufigsten vorkommenden poetischen Ausdrücke, Berlino / Lipsia, Barth, 1834.

Italienisches Jahrgeschenk für Deutsche. Eine unterhaltende und durch beigefügte deutsche Anmerkungen zugleich belehrende Lektüre. Strenna italiana pei tedeschi. Lettura piacevole ed istruttiva, corredate di molte espressioni, frasi e locuzioni tedesche. Berlino / Posen / Bromberg, Mittler, 1842 e 1843.

Neue theoretisch-praktische italienische Grammatik für Teutsche (…), Berlino, Amelang, 1824.

Nuovo Dizionario portatile Italiano-Tedesco e Tedesco-Italiano. Compendiato su i migliori e più recenti dizionari delle due lingue ed arricchito di tutti i termini proprii delle scienze e delle arti, Berlino, Amelang, 1821, 2 vol. [21° ed.: Lipsia, F.A. Brockhaus, 1906].

Raccolta di mille e più Vocaboli italiani pretermessi ne' nuovissimi dizionarii; preceduta da alcune osservazioni sul Vocabolario degli accademici della Crusca, Lipsia, Barth, 1832.

Sposizione del modo di procedere del librajo L. Nervetti, nella ristampa del dizionario del Professor Valentini, in *Gran Dizionario*, vol. IV, p. 1. [Milano, Biblioteca Comunale, Coll. P. Dig. 228]

Trattato su la Commedia dell'Arte, ossia improvvisa. Maschere italiane, ed alcune Scene del Carnevale di Roma / Abhandlung über die Comödie aus dem Stegreif und die italienischen Masken; nebst einigen Scenen des Römischen Carnevals, Berlino, Wittich, 1826.

Altre opere lessicografiche

Adelung, Johann Christoph, 1774-1786. *Versuch eines vollständigen grammatisch-kritischen Wörterbuchs der Hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten, besonders aber der Oberdeutschen*, Lipsia, Breitkopf, 5 vol. [2ª ed. ampliata e migliorata: Vienna, Pichler, 1793-1801].

BIZ = *Biblioteca Italiana Zanichelli*, DVD-ROM per Windows per la ricerca in testi, biografie, trame e concordanze della Letteratura italiana. Testi a cura di Pasquale Stoppelli con il volume Biografie e trame, Bologna, Zanichellli, 2010.

Campe, Joachim Heinrich, 1807-1811. *Wörterbuch der deutschen Sprache*, Brunswick, Schulbuchhandlung, 5 vol.

Carrer, Luigi / Federici, Fortunato, 1827-1830. *Dizionario della lingua italiana*, Padova, Casa editrice della Minerva, 7 vol.

Costa, Paolo / Cardinali, Francesco, 1819-1826. *Dizionario della lingua italiana*, Bologna, Fratelli Masi, 7 vol.

DELI = Cortelazzo, Manlio / Zolli, Paolo, ²1999. I*l nuovo Etimologico. Dizionario Etimologico della Lingua Italiana*, Bologna, Zanichelli.

Feller, F. E.,1855. *Dizionario italiano-tedesco e tedesco-italiano. Composto sui migliori dizionari ed arricchito dei termini proprii del commercio e dell'industria*, Lipsia, Teubner.

Filippi, Domenico Antonio, 1817. *Dizionario italiano-tedesco e tedesco-italiano*,Vienna, Heubner und Volke / Lipsia, Knobloch, 4 vol.

GDLI = Battaglia, Salvatore, 1961-2009. *Grande dizionario della lingua italiana*, 21 vol. *A-Z*; Supplimento 2004 e 2009, Torino, UTET.

Gherardini, Giovanni, 1838-1840. *Voci e maniere di dire italiane additate ai futuri vocabolaristi*, Milano, Bianchi, 3 vol.

Gherardini, Giovanni, 1852-1857. *Supplimento ai vocabolari italiani*, Milano, Bernardoni, 6 vol.

GRADIT = De Mauro, Tullio, 1999-2007. Grande dizionario italiano dell'uso, 8 vol., Torino, UTET.

Hulsius, Levinus, 1605. *Dictionarium Teutsch-Italiänisch, und Italiänisch-Teutsch. Zuvorn niemahl in druck außgegangen*, Francoforte, a spese dell'autore.

Jagemann, Christian Joseph, 1790-1791. *Dizionario italiano-tedesco e tedesco italiano*, Weissenfels / Lipsia, Severin, 4 vol. [2ª ed: Lipsia, Jacob, 1803].

Michaelis, Henriette, 1879-1881. *Dizionario completo italiano-tedesco e tedesco-italiano con riguardo speciale alle espressioni tecniche del commercio, delle scienze, dell'industria, della guerra e della marina,* (…). Lipsia: Brockhaus, 2 vol.

Rigutini, Giuseppe / Bulle, Oskar, 1896-1900. *Nuovo Dizionario Italiano-Tedesco e Tedesco-Italiano*, Milano, Hoepli / Lipsia, Tauchnitz, 2 vol.

Zingarelli = Zingarelli, Nicola, 2014. *Lo Zingarelli 2015. Vocabolario della Lingua italiana*, Bologna, Zanichelli.

Studi

Albrecht, Jörn, 2006. «Christian Joseph Jagemann und die Anfänge der deutschen Italianistik», in: Albrecht, Jörn / Kofler, Peter (ed.): *Die Italianistik in der Weimarer Klassik. Das Leben und Werk von Christian Joseph Jagemann (1735 – 1804).* Akten der Tagung im Deutsch-italienischen Zentrum Villa Vigoni vom 3.-7. Oktober 2004. Tubinga: Narr, 9-25.

Bergdolt, Klaus, 1997. «Deutsch-italienische Wissenschaftsbeziehungen und das Sprachenproblem im 19. Jahrhundert», in: Stammerjohann, Harro (ed.), *Italiano: lingua di cultura europea*. Atti del Simposio internazionale in memoria di Gianfranco Folena, Weimar 11.-13. 4. 1996, Tubinga, Narr, 223-236.

Boaglio, Gualtiero, 2012. *Geschichte der italienischen Literatur in Österreich*. 2ª parte: *Von Campoformido bis Saint-Germain 1797–1918*, Vienna / Colonia / Weimar, Böhlau.

Boaglio, Gualtiero, 2014. «Die italienischen Lexikographen am Wiener Hof im 19. Jahrhundert», in: Dahmen, Wolfgang, *et al.* (ed.), *Zur Lexikographie der romanischen Sprachen. XXVIII. Romanistisches Kolloquium*, Tübingen, Narr, 23-38.

Boerner, Wolfgang, 1988. *Francesco Valentini (1789-1862). Aus der Frühgeschichte der Italianistik in Berlin. Ausstellung des Instituts für Romanische Philologie und der Universitätsbibliothek der Freien Universität Berlin vom 8. Oktober bis 12. November 1988*, Berlino, ZUD.

Bray, Laurent, 1987. «La lexicographie bilingue italien-allemand et allemand-italien au dix-septième siècle. L'exemple des dictionnaires de L. Hulsius et de M. Kramer», in: Snell-Hornby, Mary (ed.), *ZüriLEX '86 Proceedings*, Papers read at the Euralex International Congress, University of Zürich, 9.-14.9.1986, Tubinga, Francke, 199-206.

Bray, Laurent, 1988. «La lexicographie bilingue italien-allemand, allemand-italien du dix-septième siècle», *International Journal of Lexicography* I, 313-42.

Bruna, Maria Luisa, 1983. *La lessicografia italo-tedesca*, Tesi di laurea non pubblicata, Università degli Studi di Udine, anno accademico 1982/83.

Bruna, Maria Luisa / Bray, Laurent / Hausmann, Franz Josef, 1991. «Die zweisprachige Lexikographie Deutsch-Italienisch, Italienisch-Deutsch», in: HSK 5, vol. 3, 3013-3019.

De Botazzi, Giuseppe, 1895. *Italiani in Germania*, Torino, Roux Frassati.

Filippi, Paola Maria, 1996. «Die Lehre der deutschen Sprache im Welschtirol in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Erste Untersuchungen über Schulprogramme und sprachdidaktische Unterlagen», in: Grüning, Hans-Georg (ed.), *Geschichte der Germanistik in Italien*. Akten des Internationalen Symposiums «Geschichte der Germanistik in Italien», Macerata, 21.-23.10.1993, Macerata, Casa Editrice Nuove Ricerche, 319-332.

Gärtig, Anne-Kathrin, 2013. «Nel laboratorio di un lessicografo ottocentesco: Francesco Valentini e la compilazione del ‹Gran Dizionario grammatico-pratico italiano-tedesco, tedesco-italiano› (1831-1836)», *Studi di lessicografia italiana* XXX, 173-206.

Giustiniani, Vito R., 1987. *Adam von Rottweil. Deutsch-Italienischer Sprachführer. Maistro Adamo de Rodvila. Introito e Porta*, Tubinga, Narr.

Glaser, Margrit, 2008. *Die „Quelle der italienischen Literatur" in Weimar. Sprachlehre und Sprachwissenschaft bei Christian Joseph Jagemann und Carl Ludwig Fernow*, München, Meidenbauer.

Hausmann, Franz Josef, 1977. *Einführung in die Benutzung der neufranzösischen Wörterbücher.* Tubinga, Niemeyer.

Hausmann, Franz Josef, 1987. «Les dictionnaires bilingues italien-allemand/allemand-italien au dix-huitième siècle», in: Snell-Hornby, Mary (ed.), *ZüriLEX '86 Proceedings*, Papers read at the Euralex International Congress, University of Zürich, 9.-14.9.1986, Tubinga, Francke, 207-16.

Hausmann, Franz Josef, 1989. «Die Markierung im allgemeinen einsprachigen Wörterbuch: eine Übersicht», in: HSK 5, vol. 1, 649-657.

HSK 5 = Hausmann, Franz Josef, *et al.* (ed.), 1989-1991. *Wörterbücher. Dictionaries. Dictionnaires. Ein internationales Handbuch zur Lexikographie. An International Encyclopedia of Lexicography. Encyclopédie internationale de lexicographie*, 3 vol., Berlin / New York, de Gruyter.

Marazzini, Claudio, 2009. *L'ordine delle parole. Storia di vocabolari italiani*, Bologna, Il Mulino.

Marello, Carla, 1989. *Dizionari bilingui con schede sui dizionari italiani per francese, inglese, spagnolo, tedesco*, Bologna, Zanichelli.

Meacci, Giordano, 2002. «Italiano e Tedesco», in: Serianni, Luca (ed.), *La lingua nella storia d'Italia*, Roma, Società Dante Alighieri, 623-634.

Pausch, Oskar, 1972. *Das älteste italienisch-deutsche Sprachbuch. Eine Überlieferung aus dem Jahre 1424 nach Georg von Nürnberg*, Vienna, VÖAW.

Risop, Alfred, 1910/1988. *Die romanische Philologie an der Berliner Universität. 1810-1910*. Erlangen, Junge. Ristampa in: Trabant, Jürgen (ed.), *Beiträge zur Geschichte der Romanischen Philologie in Berlin*, Berlino, Colloqium-Verlag.

Rossebastiano Bart, Alda (ed.), 1971. *Introito e porta. Vocabulario italiano-tedesco. Compiuto per Meistro Adamo di Roduila 1477 a di 12 Augusto*, Torino, Bottega d'Erasmo.

Rossebastiano Bart, Alda, 1977. «Antichi vocabulari plurilingui d'uso popolare. Parte I: La tradizione del ‹Solenissimo Vochabuolista› », *De gulden Passer* LV, 67-153.

Rossebastiano Bart, Alda (ed.), 1983. *Vocabolari veneto-tedeschi del secolo XV*, Savigliano, L'artistica, 3 vol.

Rossebastiano Bart, Alda (ed.), 1984. *I 'Dialoghi' di Giorgio da Norimberga. Redazione veneziana, versione toscana, adattamento padovano*, Savigliano, L'artistica.

Schnakenburg, Johann Ferdinand, 1865. *Ricordi della Società Italiana a Berlino. Composti e letti al XXI anniversario della fondazione di essa nel mese d'ottobre MDCCCLXI*. Berlino, Sittenfeld.

Sessa, Mirella, 1991. *La Crusca e le Crusche. Il vocabolario e la lessicografia italiana del Sette-Ottocento*, Firenze, Accademia della Crusca.

Sistemul lexico-semantic al verbelor culinare în latină și în limbile romanice: ipoteze privind straturile protoromanice

1. Preambul

Inventarul verbelor din latina literară referitoare la prepararea mâncării (‘a coace’, ‘a fierbe’, ‘a frige’ etc.) poate fi refăcut plecând de la rețetele conservate la autorii latini și mai ales din tratatul culinar al lui Apicius (*De re coquinaria*), elaborat într-o primă fază în sec. I p. Chr. și îmbogățit, ca orice carte de bucate, de-a lungul timpului cu adnotări succesive până în sec. al VI-lea p. Chr., de când datează textul păstrat până astăzi[1].

Dacă ținem seama de faptul că tratatul *De re coquinaria* este clasificat drept sursă pentru latina vulgară, putem presupune că vocabularul utilizat în acest text este în bună măsură apropiat de cel utilizat în oralitate. Totuși, fiind vorba de un tratat a cărei formă actuală este rezultatul unei continue redactări întinse de-a lungul a câteva secole, nu se lasă ușor formulată ipoteza unei limbi unitare, oglindă a latinei vorbite într-un anumit loc și timp.

În prezentul articol ne propunem să analizăm evoluția sistemului verbelor culinare către limbile romanice din perspectivă lexico-semantică. Astfel, vom încerca să stabilim în ce măsură poate fi regăsită, în limbile romanice, structura câmpului semantic al verbelor culinare pe care o prezintă textele latinești, exploatând totodată posibilitatea reconstrucției unui sistem valabil pentru latina orală a perioadei târzii. Altfel spus, putem compara sistemul din latina clasică cu cel reconstruibil pentru latina vorbită pornind de la limbile romanice, încercând totodată alcătuirea unei stratificări temporale și spațiale – valabile pentru latina orală – a acestui câmp lexical.

2. Verbe care exprimă operațiuni culinare în limba latină

Verbul latinesc cu valoare generală este COQUĔRE, care ar putea fi echivalat cu ‘a prepara, a găti’, exprimând orice tip de prelucrare termică a unui aliment. În funcţie de modul de preparare, în apă sau uscat, latina și-a format de-a lungul timpului două serii a câte trei verbe: pentru ideea de *fierbere* (în apă) avea seria a) FERVĔRE

[1] Sursele de cunoaștere a vocabularului culinar latin sunt completate de tratatele de agricultură și de cele medicale (cf. Cato, *De agri cultura*, sec. II a. Chr., Varro, *De re rustica*, sec. I a. Chr., *Mulomedicina Chironis*, etc).

*(*FERVĒRE*)* / b) BULLIRE / şi c) ELIXARE, iar pentru *frigere* (uscat, sub acţiunea focului): d) FRIGĔRE / e) TORRĒRE / *şi* f) ASSARE. Fiecare din ele îşi avea sensul său în economia vocabularului latin. Cu toate acestea, coexistența lor în sincronie – pe care am putea-o deduce din prezența lor în tratatul apician – nu trebuie afirmată înainte de analizarea datelor romanice și a celor oferite de textele scrise păstrate din Antichitate și din perioada târzie.

Verbul COQUĔRE (< IE **pek*^{w}*o*) 'a găti', poate fi catalogat drept verb generic, însumând toate operaţiunile de preparare termică a unui aliment: 'a frige', 'a coace', 'a fierbe', 'a prăji', fie că e vorba de alimente sau de băuturi. Cea mai veche atestare a verbului apare în sec. III-II a. Chr. la comicul Plautus (Pl. *Men*. 141), iar utilizarea sa este neîntreruptă până la Apicius; rețetele lui confirmă folosirea cu sens general a acestui verb. De exemplu, este omniprezentă formula «*dum coquitur*» pe care o putem echivala prin «în timp ce se face mâncarea»[2].

COQUERE este un verb panromanic (rom. 'coace', vegl. 'kukro', it. 'cuocere', log. 'kógere', engad. 'koužer', friul. 'kuei', fr. 'cui(v)re', prov. 'cozer', cat. 'coure', sp. 'cocer', ptg. 'cozer', cf. REW_3 2212). În majoritatea limbilor romanice, verbul se menține cu sensul generic, comparabil cu cel din latină, 'a găti', 'a prepara'; în schimb, rom. 'a (se) coace' (a supune un aliment la acţiunea căldurii în cuptor spre a-l face bun de mâncat) reprezintă o restrângere de sens faţă de semantismul mai general din latină; sp. *cocer* este şi el specializat cu sensul de 'a fierbe' (a încălzi un lichid până la punctul de a fierbe).

Răspândirea spațio-temporală a verbului ne apare a fi, așadar, generală. Faptul că prezența lui este atestată de la Plautus la Apicius și că îl regăsim în toate domeniile geografice ale romanității nu poate indica decât o extindere maximală în protoromanică a ariei de difuzare a verbului atât din punct de vedere diacronic, cât și diatopic și diastratic.

Subsumate din punct de vedere semantic lui COQUERE sunt celelalte verbe ce denumesc operaţiuni culinare mai precise. În primul rând cele care exprimă prepararea unui aliment în apă.

Fierberea

Verbul vechi şi uzual care exprimă ideea de 'a fierbe, a fi fiert' (sens concret şi figurat) este 'fervo, -ĕre, -vī', / '*ferveo, -ēre, -vuī (-buī)' (forma de conjugarea a III-a fiind mai veche). La fel ca verbul 'coquo', termenul este atestat începând cu Plautus, cu sensul concret culinar (Plaut. *Pseud*. 840).

Verbul se moşteneşte în aproape toate domeniile geografice romanice, mai puţin în cel galo-romanic: rom. 'fierbe', it. 'fervere' 'a fierbe', sp. 'hervir' 'a fierbe' (mai precis 'a ţine la foc să fiarbă', marcând durata, pentru că încălzirea până la fierbere va fi exprimată prin 'cocer'), port. 'ferver'.

[2] Cf. Apic. 4.2.25, ibid. 6.8.10, etc.

Latina avea însă şi un verb expresiv pentru a exprima ideea de 'fierbere': BULLĪRE 'a fierbe (cu bule, clocotind)', dar şi cu sens figurat 'a face bulbuci' (despre o persoană, cf. Apul. *Met.* 10, 24). Verbul este un denominativ format de la 'bulla' 'bulă de aer care se formează la suprafaţa apei'. Prima atestare a verbului este la Vitruvius (sec. I a.Chr. – I p.Chr.), unde apare cu referire la un izvor (Vitr. 8, 3, 2). Aşadar, verbul apare în perioada clasică, dar atestările lui – deşi puţin frecvente – sunt concentrate mai degrabă în epocă târzie (cf. TLL, II, 2243). Cu sensul de 'a fierbe', 'bullire' apare în primele traduceri ale *Bibliei* în limba latină (*Itala Iac.* 3, 11)[3], precum şi la Apicius. Prezenţa lui în cartea de bucate indică specializarea semantică în lexicul tehnic culinar, ceea ce explică în egală măsură moştenirea cu acest sens în majoritatea limbilor romanice.

Iniţial, 'bullire' era folosit mai degrabă pentru variaţie stilistică decât pentru a indica un proces culinar distinct de 'fervere', după cum o dovedeşte un exemplu din Apicius: (Apic.§ 55) «facies ut ferveat. cum bene bullierit, amulo obligas» «se pune la fiert. După ce aceasta a fiert bine, se leagă cu amidon».

'Bullīre' este unul dintre termenii din categoria *panroman sauf roumain* (panromanici cu excepţia limbii române): it. 'bollire' 'a clocoti', fr. 'bouillir' 'a fierbe', cat. / sp. 'bullir' 'a clocoti'[4].

În afară de forma de bază se moşteneşte şi derivatul 'bullicare' 'a fierbe', frecventativul lui 'bullio': it. 'bulicare' 'a ţâşni fierbinte (despre un izvor), a clocoti' (dar nu cu sens culinar), fr. 'bouger' 'a fierbe (despre sânge), a mişca', prov. 'bolegar', cat., valenc. 'bellugar' 'a mişuna'. Se păstrează, de asemenea, compusul 'subbullire' 'a fierbe uşor'[5] în it. 'sobbollire' 'a fierbe', ven. 'sobogir', veron. 'seboir', friul. 'sabuli'.

Explicaţia moştenirii lui într-o arie extinsă stă, cel mai probabil, în expresivitatea sporită a acestui verb, proaspăt creat în registru familiar, fapt ce va influenţa şi destinul lui în lumea romanică: 'bullire' ajunge să-l înlocuiască pe 'fervere' – tocit semantic – în anumite zone ale Romaniei. Astfel, se poate observa că franceza nu-l moşteneşte pe 'fervere', aici producându-se înlocuirea lui 'fervere' cu 'bullire'. Urmărind răspândirea celor două verbe pe teren romanic, vom constata faptul că 'fervere' s-a păstrat într-o arie discontinuă, în primul rând în ariile laterale, ceea ce relevă pe de o parte vechimea lui, pe de altă parte inovaţia – difuzată în zona centrală – care a dus la înlocuirea acestui verb cu 'bullire'. Moştenirea termenului 'bullire' într-o arie continuă, care acoperă domeniile italo-romanic, galo-romanic şi respectiv ibero-romanic de est (exceptând, aşadar, gallega şi portugheza), indică prezenţa verbului într-un strat protoromanic compact ce succedă separarea Daciei de Imperiu (*terminus post quem* reprezentat de sfârşitul sec. al III-lea p.Chr.). Nu peste tot însă prezenţa lui

---

[3] «Num quid fons de eodem foramine bullit dulcem et amaram aquam?» (bullit îl traduce pe gr. βρύει).

[4] De remarcat însă faptul că sensul acestui termen spaniol este figurat în limba actuală, utilizarea sa cu sens culinar fiind rară (cf. DUE).

[5] Atestat la Cassiod. *Hist. Eccl.* 7, 2; Plin. Val. 1, 11.

'bullire' înlătură verbul vechi 'fervere'; acolo unde coexistă cele două verbe, se creează o distincție de registru: în Ibero-romania, verbul 'fervere' își păstrează locul de bază în câmpul lexical culinar, în timp ce verbul nou introdus capătă o valoare metaforică.

În latina târzie, pentru exprimarea noțiunii de 'a fierbe în apă', apare și verbul 'elixare'[6] folosit în special pentru fierberea cărnii. Apariția verbului nu poate fi cu ușurință datată, întrucât nu este atestat decât la Apicius și la Servius, comentator al lui Vergilius din sec. IV-V p.Chr. (cf. TLL V, 2, 393): Serv. Aen. 1, 213 *ad elixandas carnes* «pentru fierberea bucăţilor de carne». La Apicius se confirmă specializarea verbului pentru fierberea cărnii: (Apic. §63) «farcies intestinum et elixabis, deinde cum sale assabis et cum senapi inferes», «Se formează un cârnat și se fierbe, apoi se prăjește cu sare și se servește cu muștar».

Termenul se moștenește în it. *lessare* 'a fierbe în apă, a găti carnea rasol' (deci apropiat de sensul latinesc) și, probabil, în campid. *lissai*, așa cum indică REW_3. Totuși, DES nu susține această ipoteză, remarcând absența descendenților în restul varietăților sarde. Incertitudinea în ceea ce privește statutul acestui termen în limba sardă (moștenire sau împrumut din italiană) nu ne îngăduie să facem alte supoziții privind aria de difuzare a termenului *elixare* în protoromanică.

Frigerea

Pe lângă această serie de trei verbe ce exprima într-un fel sau altul fierberea, latina avea și o serie de trei verbe ce exprimau frigerea.

Pentru exprimarea acestei noțiuni, termenul vechi era 'frigĕre' – aflat, din acest punct de vedere, pe același plan cu 'fervere'**:** 'a frige (uscat)', evoluat apoi și cu sensul de 'a prăji' (în ulei). Festus îl apropie din punct de vedere etimologic de φρύγειν 'a frige ' (P. F. 80, 24: «frigere et frictum a Graeco venit φρύγειν»), în timp ce Isidor crede că verbul ar avea o origine onomatopeică, de la sunetul produs de uleiul încins: (Isid. *orig.* 20, 2, 23) «frixum a sono dictum, quando in oleo ardet».

Verbul este atestat încă de la început atât cu sensul propriu, cât și cu cel metaforic de 'a perpeli (pe cineva)'. O dovedește un exemplu din Plautus: (Plaut. Bacch. 767) «tam *frictum* ego illum reddam quam *frictum* est cicer» «ţi-l voi aduce înapoi pe acela la fel de perpelit precum năutul fript». La Cato (sec. II a. Chr.) sensul este cel tehnic, propriu: (Cato *agr.* 106, 1) «sesquilibram salis frigito» «să se frigă o livră și jumătate de sare». Același sens de 'frigere uscată' reiese clar și dintr-un exemplu de la Plinius: (Plin. nat. 18, 72) «Graeci … hordeum siccant … ac frigunt» «Grecii usucă orzul … și îl frig», dar același autor spune și 'ex oleo fricta' 'friptă în ulei' (cu referire la niște ouă), dovadă că verbul putea, din sec. I p.Chr., să denumească și acțiunea de 'a prăji'. În tratatul lui Apicius sensul de 'frigere' este mai probabil: (Apic. §148) «friges oua

[6] Din punct de vedere etimologic este un denominal de la 'elixus' 'gătit în apă, fiert', la rândul lui derivat de la 'lixa' (scil. 'aqua') 'leșie', femininul substantivizat al adj. '*lixus,-a,-um'. ' Lixa' trebuie să fi însemnat 'apă pentru scurgerea leșiei', apoi 'apă (caldă) pentru a spăla', cf. DELL, s.v.

dura» «se frig două ouă tari» sau (Apic. § 434) «Ivs diabotanon in pisce frixo: Piscem quemlibet curas, lauas, friges». «Sos de verdeţuri pentru peşte fript: Se curăţă, se spală şi se frige peştele dorit». Sensul de 'a prăji' este confirmat mai târziu de către Isidor din Sevilia, atunci când stabileşte etimologia verbului de la sunetul produs de uleiul încins. De asemenea, mai multe glose ale gramaticilor latini îl echivalează pe 'frigere' cu gr. τηγανίζω 'a prăji în tigaie'.

'Frigere' este un cuvânt panromanic, moştenit mai ales cu sensul târziu de 'a prăji': rom. 'frige' 'a prăji / a frige', it. 'friggere' 'a prăji', fr. 'frire' 'a frige, a prăji', sp. 'freìr' 'a prăji' ('a coace într-o tigaie, a prăji'), catal. 'fregir' 'a prăji'.

Un alt verb**,** distinct iniţial de 'frigere'*,* mai expresiv, era 'torrēre'*,* având mai întâi sensul de 'a usca la soare', 'a seca', de unde 'a usca la foc', 'a arde'. De aici a putut lesne evolua spre sensul culinar 'a frige la foc, a coace'.

Evoluţia sensului este atestată de Paulus Festus (P. F. 485, 6) «torreri (/ torrere) a torro deductum proprie significat siccare atque arefacere; sed usurpatum est iam pro eo quod sit igne urere». Din punct de vedere etimologic este un cauzativ de la radicalul *TERS- 'a usca', *cf.* DELL, *s.v.*

Cu sens culinar, chiar dacă într-un context cu valoare metaforică, verbul este atestat de la Plautus[7]: (Pl. *Cas*. 310) «in furnum calidum condito atque ibi torreto me pro pane rubido»*,* «să mă pună într-un cuptor cald şi acolo să mă coacă ca pe o pâine neagră». Apicius îl foloseşte cu sensul evoluat de 'uscare la foc': (Apic. §129) «Patina versatilis: Nucleos, nuces fractas, torres eas et teres cum melle, pipere, liquamine, lacte et ouis»*,* «Patina răsturnată: Se frig seminţe de coconar şi nuci sparte şi se pisează cu miere, piper, garum, lapte şi ouă».

Verbul se moşteneşte în domeniile galo-romanic (reprezentat de prov. '*torrar*' 'a frige' și gasc. 'turrá') și respectiv ibero-romanic (cat. 'torrar', sp. 'turrar' 'a prăji', port. 'torrar').

Pentru a exprima aceeaşi noţiune de 'a frige' latina putea folosi și verbul 'assare', termen popular, care apare în epocă post-clasică – fiind atestat abia în sec. II p. Chr., la Apuleius. Este un derivat de la *assus* 'fript, gătit fără apă (= gr. ὀπτός)'. Traducerile latineşti ale *Bibliei* utilizează consecvent *assare* pentru gr. ὀπτάω 'a frige, a coace' (cf. *Itala* 12, 9).

Potrivit REW_3, 'assare' se moşteneşte în nuor. (dialect sard) 'assare' 'a frige' (despre un aliment pus direct la acţiunea focului), obw. 'brassar', engad. 'brasser' (ultimele două forme create probabil prin contaminare cu n.g.s. 'braten', cf. Salvioni, ap. REW_3), sp. 'asar' și port. 'assar'. Aşadar, domeniile geografice în care se conservă sunt cel italo-romanic și cel ibero-romanic.

[7] Cu sensul etimologic, 'a usca', verbul apare și înainte de Plautus, la Pacuvius (sec. III a.Chr.).

3. Concluzii

Analizând datele romanice și punându-le în relație cu informațiile oferite de textele păstrate din perioada latinității, putem încerca o conturare a situației protoromanice a acestor verbe. Astfel, verbul generic și uzual, *coquere*, are statutul de termen panromanic, menținându-se în fruntea sistemului semantic al verbelor culinare în majoritatea limbilor romanice (rareori alunecând spre o restrângere semantică). Putem presupune, așadar, că extinderea sa în protoromanică era generală, fiind difuzat încă dinainte de separarea Sardiniei de Imperiu (sec. II a.Chr./sec. II p.Chr.), așadar în cel mai vechi strat protoromanic. Subsumate lui erau celelalte verbe prezente în lexicul culinar: pe de o parte 'fervere', 'bullire', 'elixare', pe de alta 'frigere', 'torrere', 'assare' – fără să le considerăm neapărat în sincronie. Am putea plasa pe același plan verbele 'fervere' și 'frigere', ambele fiind vechi, cu o extindere generală în protoromanică: ele sunt, așadar, contemporane cu 'coquere', aflate într-o relație de subordonare taxonomică față de acest verb.

Așadar, paralel cu 'fervere', 'frigere' a avut o extindere generală în aria latinofonă, conservată ca atare și concretizată în statutul său de termen panromanic. Dar, dacă 'fervere' a putut fi înlăturat, în anumite zone, de concurentul său mai expresiv 'bullire', 'frigere' își menține poziția de termen principal desemnând acțiunea de 'a frige' în toate limbile romanice. Celelalte două verbe, 'torrere' și 'assare' au o traiectorie particulară. Deși de dată veche, 'torrere' nu are de la început sensul culinar: el pornește de la un semantism general de 'a usca', specializat parțial în domeniul culinar, însă suferind și o specializare paralelă materializată în participiul său 'torrens', utilizată pentru apa învolburată (evoluția fiind de la sensul de 'a clocoti'). Poate tocmai pentru a evita o confuzie în acest sens, limba vorbită adoptă o variantă de conjugarea I, 'torrare', cu sensul de 'a frige' moștenită în domeniile galo-romanic și ibero-romanic (în timp ce forma clasică de conjugarea a II-a nu se păstrează în niciun idiom romanic, poate doar obw. 'tórer', cf. REW_3). Verbul 'assare', legat etimologic de 'ardeo', este o creație populară al cărei sens a fost dintru început specific culinar, însă apărută abia în epocă post-clasică – după cum sugerează textele latinești – și cu difuzare regională – așa cum par să arate idiomurile romanice. Niciunul dintre aceste două verbe, chiar înzestrate cu o expresivitate sporită, nu îl înlătură pe cel mai general, 'frigere' Sistemul sinonimic astfel rezultat va duce la restrângerea semantică a descendenților lui 'torrere' și 'assare': de exemplu, sp. 'asar se referă exclusiv la prepararea cărnii supuse direct acțiunii focului, iar sp. 'torrar', puțin frecvent ca formă verbală, desemnează acțiunea de a pune ceva (nu neapărat un aliment) la foc până se rumenește.

Universitatea din București Theodor GEORGESCU

Bibliografie

André, Jacques, 1961 (1981). *L' Alimentation et la cuisine à Rome*, Paris, C. Klincksieck.

DELG = Chantraine, Pierre, 2009 (1968-1980[1]). *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Kincksieck.

DELL = Ernout, Alfred, / Meillet, Antoine, 1959[4] (1932[1]). *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck.

DES = Wagner, Max Leopold, 1960-1964. *Dizionario etimologico sardo*, 3 volumes, Heidelberg, Winter.

DUE = Moliner, María, 2007[3]. *El Diccionario de Uso del Español,* Madrid, Gredos.

OLD = Glare, P. G. W. (ed.), 1968-1982. *Oxford Latin Dictionary*, Oxford, Clarendon.

REW = Meyer-Lübke, Wilhelm, 1930-1935[3] [1911–1920[1]]. *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter.

Milham, Mary Ella, 1969. *De Re Coquinaria, Apicii Decem Libri Qui Dicuntur De Re Coquinaria et Excerpta a Vinidario Conscripta*, Leipzig, Teubner.

TLL = 1900-. *Thesaurus Linguae Latinae*, Leipzig/Stuttgart/Berlin/New York, Teubner/ Saur/De Gruyter.

Urban, Angel (ed.), 1995. *Concordantia Apiciana*, Hilidesheim, Olms-Weidmann.

Walde = Walde, Alois / Hofmann, Johann Baptist, 1965. *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3 volumes, Heidelberg, Winter.

A 'terminologia açucareira' em dicionários brasileiros da língua portuguesa: o «Vocabulario Brazileiro» (1853) e o «Diccionario de Vocabulos Brasileiros» (1889)

«Com o novo systema de engenhos de assucar tendem a desapparecer todas estas denominações»

1. Introdução

O léxico da língua portuguesa adquiriu em terras brasileiras novas acepções e também novos âmbitos terminológicos decorrentes das actividades e práticas económicas desenvolvidas em terras de Vera Cruz. Entre os domínios terminológicos criados no português do Brasil conta-se o das unidades lexicais relativas ao cultivo intensivo da cana e à produção de açúcar, período que se estendeu de 1532, data em Martim Afonso de Sousa (Vila Viçosa, c.1490/1500-Lisboa,1571) levou da Madeira para o Brasil as primeiras mudas de cana, até finais do século XVII, quando a produção açucareira entra em declínio devido à concorrência de outras regiões. Com efeito, na linha sugerida pela escola *wörter und sachen*, a par das "coisas" (i.e. objectos, utensílios, produtos, indivíduos e actividades) próprias do local onde se plantava e moía a cana – *engenho de açúcar* –, foram forjadas as denominações que, ao funcionarem apenas num contexto social e num domínio linguístico restrito e especializado constituíram uma "terminologia" (Krieger / Finatto, 2004), vale dizer, um conjunto de «termos» que, por designarem referentes que ou são exclusivos de um âmbito técnico ou neste adquiriram um significado particular, transitam do léxico comum para o domínio das linguagens técnicas ou especiais (Verdelho, 1988).

No Brasil, o primeiro engenho de açúcar é instalado em 1535 e, a partir de 1549, o plantio da cana expande-se por Pernambuco, Bahia e São Paulo, estendendo-se a outras regiões do Brasil no decurso do século XVII, centúria em que a produção atinge o auge. Com o aumento da concorrência na produção açucareira, essa actividade entra em declínio no Brasil no século XVIII, muito embora os engenhos brasileiros não cessassem de laborar. No que tange à origem e difusão da terminologia açucareira, há que ter conta que o processo se inicia no Mediterrâneo, passando depois para a Madeira, de onde se expande às Canárias e a outras regiões atlânticas, con-

forme explica Naidea Nunes (2012, 216), a propósito da documentação madeirense e da sua importância para se apurar a origem e a transmissão dos termos relativos ao açúcar:

A consulta de documentação histórica mediterrânica sobre a produção açucareira foi fundamental para determinar as palavras recebidas do Mediterrâneo, como mel de cana, mestre de açúcar e trapiche, e os termos que surgiram na ilha da Madeira, nomeadamente panela e rapadura, com o grande desenvolvimento técnico renascentista, nomeadamente a passagem do moinho de roda de pedra vertical movido por animais, a engenho, moinho de dois eixos ou moendas horizontais movidas a água. Pois, foi na Madeira, como abemos, que se desenvolveu a terminologia açucareira atlântica, que passou para Canárias, Cabo Verde, s. Tomé e Príncipe, Brasil e, a partir das Canárias, para toda a América espanhola.

O funcionamento do engenho encontra-se descrito com todo o pormenor na obra *Cultura e opulência do Brasil* (1711), de André João Antonil[1] (Lucca, 1649-Salvador da Bahia, 1716), que apresenta boa parte dos termos relativa ao trabalho no engenho. Entre muitas outras, são exemplo disso unidades como *aguilhão*[2], *amassador*[3], *bagaço*[4], *banqueiro*[5], *batedeira*[6], *caldeira*[7], *caldo*, *calumbá*, *caixeiro*[8], *cinzeiro*[9], *cocha*[10],

---

1 Sob este criptónimo, oculta-se o nome do italiano Giovanni António ou João António Andreoni. Para mais informação acerca da identidade deste jesuíta italiano, ver: Silva (2001, 15-57).

2 Segundo Houaiss (2001), *aguilhão* é a «peça de ferro que se coloca no meio dos eixos de madeira dos engenhos de açúcar». Com o significado geral de «ponta de ferro da aguilhada» (Houaiss, 2001), no âmbito do engenho de açúcar a palavra *aguilhão* ganhou valor terminológico.

3 No domínio do engenho de açúcar, *amassador* denomina o «local onde se amassa a cana». Embora registe a referência ao local, Houaiss (2001) não remete para o domínio terminológico do engenho de açúcar.

4 Como termo açucareiro, *bagazo* aparece já em Marcgrave (1648).

5 Com marca lexicográfica de regionalismo do Brasil, a palavra *banqueiro* corresponde, de acordo com Houaiss (2001), ao «indivíduo incumbido da casa das caldeiras à noite» nos engenhos de açúcar, acepção a que pode atribuir-se a datação de Antonil (1711).

6 Em Houaiss (2001), esta unidade receba uma marcação diatópica – «Regionalismo: Brasil» – e uma marcação terminológica – «nos engenhos de açúcar» –, sendo a palavra definida como «aparelho semelhante à escumadeira com que se bate o melado para impedir que se queime».

7 Em Houaiss (2001) não recebe marcação terminológica ou diatópica, sendo definida, em termos gerais, como «recipiente metálico de tamanhos variados destinado a aquecer água e outros líquidos, a produzir vapor, à cocção de alimentos etc.».

8 A palavra refere a «pessoa que fabrica ou trabalha na produção de caixas» (Houaiss, 2001).

9 Com uma primeira atestação em 1789, segundo Houaiss (2001) esta unidade é marcada como «regionalismo» brasileiro, que denomina o trabalhador que, nas usinas de açúcar, recolhe a cinza das caldeiras". Ora, a unidade *cinzeiro* aparece já com esta acepção em Antonil (1711), cujo testemunho permite fazer a retrodatação desta palavra.

10 Com datação de 1913, em Houaiss (2001), a palavra designa um «recipiente de madeira; gamela», sendo equivalente de, segundo aquele dicionário, de *cocho* (i.e. tabuleiro). Ora, a ocorrência de *cocha* em Antonil (1711) permite conclui que a data indicada por Houaiss está completamente desajustada.

cocheira[11], *jirau*, *melado*[12], *mestre de açúcar*[13], *moenda*[14], *pão de açúcar*[15], *parol*[16], *purgador*[17], *purgar*[18], *rodete*[19], *senhor de engenho*[20], *soca*[21], *soto-banqueiro*[22], *soto-mestre*[23], *tacha*[24], *tarefa*[25], *trapiche*[26], quase todas portuguesas, com excepção de *calumbá* "reci-

[11] É um derivado de *coche* ou *cocho* (i.e. tabuleiro). Domingos Vieira (1873, 263) regista as duas formas, porém sem aludir ao termo açucareiro.

[12] Com a acepção de «mel de engenho», este «regionalismo» do Nordeste do Brasil, (Houaiss, 2001) denomina uma «calda espessa». Para Houaiss (2001), melado recebe datação fundada no registo lexicográfico de Bluteau (1716).

[13] De acordo com Houaiss (2001), *mestre-de-açúcar* é regionalismo do Nordeste brasileiro e denomina o «indivíduo que superintende os trabalhos relativos à fabricação do açúcar".

[14] Trata-se de «aparato ou máquina de moer ou triturar; moinho» (Houaiss, 2001). A palavra consta da nomenclatura de Bluteau (1716, 537).

[15] Segundo Houaiss (2001), que não oferece datação, é «regionalismo» do Nordeste do Brasil, denominando, «nos antigos engenhos», o «açúcar esfriado e clareado, depositado em formas (ô) longas para tomar consistência».

[16] Como «Regionalismo» do Brasil, «nos engenhos de açúcar», este termo designa o «cocho de madeira que serve como recipiente para receber o caldo da cana saído da moenda». Este termo açucareiro já está atestado em Morais Silva (1813, 400), que o define como «coche grande, onde se ajunta nos engenhos o caldo, ou suco da canna açucareira, ou o melado. *parol de caldo*, *do mel da canna*».

[17] Definido como «aquele que purga o açúcar nos engenhos», este «regionalismo" brasileiro tem 1813, em Houaiss (2001), como datação. Porém, estando registado na obra de Antonil, é claro que este termo remontará, no mínimo, a 1711.

[18] Morais Silva (1813: 528) descreve a ação de *purgar o assucar* da seguinte maneira: «consiste em fazelo ficar branco, para o que se cava o que está nas formas, e abre o furo que elas tem por baixo para escorrer o mel, e depois tornando a *entaipar-se* com um pequeno pilão, se bota na cara barro bem fino amassado com agua, a qual filtrando-se, e coando-se pelo barro lava o assucar, escorrendo o mel impuro pelo fundo, e esta operação se faz duas vezes […]. Houaiss não atribui a esta palavra valor terminológico no domínio da produção de açúcar.

[19] Designa uma «roda pequena». Segundo Morais Silva (1813, 638-639) é palavra equivalente de *rodizio*.

[20] De acordo com Houaiss (2001), que não lhe atribui datação específica, este «regionalismo» do Brasil é a designação do «dono de engenho de açúcar».

[21] Trata-se da «brotação após o primeiro corte da cana-de-açúcar», termo que, segundo Houaiss, tem precisamente na obra de Antonil (1711) a primeira atestação.

[22] Na entrada *banqueiro* Houaiss (2001) regista como Regionalismo brasileiro a acepção seguinte: «nos antigos engenhos de açúcar, indivíduo incumbido da casa das caldeiras à noite». *Sota-banqueiro* não consta da nomenclatura de Houaiss.

[23] Segundo Houaiss (2001), *soto-mestre* é um "diacronismo" que «denominava o substituto do mestre, aquele que ensina na ausência do mestre». A palavra também teria sido usada como «termo de marinha», de acordo com o testemunho de Morais Silva (1789).

[24] Variante de *tacho*, esta forma é marcada por Houaiss (2001), sem datação, como um «regionalismo» brasileiro. No entanto, como termo açucareiro, a unidade *tacha(s)* regista-se já em Marcgrave (1648), cujas informações foram reproduzidas depois por Bluteau (1713, 117).

[25] Usado por Antonil (1711), este termo significa «nos engenhos de açucar […] o espaço de terra, em que cabe toda a canna que num dia natural poder ser moída» (Bluteau, 1721, 52).

[26] O termo denomina um «pequeno engenho de açúcar movido por bois» e, em conformidade com Houaiss (2001), é regionalismo do Nordeste do Brasil.

piente de madeira onde escorre e é recolhido o caldo extraído da cana, nos engenhos" (Houaiss, 2001), que provém do quimbundo, *jirau* "espécie de plataforma; qualquer armação que repousa sobre forquilhas para diversos fins" (Houaiss, 2001), palavra oriunda do tupi, e *soca*, cujo étimo é de origem obscura. No entanto, antes de Antonil, o naturalista holandês Georges Marcgrave (1610-1644) havia já reunido, na *História Natural do Brasil*[27], um bom número de termos açucareiros usados nos engenhos do Brasil (Gonçalves, 2012). Entre esses termos sobressaem os seguintes: *aspes*, *bolandeira*, *contrages*, *copeiro*, *engenho de agoa*, *engenho de boys*, *meocopeiro*, *roda d'agoa* e *rodete*.

2. Dicionarização e 'terminologização' do açúcar

Se é verdade que a terminologia açucareira no Brasil colónia se consolida paralelamente ao desenvolvimento do plantio de cana e da produção do açúcar nos engenhos brasileiros, não é menos certo que as primeiras dicionarizações da terminologia açucareira apenas se verificaram nos inícios do século XVIII, uma vez que a inclusão dos termos referentes a esse domínio numa nomenclatura se deve a D. Rafael Bluteau (08, 20). Ao contrário da 'terminologização', vale dizer, a transformação de palavras da língua comum em unidades dotadas de um significado especializado, restrito a um campo referencial e semântico – o do açúcar, por exemplo –, que se desenvolveu na fala espontânea de quem trabalhava e vivia nos engenhos, por força da necessidade de nomear utensílios, práticas, tarefas e indivíduos e, nessa medida, é um processo linguístico, o processo de dicionarização é de natureza metalinguística, já que a inclusão de unidades de alcance terminológico no dicionário é uma escolha do lexicógrafo. Com efeito, a este cabe decidir se arrola os termos quer na nomenclatura, quer nas informações relativas ao uso da micro-estrutura e, por conseguinte, se lhes aplica uma marca específica. A despeito dos últimos estudos (Nunes, 2007; Nunes, 2011; Corrales /Corbella, 2012; Viña / Corbella, 2012), continuam a merecer atenção não só a distribuição geográfica destes termos mas também o modo como se terão difundido, a partir de um ou mais centros irradiadores, por várias regiões atlânticas, e, ainda, a indagação das línguas que contribuíram para a formação da terminologia açucareira, aspectos que extravasam o objectivo deste trabalho.

Na terminologia açucareira integram-se palavras portuguesas cujas acepções em Portugal não diziam respeito nem à cana nem à produção de açúcar; no entanto, na propriedade rural em que, no Brasil, era plantado o canavial – o engenho –, foram investidas de um sentido terminológico, valor esse que acabou por ser registado, por meio de uma marca específica, na lexicografia da língua portuguesa, conforme fica ilustrado no *Vocabulario Portuguez e Latino* (1712-1728), de D. Rafael Bluteau

[27] Trata-se da primeira parte de uma obra que se integra no período holandês da história do Brasil (1637-1644), altura em que no nordeste do brasil existia uma colónia holandesa governada por Maurício de Nassau (1604-1679). O autor da segunda parte é Guilherme Pisonis (1611-1678).

(Londres,1638-Lisboa, 1734). Ora, o *Vocabulario* de Bluteau foi o primeiro dicionário a adoptar um sistema de marcação quer para as várias formas de variação linguística, quer para as terminologias e, em concreto, para a açucareira (Gonçalves, 2012), procedimento lexicográfico graças ao qual é possível traçar uma parte da história daquilo a que Nunes (2003) chama 'palavras doces', vale dizer, as unidades lexicais relacionadas com a cana-de-açúcar[28], o engenho, as pessoas que nele trabalhavam e a produção do açúcar. Na esteira de Bluteau, o brasileiro António de Morais Silva (Rio de Janeiro, 1755-Pernambuco, 1824) incorpora ao *Diccionario da Lingua Portugueza* ([1]1789, [2]1813) muitos mais termos referentes ao universo da indústria do açúcar, palavras que o lexicógrafo conhecia da sua experiência de Senhor de Engenho. De facto, se na sua primeira edição, anunciada com uma refundição e ampliação do *Vocabulario* de Bluteau, o autor incluía um bom número de termos açucareiros, na segunda, que é já uma obra de investimento pessoal, ainda mais avultam as unidades pertencentes a esse domínio, facto que certamente se deve à sua experiência como senhor de engenho na região de Pernambuco, e que explicará a ausência de abonações de fontes em boa parte dos enunciados relativos à terminologia açucareira, assinalados por Morais Silva (Murakawa, 2003, 2005) como "termo Brasil. dos engenhos». Não de ser curioso que a dicionarização destas unidades se deva a um lexicógrafo brasileiro e senhor de engenho.

2.1. A terminologia açucareira em dicionários brasileiros

No entanto, a primeira lista de palavras identificadas como brasileirismos ficará a dever-se ao Domingos Borges de Barros, mais conhecido como Visconde da Pedra Branca (1780-1855) que, em resposta a uma solicitação de Adrien Balbi, arrolou 68 brasileirismos, entre os quais *trapiche*, traduzido em francês como «magasin au bord de l'eau» (Balbi, 1826, 175), para exemplificar as diferenças entre o léxico brasileiro e o português. É de salientar que o Brasil, à data da publicação do *Atlas etnographique des peuples du monde*, de Balbi, o Brasil deixara de ser uma colónia portuguesa, uma vez que D. Pedro I tinha declarado a independência em 1822, motivo por que, a partir então, se faz notar a preocupação dos autores brasileiros em valorizar o diferencial linguístico brasileiro, fosse ele fonético, lexical ou de outra natureza. De facto, após a independência, o nacionalismo vai traduzir-se, entre outros aspectos configuradores da identidade colectiva, na especificidade linguística, motivo por que a desenvolve um exercício lexicográfico centrado no que hoje se conhece como «brasileirismos».

Contudo, só em 1853 Braz da Costa Rubim (1812-1871) vem a lume um *Vocabulario Brasileiro para servir de complemento aos diccionarios da lingua portuguesa*, obra que visa reunir brasileirismos de vários domínios, entre eles o do açúcar. Com efeito, num total de 1806 entradas, o autor inclui 24 unidades terminológicas assinaladas como «nos engenhos de assucar»: *bangue*, *calumbá* ou *cocheira*, *desafogar*,

[28] Esta unidade complexa não possui datação em Houaiss (2001).

engenho-real, *engenhoca*, *mãe de balcão*, *moleque de assentar* ou *juiz*, *neta*, *resfriador* e *volandeira*, cujas definições são transcritas no quadro a seguir.

bangue	fornalha onde assentam as tachas nos engenhos de fazer assucar.
calumbá ou cocheira	nos engenhos d'assucar, he o cocho do caldo.
desafogar	nos engenhos d'assucar, é levantar com a batedeira ao alto, o mel já bem batido.
engenho-real	é o que tem todas as partes de que compõe, e moer com agua.
engenhoca	engenho pequeno de fazer assucar, que moe com cavallos, bois e mesmo á mão.
mãe-de-balcão	nos engenhos d'assucar, é a mulher que na casa de purgar, assiste no balcão de mascavar, a apartar as qualidade de assucar.
moleque-de-assentar ou *juiz*	nos engenhos d'assucar, é o páo chato e grosso que serve para igualar o assucar nas caixas, quando estão cheias.
neta	nos engenhos d'assucar, é a escuma mais fina que deita o melado quando ferve.
resfriador	tanque pequeno de madeira, onde se lança o melado a arrefecer
volandeira	nos engenhos de assucar, é a roda grande, dentada, que gira circularmente por cima da moenda.

Quadro 1

Algumas das unidades reunidas no quadro acima já haviam sido dicionarizadas, como referido atrás, por Bluteau e Morais Silva, não residindo neste ponto a novidade da obra de Rubim, mas, sim, na inclusão destes termos num vocabulário consagrado aos brasileirismos. Importa realçar que o *Vocabulario* de Rubim vem a lume quando, no Brasil, há muito a produção de açúcar tinha deixado de ser a principal actividade económica, porque depois do «ciclo do açúcar» se entrou no «ciclo do ouro», que atingiu o auge nas primeiras décadas de Setecentos, e, ao do metal precioso, seguir-se-ia o «ciclo do café». Como é evidente, a produção açucareira manteve-se e, com ela, também a sua terminologia (Dury / Picton, 2009), para cuja história se procura trazer novas achegas.

A amostra constituída por 30 unidades extraídas *Diccionario de Vocabulos Brazileiros* (1889), publicado pelo Visconde de Beaurepaire-Rohan[29] (Niterói, 1812-Rio

[29] Mais conhecido com este título, o nome completo do lexicógrafo era Henrique Pedro Carlos

de Janeiro, 1894), é bem reveladora do papel do dicionário como memória ou repositório do património lexical e linguístico. De entre as unidades da amostra importa salientar, em particular, aquelas que ou não foram incluídas nas obras de Bluteau, Morais Silva e Rubim, ou que no *Diccionario de Vocabulos Brazileiros* recebem uma dupla marcação – diatópica e diatécnica (i.e. relativa ao âmbito técnico ou profissional) – informação que, por conseguinte, aponta para a distribuição geográfica dos termos açucareiros.

Nesse lote contam-se os verbetes relativos a *cabahú*, *engenheiro*, *fogo-morto*, *garapa, melado*, *meleiro*, *resoca*, *senhor-de-engenho, tabú* (e *fazer tabú*), cujas microestruturas lexicográficas fornecem dados e pistas acerca da variação geográfica da terminologia açucareira e da etimologia de algumas das unidades, dados que podem atribuir-se ao 'historicismo linguístico' vigente a finais de Oitocentos, quando o modelo histórico-comparativo levava os estudiosos a indagarem os étimos, as raízes das palavras, os processos de formação e as mudanças ocorridas. Disso parece ser exemplo o verbete «resoca», que inclui informação sobre o étimo e a formação da palavra.

Beaurepaire-Rohan, *Diccionario de Vocabulos Brazileiros* (1889)	
cabahú	(Serg.) nome popular de mel de tanque
cachaceira	(Pern.) logar, onde se apara e ajunta a cachaça, que se tira das caldeiras de assucar, quando se alimpam de cachaça (Moraes).
caldo	nome que dão ao sumo da canna de assucar; *Caldo* de canna. Em S. Paulo e *Pará* o chamam *Garápa*; mas este termo tem outra significação em algumas províncias do norte.
engenheiro	(S. Paulo, Paraná e Matto-Grosso) proprietário de um engenho de assucar; senhor de engenho.
fogo-morto	dizem que um engenho de assucar está de fogo morto, quando, por qualquer circumstancia, deixa de funcionar.
garapa	Em S. Paulo, Goyaz e Matto-Grosso dão esse nome ao caldo
melado	nome do caldo de canna de assucar limpo na caldeira e pouco grosso […] Mel de furo […] mel de barro […] Ao mel de furo chamão no Rio de Janeiro mel de tanque.

de Beurepaire-Rohan.

meleiro	(provs. do N.) Homem que compra mel nos engenhos; almocreve que o leva e conduz deles para distillar, etc.; o que trata em mel (Moraes). || Dão o mesmo nome ao individuo que costuma embriagar-se com aguardente (B. de Maceió).
resoca	segundo brotamento da canna de assucar, depois de cortado o primeiro a que chama sóca. Etym. É palavra hybrida formada do prefixo portuguez re e do tupi soca.
senhor-de-engenho	proprietario de um engenho de assucar. Em S. Paulo, Goyaz e Matto-Grosso chamam-lhe impropriamente *engenheiro*.
tabú	(Pern.) assucar que não coalhou bem na fôrma, nem entesta para se lhe botar barro e purgal-o por ser queimado ao apurar ou mal limpo. *Fazer tabu* phrase brasileira dos engenhos (Moraes).
tarefa	(Bahia) medida agraria igual a 900 braças quadradas (4.356m.q) com destino á cultura de canna de assucar. Ha *tarefas de rego* (canna novamente plantada) e *tarefas de sóca* (canna cujos brotos se vão sucedendo annualmente).

Quadro 2

Nas definições acima compiladas, desde chama a atenção a marcação diatópica, indicando que a terminologia açucareira conhecia variações em terras brasileiras. Assim, a crer na informação oferecida por Beaurepaire-Rohan, no domínio do açúcar existiriam diferenças consoante se tratasse de Pernambuco, região na qual primeiramente se havia introduzido o plantio da cana, ou na Bahia, em São Paulo, no Rio de Janeieo, em Goiás, no Mato-Grosso ou no Pará.

Quanto à datação destas unidades, vale a pena realçar que parte delas não está datada em Houaiss (2001), como acontece com *cabaú, cachaceira, melado*[30] e *senhor de engenho*. Embora estes termos sejam seguramente muito mais antigos, como salientado atrás a propósito de alguns, o testemunho lexicográfico de Beaurepaire-Rohan permite atribuir-lhes 1889 como datação.

Ao contrário do que afirma Nunes (2012, 226), o termo *garapa*[31], cuja origem parecer ser obscura, não tem registo no Brasil apenas no século XVIII, já que o autor da *Historia Naturalis Brasiliae* (1648), Georges Marcgrave, dela teve conhecimento em Pernambuco, onde estudou a fauna e a flora locais a pedido do governador Maurício

[30] Não possui datação nem como equivalente de *mel de tanque* (marcado simplemente como regionalismo brasileiro), nem como sinónimo de *cabaú* (regionalismo do Nordeste). Graças a Beaurepaire-Rohan pode atribuir-se 1889 como primeira datação daquelas acepções de *melado*.

[31] A denominação g*arapa* tem origem obscura, sendo aventadas várias hipóteses: segundo Houaiss (2001) poderá vir «talvez do esp. *garapiña* (1640), este der. de *garapiñar* 'solidificar um líquido, congelando-o ou em outra forma, de modo que forme grumos'».

de Nassau. À semelhança deste caso, também em outros será possível fazer a retrodatação de alguns termos registados por aquele naturalista holandês.

Por outro lado, é de assinalar que algumas palavras portuguesas sofreram um processo de ressemantização e especialização terminológica, como se verifica em *engenheiro* (derivado de engenho + sufixo –eiro), unidade que designa «aquele que construía ou criava engenhos de guerra além de conceber e executar obras de fortificação e defesa de posições», e que foi transferido, no uso «vulgar», para o domínio terminológico da produção de açúcar, ainda que impropriamente, como sublinha Beaurepaire-Rohan (1889,), passando a denominar o «proprietário de um engenho de assucar» ou «senhor de engenho». A propósito da referida impropriedade do vocábulo *engenheiro* com uma acepção do domínio açucareiro, leia-se o enunciado de Beaurepaire-Rohan (1889, 60):

> Este vocabulo tem o inconveniente de confundir cousas que são bem distinctas entre si. Por engenheiro se entende em toda parte aquelle que professa a *Engenharia*, sciencia que se divide em varios ramos, donde resulta que ha engenheiros geographos, hydraulicos, militares, civis, machinistas, etc. Um *senhor de engenho* não tem nada disto. É simplemente o proprietário de um engenho de moer canna para a fabricação de assucar, ou de moer a congonha para a preparação do mate. A respeito do mais pode ser completamente ignorante. Recordo-me que uma vez na camara dos deputados, em uma discussão que interessava a lavoura, um representante da Nação servia-se repetidamente de *engenheiro*, em logar de *senhor de engenho*. O seu discurso foi um verdadeiro destampatorio; ninguem sabia o que queria elle dizer. Seria a desejar que as pessoas bem educadas não sanccionassem com a sua auctoridade esse erro vulgar.

Para datar a acepção metrológica de *tarefa*, Houaiss (2001) toma como referência cronológica o *Nôvo Diccionario da Lingua Portugueza*, de Cândido Figueiredo, apontando por isso 1899 como datação. Marcada como regionalismo do Nordeste do Brasil, a unidade denomina «certa medida agrária que varia de um estado para outro [Em Alagoas e Sergipe, equivale a 3.052 m^2, no Ceará, a 3.630 m^2 e, na Bahia, a 4.356 m^2.]».

Para lá das acima referidas, em Beaurepaire-Rohan encontram-se ainda outras referências ao universo do açúcar (não do engenho-de-açucar), ao qual pertencem palavras do domínio da culinária ou gastronomia, como *cocáda*, *canninha*, *pé-de-moleque*, *prajá, puxa-puxa e sambongo*. No contexto da definição de *alagôano* também se verifica uma menção à cana-de-açúcar.

alagoâno	Natural da provincia de Alagoas: Os *Alagoânos* são mui dados á agricultura. adj. que pertence áquella provincia: A lavoura *alagoana* consiste principalmente na cultura da canna d'assucar e do algodão.
cocáda	Doce secco, dividido em talhadas, feito de coco ralado e assucar branco. || Cocáda puxa (Bahia) é a mesma cocáda preparada, porém, com assucar mascavo ou melaço, e da consistência de alfeloa.
canninha	aguardente de canna de assucar.

furrundú	(S. Paulo) espécie de doce feito de cidra ralada, gengibre e assucar mascavo.
laranjinha	aguardente de canna aromatizada com casca de laranja.
pé-de-moleque	(Rio de Jan., S. Paulo) espécie de doce secco e achatado feito de rapadura e mendubi torrado.
prajá	(S. Paulo) especie de doce feito com melaço a ferver, sobre o qual se lançam e se misturam ovos batidos || É synalepha de *para já*, em allusão á rapidez com que é feito.
puxa-puxa	melaço grosso a ponto de ficar em pasta, e poder ser manipulado como a alféloa, em que operação alveja, ainda que seja de cor escura.
sambongo	(Pern.) especie de doce feito de côco ralado e mel de furo. Tambem lhe chamão *Currumbá* e em Alagôas *Bazulaque* (B. de Maceió).

Quadro 3

Com excepção de *furrundu* (i.e. *furrundum*) e sambongo, palavras que parecem provir de uma língua banta (Houaiss, 2001), as unidades reunidas na tabela 3 são fruto da criatividade lexical em solo brasileiro, seja por derivação – *caninha, laranjinha* –, seja por composição a partir de unidades pré-existentes como *pé-de-moleque*, ou, ainda, por uma composição descritora ou alusiva ao referente, como acontece em *prajá* e *puxa-puxa*. Tanto esta última como *furrundu*, *pé-de-moleque*, recebem, em Houaiss (2001), 1899 como datação. Com a acepção de «aguardente, cachaça», *caninha* não apresenta datação em Houaiss e *laranjinha*, por sua vez, nem sequer regista a acepção brasileira de «aguardente de cana». A unidade *sambongo* é um excelente exemplo da riqueza informativa ds micro-estrutura da obra de Beaurepaire-Rohan, uma vez que ao lema-entrada se acrescentam outras duas unidades terminológicas: *currumbá* e *bazulaque* ou *badulaque,* ambas sem datação em Houaiss, que define a segunda como «regionalismo» brasileiro para denominar um «doce de coco ralado e mel».

3. A modo de conclusão

Os dados acima expendidos e analisados provam que os dicionários brasileiros da segunda metade do século XIX ainda disponibilizam alguma da antiga terminologia açucareira dicionarizada durante Setecentos e inícios de Oitocentos, embora excluam uma parte dos termos arrolados por Bluteau e Morais Silva ([1]1789, [2]1813), na medida em que tais palavras já não correspondiam, pelo menos alguns delas, às novas práticas e aos avanços técnicos vigentes no domínio da indústria do açúcar.

Com efeito, devido ao processo de industrialização, quanto mais se avança no século XIX, mais os termos quinhentistas e seiscentistas, vale dizer, a terminolo-

gia do ciclo económico da cana, deixa de fazer sentido aos olhos dos consulentes do dicionário, o que explicará, por um lado, o decréscimo do número das antigas unidades no dicionário e, por outro, o aparecimento de certas unidades ou de acepções novas, como se observou no caso de *engenheiro*.

Ora, à vista dos elementos aduzidos e do confronto com os dados de Houais (2001), dicionário de referência na actualidade, parece ficar demonstrado que as *Vocabulario Brazileiro*, Braz da Costa Rubim (1853), e o *Diccionario de Vocabulos Brazileiros*, do Visconde de Beaurepaire-Rohan (1889), não são apenas marcos imprescindíveis na história da lexicografia brasileira como também são fontes de informações preciosas acerca da variação lexical e da variedade terminológica no português do Brasil. Por outro lado, aquelas obras servem de referência cronológica à moderna lexicografia, permitindo datar e retrodatar unidades que, até aos nossos dias, não receberam qualquer datação. Também parece evidente que uma obra como o Dicionário Houaiss não pode deixar de ter como fonte a produção lexicográfica anteriormente produzida no Brasil, como única maneira de atingir um registo dos brasileirismos que seja, de facto, mais completo e mais ajustado à história do léxico brasileiro. Retomando a epígrafe que abre este trabalho,

Universidade de Évora / CIDEUS-UÉ/FCT Maria Filomena GONÇALVES

Referências bibliográficas

Antonil, André João, 2001 [1711]. *Cultura e opulência do Brasil por suas drogas e minas*, Introdução e comentário crítico por Andrée Mansuy Diniz Silva, Lisboa, Comissão Nacional para a Comemoração dos Descobrimentos Portugueses.

Balbi, Adrien, 1826. «Introduction», in : *Atlas ethnographique du globe ou classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues*, Paris, Chez Grey et Gravier, Libraires, Tome Premier, Partie Historique et Littéraire.

Bluteau, D. Rafael, 1712-1721. *Vocabulario portuguez, e latino* […] *autorizado com exemplos dos melhores escritores portuguezes e latinos e oferecidos a el Rey de Portugal D. João V*, tomo I-II, 1712; III-IV, 1713; v, 1716; VI-VII, 1720; VIII, 1721; tomos I-IV, Coimbra, Collegio das Artes da Companhia de Jesus; Tomos V-VIII, Lisboa Officina de Pascoal da Sylva.

Beaurepaire-Rohan, Visconde de, 1889. *Diccionario de vocabulos brasileiros*, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional.

Corrales, Cristóbal Corrales / Corbella, Dolores, 2012. «La aportación del portugués a la formación de la terminología azucarera», *Anuario de Estudios Atlánticos* 58, 705-754.

Dury, A. / Picton, A. 2009. «Terminologie et diachronie: vers une reconciliation théorique et methodologique ?», *Revue française de linguistique appliquée* XIV(2), 31-41.

Gonçalves, Maria Filomena, 2006. «A marca lexicográfica termo do Brasil no 'Vocabulario Portuguez e Latino' de D. Rafael Bluteau», *Alfa* 50(2), 205-228.

Gonçalves, Maria Filomena, 2012. «La terminología azucarera en Brasil : el testimonio de los lexicógrafos Rafael Bluteau y António de Morais Silva», in: Viña, Ana / Corbella, Dolores (ed.), *La ruta azucarera atlántica: Historia y documentación*, Funchal, Centro de Estudos de História do Atlântico, 101-132.

Houaiss, António, 2001. *Dicionário Eletrônico da Língua Portuguesa*, CDrom, Rio de Janeiro, Objetiva, 2 vol.

Krieger, Maria da Graça / Finatto, Maria José Borcony, 2004. *Introdução à terminologia. Teoria & Prática*, São Paulo, Editora Contexto.

Marcgrave, Jorge, 1848 [1648]. *Historia Natural do Brasil*. Trad. Monsenhor Dr. José Procópio de Magalhães, Edição do Museu Paulista comemorativa do Cincoentenário da Fundação Imprensa Oficial do Estado e São Paulo, São Paulo, Imprensa Oficial do Estado de São Paulo.

Murakawa, Clotilde, 2003. *António de Morais Silva: lexicógrafo da língua portuguesa*, São Paulo, Cultura Acadêmica / Laboratório Editorial da FCL.

Murakawa, Clotilde, 2005. «Brasileirismo: um registro lexicográfico desde o século XVIII, in: *Actas do XX Encontro Nacional da Associação Portuguesa de Linguística*, Lisboa, APL, 745-755.

Naidea Nunes, 2003. *Palavras doces. Terminologia e tecnologia históricas e actuais da cultura açucareira do Mediterrâneo ao Atlântico*, Madeira, Centro de Estudos de História do Atlântico/Secretaria Regional de Turismo.

Nunes, Naidea Nunes, 2007. «Madeirensismos e brasileirismos na terminologia açucareira (do século XV à actualidade), in: Murakawa, Clotilde Almeida Azevedo / Gonçalves, Maria Filomena (org.), *Novas contribuições para o estudo da história e da historiografia da língua portuguesa*, São Paulo. Cultura Acadêmica Editora, Série Trilhas Lingüísticas, nº 11, 189-233.

Nunes, Naidea Nunes, 2011. *Outras palavras doces. Glossário comparativo da actual terminologia açucareira no Atlântico,* Região Autónoma da Madeira, Secretaria Regional de Educação e Cultura, Centro de Estudos de História do Atlântico, Colecção Estudos nº 1.

Rubim, Braz da Costa, 2010 [1853]. *Vocabulario Brazileiro*, Rio de Janeiro, Non Edictandi.

Silva, António de Morais, 1922 [²1813]. *Diccionario da Lingua Portugueza recopilado dos vocabularios impressos até agora, e nesta segunda edição novamente emendado, e muito accrescentado por* […], 2 tomos, Lisboa, Na Typographia Lacerdina, Fac-simile da segunda edição (1813), Edição comemorativa do primeiro centenário da Independência do Brasil, sob a direcção de Laudelino Freire. Rio de Janeiro, Officinas da S. A. Litho-Typographia Fluminense.

Silva, Andrée Mansuy Diniz, 2001. «Introdução», in: Antonil, André João 2001 [1711]. *Cultura e opulência do Brasil por suas drogas e minas*, Introdução e comentário crítico por […], Lisboa, Comissão Nacional para a Comemoração dos Descobrimentos Portugueses.

Silvestre, João Paulo, 2008. *Bluteau e as origens da lexicografia moderna*. Lisboa, Imprensa Nacional-Casa da Moeda.

Verdelho, Telmo, 1988. «Terminologias na língua portuguesa. Perspectiva diacrónica», in: Brumme, Jenny (ed.), *Actes* del col·loqui La història dels llenguatges iberoromànics d'especialitat (segles XVII-XIX): solucions per al present. Barcelona, Institut Universitari de Lingüística Aplicada, 89-131.

Vieira, Fr. Domingos, 1871-1874. *Grande diccionario portuguez ou Thesouro da língua portugueza*, Porto, Editores Chardron e Bartholomeu Moraes, 5 vol.

Los nombres de instrumentos agrícolas. Tratamiento lexicográfico

1. Introducción

En los últimos años se ha extendido la idea de que es necesario confeccionar los diccionarios a partir de una serie de parámetros que garanticen una línea coherente de actuación. Por ello los lexicógrafos dedican lapsos de tiempo más o menos prolongados a planificar las labores que conducirán a su consecución, para evitar que aquellos se conviertan en una simple adjunción de términos y definiciones, por mucho que el lemario esté ordenado alfabéticamente.

Sin duda, una de las tareas que hay que abordar en esa fase de preparación es el establecimiento de un modelo definitorio aplicable a grupos más o menos homogéneos de palabras. En la elaboración de ese modelo de definición cobra gran importancia determinar, en el caso de las palabras léxicas, cuáles han de ser los rasgos semánticos esenciales que figurarán en las definiciones, así como seleccionar una serie de vocablos y construcciones con que codificarlos.

A lo largo de estas páginas analizo el tratamiento que ha recibido un conjunto de sustantivos (los que designan instrumentos agrícolas) en un diccionario de referencia indiscutible para los hablantes: el *Diccionario* de la Real Academia Española (*DRAE*)[1]. También se hacen algunas sugerencias para dar un tratamiento sistemático a los citados nombres.

2. Lexicografía y sistematicidad

Una planificación seria y meditada es un primer paso imprescindible para la consecución de una obra lexicográfica si se desea afrontarla con un mínimo de garantías. Son muchas las decisiones que han de tomar los lexicógrafos que van a hacerse cargo de la misma (establecimiento de los objetivos, tipo de diccionario que se va a realizar, fases y plazos de trabajo, reparto de tareas, selección del lemario, presentación, determinación y orden de las acepciones, etc.), y de la coherencia y rigor con que se afronte esta etapa inicial dependerá en gran medida el éxito o fracaso de la empresa.

---

[1] Real Academia Española, 2001[22]. *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe. También en ‹http://www.rae.es›.

Uno de los aspectos en los que se ha hecho especial hincapié últimamente es en la selección de vocabularios definidores[2] (esto es, de un léxico controlado a partir del cual se codifican las definiciones) aplicables a grupos de palabras con afinidad semántica, como una de las fórmulas que contribuyen a la sistematicidad lexicográfica, vista en la actualidad por muchos (también por mí) como un principio importante de rigor metodológico al que hay que aspirar. En términos más concretos, se trata de facilitar a los redactores un listado de construcciones y vocablos (que responden a un meditado proceso de reflexión), con el que elaborar las definiciones de un grupo específico de lemas.

Este (el de los vocabularios definidores) es un aspecto que en la lexicografía en lengua inglesa se abordó hace no pocos años, y que ya se puso en práctica, por ejemplo, en 1935 en el *The New Method English Dictionary*. Tal y como informa Soler i Bou (2003), en él las definiciones están redactadas a partir de un VD de 1490 palabras, establecido conforme a criterios estadísticos y semánticos. Una de las grandes ventajas de esta forma de actuación, y que constituye un motivo fundamental para que se vaya adoptando cada vez más esta manera de proceder, es que facilita la operatividad en la realización del diccionario, por agilizar el proceso de redacción y evitar que factores de índole externa pero no ocasionales, como los cambios en las plantillas conformadas por quienes se ocupan de redactar las definiciones, pueden derivar en problemas de coordinación. También porque las necesarias actualizaciones a que han de someterse con cierta periodicidad los diccionarios no siempre son encomendadas a quienes llevaron a cabo en primera instancia los artículos lexicográficos, o porque, teniendo en cuenta que el presente y futuro de la lexicografía pasa por la confección de diccionarios digitales que no se limiten a ser mero soporte electrónico de los impresos, sino que aprovechen las enormes ventajas que brindan las nuevas tecnologías, determinar un vocabulario en cierta medida cerrado puede reportar grandes beneficios también para el usuario, por poder emprender búsquedas de determinados patrones definitorios que le dirigirán hacia grupos emparentados de palabras. Es sabido que los vocablos no existen de manera aislada, sino que contraen con otros relaciones de muy variado tipo, por lo que esta no es una cuestión menor.

Soler i Bou (2003) se alinea entre quienes defienden la aplicación a los diccionarios de vocabularios definidores, y detalla, a propósito de estos últimos, una serie de ventajas no menos importantes que las que se acaban de señalar, y que le impulsan a adoptar esa postura:

(1) Mejoran la coherencia estructural de los diccionarios y el procesamiento automatizado de la información lexicográfica.
(2) Minimizan la circularidad (idea recogida de Neubauer, 1989).
(3) Se evitan los duplicados innecesarios, pues en ocasiones se utilizan palabras distintas en las definiciones de sinónimos.
(4) Favorecen la formulación de definiciones poco cientifistas.

[2] En ocasiones me referiré a ellos mediante las siglas VD.

(5) Organizan sistemáticamente el diccionario y reducen los niveles de descripción semántica, en primer lugar impidiendo que palabras muy específicas formen parte de las definiciones y, en segundo lugar, ayudando a fijar criterios estables en la asignación de descriptores.
(6) Facilitan la construcción de bases de datos léxicas a partir de diccionarios ya escritos o en proceso de redacción.

Este lingüista señala también la dificultad que entraña conformar un léxico adecuado de definición, si bien él mismo explica que los aspectos positivos superan con creces los inconvenientes que pudieran surgir en su elaboración. En este sentido autores como Kiefer y Sterkenbourg (2003) o Atkins y Rundell (2008) han sugerido algunas recomendaciones. Los primeros, por ejemplo, abogan por crear, en términos generales, un VD carente de arcaísmos o palabras que puedan confundirse con extranjerismos, e indican la conveniencia de utilizar vocablos cuyo significado sea el mismo tanto en el inglés británico como en el americano[3]. Por su parte, Atkins y Rundell (2008) sostienen que es imprescindible evitar que en el VD se haga uso de acepciones marginales o que puedan dar lugar a equívocos. En definitiva, se trata de crear un VD cuyas palabras sean identificadas con facilidad por los hablantes y evitar un lenguaje artificioso que dé lugar a ambigüedades de interpretación.

Por otro lado, se debe tener presente, tal y como se ha explicado, que el VD no hace sino explicitar de una manera determinada los datos que el lexicógrafo considera relevantes para definir un lema y diferenciarlo sobre todo de otros de significado próximo o con los que mantiene una relación semántica de uno u otro signo. Ello significa, como no podía ser de otra manera, que bajo esa codificación lingüística subyace la información que ayuda al usuario del diccionario a descodificar e interpretar adecuadamente el significado de una palabra concreta, y es evidente que esta cuestión debe ser dirimida por el lexicógrafo en uno u otro momento. En otros foros he utilizado el término rasgos de definición (RD) para aludir a esa información, y lo he hecho desde el convencimiento de que este es un asunto capital en la realización de un diccionario al que no se ha concedido, sin embargo, la importancia que merece. De ello depende la fisonomía final del diccionario e incluso su adscripción a una u otra clase[4].

En unos artículos de 2010 y 2011 ya me referí a la necesidad de concretar los datos que habían de incluirse en la definición de los nombres de instrumentos de medida y de los instrumentos musicales, puesto que ello facilita sobremanera la labor de los redactores e impide, al menos en lo que atañe a este aspecto, que las definiciones se lleven a cabo de manera arbitraria. Propuse entonces tomar en consideración dos cuestiones a mi modo de ver fundamentales: 1. la manera como se manifiestan los sustantivos citados en los corpus, testimonios del uso que hacen de la lengua los hablantes; 2. los datos empleados en las definiciones de esos nombres en diccionarios de referencia o de cierto prestigio.

[3] Le interesan, obviamente, los diccionarios redactados en ese idioma.

[4] Me refiero, por ejemplo, a la diferencia entre un diccionario de uso y otro de índole enciclopédica.

La finalidad que se perseguía con ambas actuaciones era justamente aplicar fórmulas concretas para determinar el tipo de información que ha de servir de base a las definiciones de determinados lemas confiriendo un importante papel a los hablantes (a través del análisis de corpus, tal y como se ha explicado) y utilizando también los diccionarios como corpus que permiten mejorar las técnicas lexicográficas, en línea con lo señalado al respecto por Neubauer (1987) o Béjoint y Thoiron (2002). Al fin y al cabo, la omisión de ciertos rasgos definitorios a propósito de un lema en un diccionario concreto frente a otro permite deducir que tal vez ese rasgo no es esencial para la caracterización semántica del lema en cuestión si ello no perjudica, claro está, la plena inteligibilidad de la definición y facilita la identificación de ese significado frente a otros más o menos cercanos.

Por supuesto, pueden existir métodos alternativos a estos, pero está claro que es necesario abordar esta cuestión de manera rigurosa para conseguir avanzar en el benéfico camino de la sistematicidad lexicográfica, si se entiende esta como un principio que, aunque no garantiza *per se* la coherencia, sí puede ser un buen punto de partida para alcanzarla.

En general, el tratamiento recibido por los nombres de instrumentos en el *DRAE* puede tildarse de heterogéneo en los dos aspectos a los que me estoy refiriendo en esta comunicación (VD y RD), y de hecho se constata con cierta facilidad que los datos aportados son de naturaleza bastante diversa y que las construcciones lingüísticas empleadas en su codificación tampoco siguen unos patrones demasiado regulares. Este diagnóstico es compartido por Porto Dapena (2012), quien, centrándose en los conceptos de enunciado definicional y extensión definicional, explica que en ocasiones el destino o finalidad de uso de los instrumentos o utensilios se expresa en el enunciado definicional, dejándose el aspecto descriptivo para la extensión:

> alambique. 1. m. "Aparato que sirve para destilar o separar de otras sustancias más fijas, por medio del calor, una sustancia volátil. *Se compone fundamentalmente de un recipiente para el líquido y de un conducto que arranca del recipiente y se continúa en un serpentín por donde sale el producto de la destilación*".

Y otras veces sucede justamente lo contrario:

> fratás. 1. m. *Arq.* "Utensilio compuesto de una tabla pequeña y lisa, cuadrada o redonda, con un tarugo en medio para agarrarla. *Sirve para alisar una superficie enfoscada, humedeciéndola primero*".

O que lo consignado en la extensión corresponde a aspectos de orden secundario, tal y como ocurre en

> cuentakilómetros. 1. m. "Aparato que registra los kilómetros recorridos por un vehículo automóvil mediante un mecanismo conectado con las ruedas. *Suele llevar un indicador que va marcando la velocidad a que marcha el vehículo*".

El orden en el que figuran los rasgos de definición no es menor, y permite refrendar la idea de que es posible caminar hacia una mayor regularidad lexicográfica. En

el *DRAE*, por ejemplo, encontramos un total de 10 rasgos definitorios en lo concerniente a los nombres de instrumentos agrícolas[5]:

(1) Hiperónimo
almocafre. 1. m. "*Instrumento* que sirva para escardar y limpiar la tierra de malas hierbas, y para trasplantar plantas pequeñas".

(2) Función
escarbador. 1. m. "Instrumento *para escarbar*".

(3) Modo de funcionamiento
mayal. 2. m. "Instrumento compuesto de dos palos, uno más largo que otro, unidos por medio de una cuerda, con el cual se desgrana el centeno *dando golpes sobre él*".

(4) Ámbito temático
cultivador, ra. 2. m. "Instrumento *agrícola* destinado a cultivar la tierra durante el desarrollo de las plantas".

(5) Comparación
bielda. 1. f. "Instrumento agrícola que sirve para recoger, cargar y encerrar la paja, y que *solo se diferencia del bieldo en tener seis o siete puntas y dos palos atravesados, que con las puntas o dientes forman como una rejilla*".

(6) Descripción general (se hace alusión a características diversas)
guadaña. 1. f. "Instrumento para segar, que se maneja con ambas manos, *formado por una hoja larga y curvilínea, puntiaguda por un lado y sujeta por el otro, más ancho, a un mango largo que forma ángulo con el plano de la hoja y lleva dos manillas, una en el extremo y otra en el segundo tercio del mango*".

(7) Descripción específica: material
grada[2]2. f. "Instrumento *de madera o de hierro*, de forma casi cuadrada, a manera de unas parrillas grandes, con el cual se desmenuza y allana la tierra después de arada, para sembrarla".

(8) Descripción específica: forma
grada[2]2. f. "Instrumento de madera o de hierro, *de forma casi cuadrada*, a manera de unas parrillas grandes, con el cual se desmenuza y allana la tierra después de arada, para sembrarla".

(9) Descripción específica: tamaño
plantador. 3. m. "Instrumento *pequeño* de hierro que usan los hortelanos para plantar".

(10) Agente
plantador. 3. m. "Instrumento pequeño de hierro que usan *los hortelanos* para plantar".

Algunos de ellos aparecen en todas las definiciones (hiperónimo y función), mientras que otros lo hacen de manera testimonial (agente y descripciones específicas: material, forma, tamaño), y por eso en algún caso me he visto obligado a utilizar ejem-

[5] He analizado la definición de 22 sustantivos de estas características: *almocafre*, *arado*, *aviento*, *azada*, *barretón*, *bielda*, *bieldo*, *binador*, *carpidor*, *chícora*, *cultivador/a*, *desplantador*, *escarificador*, *escarbador*, *grada*[2], *guadaña*, *hocino*[1], *manal*, *mayal*, *plantador*, *traílla* y *trasplantador/a*.

plos con los que ya había ilustrado otros rasgos definitorios. En realidad, la primera circunstancia que se ha señalado es muy previsible, pues los nombres de instrumentos agrícolas encajan perfectamente con una definición de tipo hiperónimo + diferencia específica, porque no cabe duda de que los sustantivos de los que me vengo ocupando mantienen todos ellos, con la palabra *instrumento*[6], una relación no solo de inclusión lógica, sino concretamente de hiperonimia[7]. Nos hallamos, pues, antes definiciones sustanciales (es decir, construidas con un hiperónimo como núcleo semántico que ayuda a constituir la «sustancia» significativa)[8], de acuerdo a la tipología establecida por Rey-Debove en 1967.

En cuanto al hecho de que la función también figure siempre en estas definiciones, tampoco puede extrañar teniendo en cuenta que la finalidad de uso es una característica intrínseca de todo instrumento[9]. Por ello este tipo de vocablos (frente a otros como *árbol* o *lago*) admite sin problemas la adjunción de construcciones como *sirve para*, lo que, en términos de Pustejovsky (1995), se correspondería con el rol télico de la estructura de *qualia*, o, según Flaux y Van de Velde (2000), con nombres de objetos fabricados, designadores de entidades que son resultado de un proceso de creación.

Volviendo al asunto del orden de aparición de los diez rasgos definitorios mencionados anteriormente, he de señalar que no es sistemático salvo en el caso del hiperónimo (que figura siempre en primera posición como primer elemento de delimitación semántica del sustantivo), pues en ocasiones la función sigue a este último:

> bieldo. 1. m. "Instrumento *para beldar*, compuesto de un palo largo, de otro de unos 30 cm de longitud, atravesado en uno de los extremos de aquel, y de cuatro o más fijos en el transversal, en forma de dientes".

Pero también hay veces en que la función queda relegada a la margen derecha de la definición:

> azada. 1. f. "Instrumento que consiste en una lámina o pala cuadrangular de hierro, ordinariamente de 20 a 25 cm de lado, cortante uno de estos y provisto el opuesto de un anillo donde encaja y se sujeta el astil o mango, formando con la pala un ángulo un tanto agudo. *Sirve para cavar tierras roturadas o blandas, remover el estiércol, amasar la cal para mortero*, etc.".

---

[6] Soslayo las dificultades que entraña determinar si un vocablo concreto queda mejor caracterizado bajo los vocablos *instrumento*, *utensilio*, *aparato* o *herramienta*, y que se reflejan en la falta de acuerdo que se plasma en los diccionarios a propósito de los mismos lemas. Puede consultarse, a este respecto, Pascual (2003).

[7] *Cf.* Porto Dapena (2006).

[8] *Vid*. Porto Dapena (2006) para algunas precisiones a propósito de las definiciones sustanciales y, sobre todo, relacionales.

[9] Repárese en la definición que el *DRAE* propone para esta palabra en su primera acepción: «Conjunto de diversas piezas combinadas adecuadamente *para que sirva con determinado objeto en el ejercicio de las artes y oficios*» (la cursiva obviamente es mía).

U ocupa una posición intermedia:

escarificador. 1. m. *Agr.* "Instrumento que consiste en un bastidor de madera o de hierro con travesaños armados por su parte inferior de cuchillos de acero, *para cortar la tierra y las raíces*. Suele estar provisto de dos ruedas laterales y una delantera".

Del resto de rasgos definitorios cabe decir lo mismo: no están organizados a partir de un orden más o menos establecido. A ello obedece que la descripción general siga al hiperónimo en

azada. 1. f. "Instrumento *que consiste en una lámina o pala cuadrangular de hierro, ordinariamente de 20 a 25 cm de lado, cortante uno de estos y provisto el opuesto de un anillo donde encaja y se sujeta el astil o mango, formando con la pala un ángulo un tanto agudo*. Sirve para cavar tierras roturadas o blandas, remover el estiércol, amasar la cal para mortero, etc.".

O que quede desplazada al final en

guadaña. 1. f. "Instrumento para segar, que se maneja con ambas manos, *formado por una hoja larga y curvilínea, puntiaguda por un lado y sujeta por el otro, más ancho, a un mango largo que forma ángulo con el plano de la hoja y lleva dos manillas, una en el extremo y otra en el segundo tercio del mango*".

O que el modo de funcionamiento ocupe una posición intermedia en este mismo lema («que se maneja con ambas manos»), frente a lo que sucede en la segunda acepción de *mayal*, en donde aparece al final:

mayal. 2. m. "Instrumento compuesto de dos palos, uno más largo que otro, unidos por medio de una cuerda, con el cual se desgrana el centeno *dando golpes sobre él*".

El otro aspecto relacionado con la forma como se codifican las definiciones, y que tiene que ver con las construcciones lingüísticas empleadas en tal labor, tampoco es exponente de una gran regularidad. La función es el rasgo que presenta una mayor sistematicidad, pues hay un importante número de casos en los que se canaliza a través de las expresiones *que sirve para* o simplemente *para*:

binador. 2. m. "Instrumento *que sirve para* binar o cavar".

desplantador. 2. m. Agr. "Instrumento *que sirve para* arrancar plantas con su cepellón para trasplantarlas".

barretón. 1. m. *Col.* "Instrumento formado por un mango de madera y una paleta cortante de hierro *para* hacer hoyos y sembrar".

Aunque también existen otras posibilidades: *con que* / *con el cual* y *que se usa o usan los hortelanos para* / *que se emplea para* / *usado para*:

aviento. 2. m. "Instrumento a manera de bieldo y mayor que él, *con que* se carga la paja en los carros".

grada[2]2. f. "Instrumento de madera o de hierro, de forma casi cuadrada, a manera de unas parrillas grandes, *con el cual* se desmenuza y allana la tierra después de arada, para sembrarla".

hocino[1].2. m. "Instrumento *que usan los hortelanos* para trasplantar".
trasplantador, ra. 2. m. "Instrumento *que se emplea para* trasplantar".

El ámbito temático presenta, por su parte, dos posibilidades de codificación (SP o adjetivo de relación), y en ese sentido se trata de una nómina reducida y cerrada:

arado. 1. m. "Instrumento *de agricultura* que, movido por fuerza animal o mecánica, sirve para labrar la tierra abriendo surcos en ella".
traílla. 3. f. "Instrumento *agrícola* para allanar un terreno".

No obstante, este tipo de información se transmite en ocasiones a partir de la marca técnica *Agr.* o mediante lo que he llamado *agente*:

escarificador 1. m. *Agr.* "Instrumento que consiste en un bastidor de madera o de hierro con travesaños armados por su parte inferior de cuchillos de acero, para cortar la tierra y las raíces. Suele estar provisto de dos ruedas laterales y una delantera".
plantador. 3. m. "Instrumento pequeño de hierro que usan *los hortelanos* para plantar".

El resto de rasgos definitorios, probablemente porque se trata de contenidos más abiertos y en principio más heterogéneos que la función o el ámbito temático, hallan menor acomodo en estructuras lingüísticas concretas, por lo que puede afirmarse, en lo que se refiere a aquellos, que adolecen de falta de uniformidad lingüística. Basten cuatro ejemplos relativos a la descripción y al modo de funcionamiento para ilustrar tal afirmación:

azada. 1. f. "Instrumento *que consiste en una lámina o pala cuadrangular de hierro, ordinariamente de 20 a 25 cm de lado, cortante uno de estos y provisto el opuesto de un anillo donde encaja y se sujeta el astil o mango, formando con la pala un ángulo un tanto agudo. Sirve para cavar tierras roturadas o blandas, remover el estiércol, amasar la cal para mortero*, etc.".
barretón. 1. m. *Col.* "Instrumento *formado por un mango de madera y una paleta cortante de hierro* para hacer hoyos y sembrar".
guadaña. 1. f. "Instrumento para segar, *que se maneja con ambas manos*, formado por una hoja larga y curvilínea, puntiaguda por un lado y sujeta por el otro, más ancho, a un mango largo que forma ángulo con el plano de la hoja y lleva dos manillas, una en el extremo y otra en el segundo tercio del mango".
mayal. 2. m. "Instrumento compuesto de dos palos, uno más largo que otro, unidos por medio de una cuerda, con el cual se desgrana el centeno *dando golpes sobre él*".

En cuanto al inventario de datos que configuran las definiciones, tampoco presenta un comportamiento demasiado regular y su aparición no obedece a criterios definidos. No queda claro, por ejemplo, por qué determinados lemas son caracterizados mediante una descripción exhaustiva

manal. 1. m. *Ast.*, *León* y *Zam.* "Instrumento para majar en la era, *formado por dos palos, uno más corto y delgado, por el que se agarra, y otro más largo y grueso, con el que se golpea la mies o las legumbres, unidos ambos por dos correas engarzadas entre sí, que se sujetan y giran sobre ranuras hechas en los respectivos palos*".

mientras de otros únicamente se señala el hiperónimo que lo incluye semánticamente y la función:

carpidor. 1. m. *Am*. "*Instrumento usado para carpir*".

O por qué en ocasiones se explica el modo de funcionamiento del instrumento en cuestión

arado. 1. m. "Instrumento de agricultura que, *movido por fuerza animal o mecánica*, sirve para labrar la tierra *abriendo surcos en ella*".

y en otros casos se omite esa información, aunque no se trate de una definición muy sintética:

chícora. 1. f. *Ven*. "Instrumento de labranza para cavar la tierra, que consiste en una pieza estrecha de hierro, en forma de pala, con uno de los cabos afilados y el otro con una cavidad para adaptarlo y fijarlo a un mango largo de madera".

El uso del rasgo comparación, sin embargo, sí responde a un motivo concreto: aparece únicamente en las definiciones de *azadón* y de *bielda* (emparentados sin duda con *azada* y *bieldo* respectivamente[10]) para explicitar las diferencias entre unos y otros y evitar posibles equívocos:

azadón. 1. m. "Instrumento *que se distingue de la azada en que la pala, cuadrangular, es algo curva y más larga que ancha*. Sirve para rozar y romper tierras duras, cortar raíces delgadas y otros usos análogos".

bielda. 1. f. "Instrumento agrícola que sirve para recoger, cargar y encerrar la paja, y que *solo se diferencia del bieldo en tener seis o siete puntas y dos palos atravesados, que con las puntas o dientes forman como una rejilla*".

3. Conclusiones

Parece claro que la falta de sistematicidad en el *DRAE* a propósito de las definiciones de nombres de instrumentos agrícolas está bastante generalizada en los dos aspectos que he tratado en esta comunicación: el VD y los RD. Por ello me planteo, como colofón, sugerir algunas líneas generales de actuación que, a mi juicio, permitirían mejorar el tratamiento lexicográfico dado a estos sustantivos en el citado diccionario:

(1) Es necesario consultar los corpus para constatar el uso que hacen los hablantes de los nombres de instrumentos agrícolas y hacer inventario de los aspectos a que hacen mención más frecuentemente.

(2) También es fundamental realizar un estudio contrastivo en el que se pongan de manifiesto las coincidencias y divergencias en las definiciones que, de estas palabras, incluyen los diccionarios más representativos de nuestro idioma, en lo referente al VD y a los RD.

[10] Según el *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico* de Corominas y Pascual (2012) (edición electrónica), *azadón* es derivado de *azada*, y tanto *bielda* como *bieldo* proceden de *beldar*.

(3) Conformar un VD claro y sencillo que facilite la inteligibilidad por parte del usuario de las definiciones en cuestión, evitando en todo momento la artificiosidad.
(4) Establecer una nómina de rasgos relevantes en las definiciones y descartar aquellos que, lejos de aclarar, pueden llegar a confundir al consultante del diccionario salvo que haya razones de una u otra clase que justifiquen su uso.
(5) Fijar un orden de aparición de los RD procurando en todo momento que este resulte natural.
(6) Aprovechar al máximo las posibilidades que brindan los diccionarios electrónicos y digitales para mejorar las definiciones y simplificarlas al máximo como antídoto para evitar que estas se elaboren de manera un tanto enmarañada. En este sentido en principio sería útil eliminar las descripciones largas y demasiado precisas, que, en no pocos casos, no solo no contribuyen a aclarar el significado de los lemas, sino que incluso pueden causar confusión.

Universidad Autónoma de Madrid Jacinto GONZÁLEZ COBAS

Bibliografía

Apresjan, Juri D., 2008. «Principles of Systematic Lexicography», in: Fontenelle, Thierry (ed.), *Practical Lexicography*, Oxford, Oxford University Press, 51-60.

Atkins, Sue, 2008. «Theoretical Lexicography and its Relation to Dictionary-making», in: Fontenelle, Thierry (ed.), *Practical Lexicography*, Oxford, Oxford University Press, 31-50.

Béjoint, Henri / Thoiron, Philippe, 2002. «Schéma définitionnel, définition et traitement lexicografique des termes», *Cahiers de lexicologie* 80 nº 1, 121-134.

DEA = Seco, Manuel / Andrés, Olimpia / Ramos, Gabino, 1999[1]. *Diccionario del español actual*, Madrid, Aguilar.

DCECH = Coromines, Joan / Pascual, José Antonio, 2012 [1980-1991] (edición electrónica). *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos.

DRAE = Real Academia Española, 2001[22]. *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe. También en ‹www.rae.es›.

DUE = Moliner, María, 2007[3]. *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos.

Flaux, Nelly / Van de Velde, Danièle, 2000. *Les noms en français: esquisse de classement*, Paris, Ophrys.

González Cobas, Jacinto, 2009. «Los instrumentos de medida en el *DRAE*: una propuesta de modelo de definición», in: De Miguel, Elena / Sánchez Jiménez, Santiago U. / Serradilla Castaño, Ana / Radulescu, Romana-Anca / Batiukova, Olga (ed.), *Fronteras de un diccionario. Las palabras en movimiento*, San Millán de la Cogolla, Cilengua, 121-147.

González Cobas, Jacinto, 2010. «Caracterización lingüística de los nombres de instrumentos de medida. Repercusiones lexicográficas», *Revista de Lexicografía* XVI, 39-58.

González Cobas, Jacinto, 2011. «Cómo definir los nombres de instrumentos musicales. Propuesta lexicográfica», *Revista de Lexicografía* XVII, 65-82.

Kiefer, Ferenc / Sterkenburg, Piet van, 2003. «Design and production of monolingual dictionaries», in: Sterkenburg, Piet van (ed.), *A Practical Guide to Lexicography*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 350-365.

Neubauer, F., 1987. «How to Define a Defining Vocabulary», in: Ilson, R. (ed.), *A Spectrum of Lexicography*, Amsterdam, John Benjamins, 49-59.

Pascual, José Antonio, 2003. «El comentario lexicográfico: tres largos paseos por el laberinto del diccionario», in: Medina Guerra, Antonia María (coord.), *Lexicografía española*, Barcelona, Ariel, 353-385.

Porto Dapena, José Álvaro, 2006. «La definición lexicográfica relacional», *Boletín de la Real Academia Española* tomo LXXXVI cuaderno CCXCIV, 333-362.

Porto Dapena, José Álvaro, 2007. «Una definición típica de los numerales: la de cálculo aritmético», *Revista de Lexicografía* 13, 105-124.

Porto Dapena, José Álvaro, 2012. «Para una delimitación discursiva de la definición lexicográfica: los conceptos de 'enunciado definicional' y 'extensión definicional'», in: Corbella, Dolores / Dorta, Josefa / Fajardo Aguirre, Alejandro / Izquierdo, Laura / Medina López, Javier / Nelsi Torres, Antonia (coord.), *Lexicografía hispánica del siglo XXI: nuevos proyectos y perspectivas. Homenaje al Profesor Cristóbal Corrales Zumbado*, Madrid, Arco/Libros, 465-484.

Pustejovsky, James, 1995. *The Generative Lexicon*, Cambridge/Massachusetts, The MIT Press.

Rey-Debove, Josette, 1967. «La définition lexicographique; bases d'une typologie formelle», *Travaux de Linguistique et Littérature* V-1, 141-159.

Soler i Bou, Joan, 2003. *Definició lexicogràfica i estructura del diccionari*. Tesis doctoral, Universidad de Barcelona.

Noms propres et métalangage dans les *Recherches curieuses sur la diversité des langues et religions* (1640) d'Edward Brerewood et son original anglais (1614)

1. Introduction

Les premières traductions françaises d'œuvres anglaises des 16e et 17e siècles ont à peine été l'objet d'analyses linguistiques. De nombreuses études datent du début du 20e siècle, et la plupart d'entre elles se contentent d'un aperçu bibliographique (Lee 1907, Ascoli 1930, Offor 1928-1947, Blassneck 1934, Rochedieu 1948, Graeber / Roche 1988). Les analyses philologigues et linguistiques détaillées des textes mêmes sont rares. Parmi celles-ci, il faut mentionner Brauch (1978) qui offre une analyse syntaxique, stylistique et rhétorique des traductions françaises des *Characters of Vertues and Vices* (1608) de Joseph Hall par Jean Loiseau de Tourval (1610) et Urbain Chevreau (1646) ; Osborn (1932), qui traite des traductions de *l'Arcadie* de Sir Philip Sidney par Jean Baudoin (1624-1625) ; Geneviève Chappelain (1625) et Jean Loiseau de Tourval et de leur réception en France ; et finalement Kynaston-Snell (1939) sur les traductions des *Essais* de Bacon par Jean Baudoin (1919, 1926).

Ce qui rend particulièrement piquante l'analyse linguistique comparative des traductions de l'anglais, c'est le fait que cette langue était assez peu connue en Europe jusqu'au 18e siècle. Par conséquent, il existait peu d'œuvres lexicographiques bilingues à l'époque, la plus connue étant le *Dictionarie of the French and English tongues* (1611) de Randall Cotgrave. Il est donc intéressant d'examiner les stratégies et procédures des traducteurs français de l'anglais. L'analyse de ces traductions peut apporter des éclaircissements sur l'histoire et l'évolution de certains lexèmes, y compris des emprunts, des mots composés et des termes techniques ainsi que de lexies complexes ou expressions relevant de la phraséologie. Les mots composés et syntagmes en particulier sont souvent peu répertoriés dans les dictionnaires historiques du français (cf. aussi Petrequin 2010 au sujet des calques sémantiques).

Cet article porte sur quelques aspects lexicologiques choisis de la traduction française des *Enquiries touching the diversity of languages and religions* (1614) d'Edward Brerewood. Il s'agit d'un traité scientifique sur l'origine, la diffusion et le changement des langues et des religions[1]. Seuls les chapitres sur les langues (chap. 1-9) sont pris

[1] Le caractère scientifique du traité se montre par le fait que Brerewood se réfère aux autorités antiques et utilise des notes marginales et par le fait que l'écrit est très systématique. Pour

en considération. Seront analysés les aspects lexicologiques se détachant le plus, à savoir les noms propres (toponymes, ethnonymes, anthroponymes) et le métalangage (remarques sur les langues individuelles et terminologie métalinguistique). L'auteur anglais, Edward Brerewood (1565 ? – 1613) était professeur d'astronomie à Gresham College, Londres ; toutes ses œuvres sur des sujets très divers ont été publiées après sa mort par son neveu et héritier Robert Brerewood. Le traducteur français est Jean de la Montagne (ca 1590 – ca 1670), un huguenot probablement originaire du Nord de la France (Santes, région de Lille) qui s'est enfuit d'abord à Leyde, puis à New Amsterdam (New York) et enfin en Albany, NY (autrefois Fort Orange). La Montagne a également traduit de l'anglais Le monde dans la lune (1655) de John Wilkins et quelques traités religieux, par ex. La Voye seure (1642) et La Voie égarée (1645) de Humphrey Lynde. La traduction française a été republiée en 1662 et 1663, une traduction latine du texte anglais par Johannes Jonstonus paraît en 1650, 1659 et 1679, une traduction allemande par Wilhelm Smeeth en 1655[2]. La traduction française contient des erreurs de pagination (pp. 80 ss. paginées pp. 90 ss.)

2. Analyse

2.1. Noms propres

Pour ce qui est de la traduction des noms propres, remarque quelques traits typiques, notamment l'adaptation des désinences (le plus souvent latines) au système de la langue française ou leur entière substitution par l'expression française courante en question. De plus, les noms latins ou latinisés de l'original anglais sont souvent substitués par leurs équivalents français. Ainsi, pour les noms de personnes, angl. *Charles the great* (p. 32, angl. moderne *Charlemagne*) devient fr. *Charlemagne* (p. 52), angl. *Paulus Diaconus* (p. 32, 46) fr. *Paul Diacre* (p. 53, 75) et angl. *Ludovicus Pius* (p. 41) fr. *Loüis le Debonnaire* (p. 67). Il en est d'ailleurs de même pour les titres, dénominations ou citations latins de l'original anglais, qui sont rarement gardés et généralement traduits en français[3]. En outre, il y a quelques fautes d'orthographe concernant l'usage de l'apostrophe, qui pourraient aussi s'avérer des pseudo-francisations, cf. le nom celtique angl. *Lhuid* (p. 47), écrit en français *l'Hud* (p. 77), ou encore les toponymes angl.

---

signaler la référence aux auteurs, les formules suivantes sont utilisées dans le texte : angl. *[x] is my author* (par ex. p. 4) ou *mine Author* (par ex. p. 17), fr. *selon [x]* (par ex. p. 6), varié par *[x] m'en est garand* (p. 27), *[x] le tesmoigne pareillement* (p. 28), etc.

[2] Nouvelles éditions françaises : 1962. Saumur, J. Lesnier ; 1963. Saumur et Paris, O. de Varennes. Traductions latines : 1650. *Scrutinium religionum*, Frankfurt / Main, T.M. Götzius ; 1659. *Scrutinium linguarum*, Frankfurt / Main, T.M. Götzius ; 1679. *Scrutinium religionum et linguarum*, Frankfurt / Main, T.M. Götzius. Traduction allemande : 1655. *Glaubens-Forschung oder Kurtzer Bericht von den unterschiedenen Religionen in der Welt*, Breslau, Kloßmann.

[3] Cf. angl. *Fidei commissa* (p. 23), fr. *les Fidei-Commis* (p. 38) ou les citations et titres latins des livres de Festus et de S. Augustin, qui sont rendus comme suit : angl. « And *Festus* in his booke *de verborum significacione* » (p. 42), fr. « Et *Festus*, […], nous a remarqué en son Livre, *De la signification des mots*, […] » (p. 70) ; angl. « *Augustine* in his bookes *de Civitate Dei* […] » (p. 17), fr. « S. *Augustin* le deduit en ses livres de la Cité de Dieu » (p. 27).

Lapland (p. 21), fr. *L'Aepland* (p. 34) et angl. *Apulia* (p. 5, passim), fr. *l'Apouille* (p. 74, mais en général, c'est la forme moderne *la Pouille*, p. 7, passim qui prévaut).

En ce qui concerne le rendu des ethnonymes, il se trouve – à part les adaptations partielles déjà indiquées ci-dessus – des paraphrases comme angl. *the Cumanes* (p. 17 < déonomastique de *Cuma*, p. 17), fr. *ceux de Cumes* [sic] (p. 27 < *Cume*, p. 27) ou angl. *the Maßilians* (p. 47), fr. *ceux de* Marseille (p. 76, mais aussi fr. *des* Marseillois, p. 78), ce qui est un trait stylistique typique de l'époque. De nouveaux, les formes latines ou latinisées du texte anglais sont remplacées par leurs équivalents français, cf. par ex. angl. *Aquitani* (p. 25), fr. *les Aquitains* (p. 40). Comme auparavant, il y a quand même des exceptions à cette tendance générale, par ex. angl. *Pœni & Punici* " Phéniciens et Carthaginois " (p. 52), ce qui est rendu par fr. *Puni & Punici* (p. 95). Dans un cas, angl. *Mores* (p. 34) est retenu sous cette forme comme fr. *des Mores* Maures (p. 56). Parfois, on rencontre des signifiants peu attestés comme angl. « that the *Osi* in *Germanie*, might be known to be no Germanes » (p. 27), fr. « que ceux qu'on appelloit *Osi* en Allemagne se pouvoient cognoistre n'estre pas *Germains* » (p. 44), cité d'après Tacite.

Quant aux toponymes, on observe également l'adaptation aux conventions françaises. Ainsi, angl. *Belgia* (p. 21) est rendu par fr. *Flandres* (p. 34, il est question de la partie germanophone de la Belgique), et angl. *Wales* (p. 18) par la paraphrase fr. *au pays de* Gales (p. 29). La paraphrase anglaise Brittaine *of* Fraunce (p. 21) " Brittany " est pourtant gardée en partie comme fr. Bretaigne *en* France (p. 34), ce qui correspond à une surtraduction. Concernant le traitement des toponymes anglais, on note les fautes d'orthographe habituelles qui pourraient parfois être des adaptations graphologiques, mais cela est moins probable. Ainsi, angl. « by *Newcastle*, and *Carleil*, from *Tinmouth* on the East sea, to *Solway* frith on the West » (p. 13) est traduit par fr. « passant par *Neucastle* & *Carleil*, depuis *Tinmouth* sur la mer du costé de l'Orient, jusqu'à *Soliray-frith* vers l'Occident » (p. 21) ou angl. *Northumberland* (p. 15) par fr. *Northomberland* (p. 23). Angl. *frith* (ou *firth*) dans Solway *frith*, aujourd'hui *Solway Firth*, ne fait d'ailleurs pas encore partie du toponyme à l'époque (seulement *Solway* étant écrit en italique dans le texte anglais), mais désigne un bois avec peu d'arbres (cf. *OED*, s.v. *frith*, n.[2], *firth*, n.[1]). Parfois, la perspective anglaise est gardée dans la traduction française, cf. angl. « in our great Isle of Britaine » (p. 13), fr. « en nostre Isle de la grande Bretagne » (p. 21), avec une transposition de l'adjectif *great (Isle [of Britaine])* au toponyme fr. *grande Bretagne*. Les latinismes sont substitués de nouveau, cf. par ex. angl. « Narbona, being a Mart town » (p. 25), fr. « Narbonne, estant une Ville de Foire » (p. 41), Jean de la Montagne ayant d'ailleurs bien reconnu le mot composé angl. *Mart town* " market town ". Des graphies dignes d'être mentionnées sont fr. *Piedmont* (p. 51, angl. *Piemont*, p. 31) avec *d* étymologique (< lat. *pied** + *mont**) ou encore fr. *Gilbratar* (p. 56, 57), angl. *Gibraltar* (p. 34, 35) avec métathèse du *l*. Des textes comme les *Recherches curieuses* nous renseignent aussi sur les vieux toponymes, par ex. angl. « *Azzah*, (that was *Gaza*) » (p. 54), fr. « *Azzah* (qui est *Gaza*) » (p. 97) ou angl. *Euxine sea* (p. 13), fr. *le Pont Euxin* (p. 3, 20) < gr. *Pontos Euxeinos* " la mer accueillante ", c'est-à-dire *la Mer noire*. Parfois, on trouve des explications dans la traduction fran-

çaise qui rendent le texte plus explicite, cf. angl. *Morea (Peloponnesus)* (p. 12), fr. *la* Morée *(jadis* Peloponnesus*)* (p. 18) ou angl. « in *Latium* » (p. 45, aussi « how in *Rome* and *Latium* », p. 40), fr. « Au Païs des *Latins* dit *Latium* » (p. 74, aussi « comment à Rome, [et] en Latium, c'est à dire au pays des *Latins* mesmes, […] » (p. 65). Il semble que le traducteur français tende à utiliser les désignations françaises plutôt que des calques de la désignation anglaise, comme fr. *Pont Euxin* déjà cité au-dessus ou fr. *Mer de Toscane* " Mer Tyrrhénienne " en évitant le grécisme *Tyrrhene Sea* " Tyrrhenian Sea " (angl. « that lyeth on the *Tyrrhene* Sea », p. 4, fr. « qui est sur la Mer de *Toscane* », p. 7 ; toutefois, il y a une fois aussi le calque fr. *mer* Tyrrhene, p. 74).

Nous venons de voir que les latinismes et grécismes sont plutôt évités que cités ou gardés, ce qui correspond à ce que nous avions déjà souligé dans d'autres analyses de traductions vers le français (Hegner 2012 ; 2013). En ce qui concerne les emprunts aux langues modernes, on ne trouve que des emprunts sporadiques. Quant aux anglicismes, il y a des emprunts par citation comme fr. *Romance* (« tout ainsi que les *Espagnols* jusques à ce iourd'hui appellent leur langage *Romance* », p. 67, angl. *Romance*, p. 67) ou fr. *Germanie* (p. 34, angl. *Germanie*, p. 21), ce dernier assurément par inattention. Parmi les emprunts aux langues romanes, le texte enregistre *bourgade* (« de petites Bourgades », p. 46, passim) < ancien provençal *borgada* (*TLFi*, s.v. *bourgade*, subst. fém.), l'hispanisme *hidalgo* (angl. « *Hidalgos*, (that is gentlemen) », p. 50, fr. « *Hidalgos*, c'est-à-dire Gentilshommes », p. 92) < esp. *hijo de algo* ainsi que le toponyme italien *Campagna di Roma* (angl. p. 45, fr. p. 74).

2.2. Métalangage

Quant aux remarques sur les diverses langues, on enregistre d'un côté des observations linguistiques étonnamment modernes (cf. Korninger 1957 ; Rea 1976), d'un autre côté les stéréotypes typiques de l'époque. Donnons d'abord deux exemples de la dernière catégorie : angl. « for, of the *English*, *Italian*, *Spanish*, and *French*, as being derivations, or rather degenerations, the first of the *Dutch* [sc. allemand ou germanique], and the other three of the *Latine* » (p. 22), rendu par fr. « Car de *l'Angloise*, *Italienne*, *Espagnole*, [et] *Francoise*, comme estans derivations, ou plustost degenerations, la premiere de *l'Allemand*, [et] les autres trois du *Latin*, il faut que ie m'en taise » (p. 35) et angl. « if these vulgar tongues of adulterate latin be so ancient […] » (p. 40), fr. « ces Langues vulgaires, nées du Latin corrompu, […] » (p. 65), qui témoignent de la notion que seules les langues anciennes sont des langues pures, les autres étant des 'dégénérations' ou 'langues corrompues'[4]. Continuons par deux exemples d'observations linguistiques neutres, qui prédominent largement d'ailleurs : angl. « One, that learned men, would rather write in the learned and grammaticall, then in the vulgar and provinciall latine. » (p. 42), qui est rendu en fr. par « L'une que les hommes doctes aimoient mieux escrire en Latin grammatique [et] docte qu'en

[4] Il se peut néanmoins que ces expressions n'aient pas une connotation aussi négative qu'aujourd'hui, cf. pour angl. *corruption* Rea 1976, 260.

Latin vulgaire [et] des Provinces. » (p. 69) et, au sujet de la variation linguistique, angl. « But, if the meaning of these resolvers bee, that one language, whatsoever it were, was vulgar in all *Fraunce*, they are very farre wide » (p. 46), fr. « Mais si ces determinateurs icy entendent qu'un seul langage, quelle qu'il fust, estoit vulgaire par toute la *France*, ils se tro[m]pent grandement » (p. 75), qui est remarquable à cause de l'usage et de la traduction de la phraséologie[5]. C'est aussi à travers les remarques sur les langues qu'on découvre des faits linguisto-historiques dont nous nous sommes peu conscients aujourd'hui, par ex. on se rend compte de ce que la langue arabe se parlait encore à l'époque en Andalousie : angl. « for in the steepy mountaines of *Granata*, named *Alpuxarras*, the progeny of the *Mores* yet retaine the *Arabique* tongue (for the Spaniards call it *Araviga*) » (p. 49), fr. « car és aspres montagnes de *Grenade* nommées *Alpuxarras*, la posterité des *Mores* retient encore la Langue *Arabique* (car les Espagnols l'appellent *Araviga*) » (p. 91), le traducteur français gardant la désignation anglaise *mores* comme mentionné ci-dessus. De plus, la citation témoigne de la prononciation espagnole *araviga* " arábigo ; árabe ". Quant aux désignations des langues elle-mêmes, on observe la coexistance de variantes telles que fr. *Arabique* (p. 91), *Arabesque* (p. 34) " arabe " et des formes anciennes comme angl. *Hetruscan* (p. 45) " Etruscan ", fr. *l'Hetrurienne* (p. 74) " étrusque ", les deux avec *h* non étymologique, fr. *l'Hybernoise* (p. 34, angl. *Irish*, p. 21) " Irlandaise ", angl. *Brittish* (p. 21) " Breton ", angl. *Finnique* (p. 21) " Finnish ", pour lequel La Montagne donne les deux variantes existantes à ce jour, fr. *La Finnoise ou Filandoise* [sic] (p. 34), ou angl. *Sclavonique* (p. 9 ; en général *Slavonish*, p. 21, passim), fr. *Sclavon* (p. 17) " slave ", les formes anciennes en *skl-* datant du latin médiéval *sclavus*, qui correspond au grecque tardif *Σκλάβος,* et les formes tardives en *sl-* étant plus proches des formes de l'ancien slave et du russe (OED, s.v. *Slav*, n. and adj.)[6].

L'aspect le plus intéressant est pourtant l'approche d'une terminologie linguistique qu'utilise Brerewood. L'histoire de la terminologie linguistique est toujours peu documentée, comme le témoignent une thèse récente de Maria Teresa de Luca

[5] En général, La Montagne emploie de beaux phrasèmes équivalents, cf. par ex. angl. « And (to let forraine instances goe) » (p. 50) », fr. « Et pour ne m'amuser aux exemples estrangers » (p. 91), angl. « all was but labour lost » (p. 22), fr. « tout ne fut que peine perduë » (p. 37) ou encore la collocation angl. *for good reason* (p. 47), fr. *à bon droit* (p. 77) et, littéralement, comme calque, angl. « to speake to the point in hand » (p. 15), fr. « pour retourner au poinct que nous avons en main » (p. 23). Les phrasèmes à élément redoublé sont parfois traduits littéralement de l'anglais, cf. angl. *by little and little* (p. 10), fr. *petit à petit* (p. 16), parfois employés seulement dans le texte cible, cf. angl. « which was so thicke set with great and goodly Citties of the Grecians, that it gained the name of Magna Græcia » (p. 5), « lequel estoit si prés à prés remply de belles [et] grandes Villes des Grecs » (p. 7), angl. *to bring it about* (p. 22), fr. *pour en venir à bout* (p. 36), en gardant une ressemblance formelle angl. *about* / fr. *à bout*.

[6] La forme anglaise *Sclavonique* n'est d'ailleurs pas répertoriée dans l'*OED*, et la forme *Etruscan* seulement pour 1706 (*OED,* s.v. *Etruscan*, n. and adj.).

(Sarrebruck) et une thèse en préparation de Laure Budzinski (Nancy)[7]. Voilà un choix de termes groupés par ordre alphabétique selon la désignation moderne :

accent, *changement de* : angl. *translation of accents* (p. 11), fr. *changement ou transposition des accens* (p. 18)

affixes : terme *affixes* (angl. p. 62, fr. p. 111), paraphrases angl. « and for the diversitie of those adherents of words, which they call præfixa, and suffixa » (p. 63), fr. « que pour la diversité de ces appendices de mots qu'ils appellent præfixa [et] suffixa » (p. 112)

composition ; *mot-valise* : paraphrases angl. « by compaction of severall words into one » (p. 11), fr. « par assemblage de divers mots en un » (p. 17)

interprète : angl. *interpreter* (« as to speake them without an interpreter », p. 3), binome fr. *truchement ou interprete* (« Mithridates […] estoit si bien versé qu'il les parloit tous sans truchement ou interprete », p. 5)

langue contemporaine : angl. *of the present language* (p. 9), calque fr. *du langage d'apresent* (p. 15)

langue maternelle : angl. *mother tongues* (p. 21), calque fr. *meres Langues* (p. 34) ; angl. *originall or mother languages* (p. 22), calque fr. *meres langues ou originaires* (p. 35) à structure de déterminaison germanique

lexique ; *monème/morphème* : angl. « that although the matter and body of the words, were for the most part latine, yet the forme and sound of them varied from the right pronouncing » (p. 41), fr. « que combien que la matiere [et] le corps des mots fust pour la pluspart Latin, si est ce que la forme, [et] le son d'iceux, differoient de la droite prononciation » (p. 67) ; angl. *the substance of words* (p. 62), fr. *la substance des mots* (p. 111)

Il est d'ailleurs frappant que angl. *language* soit souvent traduit par fr. *langage* et non pas par fr. *langue*, peut-être à cause de la ressemblance formelle des deux lexèmes. – Cette liste pourrait être continuée, mais, pour en finir, contentons-nous d'une dernière citation expliquant le changement de langue : angl. « But yet, pronouncing it at a misse, and framing it somewhat to their owne Country fashion, in notation of poincts, affixes, Coniugations, and some other properties of their antient speech, it became a mixt language of *Hebrew* and *Chaldee* » (p. 62), fr. « Mais toutesfois le prononçant mal, [et] l'accommodant en quelque façon à la mode de leur pays en l'observation des poincts, affixes, coniugaisons, [et] autres proprietez de leur ancien langage, il devint un langage meslé *d'Hebrieu* [et] de *Chaldeen* » (p. 111).

3. Conclusion

Les analyses particulières des traductions horizontales (c'est-à-dire entre des langues vulgaires) non littéraires du début de l'époque moderne manquent largement. Le fait que l'anglais était une langue assez peu connue en Europe jusqu'au 18e siècle rend l'analyse des stratégies et procédures des traducteurs français de l'anglais particulièrement révélatrice. Sur la base de telles analyses, il est possible de créer des profils des traducteurs individuels et de démontrer quelques tendances dans l'histoire

[7] De Luca, Maria Teresa, 2014. *Il lessico della linguistica in* Lingua nostra *(1939-1978)*, Berlin, Logos. Budzinski, Laure, thèse en préparation. *Dictionnaire historique et étymologique de la terminologie française* Université de Lorraine, Nancy. Voir aussi les articles des deux auteurs dans ces actes (sections 5 et 15)

de la traduction (française) (par ex. substitution de latinismes ou de formes latinisées par des lexèmes ou des désignations français). En plus, l'analyse de ces traductions apporte souvent des éclaircissements sur l'histoire et l'évolution de la langue, par ex. de certains lexèmes (emprunts, mots composés, termes techniques, lexies complexes, expressions relevant de la phraséologie). Il est donc important d'inclure les traductions dans l'histoire de la langue. Outre cela, le texte examiné dans cette contribution, les *Recherches curieuses* d'Edward Brerewood, nous présente une théorie assez moderne sur l'origine, la diffusion et le changement des langues en employant une terminologie linguistique prémoderne qui mérite d'être documentée. Comme indiqué ci-dessus, l'étude systématique de ce genre de textes traitant du métalangage contribuerait à une histoire de la terminologie linguistique (générale ou française), ce qui est une lacune jusqu'à aujourd'hui.

Université de la Sarre, Sarrebruck Maria HEGNER

Bibliographie

Ascoli, Georges, 1930. *La Grande Bretagne devant l'opinion française au XVIIe siècle*, Paris, Gamber, 2 vol.

Blassneck, Marce, 1934. *Frankreich als Vermittler englisch-deutscher Einflüsse im 17. und 18. Jahrhundert*, Leipzig, Tauchnitz.

Bonfante, Giuliano, 1955. « Una descrizione linguistica d'Europa de 1614 », *Padeia* 10, 224-227.

Brerewood, Edward, 1640. *Recherches curieuses sur la diversité des langues et religions, par toutes les principales parties du Monde*, Paris, Olivier de Varennes, trad. de l'anglais par Jean de la Montagne. (*Enquiries touching the diversity of languages and religions through the cheife parts of the world*, London, John Bill, 1614.)

Brauch, Erich, 1978. *Übersetzung, Paraphrase und Plagiat. Untersuchungen zum Schicksal englischer Character-Books in Frankreich im 17. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer.

Graeber, Wilhelm / Roche, Geneviève, 1988. *Englische Literatur des 17. und 18. Jahrhunderts in französischer Übersetzung und deutscher Weiterübersetzung. Eine kommentierte Bibliographie*, Tübingen, Niemeyer.

Hegner, Maria, 2012. « Neue Welt und Kulturkontakt. Lexikalische Aspekte der französischen Übersetzung (1688) von Richard Blomes *The Present State of His Majesties Isles and Territories in America* (1687) », in : Dahmen, Wolfgang / Holtus, Günter / Kramer, Johannes / Metzeltin, Michael / Schweickard, Wolfgang / Winkelmann, Otto (ed.), *America Romana. Romanistisches Kolloquium XXVI*, Tübingen, Narr, 193-209.

Hegner, Maria, 2013. *Die frühen Übersetzungen aus dem Englischen ins Französische am Beispiel der Nordamerikaliteratur (1572-1700)*, Berlin, De Gruyter.

Korninger, Siegfried, 1957. « Edward Brerewood's Enquiries : Ein Beitrag zur Sprachtheorie des frühen siebzehnten Jahrhunderts », in : Korninger, Siegfried (ed.), *Studies in English Language and Literature. Presented to Professor Dr. Karl Brunner on the occasion of his seventieth birthday*. Wien / Stuttgart, Braumüller, 87-102.

Kynaston-Snell, Harold F., 1939. *Jean Baudoin et les <Essais> de Bacon en France jusqu'au XVIIIe siècle*, Paris, Jouve et Cie.

Lee, Sydney, 1907. « The Beginning of French Translation from the English : A Paper Read before the Bibliographical Society, January 15, 1906 », *Transactions of the Bibliographical Society*, vol. 8, London, Blades, East & Blades, 1907, 5-32 / 85-112, ‹library.oxfordjournals.org/content/TBS-8/1/85.full.pdf› (21.09.2013).

Mackenzie, Fraser, 1939. *Les relations de l'Angleterre et de la France d'après le vocabulaire*, Paris, Droz, 2 vol.

OED = Simpson, John A. / Weiner, E.S.C. (ed.), 2000[3]-. *The Oxford English Dictionary Online*, Oxford, OUP, ‹www.oed.com›.

Offor, Richard, 1928-1947. *A collection of books in the library of the University of Leeds printed before the beginning of the nineteenth century containing (a) translations from English into French ; (b) books written in French on Great Britain and on British affairs*, Leeds, Chorley and Pickersgill, vol. 1 (1928), 292-298, vol. 2 (1928), 109-123, 361-376, vol. 4 (1936), 55-76, vol. 5 (1938-1943), 277-293, 403-419, vol. 6/1 (1944-1947), 111-124, 196-215, 283-312.

Osborn, Albert W., 1932. *Sir Philip Sidney en France*, Paris, Champion.

Petrequin, Gilles, 2005. « Pour une révision des notices historico-étymologiques consacrées aux anglicismes dans le TLF(i) : pistes et réflexions », in : Buchi, Éva (ed.), *Actes de la Journée d'étude « Lexicographie historique française : autour de la mise à jour des notices étymologiques du Trésor de la langue française informatisé » (Nancy / ATILF, 4 novembre 2005)*. ‹www.atilf.fr/atilf/evenement/JourneeEtude/LHF2005/Petrequin.pdf›.

Petrequin, Gilles, 2010. « Les calques sémantiques et le vocabulaire des institutions parlementaires dans le français du XVIIe siècle », in : Iliescu, Maria / Siller-Runggaldier, Heidi / Danler, Paul (ed.), Actes du XXVe CILPR (Innsbruck, Autriche, 3-8 septembre 2007), Berlin, De Gruyter, vol. 3, 247-256.

Potez, Henri, 1904. « Le premier roman anglais traduit en français », *RHL* 1, 42-55.

Rea, John, 1976. « Linguistic Speculations of Edward Brerewood (1556-1613) », in : Jazayery, Mohammad / Polome, Edgar C. / Winter, Werner (ed.), *Linguistic and Literary Studies in Honor of Archibald A. Hill*, Lisse, Ridder, 257-262.

Rochedieu, Charles Alfred Emmanuel, 1948. *Bibliography of French translations of English works, 1700-1800*, Chicago, The University of Chicago Press.

TLFi = ATILF / CNRS, *Le Trésor de la langue française informatisé*, 1971-1994. ATILF / CNRS, Université de Lorraine, Nancy, ‹atilf.atilf.fr›.

Herança lusa na toponímia de municípios da região Norte do Brasil: perspectivas linguística e sócio-histórica

1. Introdução

O vocabulário veiculado pelos diferentes povos no decurso da história da humanidade revela traços de identidade que o singularizam conforme o momento histórico da língua, as características geográficas, o perfil dos falantes, os objetivos e as circunstâncias do ato de enunciação. Além de contingentes socioculturais, geográficos e políticos que afetam os falantes, as características internas dos sistemas linguísticos também determinam a diversidade lexical de uma língua. Considerando, pois, a relação entre léxico e história social das línguas, concebemos o *léxico regional* como a norma lexical veiculada por falantes pertencentes a comunidades linguísticas que habitam espaços geográficos delimitados, de pequenas ou de grandes dimensões, ou seja, o *léxico dialetal* que é constituído pelas variantes lexicais que identificam áreas demarcadas geolinguisticamente e que singularizam o vocabulário regional, e *léxico toponímico* como o universo de topônimos de uma língua circunscritos a diferentes espaços geográficos do território coberto por esse sistema linguístico, são os nomes de lugares que se configuram como signos linguísticos com características singulares, dado o seu estatuto de nome próprio. Pode reunir formas do vocabulário comum, alçadas à categoria de topônimos; nomes próprios de pessoas, de lugares, de crenças, de entidades sobrenaturais que são ressemantizadas com a finalidade de nomear um espaço geográfico mais amplo (continente, país, região administrativa, estado, cidade, grandes rios, montanhas, vales...) ou elementos geográficos menores (ilhas, córregos, vilas, povoados, bairros, ruas...). Concebidos dessa forma, *léxico regional* e *léxico toponímico* são tomados como subsistemas léxicos intrinsicamente relacionados, pois a toponímia tende a incorporar uma porção significativa do vocabulário de cunho regional utilizado por falantes pertencentes a espaços geográficos distintos (Isquerdo 2012a, 116-117). Como advoga Dick (1999, 120-121), «[...] é pela conjunção de várias condicionantes lingüísticas ou dos diversos dialetos e falares presentes em um determinado território, que se estrutura o léxico regional [...]».

Logo, os sistemas toponomásticos subjacentes à toponímia de uma área territorial representam, em primeira instância, a perpetuação do léxico representativo do momento histórico em que o elemento geográfico foi nomeado. O topônimo perpetua-se e projeta-se no tempo, adquirindo autonomia, não mais ficando à mercê do uso da unidade lexical que lhe deu origem na língua comum, gerando «uma cadeia

sintagmática em que um signo se enreda em outro, este outro em outros tantos, de modo a formar um discurso, um conjunto ou um sistema de significações [...]» (Dick, 1998, 102), o que explica a estreita relação entre causas denominativas e contingentes de natureza histórico-culturais, o que confere ao designativo de lugar também o papel de «marcador ideológico» (Dick, 1998, 102), pois entrelaçamentos entre valores culturais, ideologias, tendências econômicas e sistemas etnolinguísticos podem ser observados nos repertórios toponomásticos.

Tomando como parâmetro a estreita relação existente entre causas denominativas e contingentes de natureza histórico-culturais discutimos, neste trabalho, uma amostra da toponímia brasileira, mais especificamente a macrotoponímia (nomes de municípios) dos três Estados mais antigos da região Norte do Brasil (Amazonas, Amapá e Pará), representativos do período colonial.

A análise da amostra selecionada orientou-se por dois eixos: (1) *antropocultural*: marcas da colonização lusa na nomenclatura dos municípios pertencentes aos três Estados selecionados e consequente relação entre história social e toponímia; (2) *matriz toponímica* que subjaz aos nomes dos municípios, buscando verificar os padrões toponímicos evidenciados e respectiva distribuição diatópica do fenômeno.

Os estudos toponímicos no Brasil, segundo Isquerdo (2012b), podem ser divididos em três grandes sincronias, considerando-se as tendências gerais evidenciadas pelas pesquisas nessa área em território brasileiro ao longo dos séculos XX e XXI. A primeira compreende o período entre 1901 e 1979, em que as pesquisas centraram-se na toponímia indígena. Inserem-se nesse período os trabalhos pioneiros de Teodoro Sampaio (1901), «O Tupi na Geografia Nacional»; de Armando Levy Cardoso (1961), «A toponímia brasílica» e de Carlos Drumond (1965), «Contribuição do bororo à toponímia brasílica». Acontecem também nesse período, na Universidade de São Paulo (USP), as primeiras discussões sobre a produção do Atlas Toponímico do Brasil, à época, projetado para contemplar apenas a toponímia brasileira de base indígena.

Já a segunda sincronia compreende o período entre 1980 e 1990, quando vem a lume os resultados da pesquisa de Maria Vicentina do Amaral Dick que, sob a orientação de Carlos Drumond, realiza um amplo estudo sobre a toponímia brasileira e propõe, na sua Tese de Doutorado «A motivação toponímica. Princípios teóricos e modelos taxionômicos» (1980)[1], um modelo teórico para o estudo da toponímia brasileira. É preciso registrar que o constructo teórico concebido pela pesquisadora com base em um amplo estudo da toponímia brasileira, com destaque para as três camadas étnicas formadoras da população brasileira (o branco, o índio e o negro) que se refletem no léxico da variante brasileira do português e, por extensão, na toponímia, configura-se como uma diretriz teórica inédita concebida a partir e para a toponímia do Brasil. Nas últimas décadas do século XX a toponimista brasileira passa a desenvol-

[1] Tese publicada em 1990, com o título «A motivação toponímica e a realidade brasileira». Para este trabalho foi consultada essa publicação.

ver, na USP, dois projetos de atlas toponímicos, o Atlas Toponímico do Brasil (ATB) e o Atlas Toponímico do Estado de São Paulo (ATESP), este último concebido como uma variante regional do primeiro, e continua construindo as bases teóricas para os estudos da toponímia brasileira e motivando o surgimento de outros projetos de atlas orientados pelo seu modelo teórico, o que vai caracterizar a terceira sincronia proposta por Isquerdo (2012b, 17-22), delimitada a partir de 1990, quando surgem variantes regionais do Projeto ATB[2] em outras regiões do Brasil, marcando um importante momento para as pesquisas toponímicas no Brasil: o Atlas Toponímico do Estado do Paraná; o Atlas Toponímico do Estado de Mato Grosso do Sul; o Atlas Toponímico do Estado de Minas Gerais; o Atlas Toponímico de origem indígena do Estado do Tocantins e o Projeto Atlas Toponímico do Tocantins.

Este trabalho dá continuidade aos estudos sobre a toponímia brasileira que temos realizados nas últimas décadas, em especial sobre a toponímia dos seringais do Estado do Acre e a toponímia do Estado de Mato Grosso do Sul. Orienta-se, fundamentalmente, pelo modelo teórico de Dick (1990; 1992; 1999; 2006; 2010).

2. Contextualização da área investigada

O Brasil abriga, de acordo com o último censo do IBGE[3] (2010), uma população de 190.755.799 de habitantes. Desse montante, 15.864.454 pertencem à Grande Região Norte que, por sua vez, corresponde a 45% do território brasileiro com uma densidade demográfica de 4,12 hab./km^2 e com 8,3% da população do Brasil. Abriga 07 Estados: Amazonas, Pará, Amapá, Acre, Roraima, Rondônia e Tocantins, os três primeiros configurando-se como o espaço geográfico selecionado para este estudo.

[2] A referência diz respeito a projetos de pesquisa institucionais, não sendo computados os muitos projetos isolados de pesquisa desenvolvidos, por exemplo, em nível de pós-graduação (Mestrado; Doutorado).

[3] Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística.

Figura 1: Localização geográfica da região Norte do Brasil com destaque para os Estados do Amazonas, Pará e Amapá[4].

A preocupação luso-brasileira com o povoamento do grande vale amazônico tem início entre 1614-1615 com a finalidade de atingir a "fronteira natural a marcar os pontos extremos das coroas ibéricas, mesmo na condição de unificadas, como então ocorria" (Holanda 2008, 284). Logo, uma região já ocupada por espanhóis e anglo-holandeses exigia providências imediatas por parte da Coroa Portuguesa no sentido da fixação lusa nessa faixa de território. Assim, a partir de 1615 teve início o avanço sobre a Amazônia e, em 1616, na baía de Guajará, «numa ponta de terra, que lhe parecia apropriada, Castelo Branco iniciou a ereção de uma casa forte, que denominou de Presépio[5]. À terra ocupada chamou de 'Feliz Lusitânia'». Com vistas a marcar território, Castelo Branco «mandou construir a igreja matriz e habitações permanentes, projetando um núcleo urbano que pôs sob o orago de Nossa Senhora de Belém» (Holanda 2008, 285-286)[6]. Segundo ainda esse mesmo historiador, possivelmente, em 1669, Francisco da Mota Falcão levantou o forte de «São José do Rio Negro[7], pouco acima da foz desse rio, e raiz mais distante da atual cidade de Manaus» (p.291), cidade que se originou de um pequeno arraial formado em torno dessa fortaleza e transformou-se em uma próspera cidade que conheceu com intensidade a riqueza

[4] Mapa editado por Luciene Gomes Freitas Marins.

[5] Fundado no ponto estratégico para se estabelecer a defesa do território, esse forte recebeu vários nomes: *Forte do Castelo do Senhor Santo Cristo do Presépio de Belém*, hoje, conhecido como *Forte do Castelo* (http://www.belemdopara.tur.br/historia.html).

[6] O povoado *Feliz Lusitânia* posteriormente recebeu os nomes de *Santa Maria do Grão Pará*, *Santa Maria de Belém do Grão Pará* e, por fim, *Belém do Pará*.

[7] Também denominado de *Forte de São José da Barra do Rio Negro*.

e os encantos do primeiro mundo no Brasil, sendo cognominada de "metrópole da borracha", no final do século XIX.

Outra importante fortificação construída pelos portugueses no mesmo lugar das ruínas da Fortaleza de Santo Antônio, como estratégia de defesa do território e controle das terras do norte do rio Amazonas, foi a Fortaleza de São José de Macapá, erguida na foz pela margem esquerda do rio, com início da construção em 1764 e inaugurada em 1782, mesmo ainda inacabada.

Nesse contexto de povoamento da região amazônica desempenharam grande papel as ordens religiosas que, ao operarem a serviço do Estado, «facilitavam a obra da expansão e do domínio português, congregando pacificamente os grupos silvícolas» (Holanda 2008, 292). Esse cenário muda com a administração pombalina, já que o secretário de Estado do Reino de D. José I, Sebastião José de Carvalho e Melo, o Marquês de Pombal, realizou reformas administrativas, econômicas, sociais, educacionais que culminaram com a expulsão dos jesuítas de Portugal e das colônias (1759). Francisco Xavier de Mendonça Furtado, irmão de Pombal, passa a governar o Estado do Grão-Pará e do Maranhão com sede em Belém. Tido como autoritário, «às aldeias missionárias, deu graduação de vilas e povoados, batizando-as com nomes portugueses em substituição aos indígenas» (Holanda 2008, 294-295). Na verdade, a partir de então a Amazônia vivenciou, durante dois séculos, um acelerado processo de desenvolvimento e foi estimulada a imigração portuguesa para a região, incluindo grandes contingentes de açorianos.

Esse quadro, associado ao posterior período da extração do látex da seringueira, árvore nativa da Amazônia, representou grande apogeu econômico para a região que para lá atraiu grandes levas de migrantes, sobretudo nordestinos afugentados pela seca no Nordeste. Efetivamente o povoamento ocorreu com a produção da borracha no século XIX. Na década de 50 surgem núcleos de ocupação rural no vale médio do rio Amazonas, com plantio de arroz e juta, e na Região Bragantina, próxima a Belém, com plantio de pimenta-do-reino e malva. Na década de 60, o povoamento se acelera, com a instalação da Zona Franca de Manaus. Nas décadas de 70 e 80, os projetos de mineração foram responsáveis por grandes frentes de povoamento. De forma similar, a partir do final do século XX a região Norte tem vivenciado grandes impulsos migratórios, em especial os Estados do Acre, de Roraima, de Rondônia e do Tocantins, criados nesse século.

3. A macrotoponímia da região Norte – Amazonas (AM), Pará (PA) e Amapá (AP)

Como já assinalado, este trabalho discute os topônimos que nomeiam os municípios dos três Estados da região Norte criados durante o Brasil Colonial: *Amazonas*, *Pará* e *Amapá*. Foi tomado como fonte o site oficial do IBGE Cidades de onde foram coletado 222 designativos de municípios – 62 no Amazonas; 144 no Pará e 16 no Amapá, assim distribuídos em termos percentuais (gráfico 1):

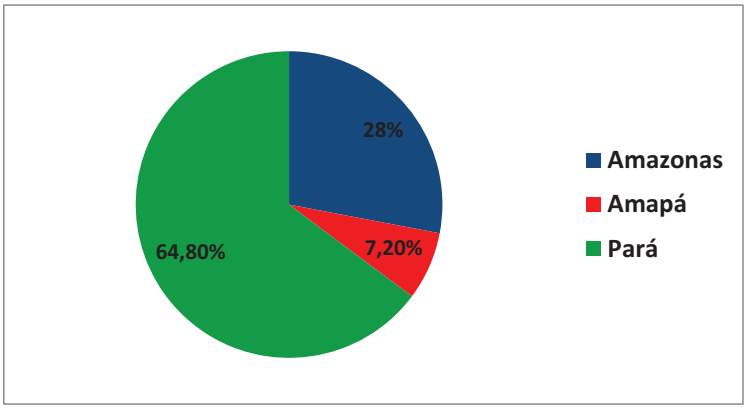


Gráfico 1: Distribuição dos topônimos dos municípios de acordo com o Estado da Federação

Observando-se os dados numa perspectiva *antropocultural,* no caso, no que diz respeitos à língua de origem dos elementos formativos do topônimo, no conjunto dos três Estados, temos o seguinte quadro: 93 nomes portugueses; 85 nomes indígenas; 40 nomes híbridos (português + indígena) e 04 designativos de outras línguas. O gráfico 2 a seguir representa esses dados em termos percentuais e evidencia o equilíbrio existente entre os nomes oriundos de nomes de base portuguesa e os de origem indígena, ainda mais se considerado o fato de os 18% de designativos híbridos reunirem formantes da língua portuguesa e de línguas indígenas, fenômeno que se justifica pela maciça presença de etnias indígenas na região amazônica, que concentra a maior população indígena do Brasil[8].

[8] Na região Norte do Brasil há 342.836 habitantes de etnia indígena, o que representa 38,2% do total da população indígena do Brasil (896.917) (IBGE, 2010).

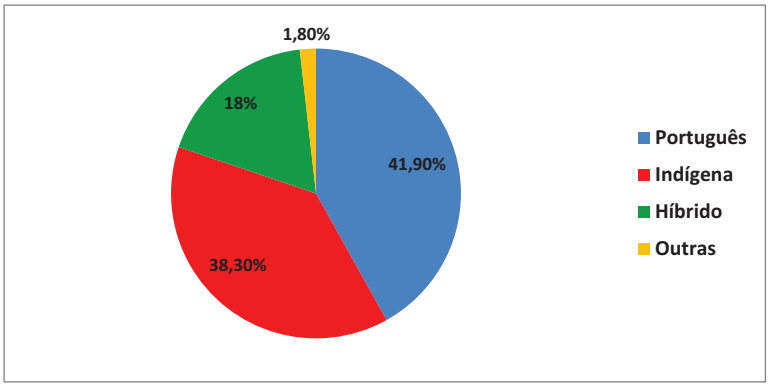


Gráfico 2: Distribuição do conjunto dos topônimos dos municípios dos Estados do Amazonas, do Pará e do Amapá, segundo a base linguística dos designativos.

Examinando-se agora a distribuição desses dados de acordo com cada Estado da Federação em estudo, temos o resultado expresso no Gráfico 3, a seguir: no Amazonas 59,7% dos nomes dos municípios têm nomes de base indígena, além dos 4,8% dos nomes híbridos que também contêm pelo menos um formante indígena.

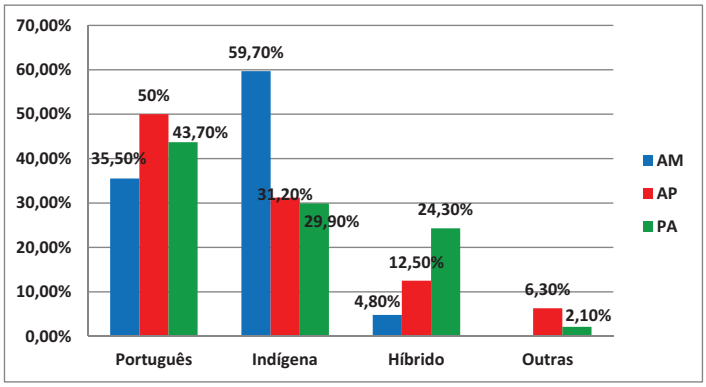


Gráfico 3: Distribuição dos topônimos dos municípios dos Estados do Amazonas, do Pará e do Amapá, de acordo com a base linguística dos designativos.

A realidade interétnica da população local é evidenciada pela toponímia à medida que os nomes de lugares traduzem o reflexo das duas camadas linguísticas que convivem na Amazônia, a portuguesa trazida pelo colonizador e a indígena da população local. A toponímia dos municípios, em especial os primeiros nomes atribuídos aos povoados em formação, demonstra que o nome indígena normalmente era associado a um português em geral de motivação religiosa, como o já atestado por Cardoso (1961), na obra *Toponímia Brasílica* (1961):

> [...] os primitivos topônimos brasílicos, [...] foram substituídos, a princípio, pelos colonizadores e catequistas, por uma denominação composta, em que o topônimo brasílico era anteposto, na generalidade, por um nome do hagiológio português, como por exemplo – Santo Antonio de Surubiú, S. Francisco de Gurupatuba, Santo Elias do Jaú, Santo Ângelo do Cumarú, Nossa Senhora da Conceição de Mariuá, Santa Rosa de Bararoá, São Paulo de Cambebas, Nossa Senhora do Loreto de Maçabari, S. José de Macapá, Santa Rita de Cássia de Itarandéua, Santana de Saracá, Vila Viçosa de Santa Cruz do Camutá, além de uma série de outros [...] (Cardoso 1961, 281-282).

Na toponímia atual dos municípios da região Norte identificam-se ainda muitos topônimos que ilustram casos similares aos citados pelo estudioso: *Santo Antônio do Içá*, *São Sebastião do Uatumã* que nomeiam municípios amazonenses; *Santo Antonio do Tauá* e *São Félix do Xingu*, designativos de municípios paraenses. Kantor (2009), ao tratar das dimensões geopolíticas da toponímia, dos meados do século XVIII, época das reformas empreendidas pelo Marques de Pombal, até o início do século XIX, período de busca de afirmação do Estado imperial pós-colonial, esclarece o seguinte:

> A hagiotoponímia permitiu, ao mesmo tempo, a universalização e a particularização do empreendimento expansionista. Acidentes geográficos, aldeamentos missionários e vilas coloniais apresentam as mais diversas composições entre a onomástica sacra e as línguas indígenas nativas [...] A hibridização dos topônimos expressa as conexões entre localismo e universalismo católico na era da expansão marítima européia (KANTOR, 2009).

Na verdade, a Reforma Pombalina teve reflexos na toponímia fixada no Brasil Colônia, já que nomes das reduções jesuíticas e nomes de povoados formados com termos indígenas foram ou substituídos por um nome de origem portuguesa ou suprimido o nome indígena, no caso dos nomes compostos:

> Assim nascia, na região norte, uma área de nomes transplantados de Portugal em substituição aos nomes indígenas, sem que houvesse uma vinculação que não ideológica para o nome: há uma *Belém*, uma *Santarém,* um *Barcelos*, uma *Óbidos*... enfim, todas as cidades nortistas que remetem aos topônimos portugueses anteriormente mencionados não são fruto de uma homenagem, mas sim um verdadeiro testemunho de como o nome de lugar pode servir, juntamente com outros instrumentos, como elemento de poder ideológico – aqui, a supremacia política do dominador sobre o dominado (Antunes / Carvalhinhos, 2007).

No recorte toponímico examinado neste trabalho foram identificados diferentes casos que atestam o fenômeno apontado pelas autoras, dentre outros, o topônimo *Barcelos* que nomeia um município do Pará. A localidade teve início na aldeia dos índios Manaus onde foi instalada a *Missão de Nossa Senhora de Mariuá*, pelo Frei Matias São Boaventura, em 1728. Com a chegada do Capitão-General Francisco Xavier de Mendonça Furtado, governador da Província do Grão-Pará, para cumprimento do tratado de limites entre Portugal e Espanha foi criada, em 1758, a vila que recebeu o nome de *Barcelos* uma referência à cidade lusa do mesmo nome. *Barcelos* foi capital da *Capitania de São José do Rio Negro* até 1858. Muitos outros municípios dos Estados do Pará e do Amazonas tornaram-se zonas de maior incidência de influência lusa (corotopônimos/nomes transplantados, segundo Dick, 1992), na denominação

de vilas e cidades, em especial, no Pará, como ilustram os topônimos registrados no Quadro 1, a seguir. Nota-se que há casos de nomes compostos formados com um nome transplantado e outro nome que indica o referencial geográfico, no caso, ora remete à localidade portuguesa cujo nome foi transplantado (São Caetano de Odivelas; São Paulo de Olivença), ora marca o novo espaço nomeado (Viseu do Pará). Ocorrem ainda casos de ao nome transplantado ser acrescido o determinante "novo" (Santarém Novo).

Corotopônimos portugueses	Pará	Amazonas	Amapá
Alenquer	X		
Alvarães		X	
Almeirim	X		
Aveiro	X		
Barcelos	X		
Borba		X	
Bragança	X		
Faro	X		
Lábrea	X		
Melgaço	X		
Óbidos	X		
Oeiras do Pará	X		
Olivença	X		
Ourém	X		
Portel	X		
Santarém	X	X	
São Caetano de Odivelas	X		
São Paulo de Olivença		X	
Santarém Novo	X		
Soure	X		
Silves		X	
Viseu do Pará	X		

Quadro 1: Corotopônimos portugueses na toponímia da região Norte do Brasil

Outra particularidade observada no acervo toponomástico analisado é a manutenção da tendência inaugurada no Brasil Colônia de nomear os lugares com um nome português, no caso, de santos do hagiológico romano, que encabeça o sintagma, seguido de um nome determinante de caráter locativo que aponta para o referencial geográfico. Na macrotoponímia dos Estados do Pará e do Amazonas é muito recorrente esse fenômeno, ao contrário do Amapá que não registra topônimos com essa estrutura entre os nomes dos seus municípios. O Quadro 2 traz alguns exemplos desse fenômeno:

Topônimo	Pará	Amazonas	Amapá
Santa Isabel do rio Negro		X	
Santo Antônio do Içá		X	
São Gabriel da Cachoeira		X	
São Sebastião do Uatumã		X	
São Geraldo do Araguaia	X		
São João da Ponta	X		
São João de Pirabas	X		
São João do Araguaia	X		
São Miguel do Guamá	X		
São Sebastião da Boa Vista	X		
Santa Isabel do Pará	X		

Quadro 2: Hagiotopônimos/hierotopônimos na toponímia da região Norte do Brasil

Fenômeno inverso também se manifesta, ou seja, nomes compostos por um hierotopônimo (nomes que remetem a crenças e/ou elementos sagrados) e/ou por um hagiotopônimo (nomes de santos do hagiológico do cristianismo)[9] e de um nome indígena e/ou de outro nome luso que perdeu o elemento sagrado. É o que observamos nos exemplos que seguem:

[9] Cf. Dick (1992).

1. São João Batista do Crato → Nossa Senhora das Dores de Manicoré → MANICORÉ (AM)
2. São José do rio Acará → ACARÁ (PA)
3. Nossa Senhora da Conceição do Aveiro → AVEIRO (PA)
4. Nossa Senhora de Nazaré de Manacapuru → MANACAPURU (AM)
5. Nossa Senhora das Graças de Codajás → CODAJÁS (AM)
6. Nossa senhora Conceição do Urucará → URUCARÁ (AM)
7. Vila de São José de Macapá → MACAPÁ (AP)
8. Santana dos Breves → BREVES (PA)
9. Vila Viçosa de Santa Cruz do Cametá → CAMETÁ (PA)

Na história dos nomes dos municípios dos Estados do Pará e do Amazonas há ainda casos de nomes compostos de cunho religioso, que foram substituídos por um novo topônimo totalmente distinto do anterior, em sua maioria de estrutura simples, como ilustram os seguintes exemplos:

1. São Domingos da Boa Vista → São Domingos do Capim → AURORA DO PARÁ (PA)
2. Nova Vila do Santo Antonio do Tocantins → BAIÃO (PA)
3. São Miguel Arcanjo → BENEVIDES (PA)
4. São João Batista → FARO (PA)
5. Freguesia de Nossa Senhora Santana → IGARAPÉ-MIRIM (PA)
6. Nossa Senhora da Vitória → MARAPANIM (PA)
7. São Felipe do Rio Juruá → EIRUNEPÉ (AM)
8. Nossa Senhora de Nazaré do Ituxi → LÁBREA (AM)
9. Santo Antonio → AFUÁ (PA)

O cotejo entre a toponímia dos municípios de cada Estado selecionado em busca de caracterização da macrotoponímia em estudo a partir da relação entre toponímia e história social da região Norte permitiu a identificação de outros fenômenos que singularizam o espaço estudado:

1. topônimos indígenas que foram substituídos por corotopônimos lusos, fato que denuncia a força do colonizador e a tentativa de marcar território com nomes portugueses: *Araticu* → OEIRAS do Pará (PA); *Aldeia de Paru* → ALMEIRIM (PA); *Surubiú* → ALENQUER (PA);
2. topônimos indígenas que cederam lugar a antropotopônimos, muitos deles uma homenagem a políticos influentes da região/localidade: *Arucará* → SENADOR JOSÉ PORFÍLIO (PA); *Cuinarana* → MAGALHÃES BARATA (PA); *Urumajó* → AUGUSTO CORRÊA (PA);
3. topônimos que denotam expectativas positivas do denominador frente o espaço nomeado: a) topônimos formados com o elemento "novo (a)": *Nova Olinda do Norte; Novo Airão; Novo Aripuanã* (Amazonas)*; Brasil Novo, Nova Esperança do Piriá, Nova Ipixuna; Nova Timboateua; Novo Progresso* (Pará); b) animotopônimos (nomes que denotam estado emocional, segundo Dick, 1992): *Aurora do Pará, Canaã dos Carajás, Vitória do Xingu, Redenção, Eldorado dos Carajás, Concórdia do Pará* (Pará); *Vitória do Jari* (Amapá); *Boa Vista do Ramos* (Amazonas); c) topônimos que remetem ao mundo hispânico que foi substituído por um designativo de base indígena: *Vicente Pizón → Martinica* → OIAPOQUE (Amapá); d) topônimo composto de base portuguesa substituído por um

designativo indígena com o mesmo valor semântico: *Lago Vermelho* → ITUPIRANGA (do tupi, cachoeira vermelha) (Pará) e, e) topônimo lusitano que cede lugar a um nome indígena: *Alcobaça* → TUCURUÍ (Pará).

Considerações finais

O estudo apresentado, ainda de caráter introdutório, considerando-se que o universo toponímico selecionado dá margem para outras abordagens, permitiu o delinear de algumas conclusões. A primeira diz respeito às particularidades identificadas nas diferentes sincronias em termos de datas de denominação. Observa-se, por exemplo, a predominância de nomes de base indígena nos topônimos que nomeiam municípios fundados entre os séculos XVII e XIX; a significativa presença de nomes lusos transplantados (corotopônimos) e/ou a perpetuação de nomes de famílias portuguesas nas designações de cidades surgidas no período colonial (séculos XVI a XVIII). Em contrapartida, ocorre maior incidência de nomes com carga semântica eufórica nos nomes de municípios fundados a partir do século XX.

A toponímia dos municípios investigados também dá mostras da influência da história social da região na nomeação e renomeação de cidades, característica que fica evidente especialmente nos nomes que denotam a influência religiosa no processo de colonização e povoamento da região Norte, como também, nos casos de renomeação de vilas e de povoados oriundos de antigas missões religiosas, em que nomes indígenas foram substituídos por designativos lusos por imposição da Coroa Portuguesa.

Para além dos fenômenos apontados ao longo do texto, ocorrem casos de topônimos que evidenciam a criatividade do denominador na criação de neologismos. É o que ocorre com topônimos como *Belterra* (PA), derivado de *bela* + *terra*; de *Barcarena* formado pela associação entre as palavras *barca* e *Arena* (nome de uma barca que fazia o transporte de pessoas na localidade); de *Baião* que a princípio pode sugerir uma referência a um estilo de música muito popular no Brasil, mas que, na verdade, é o sobrenome do dono de uma sesmaria, o português Antônio Baião; de *Presidente Figueiredo* que não se configura como uma homenagem ao Presidente da República do Brasil, João Baptista de Oliveira Figueiredo, mas sim a João Figueiredo, presidente da província do Amazonas no tempo do império.

Outro dado significativo é a manutenção do grande contingente de nomes de base indígena na nomeação de municípios do Amapá, do Amazonas e do Pará (38,3%), montante esse enriquecido pela marcante presença de nomes híbridos formados com elementos de base portuguesa e de base indígena (18%), em especial em municípios criados no século XX.

Para concluir, fazemos nossas as palavras de Dick (2010, 187), que sintetizam o discutido neste trabalho:

> [...] as forças centrífugas e centrípetas do conjunto denominativo não são isoladas, mas dependentes dos conjuntos de procedimentos que conformam os valores, as ações e as

reações humanas. É nesse centro de influências e condicionantes que o homem se posiciona, no ato da nomeação. De mero expectador de situações favoráveis ou adversas aos seus propósitos, torna-se, pela prática onomástica que lhe está afeta, o protagonista de um querer e de um fazer. O acerto na escolha realizada cabe à sociedade distinguir, ou não, dentro dos parâmetros linguísticos que releva como significativos.

Univ. Federal de Mato Grosso do Sul – Brasil Aparecida Negri ISQUERDO

Referências

Andrade, Karylleila dos Santos, 2010. *Atlas Toponímico de origem indígena do Estado de Tocantins – ATITO*, Goiânia, Ed. da PUC de Goiás.

Antunes, Alessandra Martins / Carvalhinhos, Patrícia de Jesus, 2007. «Toponímia brasileira. Origens históricas». *Cadernos do CNLF*, volume XI, nº. 02, Livro dos minicursos, Disponível em: http://www.filologia.org.br/xicnlf/2/12.htm

Cardoso, Armando Levy, 1961. *Toponímia brasílica,* Rio de Janeiro, Biblioteca do Exército Editôra.

Dick, Maria Vicentina de Paula do Amaral, 1990. *A motivação toponímica e a realidade brasileira*, São Paulo, Edições Arquivo do Estado de São Paulo.

Dick, Maria Vicentina de Paula do Amaral, 1992. *Toponímia e antroponímia no Brasil*, Coletânea de estudos, 3ª ed., São Paulo, Serviço de Artes Gráficas/FFLCH/USP.

Dick, Maria Vicentina de Paula do Amaral, 1998. «Os nomes como marcadores ideológicos», *Acta Semiótica et Lingvistica*, SBPL, São Paulo, vol. 7, 97-122.

Dick, Maria Vicentina de Paula do Amaral, 1999. «Métodos e questões terminológicas na onomástica. Estudo de caso: o Atlas toponímico do estado de São Paulo», *Investigações,* Linguística e Teoria Literária, UFPE, Recife, vol. 9, mar, 119-148.

Dick, Maria Vicentina de Paula do Amaral, 2006. «Fundamentos teóricos da Toponímia. Estudo de caso: o Projeto ATEMIG – Atlas Toponímico de Minas Gerais (variante regional do Atlas Toponímico do Brasil)», in: Seabra, Maria Cândida T. Costa de, *O léxico em estudo,* Belo Horizonte, Faculdade de Letras da UFMG, 91-117.

Dick, Maria Vicentina de Paula do Amaral, 2010. «Etnia e etnicidade. Um outro modo de nomear. Projetos ATESP/ATB», in: Isquerdo, Aparecida Negri / Finatto, Maria José Bocorny (orgs.), 2010, *As Ciências do Léxico.* Lexicologia, Lexicografia e Terminologia, vol. IV, Campo Grande, Editora UFMS, Porto Alegre, Editora da UFRGS, 177-197.

Drumond, Carlos, 1965. *Contribuição do bororo à toponímia brasílica,* São Paulo, USP/IEB.

Holanda, Sérgio Buarque de (dir.), 2008. *História geral da civilização brasileira*, Tomo I, *A época colonial*, 16ª ed. Rio de Janeiro, Bertrand Brasil.

Isquerdo, Aparecida Negri, 2012a. «Léxico regional e léxico toponímico: interfaces linguísticas, históricas e culturais», in: Isquerdo, Aparecida Negri / Seabra, Maria Cândida Trindade Costa de (Orgs.), *As Ciências do Léxico.* Lexicologia, Lexicografia e Terminologia, vol. VI, Campo Grande, Editora da UFMS, 115-139.

Isquerdo, Aparecida Negri, 2012b. «La recherche toponymique au Brésil: une perspective historiographique», *Cahiers de Lexicologie* (Paris), v. 101, 15-35.

Kantor, Iris, 2009. «Cartografia e diplomacia: usos geopolíticos da informação toponímica (1750-1850)», *Anais do Museu Paulista: história da cultura material*, vol.17/2, July/Dec, São Paulo.

Sampaio, Teodoro, 1901. *O tupi na geografia Nacional,* 4ª ed. Salvador, Câmara Municipal.

Sites consultados

Biblioteca do IBGE ‹http://biblioteca.ibge.gov.br/›

IBGE Cidades ‹http://cidades.ibge.gov.br/xtras/home.php›

Cidade brasileira ‹http://cidadebrasileira.brasilescola.com/ ›

IBGE Censo 2010 ‹http://censo2010.ibge.gov.br/noticias-censo?view=noticia&id=3&idnoticia=2194&busca=1&t=censo-2010-populacao-indigena-896-9-mil-tem-305-etnias-fala-274›

Belém do Pará ‹http://www.belemdopara.tur.br/historia.html›

Sinopse Censo IBGE ‹http://www.censo2010.ibge.gov.br/sinopse/index.php?dados=10&uf=00›

Presidente Figueiredo ‹http://www.presidentefigueiredo.am.gov.br/pagina.php?cod=2›

Censo 2010 e os Povos Indígenas ‹http://pib.socioambiental.org/pt/c/no-brasil-atual/quantos-sao/o-censo-2010-e-os-povos-indigenas›

Phraséologie historique et outils d'extraction pour un corpus non-standardisé. Le journal de ma vie de Jacques Louis Ménétra.

Résumé

L'identification des collocations et des phraséologismes dans un corpus est "a pain in the neck" (cf. Filatkina 2009) dans la domaine de la linguistique informatique et de la linguistique du corpus. Un corpus non-standardisé renforce les problèmes méthodologiques. Une approche traditionelle (étiqueter le corpus (' part-of-speech-tagging '), définir des patterns et tester si les résultats d'extraction sont significatifs) est très vite limitée. Cette communication a pour but deux objectifs : Premièrement, nous proposons une méthode pour améliorer l'identification des collocations et des phraséologismes dans un corpus non-standardisé en utilisant un outil avec une implementation des expressions régulières (chapitre 3). Deuxièment, on discutera la hypothèse que la combination d'une approche quantitative et qualitative est utile à l'analyser la contribution des phraséologismes pour créer textualité (chapitre 4).

1. Introduction

Le but de la communication se situe autour de deux axes : Le premier se penche sur la méthodologie permettant d'identifier des collocations et des phraséologismes dans un corpus non-standardisé et le second est dédié à la contribution des phraséologismes pour la formation d'un texte. Le terme de phraséologisme est ici défini dans la lignée de Burger / Buhofer / Sialm 1982. Dans ce cadre, il y a deux critères obligatoires : la polylexicalité et le figement. Le critère facultatif – (l'idiomaticité) – concerne la sémantique et implique que le sens d'un phraséologisme n'est pas déductible de la somme de ses composants.

Dans la première partie de la contribution, le corpus sera présenté et son choix sera justifié (chapitre 2). Dans la seconde partie, la méthode employée pour l'extraction des phraséologismes sera légitimée (chapitre 3). La dernière partie (chapitre 4) éclaire la relation entre la phraséologie et la textualité à l'aide d'exemples issus du corpus.

2. Le corpus

Afin de tester une méthode adaptée à l'analyse de graphies non-standardisées et dans le but d'examiner l'emploi authentique des phraséologismes, l'analyse part d'un corpus du dix-huitième siècle qui comprend environ quatre-vingt mille tokens, le journal de ma vie de l'artisan Jacques-Louis Ménétra. Dans ce texte privé, l'auteur décrit les différentes étapes de sa vie : Ménétra est originaire de Paris, il exerce la profession de vitrier et il est enclin aux liaisons amoureuses extra-conjugales. En somme, Ménétra est peu lettré. Cela est évident au niveau d'écriture. En général, au XVIIIème siècle, il n'y avait pas encore de norme orthographique obligatoire. Dans le cas particulier de Ménétra, son écriture est marquée par l'idiosyncrasie. A titre d'exemple, on pourrait évoquer que l'auteur n'utilise pas la ponctuation de façon cohérente, et ne respecte pas l'écriture en majuscule et minuscule. Autre particularité, il écrit plusieurs mots en un seul mot. Ces caractéristiques compliquent le processus d'identification automatique des phraséologismes dans le corpus.

3. Quelques méthodes quantitatives et leur efficacité

En ce qui concerne le choix d'une méthodique permettant d'extraire les phraséologismes, il faut tout d'abord soulever les deux questions suivantes : 1. Comment identifier de manière systématique les phraséologismes typiques et spécifiques d'un corpus? 2. Comment réduire le problème de l'écriture non-standardisée qui complique le processus d'identification des phraséologismes?

3.1. Extraction basé sur des 'patterns' avec 'log likelihood ratio'

Il y a en somme aujourd'hui plus que 50 'association measures' qui permettent d'extraire de manière systématique les phraséologismes des corpus (cf. Evert 2008, 1243). Même après plus que 50 ans de recherche en linguistique informatique, trouver le test adéquat n'est pas un but de recherche trivial. Afin d'illustrer ce point, nous aborderons de façon exemplaire, une association measure bien connue, 'log likelihood ratio' (Dunning 1993). Pour l'application, une solution qui s'établie : étiqueter le corpus ('part-of-speech-tagging'), définir des 'patterns' et tester si les résultats d'extraction sont significatifs. Toutefois ce procès est limité comme on peut voir au tableau 1 :

1	dit	100	que	135	33	188.09614
2	mon	148	pere	42	26	184.95002
3	que	135	cest	87	28	56.75925
4	ce	35	quil	119	19	135.66373
5	un	251	jour	31	20	121.81455
6	chez	59	lamere	11	10	104.13436
7	la	150	conduite	14	12	97.983083
8	que	135	cettoit	12	11	97.777167

9	mes	49	adieux	13	9	87.209868
10	un	251	coups	17	13	86.364489
11	avec	62	moy	79	14	81.325985
12	douze	9	franc	10	6	79.933036
13	jeluy	44	dit	100	13	76.766786
14	quy	96	etoit	48	13	75.276444
15	chez	59	luy	58	12	74.636016

Tableau 1 : Extrait des résultats d'extraction avec log likelihood ratio; patterns : verbe-substantif

Le tableau 1 présente les résultats du pattern verbe-substantif avec la méthode ' log likelihood ratio '. On peut cependant constater que les résultats comme dit que ou mon pere ne correspondent pas au pattern verbe-substantif. En effet, la liste contient d'autres classes de mots : des prépositions, des adjectifs numéraux etc.

Les résultats de la première étape (tableau 2) – le corpus étiquetté avec le ' treetagger '– présentent également un haut pourcentage d'erreurs en ce qui concerne le classement de la catégorie grammaticale et de la forme de base pour chaque ' token ' :

texte	NOM	texte
situvas	VER :simp	‹unknown›
cequejay	NOM	‹unknown›
delarepublique	ABR	‹unknown›
Maprofessiont	NOM	‹unknown›
jenefut	NOM	‹unknown›

Table 2 : Extrait du corpus étiqueté

Ce résultat est dû à l'écriture idiosyncratique de Ménétra. L'outil ' treetagger ' se base sur un dictionnaire. La norme orthographique joue donc un rôle important. En raison des divergences formelles par rapport au français standardisé, il est souvent impossible d'identifier automatiquement la forme de base et la catégorie grammaticale pour beaucoup de tokens. En conséquence, les résultats de l'extraction basés sur des patterns contiennent de nombreuses erreurs. C'est pourquoi nous proposons une autre méthode.

3.2. Réduire les difficultés de l'écriture idiosyncratique avec des expressions régulières

Pour répondre au problème de l'écriture idiosyncratique et non-standardisée, nous avons recours à une technique appelée expressions régulières. Il s'agit d'une technique efficace qui présente de multiples possibilités de décrire des chaînes de caractères permettant de trouver des structures dans un texte. Les expressions régulières suivent une syntaxe stricte. Au fond, chaque caractère d'alphabet garde

sa signification. On peut ajouter quelques caractères spéciaux, les métacaractères.[1]1 Les quantifieurs se réfèrent au caractère précédent. Un astérisque (*) signifie que le caractère précédent doit se produire 0 fois ou plus. Un point d'interrogation (?) permet que le caractère précédent doit se produire 0 ou 1 fois. Ce qui est utile aussi, c'est un autre métacaractère, le point (.) qui signifie n'importe quel caractère. Par exemple, l'ensemble des mots latette, atette, satette et tette peut être comprimée en la forme (.*tette) pour trouver les variantes graphiques de tête. Il existe de nombreuses implémentations d'expressions régulières. Une entre elles est le logiciel de concordance AntConc. A l'aide de la fonction ' regex ', on peut d'un côté chercher des variantes dans la graphie et de l'autre on peut dépister les modifications d'un phraséologisme.

3.3. Travailler corpus-driven et corpus-based pour identifier des phraséologismes

AntConc permet d'identifier des phraséologismes. Le point de départ est la comparaison du corpus d'analyse avec un corpus de référence[2] pour lequel il est possible d'identifier les mots-clés ayant recours à la méthode ' log likelihood ratio '. Cette approche est dite ' corpus-driven ' : c'est-à-dire qu'on ne teste pas un hypothèse préalable, mais au contraire, de cette manière, on peut plutôt découvrir les caractéristiques typiques d'un corpus. Ainsi, il est possible de trouver des structures jusqu'à présent inconnues et de formuler des hypothèses originales (cf. Bubenhofer 2009, 99sqq.). Le graphique 1 présente un extrait des résultats de la comparaison, visualisé avec wordle. Tandis que l'ordre des mots est fortuit, la taille des mots correspond à sa valeur significative :

Figure 1 : Un extrait des mots-clés

[1] Pour une description détaillée des expressions régulières, voir Friedl 2008.

[2] Le corpus de référence employé pour la présente étude comprend des cahiers de doléances de 1789 avec 85.675 ' tokens '.

Nous complétons cette procédure inductive par une perspective déductive. Autrement dit, nous avons recours à l'approche ' corpus-based '– qui est la seconde étape obligatoire selon Bubenhofer (2009, 102) : Nous vérifions les mots-clés – s'ils sont un composant d'un phraséologisme – avec les méthodes ' mutual information 'et ' T-Score 'qui sont implémentées en AntConc. On peut réduire les désavantages[3] des association measures avec leur combinaison. Cela permet de trouver d'une part des phraséologismes en général moins fréquents et d'autre part ceux qui sont plus nombreux.

4. L'analyse

Les résultats de l'extraction sont à la base de l'analyse qualitative des phraséologismes qui se focalise sur la textualité. Les questions centrales sont :

1. Comment fonctionne le lien entre les phraséologismes et son contexte?
2. Quels sont les mécanismes qui aboutissent à la textualité?
3. Quelles sont les fonctions des phraséologismes dans le corpus?

4.1. Le cadre théorique : Le concept du potentiel de formation textuelle

Avec Gardt (2002), un texte peu être défini comme un système émergent : on ne peut pas comprendre son sens à partir du sens de chacun de ses composants. C'est-à-dire que le sens d'un texte et d'un phraséologisme dépasse la somme de ses parties. Le point commun entre la textualité et la phraséologie est que leur sens n'est pas compositionnel : le sens de l'expression dépasse la somme de ses parties.

Dans un texte, les phraséologismes jouent un rôle important. Ils marquent un texte sur les niveaux d'organisation formelle, communicative et de contenu (Gréciano 1994, 94). Pour examiner les phraséologismes dans le corpus, l'analyse se rapporte au niveau théorique à la théorie du potentiel de formation textuelle (en allemand ' textbildende Potenzen '). Ce concept presque inconnu hors de la frontière germaniste, est issu de la recherche sur la phraséologie soviétique des années 1970 et a été développé en premier lieu par Dobrovol'skij (1980), Gréciano (1989 et 1994), Fleischer (1997) et Sabban (2004 et 2007).

Le concept est centré autour du potentiel phraséologique de structurer et d'organiser un texte. Les caractéristiques phraséologiques – la polylexicalité, la stabilité relative au niveau morpho-syntaxique et sa sémantique complexe – sont responsables de ce potentiel. En outre, leur distribution joue un rôle important. En effet, il y aurait une corrélation entre certains phraséologismes et les genres textuels. Les observations centrales gagnées avec le concept de potentiel de formation textuelle sont les suivantes :

[3] «Mutual information estimates based directly on counts are subject to overestimation when the counts involved are small» (Dunning 1993, 62).

1. Le potentiel et sa réalisation dépendent du type de phraséologisme, de la situation communicative etc. (cf. Fleischer 1997, 214-215). C'est-à-dire que plusieurs types phraséologiques disposent d'un potentiel, mais sa réalisation n'est pas obligatoire.
2. Les phraséologismes sont un mécanisme de la récurrence. Ils sont un moyen pour créer cohérence et cohésion dans un texte (cf. Gréciano 1994, 95). Donc, ils mènent à la textualité.

4.2. L'analyse de quelques exemples du corpus

4.2.1. Jeux de mots

Pour l'analyse, nous avons choisi un extrait des phraséologismes qui réalisent le potentiel de formation textuelle. Une des particularités centrales de quelques phraséologismes réside en leur potentiel ludique. Pour enchaîner des phrases de manière linéare, Ménétra emploie souvent la technique de jeux de mots. Voici le premier exemple :

(1) jevois unhomme decoree que ledomestique traite de monseigneur quy me demande si jene suis point coureur jeluy reponds que non il me propose daitre lesien et demontee dans son carosse jeluy dit jevous entends jesuis coureur defille et non autrement adieu (217)

Ménétra reçoit l'offre de travailler comme coureur, en d'autres termes comme domestique. Il refuse l'offre en reprenant dans sa réponse un mot simple déjà évoqué – coureur. Ce mot simple fait partie du phraséologisme suivant être coureur de filles qui signifie 'celui qui court de femme en femme, a de nombreuses aventures galantes'. De cette manière, Ménétra explique qu'il est uniquement à la recherche de liaisons amoureuses. C'est-à-dire Ménétra prend l'idiome au premier degré pour le nouer avec le mot simple coureur. En outre, coureur est une cataphore de coureur de filles. Avec cette technique, l'auteur emploie le potentiel ludique des phraséologismes pour démontrer qu'il peut s'exprimer avec aisance et pour déclencher une fonction affective d'un phraséologisme. Inversement, il y a aussi des usages anaphoriques :

(2) nous trouvont une espese dangart ou son des tonneaux pres des privee nous nous metons ajouer a cache cache nicolas apres les petite fason dusage en pareil ocasion nous etions bien cachee (244)

Le vitrier a fait la connaissance d'une femme et il couche avec elle dans un jardin. Il exprime cela avec le phraséologisme jouer a cache-cache Nicolas. A l'origine, cache-cache mitoulas désigne un jeu d'enfants qui consiste à se passer secrètement un objet que le joueur désigné doit localiser. Par erosion au niveau phonétique, on reçoit cache-cache Nicolas. Par ailleurs, la désignation du membrum virile avec des prénoms masculins est un procédé usuel (Ernst / Wolf 1997, 217). Ménétra commente son plaisir avec un composant du phraséologisme – cachee – qu'il prend au premier degré. En outre, cachee est sémantiquement lié avec le phraséologisme ajouer a cache cache nicolas par une anaphore fidèle (cf. Adam 2008, 85).

Enfin, dans l'exemple (3), le mécanisme fonctionne de la même manière que dans l'exemple (2) :

(3) jelorgnois depres une jolie repasseuse quy demeuroit dans notre maison et que je desiroit bien repassee (112)

Ménétra s'intéresse à une jeune femme qui travaille comme repasseuse. Il exprime son intérêt avec le phraséologisme métonymique jelorgnois depres une jolie repasseuse. Son intention est claire, il veut passer une nuit avec elle. Pour exprimer ce tabou, il emploie une stratégie qui peut être caractérisée d'euphémisme : il reprend un composant du phraséologisme – repasseuse – et dit qu'il veut la repasser. Cette expression est une métaphore euphémique pour l'acte sexuel.

En somme, cette stratégie déclenche d'un côté une fonction affective et de l'autre, elle garantit la progression textuelle.

4.2.2. Isotopie

Il y a aussi d'autres mécanismes. Gréciano (1989, 418) a montrée que certains auteurs combinent des phraséologismes avec des termes similaires dans le contexte antérieur ou postérieur. La fonction principale de cette technique est de produire de la cohérence dans un texte.

Dans l'exemple (4), Ménétra combine un mot simple avec un phraséologisme :

(4) lafemme cris que jene peut restee ala maison [...] apres un baiser donnee quy est rue tous deflame quantre mr et madame letorchons brule tres fort (280)

Ménétra fait la connaissance d'une femme mariée. Cette dernière commet un adultère avec Ménétra. La liaison entre la femme et le vitrier est marquée par la passion, comme en témoigne la métaphore un baiser de flame. Au niveau littéral, flame entretient une relation d'isotopie avec le phraséologisme suivant, le torchons brûle qui signifie 'il y a une querelle'. Ce phraséologisme – qui date du fin du XVIIIème siècle – se réfère à l'homme trompé et à sa femme. L'interprétation qui s'impose spontanément est celle d'une querelle domestique, symbolisée par l'image du torchon ménagée. En fait, le mot est à prendre dans son acceptation ancienne de petite torche (Rey / Chantreau 2007, 874). L'effet de ce montage d'isotopies est un contraste qui contribue à la progression textuelle et qui a une fonction affective et ironique : La passion de l'amour est opposée à la passion d'une dispute entre un couple.

Dans (5), il y a une accumulation de deux idiomes :

(5) javois un competiteur oupour mieux dire un concurent quy secroioit audesus detout etant brigadier duguet chacque fois quil me voyoit parle acette aimable fille il vouloit men imposer moy jeluy montroit les dent il me disoit quil avoit les bras longs (112)

Ménétra et son rival désirent la même femme. A l'égard de son concurrent, Ménétra fait une démonstration de sa force avec le phraséologisme montrer les dents, qui signifie 'être menaçant'. Il s'agit d'un somatisme, c'est-à-dire d'un phraséologisme qui

contient un membre du corps entre ses composants. Ce somatisme métonymique est motivé par l'image d'un chien qui gronde en montrant ses crocs (Rey / Chantreau 2007, 299). Les dents symbolisent l'offensive.

La réplique du concurrent – avoir les bras longs 'avoir un grand pouvoir' – participe à la cohérence du texte. Il y a en effet une relation d'isotopie entre les deux phraséologismes : il s'agit de montrer sa force pour gagner la bienveillance d'une femme. Au moyen des somatismes accumulés en (5), la force se rapporte vraiment au domaine physique, donc, les phraséologismes sont pris au sens littéral.

Voici un autre exemple :

(6) malgre ma mauvaise nuit jefut travailier entre dix et onze heur jevois arivee le domestique quy me demande si jebien ousassee lanuit en me ricanant japersois quil asa main mon bas je change de couleur [...] il me dit quil mavoit vue montee que cettoit le cocher quy mavoit vue et que lemaitre luy avoit bien lavee latette (175)

Ménétra a manqué l'occasion de passer la nuit avec une femme à cause d'un autre homme qui lui a joué un tour. Un autre domestique lui raconte ce qu'il s'est passé. Il s'avère que le cocher est responsable de son occassion manquée, mais ce dernier a reçu une punition, parce que son maître a pensé que le cocher ment : lemaitre luy avoit bien lavee latette. Ce somatisme signifie 'faire de violents reproches à qn'. Les autres parties du corps mentionées – comme main, bas etc. – déclenchent un réseau sémantico-pragmatique qui contribue à la textualité.

5. Conclusion et perspectives

Résumons. Pour répondre au problème de l'écriture idiosyncratique et non-standardisée, nous avons proposé d'utiliser des expressions régulières. Les méthodes quantitatives – appliquées à une perspective inductive et déductive – sont efficaces, parce qu'elles donnent des indices qui permettent l'identification des phraséologismes. Mais comme nous avions vu, une approche qualitative est indispensable.

A l'aide de la théorie du potentiel de formation textuelle – qui a servi de cadre explicatif quant à la contribution des phraséologismes à la textualité – nous avons vu que les phraséologismes interagissent avec le texte à différents niveaux. Ils contribuent à l'enchaînement linéaire du texte et développent la textualité tout en participant à la progression textuelle. En effet, les phraséologismes sont plus qu'une « pierre de construction » d'un texte. Avec des techniques comme les jeux de mots et les isotopies, ils développent une fonction affective par laquelle l'auteur fait preuve de son aisance et de sa virtuosité en ce qui concerne l'emploi de la langue.

Université de Kassel Sandra ISSEL-DOMBERT

Références

Adam, Michel, 2008. *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin.

Bubenhofer, Noah, 2009. *Sprachgebrauchsmuster. Korpuslinguistik als Methode der Diskurs- und Kulturanalyse*, Berlin/New York, de Gruyter.

Burger, Harald / Buhofer, Annelies / Sialm, Ambros (1982) : *Handbuch der Phraseologie*. Berlin / New York, de Gruyter.

Dunning, Ted, 2003. «Accurate methods for the Statistics of Surprise and Coincidence», *Computational Linguistics* 19/1, 61-74.

Ernst, Gerhard / Wolf, Barbara, 1997. «Jacques Louis-Ménétra (1738-1803 (?)) und sein „gibier féminin". Ein Mann über Frauen, Liebe und Sexualität», in : Dahmen, Wolfgang / Holtus, Günther / Kramer, Johannes (ed.) : *Sprache und Geschlecht in der Romania. Romanistisches Kolloquium X*, Tübingen, Narr [*Tübinger Beiträge zur Linguistik* 417], 205-221.

Evert, Stefan, 2008. «Corpora and collocations», in : Lüdeling, Anke / Kytö, Merja (ed.) : *Korpuslinguistik. Ein internationales Handbuch*, Berlin / New York, de Gruyter [*Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft* 29], 1212-1248.

Filatkina, Natalia, 2009. «Historische formelhafte Sprache als «harte Nuss» der Korpus- und Computerlinguistik. Ihre Annotation und Analyse im HiFoS-Projekt», *Linguistik online* 39, 3/2009, <www.linguistik-online.de/39_09/filatkina.org>.

Fleischer, Wolfgang, 1997. *Phraseologie der deutschen Gegenwartssprache*, Tübingen, Niemeyer.

Friedel, Jeffrey E., 2008. *Reguläre Ausdrücke*, Beijing, O'Reilly.

Gardt, Andreas, 2002. «Wort, Text und Bedeutung. Aspekte der semantischen Erschließung von Texten», Ágel, Vilmos / Gardt, Andreas / Haß-Zumkehr, Ulrike / Roelcke, Thorsten (ed.) : *Das Wort. Seine strukturelle und kulturelle Dimension*, Tübingen, Niemeyer, 111-132.

Gréciano, Gertrud, 1989. «Le signe idiomatique et la production textuelle», in : Tobin, Yishai (ed.) : *From sign to text. A semiotic view of communication*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins [*Foundations of semiotics* 20], 415-425.

Gréciano, Gertrud, 1994. «Phraseologische Text(in)kohärenz», *Cahiers d'études germa*niques 27, 93-103.

Rey, Alain / Chantreau, Sophie, 2007. Dictionnaire d'expressions et locutions, Paris, Le Robert.

Sabban, Annette 2004. «Zur Rolle der Phraseme für die Konstitution und Funktion des Textes. Ein Beitrag zum Konzept der textbildenden Potenzen», in : Steyer, Kathrin (ed.) : *Wortverbindungen – mehr oder weniger fest*, Berlin / New York, de Gruyter, 238-261.

Sabban, Annette, 2007. «Textbildende Potenzen von Phrasemen», in : Burger, Harald (ed.) : *Phraseologie. Ein internationales Handbuch*, Berlin / New York, de Gruyter [*Handbücher der Sprach- und Kommunikationswissenschaft* 28.1], 237-253.

Derivación apreciativa y procesos de lexicalización en nombres populares de animales[1]

1. Introducción

1.1. El estudio de los zoónimos: variación designativa y lexicalización

Las designaciones populares de animales y plantas han suscitado un gran interés en el ámbito de los estudios dialectales. En el caso de las denominaciones de la fauna, los atlas lingüísticos —y las investigaciones sobre los datos que contienen— constituyen, desde sus inicios, una buena muestra de esta tendencia, como muy bien refleja el incipiente trabajo que Gilliéron (1918) dedica a los nombres de la abeja a partir del examen de un mapa del *ALF* (*Atlas Linguistique de la France*) o los innumerables estudios en los que se analizan los zoónimos en materiales de carácter dialectal o geolingüístico (Dauzat 1921; Riera 1950; Bec 1960; Rolland 1967; Contini 1984; García Mouton 1987; Alinei 1997; Giralt Latorre 2004; Minelli / Ortalli / Sanga 2005, Álvarez Pérez 2008; entre muchos otros).

En esta fructífera línea de investigación, destaca la constante atención que se ha prestado a la motivación semántica que generan las designaciones de animales (Coyaud 1974; García Mouton 1987, 1999; Alinei 2005). El abundante número de estudios destinados a este tema se debe, con toda probabilidad, al hecho de que, según García Mouton (2003, 320), el léxico de la fauna, como el de la flora (Clavería Nadal 2003), es «un léxico libre, poco encorsetado, que deja espacio a la motivación y a la remotivación». El resultado de estos constantes procesos de recreación léxica (generados esencialmente por mecanismos metafóricos, metonímicos o fruto de supersticiones y creencias populares) permite caracterizar a la fauna y a la flora como dos de los campos conceptuales en los que existe un mayor grado de variación. Todo ello, como muy bien señala Giralt Latorre (2004, 121), permite identificar también estos dominios conceptuales como aquellos a partir de los que se pueden estudiar mejor las diferencias y semejanzas mediante las que los hablantes de diversas culturas

[1] La presente investigación ha sido posible gracias a la ayuda del *MINECO* para los proyectos «*Portal de Léxico Hispánico*: documentación y morfología derivativa» (FFI2011-24183) y «El español en contacto con el catalán: variación diatópica y bilingüismo» (FFI2012-33499), así como al apoyo del *Comissionat per Universitats i Recerca de la Generalitat de Catalunya* concedido al «Grupo de Lexicografía y Diacronía» (SGR2009-1067).

categorizan una misma realidad, línea de investigación ampliamente desarrollada por Mario Alinei para las lenguas románicas (1997, 2002, 2005).

Estrechamente relacionados con el examen de los procesos semánticos que subyacen al origen de los términos, se presentan los procedimientos de formación de palabras puesto que la motivación semántica a partir de la que se categoriza o conceptualiza tanto un animal como cualquier otra realidad posee una determinada representación formal generada a partir diferentes procesos de creación léxica. La sufijación, muy especialmente la de carácter apreciativo, y la composición léxica o sintagmática —como se ha demostrado en diversas investigaciones (Montero Curiel 2008; Buenafuentes de la Mata 2010)— constituyen dos de los mecanismos a los que los hablantes recurren con mayor asiduidad para representar lingüísticamente el motivo a partir del que conceptualizan la realidad animal.

Esta relación que la semántica y la morfología derivativa establecen en la formación de nombres de la fauna tales como *ardilla* (derivado del esp. antiguo *harda* "ardilla")[2], *gaviota* (derivado del lat. GAVĬA "gaviota"), *cortapicos* "clase de artrópodo" o *elefante marino* "morsa" es opaca para los hablantes, pues a pesar de estar motivada por el aspecto, las propiedades o las acciones que llevan a cabo los animales, no es total o parcialmente transparente en muchos de los casos[3]. Por ello, la mayor parte de zoónimos formados mediante estos procedimientos se consideran lexicalizaciones[4] (Clavería Nadal 2003; Brinton / Traugott 2005; Montero Curiel 2008) puesto que «su significado no es deducible a partir de la suma de sus constituyentes» (Gil / Torres 2011, 264). Se trata, en esencia, de casos en los que la forma léxica se crea mediante un determinado proceso morfológico que viene seleccionado por una serie de motivaciones semánticas que, con el paso del tiempo, no son evidentes para los hablantes. En el caso de *ardilla*, Montero Curiel (2008, 130) demuestra que la voz, actualmente no reconocible como diminutivo de *harda* (arcaísmo), surge por «una preocupación por las medidas de la ardilla, y por la comparación con especies de dimensiones semejantes». Así pues, a pesar de que en sus inicios la selección del sufijo diminutivo constituye el reflejo formal del motivo que llevó a la categorización de la ardilla como un roedor de menores dimensiones que otros animales de su clase, el tiempo ha generado la pérdida tanto de la motivación como del valor original del sufijo diminutivo (*-illa*) para dar lugar a un término totalmente lexicalizado.

---

[2] Las etimologías incluidas en este trabajo, si no se indica lo contrario, se han extraído del *DECH*.

[3] Debe tenerse en cuenta, de acuerdo con la *NGRAE* (2009, 635), que «los conceptos 'transparencia' y 'opacidad' son […] nociones graduales, puesto que se basan en la conciencia lingüística del hablante, siempre variable, a menudo dependiente de su cultura particular y, por tanto, difícil de objetivar».

[4] La voz *lexicalización* puede aludir a multiplicidad de conceptos en función de la perspectiva de análisis adoptada (Bosque 1982, 104; Elvira 2006; Buenafuentes de la Mata 2010, 101-105; Gil / Torres 2011, 263). En este trabajo empleamos un sentido restringido asociado a la pérdida del significado composicional.

1.2. Objetivos, corpus y metodología

Desde el punto de vista del estudio de la lexicalización, el dominio conceptual de los animales —junto con el de las plantas—, como bien demuestran las investigaciones sobre variación léxica[5], es uno de los que ofrece un mayor interés etimológico, semántico y morfológico porque presenta un número nada desdeñable de formaciones populares en cuyo origen ha intervenido algún proceso de derivación apreciativa. Además, cabe destacar que el análisis de estas unidades léxicas es todavía más interesante si se toma en cuenta que es un procedimiento panrománico puesto que no solo es frecuente en español (*gorrión, estornino, mariquita, comadreja*), sino también en otras variedades románicas (cat. *granota* "rana"*, papallona* "mariposa"*, ratolí* "ratón"; fr. *alouette* "alondra"*, grenouille* "rana"*, papillon* "mariposa"; gall. *xoaniña* "mariquita", *bubela* "abubilla"; it. *canarino* "canario"*, stornello* "estornino"; port. *borboleta* "mariposa"). Esto se debe muy probablemente a que en latín también fue un recurso muy productivo (esp. *abeja* < lat. APĬCŬLA, diminutivo de lat. APIS; cat. *oreneta* "golondrina" < lat. HIRUNDĬTTA "golondrina", diminutivo del lat. HIRŬNDO "golondrina"; esp. *corneja* < lat. CORNĪCŬLA, diminutivo de CORNĪX, -ĪCIS "corneja"). Cabe señalar que el elevado empleo de los sufijos apreciativos como elementos lexicalizadores en la lengua popular no es exclusivo del ámbito semántico de los animales, pues, al menos para los diminutivos, se ha demostrado que la lexicalización constituye una «tendencia lexicogenética […] especialmente productiva en el lenguaje coloquial probablemente por razones de economía lingüística, puesto que cubre necesidades designativas sin necesidad de prescindir del término originario» (García Gallarín 2007, 501).

En la presente investigación se analizarán las principales características de los nombres populares de animales que contienen algún sufijo apreciativo, bien sea de carácter aumentativo (*garz<u>ón</u>*, *orej<u>udo</u>, garz<u>ota</u>*), diminutivo *(asn<u>illo</u>, escarabaj<u>uelo</u>, carricer<u>ín</u>*) o despectivo (*abej<u>orro</u>, aguil<u>ucho</u>, pajarr<u>aco</u>*). En español, este grupo de voces tiene tres orígenes posibles (*NGRAE* 2009, 636-637): por un lado, pueden proceder de la adjunción de un sufijo apreciativo a una base léxica cuyo significado final es distinto al de la suma de sentidos de los dos elementos que la componen (esp. *abanico* "abanico" < esp. *abano* "abanico"); por otro lado, pueden ser voces que ya contenían un sufijo lexicalizado en latín (esp. *abuela* < lat. vulg. AVIŎLA < lat. AVĬA

[5] Una buena muestra del elevado número de voces de este ámbito creadas mediante alguno de los procesos de creación de palabras mencionados se puede hallar en los volúmenes de comentarios del *Atlas Linguistique Roman* (*ALiR*, vols. 2a y 2b) donde se recogen los resultados de los análisis de los mapas léxicos de las denominaciones de animales. En la mayor parte de los capítulos, se puede observar que un grupo importante de las designaciones románicas de los animales son o bien formas compuestas de carácter sintagmático o léxico, o bien derivados formados por un proceso de sufijación, muy frecuentemente de carácter apreciativo. Las diferentes variantes que recoge Álvarez Pérez (2009) sobre los nombres de la *alondra* en distintas lenguas románicas pueden servir de ejemplo (esp. *pajar<u>ota</u>, pajar<u>illa</u>, golondr<u>ona</u>*, fr. *alou<u>ette</u>*). Una visión general de los mapas de este atlas revela que la sufijación apreciativa constituye uno de los procesos de creación léxica más recurrente en la creación de nombres populares de animales de la pequeña fauna salvaje.

+ ŏla o *conejo* < lat. cunicŭlus); y, finalmente, también pueden ser préstamos de otras lenguas románicas (esp. *casino* < it. *casino*; *chanquete*, tomado del cat. *xanquet* y este del genovés *gianchetu*; o *moscareta*, procedente del val. *muixquereta*, derivado de *muixca* "mosca"; *cf.*, para estos dos últimos ejemplos, Mondéjar 1976 y Prat Sabater 2003, respectivamente).

El corpus de este trabajo lo conforman nombres de animales relativos al primer grupo, es decir, se analizan única y exclusivamente los términos lexicalizados formados en español. Se trata de 273 voces referidas a diferentes clases y especies de vertebrados (mamíferos, aves, anfibios, peces y reptiles) e invertebrados (artrópodos y moluscos) que se documentan en la última edición del diccionario académico (*DRAE* 2001)[6] y que incluyen alguno de los siguientes sufijos apreciativos[7]:

DIMINUTIVOS	AUMENTATIVOS	DESPECTIVOS
-ejo/-eja	*-azo/-aza*	*-aco/-aca*
-ete/-eta	*-ón/-ona*	*-acho/-acha*
-ico/-ica	*-ote/-ota*	*-ajo/-aja*
-illo/-illa	*-udo/-uda*	*-alla*
-ín/-ina	*-al*	*-ángano/ángana*
-ino/-ina		*-ango/-anga*
-ito/-ita		*-astre*
-uelo/-uela		*-astro/-astra*
		-ingo/-inga
		-orro/-orra
		-ucho/-ucha
		-uco/-uca[8]
		-ujo/-uja
		-ute
		-uso/-uza

Tabla 1. Sufijos apreciativos de los derivados del corpus según la clasificación de la *NGRAE* (2009, 627-662) y Lázaro Mora (1999, 4648)

A pesar de partir de esta clasificación, somos conscientes de que las fronteras entre estos tres grupos de derivados que aparecen en la tabla 1 son bastante difusas,

[6] La consulta se ha llevado a cabo a partir de la edición en CD-ROM del *DRAE* (2001).

[7] Han quedado fuera de este inventario los sufijos *-ales*, *-engue, -ingue, -orio, -orrio* y *ujo/-uja* ya que, en el *DRAE* (2001), no forman parte de ninguna voz que se refiera a animales.

[8] La *NGRAE* considera este sufijo como diminutivo y Lázaro Mora (1999) como despectivo.

de acuerdo con Rifón (1994, 367)[9] ápud Lázaro Mora (1999, 4649), puesto que en multiplicidad de ocasiones estos morfemas, caracterizados en general por expresar la emotividad y los sentimientos del hablante respecto a la realidad designada (Alonso 1974 [1935]), no se emplean siempre con los valores mencionados sino que pueden usarse para expresar más de una opción. Lázaro Mora (1999, 4649), por ejemplo, ya señala que los casos de *pajarucho* y *mujeruca*, además de ser peyorativos, se refieren también al tamaño.

Para conformar el corpus —que, para su mejor manejo y explotación, se ha recogido en una base de datos—, se ha elegido el diccionario como fuente de información porque, como señalan diversas investigaciones y gramáticas (Jiménez Ríos 2002; *NGRAE* 2009, 635; Gil / Torres 2011, 254-255), los repertorios lexicográficos dan cabida a un nada despreciable número de términos lexicalizados que contienen sufijos, en su origen de carácter apreciativo, del tipo *centralita, cigarrillo* y *cinturón* mientras que no recogen, en principio (García Pérez / de Hoyos Puente 1997, 55-56), derivados regulares formados con estos sufijos que añaden simplemente un matiz valorativo o relativo al tamaño (*arbolito, casita, cochazo*).

Estas características morfológicas y semánticas de los sufijos apreciativos —que los sitúan a «medio camino entre la flexión y la derivación»— los convierten en elementos lingüísticos especiales desde el punto de vista de la creación léxica y de su tratamiento lexicográfico, puesto que se consideran de forma distinta a otros afijos. Lo habitual es que los diccionarios recojan en su macroestructura «palabras derivadas de otras por procedimientos regulares» (Jiménez Ríos 2002, 225) como, por ejemplo, *blancura* (< *blanco*). Sin embargo, los apreciativos son una excepción, puesto que constituyen palabras formadas por mecanismos regulares, pero debido a que su sentido es fácilmente deducible (*casa* > *casita* "casa pequeña"), las obras lexicográficas no las incluyen. Así pues, los elementos léxicos que contienen un sufijo apreciativo y que recogen los diccionarios son, como anuncian los prólogos, aquellos que hacen referencia a un sentido no transparente para los hablantes (*algodoncillo* "planta", *botiquín* "mueble, caja o maleta para guardar medicinas o transportarlas a donde convenga"), objetivo de análisis del presente trabajo.

El estudio semántico de los términos lexicalizados revela que existen diversos grados en este tipo de proceso de recreación léxica y ello permite trazar una escala de niveles de lexicalizacion, tal y como proponen Gil / Torres (2011, 264):

- Grado I: «palabras que mantienen el significado de sus constituyentes (base + sufijo) pero que han adquirido un matiz de contenido adicional, no deducible a partir de los formantes»;
- Grado II: «se mantiene el contenido de la base, pero el sufijo ha perdido su carga semántica prototípica […]; el derivado es un hipónimo de su base»;
- Grado III: «la diferencia entre base y derivado se ha neutralizado completamente, por lo que podemos hablar de idiomatización del sufijo»;

[9] Rifón, Antonio, 1994. *La derivación verbal en español*, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela, tesis doctoral.

– Grado IV: «la relación entre el significado de la base y el del derivado es metafórica»;
– Grado V: «no existe relación semántica aparente entre base y sufijo»

El examen de las voces se llevará a cabo, siguiendo a Clavería Nadal (2003) y Buenafuentes de la Mata (2010), desde una perspectiva morfosemántica con objeto de determinar los sufijos apreciativos más comunes en la creación de zoónimos, los procedimientos semánticos que se constituyen como punto de partida de su formación y el grado de lexicalización del término en función de la motivación semántica que ha generado la voz, a partir de una reinterpretación de la escala propuesta por Gil / Torres (2011).

2. Análisis

En el presente apartado, se estudian algunos zoónimos atendiendo a los siguientes aspectos: rentabilidad de los sufijos con los que se han formado (§ 2.1.), tipo de animales que designan (§ 2.2.) y origen formal y semántico de los términos (§ 2.3.).

2.1. Rentabilidad de los sufijos apreciativos en la creación de nombres de animales

El análisis del corpus muestra que de los tres grupos de sufijos apreciativos de la tabla 1 (§ 1.2.), los diminutivos son los más rentables. Más de la mitad de los derivados del corpus (65,93%, 180 términos) presentan un sufijo de este tipo, mientras que los aumentativos y despectivos se encuentran en el 35% restante (22,35% —61 voces— y 11,72% —32 voces—, respectivamente)[10], tal y como puede observarse en la tabla 2:

Tipo de sufijo	Diminutivo	Aumentativo	Despectivo
N.º de derivados	180	61	32

Tabla 2. Número de derivados en relación al tipo de sufijo apreciativo

La gran rentabilidad de los diminutivos en la creación de nombres de animales se corresponde con la que Clavería Nadal (2003, 70) ha observado en el estudio del léxico de la flora. Esto podría relacionarse con dos características que distinguen este grupo de afijos del resto de los apreciativos: por un lado, según García Pérez / de Hoyos Puente (1997, 53), se debe al hecho de que los derivados formados con estos morfemas ocupan un importante lugar en el lexicón, pues dos de cada 100 entradas del diccionario académico son diminutivos (1,87% del total de lemas recogidos en la obra lexicográfica). Por otro lado, parece que entre los diminutivos se encuentra *-illo / -illa*, que podría ser, según diversas investigaciones (Lázaro Mora 1999, 4676;

[10] Para el recuento, si un mismo término posee más de una acepción, se ha considerado como derivado distinto. Así pues, *abadejo*, que presenta 6 acepciones, tiene 6 registros diferentes.

Pujol Payet 2001, 102), junto al aumentativo *-ón/-ona*, el apreciativo lexicalizador por excelencia. Ambos se caracterizan por perder con mayor facilidad que otros su sentido original afectivo. Estos dos rasgos no son independientes, ya que, según Pujol Payet (2001, 102), existe una relación directa entre la productividad de un sufijo y su potencial lexicalizador. Así pues, que los diminutivos sean los morfemas apreciativos más rentables en los procedimientos de creación léxica podría relacionarse con el hecho de que sean los que más formas lexicalizadas crean.

En el caso de los zoónimos, los datos que se han extraído del *DRAE* reflejan que, a pesar de que existen nombres con diversos sufijos, los más productivos son *-illo/-illa* (61), *-ito/-ita* (45) y *-ón/-ona* (46), según queda detallado en las tablas 3, 4 y 5.

Diminutivos	N.º de derivados
-illo/-illa	61
-ito/-ita	45
-ino/-ina	18
-ete/-eta	17
-ejo/-eja	16
-uelo/-uela	13
-ín/-ina	6
-ico/-ica	4

Tabla 3. Número de derivados diminutivos lexicalizados

Aumentativos	N.º de derivados
-ón/-ona	46
-udo/-uda	7
-ote	2
-ota	2
-al	2
-aza	2

Tabla 4. Número de derivados aumentativos lexicalizados

Despectivos	N.º de derivados
-ucho	9
-ajo/-aja	7
-orro/-orra	6
-aco/-aca	4
-alla	1
-uza	1
-acho	1
-ingo/-inga	1
-astro	1
-uco	1

Tabla 5. Número de derivados despectivos lexicalizados

Cabe señalar que estos datos no concuerdan por completo con los que menciona Lázaro Mora (1999, 4676) para el léxico común. Este investigador documenta poco más de 30 formas lexicalizadas con *-ito/-ita* en el *Diccionario* de la Real Academia Española (1992) mientras que recoge cerca de mil formas lexicalizadas con *-illo/-illa* en esta misma fuente lexicográfica.

2.2. Clases de animales que designan los derivados lexicalizados

El análisis de las definiciones de las voces estudiadas permite advertir que los elementos lexicalizados pueden designar multiplicidad de tipos de animales: aves (*chorlitejo, grajilla*), insectos (*tijereta, picudo*), mamíferos (*cervatillo, trotón*), peces (*espadín, serrucho*), reptiles (*culebrilla, eslizón*), etc. De entre todos ellos, los pájaros

constituyen el grupo más numeroso (más de 100 términos designan aves de algún tipo) y le siguen, por orden de productividad, los peces, los insectos y los mamíferos, según puede observarse en la tabla 6.

Tipo de animal	Ave	Pez	Insecto	Mamífero	Reptil
N.º de derivados	102	36	33	18	3

Tabla 6. Clases de animales que designan los derivados lexicalizados[11]

La gran mayoría de las definiciones del corpus se inician mencionando el tipo de animal al que se refiere la voz seguido de una mención a características relacionadas con la zona en la que habita o de la que procede (*azulejo, ja* "Pájaro americano [...]"), sus costumbres alimentarias (*meloncillo* "Mamífero carnicero nocturno [...]") o su clase taxonómica (*gallinita* "Insecto coleóptero del suborden de los Trímeros, [...]").

En otros casos, se definen a partir del nombre de otro animal con el que parecen mantener algún tipo de relación taxonómica. Los derivados apreciativos suelen emplearse para designar seres que se distinguen dentro de una clase bien por alguna característica física, bien por un comportamiento especial (*verdigón* "Molusco parecido a la almeja, de concha de color verdoso"). Esto se evidencia en el importante número de entradas en las que se emplea la fórmula inicial «especie de [...]» (*arencón* "Especie de arenque mayor que los comunes" y *babosilla* "Especie de babosa más pequeña que la ordinaria"). Existen también casos en los que se da la situación contraria, pues el derivado parece emplearse para referirse a clases o grupos de animales (*aguilucho* (2.ª ac.) "Nombre común de varias aves falconiformes [...]" y *cotorrita* "Nombre genérico de varios insectos coleópteros [...]").

Los morfemas apreciativos también distinguen las crías de ciertas clases y, entre ellos, los despectivos son los más productivos: *aguilucho* (1.ª ac.) "Pollo del águila", *cachorro* "Hijo pequeño de otros mamíferos, como el león, el tigre, el lobo, el oso, etc." y *cochastro* "Jabalí lechal". Menos habituales son aquellos casos en los que el derivado resultante designa la hembra o el macho de otro animal (*abejón* "Macho de la abeja maestra o reina" y *cabrón* "Macho de la cabra").

2.3. Estudio de las voces: motivación semántica y grado de lexicalización

Uno de los rasgos más característicos de las voces que componen el corpus es que su significado no es composicional. El análisis semántico de estos términos permite apreciar, no obstante, la existencia de diversos grados de transparencia u opacidad del sentido de la palabra (§ 1.2.). Para determinar el nivel de lexicalización de los sustantivos, deben presentarse los datos ordenados según sus características mor-

[11] Para este recuento se ha partido de las definiciones, por tanto, en los casos en los que el derivado designa alguno de los animales de la tabla 6, pero no emplea las voces *ave, pez, insecto, mamífero, reptil* al principio de la definición, no se ha tenido en cuenta.

fológicas y motivacionales y, para ello, se ha empleado la información etimológica que ofrece el *DECH* y algunos datos proporcionados por las definiciones del *DRAE* (2001). A continuación se clasifican las voces en función de la realidad designada por la base léxica a la que se adjuntan los sufijos y se aportan datos sobre su motivación, el procedimiento semántico a partir del que parecen haberse originado y su grado de lexicalización.

2.3.1. La base designa un animal

El grupo más numeroso de derivados (110 voces) es el de los zoónimos cuya base léxica es el nombre de un animal. Estos se subdividen, además, en tres grupos en función de las relaciones que se establecen entre el significado de la base y el del derivado creado.

En un primer grupo se incluyen casos en los que el animal designado por la base, inexistente en la actualidad, es el mismo que el del derivado resultante; es decir, la lexicalización es totalmente opaca porque, además de haberse producido en etapas anteriores del idioma, la base a la que se adjunta el sufijo no es distinguible: *abubilla* "Pájaro insectívoro […]", *ardita* "Mamífero roedor […]" y *golondrina* (1.ª ac.) "Pájaro muy común en España desde principio de la primavera hasta fines de verano […]". Para estos ejemplos, la etimología del término refleja que el sufijo se ha adjuntado en romance a una base que designaba lo mismo que el derivado resultante. Sobre la forma *abubilla* (Achútegui / Albalá / Rodríguez-Ponga 1984) se ha determinado que el sufijo diminutivo (*-illa*) se unió en romance a la base léxica procedente del lat. UPUPA "abubilla" —voz de origen onomatopéyico—, un procedimiento de creación léxica común también a otros romances para este mismo animal: it. *bubola* e it. dial. *pupula*, *pupola*, *papuscia*, *pipituni*; fr. *houpette*, *poupette*. Los datos geolingüísticos que recogen Achútegui / Albalá / Rodríguez-Ponga (1984) muestran que la creación de nombres de este pájaro mediante sufijos apreciativos es un recurso habitual: *abujita*, *abujilla* (Andalucía); *gallito*, *gallico* (Aragón); *galluco*, *galluca* (Cantabria); *cuquillo* (Castilla La Mancha).

Estos ejemplos serían derivados que presentan una lexicalización de grado II, según Gil / Torres (2011, 264), pues «se mantiene el contenido de la base [aunque este no es deducible para los hablantes en este caso] pero el sufijo ha perdido su carga semántica prototípica». Sin embargo, en este primer bloque, no se podría aludir a una relación de hiponimia entre la base y el derivado, vínculo que, según las citadas autoras, existe en este tipo de elementos lexicalizados.

En un segundo grupo, el derivado se refiere a un subtipo de la clase de animales que designa la base, por ello, es habitual que en las definiciones predominen las estructuras «semejante [a lo designado por la base]» o «especie de [lo designado por la base]»: *anchoveta* "Pez semejante a la anchoa [...]", *arencón* "Especie de arenque mayor que los comunes [...]" y *garcilla* "Ave semejante a la garza, pero de tamaño menor [...]". En la mayoría de los casos, la motivación que da lugar al derivado es el tamaño, pues se trata, casi siempre, de un animal de dimensiones diferentes al espe-

cificado por la base, por ello, los sufijos más frecuentes son los diminutivos y aumentativos. En este grupo, el grado de lexicalización con el que se podría relacionar el derivado resultante sería de grado I, pues «las palabras mantienen el significado de sus constituyentes —base y sufijo— pero […] han adquirido un matiz de contenido adicional» (Gil / Torres 2011, 264). En este caso sí podríamos mencionar la existencia de una relación de hiponimia, pues el derivado resulta ser un «tipo de [...]» aquello que designa la base y de tamaño distinto.

En un último grupo, la base léxica a la que se adjunta el sufijo se refiere a un animal diferente al del derivado resultante: *abejaruco* "Pájaro del suborden de los Sindáctilos […]", *asnillo* "Insecto coleóptero […]" y *cabracho* "Pez teleósteo […]". El nombre que designa la base se ha seleccionado porque o bien existe alguna semejanza formal con el animal o bien mantiene alguna relación de otro tipo con él. En este grupo de ejemplos, se puede observar que se trata de un grado IV de lexicalización porque el significado del sufijo, que podría elegirse por cuestiones de tamaño o por el sentimiento que el animal despierta en los hablantes, se ha perdido totalmente, y el significado de la base mantiene una relación de carácter metafórico (formal o conceptual) y/o metonímico con la realidad designada. El *abejaruco*, por ejemplo, «es perjudicial para los colmenares, porque se come las abejas» y recibe su nombre por un conjunto de procedimientos de lexicalización. El significado "pájaro" surge de una relación metonímica entre este y otros animales: EL ANIMAL ATACADO (abeja) por EL ANIMAL QUE ATACA (pájaro). Asimismo, el valor de menosprecio que aporta el sufijo, se debe a que se trata de un ser dañino para estos insectos.

Además, debe señalarse que un mismo derivado puede emplearse para designar dos animales distintos (*gallito* "libélula"(5.ª ac.) y "pájaro" (2.ª ac.); *mariquita* "insecto" (1.ª y 2.ª ac.) y "ave" (3.ª ac.)) que no parecen mantener relación alguna aparente y esto se debe, probablemente, a cuestiones de carácter popular. Los hablantes designan aquellos animales que les son menos conocidos o a los que les tienen miedo por su agresividad y las creencias populares que hay en torno a ellos, con nombres de los que les son más cercanos y que están vinculados a aspectos positivos (Hoyer 2001).

2.3.2. La base designa un color

Otro de los grupos de derivados más numeroso es el que está formado por palabras cuya base es un término que designa un color, un procedimiento también habitual en la creación de nombres de plantas (*negrillo* "olmo", *verdín* "musgo", Clavería Nadal 2003, 72-73). Las designaciones se forman, de forma directa, a partir de una base léxica propia del campo semántico del color (*azulejo* 1, *ja* (4.ª ac.) "Pájaro americano […] es moreno oscuro con algunas fajas azules y visos verdosos", *negrilla* "Especie de congrio que tiene el lomo de color oscuro [...]" y *verderón* "Ave canora […] con plumaje verde [...]"), o de forma indirecta, mediante una voz que se refiere a una realidad con la que se asocia habitualmente un color (*viudita* "Ave de plumaje blanco con borde negro en las alas y en la punta de la cola"). La diferencia entre unos

y otros ejemplos radica en el grado de lexicalización, pues los primeros son mucho más transparentes que el de *viudita*.

Una misma base léxica puede adjuntarse a diferentes sufijos apreciativos para dar lugar a nombres de animales diversos, aunque todos mantienen la misma relación con la base, pues el motivo de la designación es el color o el predominio del color en el cuerpo del animal (*azulejo, ja* 1 "pájaro", *azulón* "pato"; *negreta* "ave"*, negrilla* "congrio"*, negrito, ta* "pájaro"; *verdigón* "molusco", *verderón* "ave"). Asimismo, en algunas ocasiones, una misma base léxica con dos sufijos distintos puede hacer referencia al mismo animal (*azulejo* y *azulillo* "pájaro"*; verderón* y *verdón* "ave") o, incluso, a una planta (*negrilla* "animal", *negrillo* "olmo", Clavería Nadal 2003, 73). Se trata, en este caso, de variantes léxicas de un mismo concepto que el diccionario relaciona mediante el procedimiento de la remisión (*azulillo* remite a *azulejo, ja* 1 "pájaro"; *verdón* remite a *verderón* 1 "ave").

A todos estos casos subyace un proceso metonímico idéntico del tipo LA PARTE POR EL TODO en el que se designa al animal a partir de un nombre en el que se destaca una característica física por encima de cualquier otro aspecto. Así pues, se trata de un grado IV de lexicalización, puesto que la relación que se establece entre la realidad designada por la base y el derivado es de tipo metonímico y el sufijo añade un matiz emotivo al derivado resultante.

2.3.3. La base designa una parte del cuerpo del animal

Otro grupo destacado es el que se forma a partir de la adjunción de los sufijos a nombres que designan partes o elementos del cuerpo que resaltan por encima de cualquier otra característica.

La mayoría se crean mediante la adjunción de morfemas de carácter aumentativo con los sufijos *-ón/-ona* (*boquerón, dentón*) y *-udo/-uda* (*bigotudo, barbudo, orejudo*) puesto que con ellos pretende destacarse, por encima de cualquier otro aspecto, una característica física relativa a la parte del cuerpo designada por la base. Véase el caso de *boquerón,* cuya etimología desvela que su nombre procede del tamaño de su boca: «"pez que puesto en salmuera es la anchoa" [1874], así llamado por su gran boca (*DHist.*), comp. *bocón* "especie de sardina de las Antillas" [1639]» (*DECH*, s. v. *boca*). En otros casos, la definición que proporciona el *DRAE* aporta información que refleja el origen del nombre: *barbudo* "Pez de río que se caracteriza por tener dos salientes delgados a uno y otro lado de la boca", *cornudilla* "Pez selacio del suborden de los Escuálidos, cuya longitud suele ser de dos a tres metros, pero puede llegar a cinco y medio. Su cabeza tiene dos grandes prolongaciones laterales, que dan al animal el aspecto de un martillo [...]" y *orejudo* "Murciélago insectívoro, cuyas orejas son muy grandes [...]"

El proceso semántico que subyace a la creación de estos derivados es, por tanto, una metonimia del tipo LA PARTE POR EL TODO y el grado de lexicalización en el que se puede situar es el IV.

2.3.4. La base designa a una persona

Los zoónimos que se han creado a partir de voces que se refieren a personas son numerosos. Las bases léxicas pueden designar oficios (*abadejo, frailecillo, herreruelo, monjita, soldadito*, todos ellos denominaciones de pájaros), nombres propios de persona (*catalineta* "pez", *mariquita* "insecto", *martinete* "ave") o nombres de parentesco (*comadreja, padrillo* "caballo semental", *primilla* "ave de rapiña").

En la mayoría de casos, según Alinei (1984, 1997), la motivación principal que origina la designación está relacionada con la cultura popular. Son pocos los ejemplos en los que se compara físicamente el animal con una persona como en el caso de *monjita*, sustantivo procedente de una metáfora de imagen, en la que los colores del pájaro se comparan con la vestimenta de una monja ("Ave pequeña de la Argentina, que tiene de color gris blanquecino el lomo, las alas y la cola; blanco el pecho, y negra la cabeza, de suerte que parece llevar en ella una toca"). Este tipo de denominaciones sirve para sacralizar y eliminar o tabuizar cualquier clase de creencia maligna o religiosa que pudiera existir sobre los animales por su comportamiento o su aspecto, como sucede en otros zoónimos (véase, por ejemplo, el interesante caso de los nombres de la mantis religiosa en García Mouton 2001). Se trata de metáforas ontológicas de personificación motivadas por creencias populares.

Sobre los nombres de persona, destaca la importancia de la cultura popular interpretada según las costumbres del animal en el caso de *martinete*, ave que emigra en primavera por las fechas de San Martín. Muchos de los casos incluidos en este grupo poseen múltiples variantes léxicas: la *mariquita*, por ejemplo, presenta un importante número de designaciones dialectales (*cf.* Riera 1950: *antoñita, catalina, isabelica, juanjuanillo, maría, santanita, xoaniña,* etc.).

Sobre los nombres de parentesco, debe comentarse que es muy habitual que se empleen para referirse a diferentes tipos de animales en múltiples lenguas románicas, lo que demuestra la importancia que tenían en las antiguas sociedades europeas: fr. *grand-mère* "araña", port. *norinha* "comadreja", it. *cugino* "mosquito" (Alinei 2005, 258-260); esp. *abuelita* "mariquita" (Riera 1950, 623, 627). El caso de *comadreja* es uno de los que mejor se ha estudiado en la geografía lingüística románica (Menéndez Pidal 1926; Pato 2011) y en su formación interviene, muy comúnmente, un sufijo de carácter apreciativo: fr. *belette,* it. *donola*, cat. *mustela.* Es probable que se adjunte un sufijo de estas características a las designaciones de este animal porque aporta un matiz afectivo y, junto al nombre de parentesco, lo sacralizan y acercan a los humanos, pues se trata de un animal fiero. Véase, según datos de Pato (2011, 46, nota 2) procedentes del *ALPI* (*Atlas Lingüístico de la Península Ibérica*, cuaderno II, pregunta 516), que muchos otros nombres de la comadreja contienen un sufijo apreciativo: *mostolilla*, *mustuliella*, *donceleta*, *donociella*, etc.

2.3.5. La base designa un objeto

Las voces de este grupo se crean mediante la adjunción de un sufijo al nombre de un objeto (*agujita, alfilerillo, cerrojillo, collareja, cuchareta, tijereta*). Habitualmente, la motivación de estos nombres es el parecido entre el animal o una de sus partes corporales con el objeto designado por la base. En estos casos, el derivado surge por un proceso conjunto de metáfora y de metonimia (*metaphtonymy,* Goossens 1995). Se compara la realidad animal con algún objeto cotidiano (una aguja, unas tijeras, una espada, una cuchara) por su forma (*cuchareta*) mediante una metáfora de imagen (Lakoff 1987) o por su función (la *tijereta* es un pájaro que tiene el pico cortante) a través de una metáfora conceptual; y, posteriormente, se denomina todo el animal con el nombre de este objeto a partir de un proceso de metonimia del tipo LA PARTE POR EL TODO. El nombre de *cuchareta* para designar "la larva de la rana", por ejemplo, surge probablemente de la comparación de la forma de este animal en uno de sus estadios evolutivos con una cuchara pequeña, según puede observarse en la siguiente imagen:

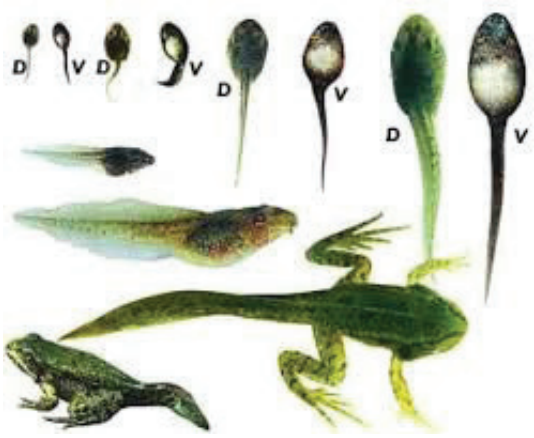


Imagen 1. Estadios evolutivos de la rana

Asimismo, el nombre de *collareja* procede de la mancha circular blanca que tiene alrededor del cuello este pájaro; el de *agujita*, de la analogía que se establece entre el pico del ave y la forma de una aguja; y el de *alfilerillo,* de la asociación que los hablantes hacen de la forma y características de la larva con un alfiler, pues se trata de un artrópodo de forma alargada, delgada y rígida, cuyas variantes designativas románicas peninsulares presentan también sufijos de carácter apreciativo en un importante número de casos: *agujilla, alambrillo, alfilerillo, alfinete, doradilla, esparraguilla,* etc. (Ruiz de Azúa 2009, 19).

2.3.6. La base es una onomatopeya o interjección

En este grupo se consignan las designaciones que se consideran creaciones expresivas, pues se han formado a partir de la adjunción de un sufijo apreciativo a la onomatopeya que normalmente se relaciona con el sonido que emite el animal (*autillo* 2*, chorlito, gorrino, zurito*) o con la interjección que se emplea para llamarlo (*cochino*, término «Derivado de la interjección *coch* (o *coche* o *cuch*(e)), empleada en muchas lenguas para llamar al cerdo», *DECH,* s. v.).

En la formación de nombres de animales son muy frecuentes las creaciones expresivas en las que se destaca una de las características del animal por encima de cualquier otra (Contini 2005, 75): «correcorre» "ciempiés"; «duermeduerme» "crisálida"; «brillabrilla» "luciérnaga", «cantacanta» "cigarra"). En los derivados de este grupo, según datos del *DECH*, se toma como base una onomatopeya relacionada con el sonido que emiten los animales, pues, entre sus características, el gruñido o el canto se toma como elemento distinguidor para designarlos: *chorlito* "Ave limícola [...]" cuyo nombre procede de la «Onomatopeya de la voz del ave» (s. v. *chorlito*), *gorrino* "Mamífero artiodáctilo [...]" (s. v. *cerdo*), voz procedente de «GUARRO, GORRINO y GUARÍN, nombres populares del cerdo o del lechón, proceden de la onomatopeya GUARR-, GORR-, imitativa del gruñido del animal» (s. v. *guarro, gorrino y guarín*) y *autillo* 2 "Ave rapaz nocturna [...]", denominación de «Origen incierto, probablemente de *a-ut*, imitación del grito del ave» (s. v. *autillo*). Se trata de nombres formados mediante un proceso metonímico del tipo LA PARTE POR EL TODO. A la onomatopeya se adjunta, quizá para aportar la afectividad, un sufijo de carácter apreciativo. En estos casos, es evidente que el grado de lexicalización es máximo, relativo al grupo IV, porque no se distingue la onomatopeya como base de derivación ni el sufijo como tal.

2.3.7. La base léxica se refiere al comportamiento del animal

Los movimientos (*saltarilla*), el comportamiento (*salvajina*) y hábitat (*coralina*) del animal generan, por un proceso de metonimia, algunas designaciones. Desde el punto de vista formal, este grupo se distingue de los demás porque la base de derivación, en algunos casos, es verbal (*agachona* < *agachar*; *arrendajo* < *arrendar*; *dormilona* < *dormir*; *sacudico* < *sacudir; saltarilla* < *saltar*; *silbón* < *silbar*; *trotón* < *trotar*; *zampullín* < *zambullirse*).

Arrendajo "Ave […] Destruye los nidos de algunas aves canoras, cuya voz imita para sorprenderlas con mayor seguridad, y aprende también a repetir tal cual palabra [...]", por ejemplo, se forma a partir de *arrendar* 3, un verbo que significa "remedar la voz o las acciones de alguien" (*DRAE* 2001, s. v.) porque el animal suele imitar la voz de los pájaros a los que ataca para engañarlos. De otro modo, *saltarilla* se emplea para referirse a "diversas especies de hemípteros homópteros de pequeño tamaño que viven sobre las plantas y pueden dar grandes saltos" y el término *silbón*, a un "Ave palmípeda semejante a la cerceta, que vive en las costas y lanza un sonido fuerte".

2.3.8. La base léxica se refiere a las características físicas del animal

En ocasiones los hablantes recurren a algunas características físicas de los animales para designarlos (Julià Luna 2009). El *angelote* es un pez que tiene «aletas pectorales y abdominales muy grandes, a manera de alas blancas» y el *armadillo* es un "Mamífero del orden de los desdentados, con algunos dientes laterales. El cuerpo, que mide de tres a cinco decímetros de longitud, está protegido por un caparazón [...]".

En algunas de las definiciones que ofrece el *DRAE*, tal y como se ha mostrado antes, se menciona que la forma del animal recuerda diversas realidades y estas se toman como base para designarlo. En el caso de la *ladilla*, la etimología que ofrece el *DECH* determina que este insecto toma su nombre de la forma achatada que posee («insecto anopluro, de dos milímetros de largo, casi redondo, aplastado, y de color amarillento [...]»). Otro caso interesante, por ejemplo, es el del *armadillo*, cuyo caparazón corporal recuerda o se asemeja a una armadura, de ahí su designación relacionada con el adjetivo participial *armado* ("Mamífero del orden de los desdentados, con algunos dientes laterales. El cuerpo, que mide de tres a cinco decímetros de longitud, está protegido por un caparazón formado de placas óseas cubiertas por escamas córneas, las cuales son movibles, de modo que el animal puede arrollarse sobre sí mismo […]").

3. Conclusiones

La investigación llevada a cabo en los apartados anteriores permite advertir que la sufijación apreciativa es un recurso muy rentable en la formación de nombres populares de animales. El empleo de este procedimiento morfológico, mediante el que se crean nombres de diferentes tipos de zoónimos (aves, peces, insectos, mamíferos) suele estar estrechamente relacionado con mecanismos semánticos metafóricos y metonímicos y con creencias populares asociadas al comportamiento y a las actitudes del animal.

Desde el punto de vista morfológico, se puede afirmar que los sufijos más rentables son los diminutivos y, entre ellos, *-illo/-illa* e *-ito/-ita* son los más productivos. A estos dos, les sigue el sufijo aumentativo *-ón/-ona,* que también genera un importante número de voces. Los despectivos, en cambio, apenas tienen presencia en el corpus. En el proceso de formación destaca, también, el hecho de que la base léxica a la que se adjuntan los sufijos suele designar un grupo de realidades concretas que, como se ha demostrado, son las habituales en la creación de zoónimos: un animal (*asnillo*), un color (*azulejo*), una parte del cuerpo (*barbudo*), una persona (*monjita*), un objeto (*agujita*), una onomatopeya (*autillo*), un comportamiento (*agachona*) o un rasgo físico (*angelote*).

Desde la perspectiva semántica, la metonimia parece tener un papel semejante o, si cabe, más destacado que la metáfora en la creación de lexicalizaciones. Esto es muy importante pues la mayor parte de investigaciones no lo mencionan y se limitan a hacer referencia a la metáfora como el recurso habitual en la creación de nombres de este tipo; sin embargo, el análisis de los datos del corpus ha mostrado que la meto-

nimia suele actuar, muy frecuentemente, bien junto a la metáfora (*tijereta* "ave", surge de la metáfora en la que se compara el pico del ave con unas tijeras y, por metonimia, LA PARTE POR EL TODO, esta parte del cuerpo acaba por emplearse para designar todo el animal), bien en solitario (*orejudo* "murciélago", LA PARTE POR EL TODO), en la formación de este tipo de nombres.

Desde el punto de vista de la lexicalización, se han tomado los niveles de idiomatización propuestos por Gil / Torres (2011), aunque se han añadido pequeños matices para caracterizar el grado de lexicalización en el que se encuentran los términos. Esto ha permitido comprobar que la mayoría de voces se hallan en un IV grado de lexicalización, pues se forman mediante los procesos semánticos antes mencionados que implican algún tipo de relación metafórica o metonímica. En la mayoría de casos, el sufijo no aporta ningún valor relativo al tamaño al derivado resultante.

En esencia, esta investigación permite advertir que el campo semántico de los animales constituye un dominio conceptual especialmente interesante para el estudio de los procesos de lexicalización en los que convergen la morfología (los procesos de formación de palabras mediante sufijación apreciativa) y la semántica (los mecanismos metafóricos y metonímicos) para advertir de qué modo los hablantes categorizan cognitivamente la realidad animal y poder analizar así cómo se expresa lingüísticamente la percepción humana de la realidad.

Universitat Autònoma de Barcelona

Carolina JULIÀ LUNA
Marta PRAT SABATER

Referencias bibliográficas

Achútegui, Carmen / Albalá, Paloma / Rodríguez-Ponga, Rafael, 1984. «Los nombres de la abubilla en los atlas lingüísticos españoles», *Archivo de Filología Aragonesa* XXII-XXIII, 205-255.

Alinei, Mario, 1984. *Dal totemismo al cristianesimo popolare. Sviluppi semantici nei dialetti italiani ed europei,* Torino, Edizioni dell'Orso.

Alinei, Mario, 1997. «L'aspect magico-religieux dans la zoonymie populaire», in: Mellet, Sylvie (ed.), *Les zoonymes,* Nice, Centre de recherches comparatives sur les langues de la Méditerranée ancienne, 9-22.

Alinei, Mario, 2002. «Il ruolo della motivazione nel lessico», in: Álvarez Blanco, Rosario / Dubert García, Fernando / Sousa Fernández, Xulio (ed.), *Dialectoloxía e Léxico*, Santiago de Compostela, Consello da Cultura Galega / Instituto da Lingua Galega, 15-28.

Alinei, Mario, 2005. «Names of Animals, Animals as Names: Synthesis of a Research», in: Minelli, Alessandro / Ortalli, Gherardo / Sanga, Glauco (ed.), *Animal Names*, Venezia, Istituto de Scienze 245-268.

Alonso, Amado, 1974 [1935]. «Noción, emoción y fantasía en los diminutivos», in: *Estudios lingüísticos (temas españoles),* Madrid, Gredos, 161-189.

Álvarez Pérez, Xosé Afonso, 2008. *O léxico da vaca. Nomes basados no físico*, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela [tesis doctoral inédita].

Álvarez Pérez, Xosé Afonso, 2009. «Les désignations romanes de l'alouette», in: *Atlas Linguistique Roman*, Roma, Istituto Poligrafico / Zecca dello stato/ Libreria dello sato, II/b, 359-388.

Bec, Pierre, 1960. «Formations secondaires et motivations dans quelques noms d'animaux en gascon», *Revue de Linguistique Romane* XXIV, 296-351.

Bosque, Ignacio, 1982. «Más allá de la lexicalización», *Boletín de la Real Academia Española* 62: 225, 103-158.

Brinton, Laurel J. / Traugott, Elizabeth C., 2005. *Lexicalization and language change*, Cambridge, CUP.

Buenafuentes de la Mata, Cristina, 2010. *La composición sintagmática en español*, San Millán de la Cogolla, Cilengua, Instituto Historia de la Lengua, monografía VII.

Clavería Nadal, Gloria, 2003. «Procesos de lexicalización con sufijos diminutivos en los nombres de plantas», in: Sánchez Miret, Fernando (coord.), *Actas del XXIII Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románicas* 3, 69-82.

Contini, Michel, 1984. «Les désignations du papillon dans les parlers romans», *Géolinguistique* 1, 49-83.

Contini, Michel, 2005. «Formazione fonosimboliche negli zoonimi dell'area romanza. Reflessioni sulle carte dell'*ALiR*», in: *Els mètodes en dialectologia: continuïtat o alternativa*, Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 67-90.

Coyaud, Maurice, 1974. «Métaphores japonais dans la faune et la flore», *Semiotica* 2, 123-144.

Dauzat, Albert, 1921. *Essais de géographie linguistique. Noms d'animaux*, Paris, Librairie Ancienne H. Champion.

DECH = Corominas, Joan / Pascual, José Antonio, 1980-1991. *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid: Gredos, 6 vol. Edición en CD-ROM dirigida por la Dra. Gloria Clavería Nadal.

DRAE = Real Academia española, 2001. *Diccionario de la lengua española*, 22.ª ed, Madrid, Espasa-Calpe, edición en CD-ROM.

Elvira, Javier, 2006. «Aproximación al concepto de lexicalización», in: Rodríquez, Javier / Sáez, Daniel Moisés (ed.), *Diacronía, lengua española y lingüística,* Madrid, Síntesis, 21-42.

García Gallarín, Consuelo, 2007. «Derivación, lexicalización y analogía: el caso de los diminutivos», in: Puigvert, Alicia (coord.), *Ex admiratione et amicitia. Homenaje a Ramón Santiago*, Madrid: Ediciones el Orto, I, 501-512.

García Mouton, Pilar, 1987. «Motivación en nombres de animales», *Lingüística Española Actual* IX, 189-197.

García Mouton, Pilar, 1999. «Los nombres de la lechuza. Herencia y superstición», in: *Τῆς φιλίης τάδε δῶρα: Miscelánea léxica en memoria de Conchita Serrano*, Madrid, CSIC, 329-337.

García Mouton, Pilar, 2001. «Les désignations romanes de la mante religieuse», in: *Atlas Linguistique Roman*, Roma, Istituto Poligrafico / Zecca dello stato/ Libreria dello stato, II/a, 239-280.

García Mouton, Pilar, 2003. «Mapas y textos: algunos zoónimos en el *ALEANR*», in: Enguita, José Mª (ed.), *Jornadas sobre la variación lingüística en Aragón a través de los textos*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico / CSIC, 319-330.

García Pérez, Rafael / de Hoyos Puente, José Carlos, 1997. «El problema de los diminutivos en el *DRAE*: revisión lexicográfica», *Interlingüística* 6, 53-68.

Gil, Irene / Torres, Marta, 2011. «Tratamiento lexicográfico de los derivados en *-illo* e *-ito* y el proceso de lexicalización», in: Gil, Irene / Cano, M.ª Ángeles / Pozo, José (ed.), *Teoría morfológica y morfología del español*, Madrid, UAM, 253-266.

Gilliéron, Jules, 1918. *Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion.

Giralt Latorre, Javier, 2004. «Noms de la libèl·lula a l'Aragó catalanòfon», *Miscel·lània Joan Veny*, 4, 121-145.

Goossens, Louis, 1995. «Metaphtonymy: the Interaction of Metaphor and Metonymy in Figurative Expressions for Linguistic Action», in: Goossens, Louis *et al.* (ed.), *By Word of Mouth. Metaphor, Metonymy and Linguistic Action in a Cognitive Perspective*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 159-174.

Hoyer, Gunhild, 2001. «Les designations romanes de la libellule», *Atlas Linguistique Roman*, Roma, Istituto Poligrafico / Zecca dello stato/ Libreria dello stato, II/a, 281-317.

Jiménez Ríos, Enrique, 2002. «Tratamiento lexicográfico de la sufijación apreciativa», in: Veiga, Alexandre / González Pereira, Miguel / Souto Gómez, Montserrat (ed.), *Léxico y gramática*, Lugo, Tristram, 223-236.

Julià Luna, Carolina, 2009. «El cuerpo humano en la creación y motivación de los nombres románicos de insectos», *Revue de Linguistique Romane*, LXXIII, 321-370.

Lakoff, George, 1987. «Image Metaphors», *Metaphor and Symbolic Activity*, 2/3, 219-222.

Lázaro Mora, Fernando, 1999. «La derivación apreciativa», in: Bosque, Ignacio / Demonte, Violeta (dir.), *Gramática descriptiva de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 3, 4645-4682.

Menéndez Pidal, Ramón, 1926. *Orígenes del español. Estado lingüístico de la Península Ibérica hasta el siglo XI*, Madrid, Espasa-Calpe.

Minelli, Alessandro / Ortalli, Gherardo / Sanga, Glauco (ed.), 2005. *Animal Names*, Venezia, Istituto de Scienze, Lettere ed Arti.

Mondéjar, José, 1976. «Etimología e historia de un genovesismo: *chanquete* (Aphia minuta R.)», *Archivum* 26, 117-129.

Montero Curiel, Pilar, 2008. «El proceso de lexicalización del diminutivo *ardilla*», *Anuario de Estudios Filológico* XXXI, 117-131.

NGRAE = Real Academia Española, 2009. «La derivación apreciativa», *Nueva Gramática de la Real Academia Española*, Madrid, Espasa-Calpe, I, 627-662.

Pato, Enrique, 2011. «Sobre geografía léxica española: distribución y áreas léxicas de la mustela», *Dialectología* 6, 45-53.

Prat Sabater, Marta, 2003. *Préstamos del catalán en el léxico español*, Bellaterra, UAB, tesis doctoral. ‹http://hdl.handle.net/10803/4864›.

Pujol Payet, Isabel, 2001. *Numerales y morfología léxica: del latín al español actual*, Bellaterra, UAB, tesis doctoral. ‹http://hdl.handle.net/10803/4857›.

Real Academia española, 1992. *Diccionario de la lengua española*, 21.ª ed, Madrid, Espasa-Calpe.

Riera, Antonio, 1950. «Nombres de la mariquita», *Revista de Dialectología y Tradiciones Populares* VI, 620-638.

Rolland, Eugène, 1967. *Faune populaire de la France. Noms vulgaires, dictons, proverbes, légendes, contes et superstitions*, XIII: *Les insectes*, Paris, Éditions G.-P. Maisonneuve et Larose.

Ruiz de Azúa, Ana Isabel, 2009. *Biología del gusano de alambre (Agriotes spp.) en la Llanada Alavesa y desarrollo de estrategias de control integrado en el cultivo de la patata*, Vitoria-Gasteiz, Universidad del País Vasco.

« Tu vas voir ce que tu vas voir ! »
‘Actes de langage stéréotypés’ et expression de la menace

Nous nous proposons ici de définir d’abord ce que nous entendons par ‘actes de langage stéréotypés’ (dorénavant appelés ALS), ensuite de présenter leur traitement lexicographique dans le cadre d’un projet de dictionnaire bilingue français-allemand et enfin d’examiner un cas particulier d’ALS : ceux exprimant la menace.

1. Les ALS : définition et délimitation

1.1. Les phraséologismes pragmatiques

La classification des unités phraséologiques a toujours été fort difficile, car il s’agit d’un ensemble extrêmement vaste et hétérogène. Cette classification pose d’ailleurs aujourd’hui des problèmes supplémentaires dans la mesure où les trois critères définitoires habituellement retenus pour les phraséologismes, à savoir polylexicalité, figement et idiomaticité sémantique (Burger 2010, Greciano 1995), sont souvent remis en cause[1]. Nous allons aborder ici une catégorie particulière de phraséologismes, que l’on peut appeler ‘phraséologismes pragmatiques’, à savoir ceux dont la fonction essentielle est – en résumé – de nature non pas référentielle ou dénotative mais communicationnelle. Si l’on relève les termes désignant cette catégorie, on voit qu’ils sont très divers. On trouve : ‘phraséologismes communicationnels’ (Burger 2010), ‘phraséologismes pragmatiques’ (Dziadkiewicz 2007, Burger 1982), ‘pragmatèmes’ (Mel’čuk 2011, Fléchon / Frassi / Polguère 2012), ‘routines conversationnelles’ (Lamiroy 2010), ‘formules de routine’ (Lüger 2007, Coulmas 1981), ‘structures figées de la conversation’ (Bidaud 2002), ‘actes de langage lexicalisés’ (Schemann 1993), ‘expressions d’illocutoire stéréotypé’ (Schneider 1989) et bien d’autres encore. Ce foisonnement terminologique correspond-il à des catégories différentes de phraséologismes pragmatiques ?

1.2. Catégories de phraséologismes pragmatiques

Dans beaucoup de publications, le critère de base servant à définir ces catégories est le lien entre le phraséologisme et la situation extra-linguistique dans laquelle il est exprimé[2]. La première catégorie, à savoir les expressions étroitement liées à une situation précise, porte souvent le nom de ‘formules de routine’ (Bladas 2012, Bur-

[1] Voir Kauffer (2013a, § 1.1).

[2] Pour des précisions sur ce lien, voir Kauffer (2013b).

ger 2010, Coulmas 1981, Fonagy 1997, Hyvärinen 2011, Lamiroy 2010, Lüger 2007, Melčuk 2011). Une formule de routine exprime en général une réaction stéréotypique du locuteur à une situation d'interaction sociale. Il s'agit par exemple des formules de politesse, de contact, comme « sincères condoléances » ou « bon appétit »[3]. La deuxième catégorie, les expressions non étroitement liées à une situation particulière, peut être désignée par le terme de 'formules conversationnelles'[4] (Hyvärinen 2011, Stein 1995 et 2004). Ces expressions ont des fonctions variées : organiser les dialogues, structurer les textes, poser les relations entre interlocuteurs etc. Par exemple : « tu vois ? », « à mon avis », « pas vrai ? »[5].

Cependant, aussi bien pour la première catégorie que pour la deuxième, un critère est souvent négligé dans les analyses : le statut *d'énoncé* de l'expression. Cette dernière est-elle un énoncé, c'est-à-dire au moins une « unité minimale communicative » (Zifonun et al. 1997) ou une partie d'énoncé ? Certaines analyses (Burger 2010, Lüger 1999 et 1996, Bidaud 2002, Schemann 1993) intégrent certes cette notion d'énoncé d'une façon ou d'une autre, mais sans en faire la base d'une catégorie cohérente. Par exemple, Burger définit les phraséologismes à statut de phrase (« satzwertige Phraseologismen »), mais y inclut également les proverbes, lieux communs, topoï etc, ce qui l'amène à un ensemble lui aussi fort hétérogène. L'analyse qui nous paraît intégrer ce concept de la façon la plus cohérente est celle de Klein / Lamiroy (2011) : leurs « phrases figées » sont effectivement des phrases complètes fonctionnant comme un énoncé automatique.

1.3. Les 'actes de langage stéréotypés' (ALS)

Nous définirons donc les ALS comme des expressions remplissant trois conditions :

1.3.1. Le statut d'énoncé.

Un ALS doit toujours pouvoir être un énoncé autonome à part entière. C'est le cas de « la belle affaire » dans :

> Il souffrira ? La belle affaire ! Tout le monde souffre. (Mauriac 1938, 129).

Voici d'autres exemples d'ALS : « tu parles ! », « ben voyons », « des clous ! », « c'est le bouquet ! », « ça va pas la tête ? ».

Remarquons que, même quand un ALS est employé en tant que partie d'énoncé, il peut être isolé en tant qu'énoncé à part entière. Ainsi l'ALS « la belle affaire » n'est pas un énoncé autonome dans la phrase « La belle affaire de garder les enfants ce

[3] Il peut s'agir ici, comme pour la catégorie suivante, non pas d'une expression polylexicale mais d'un lexème unique.

[4] Nous reprenons l'appellation 'Gesprächswörter' de Hyvärinen, bien qu'elle soit trompeuse, car il ne s'agit pas forcément d'expressions employées dans la conversation.

[5] Il s'agit ici d'une présentation très sommaire de ces catégories de phraséologismes pragmatiques. La distinction entre les différentes catégories n'est pas aussi simple qu'à première vue, mais nous n'entrerons pas dans les détails.

week-end ! » mais on peut facilement en faire un énoncé dans : « Garder les enfants ce week-end ? La belle affaire ! » avec le même sens pour les deux exemples.

1.3.2. Idiomaticité sémantique

Un ALS a un sens non-compositionnel, c'est-à-dire que son sens global n'est pas entièrement dérivable du sens de ses composantes. Comme beaucoup de phraséologismes, cette idiomaticité est plus ou moins forte. Par exemple, l'ALS « allons donc ! » n'est nullement une invitation à se déplacer (verbe « aller » à l'impératif), mais manifeste l'incrédulité, le doute du locuteur. De même, « c'est le bouquet ! » n'a rien à voir avec un bouquet et « ça va pas la tête ? » n'est pas une question portant sur la tête de l'interlocuteur, mais marque la protestation, l'indignation. Cependant beaucoup d'ALS peuvent avoir un emploi compositionnel, avec une idiomaticité égale à zéro. Par exemple, « des clous ! », « tu parles ! », « c'est le bouquet ! ».

1.3.3. Fonction pragmatique

Une des originalités de l'ALS est le fait qu'il constitue un acte de communication, qui a toujours une fonction pragmatique donnée. Il sert non seulement à dire quelque chose mais aussi à réaliser en même temps une action, donc a une valeur illocutoire. L'ALS est à vrai dire souvent une réaction du locuteur à un procès ou à un énoncé, donc on le trouve souvent dans des dialogues. Voici quelques exemples de fonctions pragmatiques :

– approuver : « tu l'as dit ! », « tu parles ! », « c'est du billard ! »
– refuser : « des clous ! », « tu peux toujours courir ! », « compte là-dessus ! », « cause toujours ! »
– s'étonner : « tu vois ce que je vois ? », « première nouvelle ! »
– menacer, avertir : « attends voir ! », « essaie donc ! », « tu vas voir (ce que tu vas voir) ! »
– se résigner : « c'est comme ça ! », « les carottes sont cuites ! »
– marquer la colère, l'indignation : « c'est le bouquet ! », ça va pas la tête ? »

Les ALS sont donc une catégorie d'expressions particulièrement intéressante, pour plusieurs raisons. C'est une catégorie fonctionnellement cohérente (même si sa délimitation n'est pas toujours facile), elle est en outre bien fournie[6], et n'a jusque là pas encore été définie ni analysée en tant que telle dans les publications. C'est ce qui explique sans doute que les ALS sont mal traités, voire absents dans les dictionnaires de langue et de phraséologie, unilingues ou multilingues[7].

[6] Un premier inventaire a permis de trouver plus de 450 candidats ALS en français et autant en allemand.

[7] Seules quelques études empiriques partielles ont vu le jour jusqu'à présent : Bidaud 2002, Klein / Lamiroy 2011.

2. Les ALS : traitement lexicographique

2.1. Principes du dictionnaire

Il s'agit d'un projet de l'université de Lorraine (Nancy), réalisé dans le cadre du GLFA (Groupe de lexicographie franco-allemande), équipe de l'ATILF-CNRS. Sept collègues germanistes et romanistes de Nancy, Metz et Bayreuth y participent[8]. L'expérience du GLFA en lexicographie bilingue a permis de développer ce dictionnaire qui est *bilingue* (français/allemand) et *contextuel* car les ALS sont décrits en contexte, avec de nombreux exemples authentiques et des traductions également en contexte. Ce dictionnaire est également basé sur plusieurs *corpus* électroniques unilingues et bilingues, surtout un corpus de bi-textes écrits, constitué par le GLFA en numérisant plusieurs centaines d'ouvrages littéraires et leurs traductions en allemand et inversement. C'est un dictionnaire à perspective sémasiologique, qui est autant un dictionnaire de consultation que d'apprentissage, et qui devrait intéresser aussi bien les linguistes du français que de l'allemand, en particulier les spécialistes de langue étrangère (FLE et DaF), que les traducteurs. Son objectif général est de faire un inventaire des sens et emplois des ALS dans les deux langues.

2.2. Recherche des ressources

Pour constituer le dictionnaire il a fallu tout d'abord se mettre en quête des ALS qui constituent la macrostructure du dictionnaire puis rechercher les occurrences des ALS en discours.

La recherche des ALS s'est concentrée sur les dictionnaires (surtout unilingues) de langue et de phraséologismes, aussi bien du français que de l'allemand. De nombreux dictionnaires électroniques ou papier ont été mis à contribution : *TLFi*, *Robert* électronique, *GLLF*, *Dictionnaire d'expressions et locutions*, Duden *Redewendungen*, *Deutsches Universalwörterbuch*, *Digitales Wörterbuch der deutschen Sprache*, *Deutsche Idiomatik* etc.

En revanche, les occurrences d'ALS en contexte ainsi que les traductions des ALS en contexte se trouvent bien sûr surtout dans les corpus électroniques. Il s'agit d'une part de corpus de bi-textes français et allemands : ouvrages de littérature numérisés du GLFA ainsi que certains journaux et magazines bilingues en ligne, comme *Deutschland* et *Rencontres*. D'autre part, ce sont des corpus unilingues de textes français comme *Frantext*, la *Base de phraséologie du français quotidien*, actuellement élaborée à l'ATILF et un certain nombre d'e-books. Les corpus de textes allemands (littéraires ou journalistiques) ont aussi été très utiles : corpus de *l'Institut für Deutsche Sprache* (Mannheim), portail lexical de l'université de Leipzig, journaux *on line* ou sur DVD, textes du projet Gutenberg etc. Des sources Internet diverses (blogs, chats, ouvrages) complètent ces corpus.

---

[8] Des précisions sur le projet dans Kauffer (2012a), (2013a), Métrich (2011) ainsi que sur le site de l'ATILF : ‹http://www.atilf.fr/spip.php?rubrique203›.

2.3. Microstructure du dictionnaire des ALS

Nous présenterons brièvement le modèle de microstructure, qui est en quelque sorte la structuration du contenu de chaque article du dictionnaire, mais sous la forme d'un résumé, pour ne pas dépasser le cadre de cet article : la microstructure ci-dessous ne présente que les titres des rubriques. Un article complet du dictionnaire fait au moins une dizaine de pages. La première partie de la microstructure est une présentation générale des caractéristiques morpho-syntaxiques, sémantiques, pragmatiques et traductologiques de l'ALS. La deuxième partie est une description structurée des emplois de l'ALS en discours : elle comprend de nombreuses occurrences d'ALS avec les phrases où ils sont employés ainsi que les équivalents (les traductions) attestés des ALS avec leur contexte. La troisième partie est une synthèse des emplois de l'ALS et de ses équivalents.

1e Partie : présentation générale

1. Forme et syntaxe
   a) Variantes de l'ALS
   b) Figement morphosyntaxique
   c) Configurations syntaxiques[9]
2. Sens et fonctions
   a) Type d'acte de communication
   b) Fonctions pragmatiques
   c) Concurrents[10]
3. Usages
   a) Registre de langue
   b) Contraintes d'usage
   c) Partenaires de l'ALS[11]
4. Equivalents

2e partie : Fonctions et emplois en discours

3e partie : Bilan des emplois et des équivalents.

Voici des microstructures terminées de ce dictionnaire : Gualberto / Balnat (2012), Kauffer (2012c), Métrich (2012), Nahon-Raimondez (2012), Pernot (2013), Keromnes (2013)[12].

---

[9] Par exemple « la belle affaire » peut être un énoncé autonome : « La belle affaire ! ». Ou bien intégrer une subordonnée en « si » / « que » (« la belle affaire si je ne viens pas ce soir »), une infinitive en « (que) de » (« la belle affaire (que) de garder les enfants ! »), un GN précédé par « que » / « pour » (« la belle affaire qu'un teint fleuri ! »), un présentatif « voilà » précédé de « que » (« la belle affaire que voilà ! »).

[10] C'est-à-dire les expressions synonymes en discours de l'ALS. Pour « la belle affaire » on a : « et (puis) après ? », « et (puis) alors ? », « peu importe ! », « qu'importe ! », « n'importe », « ce n'est pas la mer à boire ! » etc.

[11] A savoir les co-occurrences fréquentes de l'ALS, que ce soient des ALS ou non.

[12] Voici des analyses sur les ALS et leurs caractéristiques, en particulier le figement : Kauffer

3. Les ALS exprimant la menace

A titre d'exemple, nous présenterons les ALS ayant comme fonction pragmatique principale d'exprimer la menace, puis l'ALS « tu vas voir ». Pour cela, nous préciserons d'abord ce que l'on entend par menace, considérée en tant qu'acte de langage.

3.1. La notion de menace

Il y a peu d'études sur la notion de menace en tant qu'acte de langage. La seule qui y soit explicitement consacrée est celle de Weill (1993) mais c'est une analyse diachronique. Kerbrat-Orecchioni ne traite pas non plus explicitement la menace, ni dans les trois volumes sur les interactions verbales (1990, 1992, 1994) ni dans sa synthèse sur les actes de langage (2001). Dans la taxinomie de Searle (1979 : 51 et s.), la menace serait un acte à la fois directif, promissif et expressif.

Nous proposons donc de définir l'acte de langage de la menace à l'aide de deux critères. *Primo*, c'est un acte orienté vers un événement *à venir.* Cela explique deux choses : le fait que la menace soit souvent combinée avec l'annonce d'un événement et également qu'une condition y soit parfois associé : *si* l'interlocuteur ne fait pas telle ou telle chose, l'événement à venir se produira. *Secundo*, cet événement à venir est fondamentalement *négatif* : ce sera une agression, une vengeance, ou seulement une intimidation quand l'événement négatif est annoncé à titre dissuasif.

Les difficultés principales pour définir la menace sont les suivantes. Tout d'abord la délimitation entre menace et avertissement. L'avertissement consiste en principe à appeler l'attention de l'interlocuteur sur quelque chose ou à lui dire de prendre garde[13]. Il peut être combiné avec une menace, mais ce n'est pas forcément le cas. La deuxième difficulté est le fait que la menace est souvent un acte de langage indirect. En effet, elle « s'avance masquée » (Weill 1993 : 104) car émettre explicitement une menace est nuisible à l'image du locuteur. Il est donc souvent délicat de mettre en évidence l'acte de langage de la menace.

3.2. ALS et menace

Nous avons relevé une trentaine d'ALS français exprimant la menace. Quelles sont leurs principales caractéristiques ?

3.2.1. Morphologie des ALS

Il s'agit en totalité de groupes verbaux, à deux exceptions près : « patience ! » et « à nous deux ! ». Ces groupes verbaux sont très souvent au futur de l'indicatif : « je m'en souviendrai », « c'est ce qu'on verra », « tu ne l'emporteras pas au paradis », « tu auras de mes nouvelles », « je l'aurai ! »[14]. Dans tous ces cas le futur est le seul temps possible

(2012a, 2013a et 2013b), Gualberto / Kauffer / Nahon-Raimondez (à par.) et Métrich (2011).

[13] Cf. la définition du *Nouveau Petit Robert* électronique (version 2.1).

[14] Notre lecteur se rappellera la série de publicités télévisées des assurances MAAF où un

pour exprimer la menace. Des verbes au futur proche (« aller » + infinitif) sont aussi courants : « ça va être ta fête », « c'est ce qu'on va voir », « ça va chier »[15].

Une autre série de groupes verbaux sont des injonctions. Soit des impératifs : « attends voir ! », « essaie seulement ! », « viens-y ! », « songez-y bien ! », soit des subjonctifs à valeur injonctive : « que je ne t'y reprenne pas ! », « qu'il y vienne ! ».

La menace peut être associée à une condition : « si tu me cherches, tu me trouves ! », « si je m'écoutais ! »

3.2.2. Plasticité contextuelle

Si l'on examine leur valeur illocutoire, on s'aperçoit qu'il y a deux sortes d'ALS. Certains expriment toujours la menace, quel que soit le contexte : « tu ne perds rien pour attendre », « viens-y ! », « je t'en souhaite » etc. D'autres expriment la menace seulement en contexte, une autre valeur illocutoire étant possible dans un autre contexte. Ainsi « sois tranquille ! » est une injonction à ne pas s'inquiéter, mais peut aussi exprimer la menace dans des phrases comme « sois tranquille, on se retrouvera ». De même, « patience ! » est très souvent une exhortation à la patience, mais aussi une menace dans « patience, je me vengerai !». Cette grande « plasticité contextuelle » se manifeste dans d'autres ALS de menace : « attachez vos ceintures ! » peut parfois exprimer un avertissement teinté de menace ou bien être une simple demande du locuteur pour que l'interlocuteur boucle sa ceinture de sécurité. « Je m'en souviendrai ! » et « essaie voir ! » peuvent aussi exprimer la menace dans certains contextes.

3.3. « Tu vas voir »

Nous en arrivons enfin à l'ALS du titre de cet article. Il s'agit en effet d'un des ALS de menace les plus fréquents[16] et les plus riches. Nous en ferons une brève étude qui permettra de présenter ses caractéristiques telles qu'elles apparaissent dans la microstructure afférente.

3.3.1. Fonction pragmatique

« Tu vas voir » exprime souvent la menace, avec présence de l' « événement négatif » dans le cotexte aval de l'ALS. Par exemple :

> Soeur Anxiété : Cela t'a servi à quoi d'être bêtement honnête ?
>
> Vous : À rien ! Mais *tu vas voir*[17]. Moi aussi, je peux devenir méchante!... Téléphoner toutes les nuits à cette saloperie vivante en déguisant ma voix et en l'insultant […]» (Buron 1996, 95)

---

assuré martèle : « Je l'aurai un jour, je l'aurai ! » et menace ainsi l'assureur de la MAAF qu'il veut prendre en défaut.

[15] Dans certains ALS exprimant la menace, c'est le lexème verbal qui a un sens prospectif : « attendre » dans : « attends voir ! » et « tu ne perds rien pour attendre ! » ou « souhaiter » dans : « je t'en souhaite ! ».

[16] Nous avons trouvé 199 occurrences de cet ALS dans notre corpus.

[17] Les italiques sont de notre fait, comme dans les exemples suivants.

Mais « tu vas voir » n'exprime pas toujours la menace et n'est alors pas un ALS. Dans ce cas le locuteur va *montrer* quelqu'un (premier exemple suivant) ou quelque chose (deuxième exemple) à son interlocuteur :

- Et quel est l'ange qui garde l'entrée de votre Éden, sire ?
- *Tu vas voir*, répondit Charles IX. […]
- Regarde, dit-il. (Dumas 1978, 57)[18]

Madjid mesure son sexe:

- Quatorze et demi.
- Je te bats ! dit fièrement Pat.
- De toute façon, je te crois pas.
- *Tu vas voir!* s'insurge Pat en remettant la règle sur son engin. (Charef 1983, 56)

Dans d'autres cas, l'ALS sert au locuteur pour émettre une *prévision*[19] :

Tu vas voir que ce con d'Étripeur va passer à la postérité et que je serai oublié d'ici dix ans ! Tout ça parce que j'ai travaillé avec du périssable ! (Aubert 2011, 198)

En revanche, la variante « tu vas voir ce que tu vas voir ! » exprime toujours une menace, même si l'événement annoncé est en général implicite :

Wenzel Wondrak bondit en criant. - Quoi? Un débris là-haut ? Et c'est maintenant que tu le dis ? Ah, *tu vas voir ce que tu vas voir.* (Il se précipite dehors.) (Canetti 1950, 153)

3.3.2. Figement de l'ALS

Le figement concerne surtout le temps et la personne du verbe de l'ALS. Les personnes possibles sont la 2e et la 3e (singulier ou pluriel), mais pas la 1e. Le temps du verbe de l'ALS peut seulement être le présent ou le futur de l'indicatif. Avec un verbe au futur, « tu verras (ce que tu verras) ! », la menace est plus rare. Voici un exemple avec « tu verras » :

Tu sais, Verdier m'a dit que les trois quarts des dessins qu'ils ont vendus étaient de moi, dit Hélène. Mais *tu verras* ! cette garce-là, elle ne me donnera encore pas un sou d'augmentation. (Beauvoir 1945, 52)

et un autre avec « tu verras ce que tu verras ! » :

Premier. - On ne peut pas faire ça. On ne peut tout de même pas le condamner pour avoir respecté son serment. Il sera relaxé.

---

[18] Et c'est une superbe jeune fille qui apparaît...

[19] « Tu vas voir ! » n'est pas le seul ALS avec « voir ». Il y en a beaucoup, avec des fonctions pragmatiques diverses: « tu vois ce que je vois ! » marque l'étonnement, l'incrédulité, « il faudrait voir à voir ! » est un avertissement, « ben voyons ! » exprime incrédulité, désaccord ou alors approbation, « c'est tout vu ! » manifeste un jugement sans appel du locuteur, « je te vois venir » son scepticisme, « faut voir… » exprime prudence ou hésitation et « va te faire voir ! » le rejet etc.

Second. - Certainement pas. *Tu verras ce que tu verras !* Si le Capsulant est relaxé, il y aura une révolution. (Canetti 1956, 312).

3.3.3. Partenaires de l'ALS

Il y a quelques « partenaires »[20] fréquents comme : « attends » ou « eh bien » mais le partenaire le plus fréquent de l'ALS est en fait lui-même : la répétition de l'ALS est fréquente :

« Ah, depuis le temps que je te cherche, toi, saligaud, je t'apprendrai à déposer des ordures devant ma porte. *Tu vas voir, tu vas voir...* » Et aussitôt il a tiré un revolver de sa poche, et en a frappé Tom. (Adamov 1962, 149)

3.3.4. Configuration syntaxique

L'ALS peut être un énoncé autonome ou être employé avec une subordonnée en « comme », « si » ou « que », qui sert à présenter l'événement négatif à venir. Voici un exemple pour chaque subordonnée :

Tais-toi, connard, tais-toi, proféra Ferrer avec violence, *tu vas voir comme* je vais te niquer la gueule. (Echenoz 1999, 235)

« *Tu vas voir si* je vais te battre ! » crie Zora, et son visage est maintenant un peu coloré. (Le Clézio 1995, 190)

- Alors, c'est le dernier [voyage avant la retraite] ?
- Eh ouais... *Tu vas voir que* c'est là que le train va dérailler... (Pouy 1988, 15).

En conclusion, nous pensons que la définition et la délimitation des ALS proposés permettent de mieux comprendre ces expressions pas aussi faciles qu'elles paraissent. Cette catégorie est fort complexe et jusqu'à présent peu analysée mais elle est cohérente à bien des égards et d'une grande richesse. Le traitement lexicographique des ALS permettra de mieux saisir leurs emplois et fonctions. Comme les ALS n'ont pas encore été l'objet de projets lexicographiques d'ampleur, ce dictionnaire rendra service à différentes classes d'usagers. L'approche bilingue est d'ailleurs utile pour délimiter les ALS voisins ou comparer ceux en français et en allemand.

Université de Lorraine /CNRS-ATILF Maurice KAUFFER

[20] Cf. § 2.3.

Bibliographie

Bidaud, Françoise, 2002. *Structures figées de la conversation. Analyse contrastive français-italien*, Berne, Lang.

Bladas, Oscar, 2012. « Conversational routines, formulaic language and subjectification », *Journal of pragmatics* 44, 929-957.

Burger, Harald, 2010. *Phraseologie. Eine Einführung am Beispiel des Deutschen*, Berlin, Schmidt.

Coulmas, Florian, 1981. *Routine im Gespräch. Zur pragmatischen Fundierung der Idiomatik*, Wiesbaden, Athenaion.

Dziadkiewicz, Aleksandra, 2007. « La traduction automatique de phraséologismes pragmatiques : quelles représentations à travers la diversité formelle et structurelle ? », *Corela* 5(2), ‹http://edel.univ-poitiers.fr/corela/ document.php?id=1825›.

Fléchon, Geneviève / Frassi Paolo / Polguère Alain, 2012. « Les pragmatèmes ont-ils un charme indéfinissable ? », in: Ligas, Pierluigi / Frassi, Paolo (ed.), *Lexiques. Identités, Cultures*, Vérone, QuiEdit, 81-104.

Fónagy, Ivan, 1997. « Figement et changements sémantiques », in: Martins-Baltar, Michel (ed.), *La locution entre langue et usage*, Paris, ENS Editions/Ophrys, 131-164.

Gréciano, Gertrud, 1995. « Fachphraseologie », in: Métrich, René / Faucher, Eugène (ed.), *Rand und Band – Abgrenzung und Verknüpfung als Grundtendenzen des Deutschen*, Tübingen, Narr,183-195.

Gualberto-Schneider, Antje / Kauffer, Maurice / Nahon-Raimondez, Anne-Marie, à par., « Réflexions sur le figement des 'phraséologismes pragmatiques' en français et en allemand », in: Gautier, Laurent et al. (ed.), *Les phénomènes de figement en linguistique*, München, Meidenbauer.

Gualberto-Schneider, Antje / Balnat, Vincent, 2012. « Petit dictionnaire permanent des 'actes de langages stéréotypés' (ALS) – Microstructure de 'Na warte !' », *Nouveaux Cahiers d'allemand* 3, 269-284.

Hyvärinen, Irma, 2011. « Zur Abgrenzung und Typologie pragmatischer Phraseologismen », in: Hyvärinen, Irma / Liimatainen, Annikki (ed.), *Beiträge zur pragmatischen Phraseologie*, Frankfurt a. M., Lang, 9-43.

Kauffer, Maurice, 2011. « Actes de langage stéréotypés en allemand et en français. Pour une redéfinition du stéréotype grâce à la phraséologie », *Nouveaux Cahiers d'allemand* 1, 35-53.

Kauffer, Maurice, 2012a. « Plaidoyer pour une phraséologie pragmatique sur la base des ALS français et allemands », in: Ortiz Alvarez, Maria Luisa (ed.), *Tendências atuais na pesquisa descritiva e aplicada em fraseologia e paremiologia*, vol. 2, Campinas SP, Pontes Editores, 192-208.

Kauffer, Maurice, 2012b. « Petit dictionnaire permanent des 'actes de langages stéréotypés' (ALS) – Introduction », *Nouveaux Cahiers d'allemand* 1, 1-3.

Kauffer, Maurice, 2012c. « Petit dictionnaire permanent des 'actes de langages stéréotypés' (ALS) – Microstructure de 'Das ist die Höhe !' », *Nouveaux Cahiers d'allemand* 2, 129-145.

Kauffer, Maurice, 2013a: « Phraseologismen und stereotype Sprechakte im Deutschen und im Französischen ». *Linguistik on line* 62, 5/13, 119-138.

Kauffer, Maurice, 2013b. « Le figement des 'actes de langage stéréotypés' en français et en allemand » *Pratiques* 159/160, n° spécial « Le figement en débat » 42-54.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 2001. *Les actes de langage dans le discours*, Paris, Nathan.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 1990, 1992, 1994. *Les interactions verbales*, Paris, Colin, 3 vol.

Keromnes, Yvon, 2013. « Petit dictionnaire permanent des 'actes de langages stéréotypés' (ALS) – Microstructure de 'Et puis quoi encore !' », *Nouveaux Cahiers d'allemand* 2, 141-149.

Klein, Jean-René / Lamiroy, Béatrice, 2011. « Routines conversationnelles et figement », in: Anscombre, Jean-Claude / Mejri, Salah (ed.), *La parole entravée : études sur le figement*, Paris, Champion, 195-213.

Lamiroy, Béatrice, 2010. *Les expressions figées de la francophonie*, Paris, Ophrys.

Lamiroy, Béatrice, 2008. « Les expressions figées : à la recherche d'une définition », in: Blumenthal, Peter / Mejri, Salah, *Les séquences figées : entre langue et discours*. Stuttgart, Steiner, 85-98.

Lüger, Heinz-Helmut, 2007. « Pragmatische Phraseme : Routineformeln », in : Burger, Harald / Dobrovol'skij, Dimitrij / Kühn, Peter / Norrick, Neal R. (ed.), *Phraseologie / Phraseology – Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung* 1, Berlin / New York, Mouton / De Gruyter, 444-459.

Lüger, Heinz-Helmut, 1999. *Satzwertige Phraseologismen. Eine pragmalinguistische Untersuchung*, Wien, Praesens.

Lüger, Heinz-Helmut, 1996. « Satzwertige Phraseologismen im Text – Elemente eines Mehrebenenmodells », *Beiträge zur Fremdsprachenvermittlung* 30, 76-103.

Melčuk, Igor, 2011. « Phrasèmes dans le dictionnaire », in: Anscombre, Jean-Claude / Mejri, Salah (ed.), *La parole entravée : études sur le figement*, Paris, Champion, 41-61.

Métrich, René, 2012. « Petit dictionnaire permanent des 'actes de langages stéréotypés' (ALS) – Microstructure de 'tu parles !' », *Nouveaux Cahiers d'allemand* 1, 3-17.

Métrich, René, 2011. « Zur Konzeption eines bilingualen Wörterbuchs der *stereotypen Sprechakte* am Beispiel von tu parles ! », in: Schäfer, Patrick / Schowalter, Christine (ed.*), In mediam linguam. Mediensprache – Redewendungen – Sprachvermittlung. Festschrift für Heinz-Helmut Lüger*, Landau, Verlag Empirische Pädagogik, 331-348.

Nahon-Raimondez, Anne-Marie, 2012. « Petit dictionnaire permanent des ' actes de langages stéréotypés ' (ALS) – Microstructure de 'N'empêche !'», *Nouveaux Cahiers d'allemand* 4, 367-381.

Pernot, Caroline, 2013. « Petit dictionnaire permanent des 'actes de langages stéréotypés' (ALS) – Microstructure de 'et comment !' », *Nouveaux Cahiers d'allemand* 1, 1-12.

Schemann, Hans, 1993. *Deutsche Idiomatik – Die deutschen Redewendungen im Kontext*, Stuttgart / Dresden, Klett.

Schneider, Franz, 1989. *Comment décrire les actes de langage ? – De la linguistique pragmatique à la lexicographie : « La belle affaire » et « Tu m'en diras tant ! »*,Tübingen, Niemeyer.

Searle, John R., 1979. *Sens et expression*, Paris, Ed. de minuit.

Stein, Stephan, 2004. « Formelhaftigkeit und Routinen in mündlicher Kommunikation », in: Steyer, Kathrin (ed.), *Wortverbindungen – mehr und weniger fest*, Berlin / New-York, De Gruyter, IdS Jahrbuch 2003, 262-288.

Stein, Stephan, 1995. *Formelhafte Sprache. Untersuchungen zu ihren pragmatischen und kognitiven Funktionen im gegenwärtigen Deutsch*, Frankfurt/Main, Lang.

Weill, Isabelle, 1993. « La menace comme acte de langage : étude diachronique de quelques formules en français », *LINX* 28, 85-105.

Zifonun, Gisela / Hoffmann, Ludger / Strecker, Bruno, 1997. *Grammatik der deutschen Sprache*, Berlin / New York, De Gruyter, 3 vol.

Sources :

Adamov, Arthur, 1962. *La politique des restes*, in *Théâtre III,* Paris, Gallimard.

Aubert, Brigitte, 2001. *Descentes d'Organes,* Paris, Seuil.

Beauvoir, Simone de, 1945. *Le sang des autres,* Paris, Gallimard.

Buron, Nicole de, 1996. *Mais t'as-tout-pour-être-heureuse,* Paris, Flammarion.

Canetti, Elias, 1950. *Comédie des vanités* (trad. de *Komödie der Eitelkeit* par F. Rey et H. Schwarzinger), Paris, Albin Michel.

Canetti, Elias, 1956. *Les sursitaires* (trad. de *Die Befristeten* de F. Rey et H. Schwarzinger), Paris, Albin Michel.

Charef, Mehdi, 1983. *Le thé au harem d'Archi Ahmed,* Paris, Mercure de France.

Dumas, Alexandre, 1978. *Œuvres (La reine Margot),* Paris, Ed. du Club de l'Honnête Homme.

Echenoz, Jean, 1999. *Je m'en vais,* Paris, Ed. de minuit.

Le Clézio, J. M. G., 1995. *Désert,* Paris, Gallimard.

Mauriac, François, 1938. *Asmodée*, Paris, Grasset.

Pouy, Jean-Bernard, 1988. *La clef des mensonges*, Paris, Gallimard.

La génétique des proverbes, vue à travers la base « DicAuPro »

1. Point de départ et objectif de l'exposé

DicAuPro (Dictionnaire automatique et philologique des proverbes français) consiste en la réalisation d'une base de données informatisée des proverbes du français recensés dans le dictionnaire de Littré, le Larousse du XXe siècle et le Grand Larousse encyclopédique. Ce corpus a été actualisé par l'addition de proverbes absents des sources lexicographiques précitées, grâce à l'enquête menée par Arnaud (1992) et à l'apport des membres de l'équipe[1]. Cette base, en voie d'achèvement, fournit la première attestation des formes proverbiales relevées depuis le Moyen Âge. Pour ce faire ont été dépouillés les grands dictionnaires français, de 1606 (Nicot) à nos jours, les dictionnaires historiques, les recueils de proverbes depuis le Moyen Âge jusqu'au XXe siècle, les éditions de textes littéraires munies d'une liste de proverbes. On dispose ainsi d'un corpus de plus de 1.700 proverbes, qui engendrent environ 30 000 formes différentes référencées selon un protocole strict respectant les exigences philologiques. Il importe de noter qu'il s'agit seulement des premières attestations de ces formes, ce qui ne constitue pas nécessairement un indice de leur vitalité effective à tel ou tel moment. Ce répertoire informatisé permet des recherches diverses sur la variation des formes proverbiales (variantes morphologiques, lexicales, syntaxiques), les ouvrages (dictionnaires, recueils), les auteurs littéraires ou non, les dates[2]. A la fin de certains tableaux de formes proverbiales figurent des renvois qui permettent de consulter immédiatement des proverbes sémantiquement proches (ce qui ne veut pas dire synonymiques !) ou de sens opposés.

La base *DicAuPro* proposant une approche diachronique des proverbes, on tentera ici d'esquisser une typologie évolutive montrant comment on s'achemine vers certains types de formes proverbiales. Ceci n'est pas à confondre avec une recher-

---

* Je tiens à remercier mon collègue et ami Jean-Marie Pierret pour sa lecture attentive de ce texte.

1 Monique Coppens d'Eeckenbrugge, Jean René Klein, Jean-Marie Pierret (UCLouvain), avec la collaboration de Mirella Conenna (Università degli Studi, Bari).

2 Ce travail présuppose une information méthodologique concernant la spécificité du proverbe, à distinguer des phrases situationnelles, (Anscombre, 2000, 2003, 2005; Kleiber, 1989, 2000; Tamba, 2011), mais nécessite aussi la détermination d'une forme canonique parmi les formes proverbiales, afin de disposer d'une entrée pour chaque tableau (Klein, 2006), ainsi qu'une réflexion sur la variation des formes proverbiales, sur la notion de variante (Coppens d'Eeckenbrugge, Jean René Klein, Jean-Marie Pierret (2009).

che étymologique qui s'intéresserait, par exemple, à l'origine d'un proverbe dans une autre langue.

2. Typologie évolutive

La typologie s'articulera en quatre types principaux illustrant : (1) une stabilité maximale de la syntaxe et du lexique, soit un grand conservatisme depuis la 1re attestation ; (2) des variations syntaxiques et lexicales, selon des modalités différentes ; (3) des variations « orientées » où il est permis de détecter une certaine finalité ; (4) des réinterprétations accidentelles ou volontaires.

Avant d'aborder les types évolutifs proprement dits, nous signalons ici quelques exemples frappants de la distance qui peut exister, moyennant de nombreuses variations intermédiaires, entre la forme la plus ancienne d'un proverbe et sa forme moderne usuelle. Cela peut aller parfois jusqu'à faire hésiter sur l'identité du proverbe à travers la diachronie, même si, condition essentielle, le sens ne varie pas au-delà de la nuance.

Nous ne donnerons dans ce texte que des références succinctes. Les tableaux complets de DicAuPro donnent des références (cf. Annexe, le tableau retenu à titre d'exemple) renvoyant explicitement à une importante bibliographie. Les formes proverbiales extraites des tableaux de DicAuPro sont accompagnées ici des indications suivantes : la forme canonique, qui sert d'entrée, est marquée par un soulignement, les diverses, les diverses formes proverbiales en italiques ; en première position, la forme la plus ancienne, avec entre parenthèses, la datation et une référence brève ; une autre forme montre parfois une variante plus récente, mais qui n'a pas prévalu dans l'usage ou qui présente une caractéristique méritant d'être soulignée ; enfin, les crochets à côté de la forme canonique signalent le nombre de formes que compte le tableau complet dans la base.

Cascun couvenra porter sen fais (1289, *Renart le nouvel*)

Au jour du jugement chacun sera mercier, il portera son panier (1690, Furetière)

Qui deus chace nule ne prent (ca 1180, *Proverbes au vilain*)

Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois (1718, *Dict. de l'Académie*)

Eschaudez iaue crient (ca 1180, Proverbes au vilain)

Chat échaudé craint l'eau froide (1633, Monluc)

2.1. Stabilité maximale de la syntaxe et du lexique

Les trois exemples qui suivent manifestent un conservatisme important d'ordre syntaxique ou lexical :

A beau mentir qui vient de loin (1555, Tahureau) [3 var.]

'Celui qui vient d'ailleurs a beau jeu de raconter des histoires que personne ne peut vérifier'(TLF, s.v. mentir).

Stabilité remarquable pour ce proverbe à la syntaxe archaïque et attestant l'expression *avoir beau*, qui n'a pas ici son sens concessif actuel, mais le sens de l'équivalent moderne *avoir beau jeu*.

Ce qu'on apprend au ber, / Dure jusques au ver (1568, Meurier)

Ce qu'on apprend au ber dure jusqu'au ver (1845, Bescherelle) [15 var.]

'On conserve jusqu'au tombeau les impressions et les habitudes de l'enfance'(Li, s.v. ber)

Ce qu'on apprend au berceau / Dure jusqu'au tombeau (1842, Düringsfeld)

Noter le conservatisme lexical jusque dans les répertoires modernes de la forme qui a prévalu jusque dans les répertoires modernes (Lar. XIX, NLI, GLE) et le maintien de la relation *ber / ver* (symétrie avec une simple opposition phonologique)

Qui a la pance pleine, il lui semble que les aultres sont soulz (XVe s., Lincy).

Qui a la panse pleine, il lui semble que les autres sont soûls (1846, Bescherelle) [11 var.]

'Les heureux ne voient pas la misère d'autrui' (Gr.Robert, s.v. panse).

Qui est bien rassasié, il lui paraît que les autres sont ivres (1889, Demarteau)

Chez Demarteau, l'interprétation inexacte de *soûl* au sens moderne 'ivre' au lieu de 'rassasié' rend le proverbe absurde.

2.2. Variations syntaxiques et lexicales diverses

2.2.1. Variations syntaxiques majeures

L'aighe coie est plus resoigneuse que n'est la rade (XIIIe s., *Vie de saint Jean Bouche d'Or*) [38 var.]

Il n'est si perillouse yaue com la coie (ca 1317, Prov. ruraux et vulgaux)

Il n'est pire eau que l'eau qui dort (1669, Molière**)**

'Ce sont souvent les personnes d'apparence inoffensive dont il faut le plus se méfier' (GLE, s.v. proverbe).

La formulation impersonnelle apparaît une première fois aux environs de 1317 et prévaudra nettement dès 1531 (Bovelles : *Il n'y a point d'eau plus dangereuse que celle qui dort*). On notera le recours à des substituts lexicaux pour *resoigneux* 'qui est à craindre, redoutable' remplacé par *périlleux*, *dangereux*, etc.) ainsi que pour *aighe, rade* évincés par leurs formes modernes *eau*, *rapide*.

L'abay du viel chien doibt on croire (ca 1444, Estienne Legris) [21 var.]

Il n'est habay que de vieulx chien (1456, Jehan Mielot)

Jamais bon chien n'aboie à faux (1842, Quitard)

'Un homme sage ne se fâche pas sans raison' (Li, s.v. aboyer).

À quatre formes affirmatives ou restrictives (il n'est…que) succède la formulation négative qui devient la plus fréquente à partir de 1547 (*Bonne response*). Quant à

l'inversion du sujet *on*, elle n'apparaît plus dans ce tableau après le milieu du XIVe s. Du point de vue lexical, on notera le maintien de l'archaïsme *à faux* 'à tort'.

Maus fruis ist de male raïs (1198, *Partonopeus de Blois*) [51 var.]

Au fruit doit on cognoistre l'arbre (1236, Gautier de Coinci)

On reconnaît l'arbre à ses fruits (1963, GLE)

'C'est à l'oeuvre, au résultat, qu'on peut juger l'auteur (NPR, s. v. arbre)[3].

Si la forme de 1236 annonce la formulation moderne, la syntaxe maintient encore l'inversion qui disparaîtra dans les formes du siècle suivant. Du point de vue discursif, depuis les premières attestations jusqu'à nos jours, certaines formes proverbiales se focalisent soit sur le résultat (NPR : *c'est au fruit qu'on connaît* l'arbre, *fruit* étant l'image présente presque partout), soit sur l'origine représentée très tôt par *arbre* (dès le XIIIe s.), mais on trouve aussi les variantes lexicales *raïs*, *cion* (*scion* en fr. mod.)'rejeton, pousse', *ente*, *semence*.

2.2.2. Variations lexicales dominantes (variations syntaxiques mineures)

Tousjours le mortier sent les aulx (XIIIe s., *Chansons hist.*)

La caque sent toujours le hareng (1749, Panckoucke) [45 var.]

'On se ressent toujours de ses habitudes, de tout ce qui constitue la vie antérieure' (Li, s.v. caque).

À partir de la paire mortier – aux, on constate des substitutions lexicales, terme à terme : pot –saveur; poche – hareng; panier – hareng; caque – hareng.

La robe ne fait pas le moine (ca 1274, Jean de Meun)

L'habit ne fait pas le moine (1611, Cotgrave) [26 var.]

'On ne doit pas juger des gens sur l'apparence' (NPR, s.v. habit).

La variation lexicale affecte ici les dénominations successives des apparences extérieures que revêtent divers types humains : la robe, l'habit, le froc, la chape, qui « couvrent » le moine, le religieux, la personne, la science, l'homme, le prêtre, le médecin.

Quant plus remuet on la merde, et ele plus put (ca 1180, *Proverbes au vilain*)

Plus on remue la merde, plus elle pue (1808, D'Hautel) [33 var.]

'Plus on examine une affaire louche ou mauvaise, plus on découvre des dessous ignobles ou répugnants' (TLF, s.v. merde).

Alors que les deux verbes ne varient que sur le plan morphologique, le mot *merde*, très familier, sinon vulgaire, semble prévaloir de nos jours après avoir été remplacé au cours du temps par divers substituts de nature plus ou moins euphémique : le fumier, l'ordure, le fiens (afr.)'fumier', la boue, la fange, la vase.

[3] Tableau extrait de *DicAuPro* en annexe

Pire est rage de cul que de dent dolur (XIIIe s., *Proverbia rusticorum*)

Rage de cul passe mal de dens (av. 1444, Estienne Legris)

Rage d'amour fait passer le mal de dents (1846, Bescherelle) [10 var.]

'La passion rend insensible aux douleurs les plus cuisantes' (GLE, s.v. proverbe).

Rage de cul se maintient dans nos sources jusqu'au XVIIIe s. (1752, Le Roux) et sans doute plus tard ; ce n'est qu'au milieu du XIXe s. qu'apparaît la forme plus « délicate » *rage d'amour.*

On pert temps à More laver (ca 1421, Jehan d'Ivry)

C'est bien lessive perdue / D'en laver la teste a ung asne (XVe s., *Proverbes en rimes*)

À laver la tête d'un âne, on perd sa lessive (1835, Académie) [10 var.]

'C'est peine perdue de vouloir instruire une personne stupide et obstinée ou de vouloir lui faire entendre raison'.

Ce cas un peu particulier montre une variation lexicale affectée de façon sporadique, par l'évolution des mœurs, des préjugés et des tabous. En effet, après une 1re mention de *More*, *asne* (ou *asnon*) l'emporte dans 17 formes proverbiales jusqu'en 1694, le *Dictionnaire de l'Académie* attestant *asne* (s.v. Asne) et *more* (s.v. teste). A partir de là, *more* ou *maure* et même *mort* (1762, Académie, s.v. lessive) alternent régulièrement avec *âne*. Ce n'est qu'en 1792 qu'apparaît la variante *nègre* chez Hébert dans le *Père Duchesne*. *More* et *nègre* seront fréquents au XIXe s. (le caractère dépréciatif étant parfois renforcé par des variantes de *laver* : *blanchir* un nègre, *décrasser* la tête d'un Maure, etc.) et même jusque dans la 2de moitié du XXe s. comme l'atteste la forme proverbiale retenue par le GLE (1963) : *A blanchir la tête d'un nègre on perd sa lessive* ou (*son savon*) (liste de proverbes).

2.3. Variations « orientées »

2.3.1. Modernisations

Si des exemples qui précèdent manifestent déjà des formes d'actualisation de formes syntaxiques ou lexicales, on insistera ici sur des modernisations qui concernent des termes ou constructions oubliés, devenus obscurs, susceptibles de rendre incompréhensible le sens compositionnel des proverbes et de rompre le lien avec le principe qu'ils sont censés exemplifier, comme le note très justement Tamba (2011 :116).

Ne porquant l'aiue goute et goute, / Tranche la pierre et perce toute (ca 1200, Ovide, trad.)

La grotere de l'aigue chaant d'en haut cheive la piere dure (1287, *Livre d'Enanchet*)

La goutte cave la pierre (1531, Bovelles)

La goutte creuse la pierre (1866, Littré) [33 var.]

'Les plus petites causes, lorsqu'elles agissent de manière continue, peuvent produire de grands effets' (Acad. Compl., s.v. goutte).

Alors que la 1re attestation est relativement transparente, malgré la forme ancienne *aiue* 'eau', il n'en va pas de même pour les formes proverbiales ultérieures où se retrouvent des variantes populaires (*chieve, cheive, chaant*) ou savantes (*caver*) remontant au lat. *cavare*. Quant à la variante *grotere*, que le FEW XIII, 178b, signale parmi les mots d'origine inconnue et date de 1287, on la trouve dans le DEAF 1051a, s.v. Gote, (< gutta) dans le même contexte, ca 1285[4].

Divers équivalents modernes (*rompt*, *creuse*, *corrode*) des formes verbales anciennes apparaissent au fil du temps, *caver* survivant encore dans une forme proverbiale de 1839 (*Complément* de l'Acad.1839).

Il pert bien aus tez, quel li pot furent (ca1180, *Proverbes au vilain*)

As testes pert, ki les ulles furrent (1250, Ms. K, Stengel, éd.)

Aux tessons on connaît ce que fut le pot (1963, GLE) [15 var.]

'A ce que l'on voit aujourd'hui d'une personne, on peut juger de son passé, de ce qu'elle fut' (GLE, s.v. proverbes).

Tesson a naturellement succédé aux anciennes formes *tez, testes, teichons, testes,* et à l'équivalent *ropts*, tous peu identifiables par un usager du français moderne. Il en va sûrement de même pour *oules*, *ulles* (du lat. *olla*), dénomination ancienne pour *pot*. La forme verbale *pert* (de *paroir*, 3e pers. sg.) ne figure plus, depuis la moitié du XIVe s., dans les textes ou les répertoires signalant ce proverbe.

Quereller en mariage n'accroist grain, bien, n'héritage (1568)

Quereller en ménage n'accroît gain, bien ni héritage (1932) [4 var.]

'Les querelles entre époux sont funestes aux intérêts du ménage' (Lar XX, s.v. quereller).

On notera la seule substitution de *gain* à *grain* encore présent en 1875, dans le Lar XIX. Ici, la modernisation n'est plus linguistique, elle ne touche plus un mot devenu obsolète. Elle est sans doute d'ordre culturel dans une société de moins en moins rurale, qui n'associe plus ses intérêts à une réalité de la campagne, telle le grain. La légère paronymie entre les deux termes a pu aussi faciliter la confusion.

2.3.2. Recherche de rythme, de symétries, d'assonances[5]

Aux plus fortes maladies les plus forts remedes (1580, Montaigne)

Aux maladies désespérées il faut appliquer des remèdes hasardeux (1612, Garnier)

Aux grands maux, les grands remèdes (1823, Las Cases) [7 var.]

'Il faut agir énergiquement dans les cas graves' (NPR, s.v. remède)

Le miel en bouche, le venin au cœur (1612, Garnier)

Bouche de miel, coeur de fiel (1752, Trévoux) [10 var.]

---

4 Je remercie Gilles Roques qui m'a signalé cette mention du DEAF qui m'avait échappé.

5 Pour une approche théorique du rythme en parémiologie et de ses relations avec allitérations et assonances, on se reportera aux travaux d'Anscombre (2000a) et de D'Andrea (2008).

'Les paroles flatteuses cachent souvent de mauvais sentiments' (GLE, s.v. proverbe).

On constate l'apparition, dès le XVIIIe s., d'une forme proverbiale alliant deux syntagmes équilibrés par le rythme et la rime.

Quant [...] plus haut monte / De plus haut chiet (1178, Etienne de Fougères)

Qui plus haut monte qui ne doit / De plus haut chiet quil ne voudroit (XIIIe s., Ms C, Coulon, éd.)

Il n'y a si grande montee, qu'il n'y ait aussi grande vallee (1568, Goedthals)

Qui vole plus haut qu'il ne doibt, tombera plus bas qu'il ne croit (1611, Gomes de Trier, Jardin de récréation)

De grande montée, grande cheute (1657, Cats)

De grande montée, grande chute (1842, Quitard) [52 var.]

'Plus on est dans une position élevée, plus la chute risque d'être importante'

Après une 1re attestation assez synthétique se focalisant sur l'opposition *monte / chiet*, de nombreuses formes proverbiales montrent des formulations plus « diluées » jusqu'en 1657, où apparaît la forme la plus usuelle de nos jours.

A plus grant peine est sanee / Plaie de langue que d'espee (ca 1260, Reclus de Molliens)

Le coup de dague d'ung homme furieux / A la moytié n'est pas si dangereux / Qu'un coup de langue

(av. 1514, *Le vrai disant advocate des dames*)

Pis vaut un coup de langue, que trois d'espieu ne de lance (Meurier, 1568)

Un coup de langue est pire qu'un coup de lance (1612, Garnier) [12 var.]

'Une médisance est plus funeste qu'une blessure' (Lar XIX, s.v. langue).

Après Meurier qui semble le premier à opposer *langue* et *lance*, on s'achemine vers une comparaison aux deux parties parfaitement symétriques ne se différenciant que par l'opposition phonologique /G / ↔ /S/.

Froides mains, chaudes amours (1528, Gringore) [10 var.]

Malgré les variantes mineures ultérieures (simples graphies ou interversion des termes), la formulation de Pierre Gringore a prévalu jusqu'à nos jours, sans doute grâce à la symétrie des deux syntagmes.

Li abisme l'abisme apelet (XIIe s., *Livre des Psaumes*)

L'abîme appelle l'abîme (1863, Littré) [12 var.]

À part les deux 1res attestations du XIIe s., qui présentent la construction SOV, les formes qui suivent ne varient que très superficiellement par rapport à la forme encore connue de nos jours. Comme dans l'exemple précédent, la symétrie s'est imposée très vite dans l'usage proverbial.

2.4. Réinterprétations accidentelles ou volontaires

Medecin nouveau, homme mort (ca 1260, *Diz et proverbes. des sages*)

Les medecins font bossus les cimetieres (1690, Furetière)

Les jeunes médecins font les cimetières bossus (1863, Littré ; déjà en 1694, Richelet, avec la graphie *cimétières*) [15 var.]

'Les jeunes médecins, avant d'avoir acquis de l'expérience, sont la cause de la mort de beaucoup de personnes' (Li, s.v. cimetière).

Seules deux formes proverbiales suppriment l'épithète restrictive qui ne vise que l'inexpérience. La version généralisante, en 1694 et 1710 (De Backer), serait-elle la conséquence de la verve cruellement ironique de Molière à l'égard de la médecine de son temps ?

Ki son serviche parfaire ne veut / Par droit doit perdre son loiier (av. 1252, Gilles le Vinier à Guillaume le Vinier)

Qui sert et ne parsert son loier pert (ca 1270, *Roman de Cassidorus*)

Qui sert et ne pas sert son loier pert (ca 1286, Ms. M , Morawski)

Qui sert et ne sert pas son loyer perd (1873, Lar XIX) [22 var.]

'Quand on est chargé d'une tâche, la négligence entraîne la perte du salaire'

Sur les 21 formes proverbiales signalées dans le tableau, seules deux ne recourent pas aux verbes *parfaire* ou *par(per)servir*, mais à une variante attestée par Morawski dans un ms. (ca 1286) : « ne pas sert », une lecture qui mène à un net contresens. Au XIXe s., Bescherelle (s.v. loyer), le Lar XIX (« ne pas sert ») et au siècle suivant, le NLI et le Lar XX reproduiront cette confusion.

Qui ne veut selle, Dieu lui doint bast (Le Duchat, 1738, forme ancienne !)

Qui ne veut bât, Dieu lui donne selle (1867, Lar XIX)

Qui ne veut selle, Dieu lui donne bât (1896, Sachs-Villatte)

'Les personnes trop difficiles et qui ne se contentent pas de ce qu'elles ont s'exposent à avoir pis' (Lar XX, s.v. bât).

La forme attestée par les Lar XIX, NLI, et Lar XX., où *selle* et *bât* sont intervertis, devient absurde. Il est difficile de concevoir que, pour Dieu, la selle soit une récompense pire que le bât…

Qui fait un pot, fait une poële (1690, Furetière)

Qui fait un pot fait bien un poele (1865, Littré) [5 var.]

'Quand on est capable de faire des choses difficiles, on peut en faire de faciles'

Les quatre premières formes proverbiales (de 1633 à 1758) évoquent bien « une » poêle et non « un » poêle. Cette version qu'on trouve chez Littré ne peut être qu'accidentelle. Il est difficile de croire que ce lexicographe ait confondu les deux ustensiles,

d'autant plus qu'il propose comme sens l'équivalent proverbial: 'Qui peut le plus peut le moins'.

> *Il n'est chasse que de vieulx chiens* (1519, *Proverbia gallicana*)
> Il n'est chasse que de vieux chiens (1560, Grévin) [17 var.]
> *Il n'est châsse que de vieux saints* (av.1652, J.-P. Camus)

En le rapprochant d'un proverbe proche par la forme: *Il n'est miracle que de vieux saincts* (1566) 'il ne faut attendre quelque chose que des gens qui ont de l'expérience', on peut penser à un calembour de J.-P. Camus (1584-1652), évêque, mais aussi auteur d'une centaine de romans…

3. Conclusion

Les processus évolutifs des proverbes sont assez variés et parfois même complexes pour ceux qui remontent au Moyen Âge. Les diverses formes que peut prendre un proverbe (variations syntaxiques, morphologiques, lexicales et graphiques) fournissent un témoignage intéressant d'une variation diachronique accompagnée de processus de modernisation, mais montrent aussi que ce type de discours peut assez souvent charrier des « fossiles » jusqu'à nos jours. Il faut aussi remarquer que certains tableaux de formes proverbiales manifestent un tel degré de variation qu'il est permis de se demander si, à sens constant (condition nécessaire), on a toujours affaire à un même proverbe ou à des formes proverbiales « synonymes » (Coppens d'Eeckenbrugge, Klein, Pierret, 2009).

La base de données DicAuPro devrait aussi permettre de développer la réflexion sur la nature des proverbes, notamment sur leur caractère figé ou plus ou moins figé (Anscombre, 2003, 2005), grâce à une observation des tendances évolutives des formes proverbiales, dont un certain nombre de types ont été illustrés ici. Reste que le concept même de figement mérite encore d'être précisé (Klein, 2007b, 2010; Lamiroy et Klein, 2005) à travers ses principales manifestations prédicatives : les expressions verbales, les phrases situationnelles et les proverbes, dont les caractères propres et les fonctionnements discursifs respectifs engendrent des figements à des degrés variables qu'il serait utile d'analyser en évitant les comparaisons hâtives.

Université catholique de Louvain Jean René KLEIN

Bibliographie[6]

Anscombre, Jean-Claude (ed.), 2000a. *La parole proverbiale, Langages*, 139.

Anscombre, Jean-Claude, 2000b. « Parole proverbiale et structures métriques », *Langages*, 139, 6-26.

Anscombre, Jean-Claude, 2005. « Les proverbes: un figement du deuxième type? », *LINX*, 53, 17-33.

Anscombre, Jean-Claude, 2006. « Polyphonie et classification des énoncés sentencieux. Les marqueurs médiatifs génériques », *Le français moderne* 74/1, 87-99.

Coppens d'Eeckenbrugge, Monique / Klein, Jean.René / Pierret / Jean-Marie, 2009. « Les apparences sont trompeuses…Réflexions sur l'identité des proverbes », in: Willems, Martine (ed.), *Pour l'amour des mots*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 61-89.

D'Andrea, Giulia, 2008. *Le rythme dans les proverbes français*, Lecce, Adriatica Editrice Salentina.

DEAF = Baldinger, Kurt. 1974- *, Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, Tübingen, Niemeyer.

FEW = Von Wartburg, Walther, 1928-2002. *Französisches etymologisches Wörterbuch*, Basel, éds. divers, 25 vol.

GLE = *Grand larousse encyclopédique*, 1960-1964, Paris, Larousse, 10 vol.

GRob = *Grand* (*Le*) *Robert de la langue française*, 2001, Paris, Dictionnaires Le Robert, 6 vol.

Kleiber, Georges, 1989. « Sur la définition des proverbes », in: Greciano, Gertrud (ed.), *Phraséologie contrastive*, Strasbourg, Université des Sciences Humaines, 233-253.

Kleiber, Georges, 2000. « Sur le sens des proverbes », *Langages* 139, 39-58.

Klein, Jean René, 2006. « Problemas relacionados coa determinacion da forma «canonica» nunha base de datos de refrans franceses (DicAuPro) », *Cadernos de fraxeologia galega* 8, 147-163.

Klein, Jean René, 2007. «Le figement dans les proverbes et les expressions verbales figées : un débat qui n'est pas encore… figé», in: Conde Tarrio, German (ed.), *Nouveaux apports à l'étude des expressions figées. Nuevas aportaciones al estudio de las expresiones fijas*. Cortil-Wodon, E.M.E et Intercommunications, 129-156.

Klein, Jean René, 2010. « Enseignements et vicissitudes d'une expérience parémiologique, la constitution d'une base de données des proverbes français : DicAuPro (Dictionnaire automatique et philologique des proverbes français) », in: Gargallo Gil, José Enrique (ed.), *Paremiologia romance, los refranes meteorologicos*, Barcelona, Universitat de Barcelona, 188-200.

Lamiroy, Béatrice / Klein, Jean René, 2005. « Le vrai problème du figement est le semi-figement », *LINX* 53, 135-154.

LAR XIX = Larousse, Pierre, 1866-1876, *Grand dictionnaire universel du* XIXe s., Paris, Larousse, 15 vol. et 2 suppl.

LAR XX = 1928-1933, *Larousse du XXe s*., Paris, Larousse, 6 vol.

NLI = 1897-1904, *Nouveau Larousse illustré*, Paris, Larousse, 7 vol.

NPR = *Nouveau (Le) Petit Robert*, 2010, Paris, Le Robert.

Tamba, I. 2011. « Sens figé : idiomes et proverbes », in Anscombre, Jean-Claude et Mejri, Salah, *Le figement linguistique* : *la parole entravée*, Paris, Champion, 109-126.

TLF = *Trésor de la langue française*, 1971-1994, Paris, CNRS, puis Gallimard, 16 vol.

[6] Ne figurent dans cette bibliographie que les références à des ouvrages apparaissant dans nos commentaires, à l'exclusion de celles qui concernent les formes proverbiales extraites des tableaux de la base de données.

Annexe[7]

On reconnaît l'arbre à ses fruits -- Source de la forme canonique : GLE

C'est à l'oeuvre, au résultat, qu'on peut juger l'auteur (NPR, s. v. arbre).

N°	Variantes	Type	Auteur	Oeuvre	Référence(s)	Date
1	Maus fruis ist de male raïs	P		Partonopeus de Blois	Kadler : 43	1198
2	De bon(e) arbre vient buen fruc	P		Hist. de Guillaume le Maréchal	éd. Meyer, v. 19180	1221-1225
3	Au fruit doit on cognoistre l'arbre	P	Gautier de Coinci	Miracles de la Sainte Vierge	TL, s.v. fruit	1236+
4	Toz jorz siet la pome el pomer	P		Roman de Renart	branche XII, v. 1485, éd. Martin II : 42	1170-1250
5	Li bons fruiz ist de bon cion	P		Vie des pères	éd. Lecoy I : 100	XIIIe s.
6	De mauvés arbre mauvés fruit	P		ms. C	Mor 520	XIIIe s.
7	Boins fruis de bone ente vient	P	Baudouin de Condé	C'est li contes dou mantiel	v. 5, Dits et contes, éd. Scheler I : 79	ca. 1240-1280
8	De boin arbre on a bon fruit	P	Philippe Mousket	Chronique rimée	éd. Reiffenberg I : 177	avant 1282

[7] Ce tableau extrait de la base *DicAuPro* contient les informations indiquées dans les intitulés des colonnes, mais aussi des surlignements en grisé pour mettre en évidence, outre la plus ancienne attestation (en n°1), une forme ancienne intermédiaire (en grisé clair) annonçant sur les plans morphologique, syntaxique et lexical la forme proverbiale moderne (forme canonique) en grisé foncé.

N°	Variantes	Type	Auteur	Oeuvre	Référence(s)	Date
9	De boin arbre boins fruis vient	P	Jean de Journi	Dîme de pénitence	éd. Breymann, v. 3278	1288
10	Qui a en son jardin planté / Boen arbre, bon fruit en atent	P	Jean de Condé	Li lais de l'ourse	v. 102-3, Dits et contes, éd. Scheler III : 174	1re moitié XIVe s.
11	De mauveys arbre mauvés frut	P		ms. Ch	MorAN : 426	m. XIVe s.
12	Frut preove bien, de quel arbre il est	P		Li respit del curteis et del vilain	Mor 799	XIVe s.
13	De bonne ente .j. boins fruis se décline	P		Bauduin de Sebourc	IV, v. 691, éd. Boca I : 119	m. XIVe s.
14	Le bon fruit vient de bonne semence	P	Jean Le Fèvre	Distiques de Caton	éd. Ulrich : 101	2e moitié XIVe s.
15	Nul bon fruit de mal arbre ne vient	P	Christine de Pisan	Epistre au Dieu d'amours	Oeuvres poétiques, éd. Roy II : 24	1399
16	Bon fruit vient de bonne semence	P		Jehan Mielot	Mor 289	1456
17	D'arbre fort bon coeulle on precieux fruit	P	Jean Molinet	Mort Federicq empereur	v. 32, Faictz et dictz, éd. Dupire I : 271	1493
18	Tel fruict, tel arbre	P	Jean Molinet	Alliance matrimoniale	v. 24, Faictz et dictz, éd. Dupire I : 336	1496

N°	Variantes	Type	Auteur	Oeuvre	Référence(s)	Date
19	De noble plante noble fruict	P	Jean Molinet	Eages du monde	v. 88, Faictz et dictz, éd. Dupire II : 591	1507+
20	De doulx arbres, douces pommes	P		Prov. gal.		1519
21	Bon fruit vient de bonne ente	P		Perceforêt	Flutre 11	1528
22	De bon maistre se fait le bon escolier, et le bon fruict de bonne ente	P		Perceforêt	Flutre 64	1528
23	Tel arbre, tel fruit	P		Meurier	: 220	1578
24	L'office denote quel soit l'homme, / Et le pommier quelle la pomme	P		Meurier	: 109	1578
25	On cognoist bien au pommier la pomme	P		Meurier	: 146	1578
26	Franc pommier porte franche pomme	P	Baïf	Mimes	II, éd. Blanchemain I : 85	1597
27	On connoist l'arbre par son fruit	P		Garnier	: 51	1612

N°	Variantes	Type	Auteur	Oeuvre	Référence(s)	Date
28	Tout ainsi qu'on connoist l'arbre par son fruit, de mesme fait on aussi le meschant par ses faits	P		Garnier	: 53	1612
29	Tout ainsi qu'on connoist l'arbre par son fruict, de mesme aussi fait on le meschant par ses faits	P		Garnier	: 463	1612
30	On juge de l'arbre par le fruit, et non pas par la fleur	P		Garnier	: 53	1612
31	Un bon arbre porte de bons fruits, et un mauvais arbre produit de mauvais fruits	P		Bellingen, Etym. ou Explication des prov. fr.	140	1656
32	Tel fruit, tel arbre	P	La Fontaine	Le gland et la citrouille	Fables, IX, 4	1671
33	On connoist l'arbre par le fruit	P		Ac		1694
34	On connoît l'arbre par le fruit	P		Ac		1740

N°	Variantes	Type	Auteur	Oeuvre	Référence(s)	Date
35	On connoît l'arbre à son fruit	P		Ac		1740
36	On connaît l'arbre à son fruit	P		Ac		1835
37	On connaît l'arbre par le fruit	P		Ac		1835
38	De doux arbres, douces pommes	P		Besch	s.v. arbre	1845
39	On connaît l'arbre par ses fruits	P		Chesnel	s.v. plantes, 37	1855
40	L'arbre se connaît à ses fruits	P		Li	s.v. connaître	1863
41	De noble plante noble fruit	P		Düringsfeld	II : 369	1875
42	Bonne semence fait bon grain, / Et bons arbres portent bon fruit	P		Düringsfeld	II 369	1875
43	On connaît l'arbre par son fruit	P		Ac		1878
44	Il faut juger l'arbre par ses fruits	P	Bourget	Disciple	Fayard, 1946 : 25	1889

N°	Variantes	Type	Auteur	Oeuvre	Référence(s)	Date
45	C'est au fruit qu'on connaît l'arbre	P		Vibraye	: 35	1934
46	Un méchant arbre ne saurait porter bon fruit	P		Vibraye	: 35	1934
47	C'est par le fruit qu'on connaît l'arbre	P		Arthaber	302	1952
48	C'est au fruit que l'on connaît l'arbre	P		Rob	s.v. connaître	1953
49	C'est au fruit que l'on reconnaît l'arbre	P		Ilg	532	1960
50	On reconnaît l'arbre à ses fruits	P		GLE	s.v. proverbe	1963

Corrélations[8]	
Rapports associatifs	On connaît le cerf à ses abattures
Rapports associatifs	A l'oeuvre on connaît l'ouvrier
Rapports associatifs	A l'ongle on connaît le lion

[8] Dans la version en ligne, ces renvois permettront de consulter immédiatement des proverbes sémantiquement proches (ce qui ne veut pas dire synonymiques !) ou de sens opposés.

La vita della lingua nelle varianti, nella storia di parole, nel l'etimologia: appunti sulla lingua italiana moderna

L'italiano letterario del secolo «misterioso, funesto e grande» mostra nelle sue molteplici testimonianze una costante e complessa presenza di varianti: le varianti degli autori moderni danno conto, per un verso, del lavoro dell'autore, del laboratorio di scrittura, con rifacimenti, adeguamenti, recuperi [1]; per altro verso, segnano la vita della lingua, in quel progressivo avvicinamento che ha luogo in ogni autore che cerchi di inserire la sua ipotesi linguistica nel sistema più grande della lingua [2]. La variante è la dogana attraverso cui passa la vita della lingua, una dogana blindata nella storia della lingua. Per esemplificare il duplice ruolo delle varianti, ed ancorarle ad un momento della storia della lingua, prendiamo materiali appartenenti a scrittori del Novecento, in un caso già acquisiti dalla tradizione; nell'altro inediti, nel loro essere intrecciati e modellati all'interno di una monade dialettale, poiché «l'italiana è sostanzialmente l'unica grande letteratura nazionale la cui produzione dialettale faccia visceralmente, sostanzialmente corpo col restante patrimonio» Contini (1989, 26).

L'opera del '900, con il suo corredo variantistico, è racchiusa in un universo che prende avvio dalla scrittura seconda, dalla varianza lingua/dialetto, dal confronto tra

---

[1] Contini (1982, 233-234): «Vi sono essenzialmente due modi di considerare un'opera di poesia: vi è un modo, per dir così, statico […] ; e vi è un modo dinamico, che la vede quale opera umana o lavoro in fieri, e tende a rappresentarne drammaticamente la vita dialettica. Il primo stima l'opera poetica un 'valore'; il secondo, una perenne approssimazione al 'valore'; e potrebbe definirsi, rispetto a quel primo e assoluto, un modo, in senso altissimo, 'pedagogico'. È a questa considerazione pedagogica dell'arte che spetta l'interesse delle redazioni successive e delle varianti d'autore (come, certo, dei pentimenti e dei rifacimenti di un pittore), in quanto esse sostituiscono ai miti della rappresentazione dialettica degli elementi storici più letterali, documentariamente accertati. A loro volta, queste successive redazioni e varianti possono offrire due stati ben distinti: in un caso, i rapporti dall'essere al non-essere poetico, l'inventio delle vecchie arti retoriche, la scoperta o rivelazione del fantasma in relazione allo stato d'attesa, la progressiva identificazione di esso […]; in un altro, le vere e proprie 'correzioni', cioè la rinuncia a elementi frammentariamente validi per altri organicamente validi, l'espunzione di quelli e l'inserzione di questi». Beccaria (1970, 223): «prodotto in movimento; il processo creativo documentato da redazioni diverse, da varianti o rifacimenti».

[2] Barthes (1982, 9): «… la lingua è come una Natura che passa interamente attraverso la parola dello scrittore senza tuttavia darle alcuna forma, senza nemmeno nutrirla: essa è come un cerchio astratto di determinate verità: soltanto al di fuori di esso comincia a depositarsi la densità di un verbo solitario […] E assai più che una riserva di materiali essa è un orizzonte, cioè un limite e un punto di sosta insieme, in una parola la distesa rassicurante di un'economia». E cfr. anche Corti (1977, 116): «è vero che ogni scrittore che si rispetti crea la sua lingua».

le lingue, in quel tratto che la contraddistingue e ne segna la forma e i procedimenti: «La letteratura della nuova e nostra Italia è letteratura di prosa, drammatica e narrativa» (Dionisotti 1984, 105).

Il ragionamento sulle varianti dell'opera letteraria (e in generale sulla variante *tout court*) necessita, per quanto riguarda la scrittura del Novecento, un passaggio obbligato nella scrittura seconda e segreta. In questo senso, offre una chiave interpretativa la dichiarazione di Contini (1991, 61) contenuta in una lettera del 1946 a Cesare Angelini:

> Fausto [Ardigò] aveva un genere letterario, in cui si esprimeva meravigliosamente, la lettera; e così contribuiva a un settore ancora sconosciuto, ma non forse il meno alto, della letteratura di questo secolo misterioso, funesto e grande, quello che si svolge nei travasi segreti e personali.

Le varianti del `900, di versi, di poesie, di opere in prosa, e altri testi ancora, sono disseminate su supporti cartacei di varia natura, di assoluta occasione, come fatture di ristoranti o d'alberghi, moduli di commercio e ministeriali, ed ancora di più precari [3]; o legati in qualche modo alla vita quotidiana o lavorativa, come la lettera, la cartolina, il diario in forma di notazione desultoria, la pagina d'agenda, l'abbozzo, lo schizzo. I testi del Novecento conquistano la loro indipendenza passando solitamente attraverso una scrittura seconda, slegata dall'opera, aleatoria, incompleta.

> A dire il vero, quei foglietti: cartoline in franchigia, margini di vecchi giornali, spazi bianchi di care lettere ricevute… – sui quali da due anni andavo facendo giorno per giorno il mio esame di coscienza, ficcandoli poi alla rinfusa nel tascapane, portandoli a vivere con me nel fango della trincea o facendomene capezzale nei rari riposi, non erano destinati a nessun pubblico [4].

Di conseguenza, la critica del testo deve acquisire e giudicare, materiali provenienti da diversi ambiti [5], da diversi sistemi di segni, Contini (1992, 10):

> l'opera è qualcosa che non è fatto ma si fa, l'attività prevale, se così posso dire, sul suo deposito naturale; e questo non pare mai definitivo e inamovibile, ma provveduto d'immutabile necessità.

La varianza lingua/dialetto, che conforma in modo univoco la lingua italiana, e che ha uniformato sistematicamente il tessuto della lingua con tratti di espressionismo, divenendo testimonianza tangibile di plurilinguismo (Corti 1977, 113), non

---

[3] Come ad es. carta igienica con versi montaliani, Contini (1991, 106); Bettarini – Contini (1980, 839).

[4] Cfr. la prefazione di Ungaretti a E. Serra, *Stanbul ed altri paesi*, Genova, 1936, ora in Serra (1983, 30).

[5] In un'estensione dell'applicazione filologica che arrivi a comprendere anche i testi non letterari, Avalle 1992, 233: «La filologia romanza […] fa parte delle discipline volte allo studio della lingua e dei testi letterari e non, appartenenti a una data collettività […] Il campo d'indagine […] comprende, oltre alla fase primitiva, anche il periodo successivo fino al giorno d'oggi e non solo per quel che riguarda le varietà linguistiche delle singole unità nazionali dal Portogallo alla Romania, ma anche le relative letterature»; e cfr. ancora Contini (1986, 20), sull'approntamento della punteggiatura dei testi a stampa, o sulla scrittura dei carteggi.

si lega alla storia della lingua solo dal punto di vista dell'abbandono dei dialetti, o dall'avvicinamento dei dialetti alla lingua, ma è innervata da ragioni stilistiche, che mettono segni indelebili, intraducibili, in «una concreta storia della lingua, che non sia l'astratta cronaca degl'intarsi dialettali» (Contini 1970, 278).

E deve ancora essere considerato un solco profondo che attraversa la lingua del Novecento: la riflessione linguistica dei singoli autori non è mai disgiunta dal confronto con le altre lingue. Ben oltre i risultati dell'esercizio nelle altre lingue [6], il modello delle lingue straniere agisce in moto continuo a livello sintattico, lessicale, ed infine di resultanza stilistica, e il confronto è sentito come necessario, inalienabile.

> …in un estenuante impegno di rinnovamento, problemi di ordine tecnico o di semplice ispirazione mi portavano, per risolverli o accertare almeno la fondatezza delle ricerche, a analizzare sul vivo, come si può fare solo traducendo, particolari aspetti di scrittori di diversa natura e origine. [7]

Le traduzioni eseguite in lingua italiana si presentano in autonomia, dopo aver conquistato la nuova forma con cui rendere il dettato dell'altra lingua (talora lontana dalle lingue straniere più conosciute, e ottenuta attraverso la traduzione di una traduzione) [8]. Il risultato è riconosciuto come un'operazione poetica a sé stante, particolare, come ad es. nelle parole di Serra:

> Leggo e rileggo la tua traduzione (una vera creazione) da Mallarmé, che sempre più mi pare un miracolo.[9]

o in quelle di Ungaretti:

> Perché, mi domanderete, si traduce allora, perché io stesso traduco? Semplicemente per fare opera originale di poesia [10].

o ancora in quelle di Montale sotto riportate, a proposito della poesia dialettale.

---

[6] Basti pensare al francese di Ungaretti e di Jahier, all'anglo-americano di Pavese, Vittorini, Fenoglio, all'inglese di Montale (con gli ampi stralci in inglese delle lettere a Clizia, in Montale 2006), e all'attività di traduzione svolta dalla gran parte degli scrittori del Novecento.

[7] Ungaretti nella *Nota* che precedeva la traduzione dei sonetti di Shakespeare pubblicata nel 1944 presso Documento librario Editore, poi ripresa in «Appunti sull'arte poetica di Shakespeare. William Shakespeare Sei sonetti», *Poesia*, I, pp. 132-145, e nelle diverse edizioni mondadoriane; ora riportata in *Vita d'un uomo. Traduzioni poetiche*, nell'edizione Ossola – Radin (2010, 131).

[8] Come ad es. il montaliano *Quaderno di traduzioni*, pubblicato senza i testi in lingua straniera a fronte (eccezion fatta per la prima edizione), cfr. Bettarini - Contini (1980, 834); rappresentano casi di traduzioni avvenute attraverso una lingua di collegamento: l'inglese per il neogreco di Kavafis nella traduzione di Montale, il francese per il russo di Esenin nella traduzione di Ungaretti.

[9] Lettera inedita di Serra a Ungaretti del 15 dic. 1946, ora nell'Archivio Contemporaneo Alessandro Bonsanti del Gabinetto Vieusseux, documento IT.ACGV.GU.I.1294.1. Il carteggio Ungaretti – Serra è stato parzialmente pubblicato in Montefoschi (1982), Serra (1983), Terreni (2009, 64 e n. 137).

[10] Montefoschi (2000, 912); la dichiarazione è contenuta anche in «Poeta e uomini», in Diacono – Rebay (1974, 739).

L'inserimento della variante nella storia della lingua richiede di considerare la vita delle parole all'interno della lingua, e all'interno dell'opera, e fa leva sul duplice fulcro degli strumenti della lingua, e degli avanzamenti della critica del testo.

Preliminarmente, per collocare l'opera nel tempo, e nella sua contemporaneità, viene riportata la definizione di critica del testo finalizzata alla creazione di un'edizione critica, Ageno (1984, 3): «La critica del testo è l'insieme dei mezzi che servono a restituire il testo originale di un'opera letteraria, cioè ad approntarne l'edizione critica».

Per quanto riguarda l'edizione critica di testi moderni, si aggiunge un piccolo corollario di osservazioni tratte dalla *Nota dei curatori* all'*Opera in versi* di Montale (Bettarini – Contini, 1980, 831), corollario che riguarda in prima persona uno degli autori proposti all'osservazione, ma che può essere adoperato in generale per ogni autore moderno: 1) non è più facile, o diverso, risolvere i problemi di critica moderna accanto ad un autore vivente; 2) «L'operazione ha un'oggettività per la quale la parola del cosiddetto interessato ha un significato, quantunque ovviamente preziosissimo, informativo piuttosto che ultimativo»; 3) a seconda dei casi, l'autore ha lasciato «intuire o divinare» il suo desiderio, oppure ha lasciato la decisione ai curatori; il poeta è stato chiaro o elusivo nelle risposte che ha dato nel tempo riguardo alla sua opera, senza escludere un «procurato oblio o perfino, ormai, sincera ignoranza».

Il primo caso proposto all'osservazione è rappresentato da una parola che è stata a testo nelle *Occasioni* montaliane, e che ora si trova in apparato nell'edizione critica Bettarini – Contini 1980, e in tutte le edizioni ad essa successive. Si tratta dei *diàspori* del v. 38 dell'*Elegia di Pico Farnese*. Nelle edizioni mondadoriane curate dall'autore, i vv. 32-40:

> Oh la pigra illusione. Perché attardarsi qui
> a questo amore di donne barbute, a un vano farnetico
> che il ferraio picano quando batte l'incudine
> curvo sul calor bianco da sé scaccia? Ben altro
> è l'Amore e fra gli alberi balena col tuo cruccio
> e la tua frangia d'ali, messaggera accigliata!
> Se urgi fino al midollo i diàspori e nell'acque
> specchi il piumaggio della tua fronte senza errore
> o distruggi…

nell'ed. critica è stato inserito il trattino prima di *e* al v. 36, e il v. 38 è diventato

> Se urgi fino al midollo i diòsperi e nell'acque

Diversamente dal solito, perché in generale le poesie di Montale possiedono poche varianti, l'apparato Bettarini-Contini (1980, 925-932) si presenta molto esteso, con un cumulo di documenti, lettere e note per la traduzione. Nella poesia sono intervenute nel tempo poche nuove inserzioni e qualche spostamento di verso, l'apparato ha richiesto tuttavia una grande mole di 'pezze d'appoggio' per giustificare un 'caso'

di variante che ha trasformato una parola a testo in tutte le edizioni curate dall'autore, a variante in apparato nell'edizione critica.

Il verso non era presente nella redazione inviata a Bazlen il 1° maggio 1959 (è perduta la prima del 29 aprile, inviata al medesimo Bazlen). Il primo chiarimento si trova nella lettera del 9 giugno: Montale dà a Bazlen istruzioni per la traduzione: «se urgi (o se gonfi) ecc. i frutti del kaki …» (Rebay 1969, 41; Bettarini – Contini 1980, 931): il traduttore deve dare senso alla traduzione, poggiare su elementi riconoscibili nel sistema per poter dar vita al passaggio in un'altra lingua; nella lingua della traduzione, nell'altra lingua, decadono per l'autore i motivi di scelta legati alla 'musica' del verso italiano, decade l'auscultazione del ritmo.

Nell'articolo di Rebay 1969, in cui vennero pubblicate per la prima volta le lettere che il poeta inviò all'amico Bobi Bazlen con le prime redazioni dell'*Elegia*, era presente anche un'intervista con dichiarazioni dell'autore che non sono state riportate nell'apparato critico, ma che non possono essere omesse.

Se per un verso Montale ribadisce la spiegazione del verso, come aveva fatto nella lettera a Bazlen del 9 giugno del '39 (il passo è riportato sopra), quando si tratta di riconoscere il tecnicismo della mineralogia, dichiara:

> Macché idrati di alluminio, macché simbolismo esplosivo, macché diaspri, diaspore, e vittime! Sono i frutti volgarmente chiamati kaki, e l'intero passo vuol dire […] Si capisce che io non potevo scrivere 'se urgi fino al midollo i kaki', sarebbe stato per lo meno impoetico, cacofonico. D'altra parte mi interessava l'esempio dei kaki, che crescevano nel giardino di Landolfi a Pico, perché frutto rosso, frutto di fuoco. Così adottai questa parola.

Alla successiva osservazione di Rebay (1969, 43), sull'impossibilità di assegnare il significato di 'cachi' alla parola 'diàspori', Montale chiese alla Gina il nome del frutto a Firenze e, alla risposta: "Diòsperi", aggiunse:

> Vede che c'era un barlume di verità, vede che non eravamo poi tanto lontani? […] La poesia si salva anche malgrado gli equivoci, anche gli equivoci possono fare poesia!

Nel GDLI, le entrate di mineralogia e quelle di botanica sono riunite nel lemma montaliano (pur esistendo l'entrata 'diospiro' con la variante 'diospero', adoperata tra l'altro da Pratolini); nelle entrate 'diasporo' e 'diospiro/diospero' del GRADIT non è più presente la citazione montaliana.

D'altro canto, nella storia della lessicografia italiana, accanto ai 'diàspori' di Montale, prendono posto il 'pepestrino' di Pea (Contini, 1970, 273), e finanche il 'pentacolare' di Contini (1986, 3).

Con i 'diòsperi' dell'edizione critica è entrato nella poesia un dialettismo [11], elemento non sconosciuto nella poesia montaliana, solitamente di matrice ligure. In questo caso, il dialettismo, non ligure, si troverebbe però al di fuori della descrizione di fenomeni naturali o paesaggistici, luoghi deputati all'accoglimento di dialettismi. La

[11] Si tratta di «errore» nella riproduzione di un dialettismo per Mengaldo (1995, 665); e cfr. Contini (1982a, 10-11), su 'occasionalità' e dialetto.

parola 'diàspori' fa la sua comparsa nella rarefazione della lingua al cospetto della 'messaggera alata', in concomitanza con la personificazione di 'Amore', e concorre a rappresentare, per usare ancora una volta le parole dell'autore, Rebay (1969, 38); Bettarini – Contini (1980, 928), «la massima elevazione di tono» .

A proposito della poesia dialettale, Montale dichiarò nel '53:

> In due modi, quando si è uomini di qualche cultura, si può essere dialettali: o traducendo dalla lingua, giocando sull'effetto di novità che il trasporto può imprimere anche a un luogo comune, o ricorrendo al dialetto come una lingua vera e propria, quando la lingua sia considerata insufficiente o impropria a una ispirazione; ma i due modi possono essere presenti nell'interno dello stesso poeta, anzi lo sono quasi sempre. E non è detto che il primo caso non possa dare risultati poetici perché tradurre poesia è uno dei possibili modi di fare poesia originale; […] Hanno torto? [i poeti dialettali] Lo dirà il tempo; o forse non dirà nulla perché la poesia, quando c'è, ha sempre ragione.

La parola 'diàspori', che nel lungo arco di tempo della poesia montaliana è diventata quasi cifra del suo *trobar clus* [12], non può perdere la sua posizione all'interno del testo, e non può perderla neanche nell'allestimento di un'edizione critica. Pur tenendo conto delle osservazioni dei curatori sopra riportate, e della discrezionalità dell'esercizio critico, deve essere messa al centro la volontà dell'autore, con la dichiarazione dell'autore («la poesia si salva anche malgrado gli equivoci, anche gli equivoci possono far poesia!»). Come già aveva osservato Avalle (1978, 35-36), la parola potrebbe 'anche' finire in apparato: «[…] se mancasse l'attestazione del poeta che riconosce come sua la lezione 'diàspori' […]» [13].

Nella sua essenza, 'diòsperi' è una spiegazione, e il luogo della spiegazione è la nota: in nota vanno riportati l'adeguamento semantico, la formazione, le dichiarazioni dell'autore, il significato, in italiano e nelle altre lingue.

Per il resto, come deve essere trattato 'diàspori' dal punto di vista lessicografico? deve essere sottratto dagli strumenti, cancellata la memoria? È possibile cancellare nel passato ? Vale qui la pena di richiamare un'asserzione di Nencioni (1989, 227) a proposito dell'uso dei parlanti e della lingua degli autori nella lingua italiana: «la norma è dentro i testi degli scrittori e i discorsi dei parlanti e spesso si offre a loro come un fascio di possibilità alterne, di scelte, ed essi possono più o meno consapevolmente, nel corso del tempo e nel mutare di certe condizioni, confermarla o modificarla». Ora, proprio in questo caso, Montale ha attribuito a 'diàspori': «un senso che quella parola non ha» (Rebay 1969, 44).

---

[12] Cfr. Rebay 1969, 33: «L'opera poetica di Montale – specie nelle *Occasioni* e nella *Bufera* – appare talora enigmatica, 'ermetica' […] *Elegia di Pico Farnese*, sempre nelle *Occasioni*, è indubbiamente una delle poesie più difficili di Montale […]».

[13] Come già mi era capitato di osservare nella rec. a Giorgio Inglese, Macciocca (2001, 48); e cfr. ancora Rebay (1969, 44).

Il secondo caso proposto è una variante appartenente alla traduzione di Ungaretti del sonetto L di Shakespeare [14]. Nell'ultima edizione rivista dall'autore (Mondadori 1966) il testo si presenta così:

> Oh, a che punto m'accascia percorrere questa mia strada
> Mentre ciò a cui mi sforzo, la fine del viaggio affannoso,
> Insegna a suggerire alle comodità e al riposo,
> « Tante miglia misura la tua distanza dall'amico! »
> La bestia che mi porta affranta dalla mia sventura,
> Va inciampicando inebetita sotto il peso che è in me
> Come se, poverina, per istinto avesse capito
> Non amare il suo cavaliere fretta che allontani da te:
> Non riesce a scuoterla nemmeno lo sprone sanguinante
> Che a volte per la rabbia dentro il pelame le conficco,
> Triste, replica con un solo lagno, molto più lacerante
> Per me che non possa straziarla la spronata nel fianco;
> Perché nella mente quel gemito così si ripercuote:
> Dinanzi a me il rammarico si estende quanto gioia va dietro a me fuggendo.

L'ingente apparato delle varianti ai *Sonetti* si sedimenta in un lungo arco di tempo, approssimativamente dagli anni Trenta fino alla fine della vita del poeta: la pubblicazione dei *Sonetti*, avvenuta negli anni Quaranta, è stata rivisitata dall'autore in occasioni diverse, per nuove edizioni, per comunicazioni a convegni, per lezioni; dei *Sonetti* esiste un'amplissima documentazione manoscritta (copie inviate agli editori e agli amici) depositata in diversi archivi [15].

Le varianti che vengono presentate si trovano in una redazione manoscritta appartenente ad una collezione privata [16]. Il manoscritto, riprodotto nella tav. I, possiede varianti singolari, che ci consentono di portare ancora un poco di luce nel 'laboratorio' dell'autore, e di aggiungere un tassello nella valutazione della variante come elemento della storia linguistica.

Al di sopra dell'*incipit* acquisito dalla pubblicazione, *Oh, come accasciato la strada seguito a percorrere*, è registrato quasi come un titolo *Oh, quanto la mia strada seguito accasciato a percorrere*.

In particolare, il v. 6 presenta, in sequenza

> <Precedendo> <Inebetita avanza a stento> <sopportando> il peso che è in me

[14] Le varianti del sonetto L in Terreni (2009, 271-276); Ossola – Radin (2010, 1218-19, e cfr. anche, 1350).

[15] Sui tempi della composizione, cfr. Stegagno (2003, 167), Ossola – Radin (2010, 1345-1353), Ossola (2010, xlix-liv), Terreni (2009, § I); sugli archivi, cfr. Terreni (2009, § III).

[16] La collezione, dedicata a testi autografi del Novecento, si trova a Ginevra; il manoscritto fu acquistato negli anni Ottanta.

con la sostituzione del primo emistichio nell'interlineo superiore

> Va a <stento> e ciampicona sotto

al di sotto della quale si trova la sostituzione di <*stento*> con la riproposizione di 'inebetita'.

In considerazione delle aggiunte e delle cancellature, la lezione del v. 6 è

> Va inebetita e ciampicona sotto il peso che è in me

Nella compresenza di varianti, tutto il testo è sostanzialmente attivo, e anche quando una variante passa a testo, le zone cancellate non sono mai abbandonate, come si può osservare già a partire dall'*incipit*. Si tratta di un caso tangibile di 'testo nel tempo' [17]: al cospetto della forma finale voluta dall'autore, possiamo osservare quello che è stato abbandonato, o parzialmente mutato, o nuovamente ripreso, o radicalmente cambiato: la notevole stratigrafia variantistica ci consente di valutare le diverse varianti.

In questa sede ci occuperemo solo di una variante, del "ciampicona" del v. 6, che è un dialettismo di area lucchese, già individuato in una concordanza delle voci dialettali usate da Pea (Contini 1970, 265). Ungaretti in uno dei discorsi su Shakespeare, a proposito del sonetto L, adopera ancora l'aggettivo nel sintagma «brenna ciampicona», Ossola – Radin (2010, 135).

Nel divenire della composizione 'ciampicona' cede a 'va inciampicando' [18], decade il tratto dialettale probabilmente appartenente al lessico familiare ma con legami con l'italiano letterario [19], decade l'«arcaismo differenziale» (Contini, 1989, 24): i dialetti che costituiscono il «grande serbatoio della lingua» convogliano la loro lezione sul sistema più grande della lingua italiana; nell'operazione poetica, nel raccordo tra parola e ritmo, avviene la selezione che toglie il tratto isolato, retorico, e conferisce la fissità della lingua letteraria.

---

[17] Contini (1986, p. 10): «Un medesimo manoscritto, o più verosimilmente dattiloscritto, venga usufruito in più occasioni similari, anche abbastanza ravvicinate, e la lezione sottoposta a lievi correzioni migliorative ogni volta in bozze senza che ne sia tenuto registro: correzioni, in pratica, dimenticate. Se di tali pagine l'interessato vorrà finalmente dare un testo definitivo, posto che pure si conceda per finire quello scrupolo che meglio si eroga altrui, si può tener per certo che, poiché l'acuzie correttoria è discontinua, egli sceglierà, indipendentemente dal livello, le variazioni più approfondenti, senza inibirsene di nuove oltre questa mobile cresta».

[18] Sulla variante *inciampare* / *inciampicare*, Terreni (2009, 83).

[19] Flechia 1878, 168: «da 'ciampo' il toscano ebbe (oltre all'arcaico 'ciampare'): ciampicare, ciampicone e inciampare»; nel Nieri 1902, *sub* 'ciampa', fior. 'ciampicone' ; nel GDLI, *sub* 'ciampicare': tosc. camminare in modo impacciato e incerto, vacillando, barcolloni, strusciando i piedi, inciampando continuamente; calpestare (con un es. di Viani); *sub* 'ciampicone', agg. e sost., chi cammina in modo impacciato, incespicando; locuz. 'fare un ciampicone': inciampare all'improvviso, con violenza; nel GRADIT, 'ciampicare' presenta la datazione 1729, il sost. 'ciampicone' 1808; 'ciampicare' e 'ciampicone' sono presenti nelle impressioni IV, e V (con esempi tratti dal Pananti), del Vocabolario della Crusca.

Nel grande mosaico del Novecento, la variante del v. 6 entra nella storia della lingua come una 'tessera' che ha contribuito a livellare l'imponente famiglia dei dialetti italiani sulla lingua nazionale [20].

Università di Cagliari Gabriella MACCIOCCA

Bibliografia

Ageno, Franca, 1984. *L'edizione critica dei testi volgari*, Padova, Antenore.

Avalle, d'Arco Silvio, 1978. *Principi di critica testuale*, Padova, Antenore.

Avalle, d'Arco Silvio, 1992. «Filologia romanza», in *Enciclopedia Italiana. Appendice V*, Roma, Enciclopedia Italiana, 233-237.

Barthes, Roland, 1982 [1953]. *Il grado zero della scrittura seguito da Nuovi saggi critici*, Torino, Einaudi.

Beccaria, Gian Luigi, 1970. «La critica e la storia della lingua italiana», in Corti, M., Segre, C. (a c. di), *I metodi attuali della critica in Italia*, Torino, ERI, 217-231.

Bettarini, Rosanna – Contini, Gianfranco, 1980. Montale, Eugenio, *L'opera in versi*, ed. crit. a cura di R. B. e G. C., Torino, Einaudi.

Contini, Gianfranco, 1970. *Il lessico di Enrico Pea*, in *Varianti e altra linguistica*, Torino, Einaudi, 259-279.

Contini, Gianfranco, 1982 [1937]. *Come lavorava l'Ariosto*, in *Esercizi di lettura*, Torino, Einaudi, 232-241.

Contini, Gianfranco, 1982a. *Una lunga fedeltà*, Torino, Einaudi.

Contini, Gianfranco, 1986. *Filologia*, in *Breviario di ecdotica*, Milano-Napoli, Ricciardi, 3-66.

Contini, Gianfranco, 1989. *Quarant'anni d'amicizia: scritti su Carlo Emilio Gadda 1934-1988*, Torino, Einaudi.

Contini, Gianfranco, 1991. *Amicizie*, a cura di Vanni Scheiwiller, pref. di Pietro Gibellini, Milano, Scheiwiller.

Contini, Gianfranco, 1992. *La critica degli scartafacci e altre pagine sparse*, con un ricordo di Au. Roncaglia, Pisa, Scuola Normale Superiore.

Corti, Maria, 1977. *Dialetti in appello*, in *Metodi e fantasmi*, Milano, Feltrinelli, 111-117.

Devoto, Giacomo, 1954. *Profilo di storia linguistica italiana*, Firenze, La Nuova Italia.

Diacono, Mario, Rebay, Luciano, 1974. Ungaretti, Giuseppe, *Vita d'un uomo. Saggi e interventi*, a c. di M. D. e L. R., Milano, Mondadori.

Dionisotti, Carlo, 1984 [1962]. *Per una storia della lingua italiana*, in *Geografia e storia della letteratura italiana*, Torino, Einaudi, 89-124.

[20] Devoto (1954, 151-152): «[…] un rapporto sempre vario fra il sistema linguistico del tempo e le sue realizzazioni; il conflitto l'equilibrio o il compromesso fra una tradizione più o meno energica nell'imporsi, e la espressività degli autori, ora tentata di evadere, ora atta a imporsi e a costringere la tradizione sottomessa alle sue esigenze, distesa in un equilibrio nuovo che è stato detto <lingua individuale>".

Flechia, Giovanni, 1878. «Postille etimologiche», *Archivio Glottologico Italiano* 3, 121-176.

GDLI = Battaglia, Salvatore / Bàrberi Squarotti, Giorgio, *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino, Utet, 1961-2002.

GRADIT = De Mauro, Tullio, *Grande dizionario italiano dell'uso*, Torino, Utet, 2000.

Macciocca, Gabriella, 2001. «Giorgio Inglese, Come si legge un'edizione critica. Elementi di filologia italiana, Roma, Carocci 1999», *Revue critique de Philologie Romane* 2, 46-50.

Mengaldo, Pier Vincenzo, 1995. «'L'opera in versi' di Eugenio Montale», aggiornamento bibliografico a c. di G. Macciocca, in Asor Rosa, Alberto, *Letteratura italiana. Le Opere*, IV/1, 625-666, 666-668.

Montale, Eugenio, 1976. «La musa dialettale», in: *Sulla poesia*, a cura di Giorgio Zampa, Milano, Mondadori, 175-180.

Montale, Eugenio, 2006. *Lettere a Clizia*, a cura di Rosanna Bettarini, Gloria Manghetti e Franco Zabagli, Milano, Mondadori.

Montefoschi, Paola, 1982. «Corrispondenza tra G. Ungaretti e Ettore Serra», *Tempo presente* 19/20, 115-124.

Montefoschi, Paola, 2000. Ungaretti, Giuseppe, *Vita d'un uomo. Viaggi e lezioni*, a c. di P. M., Milano, Mondadori.

Nencioni, Giovanni, 1989. «Disperare dell'italiano?», in *Saggi di lingua antica e moderna*, Torino, Rosenberg & Sellier, 227-234.

Nieri, Idelfonso, 1902. *Vocabolario lucchese*, Lucca.

Ossola, Carlo, 2010; Ossola, Carlo – Radin, Giulia 2010. Ungaretti, Giuseppe, *Vita d'un uomo. Traduzioni poetiche*, a c. di C. O. e G. R., intr. di C. O., Milano, Mondadori.

Rebay, Luciano, 1969. «I diàspori di Montale», *Italica* 46, 33-53.

Serra, Ettore, 1983. *Il tascapane di Ungaretti. Il mio vero Saba e altri saggi su Cardarelli, Sbarbaro, Barile e Tallone*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura.

Stegagno, Luciana, 2003. «Il Brasile barocco di Ungaretti», in *Ungaretti e il Barocco: testi e problemi*, Atti del Seminario Internazionale di studi "Fondazione La Sapienza - Giuseppe Ungaretti", Roma 28 maggio 1999, a cura di Alexandra Zingone, Firenze, Passigli, 161-175.

Terreni, Rossella, 2009. Ungaretti, Giuseppe, *40 sonetti di Shakespeare*, ed. crit. a cura di R. T., Bologna, Archetipolibri.

Les aspects linguo-culturels de la communication phatique en français et en espagnol

Résumé

Cet article tente d'allier l'approche classique de la communion phatique, telle qu'elle a été conçue par Malinowski, Bühler, ensuite reprise et élaborée par Jakobson, à des idées concernant l'analyse typologique comparée de deux langues différentes, afin de définir les convergences et les divergences au niveau des aspects linguo-culturels et de contribuer au rôle du langage dans la construction sociale de l'identité.

Mots-clés : communication phatique, aspects linguo-culturels, le message, le locuteur, l'interlocuteur

1. Introduction

La notion du discours phatique apparaît dans les années 80 du XXème siècle en élaborant une telle théorie, qui est basée sur les principes de la politesse par le point de vue de l'approche pragmatique de la langue, mais la notion du "discours phatique" est associée avec l'établissement du contact avec quelqu'un et l'échange des idées. La communication phatique ne sert qu'à échanger une information factuelle, mais elle forme une atmosphère chaude et amicale, elle sert aussi à éviter les pauses, aide à lancer l'interlocuteur dans l'acte de communication et à vérifier si le circuit fonctionne. La fonction phatique/contactive se trouve intimement liée à la question identitaire, fut-elle individuelle ou nationale, (Riley (2001 : 87) se référant à la communion phatique malinowskienne qui souligne le rapport avec le rôle identitaire de cette fonction dans le cadre du discours.

Lors d'une interaction sociale, les participants doivent négocier leurs rôles respectifs, c'est-à-dire sélectionner les facettes de leurs identités qui sont particulièrement saillantes… Loin d'être trivial, la communication phatique joue un rôle essentiel dans l'entretien de la structure sociale dans et par le discours, parce qu'elle nécessite de la part des actants des réaffirmations répétées de leurs propres statuts et de ceux de leurs interlocuteurs, ainsi que de leurs identités et positions sociales (Riley, 2001 : 87).

L'expression « communion phatique » vient de l'œuvre de l'anthropologue Bronislaw Malinowski (1884-1942), qui voulait décrire les fonctions sociales du langage. Plus tard, elle a été reprise (et élargie) par Roman Jacobson, qui parlait, lui de la

« fonction phatique » (Riley, 2001 : 92). Les préoccupations de Jakobson sont prioritairement d'ordre linguistique et placées dans le contexte d'une réflexion axiomatique. Le schéma de Jakobson développe l'aspect procédural de la communication : le destinateur transmit un message au destinataire en utilisant un code commun aux deux participants de la communication. Le message code est émis dans un contexte particulier et transmis via un canal spécifique établissant un contact entre destinateur et destinataire.

La définition de la fonction phatique fournie par Jakobson est complexe et ambigüe en ce sens car, d'une part, elle renvoie à une linguistique s'attachant aux questions liées aux formes et aux procédures langagières dans le cadre d'un schéma de la communication verbale et d'autre part, elle fait appel à une vision plutôt sociologique et psychologique du langage.

Jakobson prétend enrichir le modèle Bühlerien, qui, d'après lui, « se limitait à ces trois fonctions-émotive, conative et référentielle » et lorsque l'on cherche à confronter le schéma jakobsonien au modèle bühlerien, on se rend vite compte que la comparaison est d'autant plus difficile que le point de vue choisi est radicalement différent : tandis que Jakobson adopte une présentation qui envisage la « communication verbale » en tant que processus à caractère directionnel de sorte que le schéma projette la communication par un axe horizontal, le modèle de Bühler se fonde sur une conceptualisation synchronique et synthétique des trois fonctions essentielles du « signe langagier », placé au centre du modèle (Jacobson, 1963 : 213)

D'après R. Jakobson, « le langage doit être étudié dans toutes ses fonctions ». C'est-à-dire que le linguiste doit s'attacher à comprendre à quoi sert le langage, et s'il sert à plusieurs choses. « Pour donner une idée de ses fonctions, un aperçu sommaire portant sur les facteurs constitutifs de tout procès linguistique, de tout acte de communication verbale, est nécessaire » (Jacobson, 1963 : 214).

Le rôle de l'intonation dans la communication phatique

L'intonation joue un rôle important dans la communication phatique qui se définit comme étant la mélodie de la phrase. On reconnaît l'intonation essentiellement par la modulation de la voix à l'intérieur de la phrase, mais aussi par la perception musicale générale laissée par l'ensemble des autres phénomènes prosodiques tels que l'accentuation, le rythme, le débit et la pause.

L'intonation exprime la pensée du locuteur, son état mental et physique, la différence entre les mots et leurs significations, elle exprime aussi l'ambigüité secrète et les intentions pour l'interlocuteur. C'est grâce à l'intonation qu'on peut différencier les phrases affirmatives, interrogatives et impératives. Exemples :

- *Tu manges avec lui demain.*
- *Tu manges avec lui demain?*
- *Mange avec lui demain!*

L'intonation joue un rôle important dans les expressions émotionnelles, qui sont liées à l'adverbe interrogatif. Elle est souvent utilisée dans la langue parlée. Telles questions montrent une sorte de politesse, d'ironie et mettent en relief la confidence d'une personne. Certaines langues ont une forme fixe pour demander l'accord de qqn sur ce qui vient d'être dit. C'est le cas de français avec la forme « n'est-ce-pas? ».

- *Elle ne sait pas ce qu'il fait, n'est-ce-pas?*
- *Il est le meilleur en classe, n'est-ce-pas?*
- *Tu ne retiens pas mon prénom, n'est-ce-pas?*

Par la forme fixée française « et toi? », on met en relief. Exemples :

- *Je n'aime pas le fromage, et toi?*
- *Je ne vais pas à l'école et toi?*

En espagnol, une telle question se manifeste par les différents adverbes. La phrase affirmative est accompagnée d'un adverbe négatif, mais la question négative se sert d'un adverbe positif. Par exemple : ¿No? ¿Verdad?

¿- *¿Este ordenador es nuevo, no?*
- *¿¿No quieres comer, verdad?*

2. L'identité sexuelle dans la communication phatique

L'identité sociale se forge par l'appropriation de normes qui président à certains choix de comportement. Elle s'exprime par diverses pratiques sociales (le métier exercé, les loisirs pratiques, la façon de s'habiller, etc). La langue étant une pratique sociale, elle participe également à cette construction de l'identité. L'un des premiers éléments fondateurs de l'identité d'une personne est son sexe. Pour devenir un homme ou une femme il faut, entre autres, apprendre à se comporter suivant les normes convenant à son sexe, c'est-à-dire adopter des façons d'être conformes à celles qui sont socio-culturellement attendues (Bailly, 2001 : 78).

La façon de s'habiller dénote l'identité sociale, dont l'identité sexuelle est l'une des composantes. Il suffit de penser à la difficulté rencontrée par les créateurs de mode pour imposer la jupe masculine ou aux réactions qu'ont pu provoquer, en même temps, les pionniers du port du pantalon (Gordon, 1997 : 47-63).

On a souvent dit de la syntaxe féminine qu'elle était plus fréquemment conforme à la norme prescriptive que celle des hommes (Trudgill, 1974 : 35-57). Il y en a une tendance à l'hypercorrection servant à compenser l'infériorité sociale du statut féminin. On remarque en revanche des préférences dans l'emploi de certaines constructions syntaxiques qui, combinés à certains termes du lexique, confèrent au parler des femmes un caractère indirect qui serait plus fréquent que chez les hommes (Ritchie-Key, 1975 : 46).

Dans la communication interpersonnelle, les différentes normes pourraient s'opposer et provoquer des incompréhensions plus interculturelles qu'intersexuelles. La

formation de la compétence de communication orale pourrait, par exemple, comprendre une sensibilisation à la variation sexolectale (Bally, 2001 : 84 / 85). Exemples :

Conversation d'hommes :

- Tu charries. T'as pas vu la talonnade ? Ils ont bien failli en encaisser un.

Conversation de femmes :

- C'est pas plutôt les calories qui te font peur ? Avoue.

3. Les formes verbales de la communication phatique

Chaque expression phatique est un texte, dans le sens sémiotique du terme. Comme tout texte, le texte phatique doit avoir les dimensions sémantique et pragmatique. On ne peut pas nier la nécessité de la délimitation de ces deux dimensions, sinon ceci serait égal à la négation de la vision sémiotique de ses fonctions.

En général, on distingue les différents types de la communication phatique. Il y en a 9. Ce sont : les formules de salutations, d'adieux, de remerciements, d'excuses, d'offres, d'invitations, de félicitations, de compassions, de compliments.

Les salutations jouent un rôle important dans la vie quotidienne des hommes. Parfois une salutation chaude peut changer le caractère de l'homme. Pour Jacobson, les salutations n'ont pas de contenu, elles ne sont pas à propos de quelque chose, ou au moins, si elles ont un contenu, le transfert de celui-ci n'est pas l'objectif principal de l'illocution (Riley, 2001 : 93). Ceci est également vrai pour les expressions concernant le temps, par exemple, produites dans l'ascenseur, où d'autres endroits renfermés où la proximité spatiale et la promiscuité fait que les gens ressentent le besoin de « dire quelque chose », dans certaines cultures, au moins (Duranti, 1997 : 286).

Les salutations sont des expressions figées précisément parce que leur but n'est pas un transfert d'information : elles renvoient réflexivement aux conditions de communication (Riley, 2001 : 93).

1) Les formes des salutations en français : *Bonjour, bonsoir ;*
Je ne pensais pas vous voir ici! Que de temps que je ne t'ai pas vu!
Je ne me souviens plus de notre dernière rencontre! Je suis très heureux de vous voir! Vous me manquez beaucoup! Je désirais aussi vous revoir! etc.

Et les salutations en espagnole :

¡Hola! ¡Buenos días! ¡Buenas tardes! ¡Buenas noches!

Et les formes non-officielles de la conversation :

¡Dichosos los ojos! ¡Hace mucho tiempo que no nos vemos! ¡Me allegro de verlo! ¡Que le ha traido por aqui? ¿Como le va ? etc.

2) On sait bien que la communication verbale se finit par adieu. Les formes d'adieu les plus connues en français sont : *Au revoir ! A tout de suite ! A bientôt ! Bonne journée ! Bonne*

soirée ! Bon fin d'après-midi ! Soyez bien ! Je te verrai encore. J'espère que nous nous verrons bientôt.

Et les formes espagnoles : *¡Adiós! ¡Hasta la vista! ¡Hasta pronto! ¡Hasta luego! ¡Nos veremos mas tarde! ¡No se pierda!*

3) Les Français usent les formules de politesse pour remercier. Ils se servent des mots suivants : *Merci ; Merci bien ; Merci beaucoup ; Je vous remercie ; Je vous remercie pour l'aide ; Merci de votre accueil.*

Les formes en espagnol : *Gracias, Muchas gracias ; Le estoy muy reconocido.*

En français, les formes similaires sont exprimées : *Pas de quoi ! De rien ! Je vous en prie !*

En espagnol, on emploie les formes suivantes : *De nada ! No hay de que !*

4) Les formes d'excuses sont suivantes en français : *Pardon! Excusez-moi! Pardonnez-moi! C'est ma faute! Désolé!* On dit : *excuse-moi pour le désordre !* Quand la chambre n'est pas faite et qqn vient sans prévenir.

Et les formes espagnoles : *¡Perdóneme! ¡Excúseme! ¡discúlpeme! ¡No le haya ofendido! ¡No le haya hecho daño! ¡No quise hacerle daño! ¡No quiso ofenderlo! ¡La culpa es mía!*

5) Les formes d'invitation en français et en espagnol : *Viens nous voir! Pourquoi tu ne viens pas nous voir! Quand tu auras le temps, viens nous voir!*
¡ Te invito!¡¡Quiero invitarte! ¿Porque no llegas para visitarme?

6) Il y a beaucoup de formes d'offres en français, en espagnol ou en géorgien. Les Français disent : *Entre ! Asseyez-vous! Entrez! Que désirez-vous? Je suis à votre service. Si tu as besoin de quelque chose, ne te gêne pas!, Que puis-je vous proposer? Que puis-je faire pour vous? Je suis prêt à vous aider!*

En espagnol, on dit : *¿Que puedo hacer para tí? ¡Llámame si tu necessitas mi ayuda!*

7) Par les formes de félicitations les hommes expriments les émotions. En français on dit : *Sois heureux! Grandis! Sois béni par Dieu! Sois Dieu avec toi! Dieu t'aide! Je te souhaite de grands succès! Joyeux anniversaire! Bonne anniversaire! Je te souhaite un grand bonheur! Je te souhaite une bonne santé !*

Les formes de félicitations s'expriment en espagnol de façon suivante : *¡Buena fortuna! ¡Bueno Nuevo año! ¡Felíz navidad!*

Les

8) Les Français se servent de formes de compassion, quand ils veulent partager les maux d'autrui. Exemples : *Ne perds pas l'espoir! Tout sera bien! Tout est possible dans la vie ! C'est la vie! N'ayez pas peur! Sois courageux! Aies du courage!*

En espagnol : *¡Es una pena! ¡Qué pena! ¡Lo siento! ¡Siento mucho lo ocurrido! ¡Que lástima*

Parfois, il suffit un seul mot pour soutenir un ami et le faire sortir de l'angoisse.

9) Il est à noter que les compliments sont directement liés avec la communication phatique. Le compliment est des paroles louangeuses que l'on adresse à qqn pour le féliciter, parole aimable qui met en valeur l'aspect, les qualités, les mérites de qqn. On se sert des compliments dans tous les domaines de la vie. Dans les milieux officiels ou non-officiels, amicaux ou parentaux. Par le biais des compliments, le locuteur établit non seulement le contact, mais il crée aussi une ambiance agréable pour la communication. Les formes des compliments en français sont : - *Que tu es belle, ma fille! - T'appelles-tu Alice?-non, pourquoi?-Parce qu'une fille comme toi, peux seulement venir du pays de merveilles! Que se passera-t-il dans le ciel avec tous ces anges qui marchent sur terre!*

Les formes en espagnol : *¡Tu eres muy linda! ¡Tu eres muy guapa! ¡Tu eres muy inteligente! ¡Eres muy linda en esto vestido!*

En général, dans toutes les cultures, les hommes aiment quand on leur fait des compliments, ceci leur fait plaisir, surtout quand on met en valeur leur talent intellectuel.

3. Les formes non-verbales de la communication phatique

La communication non-verbale joue un rôle important dans la vie quotidienne des Français et des Espagnols. Comme les Français, ainsi que les Espagnols ont recours très souvent à la communication non-verbale. 93% de communication sont non-verbales. La communication non-verbale se fait par les gestes, le langage du corps, la pose, les expressions faciales et le contact d'œil. Elle se fait également par les signes prosodiques du discours : l'intonation, le ton de la voix et les autres caractéristiques du discours : le style du discours et l'émotion.

Tout le monde envoie constamment des informations non-verbales à travers le langage corporel. Les gestes ne doivent pas être retenus, ils traduisent notre assurance et notre désir de communiquer.

La communication non-verbale est un univers méconnu et un potentiel sous-exploité qui retient notre interlocuteur et celle qui trahit notre pensée. La culture française et espagnole sont portées sur des éléments factuels qui prêtent plus d'attention aux mots qu'aux gestes. Cependant, il est plus facile de dissimuler ses intentions en paroles qu'en gestes. La communication non-verbale permet d'obtenir plus facilement l'attention et l'adhésion. Traduire celle des autres permet d'instaurer un climat de confiance. Cet aspect peu connu et peu utilisé de notre communication est une réserve inestimable pour notre confort personnel et professionnel chez les hommes français et espagnols ; à titre d'exemples manifestations du corps (peu ou moins discrètes ou ostentatoires), attitudes corporelles, regards, sourires, clin d'œil, hochement ou signe de tête ou de la main, haussement d'épaules, tremblement, contraction, rougeur, pleurs ou rires, certains tics etc. La création artistique permet l'expression et l'appropriation d'émotions ou de concepts difficilement exprimables par le langage.

Notre gestuelle est le révélateur de notre état de communicant. La langue parlée ou écrite n'est qu'un élément parmi de nombreuses facettes de la communication. La langue du corps joue également un rôle important dans cette communication et bien qu'il n'utilise pas des mots, ni des sons particuliers à une langue, il diffère souvent d'un pays à l'autre.

Parmi plusieurs gestes, les Français utilisent le plus souvent le contact d'œil pour entrer en contact avec les étrangers. Les Espagnols utilisent très souvent les gestes. Ils ont une vaste quantité des gestes, parmi lesquels il est à noter qu'ils portent sur eux le papier et le stylo pour exprimer leur désir et entrer en contact avec les étrangers. En général, la gestuelle est un moyen très efficace pour se faire comprendre à l'étranger, quand on ne maîtrise pas la langue locale.

La communication phatique réalisée par les nouvelles technologies sert à établir, à développer et à maintenir les relations humaines. Leur fonction principale est de mettre en place un contexte social. Les personnes qui les utilisent forment une société sociale ayant un but interactif commun, qui peut être valable pour tout le contexte social de l'interaction humaine.

Les nouvelles technologies sont : l'Internet, les téléphones portables, les faxes, les réseaux téléphoniques, l'ordinateur etc. Tout d'abord c'était le télégraphe, ensuite la télé et l'Internet et enfin les téléphones portables.

L'Internet est l'exemple principal de la notion de la technologie phatique qui est basé surtout sur les besoins personnels des hommes. Quand on est loin de la famille, la vie semble difficile, dans ce cas-là, c'est le téléphone portable qui nous aide. Les nouvelles technologies comme : facebook, twitter, my space, skype aident les hommes à avoir le contact avec les proches.

Quant au langage des SMS, il est très différent en français et en espagnol, mais l'envoie des SMS, convient davantage aux jeunes. Ils s'en servent très souvent. Les jeunes de deux cultures, préfèrent envoyer des SMS, car c'est moins cher. Il faut dire que les abréviations, dont les jeunes se servent ne sont pas identiques. Chez les Français, pour envoyer un texto, on remplace les mots commencés par *« q »* avec *« k »*. Le nom de nombre *« 1 »* remplace souvent les articles « *un, une* », par contre le nom de nombre *« 2 »* remplace la préposition *« de »*. La lettre «*C* » remplace les formes *«c'est ; s'est* », la lettre *« O »* remplace les articles contractés *«au ; aux »* et le mot *«eau »,* la lettre *« T »* remplace la forme *«t'es »*. Il y a aussi les formes qui remplacent les mots et même les groupes de mots entiers, telles que : *bjr=bonjour ; CAD=c'est-à- dire ; Vazi=vas-y ; NSP=ne sais pas et* d'autres.

Quant aux Espagnols, ils expriment parfois toute la phrase par une ou deux lettres. Exemples : *b=bien, C=se, sé. Ko=estoy muerto, Nph=no puedo hablar, pf=por favor, sbs?=sabes? Tq=te quiero.* A l'instar des Français, les Espagnols se servent des noms de nombre pour remplacer les mots. Exemples : *A10=adiós, A2=adios, 100pre=siempre.*

4. Conclusion

Pendant des années, on considérait la communication phatique comme l'un des types de communication dont la fonction n'était pas l'échange de l'information. En général, la communication était conçue comme un acte et un procès de l'échange de l'information.

La typologie comparée de la communication phatique de deux langues, telles que le français et l'espagnol, nous a permis d'analyser les formes verbales et non-verbales, à quoi s'ajoute la communication phatique réalisée par le biais de nouvelles technologies. On peut constater que les représentants de deux cultures se servent des formes plus ou moins identiques, grâce à l'Internet.

En effet, la définition jacobsonienne de la fonction phatique, implique une analyse du langage non en tant que produit statique, mais en tant que production liée aux procédures communicatives spécifiques, de la gestion canal et des rapports humains sur le plan relationnel (Smith, 2007 : 292).

Suivant Foley : « …Le répertoire de pratiques communicatives d'une culture, incorporé dans l'habitus de ses membres, est à la fois constitutif et indicatif de sa représentation ou de son idéologie locale de l'identité personnelle…. » (Foley, 1997 : 261). L'analyse contrastive des expressions phatiques a montré qu'elles peuvent exercer des fonctions spécifiques similaires voire identiques dans les deux langues.

Donc, la communication phatique en tant que phénomène, appartient non seulement à la langue, mais aussi à l'intégrité indivisible, ce qu'on appelle en littérature scientifique moderne « lieu linguo-culturel ».

Univ. d'État Djavakhishvili de Tbilissi (Géorgie) Megi MCHEDLISHVILI
Tsiuri AKHVLEDIANI

References

Bailly S., (2001). Identité sexuelle et communication, in : *Le français dans le monde,* CLE International, janvier, numéro spécial, 78-86.

Duranti A.,(1997). *Linguistic Anthropology,* Cambridge, University Press.

Equipe Delic (2004). *Présentation du corpus de référence du français parlé.*

Foley, W. A., (1997). *Anthropological Linguistics*, Oxford, Blackwell.

Gordon, E., (1997). « Sex, speech and stereotypes : Why women use prestige forms more than men », in *Language and Society,* 26, 47-63.

Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale*, Trad. Fr. Paris, Seuil.

Marqués, S. (1986). *La lengua que heredamnos : Curso de Español para bilingües,* New York, John Wiley and Sons.

Riley, Ph., (2001). « Allô-je parle à qui?, Salutations, communion phatique et négociations d'identité sociales », *Le français dans le monde,* CLE International, janvier, numéro spécial, 87-95.

Ritchie-Key, M.,(1975). *Male / Female Language*, Metuchen, N.J., The Scarecrow Press.

Smith, A., (2007). *L'expression fonction phatique en français et en allemand : du concept de phaticité au pilotage du coénonciateur à l'aide des expressions phatiques*, Thèse de Doctorat, Nancy 2.

Trudgill, P., (1974). *Sociolinguistics :* an Introduction, Middlesex, England, Penguin Books.

Nuovi contributi al lessico franco-italiano

Trattando di lessico non sarà fuori luogo, per fugare ogni eventuale equivoco, partire da una precisazione terminologica relativa al titolo: il lessico in questione è quello dei testi appartenenti alla cosiddetta letteratura franco-italiana, ovvero al variegato insieme di trascrizioni, rielaborazioni e produzioni originali di opere letterarie in lingua francese realizzate da copisti, compilatori e autori del Nord Italia, e in particolar modo veneti, tra XIII e XIV secolo[1]. L'ultima di queste opere in ordine di tempo, quella che chiude la stagione della letteratura franco-italiana, è l'*Aquilon de Bavière*, lo sterminato romanzo epico-cavalleresco in prosa composto da Raffaele da Verona tra il 1379 e il 1407, di cui alcuni anni fa, a una distanza dall'edizione quasi analoga all'arco cronologico della composizione del testo, Peter Wunderli ha dato alle stampe il terzo volume di commento, contenente anche un ampio glossario[2]. Lungi dall'ambizione di «être plus qu'un simple glossaire»[3], esso è in realtà caratterizzato da numerose carenze ed errori, che non appaiono riducibili al novero e al rango di «quelques petites faiblesses», secondo il parere di Gilles Roques, tanto più dato che proprio quest'ultimo ha invero il merito di averne evidenziata, pur «sans prétendre être exhaustif», una non piccola parte, mentre altre sono state segnalate da Marco Infurna e da chi scrive, anche in rapporto all'ambito dei nomi propri[4]. A ulteriore dimostrazione di tale assunto, si prosegue qui l'opera di correzione e precisazione con un altro *specimen* di voci, lasciando implicite, per ragioni di spazio, e rimandando anzi ad altra sede le considerazioni sui limiti metodologici che hanno sinora caratterizzato lo studio del lessico franco-italiano e sulle diverse prospettive che appare pertanto necessario perseguire[5].

afigurer v. A differenza dei precedenti editori del solo quinto libro dell'*Aquilon*[6], Wunderli non registra nel glossario questo verbo, che occorre nel testo quattro volte su cinque con il significato di 'riconoscere', come provano i rispettivi contesti: «Anichin li guarde sovant li vis, les oils, la faze e tot sa persone, por luy afigurer, mes non poit afigurer niant de remembranze»; «Da l'autre part Gaiete l'oit afigurés», dove il compl. ogg. è il duca Anselmo, di cui nelle righe precedenti viene descritta l'arme che permette appunto il

1 Al riguardo si veda da ultima Capusso (2007), anche per la vasta bibliografia pregressa.

2 Wunderli (1982-2007). I *loci* testuali delle occorrenze citate vengono indicati come in tale glossario, con i numeri di pagina e di riga separati da una barra obliqua.

3 Così Wunderli (2007, 231).

4 Roques (2010, 537 e 547); Infurna (2012, 196, n. 26); Morlino (2010, 73-74 e 2013).

5 Morlino (2014).

6 Bertolini / Babbi (1979, 203).

riconoscimento; «e dedans avoit une cros d'or, e a poine che celle cros se poit afigurer por ly sang che li estoit tant»[7]. Tale significato è sì registrato da Gdf I, 141, che al riguardo però si limita a riportare proprio due esempi fr.-ital. tratti dalla *Prise de Pampelune* o *Continuazione dell'Entrée d'Espagne* di Niccolò da Verona: «Lour le roi remira | Arier soi mantinant e bein afigura | Suen fil, qand l'oit veü» e «Dapues che je nasqui, mien cors ne afigura | Nul plus bieus ciavauçant, ne sai che en vindra»[8]; peraltro, solo nel primo di questi due casi il significato è effettivamente 'riconoscere', mentre nel secondo esso equivale piuttosto a 'raffigurare, raffigurarsi'[9]. Il verbo è registrato anche da TL I, 187, ma con un significato diverso – 'vergleichen', riportato anche da Gdf I, 141, ma con attestazioni più tarde – e con un solo esempio, tratto peraltro da un altro autore italiano, almeno di nascita (Filippo da Novara), mentre è assente in FEW III, 513 tra i composti verbali derivati dal lat. FIGURA. Si tratta pertanto, come nel caso di *figurer*, di un italianismo[10], sia per il significato principale, sia per quello di 'conformare, adattare, fare a figura di', con cui il verbo occorre in rapporto ai cavalieri dipinti ai lati del re di Francia su una tenda dorata, riguardo ai quali Roland precisa al figlio del re del Marocco Zabuer, possessore di tale tenda, che «certemant cist sont proprie cellor a cui li avés affigurés»[11].

art s.f. A fronte delle occorrenze della forma sing., che a causa della frequente caduta della *-s* si estende anche al plur.[12], il testo riporta una volta anche la variante *artes*, che Wunderli non registra nel glossario e che è tuttavia degna di nota sia dal punto di vista fonetico per la conservazione della *-e*, dovuta all'influsso dell'ital. ant., in cui *arte* è d'altronde anche plur.[13], sia da quello semantico, poiché in questo caso il termine ha il significato, caratteristico dell'ital. ant. e piuttosto interessante dal punto di vista socio-culturale, di 'corporazione', 'categoria di lavoratori qualificati operanti nello stesso ambito professionale'[14], come prova il contesto: «Li pople de la terre cum li confalons de lor artes insirent tout de la terre, la clerexie cum lor cros e reliquies sant, e insirent tot a procession»[15]. Con questo significato, d'altronde, il sost. occorre già nel più antico testo fr.-ital., l'*Enanchet*, un dottrinale del secondo quarto del Duecento contenente nella sua prima parte una serie di *sermones ad status*[16].

artexan s.m. Derivato dal sost. precedente nell'accezione indicata, anch'esso assente nel glossario di Wunderli ma per le stesse ragioni significativo in quanto italianismo[17], che, forse non a caso, occorre in un passo ambientato proprio in Italia, con riferimento agli

---

7 Wunderli (1982, 481/24-25, 548/14 e 815/21-22).

8 Gdf. I, 141; Di Ninni (1992, 235 e 301, vv. 1048-50 e 3345-46).

9 Di Ninni (1992, 444).

10 GDLI I, 210; TLIO, s.v. *affigurare*. Per *figurer*, anch'esso assente nel glossario di Wunderli, si veda almeno: «Cist est li dus de Monpusler; bien le deusés figurer» (Wunderli 1982, 339/36).

11 Wunderli (1982, 724).

12 Wunderli (1982, 117/28, 148/40, 180/34, 183/15, 343/30, ecc.; 2007, 133-134, § 1.5).

13 Si veda il *Corpus* OVI, da cui estraggo, a titolo puramente esemplificativo e a prescindere dal valore semantico, i seguenti contesti di area veneta, rimandando per le sigle alla bibliografia del TLIO: *Disticha Catonis venez*., XIII, L. 1, dist. 28, pag. 50.9: « en quela fiada amaestra quelor a le arte»; Paolino Minorita, 1313/15 (venez.), cap. 40, pag. 52.26: «el fo rio homo et atrovà le arte maziche»; Gid. da Sommacamp., *Tratt*., XIV sm. (ver.), cap. 11, parr. 7-24, pag. 163.16: «le arte liberale, osia le arte mechaniçe».

14 GDLI I, 707; TLIO, s.v. arte.

15 Wunderli (1982, 831/31-33).

16 In attesa della nuova edizione, ormai prossima alle stampe, si rimanda a Morlino (2009, 519).

17 GDLI I, 715, LEI III, 1423-25, TLIO, s.v. *artigiano*.

artigiani di Roma che hanno prodotto i gonfaloni per la processione indetta dal papa per festeggiare la vittoria cristiana contro i pagani: «Ai quant confalons li forent por tot les artexans de Rome!»[18]. Il dato collima in modo particolarmente significativo con la prima attestazione francese del sostantivo, che risale proprio agli inizi del Quattrocento e che respira analogamente un'aria italiana, poiché appartiene al *Livre des fais du messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut*, composto verosimilmente a Genova, e ricorre comunque in un passo in cui l'autore parla dell'accoglienza ricevuta proprio in questa città dalla moglie del protagonista, riferendo che in tale occasione tutti i genovesi si vestirono elegantemente, dai maggiorenti fino appunto «aux artisans», glossando questo termine, evidentemente bisognoso di spiegazione per il pubblico francese, come coloro «que nous disons gens de mestier»[19].

bevande s.f. Altro italianismo non registrato daWunderli: corrisponde infatti all'ital. *bevanda*, attestato sin dal XIII sec., mentre la variante fr. *buvande* è attestata soltanto a partire dalla seconda metà del XVI sec.[20]; il termine occorre una sola volta nel testo, peraltro non con un significato generico, ma con quello più particolare di 'pozione magica', in questo caso negativa, che caratterizza il sost. ital. rispetto al suo corrispettivo transalpino: «nos li ferons doner une bevande tele ch'il mora»[21].

carcere s.f. Wunderli segnala correttamente che questo sost. «est sans doute un italianisme», ma lo registra erroneamente come masch. sulla base dell fatto che tale è, al sing., nell'ital. mod., mentre nel testo esso è femm., come prova l'agg. che lo precede: «Madame, chi estes vos che moi prometés de liberer de ciste carcere?»[22]. Quest'uso trova riscontro nell'ital. ant., dove, a differenza di quanto si registra in età moderna, è infatti abbastanza frequente che il sost. sia femm. anche al sing.[23]; lo stesso vale del resto anche per altre occorrenze fr.-ital.: *Entrée d'Espagne*, v. 1167: «En la citez l'envoie en la carcer de pir»; *Roland* del ms. V^4, v. 5994: «E lialò i autres ont Gaine de la càrcer jeter»; *Geste Francor*, v. 12294: «Adoncha li Danois fo de la carçer ravie»[24].

caverne s.f. A differenza di altre voci comincianti per *ca-*, questa è regolare in fr. ant.[25], ma ciò non giustifica la sua assenza dal glossario di Wunderli, poiché soltanto la sua prima occorrenza ha il significato proprio di 'cavità', nella quale vengono rinchiusi alcuni prigionieri, mentre nelle altre due, peraltro ravvicinate, il termine è usato in senso estensivo per indicare la sede delle stelle durante il giorno: «E atant estoit Phebus pasés in l'autre emisperie e sa sorelle levee da l'autre part, e lé belles stoiles comenzerent a insir de lor cavernes. […] A le maitin, quand le sol oit cazés les stoiles a lor cavernes, li baron soi redurent tout o li cont estoit»[26]. Si tratta di un uso figurato, non attestato nemmeno in ital.[27], che si ricollega a una *iunctura* latina di origine lucreziana (*De rerum natura*, IV, 71 e VI, 252) indicante la profondità o la volta del cielo e divenuta formulare nella

[18] Wunderli (1982, 768/36-37). Si nota, qui e in tutta l'edizione, la mancanza di un'adeguata punteggiatura dopo le interiezioni.

[19] Lalande (1985, 205); DMF s.v. *artisan*.

[20] GDLI II, 200; TLIO, s.v. *bevanda*; FEW I, 348-349.

[21] Wunderli (1982, 841/38).

[22] Wunderli (1982, 183/28-29; 2007, 252).

[23] GDLI II, 749-750, TLIO, s.v. *carcere*.

[24] Thomas (1913, 46); Holtus (1979, 246); Beretta (1995, p. 371); Morgan (2009, 787).

[25] Gdf IV, 12b; TL II, 77; FEW II, 556-557.

[26] Wunderli (1982, 182, 822 e 823).

[27] Nulla al riguardo in GDLI II, 927-928 e in TLIO s.v. *caverna*.

letteratura di argomento astronomico[28]: si tratta pertanto di una tessera che ribadisce una volta di più la vasta e variegata cultura dell'autore dell'*Aquilon*, che rientra a pieno titolo nel cosiddetto «umanesimo cavalleresco»[29].

emisperie s.f. Anche in questo caso la precisazione riguarda il genere, che non è determinabile nell'occorrenza citata qui sopra riguardo a *caverne*, ma è invece indubbio altrove: «La lune comenzoit a insir de la emisperie o ele estoit»[30]. Qui Wunderli indica correttamente che si tratta di un femm., ma ciò non dipende affatto da «un changement de genre», né tanto meno quest'ultimo potrebbe essere provocato da un fatto fonetico quale «la conservation de it. *-o* comme *-e*» (271), come dimostrano i casi di *cangie*, *capitule*, *dubie*, *odie*, *radie*, ecc., che presentano lo stesso fenomeno fonetico ma rimangono invece masch.[31]. La spiegazione consiste, al contrario, semplicemente nel fatto che il sostantivo in esame non corrisponde all'ital. ant. *emisperio*, come invero indicato da Wunderli, ma al suo allotropo femm. *emisperia*, di cui è documentata un'unica ma significativa occorrenza: «la luna era corsa a l'altra emisperia»[32]. Essa appartiene infatti all'*Expositione sopra l'Inferno* di Guglielmo Maramauro (1369-73), un testo che per ragioni storico-geografiche, biografiche e culturali non appare così distante dall'orizzonte dell'autore dell'*Aquilon*[33]. Anche a prescindere da questo riscontro, il genere del sost. in esame non è comunque oneroso da spiegare, da un lato perché *emisperio* occorre anche come agg. ed esce quindi in *-a* nelle forme femm., dall'altro perché non si può escludere un influsso del sost. femm. *sfera*, *spera*, attestato anche nell'*Aquilon* nella forma francesizzante *spere*[34].

fiet s.m. L'unica occorrenza di questa voce nel testo non significa affatto «sentir, flairer» e non corrisponde all'it. *fiato*, che avrebbe qui conservato, secondo Wunderli, «son ancienne fonction de p.p.»[35]; si tratta invece più semplicemente del part. pass. del verbo *far* 'fare' – caratterizzato dal dittongo ipercaratterizzante consueto nei testi fr.-ital. – come prova in modo evidente il contesto: «les barons che oit fiet le spixe seroit mal contant»[36].

---

28 Landolfi (1992).

29 Per questa formula si veda Folena (1964), mentre per la cultura dell'autore, si rimanda alla sintesi di Wunderli (2007, 42-56 e 78-120), anche per altra bibliografia.

30 Wunderli (1982, 399/38-39).

31 Wunderli (2007, 271 per la citazione e 250, 252, 270, 296, 306 per gli altri casi indicati).

32 TLIO, s.v. *emisperia*.

33 L'*Expositione* è infatti «destinata a un pubblico colto» (Pisoni - Bellomo 1998, 24), al quale può ben essere ascritto Raffaele da Verona, in particolare per quanto riguarda l'ambito astronomico, come prova la tessera caverne commentata qui sopra; sicura è anche la sua conoscenza del testo dantesco, come ha notato sulla base di almeno due indizi Beretta (2008, 447), il quale ha auspicato un opportuno approfondimento dell'argomento che meriterebbe di essere esteso anche all'*Expositione*: trasmessa da un testimone unico settentrionale, essa è infatti opera di un autore napoletano che per ragioni diplomatiche fu spesso al Nord, dove strinse amicizia con Bernardo Scannabecchi, nobile bolognese esule a Verona e legato in particolare agli Scaligeri (Pisoni - Bellomo 1998, 31-33), ciò che appare tanto più significativo in rapporto ai possibili legami dell'autore *dell'Aquilon* con gli stessi Scaligeri e delle probabili allusioni ad alcuni di questi nel romanzo, per cui si rimanda alla bibliografia, discordante però sulle identificazioni, già citata in altra sede (Morlino 2013, 55).

34 GDLI V, 131, XVIII, 859-61 e XIX, 817-18; TLIO, s.v. *emisperio* 1; Wunderli (2007, 319).

35 Wunderli (2007, 274-75).

36 Wunderli (1982, 238/15-16).

flés s.m. È invece questo, benché tuttavia trascurato da Wunderli, l'effettivo continuatore del lat. FLATUS, come prova in modo inequivocabile il contesto: «Ly cont leve Candiobras da terre e li strenz si feremant che li flés li comenze a mancher»[37]. In corrispondenza dell'etimo indicato FEW III, 611 non riporta esempi oitanici ma soltanto prov. e franco-prov. (*flat*), rinviando inoltre all'it. *fiato*: ed è a questo che bisogna guardare per la voce in esame, in particolare alle varianti ital. sett. *flà*, *flad*, *flado*, *flao*, *flato* dal punto di vista fonetico e alla locuz. *mancare il fiato* da quello sintagmatico[38].

imparturir v. Il prefisso rafforzativo *im-* che caratterizza il perf. di 3ª pers. sing. *imparturi* rispetto alla forma *parturi*, di poco precedente in una delle pagine iniziali del testo, non è affatto «exceptionnel», come sostiene invece Wunderli[39]: esso risulta in realtà ben attestato in ital. ant., come provano le ventitré occorrenze reperibili, comprendendo evidentemente nel computo anche le varianti *in-*, *em-*, *en-*, nel *Corpus* OVI. È interessante notare che la maggior parte di esse appartiene proprio all'area veneta e in particolare a quella padovana; alle forme del *Serapiom* registrate nel *Corpus* OVI vanno inoltre aggiunte le sette occorrenze nella *Bibbia istoriata*[40], peraltro significativamente maggioritarie rispetto a quelle prive di prefisso, e quella del volgarizzamento primo-quattrocentesco degli *Annales Patavini*, in corrispondenza dell'anno 1194: «In quel ano la mogiere de Ezelino segondo imparturì Ezelin terzo»[41].

interior s.m. (plur.) anziché agg., come è invero registrato da Wunderli con il significato generico di 'intérieur'[42]; esso ha invece quello specifico di 'viscere, budella'[43], come prova il contesto delle due occorrenze: «il moi est avis, dist la dame, che les interior moi fient rosegiés»; «il non estoit ancor mort, mes il non poit parler niant por coi les interior li estoit despichés»[44]; si tratta pertanto a maggior ragione di un italianismo, poiché al di là delle Alpi le attestazioni del sost. sono più tarde di oltre un secolo rispetto a quelle dell'agg., risalenti ai primi del XV sec.[45]. Per quanto riguarda il genere, mentre nell'ital. mod. è prevalso il femm. *le interiora*, in ital. ant. è documentato anche il masch. *li interiori*, cui vanno pertanto accostate le forme citate[46].

lat s.m. Tutte e tre le occorrenze registrate da Wunderli sotto l'entrata *lat* (1) 'côté' < LATUS vanno ricondotte all'omografo *lat* (2) 'lait' < LACTEM, l'unico effettivamente presente nell'*Aquilon*, sulla base del contesto e in particolare della locuz. nom. che le accomuna «frer(e) de lat» 'fratello di latte', 'allattato dalla stessa nutrice', che è invece interpretata correttamente nell'indice dei nomi, dove Rainer è definito «frere de lait d'Astolf», sulla

37 Wunderli (1982, 690/11-12).

38 GDLI V, 926; TLIO, s.v. *fiato* 1.

39 Wunderli (1982, 9/34 e 36; 2007, 281).

40 Folena - Mellini (1962, 129 e 134).

41 Fabris (1939, 366).

42 Wunderli (2007, 284).

43 GDLI VIII, 235-236.

44 Wunderli (1982, 21/21, 652/24-26).

45 FEW IV, 754.

46 Si veda il *Corpus* OVI, da cui estraggo, tra gli altri, i seguenti contesti di area veneta: *Pamphilus volg.*, c. 1250 (venez.), [Panfilo], pag. 31.19: «Questa sì è quela la qual à trapassadi li mei entiriori, çoè lo meu core e le mei budele con li soi lançoni»; *Cinquanta miracoli*, XIV pm. (ven.), pt. 3, 33, pag. 58.14: «e fo grevemente inplagado, sì che li interiori del corpo l'insiva fora»; *Esopo ven.*, XIV, cap. 42, pag. 39.20: «e infiàse sì forte ch'ela crevò dalo ventre, e le interiori si se sparse per la terra, e cossì morì per soa mateza».

base dell'occorrenza in cui si dice per l'appunto che «estoit frere de lat al sir de l'Anglés»[47]. La precisazione è importante, perché tale locuz. nom. «non sembra molto diffusa nel dominio italiano» e risulta attestata solo a partire dagli inizi del Seicento, mentre sono già cinquenteschi il fr. *frère de lait* e il ted. *Milchbruder*, come ha osservato Manlio Cortelazzo a proposito del corrispettivo dialettale veneto, e anzi significativamente proprio veronese, *fradèo de late*[48].

mulater s.m. Si tratta di un altro sost. indicante una professione non registrato da Wunderli, benché esso non sia attestato in fr. ant. e occorra soltanto in mfr., a partire dal 1380, nella forma *muletier*[49]; risale invece al secolo precedente la documentazione del corrispettivo ital. *mulattiere*/*mulattiero*, ital. ant., in partic. sett., anche *mulater(o)*[50], che va pertanto considerato alla base delle due occorrenze di *mulater* nell'*Aquilon*[51], a maggior ragione data la conservazione di *-a-*, che in mfr. caratterizza soltanto la variante *mulassier*, più tarda e rara[52].

nontiaure s.f. anziché s.m., come indicato erroneamente da Wunderli, secondo il quale si tratterebbe di un corrispettivo dell'ital. ant. *nunziatore*, ipotesi che obbligherebbe a postulare un anomalo e oneroso esito fonetico *-aure* < -ATOREM. È al contrario, più semplicemente, l'esito francesizzante dell'ital. *nunziatura* e in particolare delle forme ital. sett. *nonciaura*, *nontiaura*, *nonziaura*, come del resto prova anche il significato, questo invero corretto, riportato dallo stesso Wunderli: «indice, annonciation»[53]. Il rilievo è utile dal punto di vista più strettamente italoromanzo, perché *nunziatura* non è attestato nel *Corpus* OVI e risulta documentato solo dal Quattrocento[54].

pegiore agg. anziché s.f., come è invece registrato da Wunderli con il significato di 'mauvaise fin'[55]. Il contesto non giustifica infatti tale interpretazione, dato che tale forma è inserita in una locuz. rifatta sull'ital. *avere la peggiore*, variante della più comune *avere la peggio*, 'essere sconfitto o battuto in uno scontro, riportare un insuccesso', 'uscirne più malconcio dell'avversario': «Quand Candiobras voit la bataile tant periglioxe e che tutore li Africans unt la pegiore»[56]. Tale forma va quindi ricondotta al lemma *pegior*/*pezor* agg., in cui del resto lo stesso Wunderli registra un'occorrenza della stessa locuz.: «Mes li Africans ne arent la pegior»; se ne aggiunga inoltre un altro: «a cist partis avom la pezor cum li cristian a fer colp de lanze»[57].

---

47 Wunderli (1982, 201/23-24, 389/29, 834/22; 2007, 286 e 390).

48 Cortelazzo (1999, 38); GDLI VI, 310, DELIN, s.v. *fratello*.

49 Gdf. X, 184b; FEW VI/3, 212b; DMF, s.v. *muletier*.

50 GDLI XI, 57; si veda il *Corpus* OVI, da cui estraggo i seguenti contesti: *Parafr. pav. del Neminem laedi*, 1342, cap. 25, pag. 123.29: «Novo mulater è questo chi passa tanti perigoli»; *Cost. Egid*., 1357 (umbro-romagn.), L. II, cap. 4, pag. 542.21: «agli vili ministerij, come sono i mulateri, asenari e coloro chi portano le legne per lo fuocho»; *Esopo ven*., XIV, cap. 38, pag. 35.20: «Or dixe l'autore che uno mulatero voiando andare ad una fiera si cargò una sua mula de merceria»; *Sam Gregorio in vorgà*, XIV sm. (lig.), L. 3, cap. 8, pag. 169.5: «Depui Costantio averé' un mulaté e depoe lo mulaté averé' un lavorô de drapi».

51 Wunderli (1982, 351/31, 355/4).

52 Gdf. V, 446b.

53 Wunderli (2007, 295); GDLI XI, 668.

54 Wunderli (2007, 299).

55 GDLI XI, 668; si veda anche Cortelazzo (2007, 892).

56 Wunderli (1982, 551/1-2); GDLI XII, 936 e 940.

57 Wunderli (1982, 465/37-38, 592/11-12; 2007, 299).

rediter v. anziché s.m., come ritiene invece Wunderli, interpretandolo erroneamente per un corrispettivo dell'ital. ant. *reditiere* 'erede', mentre è la resa francesizzante dell'inf. *reditare* 'ereditare', come rivela chiaramente il contesto, in cui peraltro si parla di eredi senza distinzione di genere: «se feistes fil ne file, che sogient legitime a poir rediter la corone de Franze»[58]. Dal punto di vista fonetico il discorso è comunque lo stesso, per cui si tratta sempre di un italianismo, tanto più significativo perché il composto di segno negativo, *desariter*, segue al contrario la norma fr. ant.[59].

rognir v. Non sembra particolarmente «choquante» che questo verbo si riferisca al cavallo, né è necessario «un certain niveau d'abstraction» per accettare la lettera del testo[60], perché essa trova concretamente diffusi riscontri nell'uso ital. sett., come conferma per es. la glossa folenghiana «rognire: hinnire»[61].

rovers s.m. Il significato 'coup d'épée à l'envers, avec la partie arrière de la lame' indicato da Wunderli è ben lungi dal non essere attestato «nulle part»[62]: esso infatti coincide sostanzialmente, anche se in modo più impreciso e meno chiaro, a uno di quelli dell'ital. *rovescio* indicati da GDLI XIX, 166: 'colpo inferto con la sciabola o con la spada (o, anche, con un bastone, con una mazza, ecc.) partendo dalla parte opposta a quella della mano che impugna l'arma'.

sorzeli agg. Si tratta in realtà di una parola fantasma, stampata a testo, dove occorre associata all'agg. *blans* e al sost. *nef* 'neve', e conseguentemente registrata nel glossario da Wunderli, con il significato di 'gelé'[63], sulla scorta di Gdf. VII, 482b. L'unico esempio ivi riportato, tratto peraltro proprio da un testo fr.-ital., l'anonima *Passion* marciana, e associato anch'esso all'agg. *blançe* e al sost. *nois* 'neve', consiste tuttavia in una «mauvaise lecture de Boucherie qui avait compris *sorgellie* "surgelée"», ripresa anche in FEW IV, 88 e dal successivo editore del testo[64], ma invero corretta in «*sor gellie* "sur gelée"» da DEAF G-437 sulla base della frequente locuzione afr. *blanc come neif sur gelee*, di cui sono riportati vari esempi in TL IV, 225 e nello stesso DEAF G-435-436. La stessa deglutinazione va pertanto estesa anche al testo dell'*Aquilon*, in modo da leggere: «plus blans d'une nef sor zelie».

zal agg. Occorre in realtà soltanto nella forma femm. *zalle*, cioè la seconda registrata da Wunderli, in cui l'associazione a un altro colore – con riferimento all'insegna di Belinzer, uno dei fratelli del protagonista, caratterizzata appunto da «une schachere azure e zalle» – è infatti una garanzia del significato indicato dallo studioso[65]. Analogo discorso vale del resto anche per due occorrenze di *çal* della *Guerra d'Attila* di Niccolò da Casola: «L'autre çal et vert, l'autre noir tot la teste» e «La spal destre et sinestre fu çal, cum or plument»[66]. Lo stesso non può tuttavia dirsi nel caso della prima forma registrata da Wunderli, il presunto masch. *zal*, anch'esso attestato una sola volta nel testo, dove il contesto lascia invece intravvedere un'altra soluzione: Roland, infatti, lanciatosi contro il gigante

58 Wunderli (1982, 392/31-32; 2007, 307); GDLI XV, 673.
59 Wunderli (1982, 100/29, 124/18).
60 Così invece Wunderli (2007, 309).
61 Zaggia (1987, 278, n. al v. 319).
62 Wunderli (2007, 309).
63 Wunderli (1982, 470/20; 2007, 318).
64 Bertolini (1986, 67, v. 280).
65 Wunderli (1982, 677/9; 2007, 332).
66 Stendardo (1941, I, 68 e II, 86, rispettivamente c. III, v. 143 e c. XIV, v. 3834).

Machafer, «li veit a ferir desor le scus che avoit por coverte trois piastres da zal tenpetrés»[67]. L'importanza dei colori nelle descrizioni di scudi e blasoni, particolarmente rilevanti nella letteratura cavalleresca franco-italiana, e in particolare proprio nell'*Aquilon de Bavière*, in cui è stato opportunamente notato che la «passione per l'araldica perviene al suo apogeo»[68], non implica ovviamente che ogni indicazione al riguardo, in particolare nel caso dei primi, debba essere di carattere cromatico. Questa chiave di lettura sembra anzi la meno convincente in rapporto all'agg. di origine participiale cui è associato il termine in esame, *tenpetrés*, da interpretare nell'altra accezione del verbo rispetto a quella indicata da Wunderli, ovvero nel senso fabbrile di 'temprato' anziché in quello pittorico di 'tempéré, mélangé'[69]. La specificazione relativa alle piastre dello scudo di Machafer non riguarda pertanto il loro colore, bensì la loro materia, riconoscibile anche in questo caso mediante una diversa segmentazione del testo: «d'azal tenpetrés» 'd'acciaio temprato'. A riprova di questa interpretazione basti considerare che la stessa *iunctura* occorre altre due volte nel testo, riguardo all'arco di Adrian de Valperse, che «estoit d'(un) azal temprés»[70]. La nuova lettura permette inoltre di proporre una spiegazione dell'anomala forma *tenpetrés*, caratterizzata da un «curieux amalgame de *temperato*/*tempré* avec fausse restitution d'un group consonantique *tr*-»[71]: quest'ultimo fenomeno fonetico potrebbe infatti non essere casuale ma dipendere proprio dal significato fabbrile del termine e quindi essere dovuto a un'interferenza semantica di *petra* 'pietra'.

Istituto Opera del Vocabolario Italiano (CNR – Firenze) Luca MORLINO

Riferimenti bibliografici

Bartolucci, Lidia, 1992. «*Matière de France* e araldica immaginaria: in margine all'arma di Orlando nella letteratura cavalleresca in Italia», *Quaderni di Lingue e Letterature*» 17, 179-186.

Bartolucci, Lidia, 2001. «Insegne e colori nell'*Aquilon de Bavière*», in: Morini, L. (a cura di), *La cultura dell'Italia padana e la presenza francese in Italia nei secoli XIII-XV*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 201-209.

Beretta, Carlo (ed.), 1995. *Il testo assonanzato franco-italiano della* Chanson de Roland, Pavia, Università degli Studi.

Beretta, Carlo, 2008. «Recensione» di Wunderli 2007, *MedRom* 32, 446-449.

Bertolini, Virginio (ed.), 1976. *La Passion de Venise*, Verona, Bi & Gi.

Bertolini, Virginio / Babbi, Anna Maria (ed.), 1979. Raffaele da Verona, *Aquilon de Bavière*, Libro quinto, Povegliano (Verona), Gutenberg.

Corpus OVI: *Corpus OVI dell'italiano antico*, dir. P. Larson / E. Artale, Firenze, Opera del Vocabolario Italiano – CNR, ‹http://gattoweb.ovi.cnr.it›.

[67] Wunderli (1982, 432/14-15).

[68] Bartolucci 1992, 196; si veda anche Bartolucci 2001.

[69] Wunderli (2007, 325).

[70] Wunderli (1982, 54/8 e 422/2-3).

[71] Wunderli (2007, 325).

Cortelazzo, Manlio, 1999. *Itinerari dialettali veneti*, Padova, Esedra.

Cortelazzo, Manlio, 2007. *Dizionario veneziano della lingua e della cultura popolare nel XVI secolo*, Padova, La Linea.

Di Ninni, Franca (ed.), 1992. Niccolò da Verona, *Opere*, Venezia, Marsilio.

Fabris, Giovanni (ed.) 1939. «Una redazione volgare degli *Annales Patavini*», *Atti e Memorie della R. Accademia di Scienze Lettere ed Arti in Padova* 55, 23-61, poi in: Id., *Cronache e cronisti padovani*, Cittadella, Rebellato, 1977, 345-393, da cui si cita.

Folena, Gianfranco, 1964. «La cultura volgare e l'"umanesimo cavalleresco" nel Veneto», in: Branca, V. (cura di), *Umanesimo europeo e umanesimo veneziano*, Firenze, Sansoni, 141-158, poi in: Id., *Culture e lingue nel Veneto medievale*, Padova, Editoriale Programma, 1990, 377-390, da cui si cita.

Folena, Gianfranco / Mellini, Gian Lorenzo (ed.), 1962. *Bibbia istoriata padovana della fine del Trecento. Pentateuco - Giosuè - Ruth*, Venezia, Neri Pozza.

Holtus, Günther, 1979. *Lexikalische Untersuchungen zur Interferenz: die franko-italienische «Entrée d'Espagne»*, Tübingen, Niemeyer.

Infurna, Marco, 2012. «Rolando epilettico? Il *furor* guerriero dell'eroe nell'*Aquilon de Bavière*», *L'Immagine riflessa* 21, 189-202.

Lalande, Denis (ed.), 1985. *Le livre des fais du messire Jehan le Maingre dit Bouciquaut*, Genève, Droz.

Landolfi, Luciano, 1992. «*Caeli cavernae*: fortuna di uno stilema», Vichiana 3, 208-219.

Morgan, Leslie Zarker (ed.), 2009. La Geste Francor, Tempe, ACMRS.

Morlino, Luca, 2009. *«Alie ystorie ac dotrine». Il "Livre d'Enanchet" nel quadro della letteratura franco-italiana*, Tesi di dottorato, Università di Padova, <http://paduaresearch.cab.unipd.it/2151>.

Morlino, Luca, 2010. «Contributi al lessico franco-italiano», *Medioevo letterario d'Italia* 7, 65-85.

Morlino, Luca, 2013. «Appunti sul personale epico e la geografia dell'*Aquilon de Bavière* di Raffaele da Verona», *Écho des études romanes* 9/1, 51-63.

Morlino, Luca, 2014. «Limiti e prospettive nello studio del lessico franco-italiano», *Giornale italiano di filologia*, 66, 245-265.

Pisoni, Pier Giacomo - Bellomo, Saverio (ed.), 1998. Guglielmo Maramauro, *Expositione sopra l'Inferno di Dante Alligieri*, Padova, Antenore.

Roques, Gilles, 2010. «Recensione» di Wunderli 2007, RLiR 74, 532-547.

Stendardo, Guido (ed.), 1941. Niccolò da Casola, *La guerra d'Attila*, Modena, Società Tipografica Modenese.

Thomas, Antoine (ed.), 1913. *L'Entrée d'Espagne*, Paris, Didot.

Wunderli, Peter (ed.), 1982-2007. Raffaele da Verona, *Aquilon de Bavière*, 3 voll., Tübingen, Niemeyer.

Zaggia, Massimo (ed.), 1987. Teofilo Folengo, *Macaronee minori*, Torino, Einaudi.

Voci dall'Africa. Un contributo per la ridefinizione dell'elemento coloniale nel lessico italiano

1. Un computo statistico degli africanismi presenti nel lessico italiano

Se si eccettua l'arabo, che vanta un millenario rapporto con la lingua e la cultura italiane, il contributo lessicale giunto a noi dalle diverse lingue parlate in Africa[1] appare oggi assolutamente marginale: lo prova, ad esempio, il GDIU, che registra 186 africanismi, i quali tuttavia, al netto di lievi oscillazioni grafiche e fonetiche[2], si riducono ad appena 142 unità, corrispondenti a circa lo 0,043% del lessico presente nel repertorio[3]. Questo, in sintesi, è il quadro dei prestiti provenienti da lingue africane segnalati dal GDIU[4]:

---

[1] Alcune precisazioni preliminari. La presente ricerca prende in esame solo gli idiomi presenti nei repertori lessicografici italiani ed in particolare dal GDIU (vedi Tabella); inoltre, la definizione "lingue africane" fa riferimento alle lingue parlate nel Continente secondo un criterio geografico che prescinde da parametri filogenetici: in altre parole, inseriremo fra queste anche l'afrikaans (di ceppo germanico) e il malgascio (della famiglia austronesiana), che tipologicamente rappresentano delle singolarità nel panorama linguistico del Continente.

[2] In 45 casi, infatti, il lemma rimanda, senza ulteriori indicazioni semantiche, ad un'altra voce, che presenta una diversa resa grafica (così, ad es., somalo *khat* → *chat*, geez *wachiet* → *uachiet*, ecc.) o una lieve differenza fonetica (ad es., somalo *baira* → *beira*, amarico *scemma* → *sciamma*, ecc.). Nelle oscillazioni avrà influito la difficile traslitterazione da codici grafici molto diversi dall'alfabeto latino, ma va valutato in alcuni casi anche il ruolo di mediazione svolto da altre lingue europee (inglese e francese in particolare) nel passaggio all'italiano.

[3] Il dato, tuttavia, non tiene conto dei circa 400 etnonimi (molti anche glottonimi) non etichettati dal repertorio per origine linguistica (un centinaio di queste voci rimanda a paesi del Corno d'Africa). Le voci recensite sono rintracciabili anche in DeMauro/Mancini (2001).

[4] In grigio sono evidenziate le lingue del Corno d'Africa. Va detto però che in molti casi il GDIU sembra indicare l'area geografica da cui proviene la voce, piuttosto che la lingua di riferimento: così per parole etichettate genericamente come di «origine africana», ma anche per quelle indicate come «voce etiopica», per i quattro prestiti abissini e un eritreo su cui torneremo in seguito, nonché per le quattro parole che rimandano al nigeriano e per l'unica di origine ghaneana. Inoltre, se già i riferimenti al congolese e all'ottentotto appaiono generici e vanno forse riferiti alle lingue kikongo (o kongo) e nama, è evidente che «bantu» non indica una lingua specifica, ma una sottofamiglia delle lingue niger-kordofaniane composta da più di 500 idiomi diversi, fra cui lo swahili e il venda (oltre al kikongo), che nella tabella compaiono a parte.

lingua	prestiti	percentuale
amarico	34	24,48%
malgascio	14	9,79%
«origine africana»	13	9,09%
somalo	13	9,09%
bantu	13	9,09%
tigrino	9	6,29%
afrikaans	9	6,29%
«voce etiopica» (o «voce etiope»)	5	3,50%
abissino	4	2,80%
geez	4	2,80%
nigeriano	4	2,80%
egizio antico	4	2,80%
berbero	3	2,10%
congolese	2	1,40%
swahili	2	1,40%
caffino	1	0,70%
eritreo	1	0,70%
ewe	1	0,70%
ghaneano	1	0,70%
masai	1	0,70%
ottentotto	1	0,70%
seshoto	1	0,70%
venda	1	0,70%
zulù	1	0,70%
totale[5]	142	100%

[5] Il totale di 143, maggiore di un'unità rispetto a quanto detto in precedenza, è dovuto alla duplice assegnazione dell'etimo *manqor* (da cui il prestito *mancor*), che il GDIU attribuisce sia all'amarico sia al tigrino.

A ben vedere, questa compagine lessicale, per quanto esigua numericamente, riflette anche nelle proporzioni interne i rapporti intercorsi fra il nostro paese e le diverse culture africane; non è un caso, infatti, che le voci provenienti dal Corno d'Africa siano in netta prevalenza (71 occ., oltre il 50%), come risulta evidente nel grafico seguente:

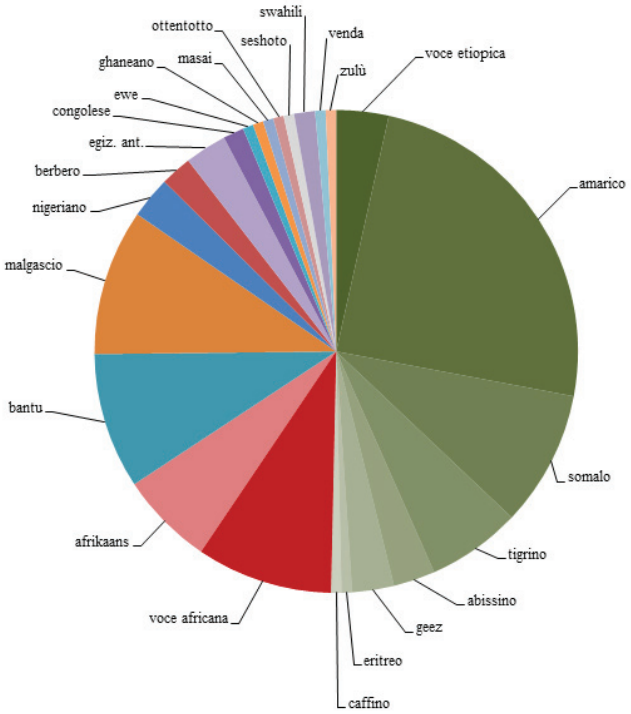


Grafico 1 – *Distribuzione degli africanismi presenti nel GDIU*

Tale dato certo non stupisce, alla luce delle secolari relazioni – quasi mai pacifiche, purtroppo – fra l'Italia e i Paesi di quella regione; ancor oggi, del resto, la nostra lingua appare (seppur in posizione marginale e in forte regresso) fra le lingue parlate in Eritrea, Etiopia e Somalia, retaggio della colonizzazione italiana fra Otto e Novecento[6].

[6] Cf. *Italian*, in *Ethnologue* 2013. In realtà, il volume non riporta più l'Etiopia fra i paesi in cui vivono parlanti madrelingua italiani, come ancora faceva nella precedente edizione (2009); ma è indubbio che in passato le cose fossero diverse.

2. Voci dal Corno d'Africa fra lessicografia e storia[7]

2.1. Lingue e lessico del Corno d'Africa

Non è facile districarsi nel crogiolo linguistico che caratterizza la regione: nella sola Etiopia sono presenti oggi più di 80 lingue, senza considerare le centinaia di dialetti locali[8]. Il GDIU, tuttavia, salvi i riferimenti generici all'area geografica di provenienza («voce etiopica», «voce etiope», «abissina» ed «eritrea»), registra solo prestiti dall'amarico (34), dal somalo (13), dal tigrino (9), dal geez (4) e dal caffino (1)[9]: tutte lingue appartenenti alla famiglia afro-asiatica, ma le prime tre iscritte nella sottofamiglia delle lingue semitiche (meridionali), le altre due a quella delle lingue camitiche[10].

2.1.1. Amaricismi

L'amarico[11] è la lingua ufficiale dell'Etiopia[12]: diffusa in particolare nel centro-nord, conta circa 21,6 milioni di parlanti nativi (due terzi dei quali monolingui) nel Paese e altri 200000 nel resto del mondo (in particolare in Canada, Gibuti, Egitto, Israele); è inoltre seconda lingua (L_2) per circa quattro milioni di persone[13]. L'alfabeto amarico, che deriva da quello geez[14], è un sistema composto da 33 caratteri di base che mutano forma in combinazione con sette diversi suoni vocalici, articolandosi in 231 segni, a cui vanno aggiunti altri simboli raffiguranti particolari suoni gutturali e combinazioni fra consonanti e dittonghi, per un totale che tocca le 275 soluzioni grafiche[15] (dette in amarico *fidel* "alfabeto, lettera, carattere"). Questi i prestiti dall'amarico (abbreviato qui in *am*.) registrati dal GDIU (si avverte una volta per tutte che qui e altrove i significati delle parole sono conservati solo in caso di polisemia; altrimenti si rinvia direttamente al GDIU)[16]:

---

7 Sull'argomento si rimanda sin d'ora a Mancini (2011) e Ricci (2005).

8 Cf. Rusconi (1998, 180).

9 Spicca l'assenza di una fra le lingue più diffuse in Etiopia, l'oromo (o galla, come veniva chiamato in passato dagli europei e dai gruppi non di etnia Oromo), idioma cuscitico che conta circa 17 milioni di parlanti madrelingua; cf. *Oromo*, *Ethnologue* 2013.

10 Il somalo appartiene al sottogruppo delle lingue cuscitiche, il caffino a quello delle lingue omotiche, un tempo considerato parte integrante del precedente (ne costituiva il ramo più occidentale).

11 Il nome della lingua è reso con i caratteri amarici አማርኛ, che traslitterati formano la parola *āmariññā*: ciò spinge a credere che l'italiano *amarico* (per cui cf. DI, s.v. *Amhara*) risalga al lat. scient. *amharicus* (cf. J. Ludolf, *Grammatica amharica,* cit. dal TLF*i*), da cui provengono anche il fr. *amharique* (1789, TLF*i*, s.v.) e l'ingl. *Amharic* (1813, OED, s.v.).

12 Art. 5 della Costituzione della Repubblica Federale Democratica d'Etiopia (dicembre 1994).

13 Cf. *Amharic*, in *Ethnologue* 2013 (stime del 2007).

14 Utilizziamo per comodità il termine *alfabeto*, sebbene sia più corretto parlare in questo caso di *sistemi di scrittura*.

15 Cf. Daniels/Bright (1996, 573), che presentano una tavola formata da 275 segni.

16 Nell'indicare la prima attestazione di una voce, qui e altrove, riproporremo le indicazioni del GDIU, talvolta corredandole (fra parentesi quadre) con la segnalazione della fonte e con i

amba s.f. (geogr.) (1880, [G.C. Abba, GDLI; cf. anche Zolli*Parole* (107)]; dall'am. *amba*)[17]

barambara s.m.inv. (stor.) (1889, S. Sonnino [ma *barambaras* 1892, Garollo, Zolli*Parole* (107)]; dall'am. *barambara*)

beisa s.f. (zool.) (1913; dall'am. *be'zā*)

berberè s.m.inv. (bot.) (1913; voce amarica)[18]

bultuk s.m.inv. (bot.) → *miglio perlato* (1955 [*Diz. enc.*]; voce amarica)

cicà s.m.inv. (etnol.) (1913, s.f.; dall'am. *čĕqā*)

cubi s.m.inv. (metrol.) (1987; dall'am.)

cusso o *koso* o *kousso* o *kusso* s.m. 1 (bot.com.) "unica specie del genere Hagenia (*Hagenia abyssinica* o *Brayera anthelmintica*)"; 2 (farm.) "sostanza medicamentosa con proprietà antielmintiche ricavata dalle infiorescenze femminili di tale pianta" (1875, [Lessona/Valle]; dall'am. *kussu*)[19]

dagussà s.m.inv. (bot.) (1875, [Lessona/Valle]; dall'am. *dāgussā*)

daula s.f. (metrol.) (1956, [*Diz. enc.*]; dall'am. *dāwllā*)

degà s.m.inv. (geogr.) (1892, nella variante *dega*; dall'am. *dagā*)

deggiasmac s.m.inv. (stor.) (1922; dall'am. *däğğazmač* propr. "comandante della porta (reale)")

degiac o *deggiac* s.m.inv. (stor.) (1890, E. Scarfoglio; dall'am. *däğğač* "comandante")

derah s.m.inv. (metrol.) (1913; dall'am. *derah*, dall'arabo *dhirā'* "braccio")

ecciaghiè s.m.inv. (relig.) (1956, [*Diz. enc.*]; dall'am. *ečiaghè*)

falascià o *falasha* agg.inv., s.m. e f. inv. (etnol.) agg.inv. "dei Falascià"; agg.inv., s.m. e f.inv. "che, chi appartiene ai Falascià"; s.m.pl. con iniz. maiusc., "tribù etiopica cuscitica di religione ebraica, stanziata nell'Etiopia settentrionale" (1892 [*Piccola enciclopedia Hoepli*, GDLI*Suppl*]; dall'am. *falāša* propr. "straniero")

faraslà s.f.inv. (metrol.) (1956, [*Diz. enc.*]; dall'am. *farasullā*)

fitaurari s.m.inv. (milit.) (ante 1889, [G. Massaia, GDLI nella var. *fitorari*; *fitaurari*: 1892, Garollo, Zolli*Parole* (108)]; dall'am. *fitawrari* propr. "comandante dell'avanguardia")

geez o *gheez* s.m.inv. (ling.) (ante 1950, [A.M. Massari, GDLI]; dall'am. *ge'ez*)

ghebì o *ghebbì* s.m.inv. (etnol.) (ante 1889, [G. Massaia, GDLI; cf. anche Zolli*Parole* (108)]; dall'am. *gebbì*)

kantibà o *cantibà* s.m.inv. (stor.) (1957, [*Diz. enc.*]; dall'am. *kantibā*)

mancor s.m.inv. (stor.) (1957, [*Diz. enc.*]; dall'am. e tigrino *manqor*)

---

dati ricavati da altri repertori lessicografici in cui è presente la voce.

17 Dall'abissino *amba* "altura", per il GDLI (s.v. *amba*).

18 L'alternanza fra le diciture «dall'amarico» (con o senza etimo) e «voce amarica» (sempre senza etimo) è la stessa che si riscontra nel GDIU.

19 «Da una voce indigena dell'Abissinia», secondo il GDLI (s.v. *cusso*).

nakfa s.m.inv. (monet.) (1997, in Internet; voce amarica)[20]

negarit s.m.inv. (mus.) (1840; dall'am. *nagārit* propr. "la annunciante")

neggadras s.m.inv. (stor.) (1958, [*Diz. enc.*]; dall'am. *naggādrās* "capo dei mercanti")

negus s.m.inv. (stor.) (1577, [A. Ulloa, DELIN; cf. anche Zolli*Parole* (108)]; dall'am. *nəgus*)

qunnà s.m. e f.inv. (etnol.) (1959, [*Diz. enc.*]; dall'am. *qunnā'*)

ras s.m.inv. 1 (stor.) "nell'Impero Etiopico, titolo originariamente conferito ai capi feudali delle maggiori province e, successivamente, al più alto dignitario dopo il negus" 2 fig., spec. scherz., "piccola autorità locale che agisce in modo arbitrario e dispotico; capo della malavita che esercita localmente il suo potere" 3 (pesc.) "non com., il rais delle tonnare" (1885, [G. Massaia, GDLI; cf. anche Zolli*Parole* (108)]; dall'am. *ras* propr. "testa, capo")

sassà s.m.inv. (zool.) → *saltarupe* (1913 [ma 1875, Lessona/Valle, GDLI]; dall'am. *sasā'*)

sciamma o *sciammà* o *scemma* s.m. (etnol.) (1888, E. Scarfoglio *Abissinia* [*sciamma*: *ante* 1889, G. Massaia, GDLI, s.v.; *scemma*: 1892, A. Franzoj, GDLI, s.v.]; dall'am. *šāmmā* "mantello")

sciangalla agg.inv., s.m. e f.inv. (etnol.) agg.inv. "degli Scingalla"; agg.inv., s.m. e f.inv. "che, chi appartiene agli Scingalla"; s.m.pl. con iniz. maiusc., "qualsiasi popolazione dell'Etiopia occidentale o del Sudan orientale che non sia di origine etiope o araba" (1895; etnonimo, dall'am. *Šānqĕlā*, nome con cui gli Abissini designano genericamente le popolazioni negre)[21]

sciftà s.m.inv. (1967 [ma 1957, DEI, s.v.][22]; dall'am. *šiftā*)

tanquà o *tancuà* s.f.inv. (etnol.) (1927 nella var. ant. *tanque*, s.f.; dall'am. *tānkuā'*)

tec o *tecc* o *tecce* s.m.inv. (gastr.) (1891, E. Scarfoglio, *Abissinia*; dall'am. *ṭäğ*)

teff o *taff* o *taf* o *tef* o *tief* o *tieff* s.m.inv. (bot.) (1895; dall'am. *ṭēf*).

2.1.2. Geezismi

La lingua geez (o *gheez*, o *ge'ez*, più propriamente *gə'əz*) è una lingua semitica meridionale, parlata in Etiopia fino al XIV secolo, che oggi sopravvive come lingua liturgica della Chiesa ortodossa etiopica ed eritrea, della comunità dei *falascià* (etiopi di religione ebraica) e della Chiesa cattolica etiope. Dall'alfabeto geez (sistema di scrittura di tipo *abugida*, detto anche *alfasillabario*) derivano i sistemi di scrittura amarico e tigrino. Il GDIU segnala i seguenti prestiti:

abuna o *abbunna* s.m.inv. (eccl.) (1550-56, [Ramusio; cf. anche Zolli*Parole* (108)]; dal geez *abùna* "padre nostro")

malchè s.m.inv. (lett.) (1973, [*Less. univ. it.*]; dal geez *malkĕ'* propr. "figura, aspetto")

---

[20] Il GDIU lemmatizza *nafka*, ma si tratta probabilmente di un errore per *nakfa*, moneta eritrea introdotta l'8 novembre 1997 al posto del birr etiope.

[21] «Dall'amarico *Šānqĕlā*, tigrino *Šānqĕllā*», per GDLI (s.v. *sciangalla*), che riporta come prima attestazione un passo de L'Illustrazione Italiana del 20 dicembre 1914.

[22] La voce appare nel quinto volume dell'opera [Ra-Zu].

qenie s.m.inv. (lett.) (1959, [*Diz. enc.*]; dal geez *qĕn*^{i}*ē* propr. “canto”)

uachiet o *wachiet* o *wochiet* o *uochiet* s.m.inv. (metrol.) (1967; dal geez *waquiēt* “oncia”, di orig. araba)

2.1.3. Tigrinismi

Affine all’amarico è il tigrino, lingua semitica meridionale parlata dall’omonima etnia e diffusa soprattutto nel Tigrè, regione settentrionale dell’Etiopia, e in Eritrea (con qualche modesta propaggine in Canada, Gibuti, Germania, Israele e Svezia)[23]. In totale, quasi sette milioni di persone hanno come prima lingua il tigrino (poco meno di tre milioni in condizione di monolinguismo)[24]; è inoltre L_2 per circa centocinquantamila parlanti. Come già l’amarico, anche il tigrino è un sistema di scrittura che deriva da quello geez e si articola in centinaia di grafemi[25]. Questi i prestiti dal tigrino (abbreviato qui in *tigr.*) registrati dal GDIU:

agudò s.m.inv. (etnol.) (1967; dal tigr. *aguŭdò*)

ghezzì o *ghezì* s.m.inv. (stor.) (ante 1928; dal tigr. *gezzi* “intimazione, anatema”)

mancor (vedi la voce in amarico)

mensa agg.inv., s.m. e f.inv. (etnol.) agg.inv. “dei Mensa”; agg.inv., s.m. e f.inv. “che, chi appartiene ai Mensa”; s.m.pl. con iniz. maiusc., “popolazione eritrea di lingua tigrè” (1941; dal tigr. *Mansā*)

messè s.m.inv. (metrol.) (1957, [*Diz. enc.*]; dal tigr. *messè*)

scilù s.m.inv. (zool.) (1960, [*Diz. enc.*]; dal tigr. *šillù*)

scimaghillè o *sciumaghillè* s.m.inv. (etnol.) (1960, [*Diz. enc.*]; dal tigr. *šĭmāgillè* “anziano”)

sciumbasci o *scium-basci* s.m.inv. (stor.) (1905; dal tigr. *šumbāšī*, comp. di *šum* “capo” e del turco *yuzbaşı* “capitano di cento”)

torà s.m.inv. (zool.) (1961, [*Diz. enc.*]; voce tigrina, der. dell’am. *torā’*)

2.1.4. Somalismi

Il somalo è una lingua cuscitica che conta in Somalia (dov’è lingua ufficiale)[26] più di otto milioni di madrelingua ed altrettanti nel resto del mondo, soprattutto nelle zone di confine di Gibuti, Etiopia, Kenya, ma anche (sebbene in misura minore) in Arabia Saudita, Canada, Danimarca, Emirati Arabi, Finlandia, Gran Bretagna,

---

[23] Il tigrino è lingua ufficiale nel Tigrè (Art. 47 della Costituzione, 1994) e de facto anche in Eritrea.

[24] Cf. Tigrigna, in Ethnologue 2013 (stime del 2007).

[25] La voce *tigrino*, che il GDIU attesta dal 1961, compare in italiano, con riferimento alla lingua, già alla fine dell’Ottocento; cf. Bianchi (1884, 21).

[26] Art. 5 della Costituzione provvisoria della Repubblica federale di Somalia, adottata dal 1° agosto 2012; ma il somalo era già indicato come lingua ufficiale dall’art. 7 della Carta federale di transizione del 2004).

Italia, Oman, Svezia e Yemen[27]. Dopo la conquista coloniale, quando alla fine del l'Ottocento la costa somala venne divisa nei protettorati italiano (*Somalia italiana*) nel centro-sud ed inglese (*Somalia britannica*) nel nord, si vennero a formare due sistemi diglossici in cui il somalo divenne la variante "bassa" del repertorio; solo all'indomani dell'indipendenza (1960), la lingua somala venne introdotta negli uffici pubblici, nelle scuole e nelle università in sostituzione dell'italiano e dell'inglese, che sopravvivono nel Paese, sebbene (specialmente la prima) in regresso. Ma ciò poté avvenire solo attraverso la codificazione della lingua, che non ebbe un alfabeto ufficiale fino al 1972, quando il governo somalo, nell'àmbito di una campagna di alfabetizzazione di massa, decise di adottare l'alfabeto latino. Questi i prestiti dal somalo (abbreviato qui in *som.*) segnalati dal GDIU:

aves-dal s.m.inv. (zool.) (1987; voce somala)

beira o *baira* s.f. (zool.) (1955, [*Diz. enc.*]; dal som. *bayrac*)

chat o *khat* s.m.inv. (bot.) (1991, «Panorama» [ma 1973, nella rivista «Africa»; cf. Mancini 2011][28]; dal som., ma giunto attraverso l'arabo)

degan s.m.inv. (bot.) (1967, dal som. *deegaan*)

descèc s.m.inv. (geogr.) (1956, [*Diz. enc.*]; dal som. *descèc*)

dibatag s.m.inv. (zool.) (1967; dal som.)

dubàt s.m.inv. (stor.) ([1935, Panzini, DELIN[29]; cf. Zolli*Parole* (108) e Mancini 2011]; dal som. *duubcad*, comp. di *duub* "turbante" e *caad* "bianco", per il copricapo portato da tali soldati)

gerenuc o *gerenuk* o *gherenuc* o *gherenuk* s.m.inv. (zool.) → *antilope giraffa* (1956; dal som. *garanug*)

guereza s.f. (zool.) 1 "nome comune delle scimmie del genere Colobo"; 2 "scimmia del genere Colobo (*Colobus polykomos*)" (1875, [Lessona/Valle]; voce somala)[30]

sciarmutta s.f. (ante 1937, [G. Tedone, GDLI]; dal som. *sharmunto* "prostituta")

somalo agg., s.m. 1 agg. "della Somalia"; agg., s.m. "nativo o abitante della Somalia"; 2 s.m. (ling.) "lingua del gruppo cuscitico meridionale, parlata in Somalia" 3 s.m. (numism.) "antica unità monetaria della Somalia" (1888, E. Scarfoglio, *Abissinia* [1892, G. Candeo, DELIN; cf. anche DI, s.v. *Somalia*]; dal som. *Soomaali*)

tumal s.m.inv. (etnol.) (1961, [*Diz. enc.*]; dal som. *tumaal*)

uabaio s.m. (bot.) (1961, [*Diz. enc.*]; dal som. *wabāyo'*)

---

[27] Cf. *Somali*, in *Ethnologue* 2013 (dati del 2006; ma le stime spesso variano fra i 15 e i 25 milioni di parlanti).

[28] Si veda la retrodatazione della voce nelle pagine seguenti del presente contributo.

[29] Il GDIU rimanda la prima attestazione della voce al 1905: si tratta però di una palese svista – già presente nel GDLI*Suppl* (s.v. *dubàt*), da cui il repertorio trae l'informazione – dovuta probabilmente all'errata trascrizione della data della nona edizione del *Dizionario moderno* di A. Panzini (1950).

[30] Per GDLI e Zingarelli la voce proviene dall'amarico *gu(i)rĕza* "scimmia dalla coda bianca".

2.1.5. Un prestito dal caffino

Il caffino è una lingua omotica parlata nel Caffa, regione sudoccidentale dell'Etiopia, al confine con il Sudan; è parlata da circa ottocentomila madrelingua, la metà dei quali monolingui[31]. Il GDIU registra solo la voce *cafficciò*, variante poco usata di *caffino*:

> *cafficciò* o *cafficio* o *kafficciò* agg.inv., s.m. e f.inv. non com. → *caffino* 1 agg. (geogr.) "della regione del Caffa"; agg., s.m. "nativo o abitante del Caffa"; 2 s.m. (ling.) "lingua cuscitica parlata nel Caffa" (1913; dal caffino *kāfĭčo* o *kāfēčō*)

2.1.6. Altri prestiti (riferimenti generici)

Ricordiamo infine le voci etichettate genericamente come «etiopica» (5 occorrenze) 32, «abissina» (4), ed «eritrea» (2) 33, da accostare alle lingue semiche della regione:

aban s.m.inv. (etnol.) (ante 1917 [E. Scarfoglio, GDLI*Suppl*]; voce abissina)

algà s.m.inv. (etnol.) (1896; voce abissina)

birr s.m.inv. (monet.) (1893, voce etiopica)

echegheh s.m.inv. (relig.) (*ante* 1937, [A.Gramsci]; voce abissina); cf. am. *ecciaghiè*

emmet s.m.inv. (metrol.) → *derah* (1956, [*Diz. enc.*]; voce eritrea)

neuk s.m.inv. (bot.) → *niger* (1987; voce etiope)

quollà s.m. e f.inv. (geogr.) (1895 nella forma *quolla*; dall'etiopico *qualla*)

sfascià s.m.inv. (abbigl.) (*ante* 1937, [G. Tedone, GDLI]; voce etiope)

tokur s.m.inv. (zool.) (1961, [*Diz. enc.*]; voce abissina)

zar s.m.inv. (etnol.) (1879; voce etiopica)[34]

2.2. Cronologia e storia dei prestiti

Alla luce dei dati raccolti, è possibile costruire un modello teorico in grado di tracciare la cronologia dei prestiti a partire dalla prima attestazione delle singole voci[35].

---

[31] Cf. *Kafa*, in *Ethnologue* 2013 (ma le stime sono del 1994).

[32] Il repertorio etichettata due voci con la marca «etiope» (e non «etiopica»), e ne introduce un'altra con la soluzione «dall'etiopico».

[33] Il DELIN rimanda all'eritreo anche la voce *carcadè* (o *karkadè*) "bevanda ottenuta dall'infusione dei petali di una pianta erbacea dai fiori rossi" (1939, Bolelli, ma già in *L'Agricoltura coloniale*, vol. XXIV [1930], p. 207), che il GDIU invece etichetta come di «etim[ologia] incerta».

[34] Si tratta probabilmente dell'amarico *zar* "straniero".

[35] Per i lemmi che presentano più varianti o sono strutturati semanticamente, si è presa in considerazione la prima attestazione assoluta; le voci recanti come unica indicazione la data di morte di un autore, sono state inserite nel decennio in cui questa è avvenuta.

Un'analisi di questo tipo, per quanto puramente indicativa[36], consente di evidenziare i momenti principali di contatto fra la cultura italiana e le lingue del Corno d'Africa. All'apparenza, la maggior parte dei prestiti pare concentrarsi intorno alla metà del Novecento (49, con un picco di registrazioni negli anni Cinquanta, 15), come risulta dal grafico[37]:

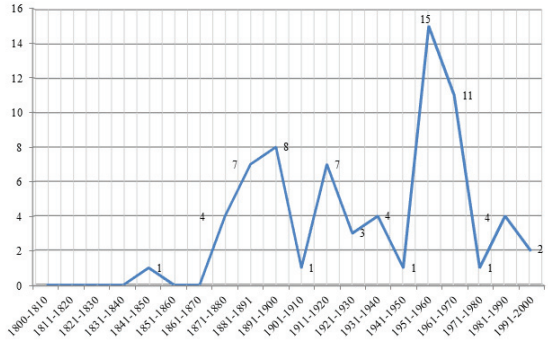


Grafico 2 – *Cronologia dei prestiti secondo i dati forniti dal GDIU*

Tuttavia, un nuovo esame delle fonti[38], che sonda materiali non ancora spogliati negli studi lessicografici[39], consente di operare ben 66 retrodatazioni (solo le voci *abuna, nakfa*, *scilù*, *scimaghillè*, *zar* non sono state retrodatate), che, per quanto passibili in futuro di correzione, tracciano una diversa cronologia dei prestiti, probabilmente più vicina alla realtà dei fatti. Non potendo presentare, per ovvi motivi pratici, tutte le retrodatazioni effettuate, ne offriamo qui una silloge significativa[40]:

amba 1880 → [*ambas*] Balbi (1833, 26); [*amba*] (Recensione a) «Compendio di geografia di A. Balbi», *Biblioteca italiana* 18 (1833), p. 357

chat o *khat* 1991 → «Khat o Chaat» Targioni Tozzetti (1867, 250)

dubàt 1935 → De Vecchi (1926, 755)

[36] In realtà, non solo l'esiguo campione di dati impedisce conclusioni inoppugnabili, ma l'intero modello si presta a possibili imprecisioni, dal momento che non tiene conto della storia di ogni singola parola, che, per quanto attestata per la prima volta in un certo momento storico, potrebbe nascondere una realtà ben più articolata, fatta di abbandoni e riscoperte.

[37] Nel grafico non sono presenti le due parole attestate nel Cinquecento, *abuna* e *negus*.

[38] Già i rinvii del GDIU a fonti di secondo grado, come dizionari ed enciclopedie, suggeriscono l'anteriorità di molte voci.

[39] Basterà citare, in questo caso, la biblioteca digitale di *GoogleLibri*, per la quale cf. Gane (2008).

[40] Gli articoli pubblicati in forma anonima si citano per intero, senza ulteriori rimandi in sede bibliografica.

falascià 1892 → [*falasha*] Ferrario (1819, 109); [*falascia*] (Recensione a) «Lexicon linguae copticae studio Amidei Peyron […] Taurini, 1835», *Biblioteca italiana* 21 (1836), p. 43; [*falascià*] Ghirondi (1854, 54, 55, 57)

fitaurari ante 1889 → Blanc (1870, 54)

geez ante 1950 → [*gheez*] Finetti (1756, 200 e 201); [*geez*] Salmon (1765, 79)

kantibà 1957 → [*kantibà*] Lejean (1866, 175); [*cantibà*] Salimbeni (1887, 104)

negus 1577 → Ramusio (1550, 245b e 247b)

ras 1885 → Ferrario (1819, 44 *et passim*)

sciarmutta ante 1937 → Dolciotti (1913, 122 e 128)

Il grafico successivo, riformulato su queste basi, mostra come i prestiti raggiungano il proprio acme non alla metà del Novecento, ma nel periodo che va dal 1891 al 1910, con punte di 12 attestazioni nel primo decennio e 13 nel secondo[41]:

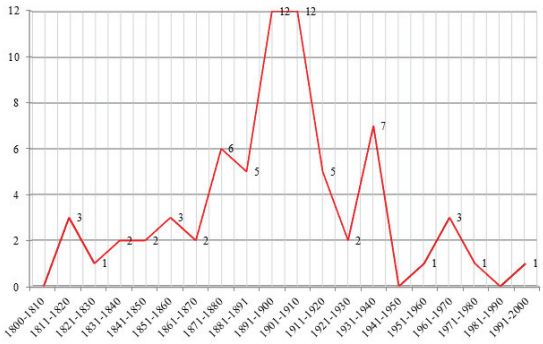


Grafico 3 – *Nuova cronologia dei prestiti*

La ricostruzione consente inoltre di tracciare confini storici immaginari, che rispecchiano le diverse fasi nei rapporti fra l'Italia ed i paesi della regione: se la fase pre-coloniale (fino al 1882)[42] fu caratterizzata da contatti saltuari e soprattutto da interessi di natura scientifica[43], nella seconda (1883-1910), che coincise con l'espansione coloniale, i rapporti divennero più fitti, e non si arrestarono neanche dopo sconfitta di Adua (1896)[44], che segnò il momentaneo abbandono delle mire italiane sul

41 Oltre ad abuna e *negus*, rimane ora fuori dallo schema la voce *geez*, retrodatata al Settecento.

42 A questa data risale l'acquisizione ufficiale della baia di Assab, primo possedimento italiano nella regione.

43 Risalgono a questa fase 24 prestiti, soprattutto legati all'etnologica (*algà*, *falascià*, *ghebbì*, *mensa*, *sciamma*, *sciangalla*, *zar*) e alla botanica (*chat*, *cusso*, *dagussà*, *teff*). Spesso le attestazioni derivano da traduzioni di opere inglesi o francesi, come nel caso di *amba* (vedi sopra).

44 Ventisette prestiti per questo lasso di tempo: accanto alle voci dell'etnologia (5), della botanica (3) e della zoologia (6), compaiono unità di misura, che alludono al commercio (*derah*, *emmet*, *messè*, *uachiet*) e un termine giuridico (*ghezzì*).

l'Etiopia; dopo un periodo di riflusso (1910-1930)[45], gli interessi italiani per la regione aumentarono in corrispondenza della nuova fase coloniale (anni Trenta e Quaranta del Novecento)[46], per poi calare nuovamente, ed in modo assai brusco, nel secondo dopoguerra[47]. Non mancano prestiti entrati in italiano successivamente, ma la loro lenta rarefazione riflette, anche idealmente, la rarefazione dei rapporti fra l'Italia e le ex-colonie.

Università del Salento Rocco Luigi NICHIL

Referenze bibliografiche

Balbi, Adriano, 1833. *Compendio di geografia : compilato su di un nuovo piano conforme agli ultimi trattati di pace e alla più recenti scoperte***,** Livorno, Masi.

Bianchi, Gustavo, 1884. *Alla terra dei Galla : Narrazione della spedizione Bianchi in Africa nel 1879-80*, Milano, Treves.

Blanc, Henry Jules, 1870. *I prigionieri di Teodoro e la campagna inglese d'Abissinia*, Milano, Treves.

Daniels, Peter T. / Bright, William (ed.), 1996. *The worlds writing system*, New York, Oxford University Press.

DeMauro/Mancini = De Mauro, Tullio / Mancini, Marco, 2001. *Parole straniere nella lingua italiana : Dizionario moderno*, Milano, Garzanti.

De Vecchi, Cesare Maria, 1926. «La più grande Somalia», *Gerarchia : rivista politica* 6, 751-757.

DEI = Battisti, Carlo / Alessio, Giovanni, 1950-1957. *Dizionario etimologico italiano*. Firenze, Barbera, 5 voll.

DELIN = Cortelazzo, Manlio / Cortelazzo, Michele A., 1999. *Il nuovo etimologico*, Bologna (= DELI, 2ª ed.).

DI = Schweickard, Wolfgang, 2002-2013. *Deonomasticon Italicum. Dizionario storico dei derivati da nomi geografici e da nomi di persona. Derivati da nomi geografici*, Tübingen, Niemeyer.

Diz. enc. = AA.VV., 1955-61. *Dizionario enciclopedico italiano*, Roma [Appendice: 1963 ; Supplementi: 1969-1984].

Dolciotti, Eugenio, 1913. *Da Napoli a Adua. Bozzetti e Ricordi della Campagna d'Africa 1895-96*, Tivoli, Tip. Masella.

Ethnologue 2013 = Lewis, M. Paul / Simons, Gary. F. / Fennig, Charles D., 2013[17]. *Ethnologue: Languages of the World,* Dallas, SIL International [consultato online all'indirizzo: ‹www.ethnologue.com›].

---

45 Otto prestiti, fra i quali segnaliamo *sfascià* (legato all'abbigliamento) e *sciarmutta* ('prostituta indigena').

46 Ancora sei voci (*daula*, *agudò*, *cubi*, *sciftà*, *echegheh*, *tokur*). Molte altre sono però presenti in Ricci (2005).

47 Solo sei i prestiti registrati negli ultimi sessant'anni, da *malchè* (1956) a *nakfa* (1997).

Ferrario, Giulio, 1819. *Il costume antico e moderno o Storia del governo, della milizia, della religione, delle arti, scienze ed usanze di tutti i popoli antichi e moderni* […], Milano, Tipografia dell'editore.

Finetti, Bonifacio, 1756. *Trattato della lingua ebraica e sue affini* […], Venezia, Antonio Zatta.

Gane, Yorich Gomez, 2008. «"Google Ricerca Libri" e la linguistica italiana: vademecum per l'uso di un nuovo strumento di lavoro», *Studi Linguistici Italiani* 34, 260-278.

GDIU = De Mauro, Tullio, 2007. *Grande dizionario italiano dell'uso*, Torino, UTET, 2007, 6 volumi (e due supplementi) con CD-Rom.

GDLI = Battaglia, Salvatore (poi Bàrberi Squarotti, Giorgio), 1961-2004. *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino, UTET, 21 voll.

GDLI*Suppl* = Sanguineti, Edoardo (ed.), 2004. *Grande dizionario della lingua italiana* : *Supplemento 2004*, Torino, UTET.

Ghirondi, Angelo, 1854. «Filosseno Luzzatto» [necrologio], *L'educatore israelita* II, 52-58.

Lejean, Guglielmo, 1867. «Viaggio in Abissinia», in: *Il giro del mondo. Giornale di viaggi, geografia e costumi*, Milano, Treves, vol. V [1866-1867], 127-179.

Less. univ. it. = Lessico universale italiano di lingua lettere arti scienze e tecnica, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana.

Lessona/Valle = Lessona, Michele / Valle, Carlo A., 1875. *Dizionario universale di scienze, lettere ed arti*, Milano, Treves.

Mancini, Marco, 2011. «Orientalismi», in Simone, Raffaele (ed.), *Enciclopedia dell'italiano* : *Dizionario analogico della lingua italiana***,** Roma, Istituto della Enciclopedia italiana, vol. II [M-Z] [consultato online all'indirizzo: ‹www.treccani.it›]

OED = Simpson, John / Weiner, Edmund (ed.), 1989. *Oxford English Dictionary*, Oxford, Clarendon Press.

Ramusio, Giovanni Battista, 1550. *Primo volume delle nauigationi et viaggi nel qual si contiene la descrittione dell'Africa, et del paese del Prete Ianni, con uarii uiaggi* […], Venetia, Stamperia de gli heredi di Luc'Antonio Giunti.

Ricci, Laura, 2005. *La lingua dell'impero. Comunicazione, letteratura e propaganda nell'età del colonialismo italiano*, Roma, Carocci.

Rusconi, Rosa, 1998. «Lingue e istruzioni nell'Africa nera», *Rassegna italiana di linguistica applicata* 30, 177-192.

Salimbeni, Augusto, 1887. «Lettera alla Presidenza della Società geografica» [Asmara, 8 gennaio 1887], *Bollettino della società geografica italiana* 24, 101-112.

Salmon, Thomas, 1765. *Lo stato presente di tutti i paesi, e popoli del mondo naturale, politico e morale, con nuove osservazioni, e correzioni degli antichi, e moderni viaggiatori*, Venezia, Giovambatista Albrizzi q. Gir., vol. XXV [«Volume 25. che contiene l'Africa»].

Targioni Tozzetti, Adolfo, 1867. «Sostanze alimentari (Relazione)», in *Reale comitato dell'Esposizione internazionale 1962. Relazioni dei Commissari speciali*, Firenze, Stamperia reale, vol. IV.

TLF*i* = *Le Tresor de la langue Française Informatisé* [‹http://atilf.atilf.fr›].

Zingarelli = Zingarelli, Nicola, 2013. *Lo Zingarelli 2014. Vocabolario della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli.

Zolli*Parole* = Zolli, Paolo, 1991, *Le parole straniere*, Bologna, Zanichelli.

« Goûter par cœur » : quand l'implicite s'invite dans un article du *Glossaire des patois de la Suisse romande*

1. Introduction

Le *Glossaire des patois de la Suisse romande* (GPSR) poursuit, depuis sa fondation à la fin du XIXe siècle par Louis Gauchat, Jules Jeanjaquet et Ernest Tappolet, un double objectif : il a pour vocation à la fois de garantir la conservation du patrimoine linguistique de la Suisse romande et de participer à l'étude du vocabulaire des langues romanes.

La source principale de cette entreprise de description dialectale consiste en un fichier imposant contenant les réponses envoyées par les témoins de l'enquête systématique par correspondance qui a eu lieu entre 1900 et 1910. Ces correspondants, répartis sur un réseau serré de points visant à représenter les différentes régions linguistiques de la Suisse romande (cf. carte, annexe 1), ont reçu 227 questionnaires thématiquement ciblés. Les matériaux récoltés sont donc très riches et contiennent des informations tant linguistiques qu'encyclopédiques, le grand nombre d'exemples fournis illustrant la vie d'une époque et d'une région[1]. Cette richesse est contrebalancée par l'importante part d'implicite contenue dans les réponses et induite par le mode d'enquête : si, il y a un siècle, la vérification des informations était déjà difficile pour les fondateurs – qui n'auraient d'ailleurs pas pu, faute de temps et de moyens, la faire pour l'intégralité de la nomenclature –, elle est aujourd'hui impossible dans la majorité des régions concernées en raison de la disparition presque générale des patois de Suisse romande. De plus, la fiabilité des correspondants est variable : il arrive notamment que des témoins trop zélés ou trop savants se soient inspirés de la lexicographie française : ainsi certains d'entre eux ont copié les dictionnaires, par exemple en patoisant les formes françaises ou en complétant artificiellement leur définition[2]. Le rédacteur doit donc composer avec des matériaux vieillis et parfois suspects. Ces derniers ont, de plus, été redistribués – à mesure de leur récolte et dans les quinze premières années de l'entreprise –, pour être rassemblés sous des en-têtes lexicaux en prévision de la rédaction des articles, ce qui rend malaisé l'accès à la langue du correspondant,

---

1 Pour une vue des buts et des enjeux de cette enquête, cf. Gauchat (1914).

2 La locution donnée dans le titre de cette communication, *goûter par cœur*, en est un bon exemple : fournie par un témoin fribourgeois et totalement isolée dans nos matériaux, elle est une adaptation de la locution *dîner par cœur* du français de référence et signifiant " se passer de dîner ".

et donc à son système linguistique. En effet, l'étape du traitement lexicographique des sources implique le passage de monographies manuscrites de patois à monographies de mots, permettant conjointement la conservation de chaque variété et la comparaison de ces variétés afin de mettre en relief tant leurs similitudes que leurs différences. Dans ce cadre, et afin de mettre en valeur le patrimoine linguistique et d'assurer la représentativité et la validité du traitement lexicographique, un choix d'exhaustivité a été opéré par les fondateurs (première parution en 1924) et se poursuit dans la publication actuelle : il faut donc que chaque élément proposé par les sources soit honoré, explicité et inséré dans la structure choisie pour l'article concerné.

Ces caractéristiques induisent des enjeux et des difficultés que nous souhaitons illustrer par l'étude du champ lexical des repas, qui présente plusieurs intérêts pour notre propos. Tout d'abord, il concerne une réalité quotidienne, ce qui garantit une certaine fiabilité de l'information donnée par le témoin. Par ailleurs, il s'agit d'un système défini et clos pour lequel on peut s'attendre à trouver, dans les sources à notre disposition, une terminologie complète. En revanche, la nature de la variation – qui touche finalement plus les réalités que les mots désignant ces réalités – met au défi de reproduire ces informations dans un article lexicographique à qui fait défaut, par nature, la souplesse nécessaire.

2. Système des repas: histoire et répartition du système

Nous basons notre étude sur les articles publiés du GPSR – auxquels nous renvoyons le lecteur pour plus d'information –, ainsi que, pour les lexèmes restant à traiter, sur les matériaux encore manuscrits issus de l'enquête précitée[3]. Pour la question de la localisation des emplois hors de Suisse romande, les informations succinctes que nous présentons sont tirées de l'ouvrage de Herzog (1916) et du FEW.

La terminologie pour le système des repas attestée dans les patois de Suisse romande a été, dans un souci de lisibilité, typisée sous une forme francisée. Conformément à l'usage suisse romand, et pour éviter les ambiguïtés, nous utilisons dans cette communication, lorsque nous ne pouvons éviter l'emploi d'un terme plutôt qu'une périphrase, *déjeuner* pour le repas du matin, *dîner* pour celui de midi, et *souper* pour celui du soir.

2.1. Repas du matin

En Valais, quelques points d'enquête attestent un premier petit repas, a priori distinct du " déjeuner ", et désigné par le syntagme *rompre le jeûne*. À la campagne et pendant les grands travaux agricoles, il désigne un en-cas permettant de travailler en attendant le vrai repas du matin. Son utilisation est donc limitée à certains contextes, en plus d'être réservée géographiquement à l'est du Valais. Nous laissons de côté dans

[3] Je tiens ici à remercier mes collègues Dorothée Aquino pour sa relecture et Raphaël Maître pour ses compléments d'informations concernant le système des repas à Évolène.

cette étude la collation qui est parfois prise dans la matinée, généralement nommée *les neuf-heures* ou *les dix-heures*.

En Suisse romande, presque partout, le repas du matin s'appelle *déjeuner*, aux dépens de *dîner* qui se retrouve, quant à lui, dans un petit territoire du canton de Vaud (Plaine du Rhône vaudoise, Gros de Vaud-Lavaux-Jorat et Vd 22 Château d'Œx) et de la région de la Gruyère (F 1) et qui s'inscrit dans un domaine du sud et de l'est de la France.

2.2. Repas de midi

Déjeuner et *dîner* se retrouvent pour désigner le repas de midi : on connaît assez bien l'histoire pour le français de référence[4]. Au moment où s'installe le système à trois repas par jour, *dîner* et *déjeuner*, tous deux attestés dès l'ancien français comme premier repas de la journée, se sont spécialisés pour donner naissance à la triade *déjeuner*, *dîner*, *souper*. Si ce système se retrouve pour tout ou partie dans les campagnes, le second glissement qui a eu lieu en français de référence – à savoir l'autre triade : *petit-déjeuner*, *déjeuner*, *dîner* – n'a pas atteint la majorité des dialectes, sauf par emprunt tardif. Ainsi, *déjeuner* ne se trouve que dans le canton du Jura et dans la région du Jura bernois, tandis que *dîner* est la forme la plus attestée, à côté de *none*, *marinda* et *goûter*. Le premier est un mot du canton du Jura et de la région du Jura bernois, attesté ponctuellement dans le canton de Neuchâtel (Val de Travers et Val de Ruz) et qui s'inscrit dans un territoire à l'est de la France ; *marinda* n'apparaît, quant à lui, avec ce sens qu'en Valais (V 36 Isérables, 45 Vollèges, 47 Lourtier, 54 Aven, 55 Daillon, 75 Évolène) pour la Suisse romande, usage partagé avec plusieurs territoires français ; finalement, *goûter* – dont l'emploi est bien attesté dans les dialectes du centre et de l'est de la France – est largement répandu dans les cantons de Vaud, de Fribourg et de Genève, et se retrouve dans deux points du district de Conthey (V 13 Torgon, 18 Champéry).

2.3. Repas de l'après-midi

None, *marinda* et *goûter* sont aussi employés pour désigner un repas de l'après-midi. Leur polysémie est favorisée par plusieurs facteurs. Les sens de " repas de midi " et " collation dans l'après-midi " que *none* endosse vient de différents échanges dans la conscience populaire entre l'heure du repas, le repas et les horaires des offices religieux. Ils sont d'ailleurs localisés sur le même territoire que pour le repas de midi, au nord-est de la Suisse romande. Pour ce qui est des descendants de MERENDA et de GUSTARE, le sémantisme large des formes latines semble favoriser leur polysémie, le premier signifiant étymologiquement " petit en-cas ", " repas intermédiaire ", le second ayant pris très tôt le sens de " petit repas ", par extension du sens " goûter un morceau ". *Goûter* est attesté dans les cantons de Vaud, de Fribourg et du Valais. Des diminutifs de cette forme, *gouteron* ou *petit goûter*, se trouvent là où elle désigne

[4] Cf. les études à ce propos : Herzog (1916), Dauzat (1940), Höfler (1968), Goosse (1989).

déjà le repas de midi (cf. 2.2.). Mot commun avec le français de référence, il a évincé *marinda*, attesté un peu partout en Suisse romande et dans toute la Romania. Comme pour *goûter*, on trouve pour ce mot un composé (*basse-marinda*) là où il signifie le repas de midi (cf. 2.2.), et un dérivé (*marindon*) là où il signifie celui du soir (cf. 2.4.). Deux créations transparentes se partagent de plus le territoire : *faire les quatre-heures* est d'un emploi général, partagé par grosso modo la moitié est de la France, tandis que *boire le café* est surtout attesté dans le canton de Fribourg, les régions du Jorat et du Lavaux ainsi que dans le Pays d'en-Haut.

Le nombre important de synonymes désignant la collation de l'après-midi – nous n'avons proposé ici que les plus largement attestés – peut être mis en rapport avec la nature de ce repas, contextuel, dont la teneur peut changer suivant les situations et déterminé par le facteur des saisons (cf. 3.2.). Il ne peut en effet pas être entièrement assimilé au *goûter* du français de référence : si l'équivalence est proposée par certains correspondants, d'autres insistent sur des caractéristiques qui démarquent ce repas de la petite collation généralement prise à quatre heures.

2.4. Repas du soir

Marinda et *goûter* peuvent désigner le repas du soir. Si *goûter* n'est attesté dans ce sens qu'à de très rares occasions et surtout en français régional (cf. 3.2.), cet emploi est largement répandu pour *marinda* dans les cantons de Fribourg et du Jura, ainsi que dans la région du Jura bernois, domaine qui s'étend à quelques points du canton de Vaud (Pays d'en Haut, Vd 31 Blonay, 92 Constantine) mais qui semble limité à la Suisse romande pour la Galloromania. Quelques attestations isolées en Valais devront, comme pour *goûter*, être commentées plus loin (cf. 3.2.). Dans cette région, le repas du soir est en effet désigné par *sinna*, de CENA, mot de la latinité pour désigner le repas principal pris initialement dans l'après-midi et maintenu avec le sens de " repas du soir " dans les régions alpines conservatrices de la Galloromania. Partout ailleurs, *souper* s'est imposé.

3. Synthèse

Pour un même repas, plusieurs types se partagent donc le territoire suisse romand. Certains points d'enquête témoignent d'une cohabitation de deux ou plus de ces synonymes, parfois partiels (impliquant une spécificité saisonnière, alimentaire, etc.), parfois marqués (notamment diachroniquement), indiquant un système complexe et déterminé par les activités humaines, ainsi que dynamique et en transformation dans lequel il est rare de trouver des mots polysémiques, la terminologie semblant s'organiser selon les places disponibles.

3.1. Déjeuner, dîner, goûter

Quelques localités parmi les mieux renseignées pour le système qui nous intéresse, permettent de préciser les glissements sémantiques en cours pour *déjeuner-dîner-goûter* au moment de l'enquête.

Dans la région concernée par le déplacement de *dîner* du repas du matin à celui de midi (cf. 2.1.), on observe dans certains témoignages qu'il ne progresse pas partout à la même vitesse. En effet, à Leysin (Vd 14), l'emploi ancien semble encore bien installé : le correspondant nous apprend que *déjeuner* est moins usité que *dîner* pour le repas du matin, et indique que pour le repas de midi « quelques personnes disent aujourd'hui *dîner* », parallèlement à *goûter*. À l'inverse, à Oron (Vd 69) et à Blonay (Vd 31), le déplacement est en cours au moment de l'enquête : le témoin d'Oron propose la marque « vieux » pour *dîner* au sens de " repas du matin " et Louise Odin[5] précise, pour Blonay, que « autrefois on dînait à huit heures du matin » et que « à présent on dîne entre onze heures et midi ». Ces informations diachroniques sont confirmées par les réponses des mêmes sources pour le mot *goûter* qui, avec le sens « prendre le repas de midi », est désigné comme un mot de la « première moitié du [XIXe] siècle » (Vd Oron) ou d'« autrefois » (Vd 31), en concurrence avec *dîner* qui, suite au glissement sémantique précédemment énoncé, devient le synonyme moderne. Le mot *goûter* est alors plutôt utilisé pour la collation de l'après-midi, anciennement désignée par *petit-goûter* comme l'indique le témoin d'Oron (Vd 69), qui précise qu'elle se faisait « pendant les grands travaux ». À Blonay (Vd 31), Louise Odin confirme qu'à côté de *goûter*, mot actuel pour une collation souvent composée de « café au lait, de pain et de fromage » (239-240), on avait anciennement *petit-goûter* (408) – ou le synonyme *marindena* v., *marindon* s. (331) –, différant de *goûter* par sa teneur puisque composé de fruits secs cuits avec du lard.

Certaines informations données par les témoins semblent indiquer une variation dans la terminologie découlant du contexte – culturel, saisonnier, etc. – plus qu'une modification en cours du système : un correspondant explique que « l'heure des repas varie selon la longueur des jours » (G 14 Troinex). En effet, à Leysin (Vd 14) et aux Ormonts (Vd 16), il semble que le repas que l'on considère comme le repas de midi ait lieu, pendant les foins, dans la matinée : on nous dit que « le dîner doit être préparé pour onze heures au temps des foins » (Vd Ormonts), ou que « pendant les foins, on *goûte* plus souvent à dix heures qu'à midi » (Vd Leysin). Au contraire, à Aire-la-Ville (G 18), ce repas se prendrait plus tard en été qu'en hiver : le correspondant précise que « en hiver, on *goûte* à midi », tandis qu'une source littéraire indique que « [q]uand on moissonnait, on attendait avec impatience qu'il soit onze heures pour manger le *papet* (bouillie au lait et à la farine). Et puis on *dînait* à quatre heures ». Le contexte ne permet pas toujours, au moment de la mise en forme lexicographique, de savoir de quel repas les sources parlent : dans les cas précités, le repas que l'on a actuellement coutume d'appeler *repas de midi* a lieu aux horaires où généralement est prise une

[5] Odin (1910, 116).

collation – dans la matinée pour les Ormonts, ou dans l'après-midi pour Aire-la-Ville. Des décalages similaires apparaissent en ce qui concerne les premiers repas de la journée, toujours au moment des grands travaux aux champs. Ainsi, le *déjeuner* – que l'on a coutume de considérer dans le contexte actuel et citadin comme le repas que l'on prend avant de commencer les activités de la journée – peut, selon des sources des cantons de Vaud et du Valais, devenir un repas que l'on prend dans la matinée après avoir déjà effectué une partie du travail : « on peut faire bien du travail avant le déjeuner » (Vd 51 Chenit), « avec dix ouvriers, je finis (le piochage) pour le déjeuner (9 heures) » (V 86 St-Luc). À Évolène (V 75), le correspondant glose l'équivalent patois de *déjeuner* par « les dix heures », c'est-à-dire la collation prise dans la matinée, tandis que c'est *rompre le jeune* qui est utilisé avec la définition " déjeuner " (cf. 2.1.). Ces exemples témoignent du caractère contextuel des repas et de l'artifice qui réside dans la tentative lexicographique de les regrouper sous une définition commune.

3.2. Marinda

La polysémie qui apparaît pour *marinda* – qui peut désigner nous l'avons vu le repas de midi, la collation de l'après-midi et le souper, dans une même localité voire dans le système d'un correspondant – semble moins induite par un déplacement tel que celui que nous venons de voir que par le sémantisme large de son étymon, à savoir " collation ". Ainsi, à Isérables (V 36), il signifie à la fois " dîner " et " provisions de bouche ", et le témoin précise : « provision que l'on porte avec soi quand on ne revient pas (les bergers surtout) à la maison la journée durant » – emploi partagé par les témoins de Lourtier (V 35) et Praz-de-Fort (V 42) – et « petits repas de 10 heures et de 16 heures, ainsi que le repas de midi, tiré des sacs, lorsqu'on est en campagne ». Dans cette région, la provision semble donc donner son nom au repas, quelle que soit l'heure à laquelle il se prend : matinée, midi ou après-midi. Ces repas pris hors de chez soi paraissent donc ne pas être envisagés comme réellement distincts, mais comme se produisant simplement à des heures variables ; ceci est confirmé par le correspondant de Lourtier (V 47), qui indique pour *marinda* : « repas de midi sur les alpages qui peut avoir lieu à 12 heures ou seulement vers trois ou quatre heures ». Cet élément peut expliquer qu'il désigne à la fois le repas de midi et la collation de l'après-midi dans la majorité des sources qui l'attestent pour le repas de midi (cf. 2.2.).

Ainsi, si *marinda* est substituable à *dîner* dans certaines circonstances, il semble que, dans le contexte de la collation et du repas du soir, on observe également une interpénétration des deux repas. Là où *marinda* est utilisé presque exclusivement pour désigner la collation de l'après-midi, à savoir les régions concernées des canton du Valais et de Genève (cf. 2.3.), les relevés de Jules Jeanjaquet pour ce mot – qu'il a faits lors d'une enquête personnelle et qui constituent une part non négligeable des matériaux recueillis pour certains points (ici, V 51 Nendaz, 75 Évolène, et G 10 Hermance) – doivent être mis en rapport avec *sinna* et *souper*, qui désignent le repas du soir. Cette comparaison permet de comprendre leur articulation réciproque. En effet, si le mot *souper* (verbe et substantif) est attesté dans les gloses définitoires de

marinda – dans des formulations telles que « souper vers 4-5h (pain, vin, fromage) » (V 51 Nendaz) ou « prendre le souper de 4h, le café » (G 10 Hermance) et qui a peut-être pour but d'insister sur le fait qu'il s'agit d'un vrai repas, et non d'une petite collation –, il ne s'agit pas du dernier repas de la journée, ou " repas du soir ". Ce dernier est en effet désigné en Valais par *sinna* et à Genève par *souper*, et Jeanjaquet précise – dans les fiches qui sont dédiées non à *marinda* mais aux mots correspondants – qu'il se fait quant à lui « à la fin de la journée (soupe, pain et fromage) » (G 10 Hermance), « se prend de 18h à 21h selon les saisons » (V Évolène) ou « à la nuit » (V Nendaz) ; c'est-à-dire que contrairement à la *marinda*, il a lieu une fois la journée de travail terminée. Le correspondant des Ormonts (Vd 16) transmet une information similaire : le *souper* « se fait à la tombée de la nuit, et parfois de veillée quand on est tardif (attardé par le travail surtout) ».

Il nous paraît ici important d'attirer l'attention sur les précisions données par les sources et qui selon nous ont pour but d'éviter des confusions possibles : en effet, plusieurs témoignages, même anciens, expliquent que le nombre des repas varie en fonction des activités et de la longueur des journées. Ainsi, au Chenit (Vd 54), la collation de l'après-midi – le *marindon* – a lieu « surtout à l'époque où on laboure », et le correspondant de Dompierre (F 56) précise que *les quatre-heures* ne se font pas en hiver. À Genève, une ordonnance de 1692 impose aux maçons « de ne faire que trois repas dès le 15 aoust jusqu'au 1er avril, y compris le soupé après être sorti du travail ; et le reste de l'année n'en faire que quatre, y compris le soupé comme cy dessus » (GPSR VIII, 539a). La collation de l'après-midi peut aussi, dans certains endroits, tenir lieu de repas du soir : à Mézières (Vd 6), le *goûter* en été se prend vers 16h et le *souper* vers 21h30, tandis qu'en hiver un *goûter* plus consistant a lieu plus tard, vers 17h30, et remplace le souper (cf. 4.2.). Ce dernier point est illustré par des sens ponctuels de *goûter* et de *café* (dans la locution *boire le café*) qui sont donnés comme équivalents de *souper*.

4. Représentation lexicographique

Le système des repas est donc marqué par une très grande souplesse à la fois terminologique et pragmatique. Le lexicographe doit trouver un moyen – s'il veut honorer les informations que lui fournissent ses sources, présupposé de base pour l'entreprise du GPSR – de rendre compte de cette richesse tout en permettant la comparaison entre les variétés ; c'est-à-dire de retranscrire ces informations en veillant à les insérer dans une structure lexicographique intransigeante.

4.1. Informations sur l'usage

Des informations sur l'usage d'un lexème, notamment au niveau des marques diachroniques lorsqu'elles sont renseignées par les sources, peuvent être récupérées dans les sens. Ces derniers étant toujours localisés, généralement avec précision, ils permettent l'insertion d'étiquettes diachroniques :

1. DÎNER […]. V intr. 1° Prendre le premier repas de la journée, le petit déjeuner (Vd Leys., Ormonts et Roug. Co., Étiv., Blon. vx, Month., Vulliens […]). (GSPR V, 719a).

2. DÎNER […]. S. m. 1° Petit déjeuner ([…] Vulliens, Oron vx., DUM., V Vionn.). (GSPR V, 721a).

Lorsque l'information ne peut pas prendre place dans les sens – parce qu'elle n'est pas assez définie pour se résumer par une marque, comme c'est le cas par exemple de Leysin (Vd 14) et de son information sur le lent changement entre *goûter* et *dîner* (cf. 3.1.) –, le système de renvois synonymique et onomasiologique permet d'avoir accès à d'autres matériaux de cette même source et de mettre en rapport les différents usages :

1. DÎNER […]. V intr. […] 2° Prendre le repas principal, généralt vers midi (Vd Passim, V, G et F spor., N et J passim; anc.; fr. rég. SR); synon. *déjeuner* 1, 3°, *goûter* (Vd, G, F), *non-nā* (N, B, J). (GSPR V, 720a).

Il est possible aussi, évidemment, de proposer ces informations dans les citations, lorsque la source se prononce sur l'usage d'un mot par le biais d'un exemple, ou des les commenter dans l'historique :

1. GOÛTER […] [citation patoise] « Autrefois, on dînait à huit heures, on *goûtait* à midi, on petit-goûtait à quatre heures et on soupait le soir » (Vd Blon.). (GSPR VIII, 538a).

4.2. Informations encyclopédiques

En ce qui concerne les informations de nature encyclopédique ou folklorique données par les sources et qui précisent souvent le sens concret du lexème traité, il est possible de les retranscrire à l'aide des gloses définitoires plus ou moins précises ou de proposer un renvoi pour les éléments concernant les us et coutumes.

1. DÉJEUNER […] 1° V. intr. Prendre le repas du matin (SR; anc. et fr. rég.); sur l'heure de ce repas et sur les mets traditionnels qui y sont servis, voir *AFS,* I, 7-9 et *Comm.* I, 33 ss.; Herzog, *Mahlzeiten,* 19. (GPSR V, 223a et b).

2. GOÛTER […]. S. m. […] 2° Léger repas pris entre le dîner et le souper (Vd-V et F spor.; anc. Vd); il est souvent composé de café au lait accompagné d'une tarte (Vd Vall.), de fromage avec du pain (Vd Villen., Blon., Vall.) ou des pommes de terre (Vd Rovr., Sassel). (GPSR VIII, 539a).

2. GOÛTER […]. S. m. […] Le nombre et l'heure des repas peuvent dépendre des saisons (cf. ex. de G 1692 cité sous I, 1°) : à Vd Mézières, le goûter en été se prend vers 16 h (le souper intervient alors vers 21h30) et en hiver vers 17h30; dans ce dernier cas il est plus consistant et il n'y a pas de souper. Sur l'heure et la composition de ces repas, cf. *AFS,* I, 10-12 et *Comm.* I, 50-55; Herzog, *Mahlzeiten,* 85-7; cf. aussi l'ex. fr. rég. de Vd Oron cité sous *gouverner* II, 3°. (GPSR VIII, 540a).

La variété de ces informations d'une source à l'autre et leur complexité (cf. 3.1. et 3.2.) incitent en quelque sorte à réunir les informations dans une même définition et à fournir des précisions définitoires par le biais des exemples :

1. DÉJEUNER […]. V intr. […] [citation patoise], autrefois, on déjeunait de soupe de farine de froment, et ça « tenait mieux le ventre » que cette bibine de café! (V Isérables). [citation patoise], déjeune-tu de soupe ou de café? (V Savièse). [citation patoise], j'ai déjeuné de café et de pommes de terre grillées (J Charmoille). [citation patoise], souvent les ouvriers, pour déjeuner, boivent de l'eau de vie (G Bernex). (GPSR V, 223b).

1. GOÛTER […]. V. tr. […] [citation patoise], pendant les foins, on dîne plus souvent à dix heures qu'à midi (Vd Leysin). [citation patoise], en hiver, on dîne à midi (G Aire-la-Ville). (GPSR VIII, 223a et b).

4.3. Informations touchant la formation et l'étymologie

La structure sémantique étant elle-même porteuse de sens – puisque dans le GPSR elle rend compte, dans la mesure du possible, de l'articulation des sens entre eux –, elle peut être utilisée pour tenter de mettre en lumière certains éléments concernant des extensions de sens (cf. 2.4. et 3.2.) :

1. GOÛTER […]. II. V. intr. 1° Prendre le repas principal, généralement vers midi, dîner (…). 2° Prendre une collation. 1. Se restaurer (…). 2. Goûter, prendre un léger repas dans l'après-midi (…). || Par ext. Prendre le repas du soir (fr. rég. Vd Bex *AFS*, Payerne BLANC, N PIER.)[6]. (GPSR VIII, 537b).

Les voies de propagation d'un lexème peuvent être illustrées par le traitement des variantes phonétiques – notamment en ce qui concerne la distinction entre formes héréditaires et emprunts au français (cf. *goûter* 1, annexe 2) – et font souvent l'objet d'un commentaire dans l'historique (ibid.).

1. DÉJEUNER […]. Emprunté au fr. à époque anc. et adapté aux var. locales de *jeun, jeûner*, ce mot a remplacé *dîner* (voir ce mot) au sens " prendre le repas du matin ". (GPSR V, 224a).

Le traitement lexicographique dans le GPSR se faisant par ordre alphabétique et non par champs sémantiques, des explications concernant la répartition de la terminologie dans les différents systèmes ont été sacrifiées au profit d'une description précise de chaque lexème. Pour palier cette lacune, la mention de synonymes dans le corps des articles permet au lecteur d'aller chercher l'information géographique du sens en question sous l'article correspondant :

1. GOÛTER […]. I. V. tr. […] 2° Goûter, déguster un aliment ou une boisson, ou sans précisions […] ; synon. *agòta* 2, *asada* 1°, *degouster*, *éprouver* 3°, *essayer* 5°. […]. II. V. intr. 1° Prendre le repas principal, généralt vers midi, dîner […]; synon. sous *dîner* 1, 2° […]. (GPSR VIII, 537b).

[6] Pour *goûter*, l'isolement aréologique du sens " repas du soir " donné par quelques sources uniquement nous a amenée à considérer ce sens comme une nuance de celui de collation, et non comme un sens à part entière. Seule sa place dans la structure sémantique et la mention « par ext. » indique qu'il découle certainement du premier, selon le mécanisme de décalage des saisons précédemment énoncé pour *marinda*.

> 2. GOÛTER […]. Le répertoire des termes désignant les repas présente une grande variation selon les endroits, les époques et les réalités domestiques; pour le repas principal (sens I, 1°), cf. synon. sous dîner 1, 2° ; pour le sens de «goûter» (sens I, 2°), les principaux types sont, outre la fam. de *goûter*, *café* 1, 4°, *marinda* 2 et fam. (Vd-G), *mi-vêprée* (N), *none* et fam. (N-J), *quatre-heures* (SR). (GPSR VIII, 540a).

Ce principe de renvois onomasiologiques permet ainsi au lecteur intéressé de rassembler la terminologie des repas, de la localiser et de reconstruire partiellement le système correspondant.

Plusieurs autres éléments pourraient être évoqués, mais les articles étant toujours organisés de sorte à reproduire le plus fidèlement possible les matériaux, aucune liste ne pourrait être exhaustive.

5. Conclusion

La variabilité et le caractère implicite du système des repas pour les témoins de l'enquête du début du XXe siècle obligent le rédacteur d'un article du GPSR à retrouver un accès – même partiel – à la langue de chaque correspondant afin de tenter de comprendre la réalité sous-jacente aux réponses fournies. Il en résulte une multiplicité de systèmes linguistiques, partiellement divergents, dont le traitement lexicographique est rendu complexe par les différents glissement de certains repas que nous avons pu observer sur l'échelle temporelle ou leur duplication selon les activités contextuelles. Dans cette mise en forme lexicographique, la variation observée doit cependant être prise en compte : la vocation de l'entreprise du GPSR est en effet d'assurer la sauvegarde du patrimoine linguistique et culturel tout en participant à l'étude des langues romanes grâce à l'analyse des matériaux. Cependant, ce double but impose un double traitement, et la variation observée doit être à la fois réduite et décrite : il s'agit d'une part d'effectuer un regroupement conceptuel des matériaux sous des définitions communes et partiellement simplifiées afin de permettre leur comparaison et de les mettre en rapport avec le modèle du français de référence au niveau tant linguistique que référentiel ; d'autre part, il convient de proposer une mise en relief contextuelle par le biais d'exemples et d'informations encyclopédiques et linguistiques afin de conserver les caractéristiques de chaque patois et de chaque région.

Université de Neuchâtel Christel NISSILLE

Références bibliographiques

Dauzat, Albert, 1940. « Déjeuner, dîner, souper du moyen âge à nos jours ». *Mélanges de philologie et d'histoire littéraire offerts à Edmond Huguet*, Paris, Boivin, 59-66.

FEW = Wartburg, Walther von, 1922ss. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 vol., Suppl., Basel / Bonn / Leipzig.

Gauchat, Louis, 1914. *GPSR, Notice historique*, *Bulletin du Glossaire*, XIII, 3-30.

Goosse, André, 1989. « L'heure du dîner », *Bulletin de l'Académie royale de langue et littérature françaises* 67.

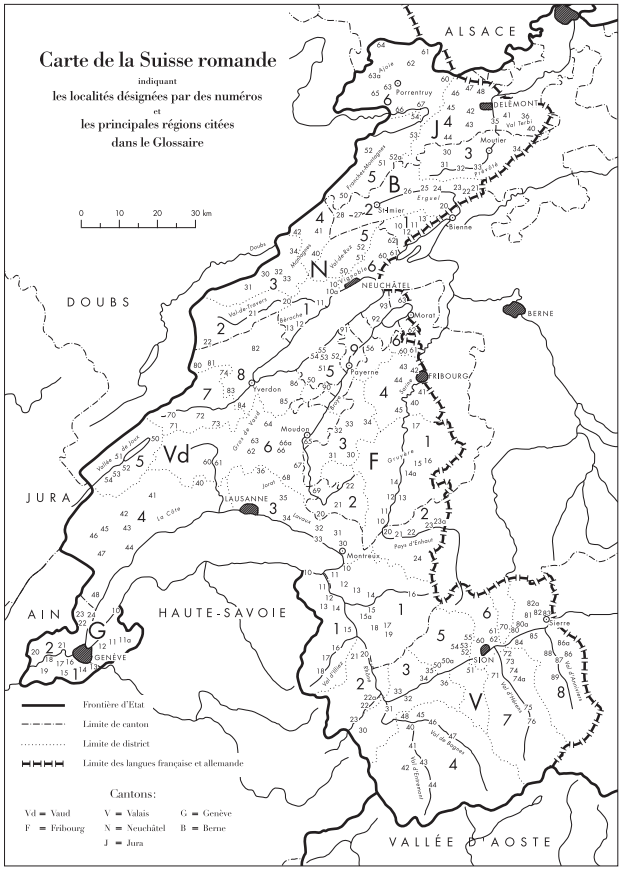
GPSR = Gauchat, Louis / Jeanjaquet, Jules / Tappolet, Ernest, 1924ss. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel / Paris.

Herzog, Paul, 1916. *Die Bezeichnungen der täglichen Mahlzeiten in den romanischen Sprachen und Dialekten, Eine onomasiologische Untersuchung*, thèse, Zürich.

Höfler, Manfred, 1968. « Déjeuner-dîner-souper », *ZrP* 84, 301-308.

Odin, Louise, 1910. *Glossaire du patois de Blonay*, Lausanne, Bridel.

Annexe 1 (GPSR VI, vi)



Annexe 2 (GPSR VIII, 537a-539a)

1. **GOÛTER**, ***gòtā***, *-á*, *-ò*, *go-* Vd 10* (*sens 1), 15a, 18*, 34*, 36*, 40*, 41*, 51*, 61*, 64*, 66*, 69*, 71*, 86*, 90*, 92*, 9 Mat.*, V 12*, 1 Miex† († sens II), 30*, 50*, 50a*, F 14*, 1 *Rec. Corbaz**, N 31*, 3-4 Hæf., 50*, 52*, 6 *Bibl.* 831*, *gœ-* 30*, *goṷò-* V 35 Roduit, *gou-*, *-ōū-* Vd 10†, 14†, 16 Ja.†, 19†, 1 Forclaz†, 21†, 22†, 23a†, 24†, 31†, 32†, 35†, 36†, 67†, 69†, 80†, 90†, Br.†, Dum.†, V 12†, 13, 18†, 21†, 2 Évionnaz Zi.†, 54†, 5 Conth. Ber.†, V Ba.†, G 11, 14, 15 (*-òou-*), 17, 18, 20, F 10†, 12†, 13†, 14†, 15†, 17†, 1 Villarvolard Duraffour†, 1 Bor.†, Gé.†, Hæf.†, 21†, 22†, 30†, 32 *ALF*†, 3 L'Homme†, 45†, Autigny†, Chénens Duraffour†, Treyvaux†, 51†, 54†, 56†, 5 Hæf.†, *gòṣā*, *-á*, *-ò*, *go-* Vd 21*, 31*, V 71, F 12*, 1 Co.*, 3 L'Homme*, 1-3 Currat*, 52, 53, *gōū-* 1 *Gruy. ill.**. **Anc.** *gota* F 1521†, *goster* Vd 3 1548†, imparf. 3e p. *gouttoit* F 1 1618†; patois *goutà* Vd XVIIIe s. *Bibl.* 1153†, *gohar* F 1 XVIIIe s. Python*, *gouta* G XVIIIe s. *Rocati*†, prés. 1e p. *goho* F 1 XVIIIe s. Python*. — Zi. III, VII; Hæf. *Frib.* 142, *Neuch.* 15; Co., Dietrich, Duraffour, Ja. et *AFS*, mat. ms.; Pier. 271, 286; *ALF* 385.

‖ **I.** V. tr. **1°** Percevoir les saveurs par le sens du goût (Vd Broye Mat.). **2°** Goûter, déguster un aliment ou une boisson, ou sans précisions (Vd passim, V Trient, Leytr., Cham., Hérém., G Choul., Cert., Dard., F Gruy. et Broye spor., N Cern.-Péq., Mont. Hæf., Val., Dombr.); synon. *agòṭa* 2, *asadā* 1°, *degouster*, *éprouver* 3°, *essayer* 5°. *Féré gòtā*, faire g. (Vd Month.). *Vaitə vai koumun fā lo difisilo! n'a pa l'èr dè vòlyai lo pirè gòtā dao bè dai dun*, regarde donc comme il fait le difficile! il n'a pas l'air de vouloir le g. même du bout des dents (Vd Penth.). *Foudréi gòṣå la sapa pò vērə sə l é pròou kouètè*, il faudrait g. la soupe pour savoir si elle est assez cuite (Vd Blon.). ‖ En parlant du vin (Vd spor., G Choul., Troin., Aire-la-V., Dard., F Hte-Glâne L'Homme, N Cern.-Péq., Brév., Vign. *Bibl.* 831). *Gètā lou vin*, déguster le vin (N Cern.-Péq.). *Vin avoué nò gòtā ḥlyao vin*, viens avec nous g. ces vins (Vd Penth.). *Aí vò dza gòtā daou nòvī?* avez-vous déjà dégusté du vin nouveau? (Vd Const.). *«Et l'avant to do ce sé | qué gottiray 6 bosses* [cf. *bòsè* 1°]», ils avaient tous deux si soif qu'ils goûtèrent six tonneaux (N Vign. *Bibl.* 831). ‖ Suivi de *de*. Manger ou boire qch. pour la première fois ou en petite quantité (F Gruy.): *Bato la man a ma fata*, *li balyo a gòṣå | dè chta bouna gòta pò mè fèrə amå*, je mets la main à ma besace, lui donne à g. de cette bonne eau-de-vie pour me faire aimer (*Rom.* IV, 208). **3°** Fig. **1.** Éprouver avec plaisir une sensation, une émotion (F Gruy. XVIIIe s.): *«Gohar la duhiaur d'on répoùs agréablo»*, savourer la douceur d'un repos agréable (Python, *Bucol.* éd. Moratel, 29). **2.** Loc. **a)** *In·n avai gòtā*, avoir fait ses premières expériences sexuelles, avoir perdu sa virginité (Vd Pailly; var. Vd Sassel, N Cern.-Péq.). *L ò·n è djè gètā*, il en a déjà goûté (N Cern.-Péq.). **b)** *È·n avae gòtó dè*, être excédé par, ne plus supporter (V Ardon): *Y'è·n i gòtó dè youi*, je ne veux plus avoir à faire à lui (Delaloye, 61).

II. V. intr. **1°** Prendre le repas principal, généralt vers midi, dîner (Vd Leys., Orm., Forclaz, P. d'E. passim, Blon., Corsier, Month., Vulliens, Aubers., Sassel, Br., Dum., V Torg., Champ., G Choul., Bern., Aire-la-V., F passim; anc. G; fr. rég. Vd Blon.); synon. sous *dîner* 1, 2°. «Leur comande de se trouver sur la besogne à quatre heures de matin et qu'ilz y dejeunent et *goustent*» (G 1570. *Sources droit*, III, 288). «Quant aux charretiers et serviteurs de ceans,... qu'ilz soient de retour à une heure après midi pour le plus tard... et après avoir *gousté* qu'ils ayent à charrier hors la ville le fumier qui sera fait aux estables» (G 1607. Ib. 525). *Léz ọtro yạ̀dzo*, *on dînâv a ouət ạ̄urè*, *on gōūtâv a midzua*, *on pətigōūtâv* [cf. ci-dessous III] *a katr āur é on səpâvə lə né*, «autrefois, on dînait à huit heures, on *goûtait* à midi, on petit-goûtait à quatre heures et on soupait le soir» (Vd Blon.). *Du tà dé fènạ̄dzo* [cf. *fanage* 1°], *on goutè pṣə chòvâ a dyiz ọ̀ærè tyè a midzòr*, pendant les foins, on dîne plus souvent à dix heures qu'à midi (Vd Leys.). *Aè·n ivér*, *on gōūt a mizèr*, en hiver, on dîne à midi (G Aire-la-V.). *Chin fâ kə Bòtòyon l a goutâ lé*, *marindâ lé*, *è kə ch'è rapèrtchi pirə ou firabə* [cf. *firọ̀b* 2°], cela fait que B. a dîné là, soupé là, et qu'il est rentré seulement à la fermeture des auberges (ib. *Alm. cathol. SR*, 1957, 67). *Chè ch'ịrè tərı avó* [cf. *aval* 2°] *kontrə l'Ótạl dè Vạla pò goutâ*. *Irè dza pachâ midzoua kan l è intrâ*, il s'est dirigé vers l'Hôtel de Ville pour dîner. Il était déjà passé midi quand il est entré (F Treyvaux. *Novi botyè*, 33). *Du kə* [cf. *dès* II, 2°] *ly è rətso*, *kə goutè dou yạ̀dzo*, puisqu'il est riche, qu'il dîne deux fois (F Gru.). *Chə vòj i bin goutâ*, *i vòj è dèfindu dè rounyi l'apèti a hou k'aroṷvon*, si vous avez bien dîné, il vous est défendu de couper l'appétit à ceux qui arrivent (F Hte-Glâne. L'Homme, 148). *«Quan to fu fay*, *cela granda assanblayé | qu'avai ita cé matin tant troblayé | le cœur contant sacon pret le parti | d'alla gouta de bin bonna àpeti»*, quand tout fut fait, cette grande assemblée, qui avait été ce matin-là si troublée, prit le parti, le cœur content, d'aller dîner de bien bon appétit (G XVIIIe s. Mussard, *Rocati*, p. 30). *Vinyịdè goutâ*, venez dîner (F Montb.). «Item, sera tenu ledit jour donner à desjeuner, ou à *gouster* aux compagnons» (G 1563. *Sources droit*, III, 147). *Tə n'ari ran a goutâ*, tu n'auras rien à dîner (F Font). Loc. et loc. fig. *Va vi kriyâ* [cf. *crier* 4°] *goutâ lè fènyâ*, va donc appeler les faneurs pour le dîner (F Roche); cf. ci-dessous 2° 2. *Goutâ pèr kao* [cf. *cœur* 7°], se passer de dîner (F Domp.). Autre ex. anc. sous *déjeuner* 1, 1°. ‖ Au réfl. Prendre le repas principal (Vd Ross. Hen., F Roche, Joux), se servir à ce repas (Vd Leys.). *Gọuta tè*, sers-toi à dîner (Vd Leys.). *Mè chu bin gōūtò*, j'ai bien dîné (F Joux). *Nò nò chin gayâ* [cf. *gaillard* III, 2° 6] *bin goutâ vå la tạnta Mări*, nous nous sommes gobergés chez tante Marie (F Roche). *Tré frò du cha fạta on lòrdo gujinyon* [cf. *gouzənyọn*] *dè pan è chè bạtè a chè goutâ*, il tire de sa poche un gros quignon de pain et se met à dîner (ib. *Alm. cathol. SR*, 1954, 57). ‖ Transitivt. *Tyè å ṣou goutâ vuè?* qu'as-tu dîné aujourd'hui? (F Gr.-de-V.). *Nò gōūtèrin ọtchyè* [qch.] *pə vuto vouè*, nous dînerons un peu plus tôt aujourd'hui (F Roche). **2°** Prendre une collation. **1.** Se restaurer (F Gruy. Bor.): *Kan mọ̀don dou vəlạ̀dzo | dè mòtè̩ta è dè pan*, *pò gōūtâ mé d'on yạ̀dzo | lə bîcha* [cf. *bissac* 1°] *ly è garni*, quand ils quittent le village, de petits fromages et de pain,

pour se restaurer plus d'une fois, leur petit sac est garni (*Gruy. ill.* III, 46). **2.** Goûter, prendre un léger repas dans l'après-midi (Vd Villen., Fren., Blon., Corsier, Oron, Rovr., V Vouv., Miex, Véross., Évionnaz, Aven, Conth. Ber., V Ba., F Crés.; Vd XVIIIe s., F 1521). «Digner et *gota* le jour de la Saincte Croyx» (F 1521. *Comptes Hauterive.* AC). *Lyódịna rèpon rin, travẹ̈chè l'òṣó yó lèj ọ̀mo goutậvan in lou tinyin lè koṵṣè*, Claudine ne répond rien, traverse la maison où les hommes mangeaient en se tenant les côtes (F Crés. Tobi, *Mèhlyon*, 57). Loc. *Kriyậ goutậ*, appeler pour g. (F Roche vx); cf. ci-dessus 1° fin. ‖ Au réfl. *Vò fó vò gõũtậ*, «il vous faut vous *goûter*» (Vd Blon.). *Gõũta té bin, léiy a grantin tank òou né*, «*goûte*-toi bien, il y a longtemps jusqu'au soir» (ib.). ‖ Par ext. Prendre le repas du soir (fr. rég. Vd Bex *AFS*, Payerne Blanc, N Pier.). «Viens *goûter* avec nous» (fr. rég. Vd Payerne Blanc). **3°** Prendre un repas, sans autres précisions (anc.). «*Goustant* une fois en un jordil pres de sa maison» (F 1677. *Livre noir*, XVI. AC). Autre ex. anc. sous *goûter* 2, I, 4°. ‖ Au réfl. Même sens (F Grandv.; anc. F). «Au poille dernier ou le depposant se *gouttoit*» (F Pont-en-Ogoz 1618. *Corresp. Bailliages.* AC).

III. Composé.

— **petit-goûter** Vd 31; ***pətigoutậ***, *-á*, *gõũ-* Vd 31, 32, 35, 36, 69, *piti-* F 12, 1 Bor., *péti-* 32. ‖ V. intr. Goûter, prendre un léger repas, entre le dîner et le souper. *Vinịdè pitigoutá*, venez goûter (F Vill.-s.-M.). *Fó alá pətigõũtá*, il faut aller goûter (Vd Blon.). «*Iô lè trâove tote lè quatro dein lo pâilo que petitgoutâvant avoué dau café et dau séré*», je les trouve toutes les quatre dans la chambre, prenant le goûter avec du café et du séré (Vd Sav. *Cont.* 1910, 43). «*... On grand rodzo que petit-goutâve quasu avoué lè boune parole âo régent*», un grand roux qui goûtait pratiquement avec les bonnes paroles du régent (ib. 1921, 41). Autre ex. ci-dessus II, 1°. ‖ Transitivt. «*Lo bon Dieu vo baillâi ... prau bllesson* [cf. *blyèsọn* 1°] *po voutrè dîna, prau tomma à petitgoutâ*», le bon Dieu vous a donné en suffisance des poires sauvages pour votre dîner, des tommes à goûter (ib. 1904, 1).

Dérivé: *goutatchẹ́* (-accare) V 21, prendre un léger repas, entre le dîner et le souper.

Aux sens I, 2° et 3°, du lat. gŭstare; au sens II, la plupart de nos formes semblent être empruntées ou, en tout cas, avoir subi l'influence du fr.; *FEW*, IV, 340a-b, 341a, 341b n. 7. Dans la majorité des localités, seul l'un ou l'autre sens est attesté (cf. var. phon. et synon.; voir encore *goûter* 2 hist.). À Vd Villen., Month., Oron, Sassel et V Vouv., il y a opposition entre une forme en *gò-* de sens I et une forme en *gou-* de sens II. À Vd Ross., Blon. et dans F Sud spor., la même distribution sémantique est (aussi) opérée au niveau de l'alternance *-t-*/*-ṣ-*. Pour le fr. rég., Pier. mentionne une différence de prononciation entre «*goûter* à six heures» et «*goutter* d'un mets, du vin». Pour l'organisation du répertoire des termes désignant les repas ainsi que l'heure et la composition de ces derniers, cf. *goûter* 2 hist. — Cf. les suiv., *agòta* 2, *degouster*, *goûte-*.

Nsl.

Anciens préfixes délocutifs dans les verbes dérivés roumains

Le roumain manifeste depuis plus de deux siècles une forte tendance vers la reromanisation, après une longue période d'influences slaves, grecques ou turques. Notre langue, issue du latin danubien, a hérité, parmi les autres éléments essentiels qui définissent un idiome, le système dérivationnel (morphèmes lexicaux et règles d'agencement).

Dans cette perspective, il serait utile de voir comment certains préfixes d'origine latine ont contribué à la formation et à l'enrichissement du lexique roumain et quelle est leur contribution actuelle dans le processus de création des verbes dérivés issus d'une locution, appelés verbes délocutifs.

Interprétée par la théorie de la délocutivité, cette catégorie lexico-sémantique de verbes réunit dans la langue actuelle des formations plus anciennes et des formations récentes, tandis que d'autres appartiennent déjà à l'histoire de la langue comme archaïsmes.

1. Points de vue sur la délocutivité

En principe, le concept désigne le phénomène langagier par lequel un sens pragmatique, lié aux circonstances d'énonciation, devient un sens lexical, l'inclusion de l'énonciation dans le sens ayant d'importantes implications philosophiques (Récanati, 1979). La théorie de la délocutivité (Benveniste, 1958, 1966, 277-285) définit un verbe délocutif comme:

(1) Verbe dérivé d'une locution, le sens (littéral) du verbe étant dépendant des conditions d'énonciation de cette locution (de sa force illocutoire) et non du sens en langue de celle-ci ;
(2) Le verbe dérivé est uniquement un *verbum dicendi*, en relation (métalinguistique) de DIRE avec la locution formulaire, ce qui le différencie des verbes dénominaux et déverbaux, qui impliquent un FAIRE.
(3) Le verbe dérive morphologiquement de cette formule-locution.

On peut illustrer la délocutivité verbale par des exemples tirés du latin et d'autres langues romanes.

fr. (*Re)mercier* "dire : merci !"< *merci* ! et non pas de *merci*, n. f. <lat. MERCES "recompense; prix, faveur"

Le verbe ainsi formé peut fonctionner en emploi performatif, réalisant le même acte illocutoire que la formule ("exprimer sa gratitude, sa reconnaissance") : *Je te remercie* !

roum. (*A*) *mulţumi* "a spune : mulţumesc"<(*la*) *mulţi ani !*, formule qui a pu exprimer la gratitude, mais qui de nos jours est employée pour faire des voeux.

Ce verbe ne dérive pas sémantiquement du nom masculin *ani* (pl.)<lat. ANNUS et de l'adjectif indéfini *mulţi* (pl.)<lat. MULTUS,-a,-um), mais de la formule performative (*la*) *mulţi ani !* qui indiquait l' acte de parole mentionné.

Le même phénomène existait déjà en latin, c'est le cas de la formule *salutem dicere/ dare* (lat. *SALUS-ŭtis*, „santé ; salut"). Dans les lettres privées, l'abréviation S.D. signifiait *salutem dat* et la lettre S. *Salutem* ! Le modèle de *Salus* ! (acte de parole "saluer " , formule polie prononcée lorsqu'on rencontre qqn.) a été suivi par d'autres langues romanes : it. *Salutare*, roum. *Sănătate* ! ou *Salut* ! Le verbe délocutif *a saluta* peut s'employer comme performatif : *Te salut*!; fr. *Saluer.*

En mention, le verbe délocutif perd la valeur performative que la locution- formule possède, devenant assertif, sauf en emploi performatif (I-ère pers. sing. indic. prés.). Des verbes comme *tutoyer*, *vouvoyer* / roum. *a domni* "s'adresser avec *domnule* à qqn" sont des citatifs et non des verbes délocutifs.

Cette théorie a été nuancée et raffinée ultérieurement par d'autres chercheurs (Ducrot et al., 1980, 57-92 ; Anscombre/Ducrot, 1983, 173 sqq. ; Anscombre (1985, 9-34). Anscombre considère aussi comme délocutifs les locutions et les verbes construits sur des interjections ou sur des onomatopées, certaines formations étant récentes : *zuter* "dire son mécontentement" ou *tilter* "faire *tilt*", en admettant aussi comme verbe métalinguistique FAIRE. Il existerait des délocutifs purement sémantiques lorsqu'un sens figuré second apparaît : *remercier qq*. "congédier" ; *faire tilt* "être une révélation, donner une inspiration subite ".

Leurs travaux et la critique de la délocutivité classique de Benveniste ouvrent la voie à une Délocutivité généralisée.

Pour Denis Apothéloz (2002 :73 sqq.) un délocutif est un dérivé verbal issu d'une locution de forme V+ Prep.+ N/ Adj. C'est un parasynthétique à formant discontinu (préfixe–base–suffixe). Il fait l'hypothèse que, si la dérivation délocutive il y a eu, elle a été progressivement «grammaticalisée» comme un dispositif affixal complexe, opérant sur une base lexicale nominale ou adjectivale et non plus sur une locution verbale toute entière. La délocutivité expliquerait mieux l'origine diachronique de certaines formations et moins leur fonctionnement en synchronie. Le préfixe a toujours une origine prépositionnelle ou adverbiale : *à terre→atterrir* ; *en pile→empiler.*

Riegel et al. (1994,544-545) adopte la même perspective, les véritables verbes parasynthétiques étant peu nombreux (*dératiser*), pour les autres, comme *amerrir*, le seul préfixe assure la récatégorisation de la base dans la classe du verbe.

1.1. Approches de la délocutivité dans la linguistique roumaine

Pour les linguistes roumains (Al. Graur & M. Avram,1978; Fl. Dimitrescu, 1961,1995; I. Coteanu & Bidu-Vrănceanu, 1975 ; GA, 2005) le terme 'délocutif' désigne un phénomène strictement lexical, étant synonyme de *postlocutionnel*[1].

Les linguistes roumains postulent que :

(1) Un délocutif est dérivé morphologiquement et sémantiquement d'une locution, unité de la langue.
(2) Les classes de délocutifs sont diverses: autres locutions, verbes, noms, adjectifs ou adverbes.
(3) Un délocutif verbal peut avoir comme origine une locution verbale ou un autre type de locution. Il est vrai que les locutions verbales ont le plus grand pouvoir dérivationnel, ayant la plus grande productivité.
(4) Les divers verbes employés dans les locutions verbales roumaines et susceptibles de créer un délocutif ne déterminent pas, en général, la forme et le sens du dérivé, ayant un rôle passif. Les verbes *a zice* "dire"et *a face*"faire"ne sont pas les seuls verbes-support possibles.

2. Les préfixes délocutifs roumains

Fl. Dimitrescu (1995, 191-193) observe la grande capacité des locutions roumaines formées avec des verbes divers (*a face, a duce, a bate, a trece, a pune*, *a atrage* etc.) de créer des verbes délocutifs. Ceux-ci ne sont pas uniquement des parasynthétiques préfixés, ils peuvent être aussi des composés, lorsque le verbe de la locution joue un rôle plus important, de base de dérivation, à côté du nominal (*a-şi bate joc > a batjocori*) ou des verbes de forme simple, formés par la verbalisation suffixale du nominal *(a-şi aduce aminte> a-şi aminti, a atrage atenţia > a atenţiona*). Nous avons retenus de sa liste les formations verbales ayant un préfixe délocutif, qui représente la préposition existante dans la structure impliquée :

a bate în tîmpine > a întîmpina, a pune în ţeapã > a înţepa, a da în lãturi > a înlãtura, a da / a pune / în vinã > a învinui, a da la fund > a afunda, a duce cu cobza, cu iordanul > a cobzãri, a iordãni, a lua / da / cu împrumut > a împrumuta, a lua /da în chirie > a închiria, a mînca de dulce > a dedulci

Un tel verbe suppose un formant discontinu: un préfixe, à l'origine préposition ou adverbe et un suffixe, qui permet la récatégorisation du dérivé dans la classe du verbe (par parasynthèse) et une base, représentée par un nominal N appartenant à la locution.

A l'origine, les préfixes roumain impliqués dans la dérivation délocutive sont des prépositions ou des préfixes latins.

[1] A.Bidu-Vrănceanu & alii, *Dicţionar de ştiinţe ale limbii*, 2005, article *Delocutiv.*

2.1.Le préfixe ÎN-(ÎM-) < lat. IN

Im- est le préfixe le plus productif . Ses variantes morphophonologiques sont:

îm- devant *p* ou *b*

înn- devant *n- (înnăscut, a înnopta)*

La variante néologique IN- se retrouve uniquement dans les verbes néologiques empruntés au latin ou aux autres langues romanes ou à étymologie multiple (*a insufla, a incarna*). Il existe des formes doubles qui se font concurrence, en *în-* ou en *in-*, car certaines formes néologiques ont tendance à suivre le modèle roumain[2] : *a incrusta* / *a încrusta*, *a insufla* / *a însufla*, *infatua / înfatua*, etc.

La forme IN du préfixe délocutif est homonyme du préfixe privatif *IN-*, toujours néologique, présent dans les formations nominales ou adjectivales ayant un sens négatif (*insalubru*, *insignifiant*, *insonorizare*).

2.1.1. Les valeurs du préfixe ÎN-/ÎM-/ IN-.

Il hérite du latin ses principales valeurs sémantiques:

(a) l'acquisition de l'objet dénommé par le mot-thème : *a împâcli, a încercăna, a înflori, a înfrunzi*, etc.
(b) la réalisation d'une action à l'aide de l'objet de la transformation, le changement d'état dénommé par le thème : *a îmbălsăma, a încleia, a înghimpa, a înhăma, a împietri, a încenuşa, a întineri, a îmbătrîni, a îmbolnăvi,* etc.
(c) la ressemblance avec l'objet dénommé par le thème (en ce qui concerne son action caractéristique*): a îmberbeca, a împânzi, a învăpăia, a infiltra,* etc.
(d) l'intériorité ou la valeur locative en général : *a înmormânta, a îngropa, a însera, a înnopta, a înfăptui, etc.*
(e) indicateur des cas précédents: *a împudra, a implanta, a incarcera*, etc.

Les formations verbales suivantes sont héritées du latin:

lat. INFRANGERE>roum. *a înfrânge*, lat. INTENDERE> roum a *întinde*

lat. INCALCIARE>roum. *a încălţa,* lat. INCIPERE >roum. *a începe*, lat. INCLINARE >roum. *a închina*

Dans certains cas il est difficile de préciser s'il s'agit d'un emprunt ou d'une formation roumaine:

a încheia <lat.*INCLAUARE ou roum. *în +cheie+-a* ; *a împiedica*<lat. IMPEDICARE ou roum. *în +piedică+-a*

Les formations suivantes sont certainement roumaines:

---

[2] DOOM2 (*Dicţionarul ortografic, ortoepic şi morfologic al limbii române*, II-ème édition, 2007) recommande les formes suivantes :

(a) Formes correctes avec *în-*: *încadra, încasa,încorpora, înhuma.*
(b) Formes correctes avec *in-*: *incarna, infiltra, insufla,* a *inunda*.

a înfiinţa, a înflăcăra, a înlemni, a înmănunchea, a înmuia, a întări, a îndumnezei, a (se) *împrieteni, a se înduşmăni* (rare, réfl. récipr.)

Vers 1830, la langue littéraire roumaine s'enrichit par de nombreux dérivés ou composés, dont quelques-uns sont des calques d'après le français ou l'italien, comme *înrâurire, a înrâuri* <fr. *influence*, it. *influenza* (cf. G. Ivănescu, 1980, 692 sqq.). Le verbe *a se înfumura* "s'enorgueillir"est formé sur la locution *a avea fumuri* (pl.) "avoir des fumées (à la tête)", par une dérivation sémantique figurale (ceux qui fumaient la cigarette étaient considérés des snob).

Les formes non préfixées *a vedera* "être évident"et l'adjectif verbal correspondant *vederat* sont remplacées par les formes actuelles préfixées *a învedera, învederat< a avea în vedere.*

Entre les verbes délocutifs , les verbes uniquement préfixés ou les verbes sans préfixes il n'y a pas identité sémantique: *a cununa* <roum. *a pune cununiile* (pe cap) "marier un couple"/ *a încununa* "déposer sur la tête de qqn. une couronne en signe d'hommage".

Ce préfixe a été productif et il l'est encore.

2.2. Le préfixe A-<lat. AD, AB

Il n'est plus productif aujourd'hui, mais il a donné un assez grand nombre de formations verbales au XVI-ème et XVII-ème s. (v. Graur, Avram,1978, 33 sqq.)

De nombreux thèmes auquels s'associe le préfixe sont anciens, hérités du latin:

(A) acoperi, adormita (*adormi*), *aduce, amuţi,afâna, amorţi, apăsa, astupa, asurzi,aţine, avânta, atrista*

Des verbes parasynthétiques hérités du latin sont: *(a) afunda*<AFFUNDĀRE, *a amuţi*<AMMUTTIRE(<MUTUS), a amorţi<*AMMORTIRE(=ADMORTIRE)

Il est sûr que les formations suivantes sont roumaines:

a *afuma,a amâna,a asori* "se chauffer au soleil", a *astăura* "guetter dans l'étable"(anc. *staur*, mod. *staul*), a *alunga* (<a goni de-a lungul?), *a aculma, a afâna, a astupa* <anc.*stupă* "tampon d'étoupe", *a adăpa* «amener (le bétail) à l'eau"< roum. *la apă, a aluzi* (rég. et pop."s'abêtir"<sb. *lud*, *luditi*), *a alătura <a lature*

Certaines de ces formations sont vieillies ou d'un emploi devenu régional, comme *a astăura, a amăguli, a aluzi* (cf. DAR 2002).

2.2.1.Les valeurs sémantiques du préfixe.

Elles sont héritées du latin:

(a) le lieu ou la direction: a *acoperi, acufunda, alătra, aluneca, amirosi, apipăi, azvârli.*
(b) le début de l'action (inchoativité): *a amiji.*
(c) l'intensification de l'action: *a amăguli.*

La valeur du préfixe s'est affaiblie, ce qui explique la synonymie avec le verbe simple sans préfixe, dans les cas où il existe : *a luneca–a aluneca, a mirosi–a amirosi*, *a pipăi–a apipăi*, etc.

Il y a un certain nombre de formations néologiques, emprunts ou calques d'après les langues romanes, surtout le français et l'italien:

(A) aborda, aclimatiza, aproviziona, agrava, anula, aplatiza, aproxima, adapta, acomoda, achita

L'homonymie avec le préfixe de sens négatif ou privatif A-/AN-, présent dans les termes savants néologiques: *acefal, anorganic*, etc.ne perturbe pas la compréhension.

2.3. Le préfixe DE-< lat. DE

Ce préfixe n'est plus productif avec sa valeur délocutive. Il s'attache surtout sur des bases verbales ou produit des verbes.

Des formations délocutives parasynthétiques anciennes sont:

a deochea, a dedulci, a desăvîrşi, a deosebi, a depărta, a dejosi

Il existe aussi un cas d'homonymie avec le préfixe de sens négatif DE- (DES-), celui-ci très productif, qui forme des verbes de sens opposé sur des bases verbales simples:

a *desface, a debranşa, a desminţi,a debusola,* etc.

Certaines formations délocutives néologiques sont des emprunts à une langue romane ou au latin:

a deborda <fr. déborder, a *decupa* <fr. découper, *a depista* <fr. dépister, *desemna* <fr. désigner, *a denigra* <fr. dénigrer, lat. DENIGRARE

Il est présent dans un grand nombre d'emprunts néologiques non délocutifs: (a) *deduce, deţine, dedubla,*etc.

2.3.1. Les valeurs sémantiques du préfixe DE

Ce préfixe indique:

(a) l' intensification, sur des bases verbales*: decădea, degusta, delăsa, delimita, derâdere* (nom d'action), etc.
(b) l'espèce de la base*: a declama, delinia, deplânge*, etc.
(c) la provenance: *a decurge, deduce, denominativ*, etc.
(d) la direction (*dejosi, depista*) ou indicateur de la direction: *depune*1" déposer".

3. Verbes délocutifs roumains

Il existe trois situations qui expliquent la genèse de ces verbes délocutifs.

Ils peuvent être :

(1) Hérités du latin.
(*a*) *îmbrăca, îmbuca, încuia, închide, încinge, învăţa, împăca, împărţi, împiedica, împlânta, împăna, încălţa, împunge, încăleca*

(2) Empruntés au latin, aux langues romanes ou à étymologie multiple.
En in- : *incrimina, infatua, infiltra, inspira, insufla/însufla, incrusta/încrusta, incorpora/încorpora, investi, încorona, a ambuteia, ambutisa, ameriza, aseleniza, aneantiza*
En *de-* : *deambula*

(3) Formés en roumain.

Le mot-base inclus dans la locution initiale ou d'un emploi parallèle est essentiel, du point de vue sémantique et morphologique, pour la formation et la motivation de ces dérivés verbaux.

Les verbes dénominatifs formés en latin danubien ont choisi le suffixe *–āre* pour une base substantivale et *– īre* pour une base adjectivale, ce qui explique le type de conjugaison verbale : I-ère ou IV-ème. C'est aussi l'époque où apparaissent les premières formations parasynthétiques, à l'aide du préfixe *ad-* ou *in-* :

affundare, allongare, allargare, ammortire, ammutire
indulcire, inblandire, infrondire[3]

Les chercheurs roumains (Graur, Avram, op.cit. ; *GA*, 2005, 572 sqq.) considèrent ces formations comme des composés parasynthétiques.

Les préfixes sont des opérateurs intracatégoriels. Mais dans le cas de la dérivation de type parasynthetique, le changement de la classse grammaticale du nominal inclus dans le syntagme de base a toujours lieu. *GA* (2005 : 575) considère les verbes issus d'une locution comme des composés délocutifs et en même temps des dérivés à suffixe lexico-grammatical (*-ea, -a, -i*), le prefixe ayant encore une forte valeur prépositionnelle.

On peut déceler plusieurs types de formations, issues de structures /locutions différentes et dans lesquelles le préfixe délocutif manifeste des sens étymologiques.

3.1. Typologie des verbes délocutifs construits en roumain

Structure profonde : V. support+ Prep.+Nom

3.1.1. Préfixe : ÎN-/ÎM-, ÎNTRU-

Verbes- support : *a pune, a introduce, a intra, a aşeza*.

On peut illustrer le procédé de formation des verbes délocutifs parasynthétiques par quelques exemples :

A (se) aşeza în genunchi→a îngenunchia " (s') agenouiller"

[3] *v. Istoria limbii române* (1969), vol. 2, 186

A pune în chip (de)→a întruchipa "représenter, envisager"

Autres formations semblables sont:

(A) împovăra, a înşeua, a împodobi, a înzăua,, a îmbrăţişa, a întrupa, a împerechea, a împrăştia

Dans ces dérivés, le nominal-base peut être d'origine latine (*a închinga*) ou non latine : *a încrâncena* < sl. krončina, "mânie", *a* (*se*) *îngrijora* "se faire des soucis"< bg. *griža*.

Plusieurs remarques s'imposent :

(1) Le préfixe a dans la majorité de ces verbes une valeur spatiale, locative, héritée du latin, exprimant surtout l'idée d'intériorité. Mais il peut exprimer aussi d'autres valeurs sémantiques.

(a) valeur instrumentale: *a îmbrăţişa, a încleşta, a înzăpezi*,*a împrăştia*.

(b) directive : *a înmâna*

(c) transformation de l'état, le devenir, le verbe étant un éventif : *A avea fumuri* (pl.)→*a se înfumura* (début du XIX-ème s. –cf. G. Ivănescu, 1980, 692)

(d) valeur modale, exprimant plutôt l'idée de comparaison (v. Coteanu & Bidu-Vrănceanu, 1975,194 sqq.) :

A asemăna cu un chip → a (-şi) *închipui* "(s')imaginer"

A (se) schimba în flacără → a (se) înflăcăra

A (se) face ca un colac → a (se) încolăci

A (se) face ca bujorul → a (se) îmbujora

(2) Un grand nombre de noms désignant des parties du corps humain ont généré de telles formations verbales délocutives : *braţ* / fr.bras, *mână* / fr.main, *chip*, *faţă* /fr.visage, face, *trup* / *fr.*tronc, *ochi*/ fr. *oeil*. On peut les considérer des composés avec la préposition *întru* <lat. *intro* ou des parasynthétiques avec le préfixe în- : *a înfăţişa, a întrupa, a întruchipa, a înmâna, a deochea*.

(3) Il y a des cas où un verbe parasynthétique délocutif forme un couple avec un verbe simple, sans considérer qu'ils sont en relation de dérivation directe. Des différences de régime actanciel, sémantiques, d'origine, de type de conjugaison ou stylistiques peuvent exister entre les deux:

A făptui-a înfăptui, vb. préfixé ou parasynthétique composé? DEX l'explique par la structure *în-+făptui*, Coteanu et Bidu-Vrănceanu (1975: 196) le considèrent un délocutif, issu de la loc. *a pune în faptă* (*fapt*<lat. FACTUM, var. *faptă*<lat. pl. FACTA).

A ochi "viser" - *a deochea* "rendre malade par le pouvoir du regard méchant" formés sur le n. m. (sg./pl) *ochi*<lat.OC(U)LUS.

A împăca (hérité) –*a împăciui* (délocutif, vieilli) formés de *pace*<lat. PAX.

Certains sont des variantes stylistiques, les verbes étant des parasynonymes :

(litt.) a îngrămădi – (pop.) a grămădi
a îndrăgosti a drăgosti
(litt.) a bucura – (pop) a îmbucura
a peţi a împeţi. etc.

(cf. Coteanu et Bidu-Vrănceanu, op.cit.)

(4) Quelques formations ont développé un sens figuré métaphorique : *a (se) închista* “se retirer en soi-même” formé de *chist*, “tumore”, *a (se) încuiba* “s’instaler quelque part sans en avoir le droit”, formé sur *cuib*/fr.nid, *a îmbrobodi*, “rendre dupe”, formé sur *broboadă*, “grand mouchoir porté par les paysannes sur la tête et sur les épaules”, etc.

Structure profonde:V. support+Adj./Numéral

Verbe support : *a deveni, a (se) face, a (se) schimba*.

Prefixe : ÎN-/ÎM-, A-, ÎNTR(U)-

Type 1 : Le préfixe se combine avec un adjectif.

De tels verbes sont *:*

(A) înfrumuseța, a înăcri, a întări, a îngroșa, a înmulți, a împuțina, a încreți, a îndrăgi, a îngrășa, a alungi

Ces verbes sont des causatifs ou des éventifs. Le jeu des diathèses qui indique un verbe support différent (A FACE/ A DEVENI) assure le passage d’une catégorie à l’autre.

A face dator (causatif)>a îndatora “endetter”
A deveni dator (éventif)>a se îndatora “s’endetter ”

Il y a certains verbes qui peuvent avoir, contextuellement, une interprétation causative ou ergative: *a îmbătrâni* “vieillir”, *a întineri* “rajeunir”.

(i) Rochia aceasta o îmbătrânește pe fată.
(ii) Mama a îmbătrânit mult în ultimul an.

Autres remarques:

(1) Les adjectifs verbaux en *–at, -it, -ut* qui semblent issus d’un verbe délocutif sont nombreux et fréquents. Il se peut que le verbe soit d’un usage rare ou qu’il n’existe pas et que l’adjectif soit antérieur au verbe:

îndoliat, înzăuat, înlăcrimat, încopciat, închingat, împâslit, *înveșnicit*

(2) En roumain les adjectifs de couleur ont généré toute une série verbale de parasynthétiques causatifs, ergatifs ou éventifs : *a înălbi (rufele)*, *a (se) înnegri, a (se) înverzi, a (se) îngălbeni, a (se) albăstri*, etc.

(iii) A îngălbenit la auzul veștii./ Vestea a îngălbenit-o.
(iv) Pădurea a înverzit./Marin s-a înverzit la față de ciudă.
(v) Femeia a înnălbit rufele în râu. /Ion s-a albit de frică.

(3) Les doublets sont possibles, avec une différenciation sémantique ou spécialisation entre le verbe délocutif et l’autre : *a înflora- a înflori, a înnălbi-a albi.*

(4) Les verbes *a împărtăși*, *a împământeni, a împuternici* ont comme base un adjectif dénominal: *părtaș*, *pământean*, *puternic*.

Comme productivité, le nombre des formations en usage est très élevé en roumain actuel commun, mais le procédé de dérivation délocutive n’est plus trop productif.

Type II: Le préfixe se combine avec un numéral.

Les numéraux constituent la base d'une série déverbale qui exprime l'idée de multiplication: " multiplier par X "*: a îndoi, a întrei, a împătri, a înmii*, etc. Certaines formations ont acquis un sens figuré: *a o împătri* "se trouver dans une situation difficile ou délicate", *înmiit* ou *înzecit* " rendu très nombreux ", *a se îndoi*, "douter". Le préfixe peut représenter la prép. *întru*: A (se) strînge întru una>a (se) *întruni* "se réunir".

3.1.2. Les dérivés verbaux avec le préfixe DE

De nos jours, il n'est plus productif avec sa valeur délocutive. Leur base est un supin roumain: A avea *de săvârşit > a desăvârşi* "parfaire".

4. Actualité des préfixes délocutifs roumains

Ces anciens préfixes délocutifs ne sont plus tous productifs. Le seul qui continue à former des verbes délocutifs nouveaux est *în-/îm-*.

La plupart des formations en usage au XXe s. sont des calques ou des semicalques d'après une langue romane, surtout le français, ou bien elles ont une étymologie multiple.

4.1. Les délocutifs verbaux dans les dictionnaires du roumain contemporain

L'état actuel de la langue est enregistré par les specialistes en néologie et par les dictionnaires du roumain contemporain.

Dicţionarul de neologisme (DN2,) de Marcu et Maneca (1978) indique une quarantaine de verbes délocutifs, qui sont présents aussi dans *Dicţionarul explicativ al limbii române* (DEX, 1984). Une différence significative apparaît entre DN2 et DLRC (1956). Ce dernier n'enregistre pas les verbes délocutifs suivants, qui semblent donc être plus récents:

(a) îmburghezi, îmbuşona, îmbutelia, încifra, înclicheta, înfiola, înseria, învigora

D' autre part, des formations présentes dans le DLRC dont certaines sont déjà marquées comme vieillies ne sont plus enregistrées dans le DEX:

(a) *încălâfa, încondurat* (part. pass. de *condur* <tc. kundura), *înfăţoşa* (var. de *înfăţişa*)

Les formations verbales préfixées sont en extension numérique, surtout dans la langue de la presse ou dans le style technico-scientifique de la langue littéraire, considère A. Stoichiţoiu-Ichim (2007, 9-10). Mais il y a peu de formations verbales véritablement délocutives.

Les préfixes homonymes IN-, DE- et A- sont beaucoup plus productifs dans les dérivés néologiques, avec d'autres valeurs sémantiques.

4.2. Derniers enregistrements lexicographiques

Dicţionarul de cuvinte recente de Florica Dimitrescu (DCR2, 1997) enregistre les formations verbales suivantes :

- *a îmborcăna* "mettre un produit alimentaire dans un pot de verre appelé *borcan* pour le conserver" ;
- a *împoma* "planter un terrain avec des arbres, *pomi* (pl.)<lat. POMUS) ;
- *înnavetare*, nom d'action et 'infinitif long' d'un verbe **înnaveta* "opération de chargement et transport des boîtes en claire-voie pour les marchandises, appelées *navete* (pl.)" ;
- *deosebit,-ă* part., du verbe délocutif *a deosebi* (dans le syntagme moderne *plată deosebită).*

5. Conclusions

Un regard panoramique sur le phénomène de la délocutivité verbale en roumain nous révèle que ce procédé a joué un rôle important dans la constitution du lexique actuel. Les affixes sont latins, les verbes dérivés sont soit des verbes hérités du latin, soit des créations internes, ou bien des emprunts néologiques aux autres langues romanes.

Envisagé en diachronie, la dérivation verbale délocutive explique mieux la création de certains verbes dont le sens a partie liée avec une ancienne formule illocutionnaire.

Par ce type de formations, le roumain continue sa filiation avec le latin, langue-mère, et ses rapports avec les autres langues-soeurs, les langues romanes, s'affermissent davantage par voie d'emprunts.

Les préfixes impliqués dans la dérivation de type parasynthétique, propres aux formations verbales délocutives, sont hérités du latin avec leur double valeur, celle de préposition ou préfixe. Comme opérateurs agissant en roumain, ils ont choisi des mots d'origine diverse en tant que bases dérivationnelles, mais le mécanisme de ce processus, existant déjà en latin, continue à produire des formes nouvelles dans toute la romanité.

Il faut observer tout de même que le nombre de nouveaux verbes délocutifs est réduit en roumain contemporain, les préfixes homonymes, beaucoup plus productifs, fonctionnant avec des valeurs sémantiques différentes.

Notre objectif a été d'offrir une synthèse, une vue d'ensemble sur la délocutivité verbale en roumain contemporain, avec des envois historiques, sans prétendre à une étude exhaustive.

Université de Craïova Dorina PĂNCULESCU

Bibliographie

Anscombre, J.-Cl.,1985. «De l'énonciation au lexique: mention, citativité, délocutivité »
*Langage*s, no. 80, 9-34.

Anscombre, J.-Cl., O. Ducrot, 1983. *L'Argumentation dans la langue*, Bruxelles, Pierre Mardaga.

Apothéloz, Denis, 2002. *La construction du lexique français. Principes de morphologie dérivationnelle*, Paris, Ophrys.

Bechet, Florica, 2008. *Lexicologie semantică latină*, Bucureşti, Ed.Universităţii Bucureşti.

Benveniste, Émile,1958. « Les verbes délocutifs », in Anna G. Hatcher & K. L. Selig (ed.*), Studia philologica et litteraria in honorem Leo Spitzer*, 57-63, Bern, Francke.

Benveniste, Émile, 1966. *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard., 2 vol.

Bidu-Vrănceanu, Angela et al., 2005 [2001]. *Dicţionar de ştiinţe ale limbii*, Bucureşti, Nemira.

Coteanu, Ion / Bidu-Vrănceanu, Angela, 1975. *Limba română contemporană*, Tome II *Vocabularul*, Bucuresti, Ed. Didactică şi Pedagogică.

Cornulier, Bénoît de, 1976. « La notion de dérivation délocutive » , *Revue de linguistique roman*e, Strasbourg, SLR, no. 40 /janvier-juin,116-143.

Dimitrescu Florica ,1961. « Despre verbele "delocutive"», *Scrieri şi cercetări lingvistice*, 3, 3-11.

Dimitrescu, Florica,1995. *Dinamica lexicului românesc*, Cluj-Bucuresti, Clusium/ Logos.

Ducrot, Oswald et al.,1980. *Les Mots du discours*, Paris, Minuit.

*Gramatica Academiei (GA),*2005. Vol. I *Cuvântul*, Bucureşti, Editura Academiei Române.

Graur, Al., Mioara Avram (coord.),1970, 1978, 1989. *Formarea cuvintelor în limba română*, I *Compunerea*, II *Prefixele*, III *Sufixele*, Bucureşti, Editura Academiei Române.

Ivănescu, George,1980. *Istoria limbii române*, Iaşi, Editura Junimea.

Istoria limbii române, 1965/1969. Bucureşti, Editura Academiei, 2 vol.

Récanati, François, 1979. *La transparence et l'énonciation*: *Pour introduire à la pragmatique*, Paris, Éditions du Seuil.

Riegel, Martin et al., 1994. *Grammaire méthodique du français*, Paris, presses Universitaires de France.

Stoichiţoiu-Ichim, Adriana, 2007[2001]. *Vocabularul limbii române actuale*, Bucureşti, BIC All.

Ouvrages lexicographiques consultés :

Dicţionarul explicativ al limbii române (DEX), 1984 [1975]. Bucureşti Ed. Academiei.

Marcu, Fl.,Maneca, Constant (1978) *Dicţionar de neologisme*, Editura Academiei RSR, Bucuresti.

Oprea, Ioan et al., 2007. *Noul dicţionar Universal al limbii române*. Bucuresti-Chişinău, Litera Internaţíonal.

Guţu, George,1983. *Dicţionar Latin-Român*, Bucureşti, Editura Stiinţifică şi Enciclopedică.

Dicţionarul limbii române literare contemporane, (DLRC), 1956. Editura Academiei, Bucureşti.

Dicţionarul ortografic, ortoepic şi morphologic al limbii române (DOOM2), 2007. Bucureşti, Univers Enciclopedic.

Bulgăr, Gh./Constantinescu-Dobridor, Gh., 2002. *Dicţionar de arhaisme şi regionalisme* (DAR), Bucureşti, Saeculum Vizual.

La via del gusto che attraversa le Alpi: Influssi francesi nel lessico della gastronomia tra Cinquecento e Settecento

Se l'alta cucina nel mondo parla francese, il merito va certamente riconosciuto all'arte e alla professionalità di grandi figure di cuochi che seppero imporsi come modelli di gusto in tutta Europa, espressione indiretta del prestigio della corte di Luigi XIV nel periodo del suo massimo splendore. L'ondata francesizzante che si registra in Italia a partire dal Seicento trova un tramite naturale nella corte sabauda, grazie alla presenza delle due Madame Reali, Maria Cristiana di Borbone e Maria Giovanna Battista di Savoia Nemours, ideali mediatrici della cultura e dei costumi di Francia in Piemonte. Ma ben prima del loro ingresso a Torino il riferimento ai modelli d'Oltralpe è costante[1], così com'è costante il confronto con la cucina francese, anche prima della sua affermazione europea.

Il plurilinguismo che caratterizza il Piemonte, con una corte i cui possedimenti si estendono a cavallo delle Alpi, dalla Savoia al confine del Monferrato, gioca certamente un ruolo importante nell'acquisizione di molti francesismi, il cui radicamento nella lingua quotidiana può essere sostenuto dalla prossimità fonetica con la parlata locale. Le prime testimonianze in ambito gastronomico si possono rintracciare nella documentazione relativa al *Bilancio della Casa Ducale*, dove ricorre la definizione del «Piatto di Sua Altezza», la razione alimentare riservata al Duca e ai più stretti collaboratori (gentiluomini, ufficiali e personale della corte). L'Archivio di Stato di Torino (ASTo) ne conserva successive redazioni, stilate in tempi diversi tra la seconda metà del Cinquecento e il Seicento, in conseguenza delle riorganizzazioni della Casa nel passaggio dal regime di Emanuele Filiberto a Carlo Emanuele I.

Carte analoghe risultano anche per la corte di Tommaso Francesco di Savoia, Principe di Carignano, quinto figlio di Carlo Emanuele. Il confronto tra i diversi documenti offre la possibilità di verificare l'estensione e il radicamento degli usi alimentari dell'epoca. Accanto a questi scritti, corrispondenti di fatto a bilanci di spesa preventivi, si possono rinvenire i corrispettivi registri delle spese effettuate, dove sono riportati in dettaglio gli acquisti per l'allestimento delle vivande[2].

Lo spoglio di questi materiali ci consegna una ricca messe di voci riferite ad alimenti e preparazioni gastronomiche, offrendo spunti di notevole interesse anche a

[1] Per l'inquadramento della situazione linguistica piemontese e dei rapporti con la cultura francese si rimanda a Rossebastiano 2014.

[2] Di particolare risalto è il dettagliato rendiconto della «spesa che si fara p*er* li sig*nor*ij ambasiatori che = | che venerano da S.A. per l'anno 1581» (ASTo, art. 392).

livello linguistico. Le complesse relazioni dinastiche, giocate sull'equilibrio tra Spagna e Francia, introducono nella corte abitudini e tradizioni provenienti da mondi diversi, i cui riflessi traspaiono anche nella lingua.

Un primo esempio dell'intensità dei fenomeni di contatto si può rintracciare nello «Stato del Piatto di S.A. da lei ordinato conforme à quello fatto l'anno 1564»[3], che definisce la quantità e la qualità dei cibi richiesti per la mensa del Duca. In accordo con l'uso dell'epoca, il posto principale spetta alle carni, scelte «secondo li tempi et stagione et li luochi | ove si trovaranno a discrettione del maggiordomo serviente». Nel lungo elenco di vivande si specificano le varietà di carni presenti sulla tavola di Sua Altezza, in un'enumerazione che accosta voci italiane e francesi, in genere accolte in forma adattata:

> Fagiani, o [Beccazze] beccazzine, quaglie, grive, *alloette*[4] uccelletti | *canardi*[5], *sarcelle*[6], *ostarde*[7], oche grasse, o selvatiche, pavari, pavoni, galli d'India […]

---

[3] ASTo, Camerale, art. 259, par. 2, Bilancio dell'anno 1562. Nonostante l'intitolazione del fascicolo, il documento a cui si fa riferimento è evidentemente posteriore al 1564.

[4] Adattamento del fr. *aluette* "allodola" < lat. ALAUDA, di origine gallica, con suff. -ETTA. Il corrispettivo piem. è *lodna*, o *lodola* (DSA).

[5] Riprende il fr. *canard* "anatra", probabilmente derivato attraverso suffisso dalla stessa radice onomatopeica che è alla base dell'a. fr. *caner* "schiamazzare" (TLFi), mentre l'ipotesi di una derivazione diretta dalla voce *cane* 'femmina dell'anatra', spiegata come incrocio tra l'a. fr. *ane* e la radice onomatopeica di *caner*, pare meno plausibile, poiché le attestazioni note appaiono successive (REW, 4671a). Nella documentazione esaminata il tipo *canardo* è frequente, talora affiancato dal diminutivo *canardotto* (con il suffisso -ott-, usuale nel piemontese), corrispondente al fr. *canardeau*: «canardotti duoi» (6r, 5 gennaio 1581). La stessa fonte, in data 5 febbraio 1581, registra l'acquisto di «canardi una» e «anide duoi» (14v), dato che conferma l'utilizzo del termine come identificativo di una specie particolare e non come indicatore generico di classe, com'è oggi in francese. Molto più tardi la voce sarebbe stata citata come esempio del dilagare del linguaggio gastronomico francese, indotto dalla moda (cfr. la battuta di Ermondo nel celebre passo del *Raguet* di Scipione Maffei, citato più avanti). Solo modernamente entra in italiano l'uso traslato di *canard* nell'accezione di "bugia, fandonia" (Panzini 1905), documentato dal DEI attraverso il piem. *canàrt*, attestato dal Gavuzzi 1891 (la voce è non tuttavia registrata dai precedenti vocabolari piemontesi).

[6] Tratto dal fr. *sarcelle* "alzavola", ant. fr. *cercedula* < lat. QUERQUEDULA (FEW II, 1464; cfr. anche TFLi). Il piem. conosce invece il tipo *sarslöt*, *saslöt* (Zalli 1830; DSA: *sasslot*), con suffisso diminutivale -ott-; la forma locale tuttavia non compare nelle carte esaminate.

[7] Diversamente dalle voci precedenti, che non hanno continuità in italiano, *ostarda*, dal fr. *outarde*, è accolto nella lingua a partire dal XVI secolo nella forma *ottarda*, documentata attraverso l'opera di Francesco Redi, *Esperienze intorno alla generazione degli insetti* (cfr. Crusca 1691: «Sorta d'uccello, detto dagli Scrittori Latin. *otis tarda*»). Alla base è la testimonianza di Plinio, che riporta «proximae iis [anserini] sunt quas Hispania aves tardas appellat, Graecia otídas» (cfr. anche DELIN). Nell'attestazione piemontese risulta mantenuta la -s-, come nell'ant. fr. *ostardes* (XIVe s.) e nel prov. (*austarda*). Il documento sabaudo, di poco posteriore al 1564, permette di retrodatare l'introduzione della voce nell'italiano (cfr. a questo proposito Dardi 1992, 206). Il piem. conosce *otarda,* glossato dal DSA come «oca granajuola dell'ordine de' corritoni, la cui specie più notevole è l'*Otis tarda* di L. | Uccello grosso adorno di bellissime piume, e ragguardevole per eminenti orecchie piumose, donde trasse tal nome».

Per contro, il ricorso al dialetto è intenzionalmente contenuto, confermando la volontà di imporre una forma linguistica capace di superare la realtà locale.

Volendo estrapolare la terminologia specifica delle preparazioni gastronomiche, ci si può concentrare sulla «pastizzeria»[8], che costituiva un indicatore indiretto del prestigio della Casa. Oltre alla produzione «ordinaria de tutti li giorni», che comprendeva «Uno pastello à modo di venagione. | Due pastelli di frute. | Due torte sfogliate. | Dodeci tarterete sfogliate. | Due tarterete di frutta. | Sedeci biscotti in zuccaro, ò vero due biscotti tondi. | Dodeci biscotti di Spagna. | Dieci donzene di cornette», il «Piatto di Sua Altezza» prevedeva «tre volte la settimana, cioè dominica, marte | et giovedi, quatro pastelli acchiate».

Mentre *pastello* per "pasticcio" rappresenta la soluzione italiana (ma non è rara nei documenti piemontesi la forma alternativa *pasticcio*[9]), nel participio *acchiate* – peraltro in questo esempio non concordato – si può riconoscere l'adattamento del fr. *haché* "triturato, sminuzzato", dal verbo parasintetico *hacher*, formato sulla base di *hache* "ascia".

La voce, che si configura come un termine tecnico del linguaggio gastronomico, non viene accolta dall'italiano. Le citazioni piemontesi sono molte, a conferma del radicamento nell'uso locale, per quanto limitato al contesto di corte. La preparazione risulta regolarmente proposta nei banchetti per gli ambasciatori in visita a Torino[10] («pastelli piccoli di vitella *achiati*» 4r; «pastelli piccoli *achiati* nove» 5r; «pastelli *achiatti* otto» 10v, ecc.), così come nelle disposizioni relative al «Piatto di Sua Altezza», sia al tempo di Emanuele Filiberto che di Carlo Emanuele[11]. Al di fuori dell'area piemontese una testimonianza più tarda si può rintracciare nella traduzione del trattato di cucina di La Varenne, pubblicata a Venezia nel 1728: nella sezione dedicata al «Pasticciere», la voce compare curiosamente in funzione di glossa («Pasticcio di pesce disossato, e sminuzzato cioè *acciato*»[12]). Nel prosieguo del testo si presenta anche il deverbale *acciatura* («di poi stenderete sopre di quella *acciatura* una posata d'animelle magre», ivi, 211), a sua volta privo di continuità in italiano.

---

8 Secondo il DELIN: *pasticceria*, dal fr. *pâtisserie* (1328), è attestato dal 1853 con il valore di "arte della preparazione dei dolciumi", ma *pasticcio*, come "vivanda ricoperta di pasta e cotta al forno", risulta già in Berni (av. 1535), quale continuazione del lat. parl. *PASTICIU(M). Il GDLI documenta l'uso di *pasticceria* con riferimento a Ramusio (XV sec.) e Fiorenzuola (1578-1667); *pasticciere*, "chi prepara pasticci di carne per venderli al pubblico", è già in Sercambi (1348-14242, *pastiscieri*) e in B. Scappi (1500-1577, *pasticcieri*).

9 ASTo art. 392, a. 1581: «perciche et luzzi di Arona […] p[er] far *pastizzi*» 15r; «trutta […] per far *pastici*» 18r. ASTo art. 259, par. 2, a. 1605: «Pastizzi». L'identità tra le due voci è formalmente definita anche nel *Vocabulario Italiano e Spagnuolo* di Lorenzo Franciosini (1638, vol. 1), che, registrando la voce *pasticciere*, glossa «è lo stesso che pastelliere», e di seguito pone a lemma l'alternativa «pasticcio, o pastello».

10 ASTo art. 392, a. 1581.

11 Cfr. ASTo art. 259, par. 2, a. 1587: «Pastelletti achiati»; a. 1605: «Pastizzi aciati».

12 *Cuoco francese* (1728, 210).

Resta invece un'acquisizione permanente nel piemontese la voce *acì*, «manicaretto di carne minuzzata, e di uova sbattute» (Zalli 1815), che osserviamo documentata nel 1644 nella descrizione del «Piatto» di S.A. Tommaso di Carignano, come completamento della seconda portata («*Achij* di Montone»).

La base è il fr. *hachis*, «préparation de viande ou de poisson hachés très fin», attestato dal 1539, derivato, come nel caso precedente, dal verbo *hacher*, in questo caso unito al suff. *-is* (TLFi). Nella documentazione storica piemontese la voce compare in forma adattata, con terminazione vocalica (che tuttavia potrebbe anche essere indizio di una ricezione del termine per tramite orale).

Nel *Cuoco piemontese perfezionato a Parigi* (1766), traduzione dell'opera di Menon (1746)[13], la stessa voce si ripresenterà come prestito integrale:

> *Hachis* di spalla di montone coperto o sia piccatiglio[14].

Il piemontese conosce un uso estensivo del termine, documentato dalla locuzione *Fè un acì* «affettare, tagliare o fare a pezzi», utilizzata con valore metaforico «in ischerzo e talvolta in istile esagerato, parlandosi d'uomini, per fare strage, far macello» (DSA).

Tra i prestiti integrali va segnalato il tipo *gateau*, ricorrente nelle carte del 1581[15]. L'incertezza grafica trova riscontro nell'elevato numero di varianti, di cui *gatiau* risulta la forma più frequente:

> gatiau fogletatti quatro (3r, 5r, 10v…)
>
> gattiau fog.ti sei (13r)
>
> gatteau fog.ti dieci (14v)
>
> gatheau folietati doij (41r)
>
> gateo folietati doij (41v).

Come si osserva, tutti gli esempi fanno riferimento a una specifica preparazione mutuata dalla cucina francese, il *gâteau feuilleté,* corrispondente a una torta di pasta sfoglia. Mentre la forma *gâteau* viene acquisita integralmente, il participio *feuilleté* subisce un adattamento superficiale, che non trova riscontro diretto nella lingua italiana: l'agg. it. *fogliettato* vale infatti "ridotto a grande sottigliezza, laminato", ma conosce un'applicazione settoriale con riferimento specifico alle stratificazioni rocciose (GDLI); la voce che si afferma in ambito gastrononomico è il part. *sfogliato*, fissatosi anche in forma sostantivata come *sfogliata*, "torta di pasta sfoglia con ripieno"

---

[13] L'opera sembra essere conosciuta in Piemonte soprattutto attraverso i successivi rimaneggiamenti (cfr. Papa 2009, 219).

[14] *Cuoco piemontese* (1766, 148); il corsivo è già nell'originale.

[15] «Gatteau fogliatati» risultano anche nel Piatto di Sua Altezza del 1587. Alla base è il fr. *gâteau*, attestato nel 1140 ca. come *gastels* (plur.) «aliment fait de pâte», dal lat. med. *wastellum* "focaccia" (TLFi), da cui deriva anche l'it. *guastella* (cfr. DEI, GDLI).

(DELIN, av. 1548, Messisbugo) o *sfoglia*, forse forma contratta del participio, di uso moderno[16].

Il corrispettivo aggettivale *sfogliato* compare nel «Piatto di Sua Altezza» del 1564-65 («Due torte *sfogliate*. | Dodeci tarterete *sfogliate*»), mentre nelle carte successive l'unica forma accolta è *fogliettati* (tra l'altro, come usuale in questa serie di documenti, con terminazione indifferenziata in -i, riflesso dell'identità di esito fonetico del francese *feuilletés/ feuilletées*):

> Torte di spinazi fogletatti (5r)
>
> tartelette foglietati quara[n]ta otto (16v)
>
> tartelleti fog.ti trenta sei n. 6 (15r).

La compresenza di «*gatiau* fogletatti» e di «*torte* fogletatti» preparate nella stessa giornata (3 marzo 1581) conferma la specificità delle due lavorazioni. Se gli esempi citati sembrano far emergere una contrapposizione tra preparazioni dolci (*gâteau*) e salate (*torte*[17]), l'ipotesi è smentita dalla documentazione successiva: ancora nel Settecento, il *Cuoco piemontese* riporta diverse ricette di «*gateau*», corrispondenti a preparazioni sia dolci («d'amandole», «di Savoia», «alla crema», «alla reale») che salate («al formaggio», «colla ventresca», «di carne», «di riso»). L'anonimo estensore dell'opera rileva la natura di prestito della voce, di norma citata in corsivo; come corrispettivo italiano adotta invece il termine «focaccia»[18].

Nei vocabolari piemontesi la voce *gatò* appare tuttavia accolta esclusivamente come dolce, così come si evince dalla descrizione fornita dal DSA: «specie di torta fatta con farina intrisa, coll'uova, regalata di zucchero, in forma rotonda, a spicchi, al di fuori invetriata con chiara d'uova, che si fa cuocere in forno»[19].

I dizionari italiani acquisiscono il termine tardivamente e non senza polemiche. Registrato dal GDLI come *gatò* o *gattò*, e glossato come «torta dolce cotta nel forno», risulta attestato dal 1747 attraverso il *Raguet* di Scipione Maffei, che ironizzava sull'eccesso dei francesismi a tavola:

> Ermondo, atto III scena 2: […] Non le darò cibi plebei: guazzetti | manicaretti, intingoli, stufati […] Io le darò ragù, farsì, gattò; | cotolette, crocande; […] Non mangerà frittelle né presciutti, | né vil vivanda d'anitra, ma sempre | canar, sambòn, bigné.

La voce è stata particolarmente avversata dai puristi come inutile moda, rivelatasi poi effimera nella durata:

---

16 Il DELIN ne attesta l'uso attraverso il Panzini (1918).

17 Sul valore di *torta,* a partire dalla documentazione medievale, cfr. Rossebastiano (2012, 497).

18 *Cuoco piemontese* (1766, 363, in nota).

19 Diversa è la tradizione meridionale che conosce il *gattò* come uno sformato di patate con latte e uova, tipico della cucina napoletana (cfr. anche Altamura 1956: «timballo di patate lesse con latticini e salumi»).

> Dai Francesi noi Italiani abbiamo preso la voce cruda cruda, anzi, l'alteriamo spesso dicendo Gattò. È egli necessario? Noi diciamo di no, perché possiamo con più proprietà dire Un dolce, e detto così in singolare, non può fraintendersi[20].

Altrettanto precoce rispetto alle registrazioni lessicografiche è l'affermazione della voce *flan* in Piemonte. Anche in questo caso il termine è un prestito integrale dal francese[21], registrato pure nei dizionari dialettali (Zalli 1815: «spezie di tartara, fatta di fior di latte, ed altri ingredienti»; DSA: «(T. de' cuochi) specie di tartara, fatta con crema e talora con carni ed altri ingredienti»[22]). Non accolto dal GDLI[23], è tuttavia attestato nel DEI, che data l'ingresso della voce alla fine del XIX secolo, glossandola come «sorta di pasticcio cotto a bagnomaria». Nella definizione del Panzini (1905) risulta un «pasticcio o meglio, torta di crema, uova, farina e simili ingredienti: si fa anche di verdure e di legumi e di carni»[24]. Una prima retrodatazione è stata segnalata da Thomassen (1997, 130) che rileva la forma *flanc* nel 1773 (*Economia della città e della campagna ovvero il nuovo cuoco italiano secondo il gusto francese*)[25].

La documentazione relativa al Piemonte ne attesta la presenza nel 1581, attraverso la forma univerbata *flandelatti*, pl., con riferimento a due preparazioni offerte in onore del «Sig. Ambasiator di Saxonia» in visita a Torino (5 aprile 1581). La voce è un adattamento del sintagma *flan de lait* «tartre de creme de lait, & d'œufs, melés ensamble» o anche «forme d'aumelete, de creme de lait, & d'œufs, cuite antre deus plats, ou dans la terriere» (Monet 1646).

È interessante notare che in area francofona si genera e si diffonde la variante *flandrelet*, «Sorte de tourte faite de farine, du lait & d'oeufs», registrata dall'Alberti (1785), talora impropriamente collegata all'area delle Fiandre:

> Ce sont des petites tartes, dites aussi flandrelets (ou plustost flans de lait), pour avoir esté inventées en Flandres, où le lait abonde[26].

Flandrelet è di fatto una ricostruzione paretimologica coniata su *flandret* (per *flan de lait*), voce tipica della Savoia con il valore di «soupe faite avec de la farine pétrie avec les mains» (Spitzer 1921, 75). La preparazione presentata a corte sarà dunque una ripresa della tradizione culinaria del versante transalpino dello stato sabaudo.

---

[20] Fanfani / Arlia 1877.

[21] Cfr. TLFi, s.v. flan: «Crème sucrée à base d'œufs, de lait et de farine que l'on fait prendre au four; *p. méton.,* tarte garnie de cette crème», esteso anche a preparazioni salate. Le prime attestazioni risalgono alla fine dell'XI sec. nella forma *fladon,* «disque destiné à recevoir une empreinte par pression»; 1376 *flaon* (Du Cange 1883-1887, s.v. *flans*). Cfr. FEW XV/2,132.

[22] Diffuso in area settentrionale: cfr. il milanese *flan*, «Specie di picciola tartara fatta con crema e carni o verdure piste» (Cherubini 1839-1856).

[23] Risulta tra le voci da evitare nel *Lessico della corrotta italianità* (Fanfani /Arlia 1877). Cfr. anche DELIN, s.v.

[24] E commenta: «Simili torte sono chiamate *fiadoncelli* nella citata opera di M. Bartolomeo Scappi, cuoco segreto di Pio V. Altro esempio di parole italiche, morte!».

[25] Cfr. anche Schweickard (2007, 276).

[26] Borel 1655.

Sempre di ascendenza francese sono le preparazioni dolci previste nel 1565 per il «Piatto di Sua Altezza», così come quelle presentate agli ambasciatori accolti presso la corte nel 1581. La fornitura giornaliera ordinaria di Emanuele Filiberto contava «Dodeci tarterete sfogliate» e «Due tarterete di frutta», che andavano ad aggiungersi ai «pastelli di frute» (2), alle «torte sfogliate» (2), ai «biscotti in zuccaro» (16) e ai «biscotti di Spagna» (12).

La voce *tartarete*, che si presenta con numerose varianti anche nei documenti del 1581 (*Tartarete, tarterette, tartelette, tartelletti, tartelleti*), trova corrispondenza nel fr. *tartellette* (dal 1349, TLFi), diminutivo di *tarte* "crostata". Il GDIU attesta la forma *tartelletta* dal 1960, con il significato specifico di «piccolo dolce rotondo da tè o da dessert, spec. guarnito con frutta o marmellata», valore che pare adattarsi anche agli esempi piemontesi[27].

In realtà l'it. ant. conosceva il tipo *tartara*, di derivazione francese, attestato nel *Fiore* (1283-87); per questo motivo il GDLI riconduce direttamente a *tartara*, come diminutivo, la voce specifica *tartaretta,* che risulta nel ricettario di Messisbugo (1549). La consapevolezza della derivazione dalla tradizione d'Oltralpe è tuttavia ben presente all'autore dei *Banchetti*, che introduce la preparazione tra le ricette di base sotto il titolo «A fare dieci tartarette alla francese»[28].

Il debito piemontese con la Francia è confermato dalla presenza della forma «*tartre»* per *tarte* (in opposizione al tipo usuale *torta*) nell'elenco delle forniture di *Pastizeria* offerte al «S. Anbassator di Venetia con tutti li soi» nel 1581 («tartre di pome q[uatt]ro»).

Anche i complementi delle torte tradiscono l'impronta francese della pasticceria di corte: a febbraio l'Ambasciatore di Navarra è accolto con «torte di orange» (2 e 4 febbraio 1581), piuttosto che di *narance* o *melarance*, come nell'uso dell'epoca[29]. Il prestito integrale non ha circolazione effettiva sul territorio locale, che adotta come referente il tipo *portugal* (Zalli 1815), con valore di etnico, in relazione alla provenienza del frutto[30].

[27] Vedi anche Schweickard (2007, 271), in cui la voce *tartellette* viene retrodatata al 1691 attraverso l'opera di Giuseppe Lamma, cuoco attivo a Bologna alla fine del sec. XVII (cfr. l'edizione Roversi 1988).

[28] Messisbugo (1549, 19).

[29] Il modello francese viene acquisito anche nel lessico della moda, come testimonia la voce *orangià* "aranciato", aggettivo di colore riferito ad abiti e stoffe: cfr. a Moncalieri «satino orangià», 1618; «grograno ransato», 1603 (Cantono 1986/87).

[30] Una delle prime attestazioni può essere riconosciuta nella forma «citroni di portocale» attestata nel 1669 (ASTo, art. 217, n. 352).

Non potevano infine mancare i dolci alla crema, fatti preparare nel 1581 «per la venuta della Sig.ra Principessa di Parma», di ritorno dalle Fiandre:

> torte di cresma[31] fog.ti sei (15r, 5 febbraio)
>
> torte di cresma fog.ti otto (16v, 7 febbraio).

La preparazione era inoltre espressamente richiesta per la tavola di Sua Altezza, come appare dai documenti del 1582 («torte d'amandole, di pignoli ò di crema») e del 1587 («torte d'amandole di pignoli di crema»).

Alla retrodatazione della voce *crema*, dal fr. *crème*, ha contribuito il lavoro di Thomassen (1997, 110) che riporta alla metà del Cinquecento, attraverso la testimonianza di Messisbugo, la circolazione del termine nell'accezione di «dolce semiduro, fatto con latte, zucchero, tuorli d'uova ed altri ingredienti, sbattuti insieme e rappresi al fuoco»[32].

Per questa specifica accezione, il DELIN risaliva infatti al 1797, sulla base della definizione riportata dall'Alberti («crema, dicesi anco oggidì nell'uso comune, un composto di latte, tuorli d'uova, farina e zucchero, dibattuti insieme, e rappresi al fuoco; e dicesi crema di cioccolata, di caffè, ecc. secondo il sapore, o l'odore predominante d'ogni altro ingrediente, che vi si sia mescolato»), mentre la documentazione rinvenuta nel GDLI faceva riferimento all'Ottocento con rimando al *Vocabolario metodico* del Carena (1853): «vivanda fatta di panna mista con tuorli d'uovo, anche con cioccolata o caffè, zucchero e aromi il tutto rimestato per farlo incorporare e rappigliare al fuoco».

Che l'uso rappresenti una novità per il Cinquecento è evidente da come la trattatistica si riferisce alla sua preparazione. Già nella ricetta proposta da Messisbugo (1549, 37) si parla di «crema alla francese, per empire fiordeligi, cappe sante di san Giacomo, tortelle, e casse da pastelli, e per minestra, et altro». Ancora più esplicito è il passo dell'*Opera di M. Bartolomeo Scappi, cuoco secreto di Papa Pio V* (1570), in cui l'autore, di origine lombarda, sente la necessità di precisare il significato del termine prima di iniziare a spiegarne la modalità di preparazione:

> La crema è vocabolo Francese, et è fatta di fior di farina, latte, et uova […].

Gli esempi presentati valgono a illustrare la varietà e l'ampiezza di circolazione dei prestiti francesi di ambito gastronomico in Piemonte. Diversamente dall'ampia serie di voci che si riscontreranno nel Settecento all'interno dei trattati di cucina mutuati dai modelli dei grandi cuochi d'Oltralpe, le attestazioni documentarie

---

[31] La -s- che si osserva in questa variante riflette la grafia antica *cresme* (1261), poi superata dalla pronuncia del francese moderno (*crème*). La forma è coerente con il gr. *chrisma* "unguento", a cui la voce si può ricondurre (REW 1180; FEW II/2, 1271). La prima attestazione fr. con significato di "parte grassa del latte" risale al 1190 (*craime*); secondo il TFLi alla base sarebbe il «b. lat. *crama* "crème" (VIe s., Venance Fortunat ds TLL s.v.) d'orig. gauloise, tôt croisé avec *chrisma*».

[32] Cfr. anche Schweickard (2007, 269).

evidenziano la reale diffusione dei francesismi nella lingua d'uso. Le voci nuove, che fanno la loro comparsa nelle registrazioni relative alla corte, ritornano comunemente nei libri di conti e negli inventari, confermando l'effettiva circolazione dei termini nell'italiano regionale. La prossimità linguistica e culturale dei territori al di là e al di qua delle Alpi favorisce la precoce acquisizione di voci che solo successivamente si diffonderanno nella penisola; il recupero delle attestazioni ricavate dai documenti piemontesi consente di ricostruire con maggiore dettaglio e profondità prospettica il percorso di irradiazione delle diverse forme lessicali, la cui introduzione è anche il segno di un'evoluzione delle forme del gusto.

Università di Torino Elena PAPA

Riferimenti bibliografici

Alberti di Villanova, Francesco, 1785. *Nouveau dictionnaire français-italien: composé sur les dictionnaires de l'Académie de France et de la Crusca, enrichi de tous les termes propres des sciences et des arts*, Marseille, chez Jean Mossy.

Altamura, Antonio, 1956. *Dizionario dialettale napoletano: con introduzione storico-linguistica e note etimologiche*, Napoli, F. Fiorentino.

Borel, Pierre, 1655. *Trésor de recherches et antiquitez gauloises et françoises réduites en ordre alphabétique et enrichies de beaucoup d'Origines, Epitaphes, & autres choses rares & curieuses, comme aussi de beaucoup de mots de la Langue Thyoise ou Theuthfranque*, Paris, Augustin Courbé.

Cantono, Mara, 1986/87. *Ricerche di italiano regionale: la lingua dei corredi nuziali di Moncalieri nel Seicento*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Carena, Giacinto, 1853. *Vocabolario Metodico d'arti e mestieri*, Torino, Stamperia reale.

Cherubini, Francesco, 1839-1856. *Vocabolario milanese-italiano*, Milano, dall'Imp. regia Stamperia, [poi] dalla Soc. tipogr. de' Classici italiani.

Crusca 1691 = *Vocabolario degli Accademici della Crusca, in questa terza impressione nuovamente corretto, e copiosamente accresciuto*, Firenze, Stamperia dell'Accademia della Crusca.

Cuoco francese 1728 = *Il cuoco francese ove, è insegnata la maniera di condire ogni forte di vivande, e di fare ogni sorte di pasticierie, e di confetti, conforme le quatro stagion dell'anno per il signor de La Verenne [...] trasportato nuovamente dal francese all'italiana favela*, Venezia, per Giouanni de' Paoli.

Cuoco piemontese 1766 = *Il cuoco piemontese perfezionato a Parigi che insegna con facil metodo a cucinare qualunque sorta di vivande […]*, Torino, presso Carlo Giuseppe Ricca, a spese di Beltramo Antonio Re librajo.

Dardi, Andrea, 1992. *Dalla provincia all'Europa. L'influsso francese sull'italiano tra il 1650 e il 1715*, Firenze, Le Lettere.

DSA = di Sant'Albino, Vittorio, 1859. *Gran dizionario piemontese-italiano*, Torino, Società l'Unione Tipografico-Editrice.

Du Cange, Carolus Du Fresne, 1883-1887. *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*, Niort, L. Favre, 10 voll.

Fanfani, Pietro / Arlia, Costantino, 1877. *Il lessico della corrotta italianità,* Milano, Libreria d'Educazione e d'Istruzione di Paolo Carrara.

Franciosini, Lorenzo, 1638. *Vocabulario italiano e spagnuolo ultimamente con la correzione ed aggiunta del suo vero autore mandato in luce […]*, Roma, Stamperia della R. Cam Apost., 2 voll.

Gavuzzi, Giuseppe, 1891. *Dizionario piemontese-italiano*, Torino-Roma, L. Roux e C. Editori.

Gribaudo, Gianfranco, 1996. *Ël neuv Gribàud. Dissionari piemontèis*, Torino, Piazza.

Menon, 1746. *La Cuisinière bourgeoise, suivie de l'Office, à l'usage de tous ceux qui se mêlent de dépenses de maison*s, Paris, chez Guillyn.

Messisbugo, Cristoforo, 1549. *Banchetti, composizioni di vivande et apparecchio generale*, Ferrara, Giovanni Buglhat e Antonio Hucher.

Monet, Philibert, 1646. *Nouveau et dernier dictionaire des langues francoise et latine: assorti des plus utiles curiositez de l'un et l'autre Idiome*, Paris, Claude le Beau.

Panzini, Alfredo, 1905. *Dizionario moderno: supplemento ai dizionari italiani*, Milano, Hoepli

Papa, Elena, 2009. «L'arte della confettura, dalla Francia al Piemonte», in: Robustelli, Cecilia / Frosini, Giovanna (ed.), *Storia della lingua e storia della cucina. Parola e cibo: due linguaggi per la storia della società italiana*, Atti del VI Convegno internazionale ASLI, Modena 20-22 settembre 2007, Firenze, Franco Cesati Editore, 217-230.

Pipino, Maurizio, 1783. *Vocabolario piemontese*, Torino, Reale Stamparia.

Ponza, Michele, 1830. *Vocabolario piemontese-italiano*, Torino, Stamperia reale.

Rossebastiano, Alda, 2012. «Nomi da mangiare nel Piemonte medievale», *Rivista Italiana di Onomastica* 18, 2, 481-503.

Rossebastiano, Alda, 2014. «Knowledge of French in Piedmont» in: Rjéoutski, Vladislav / Argent, Gesine / Offord, Derek (ed.), European Francophonie. The Social, Political and Cultural History of an International Prestige Language, Oxford, Peter Lang, 81-112.

Roversi, Giancarlo (ed.), 1988. *La tavola imbandita da Giuseppe Lamma. Il ricettario di un cuoco bolognese del '600*, Casalecchio di Reno, Grafis.

Schweickard, Wolfgang, 2007. «I gallicismi nel lessico culinario italiano», in: Castiglione, Marina / Rizzo, Giuliano (ed.), *Parole da gustare. Consuetudini e saperi linguistici.* Atti del Convegno 'Di mestiere faccio il linguista. Percorsi di ricerca', Palermo-Castelbuono, 4-6 maggio 2006, 267-284.

Spitzer, Leo, 1921. *Lexikalisches aus dem katalanischen und den übrigen iberomanischen sprachen*, Genève, L. S. Olschki.

Thomassen, Helga, 1997. *Gallizismen im kulinarischen Wortschatz des Italienischen*, Frankfurt am Main, Peter Lang.

Zalli, Casimiro, 1815. *Disionari piemontèis, italian, latin e fransèis*, Carmagnola, Stanparia d' Peder Barbiè.

Les unités phraséologiques anthropologiques: Une comparaison entre le roumain et le français

1. Les prémisses de la recherche

La phraséologie a attiré depuis toujours et attire encore l'attention des chercheurs grâce à sa capacité de refléter l'univers spirituel et culturel, le savoir-faire et le savoir-être des communautés culturelles et linguistiques. Depuis toujours les recherches se sont concentrées sur l'identification et l'analyse des unités phraséologiques (expressions figées, locutions, collocations, etc.), en tant que résultat de la cognition humaine, mais aussi des contacts linguistiques et culturels. Actuellement la réalisation des corpus et des dictionnaires bilingues va de pair avec le perfectionnement des méthodes d'enseignement d'une langue en tant que langue étrangère et avec les problèmes que l'acte de la traduction soulève.

Cette recherche se focalise sur l'aspect lexicographique et contrastif des séquences figées. Elle est essentiellement synchronique, parce que notre but a été de jeter un regard sur la présence de ces expressions dans l'état actuel du français et du roumain, ainsi que sur leur traduction du roumain en français.

Dans ce qui suit, nous présenterons les inventaires des unités phraséologiques anthropologiques dans les deux langues soumises à l'analyse, afin de déterminer leur typologie, leur classement morphologique et la possibilité de les traduire d'une de ces deux langues dans l'autre tout en préservant leur expressivité.

Nous avons concentré notre recherche sur les expressions anthropologiques pour deux raisons précises : premièrement, parce que les noms ont eu depuis toujours le rôle de différencier et de distinguer et, par cela, ils ont offert et ils offrent encore plus d'expressivité aux expressions figées dont ils sont les composants ; et deuxièmement, parce que les noms sont des indices révélateurs de la stéréotypie de la pensée et de la stéréotypie de la langue.

2. La notion d'unité phraséologique (brève approche fonctionnelle)

La perspective que nous proposons dans ce qui suit est circonscrite à la linguistique traditionnelle de type fonctionnel, avancée dans l'espace européen par Igor Mel'čuk (1995), G. Gross (1996), G. Greciano (1983), M. Martins-Baltar (1997), I. Gonzáles Rey (2002), S. Mejri (1997), B. Lamiroy (2003) et dans la linguistique rou-

maine par Theodor Hristea, Stelian Dumistrăcel, Florica Dimitrescu, Ion Coteanu. La perspective fonctionnelle propose une définition des unités phraséologiques structurée sur deux axes : structurel et sémantique. Autrement dit, toute définition de l'unité phraséologique se déploie sur l'axe du figement et sur celui du sens métaphorique. On parle du figement syntaxique, du figement sémantique et du figement lexical. En bref, « une séquence est figée du point de vue syntaxique quand elle refuse toutes les possibilités combinatoires ou transformationnelles qui caractérisent habituellement une suite de ce type » (G. Gross, 1996: 154). De même, « elle est figée sémantiquement quand le sens est opaque ou non-compositionnel, c'est-à-dire quand il ne peut pas être déduit du sens des éléments composants » (G. Gross, 1996: 154). Et finalement, une séquence est figée du point de vue lexical si elle n'admet pas de commutations, ni des substitutions synonymiques.

Dans la linguistique roumaine, des définitions très récentes de l'unité phraséologique ont été offertes par les linguistes Liviu Groza et Cătălina Mărănduc. C'est Liviu Groza qui insiste sur l'aspect pluri-lexical, sur le caractère stable des composants et sur leur expressivité. À son tour, la linguiste Cătălina Mărănduc décrit l'unité phraséologique comme « un groupe de mots qui perdent partiellement leur autonomie sémantique et syntaxique, qui sont rencontrés fréquemment ensemble et qui manifestent un degré d'expressivité élevé, au moins un terme composant ayant un sens figuré ».

Dans une classification référentielle, il y a plusieurs types d'unités phraséologiques que nous mentionnons sans insister sur les définitions, pour des raisons évidentes : les collocations (considérés en tant qu'un rapprochement de termes qui, sans être fixe, n'est pas toutefois fortuit), les locutions, les expressions (qui manifestent un degré d'expressivité supérieur à celui des locutions) et les proverbes (dans la définition fournie par Ygor Melcuk, les proverbes sont des locutions ayant une composante rhétorique, tout comme dans l'exemple « Ce que femme veut, Dieu le veut »).

Dans notre exposé, nous mettrons le signe d'équivalence entre la notion d'unité phraséologique et celle d'expression, en tant que des structures figées ayant les occurrences les plus nombreuses dans la langue courante et, par la suite, dans les dictionnaires.

3. Les inventaires d'expressions

Dans le but d'offrir une image des plus exactes, nous avons consulté pour le roumain des dictionnaires explicatifs et des dictionnaires d'expressions : *Micul dicţionar academic* (2001), *Dicţionar explicativ al limbii române, DEX* (2012), *Dicţionar de expresii şi locuţiuni româneşti* (1997), *Dicţionar de expresii, locuţiuni şi sintagme ale limbii române* (Cătălina Mărănduc, 2010). Pour le français, nous avons dépouillé le *Dictionnaire des expressions et locutions* d'A. Rey et S. Chantreau (1991) et le *Dictionnaire des locutions françaises* de M. Rat (1957), tout en prenant comme référence le *Trésor de la langue française* dans la version électronique. Comme il

s'agit d'une étude comparative, pour des soucis d'exactitude, nous avons choisi pour notre analyse des dictionnaires d'expressions représentatifs pour les deux langues (bien que le moment de leur parution soit différent) ; pour les corrélations entre les deux langues, nous avons consulté deux dictionnaires d'expressions bilingues rédigés par des auteurs roumains : *Dicţionar de expresii şi locuţiuni român-francez* (Aristiţa Negreanu, 2000), *Dicţionar frazeologic român-francez, francez-român* (Elena Gorunescu, 2005).

4. Classification des anthroponymes

Les anthroponymes rencontrés dans les expressions figées soumises à l'analyse sont des noms bibliques /religieux, des noms historiques, des noms légendaires ou livresques et des noms imaginaires ou populaires.

4.1. Anthroponimes - noms bibliques /religieux

4.1.1. En roumain

(1) ADAM
(a) A fi neam după Adam (*être cousins à la mode de Bretagne*)
(b) De când cu moş Adam (*du temps de la reine Berthe*)
(c) A fi în costumul lui Adam (*être dans le costume d'Adam)*

(2) AGHIUŢĂ /SATAN
(a) A fura pe cineva Aghiuţă (*s'endormir)*
(b) A lua pe cineva Aghiuţă (*quitter la terre, faire le grand voyage)*

(3) SCARAOŢCHI /autre nom de SATAN
(a) A avea pe Scaraoţchi într-însul (avoir le diable au corps)
(b) A înţărca pe cineva Scaraoţchi (avoir le diable au corps)

(4) ANA + CAIAFA / CAÏPHE ET PILATE
A trimite pe cineva de la Ana la Caiafa (renvoyer de Caïphe au Pilate)

(5) AVRAAM
A trăi ca în sânul lui Avram (*être heureux comme un poisson dans l'eau)*

(6) HRISTOS /JÉSUS CHRIST
(a) A aştepta pe cineva ca pe Hristos (attendre qqn comme le Messie)
(b) A lua pe Hristos de mire (attacher son sort à Jésus Christ)
(c) A se lepăda de Hristos (renoncer à la religion chrétienne)

(7) NOE
A fi de pe vremea lui tata Noe (*être d'avant le déluge)*

(8) SFÂNTA PARASCHIVA / ~ SAINTE GENEVIÈVE

A se întâlni cu Sfânta Paraschiva (boire à sa soif)

(9) SFÂNTUL GHEORGHE / SAINT GEORGES

A vedea pe Sfântul Gheorghe în palmă (attendre le printemps)

(10) DUMNEZEU (environ 20 expressions) /DIEU

(a) A fi biciul lui Dumnezeu / a fi varga lui Dumnezeu (être le fouet de Dieu)
(b) A fi uitat de Dumnezeu (être chargé d'ans)
(c) A fi urechea lui Dumnezeu / a fi pâinea lui Dumnezeu / a fi omul lui Dumezeu (être bon comme le pain)
(d) A nu avea niciun Dumnezeu (n'avoir pas le sens commun)
(e) A prinde / a apuca pe Dumnezeu de picior (être aux anges)
(f) A se duce către Domnul (passer de vie à trépas)
(g) A se duce în plata Domnului (creuser son sillon)
(h) A se uita la cineva ca la Dumezeu (aimer qqn comme les prunelles de ses yeux)
(i) A strânge Dumnezeu pe cineva / a fi strâns de Dumnezeu (mourir)
(j) A-i pune Dumnezeu cuiva mâna în cap /a-l ţine Dumnezeu de păr (avoir de la veine, avoir (h) une rude veine)

4.1.2. En français :

(11) ADAM et ÈVE

(a) Le costume d'Adam / d'Eve
(b) La côte d'Adam
(c) Ne connaître ni d'Eve, ni d'Adam

(12) CAÏPHE ET PILATE : *Renvoyer de Caïphe au Pilate*

(13) JOB : *Pauvre comme Job*

(14)JUDAS : *Baiser de Judas, les trente deniers de Judas*

(15) MADELEINE : *Pleurer comme une Madeleine*

(16) MESSIE : *Attendre, accueillir qqn comme Messie*

(17) SAINTE CATHERINE : *Coiffer Sainte Catherine*

(18) SAINT- GEORGES : *La cavalerie de Saint-Georges*

(19) DIEU

(a) Recommander son âme à Dieu
(b) Ne croire ni à Dieu ni au diable
(c) Ne craindre ni Dieu ni le diable
(d) Manger le bon Dieu
(e) Ce n'est pas Dieu possible !
(f) Dieu vous bénisse !
(g) Dieu vous le rende !

(h) Il y a un dieu pour les ivrognes
(i) Ce que femme veut, Dieu le veut

4.2. Anthroponymes - noms historiques

4.2.1. En roumain:

(20 CUZA (prince régnant roumain du XIXe siècle)
A da cu ocaua lui Cuza (avoir la main ouverte)

(21) MAHOMED : *Dacă nu vine muntele la Mahomed, se duce Mahomed la munte* (*si la montagne ne vient pas à nous, il nous faut aller à elle)*

(22) PAPURĂ-VODĂ[1]
(a) A fi de pe vremea lui Papură-Vodă (être du temps que la reine Berthe filait)
(b) Ţara lui Papură-Vodă (la cour du roi Pétaud)

(23) PAZVANTE[2] : *A fi de pe timpul lui Pazvante chiorul (être d'avant le déluge)*

(24) COLUMB : *Oul lui Columb (L'œuf de Christophe Colomb)*

4.2.2. En français:

(25) REINE BERTHE : *Au temps que la reine Berthe filait*

(26) CHARLEMAGNE : *Faire Charlemagne*

(27) JARNAC : *Coup de Jarnac*

(28) LOUIS XIV : *Penser à la mort de Louis XVI*

(29) CHRISTOPHE COLOMB **:** *L'œuf de Christophe Colomb*

4.3. Anthroponymes - noms de personnages légendaires et livresques

4.3.1. En roumain :

(30) AHILE /ACHILLE : *călcâiul lui Ahile (le talon d'Achille)*

(31) DAMOCLES : *sabia lui Damocles (l'épée de Damoclès)*

(32) MORFEU / MORPHÉE : *A fi în braţele lui Morfeu (être dans les bras de Morphée)*

(33) CĂNUŢĂ: *A fi Cănuţă om sucit (être complètement tordu)*

---

[1] Surnom d'un prince régnant roumain du XVIIIe siècle sous le règne duquel la population était tellement affamée qu'on se nourrissait de jonc (*jonc* étant l'équivalent du mot roum. *papură*). *Papură Vodă* serait donc, dans une traduction libre, *Le Price Jonc.*

[2] Pazvante, abréviation du nom d'Osman Pasvantaglu. Le roumain *chior* signifie *borgne* ; il a reçu ce surnom après avoir perdu son œil dans une bataille.

4.3.2. En français :

(34) ACHILLE : *C'est un Achille*, *le talon d'Achille*, *la lance d'Achille*

(35) ARTABAN : *Fier comme Artaban*

(36) CASSANDRE : *Jouer les Cassandre*

(37) CHARYBDE ET SCYLLA : *Tomber de Charybde en Scylla*

(38) CRÉSUS : *Riche comme Crésus*

(39) CYTÈHRE : *Le fils de Cythère*

(40) CID : *Beau comme le Cid*

(41) FORTUNE : *La roue de la Fortune*

(42) POLICHINELLE : *Vie de Polichinelle*, *secret de Polichinelle*

(43) PÉNÉLOPE : *La toile de Pénélope*

(44) ARGUS : *Avoir les yeux d'Argus*

(45) MÉLUSINE : *Pousser des cris de Mélusine*

(46) MORPHÉE : *Etre dans les bras de Morphée*

(47) PANURGE : *Mouton de Panurge*

(48) PLUTON : *Descendre chez Pluton*

(49) SISYPHE : *Rocher de Sisyphe*

(50) VENUS : *La ceinture de Vénus*

4.4. Anthroponymes - noms de personnages imaginaires / populaires

4.4.1. En roumain

(51) ENE : *A-i veni moş Ene pe la gene (le marchand de sable est passé)*

(52) FRANGOLEA: *Cât ai zice cârc, Frangolea (très vite)*

(53) LEICA GUŢA: *A pofti ca leica Guţa la mere acre (~désirer l'impossible)*

(54) MOŞ TEACĂ: *A fi un Moş Teacă (être un ramollo)*

(55) PAPUC: *Ţara lui Papuc* (*la cour du roi Pétaud)*

(56) PĂCALĂ: *a plânge plânsul lui Păcală (~ rester indifférent aux malheurs d'autrui, des autres)*

(57) PEPELEA: *cuiul lui Pepelea (~ pretexte pour deranger qqn)*

(58) SFÂNTUL AŞTEAPTĂ: *La Sfântul Aşteaptă (à la Saint Glinglin)*

(59) STAN /IVAN /IEREMIA

(60) a o nimeri ca Stan cu oiştea în gard (mettre la pièce à côté du trou)

(61) a fi Stan păţitul (être payé pour le savoir)

(62) Azi Stan, mâine căpitan (hier vacher, aujourd'hui chevalier)

(63) TANDA / MANDA: *ba că-i Tanda, ba că-i Manda (c'est bonnet blanc et blac bonnet)*

(64) TĂNASE: *a se face Tănase (faire la bête, faire l'oiseau), a umbla teleleu Tănase (courir les rues)*

4.4.2. En français :

(65) BERTHE : *Adieu Berthe, adieu la valise !*

(66) ETIENNE : *A la tienne, Etienne*

(67) JACQUES / GILLES / GUILLAUME : *Faire le Jacques/ Gilles /Guillaume*

(68) JEAN : *Être un Gros-Jean, être Gros-Jean comme devant, c'est Gros-Jean qui se remontre à son curé*

(69) JOSEPH : *Faire son Joseph*

(70) MARIE BERDASSE : *Être une Marie Berdasse*

(71) MARIE : *Une Marie-couche-toi-là*

(72) MARTIN: *Il y a à la foire plus d'un âne qui s'appelle Martin ; pour un point Martin perdit son âne*

(73) PÈRE LABUTTE : *Être un père Labutte*

(74) SAINT GLINGLIN : *À la Saint Glinglin*

(75) SAINTE NITOUCHE : *Faire la Sainte Nitouche*

(76) PETAUD : *C'est la cour du roi Pétaud*

5. Typologie des anthroponymes

Dans les situations présentées ci-dessus, nous constatons un déséquilibre entre les deux langues tant sous aspect numérique que sous celui de la préférence pour une certaine catégorie d'anthroponymes. Mais, pour ce qui est du type des unités figées, la plupart sont, dans les deux langues, des expressions. De surcroît, en roumain nous avons enregistré aussi un proverbe : *Dacă nu vine muntele la Mahomed, se duce Mahomed la munte* (*~si la montagne ne vient pas à nous, il nous faut aller à elle).*

En ce qui concerne le statut morphologique des unités figées enregistrées, nous constatons une préférence, dans les deux langues, pour les expressions verbales. Conjointement à ces expressions verbales, il faut noter pour le roumain 6 expressions nominales (*oul lui Columb, sabia lui Damocles, cuiul lui Pepelea, călcâiul lui Ahile etc.)* et 3 expressions adverbiales (*de când cu moş Adam, cât ai zice cârc, Frangolea, la Sfântul Aşteaptă),* tandis que pour le français nous retenons 20 expressions nominales, 4 expressions adjectivales[3] (*riche comme Crésus, fier comme Artaban, pauvre comme Job, beau comme Cid)* et une expression adverbiale.

[3] Notons que la structure comparative *adjectif + comme + nom* est présente en roumain, mais elle est exprimée par des noms communs.

Sous l'aspect sémantique, nous mentionnons la présence de toutes les catégories de noms signalées (noms bibliques, historiques, légendaires, etc.). Nous constatons, dans les deux langues, la préférence pour la classe des noms bibliques, une bonne représentation en français de la classe des noms légendaires et livresques (beaucoup plus nombreux qu'en roumain), mais aussi une bonne représentation de la classe des noms imaginaires dans les deux langues, bien que différents d'une culture par rapport à l'autre.

6. Ressemblances et différences entre les deux langues étudiées

Il y a un bon nombre de séquences nominales roumaines contenant des noms légendaires ou livresques qui ont des correspondants parfaits en français, justement en vertu du fait qu'elles représentent des stéréotypies culturelles universelles :

(a) Oul lui Columb ~ l'œuf de Christophe Colomb
(b) Călcâiul lui Ahile ~ le talon d'Achille
(c) Sabia lui Damocles ~ l'épée de Damoclès

Un nombre très réduit de séquences verbales roumaines ont des correspondants parfaits en français : c'est le cas des séquences contenant des noms bibliques ou légendaires :

(a) A trimite pe cineva de la Ana la Caiafa ~ renvoyer de Caïphe à Pilate
(b) A aştepta pe cineva ca pe Hristos ~ attendre qqn comme le Messie
(c) A fi în costumul lui Adam ~ être dans le costume d'Adam
(d) A fi în braţele lui Morfeu ~ être dans les bras de Morphée

7. *Aspects de la traduction des expressions anthropologiques du roumain en français*

En analysant les équivalents proposés pour les expressions anthroponymiques roumaines dans les dictionnaires d'expressions roumains-français, nous avons constaté plusieurs situations :

(1) Équivalence de sens, tout en gardant la structure syntaxique et le même anthroponyme
(a) A lua pe Hristos de mire ~ attacher son sort à Jésus Christ
(b) A fi biciul lui Dumnezeu / a fi varga lui Dumnezeu ~ être le fouet de Dieu

(2) Equivalence de sens, tout en gardant la structure syntaxique, mais en remplaçant l'anthroponyme original par un autre, autrement dit trouver une structure semblable existante déjà en français :
(a) A fi neam după Adam ~ être cousins à la mode de Bretagne
(b) De când cu moş Adam ~ du temps de la reine Berthe
(c) Ţara lui Papură-Vodă ~ la cour du roi Pétaud
(d) A fi un Moş Teacă ~ être un Ramollot
(e) La Sfântul Aşteaptă ~ à la Saint Glinglin

(3) Equivalence de sens, sans la conservation de la structure syntaxique, ni de l'anthroponyme ; les auteurs des dictionnaires ont enregistré une expression ayant un sens identique ou très proche en français :
(a) A trăi ca în sânul lui Avram ~ être heureux comme un poisson dans l'eau
(b) A prinde / a apuca pe Dumnezeu de picior ~ être aux anges
(c) A fi pâinea lui Dumnezeu / a fi omul lui Dumezeu ~ être bon comme le pain
(d) A-i veni moş Ene pe la gene ~ le marchand de sable est passé

(4) Traduction plus ou moins expressive de la séquence figée roumaine, dans le cas où il n'existe pas en français d'expression ayant le même sens
(a) Cât ai zice cârc, Frangolea ~ très vite
(b) A vedea pe Sfântul Gheorghe în palmă ~ attendre le printemps
(c) A pofti ca leica Guţa la mere acre ~désirer l'impossible

7. Conclusions

En guise de conclusion, il faut rappeler que la question de la classification des séquences figées est une véritable "pierre de touche" pour les lexicologues, les lexicographes et les traducteurs. Si on veut traduire les expressions, les choses deviennent encore plus difficiles.

En ce qui concerne le cas particulier que nous avons abordé, celui de la traduction des expressions figées avec des anthroponymes du roumain en français, nous remarquons une préoccupation pour la traduction la plus fidèle possible de l'expression. La situation s'avère être plus simple dans le cas des noms bibliques et livresques, où la notion existe dans les deux langues et où le nom a un rôle évocateur. Le cas le plus intéressant (et le plus difficile, en même temps) est celui des expressions aux noms imaginaires ou populaires, choisis pour des raisons plutôt euphoniques pour lesquels le français ne possède pas de référent pour la notion évoquée en roumain. Dans ce cas, ne trouvant pas d'expression figée équivalente dans le système culturel et linguistique français, le lexicologue roumain va jusqu'à traduire tout simplement l'expression par un lexème ou à offrir une explication de ce que la séquence figée roumaine veut transmettre. Autrement dit, le lexicologue offre une traduction fidèle du sens de l'expression, au détriment de la structure syntaxique et lexicale originaire.

Cela ne signifie pas que le système phraséologique français soit moins riche que celui du roumain, mais que les deux systèmes recouvrent des réalités et des notions différentes, malgré le tronc linguistique commun et les influences que le français a exercées au fil du temps sur le roumain au niveau lexique et culturel.

C'est la mission du lexicographe-traducteur de trouver les équivalents français les plus approchants sémantiquement et les plus expressifs dans la langue cible.

Institut de Linguistique
« Iorgu Iordan – Al. Rosetti » Bucarest Nicoleta PETUHOV

Références bibliographiques

Sources

DEX = Dicţionar explicativ al limbii române, Editura Univers enciclopedic, 2012.

Dicţionar de expresii şi locuţiuni româneşti, Editura Midocenter, 1997.

Gorunescu, Elena, *Dicţionar frazeologic român-francez, francez-român*, Editura Teora, 2005.

Mărănduc, Cătălina*, Dicţionar de expresii, locuţiuni şi sintagme ale limbii române,* Editura Corint, 2010.

MDA = Micul dicţionar academic, Editura Academiei, 2001.

Negreanu, Aristiţa*, Dicţionar de expresii şi locuţiuni român-francez,* Editura All, 2000.

Rat, Maurice, *Dictionnaire des locutions françaises*, Larousse, 1957.

Rey, Alain, Chantreau, Sophie, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Les usuels du Robert, 1991.

Articles et ouvrages

Coteanu, Ion, 1982. *Gramatica de bază a limbii române,* Bucureşti, Editura Albatros.

Dimitrescu, Florica, 1958. *Locuţiunile verbale în limba română,* Bucureşti, Editura Academiei.

Dumistrăcel, Stelian, *Până-n pânzele albe. Expresii româneşti. Biografii. Motivaţii,* Iaşi, Institutul European, 2001.

Gonzáles Rey, I., 2002. *La phraséologie du français,* Toulouse, Presses de l'Université du Mirail.

Greciano, Gertrud, 1983. *Signification et dénotation en allemand. La sémantique des expressions idiomatiques,* Paris, Klincksieck.

Gross. Gaston, 1996. *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions,* Paris, Ophrys.

Hristea, Theodor, 1968. *Probleme de etimologie,* Bucureşti, Editura Ştiinţifică.

Lamiroy, Beatrice, 2003. « Les notions linguistiques de figement et de contrainte » in : *Lingvisticae Investigationes,* 26-1, 1-14.

Martins-Baltar, Michel, Calbris, Geneviève, 1997. « Le corps dans la langue. Esquisse d'un dictionnairire onomasiologique. Notions et expressions dans le champ de la «dent» et «manger» » in : *Lexicographica.* Series Major 80, Niemeyer. Tübingen.

Mejri, Salah, 1997. *Le figement lexical,* Tunis, Publications de la Faculté des lettres de Manouba.

Mel'čuk, Igor 1995. *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

Problemi filologici nei dizionari storici italiani dal GDLI al TLIO*

In un intervento del 1961 Giovanni Nencioni osservava come nel quadro della lessicografia europea quella italiana si caratterizzasse, fin dalle origini, per una particolare attenzione alla correttezza filologica dei testi citati. In vista della realizzazione di un futuro dizionario storico della lingua italiana, Nencioni affrontava poi alcune questioni metodologiche riguardanti il rapporto tra filologia e lessicografia, insistendo in particolare sull'opportunità di includere negli spogli lessicografici anche le varianti d'apparato delle edizioni critiche, in quanto «testimonianza della lingua cosiddetta collettiva, cioè dell'uso linguistico del tempo e del luogo dove il manoscritto fu copiato» (Nencioni 1961, 187-188).

A oltre un cinquantennio da quell'intervento possiamo provare a verificare l'atteggiamento dei dizionari storici moderni nei confronti di alcune questioni di ordine filologico.

Nello stesso anno in cui scriveva Nencioni usciva il primo volume del *Grande dizionario della lingua italiana* di Salvatore Battaglia[1], a tutt'oggi l'unico repertorio storico della lingua italiana a coprire l'intero arco cronologico che va dalle Origini al secondo Novecento. Alcuni dei limiti del Battaglia sono ben noti agli studiosi: si pensi ai numerosi falsi rediani ereditati dalla Crusca[2] o ad alcune prime attestazioni ricavate dai testi creati nel Settecento dal falsario Girolamo Baruffaldi, come ha rilevato Comboni (2008, 213). Più in generale, l'affidabilità dell'opera è spesso minata da una ricezione acritica delle fonti lessicografiche precedenti[3]: per limitarsi a una segnalazione recente, Bambi (2009, 283) ha individuato nella voce *arbitramento* la presenza di esempi scorretti desunti dal Tommaseo-Bellini.

Se questo comportamento riguarda più che altro singole voci, una questione di ordine più generale è rappresentata dalla scarsa qualità delle edizioni disponibili al

* Desidero ringraziare Paolo Squillacioti per aver discusso con me sui temi di questo intervento dandomi preziosi suggerimenti. Ringrazio inoltre Maria Barbara Bertini e Maria Paola Niccoli dell'Archivio di Stato di Torino per la loro cortesia e disponibilità.

1 Sulla progettazione e le prime fasi di elaborazione dell'opera si veda Bruni (1992).

2 Si tratta dei celebri falsi introdotti nella terza edizione della Crusca dal Redi, sui quali si veda ora Mosti (2008) e Beltrami (2010, 236-237).

3 Sul problema della 'ricezione passiva' nella tradizione lessicografica italiana si vedano ora Della Valle / Patota (2013).

momento della redazione del vocabolario[4]. Già negli anni Quaranta Giorgio Pasquali, in un suo intervento all'Accademia d'Italia (Pasquali 1941), aveva parlato del circolo vizioso per il quale un nuovo dizionario storico avrebbe necessitato di edizioni critiche moderne ma, a sua volta, l'attività editoriale avrebbe avuto bisogno del supporto di un nuovo strumento lessicografico; Pasquali riteneva però necessario «spezzare il circolo vizioso» iniziando comunque a produrre il vocabolario con le fonti disponibili, per poi migliorarle in corso d'opera. Un atteggiamento del genere ha guidato Salvatore Battaglia, un decennio dopo, nella progettazione del GDLI, con il risultato che oggi si dispone di un repertorio ricchissimo di documentazione e completo dalla A alla Z, ma caratterizzato da una notevole disparità qualitativa tra i primi e gli ultimi volumi[5]. Accade, ad esempio, che nella voce *accertatamente* si trovi come prima attestazione un passo di Rinaldo d'Aquino citato da un'edizione ottocentesca di Valeriani: «Bene conosco che accertatamente / sarà gaudente l'amor che m'inchina». Come segnala il TLIO (s.v. *accertato*), la forma è in realtà frutto di un emendamento, mentre il manoscritto reca: «ben cognosco ka cortamente / serà gaudente l'amor ke mi· 'nkina»[6]. Le conseguenze sono particolarmente rilevanti, perché l'avverbio non è altrimenti documentato nell'italiano antico e quindi la parola è stata a torto considerata come forma di attestatazione duecentesca, dal momento che il Battaglia per diversi decenni ha avuto la funzione di «fonte prima e principale per la datazione di lemmi ed accezioni» (Beltrami 2005, 312). Ciò ha comportato qualche ricaduta anche tra gli studi linguistici: in uno saggio sulla lingua di Magalotti (Turolo 1994, 60), tra le voci raccolte per valutare «l'incidenza del residuo arcaizzante» nella lingua dello scrittore, si registra proprio *accertatamente*, indicandola come forma attestata fin da Rinaldo d'Aquino.

La qualità delle fonti del Battaglia, però, è notevolmente migliorata nel corso degli anni, e per accorgersene basta osservare i fascicoli di scioglimento delle abbreviazioni bibliografiche che accompagnano ogni volume: dal loro confronto emerge chiaramente il continuo aggiornamento delle edizioni di riferimento[7]. Possiamo verificare concretamente le conseguenze di questa progressiva sostituzione esaminando le citazioni di uno stesso componimento di Chiaro Davanzati in punti differenti dell'opera: nei primi volumi si cita dalle antologie di Monaci (1889-1912), Salinari (1951) e Contini (1960), mentre a partire dal quinto volume, pubblicato nel 1968, si adotta l'ed. Menichetti (1965). Ad esempio, alla voce *asto* si legge, secondo l'ed. Monaci: «è moltipricato in tua statura / asto, envidia, noia e strugimento». Alle voce *invidia*, che risale al 1973, il contesto cambia secondo l'ed. Menichetti: «è moltipricato in tua statura / asto e 'nvidia, noia e struggimento». Il miglioramento della fonte, qui e in molti

[4] Alcune considerazioni sulla qualità delle fonti del Battaglia sono in Lupis (2000).

[5] Tanto che Bruni (2005, 336), giudicando il primo volume del Battaglia «imperfetto e lacunoso», ha affermato che «andrebbe rifatto». Lo stesso Pasquali (1941, 53) prevedeva che nel futuro tesoro della lingua italiana «il primo volume dell'opera riuscirà inferiore al secondo per numero e sicurezza dei testi spogliati, il secondo al terzo, e così di seguito».

[6] Cfr. CLPIO, P 046 RiAq.26.

[7] Si vedano in proposito le osservazioni di Marazzini (2009, 392).

altri casi, ha dunque evitato la registrazione indebita di forme non realmente attestate.

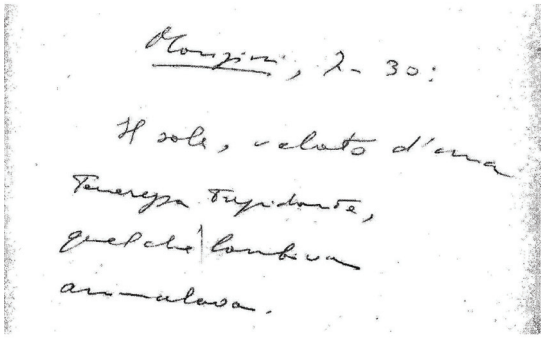
Un'altra citazione dello stesso verso di Chiaro Davanzati ci permette di osservare come i problemi filologici che possono riguardare un dizionario non coinvolgano esclusivamente la scelta delle fonti: se pensiamo al vocabolario come a un testo che copia da numerosi antigrafi, infatti, possiamo ritrovare in esso tutti i problemi tipici della trasmissione testuale, in particolare per quei vocabolari redatti prima della diffusione dell'informatica, quando era necessario trascrivere a mano tutti i passi citati. Nella voce *struggimento* del GDLI si legge: «è moltiplicato in tua statura / asto e 'nvidia, noia e struggimento». La variante (*moltiplicato* anziché *moltipricato*) non si deve questa volta all'edizione di riferimento, che è sempre Menichetti (1965), ma a una banalizzazione di chi ha trascritto il brano. Un errore del genere, che qui non ha particolari conseguenze, in altri casi può arrivare a determinare una falsa attestazione. La stessa canzone di Chiaro Davanzati ce ne offre un esempio a proposito della forma *disorata* (v. 48), citata una prima volta con consonante scempia (s.v. *aunito*), secondo l'ed. Monaci, e una seconda volta con consonante geminata (s.v. *disorrato*), secondo l'ed. Contini; ma una terza volta (s.v. *disonorato*) lo stesso passo presenta la forma *disonorata*, che per giunta è usata per documentare la più antica attestazione della parola. La fonte indicata dal GDLI è Salinari (1951), ma il controllo dell'edizione mostra che si tratta di un'indicazione erronea, perché Salinari stampa *disorata*[8]: si genera dunque il paradosso per il quale uno stesso brano è usato per documentare la prima attestazione di due forme diverse, una delle quali inesistente. L'effetto di questo errore è oggi riassorbito dal materiale offerto da GAVI e TLIO, che documentano altre attestazioni duecentesche di *disonorato*, ma per alcuni anni la datazione della parola al Duecento si è basata, di fatto, su un falso.

Il primo volume del Battaglia contiene anche un interessante esempio di guasto testuale che coinvolge un'intera frase: è un contesto difficilmente riconoscibile dal lettore come erroneo, perché la corruttela ha prodotto un testo dotato di un significato del tutto plausibile; si tratta, cioè, del tipico errore che non potrebbe essere corretto in un testo tramandato da un unico testimone. Nella voce *ammalare*, tra gli esempi del verbo usato con valore transitivo, si legge un passo dal romanzo di Gianna Manzini *Lettera all'editore*: «Il sole, velato d'una tenerezza trepidante, qualche bambina ammalava». Ma risalendo alla fonte del passo, cioè l'edizione Mondadori del 1946, da cui il dizionario dichiara di citare, si legge: «Il sole, velato d'una tenerezza trepidante, quel che lambiva ammalava» (Manzini, 1946, 30). Una corruzione del genere si spiega solo attraverso un tramite manoscritto, che in effetti si può individuare nella scheda cartacea predisposta per la redazione della voce: la scheda, conservata nell'Archivio di Stato di Torino tra i materiali di lavoro del GDLI[9], presenta una scrittura corsiva piuttosto frettolosa, che ha evidentemente creato difficoltà di lettura al redattore

[8] Nella seconda edizione (1968) Salinari corregge in *disorrata*, seguendo l'edizione Menichetti.

[9] Archivio di Stato di Torino, UTET, Grande dizionario della lingua italiana, Serie 4, Voci redatte, scatola 49, n. 48346. La genesi dell'errore era già stata ipotizzata in Picchiorri (2013), senza però che fosse stata ancora verificata l'effettiva esistenza della scheda cartacea.

della voce; in particolare, si deve notare la quasi completa assenza di spazio tra *quel* e *che*, che è stato letto *qualche*, e la somiglianza tra *b* ed *l* e tra *v* e *n*, da cui è nata la confusione tra *lambiva* e *bambina*.



Archivio di Stato di Torino, UTET, Grande dizionario della lingua italiana, Serie 4, Voci redatte, scatola 49, n. 48346 (particolare).

La lessicografia storica dell'italiano ha fatto un notevole passo in avanti a partire dai primi anni Ottanta, con l'inizio della pubblicazione da parte di Giorgio Colussi del *Glossario degli antichi volgari italiani*. Nel GAVI il problema delle fonti è talmente importante da aver determinato la particolare storia editoriale del repertorio, che negli anni Novanta, ancora in corso d'opera, ha ricominciato a essere redatto dalla lettera A (parallelamente alla regolare redazione dei volumi successivi), perché nel frattempo gli strumenti elettronici avevano accresciuto enormemente la documentazione disponibile: l'autore ha ritenuto opportuno tornare sui propri passi per correggere gli errori, citare dalle edizioni più recenti e aggiungere nuovi materiali.

Con il GAVI per la prima volta si esaudisce uno dei *desiderata* di Nencioni, cioè il ricorso sistematico agli apparati delle edizioni critiche[10]: lo spoglio degli apparati, del commento linguistico e dei glossari consente al repertorio di recuperare sia varianti grafico-fonetiche e morfologiche, sia varianti di sostanza, particolarmente preziose perché rappresentano una fonte di lessico solitamente trascurata dai vocabolari o dagli studi linguistici che spogliano testi editi. Osserviamo alcune ricadute positive di questa prassi, che rende il GAVI uno strumento ancora prezioso anche dopo l'avvento del TLIO. In primo luogo, per alcune voci il GAVI è in grado di segnalare una retrodatazione proprio grazie a varianti d'apparato: è quello che avviene, ad esempio, per le forme *ascesa* e *discesa* presenti nell'edizione critica di Jacopone da Todi fornita da Mancini e non considerate da TLIO, che tiene conto solo della forma promossa a

[10] In Coluccia (2009; 2012a) si trova un'ampia riflessione sul valore degli apparati critici per la lessicografia, che muove dall'esperienza dello studioso come editore dei poeti della Scuola Siciliana. Sulla necessità per il lessicografo di attingere alla testimonianza diretta dei diversi codici si vedano, inoltre, Pfister (2010) e Coluccia (2012b, 46).

testo, *scesa*. Altre volte, la segnalazione di una variante d'apparato è importante non per la datazione ma per l'arricchimento della documentazione, in particolare per voci scarsamente attestate in italiano antico: ancora l'edizione Mancini di Jacopone, ad esempio, permette di registrare un'attestazione di *scordia* "discordia" che si affianca all'unica registrata dal corpus TLIO (nell'*Istorietta troiana*). Infine, la variante registrata da un apparato può costituire anche l'unica attestazione della forma in italiano antico, come per *scalmana* "malessere causato da raffreddamento", non rintracciabile nel corpus TLIO ma presente nel GAVI, che la recupera dall'apparato dell'edizione Contini di Bonvesin da la Riva (a testo si trova *coldana*).

L'attenzione del GAVI ai problemi filologici emerge, infine, dalla prassi di segnalare e correggere gli errori della lessicografia precedente. Si vedano le voci *durezza* e *umanazione*: nella prima si segnala l'inesistenza della forma *durenza*, registrata dal GDLI in Restoro d'Arezzo ma non realmente presente nell'edizione di riferimento usata dal dizionario; nella seconda si corregge l'attestazione del DELI, che datava erroneamente *umanazione* al Trecento sulla base di un passo boccacciano nel quale la lezione corretta era *umazione*.

L'ultimo dei dizionari storici italiani in ordine cronologico – anche se la sua storia ha radici piuttosto remote[11] – è il TLIO, che sotto la direzione di Pietro Beltrami ha pubblicato *on line* le sue prime voci nel 1997 e che oggi conta ca. 30.000 lemmi. Punto di forza del TLIO per quanto riguarda i problemi filologici è, in primo luogo, l'uso di edizioni altamente affidabili per la maggior parte dei testi che compongono il corpus: proprio la sua natura di sistema aperto, garantita dalla pubblicazione *on line*, ha consentito al TLIO ciò che finora non era mai stato possibile ad altre opere lessicografiche, cioè un continuo adeguamento dei materiali in relazione alle nuove acquisizioni testuali, grazie a una periodica revisione a tappeto di tutte le voci già edite; ciò tende ad annullare la disparità qualitativa tra le prime e le ultime voci realizzate[12]. L'aggiornamento non si limita peraltro alla revisione di ciò che è già edito, ma comprende anche l'aggiunta di nuove voci: la lettera A, ad esempio, è stata da poco arricchita di nuove entrate, come gli aggettivi *arenile* 'sabbioso', *arquillata* 'di forma sottile' o *aspereto* 'roccioso e irregolare', ricavate dalla recente edizione di un portolano duecentesco (Debanne 2011).

Ma è soprattutto l'impostazione di fondo a essere mutata rispetto alle opere lessicografiche precedenti, innanzi tutto perché lo stesso processo di redazione delle voci si configura come un continuo lavoro ecdotico: il redattore non si limita infatti a una raccolta di citazioni ma, per ogni voce, prende in esame l'intera documentazione disponibile, trovandosi spesso di fronte a materiale di interpretazione non uni-

[11] Per la storia del TLIO si vedano Beltrami (1997, 223-253; 2005, 313-318; 2010, 237-239).

[12] Superando dunque quel limite, proprio di tutti i dizionari storici, così descritto da Lupis (2000, 512): «Un dizionario storico dovrebbe in linea di principio progressivamente adeguare allo stato dell'opera le proprie schedature, sostituendo man mano le edizioni 'usurate' con quelle più aggiornate metodologicamente. Ma non potrebbe mai sostituire gli spogli a ritroso nel tempo, quelli cioè già entrati nelle voci ormai stampate».

voca – non di rado proveniente da edizioni prive di commento –, che deve vagliare e classificare in una continua operazione di interpretazione dei contesti. Come ha già sottolineato Beltrami (2008, 51), dunque, il TLIO è anche «un grande repertorio di contesti interpretati». Questo spiega perché il lavoro del redattore non sia mai passivo anche rispetto alle scelte degli editori[13]. Sono numerose le voci nelle quali il redattore mette in dubbio l'interpretazione dell'editore proponendo un'ipotesi alternativa. Si veda, ad esempio, *adestro*: l'aggettivo risulta attestato una sola volta nei *Quatro Evangelii concordati in uno* di Gradenigo; il redattore ha accettato la lettura dell'editore (*sé' adestri*), segnalando però che il significato proposto ("vicino, favorevole") risulta dubbio e proponendo un emendamento al testo: «Possibile voce fantasma: la pericope sembra da leggersi *sea destri*».

La scelta di un editore può anche essere contestata in modo più radicale, soprattutto quando è in gioco la sematica di una forma, come in *zanco*, dove il redattore offre un'interpretazione di un passo della *Giostra delle virtù e dei vizî* diversa da quella continiana (di cui si dà conto, nella voce, dopo aver riportato il contesto):

> ZANCO agg.
>
> […]
>
> **1** Sinistro.
>
> [1] *Scritti spirituali ven*., XIII, pag. 151.23: Confiseme la man *çancha*. E pijame li pey e fiseli i*n*tra*n*bi do molto tiradi.
>
> [2] *Giostra virtù e vizi*, XIII ex. (march.), 459, pag. 342: La staffa ricta donali [[*scil.* a lu Dessideriu]] quella ke 'l core adfina, / çoè la Humilitate; / la *çancha* tostu acconçali la Patïentia fina / in omne adversitate; / ly duy spuruni mecteli Temore e Spen[e] pina / de gratia e veretate. **||** Diversamente, Contini (seguito da GAVI 3/2 p. 227) intende 'gamba'.
>
> [3] *Zibaldone da Canal*, 1310/30 (venez.), pag. 33.3: e s'ello te roman CC elo è in la man dreta e s'ello te roman C ello è in la man *çancha*...
>
> [4] *Arte Am. Ovid*. (D), XIV pm. (ven.), L. II, pag. 521.10: Venus enstessa, quante volte ella demette le vestimente, se covre lo pettenechio cum la man *çanca* meça revolta.

Questa voce è interessante anche perché mostra come gli emendamenti testuali possano nascere spesso proprio nell'ambito dell'attività lessicografica: Contini, evidentemente, non conosceva le poche attestazioni di *zanco* col valore di "sinistro", mentre il redattore del TLIO, grazie alla completezza dell'informazione offerta dallo strumento informatico, ha avuto sotto mano i contesti che potevano suggerire la diversa interpretazione del brano.

---

[13] Un'ampia casistica degli interventi filologici presenti nelle voci del TLIO è stata illustrata da Paolo Squillacioti nella Giornata di Studi *Filologia, linguistica e corpus* (Roma, 17 settembre 2010). Il testo dell'intervento (*Filologia e lessicografia dell'italiano antico: il Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*) è però rimasto inedito. Sulle questioni filologiche nel TLIO cfr. anche Beltrami (2010, 246-248).

Un'altra tipologia di notevole interesse filologico è quella delle 'voci fantasma'[14], nate per lo più da fraintendimenti testuali imputabili a volgarizzatori o copisti. In questi casi il TLIO produce dei lemmi *ad hoc* che hanno essenzialmente la funzione di segnalare il guasto testuale; si tratta di un atteggiamento molto diverso da quello della lessicografia tradizionale: mentre i dizionari del passato tendevano generalmente a occultare ciò che ritenevano erroneo[15], l'inclusione di queste voci rende possibile all'utente stesso la verifica della valutazione di erroneità. Inoltre, molto spesso nel TLIO il redattore non si limita a segnalare la possibile errata interpretazione, ma formula ipotesi ricostruttive. Per limitarsi a un esempio, nella voce *ammenatore* il redattore registra l'attestazione unica della forma nel *Libro del difenditore della pace*, segnalando che il significato non è accertato e, in base al confronto con il testo latino del *Defensor pacis*, in cui si trova *minor*, ipotizza che la corruttela possa dipendere da un precedente francese («qualcosa come **lameneur* 'la minore'»).

Per quanto riguarda il problema dell'uso delle varianti d'apparato, il TLIO si allontana dall'impostazione indicata da Nencioni, spogliando esclusivamente testi critici. Questa scelta, che si fonda sul principio continiano secondo cui «il ricostruito è più vero del documento» (Contini 1985, 22)[16], è giustificata dalla considerazione che la lezione del manoscritto fornisce spesso una testimonianza di lingua del tutto inaffidabile, come ha mostrato Beltrami (2010, 245)[17]. L'inevitabile perdita di materiale documentario conseguente all'esclusione degli apparati, tuttavia, è spesso compensata nel TLIO dal comportamento del singolo redattore, il quale può servirsi di una variante per risolvere un'ambiguità testuale o per completare la documentazione di una voce di scarsa attestazione. Si veda, ad esempio, la voce *accottiare*, dove l'attestazione unica proveniente dall'Anonimo romano è arricchita, nella sezione 0.6, con un'altra ricavata dall'apparato dell'edizione De Bartholomaeis di Buccio di Ranallo.

Un punto nel quale il TLIO conserva margini di problematicità riguarda l'annosa questione dell'uso di edizioni poco affidabili. Infatti, seppur in numero esiguo, alcune edizioni di scarsa affidabilità sono state incluse nel corpus per evitare di privare il vocabolario di una parte significativa del lessico dell'italiano antico (Beltrami

[14] Sulle voci fantasma nel TLIO cfr. Larson (2010).

[15] Si veda anche il giudizio di Nencioni (1961, 188), secondo il quale un tesoro della lingua non dovrebbe registrare «banali errori o mostri partoriti dall'ignoranza, insomma parole-fantasma».

[16] Posto che il fine del TLIO non è quello di glossare il corpus testuale su cui il dizionario si basa, ma quello di descrivere il sistema lessicale dell'italiano antico: si veda, a questo proposito, l'intervento di Pär Larson (*Il reale e il vero in lessicografia e filologia italiana*) in questo convegno.

[17] Sulla scelta di non includere nel corpus le varianti d'apparato cfr. anche Beltrami (2011). È più volte intervenuto sul tema, auspicando un'integrazione dei materiali del TLIO con i dati provenienti dagli apparati critici, Lino Leonardi, da ultimo nel suo intervento *Testi e tradizioni. Prospettive per un sistema integrato di corpora testuali e repertori filologici* tenuto nell'ambito della Giornata di Studi *Repertori filologici, archivi testuali e risorse lessicografiche: nuovi strumenti per l'italianistica* (Firenze, Villa Reale di Castello, 21 giugno 2013). Cfr. anche Leonardi (2010) e i già citati contributi di Coluccia (2009; 2012a).

2010, 242): anche se molte di queste edizioni sono state controllate sui manoscritti al momento dell'allestimento del corpus, rimane concreto il rischio di false attestazioni. Un esempio del genere è contenuto nella voce *puttana*, dove nel significato n. 2 troviamo un esempio dal volgarizzamento delle *Metamorfosi* ovidiane di Arrigo Simintendi, citato dall'edizione ottocentesca di Basi e Guasti (L. 6, vol. 2, pag. 50.16), nel quale la forma compare nell'abbreviazione *p.*: «io sono fatta *p.* della mia sirocchia: tu se' doppio marito». Tutto fa pensare a un'abbreviazione dovuta a una censura moralistica già presente nel manoscritto. Tuttavia, un controllo effettuato su uno dei testimoni su cui si fonda l'edizione mostra che l'abbreviazione è da imputarsi esclusivamente agli editori ottocenteschi, Basi e Guasti: il codice Laurenziano Pluteo 48.8 alla carta 30v reca infatti la forma *puttana* per esteso. Non si tratta di un errore che produce conseguenze sulla semantica della voce o sulla cronologia delle attestazioni, ma ne potrebbe produrre in ricerche di altro tipo: chi, ad esempio, interrogasse il sistema per studiare la prassi dell'abbreviazione nell'italiano antico, troverebbe, accanto a forme realmente attestate, come *f.* per *fiorino* o *c.* per *cavallo*, anche *p.* per *puttana* e potrebbe ricavarne l'idea che già nei testi medievali esistesse la pratica dell'abbreviazione per ragioni eufemistiche.

In conclusione, il passo avanti fatto segnare dal GAVI e soprattutto dal TLIO alla lessicografia storica italiana è stato notevole. Per quanto riguarda il problema delle fonti il vero punto di svolta è stato rappresentato dall'avvento dell'informatica, non solo per la capacità dei sistemi di gestire milioni di occorrenze, ma per la possibilità, virtualmente infinita, di tornare sul lavoro già fatto migliorandone la qualità e spezzando definitivamente quel circolo vizioso di cui parlava Pasquali. Ma ancora più importante è stato il cambiamento radicale dell'atteggiamento di fondo, oggi basato sulla consapevolezza che il problema filologico non è mai secondario nel lavoro lessicografico, perché può arrivare a coinvolgere perfino l'esistenza stessa di una voce. Se però nel GAVI gli interventi filologici dipendono per lo più dalle edizioni di riferimento, nel TLIO i redattori stessi svolgono molto spesso attività filologica, arrivando a proporre emendamenti al testo e alla sua interpretazione anche in contrasto con le scelte degli editori.

Università "G. d'Annunzio" di Chieti e Pescara Emiliano PICCHIORRI

Bibliografia

Bambi, Federigo, 2009. *Una nuova lingua per il diritto. Il lessico volgare di Andrea Lancia nelle provvisioni fiorentine del 1355-57*, Milano, Giuffrè.

Beltrami, Pietro G., 1997. «Sogni e realtà della lessicografia assistita dall'informatica: il caso del "Tesoro della Lingua Italiana delle Origini"», in: Mucciante, Luisa / Telmon, Tullio (ed.), *Lessicologia e lessicografia. Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia, Chieti-Pescara, 12-14 ottobre 1995*, Roma, Il Calamo, 223-253.

Beltrami, Pietro G., 2005. «Il "Battaglia" visto dal cantiere del "Tesoro della Lingua Italiana delle Origini"», in: Beccaria, Gian Luigi / Soletti, Elisabetta (ed.), *La lessicografia a Torino dal Tommaseo al Battaglia. Atti del Convegno (Torino-Vercelli, 7-9 novembre 2002)*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 309-321.

Beltrami, Pietro G., 2008. «La nuova lessicografia dell'italiano antico. Il Tesoro della Lingua Italiana delle Origini», *Bollettino dell'Atlante Lessicale degli Antichi Volgari Italiani* 1, 33-52.

Beltrami, Pietro G., 2010. «Lessicografia e filologia in un dizionario storico dell'italiano antico», in: Ciociola, Claudio (ed.), *Storia della lingua italiana e filologia. Atti del VII Convegno ASLI, Pisa-Firenze, 18-20 dicembre 2008,* Firenze, Cesati, 235-248.

Beltrami, Pietro G., 2011. «Il mito dell'edizione per lessicografi e il Tesoro della Lingua Italiana delle Origini», in: Overbeck, Anja / Schweickard, Wolfgang / Völker, Harald (ed.), *Lexicon, Varietät, Philologie. Romanistische Studien Günter Holtus zum 65. Geburtstag*, Berlin, De Gruyter, 341-349.

Bruni, Francesco, 1992. «La preparazione del "Grande dizionario della lingua italiana" nel carteggio tra Salvatore Battaglia e Carlo Verde», *Medioevo Romanzo* 17, 99-133.

Bruni, Francesco, 2005. «Filologia e letteratura: Battaglia e Tommaseo», in: Beccaria, Gian Luigi / Soletti, Elisabetta (ed.), *La lessicografia a Torino dal Tommaseo al Battaglia. Atti del Convegno (Torino-Vercelli, 7-9 novembre 2002)*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 323-340.

Coluccia, Rosario, 2009. «Trasmissione del testo e variazione: qualche appunto sulla fenomenologia dei processi e delle scelte degli editori», *Medioevo Letterario d'Italia* 6, 9-24.

Coluccia, Rosario, 2012a. «Il glossario dei poeti della Scuola Siciliana», *Bollettino del Centro Studi Filologici e Linguistici Siciliani* 23, 25-42.

Coluccia, Rosario, 2012b. «Sul testo della Divina Commedia», *Medioevo Letterario d'Italia* 9, 35-48.

Comboni, Andrea, 2008. «Un falsario al lavoro: Girolamo Baruffaldi», in: Peron, Gianfelice / Andreose, Alvise (ed.), *Contrafactum. Copia, imitazione, falso. Atti del XXXII Convegno interuniversitario, Bressanone/Brixen, 8-11 luglio 2004*, Padova, Esedra editrice, 205-213.

Contini, Gianfranco (ed.), 1960. *Poeti del Duecento*, Napoli, Ricciardi.

Contini, Gianfranco, 1986 [1977]. «Filologia», in: *Breviario di ecdotica*, Milano-Napoli, Ricciardi, 3-63.

CLPIO = Avalle, D'Arco Silvio Avalle (ed.), 1992. *Concordanze della lingua poetica italiana delle origini*, Milano-Napoli, Ricciardi.

Debanne, Alessandra, 2011. *Lo Compasso de navegare. Edizione del codice Hamilton 396 con commento linguistico e glossario*, Bruxelles, Peter Lang.

Della Valle, Valeria / Patota, Giuseppe, 2013. «Residui passivi. Storie di archeologismi», *Studi di lessicografia italiana* 30, 133-164.

Larson, Pär, 2010. «Ghost words and new discoveries in the TLIO Old Italian dictionary», in: *ICHLL5. Fifth International Conference on Historical Lexicography and Lexicology (Oxford, 16-18 June 2010)*, http://ora.ox.ac.uk/objects/uuid:d7fac977-8431-42cc-ab4f-f9d84d2493ac.

Leonardi, Lino, 2010. «Testo e tradizione manoscritta: un progetto per il corpus TLIO», in: *Dizionari e ricerca filologica. Atti della Giornata di Studi in memoria di Valentina Pollidori*, *Bollettino dell'Opera del Vocabolario Italiano* suppl. 3, 101-111.

Lupis, Antonio, 2000. «Rinunzia avanti a nodaro all' "Indice degli autori citati" del Gande Dizionario della Lingua Italiana», *Zeitschrift für Romanische Philologie* 116, 512-545.

Manzini, Gianna, 1946. *Lettera all'editore: giuoco di carte*, Milano, Arnoldo Mondadori.

Marazzini, Claudio, 2009. *L'ordine delle parole. Storie di vocabolari italiani*, Bologna, Il Mulino.

Menichetti, Aldo (ed.), 1965. Chiaro Davanzati, *Rime*, Bologna, Commissione per i testi di lingua.

Monaci, Ernesto, 1889-1912. *Crestomazia italiana dei primi secoli*, Lapi, Città di Castello, 3 vol.

Mosti, Rossella, 2008. «I falsi del Redi visti dal cantiere del "Tesoro della lingua Italiana delle Origini"», *Bollettino dell'Opera del Vocabolario Italiano* 13, 381-397.

Nencioni, Giovanni, 1961. «Filologia e lessicografia a proposito della "variante"», in: *Studi e problemi di critica testuale. Atti del Convegno di studi di fi lologia italiana, Bologna, 7-9 aprile 1960*, Bologna, Commissione per i testi di lingua, 183-192.

Pasquali, Giorgio, 1941. «Per un Tesoro della lingua italiana», *Atti della R. Accademia d'Italia. Rendiconti della classe di Scienze morali e storiche serie* 7, 2, 490-521.

Picchiorri, Emiliano, 2013. «Sulla genesi di un errore nel Battaglia», *Studi linguistici italiani* 39, 134-36.

Pfister, Max, 2010. «Lessicologia e filologia nella redazione del LEI», in: Ciociola, Claudio (ed.), *Storia della lingua italiana e filologia. Atti del VII Convegno ASLI, Pisa-Firenze*, *18-20 dicembre 2008,* Firenze, Cesati, 249-259.

Salinari, Carlo (ed.), 1951. *La poesia lirica del Duecento*, Torino, UTET.

Turolo, Antonio, 1994. *Tradizione e rinnovamento nella lingua delle "Lettere scientifiche ed erudite" del Magalotti*, Firenze, Accademia della Crusca.

La identidad hispánica ayer y hoy. Del *Diccionario de Autoridades a la última edición del DRAE* a través de sus enmiendas: análisis discursivo y comparativo

1. Introducción

El análisis de la identidad hispánica[1] a partir de la obra lexicográfica de la RAE que se propone en esta comunicación parte de tres ideas fundamentales. Por un lado, el hecho de que el discurso lexicográfico, desde el punto de vista ideológico, ha de entenderse como una totalidad significante en la que pueden distinguirse ciertas estrategias de significado parciales y globales. Por otro lado, que el diccionario ha de ser concebido como una producción textual inserta en un contexto social concreto que la determina y al que, a su vez, determina. Y, por último, que la producción lexicográfica de la Real Academia Española, por su repercusión e influencia en el ámbito lexicográfico, resulta crucial para comprender el pasado y el presente no solo de los diccionarios en el ámbito hispánico, sino de toda una forma de entender el mundo.

El objetivo fundamental de este estudio es indagar algo más en la "identidad hispánica" a través de sus discursos de máxima proyección en el ámbito lexicográfico del español, los diccionarios de la RAE –en concreto, el primero y las enmiendas propuestas para la última edición todavía inédita– con el fin de establecer una serie de conclusiones acerca del pasado y del presente de la idiosincrasia e ideología hispánicas. En todo caso, hemos de aclarar que, debido a las restricciones de espacio que impone el formato de una comunicación, en estas páginas solamente se esbozan los resultados de una investigación más extensa y detallada en el análisis tanto cuantitativo como cualitativo. Desde luego, resulta evidente el salto exponencial que manifiesta la evolución ideológica del diccionario académico desde el siglo XVIII hasta el siglo XXI, un ritmo de cambio y adaptación que se incrementó fundamentalmente en la segunda mitad del siglo XX, pero que se revela más profundo y sistemático en las modificaciones llevadas a cabo para la 23ª edición. Puesto que la historia de la ideología presente en los diccionarios de la RAE ya se ha realizado con exhaustividad (Rodríguez Barcia 2008) nos centramos en esta ocasión en realizar un cotejo discursivo temático operativo en cuanto a que pondrá de manifiesto las principales tendencias ideológicas del diccionario "oficial" así como el carácter, extemporáneo o

[1] Entendemos esta identidad como el conjunto de rasgos ideológicos e idiosincrásicos que singularizan a la comunidad hispánica frente a otras.

no, de algunas de las enmiendas propuestas para la vigésima tercera edición en función de su nivel de adaptación a las necesidades ideológicas y sociales del siglo XXI.

El análisis del diccionario académico se aborda teniendo en cuenta que se trata de una producción material que se hizo eco de una forma de ver el mundo que era común a un grupo de individuos en un momento determinado y que ha sido tomada como referente por multitud de obras lexicográficas realizadas con posterioridad. Asimismo, se valora la relevancia de la producción lexicográfica de la RAE como ente auspiciador de una serie de valores que perviven en el ideario hispanohablante con independencia de la consciencia de los hablantes

2. Antecedentes

Los estudios que abordan la relación entre diccionario e ideología (Forgas Berdet 2007; San Vicente, Garriga y Lombardini 2011), el diccionario como discurso ideológico (Gutiérrez Cuadrado 2011, 38) y el diccionario como elemento que coadyuva junto con otras manifestaciones discursivas a la construcción de la identidad en una determinada comunidad cultural y lingüística (Company Company 2012) no son nuevos en lexicografía. A pesar de que todavía existen, como advierte Barcia (2006, 35) «posiciones encontradas respecto de si las lenguas son o no el fundamento de la identidad cultural de un pueblo», parece un hecho generalmente admitido que la lengua contribuye a la conformación identitaria de los individuos y a su singularización con respecto a la otredad (Edwards 2009).

Pero, si bien es cierto que todo diccionario revela y consolida una forma de ver el mundo; en el caso concreto de la RAE hay que tener en cuenta su vinculación con los cuerpos políticos y sociales que ostentan el poder, pues esto ha venido incidiendo en una construcción burguesa y androcéntrica de la realidad hecha sobre el sedimento dejado en los hispanohablantes por el peso de la tradición y el trasfondo de la conciencia judeocristiana, y determinada en el caso concreto de la Corporación por sus propios objetivos fundacionales de corte castizo y purista. En este sentido, el análisis ideológico del discurso lexicográfico académico ha sido objeto de diversos estudios realizados desde perspectivas muy distintas, pero siempre con una mirada crítica con respecto al trabajo de esta institución (Ariza 2001; Forgas Berdet 2004, 2012; Muñoz Armijo 2012; Lozano Zahonero 2004; Prado Aragonés 2006; Sánchez García 2009).

3. Metodología y corpus

Como se anuncia en los objetivos de este estudio, se han sometido a análisis el primer diccionario de la RAE, es decir, el *Diccionario de la Lengua Castellana* más conocido como *Diccionario de Autoridades;* la vigésima segunda edición del *DRAE* publicada en 2001 (hasta ahora la última en papel) y las 9984 enmiendas que hasta junio de 2013 ha realizado la Academia para la vigésima tercera edición del *DRAE* que proyecta publicar en 2014.

Una metodología cualitativa con perspectiva crítica ha permitido destacar y extraer, tras la lectura de todas las enmiendas preparadas para la 23ª edición (cuya distribución por letras se recoge en la Tabla 1), algunos artículos lexicográficos que permiten obtener conclusiones en relación con la evolución o involución ideológica que presenta el diccionario "oficial". Las enmiendas seleccionadas de entre todas las que presenta esta última edición inédita del diccionario se han sometido a análisis discursivo y se han puesto en relación no solo con su inmediato antecesor (la 22ª edición) sino con el primigenio diccionario de *Autoridades*. De este cotejo han dimanado una serie de tendencias ideológicas que ofreceremos en los apartados de resultados y conclusiones.

Letra	Artículos enmendados	Letra	Artículos enmendados
A	1576	N	194
B	539	Ñ	6
C	1517	O	203
D	497	P	933
E	579	Q	57
F	321	R	409
G	327	S	463
H	230	T	492
I	292	U	48
J	94	V	225
K	30	w/x	7/3
L	271	Y	20
M	597	Z	52

Tabla 1. Enmiendas de la 23ª edición del *DRAE* analizadas (publicadas hasta junio de 2013)

4. Resultados

Hasta junio de 2013, las veintidós Academias de la lengua española han aprobado 9984 enmiendas que implican la modificación de artículos lexicográficos ya presentes en la vigésima segunda edición del diccionario y la eliminación o incorporación de otros nuevos. De todas ellas, y tras una lectura y profundo análisis, podemos afirmar que un número relevante está relacionado con la conformación y/o consolidación de lo que hemos denominado "identidad hispánica". Desde luego, no hemos recogido todas ellas en este estudio, eso se dejará para trabajos posteriores, pero sí non propo-

nemos destacar algunas en función de su representatividad dentro de las tendencias ideológicas que hemos definido para reflejar los resultados:

4.1. Redición y continuismo

Sin duda, aunque la labor de revisión y reforma del *DRAE* a lo largo de la historia resulta evidente, permanece en el discurso lexicográfico académico cierta inercia ideológica que acompaña a las nuevas ediciones. En algunos casos se observa una auténtica redición, es decir, se repite grosso modo el discurso presente en *Autoridades*. Desde luego, esto no es lo más frecuente cuando se analizan los artículos enmendados, pues necesariamente se ha llevado a cabo una revisión en ellos, pero sí lo es en el cuerpo general del diccionario. No nos detendremos en esta tendencia general, pues nuestro objeto de estudio lo constituyen justamente las enmiendas. No obstante, es necesario destacar que ocasionalmente podemos ver este mismo rasgo en algunas definiciones enmendadas, sobre todo en lo que concierne al continuismo ideológico. La tabla 2 refleja algunos ejemplos:

	Diccionario de Autoridades	DRAE (2001)	DRAE (enmiendas 23ª edición)
herejía	HEREGIA. [1734] s.f. Errór pertinaz y porfiado en matéria de Religión. […]	herejía 1. f. Error en materia de fe, sostenido con pertinacia.	Herejía 1. f. En relación con una doctrina religiosa, error sostenido con pertinacia.
juicio	JUICIO. [1734] s.m. Potencia ò facilidád intelectual, que le sirve al hombre para distinguir el bien del mal, y lo verdadero de lo falso. […]	juicio 1. m. Facultad del alma, por la que el hombre puede distinguir el bien del mal y lo verdadero de lo falso.	juicio 1. m. Facultad del alma, por la que el hombre puede distinguir el bien del mal y lo verdadero de lo falso. […]
natividad	NATIVIDAD. [1734] s.f. Lo mismo que Nacimiento. Dícese regularmente del de nuestro Señor Jesu Christo, de Maria Santissima su Madre, y de S. Juan Bautista su Precursór, que son las tres que celebra la Iglesia. […]	natividad 1. f. nacimiento (‖ acción y efecto de nacer). 2. f. por antonom. natividad de Jesucristo, de la Virgen María y de San Juan Bautista, que son las tres que celebra la Iglesia.	natividad 1. f. nacimiento (‖ acción y efecto de nacer). 2. f. por antonom. natividad de Jesucristo, de la Virgen María y de San Juan Bautista, que son las tres que celebra la Iglesia.

paraíso	PARAISO. [1737] [1] s.m. Huerto amenissimo donde Dios puso à nuestro primer padre Adám, luego que le crió. […] [2] Se toma asimismo por la gloria de los Bienaventurados, ò el Cielo, como lugar de todas las delicias. […]	paraíso 1. m. En el Antiguo Testamento, jardín de delicias donde Dios colocó a Adán y Eva. 2. m. Cielo, lugar en que los bienaventurados gozan de la presencia de Dios. […]	paraíso 1. m. En el Antiguo Testamento, jardín de delicias donde Dios colocó a Adán y Eva. 2. m. Cielo, lugar en que los bienaventurados gozan de la presencia de Dios.

Tabla 2. Ejemplos de redición y continuismo

En el caso de herejía, y pese al contorno que se introduce en la última enmienda, se sigue manteniendo la definición aristotélica a través del concepto representado por el hiperónimo "error" (el género próximo), que naturalmente nos lleva a la idea de confusión y juicio falso en el que se clasificaron desde *Autoridades* todas las formas de culto dispuestas fuera de las fronteras del catolicismo.

En otros artículos como natividad y paraíso se observa la exigua revisión en cuanto a la ausencia de marcas temáticas o contornos que precisen el contexto católico al que remiten las acepciones correspondientes. Este hecho se delata tanto por el uso de la letra capital en términos como "Iglesia" o "Dios", como por la repetición de léxico específicamente cristiano como "bienaventurados"; en ambos casos se trata de indicios de redición sobre cuya permanencia habría que reflexionar.

Además de esta reproducción de elementos discursivos que mantienen vivo el vínculo entre el pasado y el presente del *DRAE*, algunas de las modificaciones llevadas a cabo en algunas de las enmiendas proyectadas para la vigésima tercera edición nos permiten hablar de cierta evolución ideológica, lo cual no ha de valorarse de forma simplista en términos de mejoras, sino de acercamiento a valores de las sociedades plurales que buscan mejorar la convivencia armónica justamente por reconocer y aceptar la diferencia en todos los ámbitos.

4.2. Humanización

En relación con el primigenio *Autoridades* se observa en algunas enmiendas del diccionario académico una tendencia discursiva y conceptual que va de la presentación más explícita de la brutalidad, lo físico y lo animal a la sutileza, la presentación dicótoma de la clase "animal" –delimitando los polos humano/animal– y lo políticamente correcto, lo psicológico y lo humano. Eso sí, hemos de aclarar que ese hecho se debe en gran medida a la evolución desde definiciones con vocación y fines etimologicistas a definiciones lexicográficas cada vez menos aferradas a satisfacer información sobre el origen o aspectos enciclopédicos y dirigidas a definir los signos lingüísticos. Asimismo, otra línea ideológica que guarda relación con esta es la orientación más

blanca del diccionario a través de la eliminación progresiva de imágenes violentas (v. ahogar) y de carácter erótico (v. alborozo) a través de la eliminación de palabras y de secuencias completas. En el sentido anunciado al inicio, se observa cierta evolución que va de lo material a lo inmaterial, es decir, a lo espiritual (v. felicidad). Finalmente, en relación con la presentación dicótoma de la clase "animal", en algunos artículos lexicográficos modificados como acogotar y ballenato se puede observar esa actuación dirigida a separar el mundo animal del humano a partir de la sustitución, en el segundo caso, de "hijo" por "cría", un ejemplo que no hemos recogido en la tabla por cuestiones de espacio. En este sentido, la humanización implica claramente deshumanización, justamente por la quiebra manifiesta y consciente de la realidad animal de los seres humanos que resulta determinante en las sociedades desarrolladas actuales.

	Diccionario de Autoridades	*DRAE* (2001)	DRAE (enmiendas 23ª edición)
acogotar	ACOGOTAR. [1726] v.a. Matar con un golpe de cuchillo, puñál, ù otra arma, dado en el cogote, como se hace con las vacas, toros, o bueyes. Es compuesto de la particula A, y del nombre Cogóte. […]	acogotar. 1. tr. Matar con una herida o golpe dado en el cogote. 3. tr. coloq. Derribar o vencer a alguien sujetándolo por el cogote.	acogotar 1. tr. Matar con una herida o golpe dado en el cogote. 3. tr. coloq. Reducir a la impotencia a una persona o un animal, sujetándolo por el cogote.
ahogar	AHOGAR. [1726] s.m. Quitar la vida à otro apretándole la garganta, ò impidiéndole por otro medio la respiración. […]	ahogar 1. tr. Quitar la vida a una persona o a un animal, impidiéndole la respiración, ya sea apretándole la garganta, ya sumergiéndolo en el agua, ya de otro modo. U. t. c. prnl.	ahogar 1. tr. Quitar la vida a una persona o a un animal, impidiéndole la respiración. U. t. c. prnl.
alborozo	ALBOROZO. [1726] s.m. Gozo grande, contento, placer y regocijo, causado de noticia favorable […]	alborozo 1. m. Extraordinario regocijo, placer o alegría.	alborozo 1. m. Extraordinario regocijo o alegría.
felicidad	FELICIDAD. [1732] s.f. Dicha, buena fortúna, sucesso próspero, que redunda en utilidad y provecho de alguno. […]	felicidad 1. f. Estado del ánimo que se complace en la posesión de un bien	felicidad 1. f. Estado de grata satisfacción espiritual y física.

Tabla 3. Ejemplos de humanización y de priorización de lo espiritual frente a lo material

4.3. Abstracción, perspectiva crítica y cuestionamiento científico

En consonancia con la sociedad actual de la información y el conocimiento a la que venimos refiriéndonos, algunas de las enmiendas del diccionario académico se apartan de la antigua adhesión clara a las condiciones de verdad tradicionalmente asumidas con relación al objeto definido. En ellas se busca intencionadamente la abstracción, sobre todo en cuestiones esotéricas, existenciales, filosóficas, metafísicas. En definitiva, la modalización epistémica de certeza se reduce notablemente en el discurso lexicográfico del *DRAE*. El mayor conocimiento científico implica esta mayor vaguedad, ya que cuestionarse la realidad y entender su complejidad está en la base del espíritu crítico vigente en los albores del siglo XXI (v. actual).

También se pone de manifiesto en otros artículos enmendados una tendencia al referido análisis más crítico de la realidad. Algunas enmiendas realizadas para la vigésima tercera edición revelan una perspectiva menos fiel a los orígenes de la definición y que trata de ser más fiel a la realidad histórica y a los principios de igualdad, libertad y respeto (v. dictador).

Una consecuencia fácilmente predecible de este espíritu crítico entregado al conocimiento es el distanciamiento con respecto a los dogmas de la religión (sea cual sea) y a las verdades pretendidamente inconcusas. Esta tendencia se materializa en lo discursivo a través de la eliminación textual de secuencias y fragmentos vinculados con realidades o conceptos propios de una tradición religiosa que progresivamente se va dejando atrás ("virtudes teologales", "causa primera", o el concepto de "creación" en justicia, ley y mundo respectivamente).

	Diccionario de Autoridades	*DRAE* (2001)	DRAE (enmiendas 23ª edición)
actual	ACTUAL. [1726] adj. de una term. Lo que real y verdaderamente existe al tiempo que se dice, ò enúncia. […]	actual 2. adj. Que existe, sucede o se usa en el tiempo de que se habla.	actual 2. adj. Perteneciente o relativo al tiempo actual. *Civilizaciones actuales. Cine actual.*
dictador	DICTADOR [1732] […] Acudieron al postrér remédio, que fue nombrar un *Dictadór,* con autoridad suprema y extraordinária de mandar y vedar à su voluntad. […]	dictador, ra. 1. m. y f. En la época moderna, persona que se arroga o recibe todos los poderes políticos extraordinarios y los ejerce sin limitación jurídica.	dictador, ra. 1. m. y f. En la época moderna, persona que se arroga o recibe todos los poderes políticos y, apoyada en la fuerza, los ejerce sin limitación jurídica.

	Diccionario de Autoridades	*DRAE* (2001)	DRAE (enmiendas 23ª edición)
justicia	JUSTICIA. [1734] [1] s.f. Virtud que consiste en dar a cada uno lo que le pertenece. […]	justicia. 1. f. Una de las cuatro virtudes cardinales, que inclina a dar a cada uno lo que le corresponde o pertenece.	justicia. 1. f. Principio moral que lleva a dar a cada uno lo que le corresponde o pertenece.
ley	LEY. [1734] [1] s.f. La regla y medida de lo que se puede y no se puede hacer. […]	ley 1. f. Regla y norma constante e invariable de las cosas, nacida de la causa primera o de las cualidades y condiciones de las mismas.	ley 1. f. Regla fija a la que está sometido un fenómeno de la naturaleza.
mundo	MUNDO. [1734] s.m. El agregado y conjunto de todas las criatúras racionales e irracionales, sensibles e insensibles, que componen el universo. Llamose assi de la palabra Latina *Mundus,* que significa limpio, por la belleza y perfeccion con que Dios, Autór universal, le crió de la nada […]	mundo 1. m. Conjunto de todas las cosas creadas.	mundo 1. m. Conjunto de todo lo existente.

Tabla 4. Ejemplos de cuestionamiento científico y perspectiva crítica

4.4. ¿Laicización? Admisión de la "otredad" religiosa

En relación con el tema de la religión, los diccionarios académicos siempre han presentado una estrategia dirigida a priorizar el culto católico y ofrecerlo como la religión por excelencia, verdadera y común. Como defiende Muñoz Armijo (2004: 2), el dominio religioso es uno de los ámbitos en los que se localiza mayor presencia de subjetividad lingüística, pero más allá de esta subjetividad se encuentra la legitimación de la verdad católica y su presentación como única forma válida de culto. Desde su planteamiento inicial, el objetivo principal en materia religiosa siempre ha sido denostar al que disiente y ofrecer el catolicismo como religión por defecto y por antonomasia. Por supuesto, este hecho se encuentra en consonancia con la tradición cultural española, y la idea se ha fortalecido también con los conflictos religiosos que salpicaron la historia de España en los que la imaginería católica dibujó eternos y

temibles enemigos. Esta idea del cristianismo como *opción por defecto,* tradicional y culturalmente aceptada por la comunidad de hispanohablantes se evidencia en la ausencia de revisión y actualización de algunas voces con respecto a *Autoridades*.

Pero también hemos de destacar la adaptación discursiva realizada en algunas de las enmiendas propuestas dirigida tanto a suavizar la valoración explícita en lo relativo a las formas de culto no católicas como a manifestar lo que podríamos denominar *admisión de la otredad religiosa*, partiendo de que los académicos y académicas entienden por defecto que *nosotros* equivaldría a los católicos y que *los otros* o la *otredad* se corresponde con el resto de formas de culto. En algunos casos se incluyen contornos de la definición que restringen el contexto y evitan la proyección del catolicismo como culto hispánico por defecto o por antonomasia (como sucede en cielo, a cuya tercera acepción actual se añade "en la tradición cristiana") o se eliminan referencias explícitas al culto católico (v. mártir). En otros artículos, como en renegado, se ha procedido directamente a la eliminación de una acepción limitada a la referencia católica que otorgaba un estatus superior a esta religión (en el caso citado se elimina la acepción 2 que se mantuvo hasta 2001: "particularmente, que renuncia a la ley de Jesucristo"). Veamos algunos de estos ejemplos en la tabla 5:

	Diccionario de Autoridades	*DRAE* (2001)	DRAE (enmiendas 23ª edición)
apóstata	APOSTATA. [1726] s.m. El que niega la Fé Christiana y se passa à la milicia de Satanás: como al Gentilismo, Judaismo & c. […]	apóstata 1. com. Persona que comete apostasía.	apóstata 1. com. Persona que apostata.
apostatar	APOSTATAR. [1726] v.a. Negar la Fé Christiana passándose al Judaismo, Mahometismo, Gentilismo & c. […]	apostatar 1. intr. Negar la fe de Jesucristo recibida en el bautismo.	apostatar 1. intr. Dicho de una persona: Abandonar públicamente su religión.
augures	AUGURES. [1726] s.m. Los adivinos que supersticiosamente por el vuelo de las aves adivinaban […]	augures 1. m. Oficiante, que en la antigua Roma practicaba oficialmente la adivinación por el canto […].	augures 1. m. Sacerdote que en la antigua Roma practicaba oficialmente la adivinación por el canto […].

	Diccionario de Autoridades	*DRAE* (2001)	DRAE (enmiendas 23ª edición)
mártir	MARTYR. [1734] s.m. El que padece muerte por amor, y en defensa de la verdadera Religion, Fé ù Doctrina Católica y Evangelio de Jesu Christo. […]	mártir 1. com. Persona que padece muerte por amor de Jesucristo y en defensa de la religión cristiana.	mártir 1. com. Persona que padece muerte en defensa de su religión.
renegado, da	RENEGADO, DA. [1737] [2] Se llama tambien el que renuncia la Ley de Jesu Christo. […]	renegado, da 1. adj. Que ha abandonado voluntariamente su religión o sus creencias. 2. adj. Particularmente, que renuncia a la ley de Jesucristo. U. t. c. s. 3. adj. coloq. Dicho de una persona: Áspera de condición y maldiciente. U. t. c. s.	renegado, da 1. adj. Que ha abandonado voluntariamente su religión o sus creencias. U. t. c. s. 2. adj. coloq. Dicho de una persona: Áspera de condición y maldiciente. U. t. c. s.

Tabla 5. Ejemplos de admisión de la *otredad* en el ámbito de la religión

Estas ideas, junto con otras que enunciaremos posteriormente como la visibilización de la mujer o la admisión de la otredad sexual, se encuentran en relación con lo que podríamos entender como un nuevo orden simbólico dominante en la sociedad actual que se fundamenta en una ideología pretendidamente despolitizada en la que priman los valores de la sensibilización multicultural y la tolerancia (Žižek 2007), pues las enmiendas se dirigen justamente, desde el punto de vista ideológico, hacia este nuevo orden. Tolerancia es un término complejo analizado desde la perspectiva que propone Žižek y, pese a que coincidimos en que es parte de ese nuevo orden simbólico de las sociedades capitalistas, lo cierto es que también contribuye al desarrollo de sociedades más plurales y respetuosas con las creencias, ideas, culturas y marcos de referencia ajenos.

Por otra parte, también se observa una tendencia a llamar a las cosas por su nombre, y a evitar así ambigüedades en cuanto al posicionamiento epistémico (v. augures), lo cual incide también en esa tendencia a la admisión de la otredad religiosa a la que estamos haciendo referencia.

Además de la presencia de marcas temáticas, uso de léxico exento de connotaciones peyorativas, comentarios adicionales o restricciones a modo de contorno que solucionan algunos de los problemas ideológicos que conllevan la inercia y la falta de revisiones exhaustivas del *DRAE;* entre las enmiendas preparadas para la última

edición del repertorio académico se pone de manifiesto cierta voluntad por eliminar las referencias más explícitas al catolicismo en acepciones genéricas en cuanto al tema religioso (v. mártir).

En definitiva, aunque lenta y poco sistemática, se percibe una revisión de los contenidos otrora entendidos por antonomasia para alcanzar con eficacia posiciones ideológicas más abiertas y menos dirigidas. El diccionario se laiciza paulatinamente a través de las sucesivas ediciones, que dejan de priorizar el contenido religioso, especialmente católico, al eliminar acepciones específicamente católicas con significación incluida en el conjunto de las religiones, al no disponer ya las acepciones relativas al catolicismo en primer lugar, como era habitual en *Autoridades,* o al otorgarle a este contenido un segundo lugar dentro de la definición que en la obra primigenia disponía el carácter divino en la primera parte (como en milagro, en la que ya no se prioriza la acción divina sino la imposibilidad de explicación por las leyes de la naturaleza).

Sin embargo, en el caso de esta tendencia hacia un diccionario más respetuoso y neutro en cuanto al culto religioso, como sucede con otras líneas de actuación ideológica más o menos generalizadas, el análisis de la totalidad de las enmiendas que se ha realizado en este estudio revela que en muchos artículos lexicográficos que contienen acepciones que remiten a realidades religiosas propias del cristianismo, todavía no se han incluido marcas temáticas, restricciones del significado o contornos que informen sobre el contexto de uso que evite la priorización del catolicismo como culto por antonomasia (natividad, naturaleza, oración, paraíso, etc.).

4.5. Visibilización de la mujer (y del hombre)

En relación con aspectos relativos al sexismo lingüístico y a los recursos de visibilización de la mujer que buscan paliar la continua presencia del masculino genérico en los diccionarios académicos desde el siglo XVIII, la nueva edición trata de sustituir en la medida de lo posible algunas de estas formas masculinas empleadas con sentido genérico no marcado que no visibilizaban a la mujer por otras como el sustantivo incluyente "persona" (v. alumno, na). No obstante, el uso de *hombre* como denominación común para mujeres y varones sigue manteniéndose en multitud de ocasiones, reflejando así la continuidad desde la primera definición recogida en *Autoridades* (v. juicio en la tabla 2).

En este mismo sentido, se observa en algunos aspectos relativos al proceso de lematización preparado para el nuevo *DRAE* una tendencia hacia la inclusión de moción de género en artículos tradicionalmente identificados solo con el hombre y, por ende, unigéneros. Esto implica no solo un cambio en la visibilización de la mujer, sino que implica la existencia de un cambio social.

Por otra parte, la presencia de la mujer en el diccionario siempre ha sido objeto de continuas revisiones realizadas de forma paralela a los cambios sociales, pero con considerable retardo. El cambio social ha llevado no solo a la necesidad de visibilizar a la mujer, sino también al hombre (de ahí el marbete de este ítem). Es decir, en

los repertorios académicos se han ido incorporando *modistos, azafatos, matrones* y todas aquellas denominaciones de profesiones tradicionalmente desempeñadas por mujeres. Así, en este contexto también se hizo necesario el cambio en algunas definiciones que se ceñían exclusivamente a la realidad femenina, y recurrir al sustantivo "persona" con el fin de paliar cuestiones sexistas en el diccionario (v. belleza).

	Diccionario de Autoridades	*DRAE* (2001)	DRAE (enmiendas 23ª edición)
alumno, na	ALUMNO. [1726] s.m. El hijo ú discípulo, que alguno como Padre ha criado desde su niñéz, cuidando de su alimento, enseñanza y buenas costumbres. […]	alumno, na 1. m. y f. Discípulo, respecto de su maestro, de la materia que está aprendiendo o de la escuela, colegio o universidad donde estudia. […]	alumno, na 1. m. y f. Persona que recibe enseñanza, respecto de un profesor, o de la escuela, colegio o universidad donde estudia. […]
belleza	BELLEZA. [1726] s.f. Es una proporción justa de las partes del cuerpo, y especialmente del rostro, acompañada de cierta grácia y donaire; que le hace agradable y respetosa. […]	belleza. 1. f. Propiedad de las cosas que hace amarlas, infundiendo en nosotros deleite espiritual. […] 2. f. Mujer notable por su hermosura.	belleza. 1. f. Cualidad de bello. 2. f. Persona o cosa notable por su hermosura.
prójimo, ma	PRÓXIMO. [1737] [2] Usado como substantivo, y siempre en la terminacion masculina, se toma por qualquiera criatura capaz de gozar la Bienaventuranza: y assi son próximos los Ángeles, y todas las personas deste mundo, aunque sean Infieles; pero no son próximos los demonios ni los condenados. […]	prójimo 1. m. Hombre respecto de otro, considerados bajo el concepto de la solidaridad humana.	prójimo 2. m. Persona respecto de otra, consideradas bajo el concepto de la solidaridad humana.

Tabla 6. Ejemplos de visibilización de la mujer (y del hombre)

4.6. Admisión de la otredad sexual

El sesgo católico de la tradición hispánica implica que la sexualidad se haya tratado con frecuencia como tabú y que se haya realizado una identificación subrepticia entre esta y los fines reproductivos defendidos por los textos canónicos del catolicismo. En ese sentido, la sexualidad entre hombres y mujeres se consideraba el modelo por antonomasia, frente a las relaciones homosexuales, que siempre fueron objeto de vilipendio en los textos lexicográficos de la Academia. Por ello, entre las enmiendas preparadas para la edición del *DRAE* proyectada para 2014 se pone de manifiesto cierta voluntad de cambio hacia la admisión de lo que hemos denominado "otredad sexual", entendiendo que el diccionario oficial sigue presentando la heterosexualidad como el "nosotros" y la homosexualidad como "los otros". De este modo se pueden entender las modificaciones realizadas en los artículos adulterio y consorte, en los que se omite ya la "exigencia" del par hombre/mujer y se presenta la realidad en atención a la existencia de distintas formas de entender el sexo y de diferentes modelos de pareja o de familia. No obstante, no deja de sorprendernos el caso de matrimonio, ya que no se ha sustituido en la primera acepción "hombre y mujer" por "persona" y, en lugar de esta sencilla modificación, se ha insertado una nueva acepción que ahora sí se hace eco de la realidad social y legal de parte del ámbito hispanohablante. Como en otros casos, los cambios se llevan a cabo de forma poco sistemática, como demuestra la distinción sexual que se mantiene en las enmiendas de voces como amante, en cuya tercera acepción podemos seguir leyendo "hombre y mujer que se aman"; o en el caso de futuro, que en su uso coloquial se sigue definiendo en esta 23ª edición como "Persona que tiene compromiso formal de casamiento con otra de distinto sexo". Sería recomendable que existiese mayor rigor en la sistematicidad con la que se llevan a cabo las actualizaciones con el fin de evitar este tipo de inconsistencias ideológicas.

	Diccionario de Autoridades	*DRAE* (2001)	DRAE (enmiendas 23ª edición)
adulterio	ADULTERIO. [1726] s.m. El acto torpe de ayuntamiento carnál de hombre con mugér casáda ù de mugér con hombre casádo, ù de quando uno y otro lo son. […]	adulterio 1. m. Ayuntamiento carnal voluntario entre persona casada y otra de distinto sexo que no sea su cónyuge.	adulterio 1. m. Ayuntamiento carnal voluntario entre una persona casada y otra que no sea su cónyuge.
consorte	CONSORTE [1729] [2] s.m. Se toma especialmente por el marido y por la mugér. […]	consorte 2. com. Marido respecto de la mujer, y mujer respecto del marido.	consorte 2. com. cónyuge [persona unida a otra en matrimonio].

	Diccionario de Autoridades	*DRAE* (2001)	DRAE (enmiendas 23ª edición)
matrimonio	MATRIMONIO [1734] s.m. Contráto del derecho natural, que se celebra entre hombre, y mugér, por mútuo consentimiento externo, dando el uno al otro potestad sobre su cuerpo, en perpetua y conforme union de voluntades, el qual elevado a Sacramento, y celebrado entre sugetos bautizados, se hace del todo indissoluble, en llegando à consumarse. […]	matrimonio 1. m. Unión de hombre y mujer concertada mediante determinados ritos o formalidades legales. 2. m. En el catolicismo, sacramento por el cual el hombre y la mujer se ligan perpetuamente con arreglo a las prescripciones de la Iglesia.	matrimonio 1. m. Unión de hombre y mujer, concertada mediante ciertos ritos o formalidades legales, para establecer y mantener una comunidad de vida e intereses. 2. m. En determinadas legislaciones, unión de dos personas del mismo sexo, concertada mediante ciertos ritos o formalidades legales, para establecer y mantener una comunidad de vida e intereses. 3. m. En el catolicismo, sacramento por el cual el hombre y la mujer se ligan perpetuamente con arreglo a las prescripciones de la Iglesia.

Tabla 7. Ejemplos de admisión de la otredad sexual

5. Conclusiones

El análisis discursivo y comparativo revela en las enmiendas realizadas para la vigésima tercera edición un intento de restringir las valoraciones explícitas y de evitar posicionamientos dogmáticos, algo que como hemos advertido se encuentra en consonancia con el nuevo orden simbólico que se impone en la ideología de las sociedades actuales, dominadas por valores de tolerancia, multiculturalismo e igualdad.

Hemos identificado y esbozado una serie de tendencias que nos informan acerca de una evolución en la identidad e idiosincrasia hispánicas (que podrían hacerse extensiva a sociedades de otras latitudes): humanización, cuestionamiento científico, espíritu crítico, laicización, visibilización de la mujer (y del hombre) y, finalmente, admisión de la otredad religiosa y sexual.

El análisis completo del diccionario, y no solo de las enmiendas, revela que estas tendencias no se han seguido de forma sistemática y que la revisión es irregular, por lo que, en general, hemos de admitir que se mantienen en el último *DRAE* muchos de los tópicos de la cultura que tradicionalmente han identificado al sello purista, androcéntrico, chovinista y conservador de la institución desde la publicación de *Autoridades* en el siglo XVIII. Eso sí, el cambio social es continuo y el cambio lexicográfico lento pero progresivo, así que es posible que de seguir el trabajo de continua revisión, y las demandas de cambio realizadas por profesionales en lexicografía, llegue un momento en el que verdaderamente el diccionario de la RAE sea el reflejo de la sociedad hispánica.

Universidade de Vigo Susana RODRÍGUEZ BARCIA

Bibliografía

Ariza, Manuel, 2001. «Sexo, religión y política en el diccionario de la Real Academia», *Interlingüística*, 11, 11-26.

Barcia, Pedro Luis, 2006. «Lengua y cultura» in: Parini, Alejandro / Zorrilla, Alicia María (coord.), *Lengua y sociedad,* Buenos Aires, Áncora, 25-42.

Company Company, Concepción, 2012. «Diccionarios contrastivos e identidad cultural. El *Diccionario de mexicanismos* de la Academia Mexicana de la Lengua» in: Corbella, Dolores et al. (coord.), *Lexicografía hispánica del siglo XXI: Nuevos proyectos y perspectivas. Homenaje al profesor Cristóbal Corrales Zumbado,* Madrid, Arco Libros, 171-190.

Edwards, John, 2009. *Language and Identity,* Cambridge University Press.

Forgas Berdet, Esther, 2004. «Vicios y virtudes en el Diccionario académico. ¿Es el *DRAE* un manual de buenas costumbres?», *Archivo de Filología aragonesa LIX-LX,* 405-422.

Forgas Berdet, Esther, 2007. «Diccionarios e ideologías», *Interlingüística*, 17, 2-16.

Forgas Berdet, Esther, 2012. «El compromiso académico y su reflejo en el DRAE: los sesgos ideológicos (sexismo, racismo, moralismo) del Diccionario» in: Senz, Silvia / Alberte, Montse (coord.), *El Dardo en la Academia. Esencia y vigencia de las academias de la lengua española*, Barcelona, Melusina, 425-459.

Fries, Dagmar, 1989. *Limpia, fija y da esplendor. La Real Academia española ante el uso de la lengua (1713-1973)*, Madrid, SGEL.

Garriga Escribano, Cecilio, 2001. «Sobre el diccionario académico: la 12ª edición (1884)», in: Guerra, Medina (coord.), *Estudios de lexicografía diacrónica del español,* Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 263-315.

Gutiérrez Cuadrado, Juan, 2011. «Ideología y lexicografía», in: San Vicente, Garriga y Lombardini (coord.), *Ideolex. Estudios de lexicografía e ideología,* Polimetrica, Monza, 25-67.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 1986. *La enunciación. De la subjetividad en el lenguaje,* Buenos Aires, Hachette.

Lozano Zahonero, María, 2004. «Guerra, terrorismo e ideología en los diccionarios de la Real Academia Española», *Escritura y conflicto. Actas del XXII Congreso AISPI,* Instituto Cervantes, 153-168.

Muñoz Armijo, Laura, 2012. «La ideología en la tradición lexicográfica académica española: Notas sobre el esquema morfológico de *nomina actionis, nomina qualitatis y nomina agentis*», *MediAzioni* 12, <mediazioni.sitlec.unibo.it>.

Prado Aragonés, Josefina, 2006. «Algunos usos lingüísticos discriminatorios en la última edición del *DRAE* y la transmisión de valores», in: Campos Souto, Mar / Pérez Pascual, José Ignacio (ed.), *El Diccionario de la Real Academia Española: Ayer y Hoy,* Anexos de *Revista de Lexicografía* 1, A Coruña, Universidade da Coruña, 199-211.

Rodríguez Barcia, Susana, 2008. *La realidad relativa. Evolución ideológica en el trabajo lexicográfico de la Real Academia Española (1726-2006)*, Vigo, Servizo de Publicacións da Universidade de Vigo.

San Vicente, Félix / Garriga, Cecilio / Lombardini, Hugo (coords.), 2011. *Ideolex. Estudios de lexicografía e ideología,* Polimetrica, Monza.

Sánchez García, Francisco José, 2009. *El léxico religioso en los diccionarios de la Real Academia Española: estudio diacrónico*, Barcelona, Universitat de Barcelona.

Žižek, Slavoj, 2007. *En defensa de la intolerancia*, Madrid, Sequitur.

Un percorso privilegiato e misconosciuto per la penetrazione dei francesismi nella lingua italiana (secoli XVI-XVIII)

Lo spoglio sistematico realizzato negli ultimi trent'anni dei documenti contabili ufficiali della corte torinese[1], dei registri delle spese private, degli inventari delle gioie, dei mobili, degli oggetti dell'arredamento signorile e popolare, sia della città che della campagna, delle liste dei beni portati in dote dalle spose piemontesi ha messo in luce un repertorio lessicale di ampio respiro, su cui si riverberano le influenze del dialetto ma anche quelle dello spagnolo e del francese.

Tra le fonti abbiamo voluto inserire anche le didascalie dei testi teatrali rappresentati a corte, che spesso descrivono i costumi indossati dagli attori. Attraverso la presenza dell'aristocrazia invitata, le novità dell'abbigliamento passavano alla città e poi alla campagna.

Per quanto riguarda la presenza dei francesismi nei secoli che abbiamo indicato, la messe è particolarmente abbondante e si concretizza nella presenza di termini non registrati dai vocabolari della lingua italiana oppure registrati con decenni di ritardo.

La constatazione, sostenuta dal numero dei casi, ci porta a confermare l'idea che più di trent'anni fa ci aveva suggerito di avviare la ricerca, vale a dire la convinzione che il Piemonte rappresenti una via di transito tanto naturale quanto importante per la trasmissione dei francesismi alla lingua italiana.

La posizione geografica della regione al confine con la Francia e ad essa collegata da valichi praticati da sempre, la collocazione delle componenti dello Stato al di qua e al di là delle Alpi, l'uso anche sul versante italiano di lingue del gruppo gallo-romanzo (Provenzale e Francoprovenzale) e nella pianura di un dialetto foneticamente affine al Francese, hanno reso il Piemonte quasi un naturale ponte di collegamento tra due mondi che si sono sempre sentiti culturalmente vicini.

Se è vero che fin dalla metà del Cinquecento la scelta politica di Emanuele Filiberto aveva proiettato il ducato verso una prospettiva italiana, con inevitabili ripercussioni sul piano linguistico, è altrettanto vero che la corte torinese restava bilingue, sia per gli stretti legami anche parentali con la monarchia di Parigi, sia per le origini savoiarde della famiglia ducale. L'orientamento della corte si rifletteva sulla classe dirigente, condizionata anche dal duplice registro linguistico in uso nello Stato, essendo il francese lingua ufficiale per gli atti pubblici nella valle d'Aosta e nella Savoia.

---

[1] Ho utilizzato soprattutto i documenti presenti nell'Archivio di Stato di Torino (AST).

Il transito dei francesismi dall'uno all'altro versante delle Alpi risulta dunque naturale e prevedibile, l'acquisizione favorita dalla prossimità fonetica del parlato quotidiano: il provenzale e il francoprovenzale nelle alte valli, il dialetto, anche per le classi elevate, nella pianura, come abbiamo detto.

La documentazione, tutta in lingua italiana, spaziando dagli scritti degli strati sociali più alti fino a quelli più modesti, ricomparendo a distanza di anni in aree diverse del Piemonte, investendo gli ambiti semantici più vari e toccando sia il lessico della quotidianità che quello specialistico di specifici mestieri, dimostra che non si tratta di banali occasionalismi, né di usi ristretti, riconducibili quasi a gerghi familiari, ma di una circolazione ad ampio raggio sul piano diastratico e su quello diatopico, in anticipo su quello diacronico rispetto alla restante Italia. In qualche caso il francesismo, garantito dalla forma di sviluppo palesemente non spontanea in loco, riesce addirittura a penetrare nel dialetto.

Nell'impossibilità di offrire dati completi, procederemo per esempi, esaminando alcune voci ignorate dai dizionari italiani e dagli studi più recenti sui francesismi, accanto ad altre per le quali emergono retrodatazioni importanti, con l'intenzione di restituire al Piemonte il posto che gli è dovuto e finora, a nostro avviso, non gli è stato riconosciuto come tramite tra Francia ed Italia per quanto attiene al rinnovamento del lessico della nostra lingua attraverso i francesismi.

1. Voci ignorate

Angagianti "maniche pendenti".

La prima citazione nei nostri documenti risale al 1697,[2] due anni appena dopo la comparsa in Francia (FEW, s.v. WADDI, 445a), dove la voce è registrata come *engageante*, s.f., con riferimento ad una manica pendente, come nel nostro caso: «manche de toile ou de dentelle qui pend le long du bras» (1695). L'acquisisce anche il dialetto piemontese, come ricorda il DSA (s.v. *angagiante*, pl.) che definisce l'indumento «sorta di soprammaniche o maniche grandi e pendenti al gomito, cui (sic) antic. portavano le donne». Analogamente il Quicherat (1875, 534): « Les manches étaient toujours des demi-manches, mais plates, et donnant issue à des manchettes profondes qui reçurent le nom d'engageantes. Ce fut l'office des gants d'habiller les avant-bras ». Poco più tardi il termine al M (*engageant*) assume in Francia il valore di « noeud de ruban de couleur que les jeunes femmes portent au cou » (1701).

1697: due para d'*angagianti* con pissi di Molines (Canavesio 1986/87)

1707: un para *angagiante* et tor di gorze (AST, art. 217, n. 514)

[2] Rossebastiano 1995, 480.

La prima attestazione di queste maniche compare nel corredo di Cattarina Maria, figlia del capitano Giulio Baudo di Savigliano, mentre la seconda esce dagli ambienti della corte.

Nel dialetto *angagià* "ingaggiato" viene utilizzato anche in senso figurato col valore di "impacciato, impastoiato, avviluppato" (DSA), quindi "impedito nei movimenti". A questo significato si dovrà ricondurre il termine che indica un tipo di manica la cui conformazione risulta molto costrittiva. Non a caso il modello (e conseguentemente anche il termine) riguarda esclusivamente l'abbigliamento del ceto elevato.

A questo indumento fa cenno ironicamente Ignazio Isler in una delle sue canzoni: «E tute quante / Con i'angagiante / Ch'as porto ansem / Fin a durmì», definendolo «sorta di grandi manichini, che le donne di certa condizione portavano alle braccia, togliendoseli a loro posta, da quegli altri di più piccola forma» (cfr. Ponza 1830, s.v. *angagiante*).

Data	Forma fr.	Franc. integr. in italiano	Adattamento italiano	Esito piemontese	Ambiente
1695 (FEW)	engageantes (f., pl.)				
1697			*angagianti* (m. pl.)		borghese, provinciale
1707			*angagiante* (f. pl.)		corte
1788 (Isler)				angagiante (f. pl.)	letterario
Ponza 1830				angagiante	
1859 (DSA)				angagiante	

Bassi "calze corte".

L'indumento, abitualmente realizzato in tessuto, era in uso soprattutto tra le donne di ceto modesto. La documentazione nei testi piemontesi risale alla fine del Cinquecento.

1586: uno para di *bassi* di cimossone cremisito (Prevosto 1994/95)

1619: tre para di *bassi* di stametto (Canavesio 1986/87)

1619: doi para di *bassi* di stamo et altro di bambaso (Cantono 1986/87)

1622: doi para di *bassi* alla aguchia, bianchi e rossi (Cantono 1986/87)

1634: un para di *bassi* di stamo noveni (Canavesio 1986/87)

Adattamento del fr. *bas (de chausses)*, documentato fin dal sec. XV (FEW s.v. BASSUS), «vêtement qui sert à couvrir le pied et la jambe» (Littré 1929, s.v. *bas*). Lì troviamo pure il sintagma *bas de soie* "calze di seta", che appare nell'espressione figurata, di uso familiare «cela lui va comme bas de soie = lui convient, l'arrange parfaitement». L'espressione in forma univerbata appare in piemontese, dove ha continuazione ancora oggi nell'adattamento di trafila orale *batsoà* «peduccio di porco arrostito sulla gratella» (DSA; cfr anche Zalli 1815), con slittamento semantico basato sulla consistenza gelatinosa di questo cibo.

La lingua italiana e i dialetti conoscono un altro composto univerbato, sempre di trafila orale, *barullé* (Dardi 1992, 126-127), *barolè* (GDIU), *barrolè* (Zolli 1971). La documentazione nota non è anteriore al Settecento. Cfr. anche LEI (IV, 92, 2b), dove *barulè* è glossato «largo risvolto delle calze sopra o sotto il ginocchio».

Nel dialetto piemontese il termine è registrato dalla fine del Settecento: «*barolè* (*da bas roulés*). Calzetti avvolti intorno al ginocchio: si usa anche da' Toscani […]» (Pipino 1783). Il DSA, s.v. *barolè*, così definisce la foggia: «avvoltolatura fatta all'estremità delle calze, sotto o sopra il ginocchio».

Nessuna documentazione della forma in lemma nei dizionari piemontesi.

Data	Forma fr.	Franc. integr. in italiano	Adattamento italiano	Esito piemontese	Ambiente
sec. XV (FEW)	bas (de chausses)				
1586			*bassi*		rustico (valle di Lanzo)
1619			*bassi* 2		rustico (Vigone) rustico (Moncalieri)
1622			*bassi*		rustico (Moncalieri)
1634			*bassi*		rustico (Vigone)

Artifetti "ferretti che sostenevano il collare rialzandolo dietro la testa?"

1616: doi collari stezi da donna con li *artiffetti* sotto (Prevosto 1994/95)

Il significato riportato dalla glossa è quello che il contesto fa presumere, contrariamente a quanto si ricava dai testi di storia del costume, che parlano invece di "berretto" e di generici "ornamenti femminili", al plurale.

Si tratta infatti dell'adattamento del fr. *atifet*, sorta di ferretto che, secondo Quicherat (1875, 409, 434), componeva un berretto rialzato, spesso ornato di perle e pietre preziose. Appare sovente nei ritratti di Maria Stuarda e di Caterina de' Medici. Il trapasso semantico registrato in Piemonte si giustifica proprio attraverso la compresenza del collare rialzato sulle spalle e del berretto rigido, sostenuto da un ferretto che dava all'indumento la caratteristica forma di cuore, tipici dell'abbigliamento della regina di Scozia. Divenne molto popolare sia in Francia che in Scozia dal 1550 alla fine del secolo.

In Piemonte appare all'interno del corredo della moglie di un noto sarto di Torino (Francesco Rassetto).

Il *Dictionnaire du moyen français* (Greimas / Keane 1992), s.v. *attifer* cita *attifet* (sec. XV) col valore di «Petit bonnet de femme s'avançant sur le front»[3]. Al plurale il termine diventa più generico e vale «atours féminins» contestato dal TLF.

Il Littré 1929, s.v. *attifet* riporta «ornement de tête pour les femmes», facendo riferimento a *tiffer* «orner, du flamand» *tippen* «couper les cheveux».

Alla base c'è il fr. *attifer* "ornare", dal fr. *tifer* (EWFS[1], s.v. *attifer*).

Nel tempo, passata la moda, *attifer* ha acquisito un degrado semantico che lo ha portato a significare «orner avec une recherche de mauvais goût ou d'une manière ridicule» (GLLF).

Il dialetto piemontese a sua volta conosce, con valore ironico, *atiflà*, *tiflà* «abbigliato» (Pipino 1783, aggiunte), sinonimo di *archincà* «azzimato, […] abbigliato di tutto punto […]», ma anche «carico di vani ornamenti» (DSA).

Data	Forma fr.	Franc. integr. in italiano	Adattamento italiano	Esito piemontese	Ambiente
sec. XV (Greimas / Keane 1992)	attifet "Petit bonnet de femme s'avançant sur le front"				

[3] Cfr. anche il TFL, s.v. *attifet*, dove la data indicata è 1480.

Data	Forma fr.	Franc. integr. in italiano	Adatta-mento italiano	Esito piemontese	Ambiente
Post 1550 (Quicherat 1875)	atifet “berretto rialzato da ferretti”				
1616			*artifetti* (pl.) “ferretti del collare rialzato”?		borghesia città
Pipino 1783				atiflà, tiflà “abbigliato”	
1859 (DSA)				tiflà “azzimato”	
Gribaudo 1996				tiflé “agghindare”	

Questi tre esempi documentano la presenza nell’italiano regionale del Piemonte di francesismi non registrati nei vocabolari italiani ma presenti nel dialetto piemontese (*angagianti*), non registrati nei dizionari italiani e neppure in quelli piemontesi (*bassi* “calze corte”), non registrati nei vocabolari italiani e neppure in quelli piemontesi, nei quali tuttavia hanno lasciato tracce attraverso derivati a valore semantico degradato.

2. Voci retrodatabili

Gridelino (var.: gridellino, gris de lino, gris di lino, gris de lin) “sfumatura di colore viola pallido (proprio dei fiori del lino), corrispondente all’attuale lilla”

1644: *gris de lino* (AST, Sez. Riun., patenti 689, 30v)

1645: velluto fondo d’oro, *gris di lino* (art. 689, c. 347, a. 1645)

1650: cinti di girelli *gridellini* arabescati d’argento (Viale Ferrero 1965, 55)

1650: Saranno vestiti di colori *gridellino* e giallo, con calze intiere, giacco a maglia, fatto di cordoncini […] (Zanatta 1991/92)

1653: *Il gridelino* (trad. in fr. qualche anno dopo con *Gris de lin*)

1657: habito regale *gridelino*, isabella e bianco, con rabeschi nella giubba, nelle maniche e bonetto (Balbiano 1989/90)

1660: veste nova di moela di Tours *gridellina* (Prevosto 1994/95)

1663: giuppa di moera *gris de lin* (Barbero 1989/90)

1677: due toilette d'ormesino [...] et l'altra di colore *gridelino* (Barbero 1989/90)

Il termine sostituisce la precedente denominazione italiana "color fiori di lino", che viene riportata da una dote torinese del 1616.

La documentazione della voce nei dizionari italiani (GDLI, DELIN, GDIU) si ferma al 1668, la data indicata da Dardi (1992, 187), con riferimento al Magalotti (*Relationi di viaggio in Inghilterra*, *Francia e Svezia*), anticipata da una citazione collocabile verso la metà del secolo, reperita in un documento veneziano[4]. Le date sono sempre posteriori a quelle rilevate presso la corte piemontese, dove per la prima volta il termine compare all'interno di una lista di merci acquistate per ordine della duchessa Cristina[5], che apprezzava particolarmente questo colore. Le prime entrate *gris de lino*, *gris di lino*, formatesi sul fr. *gris de lin*, oscillano tra francese e italiano, ma chiariscono senza ombra di dubbio che una delle componenti del sintagma è il sostantivo *lino*, consentendo di superare i dubbi intorno all'interpretazione della forma univerbata *gridelino*, nella quale non si potrà dunque vedere l'accumulo dei due suffissi -ELLUS + -INUS[6]. L'adattamento *gridellino* del 1650 mostra l'ipercorrezione suggerita dall'italiano, mantenuta però quasi esclusivamente nella tradizione colta, attraverso i testi teatrali *Gli Ercoli domatori de mostri* e *L'educazione d'Achille e delle Nereidi sue sorelle*, ma non nei successivi *Gridelino* e *La Primavera trionfante dell'Inverno*, di Filippo San Martino d'Agliè, principale divulgatore del termine in omaggio galante alla duchessa, come chiaramente appare dal balletto così intitolato, nel quale il colore diventa il simbolo di Amore.

La soluzione univerbata assume presto valore aggettivale, probabilmente proprio sotto la spinta della terminazione *-ellino*, *-elino*, erroneamente interpretata.

La corte, attraverso il corredo della principessa Violante, risponde ancora nel 1663 con un francesismo integrale: *gris de lin*.

Il francesismo entra anche nel dialetto come *gridlin*, che attraverso la perdita della *-s-* denuncia la provenienza transalpina. L'esito è un sostantivo che ironicamente vale "cicisbeo", probabilmente sulla base del chiacchierato rapporto tra la duchessa Cristina e il conte Filippo d'Agliè, arrivando fino ai giorni nostri con valore addirittura derisorio nell'espressione *fé ël gridlin* "voler apparire giovane"[7].

[4] Cfr. Zolli 1971, 76 e 1980, 24. Sulla data l'autore si esprime con molta cautela.

[5] Per ulteriori dettagli cfr. Rossebastiano 2006, 84-88, e 2014, 107-110.

[6] Cfr. Dardi 1992, 75.

[7] Gribaudo 1996, s.v.

Di lì nasce anche il nome del protagonista della commedia settecentesca, *Sciocchezze di Gridellino*, stampata a Bologna[8].

Il dialetto rustico, anche contemporaneo, mantiene la denominazione del colore attraverso *grisolin*, che formalmente risulta forma suffissata di *gris* (francese quanto piemontese). La soluzione non è isolata, dati *griselin* nel dialetto veneziano[9] e *grisellino*, variante di *gridellino*, riconosciuta dal GDIU.

Data	Forma fr.	Franc. integr. in italiano	Adattamento italiano	Esito piemontese	Ambiente
1616: *fiori di lino*					Torino, sarto
1617 (FEW)	gris de lin				
1644			*gris de lino*		corte
1645			*gris di lino*		corte
1650 (*Hercoli*) 1650 (*Educ. d'Achille*)			*gridellino* (agg.) *gridellino*		corte (spettacolo)
1650? (Zolli 1971 e 1980)			cridelin?		Venezia
1653 (*Gridelino*)			*gridelino*		corte (spettacolo)
1657 (*Primavera*)			*gridelino*		corte (spettacolo)
1660			*gridellino* (agg.)		Torino, borghesia
1663		*gris de lin*			corte, Violante

[8] *Catalogo de' libri che nell'anno 1724 si trovano apresso Gio. Battista Fontana, e figlio, mercanti librari in Torino, al cantone del Palazzo della Città* (Archivio Storico della città di Torino, Collezione Simeom, n. 10.570).

[9] Boerio 1829, s.v.

Data	Forma fr.	Franc. integr. in italiano	Adattamento italiano	Esito piemontese	Ambiente
1668 (Dardi 1992)			gridelino		Magalotti
1677			*gridelino*		corte, Mad.a Reale
1695 (Dardi 1992)			gridelino		Magalotti
sec. XVIII			Gridellino		Bologna, commedia
sec. XVIII (Altieri Biagi 1965)			gridelen “nome di una stoffa”		commedia toscana
1859 (DSA)				gridlin “damerino, cicisbeo”	
Gribaudo 1996				gridlin “vanerello” “vispo, leggiadro” “cintolo”	
				grisolin “color lilla »	rustic

Agreement (var.: agreeman) “guarnizioni di stoffa o di metallo prezioso”.

1663: giuppa di tela d’argento a fiori, guarnita di pizzi, alamari et *agreement* oro, argento et incarnà a rosete (Barbero 1989/90)

1690: un para d’*agreeman* de diamanti per le maniche, di valor di doppie 35 (Prevosto 1994/95)

La documentazione torinese testimonia la molteplicità dei significati.

Da una parte il valore è quello di “guarnizioni, gale”, come nel fr. *agréement* (sec. XV, GLLF) che al pl. vale “ornamenti, vezzi”. La forma contratta *agrément* è documentata in francese dal sec. XVI (FEW, IV, 251a) come « nom générique donné à tous les ornements de passamanterie ». A questo significato fa sostanzialmente rife-

rimento il *Vocabolario* della Crusca (1863-1923), a proposito di *agrimani* (a. 1708), precisando «guarnizioni a disegno, e traforate, di seta, di lana o di cotone, da porsi alle vesti delle donne». Ancora più dettagliatamente il DSA s.v. *agreman* riporta, tra i vari significati: «Guarnimenti, guarnizioni, ornamenti, vezzi e agrimani (tariffe fiorentine), cioè una spezie di galloni traforati a merletto, che usavano già le donne nelle loro vesti, e i ricchi in sulle tappezzerie».

Da altro documento risulta "ornamento prezioso di oreficeria, da applicare sugli abiti". Si conferma così il valore indicato dal DEI e rilevato da Dardi 1992, 110 («ornamento di diamanti legati in argento») per l'adattamento italiano *agramano* (1698). In francese tale valore appare in Saint-Simon, quindi verso la fine del secolo XVIII («[…] un agrément d'or de mon habit bleu déchiré», Littré 1958, s.v.).

Si tratta di una formazione parasintetica basata sul verbo *agréer*, alla cui base si trova a sua volta l'aggettivo GRATUS, preceduto da AD e seguito da suffisso verbale.

La soluzione in lemma testimonia il forestierismo in forma integrale, mentre la variante intende rendere la pronuncia francese del termine. In ambedue i casi vengono conservate le soluzioni originarie, non sincopate, contrariamente a quanto accade nella documentazione dialettale.

In Piemonte la voce vale oggi esclusivamente "atto di cortesia", come del resto risulta in francese nel sec. XV (Hope 1971, 376; FEW anche «consentement, approbation», 1465) e ancora più tardi nel XVII (ivi).

Data	Forma fr.	Franc. integr. in italiano	Adattamento italiano	Esito piemontese	Ambiente
XV sec. (GLLF)	agréement				
XVI sec. (FEW)	agrément				
1663		*agreement*			corte
			agreeman		città (Torino)
1698 (Dardi 1992)			agramano		
1708 (Crusca 1863-1923)			agrimani (pl.)		

Data	Forma fr.	Franc. integr. in italiano	Adatta-mento italiano	Esito piemontese	Ambiente
1859 (DSA)				agreman	
Gribaudo 1996				agreman	
				agriman	rustic

Chiapirone (var.: chiaperoni, pl.) "copricapo a forma di cappuccio"

1635: un *chiapirone* di sandale nero qual s'usa di portare in testa (Prevosto 1994/95)

1668: doi *chiaperoni* (Cantono 1986/87)

1682: un *chiapirone* (Cantono 1986/87)

La definizione francese «ancien habillement de tête en forme de capuchon» (Littré 1929, s.v. *chaperon*) coincide sostanzialmente con quella dell'equivalente italiano *capperone*, documentato a partire dal 1350 circa: «grosso cappuccio da portare sopra il cappello quando piove, allacciandosi al mantello» (LEI, XI, 402). Qualche indicazione in più si ricava dal *Vocabolario* della Crusca 1612, che ne sottolinea l'uso popolare: «cappuccio, capperuccio contadinesco, o da vetturali, il quale è appiccato a lor *saltambarchi* (*sic*), per portarselo in capo, sopra il cappello, quando e' piove. Dicesi portare il capperone, per fuggire la ria ventura, che è andar provvisto, detto dal difendere, che il capperone fa, altrui dalla pioggia, e da' venti» (s.v. *capperone*).

La foggia dell'indumento, che consentiva, tra l'altro, di nascondere le sembianze dell'individuo, ha favorito l'uso figurato alla base del trapasso semantico che ha portato a «personne agée ou grave qui accompagne une jeune femme pour bienséance» (cito sempre da Littré 1929).

Questo valore traslato è quello che i dizionari italiani riconoscono al francesismo *chaperon*, datato 1882 (DELIN, GDIU).

Derivato di CAPPA, attraverso il francese *chaperon*. Si tratta dunque di un francesismo di moda, che sostituisce un termine precedentemente in uso. Le forme rilevate nei nostri testi risultano adattate.

L'indumento è di uso prevalentemente popolare.

Il dizionario del dialetto piemontese del Ponza 1830 conosce *ciapiron* con rimando a *quefa*, *coefa*, che viene glossato con "cappuccio", ma anche "velo", indicandoci la possibile coincidenza con un velo atto sempre a coprire nascondendo. Cfr. anche Rossebastiano 1995, 482.

Data	Forma fr.	Franc. integr. in italiano	Adatta-mento italiano	Esito piemontese	Ambiente
XII-XV secc. (FEW)	chaperon				
1635			*chiapirone*		borghesia (Susa)
1668			*chiaperoni* (pl.)		popolare, provincia
1682			*chiapirone*		popolare, provincia
Ponza 1830				ciapiron	
XX sec.		chaperon “donna attempata che accom-pagna una giovane’			

Questi due esempi mostrano la variabilità nell’anticipo dell’acquisizione (qualche decennio o qualche secolo) che si realizza in Piemonte e la possibile accettazione in forma integrale (spesso a corte: *agreement*) oppure in forma adattata, del tutto (*chiaperone*, *chiapironi*) o parzialmente (*agreeman*). Si osserva anche la non totale coincidenza con l’esito acquisito dal dialetto (*ciapiron*, *agreman*). Se il francesismo appare in forma integrale in italiano, spesso la datazione è particolarmente tardiva (*chaperon*).

3. Forme deonomastiche

Degne di nota come esemplificazione anche alcune presenze deonomastiche che risultano sconosciute ai vocabolari come *stincherchen*, *amadis*, *ringrave*. Per il primo e l’ultimo rimando a due miei recenti articoli[10], dando qui solo le informazioni essenziali.

La voce *stincherchen* appare a Torino nel 1697 («prezzo d’un *stincherchen* d’oro»[11]), con riferimento al corredo del duca Vittorio Amedeo II, uno dei principi che avevano partecipato alla guerra della lega d’Augusta. Indicava una particolare foggia di cravatta, divenuta di moda sia nell’abbigliamento maschile che in quello femminile dopo

[10] Rossebastiano 2013, 130-133; Rossebastiano / Papa 2012, 112-115.

[11] AST, art. 217, n. 211.

la battaglia di Steenkerk (1692), nella quale si scontrarono le truppe anglo-olandesi della lega d'Augusta, guidate da Guglielmo d'Orange, e l'esercito francese, guidato dal duca di Lussemburgo. Pare che gli ufficiali dell'esercito francese, sorpresi dai nemici con un assalto improvviso di prima mattina, non avessero avuto il tempo di annodarsi la cravatta, per cui lasciarono i due lembi semplicemente incrociati davanti, lanciando così una moda adottata presto anche dalle donne. La voce è ignorata dai dizionari italiani, ma la conosce la storia del costume, dove però compare in forma corrotta come *stiricherchen*.

Per le *ringrave* "sorta di pantaloni ampi, fermati sotto il ginocchio", simili, ma più lunghi di quelli denominati nelle nostre carte, con un altro francesismo, «alla gingotta», il rimando è al *Rijn graaf* o *Rheingraf*, quel conte del Reno governatore di Maastricht che per primo aveva introdotto la foggia alla corte francese. In questo caso la prima attestazione in francese risale al 1660, quella entrata nei documenti piemontesi al 1665: «Un para di *ringrave* per le calze del medesimo, punto di Venezia alto […]; Due para *ringrave* guarnite di pissetti di Fiandra nuovi a fiori grandi; Due altri para *ringrave* anche con pizzi di Fiandra […]».

Amadis "manica stretta, o sia mezza manica, che s'affibbia sul pugno" (Pipino 1783), il cui polsino rivoltato era guarnito di galloni e merletti.

> 1690: […] un mantò di Troes rigà, fodrato di satino aurora, con sua giuppa di damasco blu, guarnita di pizzetti, col suo busto et *amadis* di tela d'oro (Prevosto 1994/95)

Il termine non è registrato dai dizionari italiani, mentre compare nel *Vocabolario piemontese* di Maurizio Pipino (1783), che affianca ai lemmi dialettali le traduzioni in italiano, latino e francese. In questo caso è presente solo la versione francese, ad indicare che il termine non era noto all'autore non solo in latino (come ovvio), ma neppure in italiano. Un secolo dopo la voce trova ancora riscontro nel *Glossario storico popolare piemontese* di Ugo Rosa con la medesima definizione.

Scomparso anche dall'uso piemontese.

L'origine lontana è da ricercarsi nel poema cavalleresco spagnolo *Amadis de Gaula*, divenuto nel Cinquecento uno dei modelli cortesi per eccellenza, esempio di educazione vita e costume per dame e cavalieri, anche nella moda (Rossebastiano 1995, 479-480).

La datazione del termine che in Piemonte compare nel 1690 e in Francia nel 1684 chiama però in causa piuttosto l'opera lirica *Amadis* di J. B. Lully (adattamento francese del nome di Giovan Battista Lulli), rappresentata per la prima volta a Parigi nel gennaio del 1684. L'applicazione del termine ad un particolare dell'abbigliamento si basa proprio sul costume indossato dal protagonista, che segue la moda del momento: «Les nouvelles manches, avec leur grand parement retroussé, ressemblaient quelque peu aux bottes du temps; c'est pourquoi elles furent appelées manches à bottes. Une garniture galonnée ou brodée, dont le bord du revers se trouvait décoré, en 1684 reçut le nome d'*amadis*, suggéré par une opéra de Lulli» (Quicherat 1875, 528, epoca di Louis XIV, 1685-1715).

Si tratta di un particolare dell'abbigliamento aristocratico, come conferma la sua presenza nel corredo di una nobildonna piemontese, la contessa Francesca Teresa Giacinta Ferrari San Martino.

In conclusione segnaliamo l'esistenza di circa 300 francesismi o del tutto sconosciuti all'italiano o ampiamente retrodatabili che costituiscono la nostra banca dati dalla quale intendiamo ricavare uno studio complessivo sull'importanza del Piemonte come ponte di collegamento tra Francia e Italia.

Università di Torino Alda ROSSEBASTIANO

Riferimenti bibliografici

Altieri Biagi, Maria Luisa, 1965. «Studi sulla lingua della commedia toscana nel primo Settecento (Fagiuoli, Gigli, Nelli)», *Atti e Memorie dell'Accademia toscana di Scienze e Lettere ‹La Colombaria›* 30, 251-378.

Balbiano, Maria Grazia, 1989/90. *I balletti di Madama Reale: la primavera trionfante dell'inverno (1657). La moda nella lingua e nella letteratura*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Barbero, Margherita, 1989/90. *Ricerche di italiano regionale: gioie e mobili alla corte di Torino nel Seicento*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Boerio Giuseppe, 1829. *Dizionario del dialetto veneziano*, Venezia, tip. A. Santini e f.o.

Canavesio, Piera, 1986/87. *Ricerche di italiano regionale: la lingua dei corredi nuziali di Vigone nel Seicento*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Cantono, Mara, 1986/87. *Ricerche di italiano regionale: la lingua dei corredi nuziali di Moncalieri nel Seicento*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Crusca 1612. = *Vocabolario degli Accademici della Crusca*, Venezia, appresso Giovanni Alberti, 1612

Crusca 1863-1923 = *Vocabolario degli Accademici della Crusca*. Quinta impressione, Firenze, nella tipografia Galileiana di M. Cellini.

Dardi, Andrea, 1992. *Dalla provincia all'Europa. L'influsso francese sull'italiano tra il 1650 e il 1715*, Firenze, Le Lettere.

DSA = di Sant'Albino, Vittorio, 1859. *Gran dizionario piemontese-italiano*, Torino, Società l'Unione Tipografico-Editrice.

Greimas, Algirdas Julien / Keane, Teresa Mary, 1992. *Dictionnaire du moyen français*, *La Renaissance*, Paris, Larousse.

Gribaudo, Gianfranco, 1996. *Ël neuv Gribàud. Dissionari piemontèis*, Torino, Piazza.

Hope, Thomas Edward, 1971. *Lexical Borrowing in the Romance Languages. A Critical Study of Italianisms in French and Gallicisms in the Italian from 1100 to 1900*, Oxford, Blackwell, 2 vol.

GLLF = Guilbert, Louis / Lagane, René (ed.), *Grand Larousse de la langue française*, 7 vol., Paris, 1971-78

Littré, Emile, 1929. *Dictionnaire de la langue francaise*, abrégé du dictionnaire de E. Littré, Paris, Hachette (16e édition)

Littré, Emile, 1958. *Dictionnaire de la langue francaise*, abrégé par A. Beaujean, Nouvelle ed. rev. et mise a jour, Paris, Ed. universitaires.

Pipino, Maurizio 1783.*Vocabolario piemontese*, Torino, Reale Stamparia.

Ponza, Michele 1830. *Vocabolario piemontese-italiano*, Torino, Stamperia reale.

Prevosto, Anna, 1994/95. *Ricerche di italiano regionale dai corredi nuziali di Torino (1582-1699)*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Quicherat, Jules, 1875. *Histoire du costume en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Hachette.

Rosa, Ugo, 1977. *Glossario storico popolare piemontese*, Sala Bolognese, Forni.

Rossebastiano, Alda / Papa, Elena, 2012. «Tracce galloromanze nel lessico dell'italiano regionale del Piemonte (sec. XVII)», *SLeI* 29, 99-119.

Rossebastiano, Alda, 1995. «Bela 'n piasa: parole e cose della moda femminile in Piemonte nei secoli XVI-XVII», in: *Donna e linguaggio*, *Convegno internazionale di Studi*, *Sappada/ Plodn (Belluno) 1995*, Padova, CLEUP, 475-488.

Rossebastiano, Alda, 2006. «La Francia alla corte delle Madame Reali: i colori della moda in Piemonte (sec. XVII)», *CoFIM* 20, 81-104.

Rossebastiano, Alda, 2013. «I Croati battuti a Steenkerk, ovvero dalla cravatta allo stincherchen», *SLI* 39, 130-133.

Rossebastiano, Alda, 2014. «Knowledge of French in Piedmont» in: *European Francophonie. The Social, Political and Cultural History of an International Prestige Language*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2014, 81-112.

Viale Ferrero, Mercedes, 1965. *Feste delle madame reali di Savoia*, Torino, Istituto bancario San Paolo.

Zalli, Casimiro 1815. *Disionari piemontèis*, *italian*, *latin e fransèis*, Carmagnola, Stanparia d' Peder Barbiè.

Zanatta, Alfonsina, 1991/92. *I balletti di Madama Reale: l'educatione d'Achille e delle Nereidi sue sorelle (1650). La moda nella lingua e nella letteratura*, tesi di laurea inedita, Università di Torino.

Zolli, Paolo, 1971. *L'influsso francese sul veneziano del XVIII secolo*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti.

Zolli, Paolo, 1980. *Le parole straniere*, Bologna, Zanichelli.

Les néologismes récents en roumain et en français

1. Introduction

La globalisation offre à toutes les nations la possibilité d'une compréhension unitaire des réalités, ayant pour résultat normal et immédiat l'homogénéisation conceptuelle et linguistique.

On se propose d'analyser la situation des néologismes récents dans la langue roumaine, qu'il s'agisse de mots empruntés d'autres langues, ou bien de mots créés en roumain pendant les 30 dernières années, le tout rapporté à la situation des néologismes similaires du français.

Un renouvellement lexical rapide se produit à présent partout dans le monde civilisé, grâce aux moyens informatisés qui favorisent la communication rapide et, surtout, l'accès de toute la population aux informations de toute sorte, même techniques et scientifiques.

Le roumain, une langue très réceptive aux nouveautés techniques, financières, sociales, scientifiques, culturelles, etc. possède les moyens adéquates pour une émancipation pareille. En premier lieu, on adapte au système linguistique roumain, en degrés différents, les emprunts lexicaux ; puis on calque les mots et les sens étrangers de stricte nécessité. En ce moment, la principale source d'enrichissement lexical et sémantique est représentée par l'anglais. Mais il faut préciser, par exemple, que le français qui, à son tour, s'est ouvert pendant les dernières décennies envers l'influence anglaise (voir, par exemple, PRob édition 2011, GRLF édition 2011), n'a pas cessé de fournir de nouveaux mots et sens surtout pour les domaines culturels et sociaux.

On y envisage aussi la situation de nombreuses constructions fixes (des idiotismes), surtout des syntagmes, traduites (calquées) en roumain surtout d'anglais et du français qui enrichissent aussi le sémantisme de certains mots plus vieillis. Beaucoup de ces néologismes appartiennent au registre familier, argotique et, bien entendu, figuré[1].

On anticipe que bien des néologismes très récents trouveront, bien sûr, leur place dans le roumain (et, peut-être, dans le français aussi), auquel ils vont ajouter de la précision et de la souplesse. Mais, dans la plus récente couche de néologismes à peine entrés dans le roumain il y a beaucoup de barbarismes aussi, des mots introduits sans

[1] Pour la définition classique du néologisme et pour des informations supplémentaires sur les aspects essentiels liés à celui-ci, voir Pruvost / Sablayrolles (2003).

qu'ils soient nécessaires, provenant surtout de l'anglais. Certains de ces anglicismes vont disparaître, probablement, par un processus tout naturel de décantation. Mais, jusqu'à ce moment, ces anglicismes sont fréquemment utilisés, en premier lieu par les anglophiles. Le reste des parleurs ne connaissent pas tout le temps le sens précis, ayant des problèmes à comprendre certains messages, surtout des mass média. Il y a peu de néologismes récents qui sont entrés dans la littérature, celle qui opère une première et, parfois, une définitive sélection. Pour l'instant, les néologismes récents sont présents dans la langue de la presse écrite et parlée, les termes spéciaux (techniques, scientifiques, etc.) figurant déjà dans des manuels et traités.

En ce qui concerne la surveillance officielle de ce processus d'acquisition de néologismes récents de la langue roumaine actuelle, on doit dire que l'Académie roumaine essaie de faire quelques recommandations en ce sens, surtout en ce qui concerne la forme adaptée au roumain de certains mots empruntés (par l'intermédiaire du DOOM[2]), mais sans avoir une activité aussi ferme que celle de l'Académie française. Dans les dictionnaires rédigés sous l'égide de l'Académie roumaine on inclut des néologismes dans une manière assez réservée, en fonction des normes lexicographiques spécifiques pour chaque type de dictionnaire. De la sorte, on observe une attitude extrêmement réservée dans les dictionnaires de type trésor pour le roumain (voir DA, DLR), –pour le français aussi (voir TLFi).

En ce qui concerne les dictionnaires de type général pour le roumain (par exemple, DEX, NDU, DEXI) l'attitude est assez réservée et on peut dire que c'est presque la même situation pour le français (voir PRob, GRLF), à la différence que dans les dictionnaires français généraux où on introduit des néologismes récents, on mentionne quelle est la recommandation officielle, ce qui aide bien le parleur intéressé à connaître également l'équivalent français (où cela est possible).

La situation pour la langue française est un peu différente, parce que la politique linguistique envisageant le français est bien plus ferme. Ainsi, la situation des néologismes récents en français est mieux surveillée à l'aide de quelques « instruments » de règlementation officielle. Il s'agit, d'une part, des dictionnaires dans lesquels on trouve les recommandations officielles, et, de l'autre, de l'activité de l'Académie française qui, sur son site officiel, propose une section spéciale dédiée au français d'aujourd'hui, aux questions actuelles de langue, à la terminologie et à la néologie (voir http://www.academie-francaise.fr/la-langue-francaise/terminologie-et-neologie), et même une page intitulée « Dire, Ne pas dire », où ceux qui y sont intéressés peuvent trouver les recommandations officielles pour certains mots et termes, avec des explications, commentaires et observations.

On remarque une tendance générale, en ce qui concerne les dictionnaires en français pour le grand public, d'introduire bien de « nouveautés ». Voir, par exemple, les propositions de l'édition 2014 du dictionnaire Le petit Larousse illustré, mentionnées en tant que point d'intérêt (des mots tels : *flaschcode*, *nanobiologie*, *biomimétisme*, *zumba*, *googliser*, *nomopobe*, *speed dating*, *démondialisation*, *slopestyle*, *art-thérapie*,

voxographie, etc.[2]) ou les propositions du dictionnaire PRob édition 2014 (« le français vivant, les mots et expressions d'aujourd'hui : *astroparticule*, *biothèque*, *caméo*, *clivant, coltan*, *dim sum*, *fadette*, *itinérance*, *locavore*, *microbiote*, *modeux*, *street art*, *transgénérationnel*, etc. »[3]).

Dans le roumain, tout comme dans le français, on remarque la présence des dictionnaires qui envisagent seulement les néologismes. Pour le roumain, il y a toute une série de dictionnaires pareils : DN, NDN (et les éditions ultérieures), DCR[3] (et les deux premières éditions), DEN, DCSR, etc.

2. La sous-catégorisation des néologismes récents

Pour la langue roumaine, aussi que pour la langue française, les éléments lexicaux récents peuvent être intégrés dans les catégories suivantes :

2.1. Des emprunts de nouveaux termes d'autres langues étrangères (surtout) de l'anglais (et, pour le roumain, du français aussi) :

(a) (partiellement) adaptés au système phonétique et morphologique du roumain : *accesoriza*, *airbag*, *antifurt, audit, background, banner, bax, bestseller, betablocant, bip, bit, blazer, blister, blura, bodyguard, brand, branding, briefing, broker, brokeraj, buffer, bug, business, deadline, dealer, dealership, decomuniza, leasing, mop, mouse, multimedia, quarc, pacemaker, piercing, racket, rating, reloca, remake, repondent, respondent, ringtone, shooting, scoring, screening, scroll, socializa, sponsor, sponsoriza, spot, staf, star, stent, yahoo, zip, zoom, etc.*

– (partiellement) adaptés au système phonétique et morphologique du français : *accessoiriser*[4], *airbag*, *antivol*[5], *audit, background, bestseller, dealer, piercing, sponsor, etc.*

On doit fait une mention spéciale pour le domaine informatique, où les emprunts sont bien visibles dans les deux langues, sous la forme des emprunts (partiellement) adaptés au système phonétique et morphologique :

– pour le roumain : *background* (< angl.), *bit* (< angl.), *blog* (< angl.), *blogger* (< angl.), *buffer* (< angl.), *bug* (< angl.), *card* (< angl.), *cip* (< angl.), *computer* (< angl.), *computeriza* (< angl.), *concordanțier* (< angl.), *cybercriminalitate* (< angl., fr.), *cybercultură* (< fr.), *cybernaut* (< angl., fr.), *mouse* (< angl.), *screen saver*(< angl.), *scroll*(< angl.), *(memory-)stick* (< angl.), *toner* (< angl.), *updata*(< angl.), *update* (< angl.), *upgrada* (< angl.), *upload* (< angl.), *uploada* (< angl.), *xerocopia* (< angl.), *xerox* (< angl.), *xerocopie* (< fr.), *yahoo* (< angl.), *zip* (< angl.), *zoom* (< angl.), etc. ;

---

[2] Voir http://www.editions-larousse.fr/.

[3] Voir http://www.lerobert.com/dictionnaires-generalistes/dictionnaire-le-petit-robert-2014.html.

[4] Par exemple, pour le français on a vérifié la situation du mot *accessoiriser* dans les dictionnaires français et on a trouvé qu'il est présent dans GRFL et GLLF 2013, mais il n'est pas présent dans TLFi, DA9.

[5] Par exemple, pour le français on a vérifié la situation du mot *antivol* dans les dictionnaires français et on a trouvé qu'il est présent dans TLFi, DA9, GRFL et GLLF 2013.

– pour le français : *blog* (< angl.), *computer* (< angl.)[6], *cybernaute* (< angl.), *sticker* (< angl.), etc.

Quelques mots que le roumain a empruntés et adaptés de l'anglais et du français, en même temps, sont expliqués dans certains dictionnaires français comme des créations dans la langue française : par exemple, le roumain *cybercriminalitate* vient de l'angl. *cybercriminality* et du français *cybercriminalité*, tandis qu'en français il est formé de *cyber* et du *criminalité*. D'autres mots qui en roumain sont des emprunts d'autres langues, en français sont calqués de l'anglais (voir le roumain *mouse* et le français *sourris*).

(b) d'autres emprunts, non-adaptés, utilisés dans la même forme :

– pour le roumain : *acquis* (comunitar) (< fr.), *adserving* (< angl.), *adware* (< angl.), *after-shave* (< angl.), *al dente* (< it.), *all inclusive* (< angl.), *anti-aging* (< angl.), *army* (< angl.), *baby-blues* (< angl.), *baby-sitter* (< angl.), *banking* (< angl.), *beauty center* (< angl.), *check-point* (< angl.), *come-back* (< angl.), *taekwando* (< cor., fr.), *tagliatelle* (< it.), *tiramisu* (< it.), *underground* (< angl.), *undo* (< angl.), etc.
– pour le français : *after-shave* (< angl.), *al dente* (< it.), *baby-blues* (< angl.), *baby-boom* (< angl.), *checkpoint* (< angl.), *come-back* (< angl.), *science-fiction* (< angl.), *taekwando* (< cor.), *tagliatelle* (< it.), *underground* (< angl.), etc.

Il semble incroyable, mais des barbarismes pareils sont assez fréquemment utilisés par les parleurs actuels, en dépassant parfois 100 000 occurrences ; ainsi, l'internet nous offre des situations telles[7] : *account manager* (1080000 en roumain, 2307000 en français), *advertising* (8410000 en roumain, 4570000 en français), *advisor* (194000 en roumain, 833000 en français), *after school* (747000 en roumain, 446000 en français), etc., pour choisir quelques exemples. Ce fait nous oblige à inclure de mots pareils dans la série des néologismes récents (même si beaucoup d'entre ces mots seront éphémères), que le lexicographe qui rédige certains dictionnaires se sent obligé de décrire et définir, de présenter des modèles d'utilisation dans le contexte, d'en établir l'étymologie, les domaines d'usage, le régime grammatical, etc.

2.2. Des traductions (des calques) de certains termes ou de certaines structures lexicales provenant d'une autre langue, qui ajoutent de nouveaux sens et de nouvelles constructions à la structure sémantique de certains mots vieillis, néologiques ou hérités du latin.

Termes :

– pour le roumain : *acord* (calque de l'angl. *agreement*), *fereastră* (calque de l'angl. *window*), *pagină* (calque de l'angl. *page*), *parolă* (calque de l'angl. *password*), *plin* (calque de l'angl. *full*), *rețea* (calque de l'angl. *network*, fr. réseau), *tastă* (calque de l'angl. *dial*, *key*), etc.

---

[6] Par exemple, bien qu'il mentionne le mot *computer*, GRFL 2013 présente la recommandation officielle pour le français, à savoir *ordinateur*.

[7] Les informations sont obtenues en octobre 2013, à l'aide de la recherche avancée avec le browser Google search, seulement pour les textes rédigés en roumain, en Roumanie, d'une part, et en français, en France, de l'autre.

– pour le français : *fenêtre* (calque de l'angl. *window*), *réseau* (calque de l'angl. *network*), *souris* (calque de l'angl. *mouse*), etc.

Structures lexicales :

– pour le roumain : *adresă (de poştă) electronică* (calque de l'angl. *electronic mail*, fr. *adresse électronique*), *aer condiţionat* (calque de l'angl. *air conditioning, air conditioner*, fr. *air conditionné*), *bancă de date* (calque de l'angl. *data bank*, fr. *banque de données*), *bază de date* (calque de l'angl. *database*, fr. *base de données*), *carte electronică* (calque de l'angl. *electronic book*, fr. *livre électronique*), *fructe de mare* (calque du fr. *fruits de mer*, it. *frutti di mare*), *război psihologic* (calque du fr. *guerre psychologique*), etc.
– pour le français : *air conditionné* (calque de l'angl. *air conditioning*), *banque de données* (calque de l'angl. *data bank*), *base de données* (calque de l'angl. *database*), *livre électronique* (calque de l'angl. *electronic book*), *courrier électronique* / *adresse électronique* (calque de l'angl. *electronic mail*), *fruits de mer* (calque de l'it. *frutti di mare*), etc.

2.3. (a) Des créations lexicales internes, pour le roumain les plus fréquentes étant celles familières ou argotiques, qui proviennent tant de mots anciens roumains (*secretiza* < *secret*), que d'autant des néologismes récents (*blogări* < *blogăr*, *blogărime* < *blogăr*, *brandui* < *brand*, *chatui* < *chat*, etc.). Pour le français, voir, par exemple, *bloguer,* qui provient d'un autre néologisme – *blog* ou *googliser* < *google*.

(b) Des évolutions sémantiques récentes, surtout par des procédées stylistiques, avec ou sans modèles certains dans les langues étrangères, mais avec des similitudes en ce qui concerne la génération. On peut dire, même, que ces évolutions sémantiques s'intègrent, de cette manière, dans les modèles linguistiques universels, qui reflètent le mental humain, en général. Celles-ci enrichissent le sémantisme de certains mots anciens, tels le roumain *cheie* ou le français *clé*, dans des constructions appositives (le roum. *cuvânt-cheie* vs. le fr. *mot-clé*, le roum. *detaliu-cheie* vs. le fr. *détail-clé*, etc.) ; le roumain *capcană* ou le français *piégé*, dans des constructions appositives (le roum. *maşină-capcană* vs. le fr. *voiture-piégée*, etc.) ou le roumain *cheie* dans la locution *la cheie* " clés en main ", etc.

Dans la langue roumaine actuelle, tout comme en français, on utilise beaucoup d'abréviations, certaines étant empruntés telles quelles de différentes sources (*CD*, *DVD*, *nick*, *rasta*, *SMS*, *UE*, *www* etc.), autres sont des créations lexicales internes (par exemple, pour le roumain, on a *ONG* < *organizaţie nonguvernamentală* " organisation non-gouvernementale ", *OSIM* < *Oficiul de stat pentru invenţii şi mărci* " L'Office de l'Etat pour les Brevets et les Marques ", etc.).

Les néologismes sous la forme d'abréviations alphanumériques : 4 x 4, 3D, 2.1, 4G, sont également fréquents en roumain et en français.

3. L'étymologie des néologismes récents

L'étymologie pose des problèmes spécifiques, qui peuvent être hiérarchisés en trois catégories :

3.1. Dans le cas des emprunts directs, proprement-dits, la façon d'établir l'étymon est assez claire :

le roum. *airbus* < l'angl. *airbus* ;
le roum. *bioenergie* < fr. *bioénergie*, l'angl. *bioenergy*, etc. ;
le fr. *blog* < angl. *blog* ;
le fr. *cybernaut* < angl., etc.

3.2. Pour la catégorie des mots et des sens nouveaux provenant des traductions d'autres langues, les efforts faits pour découvrir les modèles calqués (traduits) est considérable. Par exemple, le mot roumain *aer* (fr. *air*) (< lat. *aer*) s'est enrichi avec le syntagme *aer condiţionat* qui provient des constructions anglaises *air conditioning*, *air conditioner* et fr. *air conditionné*, le mot roumain *bancă* s'est enrichi avec la construction *bancă de date* qui traduit l'anglais *data bank* et le français *banque de données*. Tant le mot roumain *fereastră*, que le français *fenêtre*, hérités du latin *fenestra*, ont acquis le sens informatique, à la suite de la traduction du mot anglais *window*. D'autres exemples : le roum. *lentile de contact* < fr. *lentille de contact*, engl. *contact lenses* ; le roum. *comandă vocală* < engl. *voice command*, etc.

3.3. Dans le cas des créations lexicales internes, il y a deux types de situations :

– les dérivés aux suffixes : le roum. *benzinar* < *benzină* + suff. *–ar* ; le roum. *blogărime* < blog + *-ărime*, etc. ; le fr. *bloguer* < *blog* ; le fr.*googliser* < *google*, etc. ;
– les créations analogiques : le roum. *agresiona* < *agresiune*, après *ambiţiona* ; le roum. *alcoolscop* < *alcool*, après *bronhoscop* ; le roum. *vitezoman* < *viteză* + suff. *-man*, d'après *recordman, sportsman* etc.

4. Conclusions

Bien des mots analysés, qui sont empruntés et utilisés *tale quale* aujourd'hui s'adapteront, peut-être, au roumain / au français et s'intégreront de cette manière dans le vocabulaire des deux langues. Mais pas mal des mots, probablement, seront abandonnés et remplacés par d'autres, plus adéquates au système des deux langues.

Ce travail propose, donc, une analyse comparative de la situation des néologismes récents dans la langue roumaine et dans la langue française et une présentation de leur traitement lexicographique.

Il y a des différences notables, pour les deux langues, en ce qui concerne l'emploi des néologismes récents dans le langage courant ou le traitement lexicographique de ceux-ci.

De cette manière, le traitement lexicographique des néologismes récents peut être caractérisé par :

- une attitude extrêmement réservée dans les dictionnaires du type trésor pour le roumain (DLR) et pour le français (TLFi) ;
- une attitude assez réservée dans les dictionnaires généraux pour le roumain (par exemple, DEX, NDU, DEXI) et pour le français (PRob, GRLF, GLLF) aussi ;
- une attitude très ouverte, dans les dictionnaires dédiés aux néologismes, tant en ce qui concerne le roumain (NDN, DCSR, DCR^3) que d'autant le français.

En même temps, le locuteur habituel roumain ou français utilise fréquemment des termes néologiques, au-delà des recommandations fermes faites par les commissions spéciales pour la langue française, par exemple.

Mais il faut préciser que la politique concernant le phénomène de la néologie est beaucoup plus ferme en France qu'en Roumanie.

L'Académie Roumaine, Filiale d'Iasi
L'Institut de Philologie Roumaine « A. Philippide » Elena TAMBA

Bibliographie

Dănilă, Elena / Haja, Gabriela, 2004. « Neologismul din perspectivă lexicografică », SCL, t. LXI, 2005, nr. 1-2, 71-78.

Pruvost, Jean / Sablayrolles, Jean-François, 2003. *Les néologismes*, Paris, PUF.

Sablayarolles, J.-F., 2000. *La néologie en français contemporain. Examen du concept et analyse de productions néologiques récentes*, Paris, Champions.

Sala, Marius, 2010. *101 cuvinte moştenite, împrumutate şi create*, Bucureşti, Humanitas.

Dictionnaires

DA9 = *Dictionnaire de l'Académie française*, la neuvième édition, 1992-présent.

DCR^3 = Dimitrescu, Florica (coord.), Ciolan, Alexandru, Lupu, Coman, 2013. *Dicţionar de cuvinte recente*, Bucureşti, Editura Logos.

DCSR = Dănilă, Elena, Dănilă, Andrei, 2011. *Dicţionar ilustrat de cuvinte şi sensuri recente în limba română*, Bucureşti, Editura Litera.

DEN = Busuioc, Monica Mihaela, Păun, Maria, Ştefănescu-Goangă, Zizi, 2009. *Dicţionar esenţial de neologisme al limbii române.* Bucureşti, Editura Corint.

DEXI = Dima, Eugenia (coord.), Cobeţ, Doina, Manea, Laura, Dănilă, Elena, Dima, Gabriela E., Dănilă, Andrei, Botoşineanu, Luminiţa, 2007. *Dicţionarul explicativ ilustrat al limbii române*, Chişinău, Editurile Arc şi Gunivas.

DOOM^2 = *Dicţionarul ortografic, ortoepic şi morfologic al limbii române.* Ediţia a II-a revăzută şi adăugită. Bucureşti, Univers Enciclopedic, 2005.

NDU = Oprea, Ioan, Pamfil, Carmen-Gabriela, Radu, Rodica, Zăstroiu, Victoria, 2006. *Noul dicţionar universal al limbii române.* Bucureşti – Chişinău, Litera Internaţional.

L'influence italienne sur le lexique du roumain ancien. Le témoignage des traductions de Vlad Boţulescu de Mălăieşti (1763-1764)

Cette étude se propose de réévaluer l'influence de l'italien sur le roumain ancien (16e-18e siècles)[1], à partir d'un corpus de textes traduits de l'italien et de l'allemand par Vlad Boţulescu dans la période 1746-1764[2]. L'objectif de cet examen est de définir la position des italianismes de ces traductions dans le lexique du roumain ancien et le rapport du traducteur avec d'autres écrivains roumains de l'époque influencés par la langue et la culture italiennes.

Né à la fin du 17e siècle ou au début du 18e siècle en Valachie, dans le village de Mălăieşti, dans le département de Prahova (Mareş 2011 ; Timotin / Olar 2013, 61-62 ; Timotin / Timotin 2013, 21-22), Vlad Boţulescu étudia à l'Académie princière de Bucarest et fut le secrétaire d'Étienne Cantacuzène, prince de Valachie (1714-1716). Il quitta son pays en 1716, pour accompagner la famille princière à Constantinople. Étienne Cantacuzène y fut mis à mort par les Turcs, mais Boţulescu parvint à faire sortir la princesse et les deux héritiers princiers de la ville impériale. Sa vie resta, avec de rares exceptions, liée à celle de ses protecteurs qui, établis à Vienne, à Moscou ou dans d'autres villes européennes, ont essayé sans succès de reprendre le trône de la Valachie (Timotin / Olar 2013, 14-27). À cause des machinations politiques de ces derniers, Boţulescu fut mis en prison dans le château Sforza à Milan en 1746, sous l'accusation de haute trahison ; il y resta au moins jusqu'en 1764. On lui doit quelques documents (Timotin / Olar 2013, 27-28) et quatre manuscrits : un manuscrit héraldique écrit après 1727 (ms. 2617, Archives d'État de Jassy), dont la famille des Cantacuzène se servit pour illustrer son auguste généalogie (Timotin / Olar 2013, 17-25), et trois manuscrits contenant des traductions de l'italien et de l'allemand, totalisant plus de 1500 pages (ms. 67 et 68, Miscellanea Codici II, serie Diversi, Archives d'État de Venise ; ms. slave 73, Bibliothèque Nationale de Vienne). Ces trois codex, achevés en prison en 1763-1764, sont le dernier témoignage de son existence ; leur édition est en cours dans le cadre d'un projet de recherche que je dirige à l'Institut de Linguistique de Bucarest.

---

1 Pour la périodisation du roumain littéraire ancien - qui s'étend du début du 16e siècle, l'époque des premiers textes roumains, jusqu'en 1780 -, voir Gheţie (1975).

2 Pour l'influence de l'italien sur le roumain ancien, voir Gáldi (1939), Djamo-Diaconiţă (1970), Mocanu (1978, 1979, 1980), DILR, Sora (2006) et surtout Chivu (1994). En général sur l'influence de la culture italienne sur la culture roumaine, voir Denize (2002), avec bibliographie.

Cette étude est fondée surtout sur les textes traduits de l'italien par Vlad Boţulescu : une *Vie de Scanderbeg*, dont le modèle est une biographie du héros albanais parue à Venise en 1584 (Pall 1971, 95-98)[3] ; le roman *Barlaam et Josaphat*, traduit d'après un texte publié à Venise en 1512 (Dima 2013, 57-58)[4] ; une description de la canonisation du capucin Felice da Cantalice, traduite d'après un opuscule publié en 1712[5] ; un glossaire iroquois-roumain, traduit d'après la version italienne, parue en 1565, d'un dictionnaire français-iroquois rédigé par le navigateur breton Jacques Cartier[6] (Dima 2013, 84-87). J'utilise également l'*Histoire universelle* anonyme traduite par Boţulescu de l'allemand[7].

Les traductions de Vlad Boţulescu forment le plus important corpus de traductions de l'italien à l'époque ancienne du roumain, à côté desquelles se rangent aussi deux traductions d'œuvres littéraires réalisées en Valachie[8], quelques catéchismes roumains dus à des missionnaires italiens (Tagliavini 1929-1930 ; Piccillo 1992–1993), et des dictionnaires bilingues italiens-roumains[9]. D'autre part, le matériel lexical des traductions de Vlad Boţulescu n'a jamais été analysé dans les travaux sur le lexique roumain ancien[10], en raison de leur caractère inédit et de leur localisation. Enfin, ce sont les seuls textes littéraires traduits de l'italien à l'époque ancienne du roumain dont l'original a pu être identifié, ce qui permet de préciser l'influence des sources italiennes sur les textes traduits.

1. Il est nécessaire de prendre des précautions méthodologiques dans l'analyse des néologismes empruntés à l'italien dans l'œuvre de Vlad Boţulescu en raison de la difficulté d'apprécier l'usage de certains italianismes en roumain ancien, dans la mesure où il existe encore un vaste corpus de textes roumains inédits du 18e siècle et où l'on

---

3 *Gli illustri et gloriosi gesti e vittoriose imprese fatte contra Turchi dal Sig. D. Giorgio Castriotto, detto Scanderbeg, prencipe d'Epirro*, Venise, 1584 (dorénavant IGG). Le texte roumain est édité dans Timotin / Olar (2013, 97-250).

4 *Storia di Josaphat convertito da Barlaam*, Venise, 1512. La traduction roumaine se lit dans Dima (2013, 127-188).

5 *Ristretto della vita, miracoli e canonizazione di San Felice de Porri da Cantalice, Capuccino*, Milan, 1712. Pour la version roumaine, voir Dima (2013, 191-197).

6 *Delle navigationi e Viaggi racolta gia da M. Giovanni Battista Ramusio & con molti & vaghi discorsi da lui in molti luoghi*, t. 3, Venise, 1565, p. 441, 453-454. Pour le texte français, voir *Bref récit et succincte narration de la navigation faite en MDXXXV et MDXXXVI par le capitaine Jacques Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres*, Paris, 1863. La traduction roumaine du glossaire est éditée dans Dima (2013, 107-123).

7 La première partie de l'*Histoire universelle*, sur l'histoire et la géographie de l'Asie, est éditée dans Timotin / Timotin (2013, 101-195).

8 Ces deux écrits précèdent chronologiquement les traductions de Boţulescu. L'un date de la période 1693-1704, et représente une collection de calendriers astrologiques traduits pour le prince Constantin Brancovan (Vârtosu 1942). L'autre est un livre de cuisine (Constantinescu 1997), préservé dans un manuscrit de 1749 (Chivu 2006).

9 Voir surtout Piccilo (1982, 1987) et Chivu (2012), avec bibliographie.

10 Pour l'importance des sources textuelles dans l'analyse historique du lexique roumain, avec un regard particulier sur les slavismes dans les textes roumains des 16e et 17e siècles, voir Buchi (2001).

ne dispose pas d'une base des données qui fournisse des renseignements précis sur le lexique des textes déjà édités. Par conséquent, les résultats de l'analyse sur le statut d'hapax de certains termes et sur la diffusion de certains italianismes en roumain ancien ne peuvent avoir qu'un caractère provisoire.

Il faut tenir compte, en même temps, de l'importance prêtée par les chercheurs roumains au concept d'étymologie multiple que Graur (1950) a forgé pour l'étude des néologismes roumains ; les plus importants travaux sur le lexique roumain ancien, le *Dictionnaire des emprunts latino-romans en roumain ancien* (DILR) et la synthèse récente sur les néologismes roumains dans la période 1760-1860 (Ursu / Ursu 2004-2011), en témoignent. C'est pour cette raison que je n'ai pas pris en compte des termes courants de l'époque auxquels les ouvrages lexicographiques et les études sur le lexique roumain ancien attribuent une étymologie multiple.

Le contexte où le traducteur a réalisé ses écrits est également pertinent pour l'étude des italianismes chez Boţulescu. Dans les années 1763-1764, quand il achevait les trois manuscrits, il vivait en exil depuis presque cinq décennies. L'exil l'avait tenu à l'écart de la production culturelle roumaine et de l'évolution de la langue roumaine, mais lui avait donné, en même temps, l'occasion de pratiquer l'allemand et l'italien, les langues des textes qu'il a traduits. L'isolement dû à l'exil fut doublé par celui de la prison et, dans ce contexte, l'acte de traduction semble avoir été pour Boţulescu le seul moyen de préserver son identité linguistique (Timotin / Timotin 2013, 40-46).

2. Vlad Boţulescu a probablement mis à contribution son expérience multilingue dans la traduction de ses œuvres, surtout de l'*Histoire universelle*, parsemée d'expressions latines et grecques, en alphabet latin ou grec. Le traducteur est bien conscient des difficultés de compréhension que pouvait soulever l'usage parallèle de plusieurs langues et alphabets. Pour remédier à cet inconvénient, il prend soin de préciser la manière dont une même notion est exprimée dans différentes langues, et l'italien est une référence constante. Dans la *Vie de Scanderbeg*[11], pour traduire le mot italien *ribelle*, Boţulescu établit, par exemple, des correspondances entre les mots roumains, italiens et grecs, et glose le roumain *hain* (< tc. *hain / hayin*) " traître, rebelle " à la fois par le grec ἀποστάτης et par l'italien *ribello*. Il indique les langues auxquelles il puise ses mots et renforce le changement de code par un changement d'alphabet, ce qui fait que le mot roumain est écrit en lettres cyrilliques, le mot grec en lettres grecques et le mot italien en lettres latines :

(1) scorrendo per il *ribelle* paese (IGG 40^{v})

alergând pen ţinutul ce era hain (ἀποστάτης greceaşte; *ribello* italieneaşte să zice) - [hain] să cheamă turceaşte (BVS 75^{r})

[11] Dans les exemples 1-7, tirés de la *Vie de Scanderberg*, la traduction roumaine est précédée par le fragment du texte-source ; le texte roumain est suivi de sa traduction française seulement dans les situations où il comprend des notes originales du traducteur (exemples 1, 2).

'En courant à travers la contrée qui était rebelle [= *hain*] (*άποστάτης* en grec, *ribello* en italien), on dit <*hain*> en turc…'.

Il existe aussi des cas où le traducteur se sert des néologismes d'origine diverse pour expliquer certaines notions. Ce souci pédagogique[12] explique la paraphrase de l'original italien dans l'exemple suivant où Boţulescu explicite les relations sémantiques entre l'italien *tregva* et le latin *armistitium* :

(2) concluse la *tregua* col Turco per un'anno, ma non la *pace* (IGG 39^{v})
au făcut cu turcul pentru un an *tregva*, iar nu *pace* (aceasta se zice latineaşte *armistiţium* şi iaste când să tocmeaşte şi să aşază între nepriiatenii a nu să face războiu pentru câtăva vreame, iar nu pace stătătoare pururea şi să zice italieneaşte *tregva*) (BVS 73^{r})
'il conclut avec le Turc une trêve d'une année, mais non pas la paix ('cela [=la trêve] s'appelle en latin *armistitium*, et se fait quand les ennemis décident de ne plus guerroyer pour quelque temps, et ce n'est pas une paix solide, et cela s'appelle en italien *tregva*)'.

Le traducteur insère parfois un mot italien dans le texte roumain en précisant son origine pour rendre plus clairs ses choix de traduction, comme dans l'exemple suivant, où l'italien *vetovalii*, écrit en lettres cyrilliques, double le roumain *zaharea* " provisions de l'armée ", un néologisme courant à l'époque, emprunté au turc :

(3) fece preda necesssarie di animali grossi & piccioli, & di molte *uettouaglie* necessarie a gli eserciti (IGG 40^{v})
au făcut el multă pradă de vite mari şi mici şi de multă zaharea - *vetovalii* <în> ital<ianã> (BVS 75^{r}).

La *Vie de Scanderbeg* comprend aussi des mots italiens écrits en lettres cyrilliques qui suivent leurs correspondants roumains, mais qui sont isolés entre parenthèses et dépourvus de rôle syntaxique[13] :

(4) (a) deliberò di dar l'*assalto* generale (IGG 28^{v})
au hotărât a face iureş (*asalto*) de obşte (BVS 51^{v}) ;

(b) Era [...] in tutte le sette *arti liberali* consumatissimo (IGG 56^{r})
Era […] în toate ceale şapte meşteşuguri slobode (*arti liberali*) foarte desăvârşit ştiut (BVS 104^{r}).

3. Beaucoup plus nombreux sont les cas où le traducteur emprunte à l'italien des mots qu'il utilise dans des positions syntaxiques différentes et qu'il peut adapter au système phonétique et morphologique roumain. Il s'agit parfois des hapax qu'il emploie sous l'influence de la source italienne[14]. C'est le cas, par exemple, du mot

[12] Pour les visées pédagogiques des traductions de Boţulescu, voir Timotin (2013) et Timotin / Timotin (2013, 40-46).

[13] Pour une discussion sur les xénismes dont la position est détachée de l'énoncé, voir Thibault / Glessgen (2003, 7).

[14] Pour établir le statut d'hapax des néologismes, j'utilise Busuioc *et alii* (2009), DA, DILR, DLR, Marcu (2008), RDW3, Sala / Avram (2012), Sala / Dănăilă (2001-2003) et Ursu / Ursu (2004-2011).

ezercito " armée ", qui conserve la forme morphologique et le phonétisme originels (5a). Cette forme est étrangère au système morphologique roumain et des néologismes avec une telle terminaison ne se retrouvent, en effet, que dans d'autres traductions de l'italien, notamment dans le livre de cuisine du milieu du 18e siècle[15]. Des hapax sont également d'autres mots relevant de la terminologie militaire, comme par exemple *colubrine* " canon long, ayant la forme d'un serpent " et *arciiar* " archer ". De même qu'*ezercito*, *colubrine* ne subit pas de modification dans la traduction roumaine (5b), peut-être aussi parce qu'il présente des similitudes formelles avec des classes de noms roumains féminins ou neutres au pluriel. Au contraire, l'italien *arcieri* (5c) est légèrement modifié et transformé en *arciiari*, sans doute à cause du large usage du suffixe *-ar* (< lat. *arius*) à l'époque (Popescu-Marin 2007 : 69-73).

(5) (a) ne diuennero in tanto timore, che il vergognoso *esercito* [...] (IGG 28v)
au fost ei atâta de înfricoşaţi, că ruşinatul *ezercito* [...] (BVS 52r) ;

(b) battendola con grossissimi canoni & *colubrine* (IGG 28r)
bătându-o cu foarte mari tunuri şi *colubrine* (BVS 51r) ;

(c) alcune squadre d'*arcieri* (IGG 22v)
câteva steaguri de *arciiari* (BVS 40r).

Les traductions de Boţulescu comprennent aussi des emprunts à l'italien utilisés de manière récurrente et qui ne sont pas attestés par ailleurs. C'est le cas de *fier* (< it. *fiero*) " terrible, cruel ", utilisé huit fois dans la *Vie de Scanderbeg* (Timotin / Timotin 2013, 254) et adapté au système du roumain, comme le montrent l'emploi articulé de l'adjectif masculin (7a) et l'usage de sa forme féminine (7b). Dans le même texte, le nom *scudiiar* (< it. *scudiero*) " écuyer ", employé à deux reprises (7c), est adapté au système roumain selon le même procédé utilisé dans l'adaptation de l'italien *arciere* (*arciero*).

(7) (a) il *fiero* Scanderbeg (IGG 50v)
fierul Scanderbeg (BVS 93v) ;

(b) una asprissima & *fiera* battaglia (IGG 65r)
o aspră şi *fiiară* bătaie (BVS 121v) ;

(c) accostatosi un soldato del Conte ad un *scudiero* del prencipe, pregollo che lo facesse parlare con sua Altezza [...] Il che dal *scudiero* inteso & fattolo al suo Signore intendere, ritiratosi da parte " (IGG 43r)
un soldat al contelui, apropiindu-se de un *scudiiar* al prinţipului, l-au rugat să-l facă să grăiască cu Măriia Sa [...] Care *scudiiariul* auzind şi dând a înţeleage stăpânului său, s-au tras deoparte " (BVS 79v-80r).

Il existe pourtant une différence sensible entre les emplois de ces italianismes : l'usage de *fier* et d'*ezercito* témoigne de l'influence de l'original italien sur le traducteur, un traducteur privé depuis longtemps de l'usage de sa langue maternelle, qui lui aurait

[15] En voici quelques exemples, repris de Constantinescu (1997) : *amomo* (53v), *aromatico* (56r), *cremotartaro* (62r).

pu fournir d'autres mots pour exprimer les notions d'" épouvantable " et d'" armée ". En même temps, *arciiar* se trouve en concurrence avec le nom *arcaş* (< *arc* (< lat. *arcus*) + *-aş*), attesté en roumain depuis le milieu du 17e siècle (Sala / Avram 2011, s.v.). Au contraire, *scudiiar* a pu être un emprunt nécessaire, car le roumain de l'époque ne disposait pas, apparemment, d'un terme avec cette signification, le mot roumain pour " écuyer ", *scutier*, dérivé du nom *scut* et construit selon le modèle de l'italien *scudiere* (Sala / Dănăilă 2001-2003, s.v.), n'étant attesté qu'à partir du 19e siècle (DLR, s.v.).

4. L'usage des italianismes dans les écrits de Boţulescu s'explique souvent par le fait que le roumain ne disposait pas de mots pour désigner les réalités des originaux italiens. Les auteurs roumains postérieurs vont procéder de la même manière et, afin d'indiquer les mêmes réalités, ils vont faire appel également à des emprunts, avec cette différence qu'ils empruntent les néologismes aussi à d'autres langues.

Bien des néologismes d'origine italienne utilisés pour la première fois chez Boţulescu vont continuer à être employés au 19e siècle. Les ouvrages lexicographiques s'accordent à leur assigner une étymologie italienne, tout en s'appuyant sur des textes postérieurs à Boţulescu. Voici quelques italianismes dont la présence dans les traductions de Boţulescu permet d'antidater les données lexicographiques actuelles[16] :

(8) *galeră* (< it. *galera*) " galère " (1763, BVS 73v ; cf. 1829, RDW3) ;
(9) *mastro* (< it. *mastro*) " maître (d'un ordre de chevaliers) " (1763, BVS 165v ; cf. 1825, DLR) ;
(10) *minieră* (< it. *miniera*) " mine " (1763, BVS 70v ; cf. fin du 18e siècle, DLR) ;
(11) *porto* (< it. *porto*) " port " (1763, BIU 11 ; cf. 1788, RDW3) ;
(12) *proveditor* (< it. *proveditore*) " gouverneur dans la République de Venise " (1763, BVS 104v ; cf. 2e moitié du XIXe siècle, DLR) ;
(13) *salvocondoto* (< it. *salvacondotto*) " saufconduit " (1763, BVS 160r ; cf. début du 19e siècle, DLR).

Pour certains néologismes d'origine italienne qui connaissent leur première attestation dans les traductions de Boţulescu, les ouvrages lexicographiques proposent souvent, à partir d'exemples plus tardifs, une étymologie multiple, sans négliger l'italien. Les exemples suivants présentent de tels néologismes, leurs étymons et significations et leur attestation dans l'œuvre de Vlad Boţulescu, suivie de l'étymologie proposée dans d'autres ouvrages[17] :

(14) *albanez* (< it. *albanese*) " Albanais " (BVS 12r ; cf. DELR, s.v. : fr. *albanais*, it. *albanese*) ;
(15) *bombardă* (< it. *bombarda*) " bombe " (BVS 50r ; cf. DELR, s.v. *bombarda* : ngr. *μπομβάρδα*, it. *bombarda*, fr. *bombarde*) ;

[16] Pour établir la première attestation des italianismes en roumain, j'utilise DA, DILR, DLR, RDW3, Sala / Avram (2012), Sala / Dănăilă (2001-2003) et Ursu / Ursu (2004-2011), en renvoyant uniquement à l'ouvrage qui propose la plus ancienne datation.

[17] Pour l'étymologie de ces néologismes, j'utilise Sala / Avram (2012), pour les néologismes en a ou en b, et DA, DILR, DLR, RDW3, Sala / Dănăilă (2001-2003), Ursu / Ursu (2004-2011), pour les autres.

(16) *crociată* (*cruciată*) (< it. *crociata*) " croisade " (BVS 110r ; cf. DA, Sala / Dănăilă (2001-2003), s.v. *cruciadă* : *cruce*, d'après le fr. *croisade* ; RDW3, s.v. : fr. *croisade*, it. *crociata* ; Ursu / Ursu (2011), s.v. *cruciadă* : cf. gr. *σταυροφορια*, it. *crociata*, fr. *croisade*) ;

(17) *pontefice* (< it. *pontefice*) " pontife " (BVS 113v ; cf. DLR, s.v. : it. *pontefice* ; Sala / Dănăilă (2001-2003) s.v. *pontifice* : lat. *pontifex*, it. *pontefice*) ;

(18) *tribut* (< it. *tributo*) " tribute " (BVS 63v ; BIU 149 ; cf. DLR, Sala / Dănăilă (2001-2003), s.v. : lat. *tributum*, fr. *tribut* ; RDW3, s.v. : lat. *tributum* ; Ursu / Ursu (2011), s.v : fr. *tribut*, lat. *tributum*, germ. *Tribut*)[18].

Il existe chez Boţulescu des néologismes d'origine italienne qu'on retrouve en roumain dans des écrits du 19e et du 20e siècle et pour lesquels les ouvrages lexicographiques indiquent une étymologie multiple sans pourtant mentionner l'italien. En voici quelques exemples :

(19) *capitulaţie* (< it. *capitolatione*) " capitulation " (BVS 37v ; cf. DA, s.v. : néologisme du français ; RDW3, Sala / Dănăilă (2001-2003), s.v. : fr. *capitulation*) ;

(20) *lampreda* (< it. *lampreda*) " lamproie " (BG 538v ; cf. DLR, s.v. *lampretă* : allm. *Lamprete*, lat. *lampetra* ; Sala / Dănăilă (2001-2003), s.v. *lampretă* : allm. *Lamprete*) ;

(21) *muniţioni* (< it. *monitioni*) " munitions " (BVS 54r ; cf. DLR, Sala / Dănăilă (2001-2003), s.v. *muniţie* : allm. *Munition*, lat. *munitio*, fr. *munition* ; RDW3, s.v. *muniţie* : allm. *Munition*, fr. *munition* ; Ursu / Ursu (2004-2011), s.v. *muniţie* : cf. germ. *Munition*, lat. *munitio*, fr. munition, rus. амуниция) ;

(22) *permisione* (< it. *permissione*) " permission " (BVS 110r ; cf. DLR, RDW3, Sala / Dănăilă (2001-2003), s.v. : lat. *permissio*, fr. *permission*) ;

(23) *rinegat* (< it. *rinegato*) " renégat " (BVS 135v ; cf. DLR, Sala / Dănăilă (2001-2003), s.v. *renegat* : fr. *renégat* ; Ursu / Ursu (2004-2011), s.v. *renegat* : fr. *renégat*) ;

(24) *salmon* (< it. *salmone*) " saumon " (BG 538v ; cf. DLR, Sala / Dănăilă (2001-2003), s.v. *somon* : fr. *saumon*) ;

(25) *sentinelă* (< it. *sentinella*) " sentinelle " (BVS 60r ; cf. DLR, Sala / Dănăilă (2001-2003), s.v. *sentinelă* : fr. *sentinelle*)[19].

5. Plusieurs italianismes présents dans les écrits de Vlad Boţulescu avaient déjà été employés par d'autres auteurs. Lorsque ces usages datent de la période où il était déjà en exil, il est évident que le traducteur les a empruntés de manière indépendante. C'est le cas, par exemple, de *balena* (< it. *balena*) (BG 195), attesté auparavant dans un texte de 1756 (DILR, s.v.).

Les écrits de Boţulescu partagent plusieurs italianismes avec des ouvrages rédigés à une période antérieure à son exil. Ces néologismes se retrouvent surtout dans des textes provenant de Valachie, notamment dans la traduction des calendriers astrolo-

[18] Les mots *crociată* (*cruciată*), *pontefice*, *tribut* ne sont pas retenus en DILR ; *pontefice* ne se retrouve pas en RDW3 et en Ursu / Ursu (2011).

[19] Les mots *capitulaţie*, *lampreda*, *muniţioni*, *permisione*, *rinegat*, *salmon*, *sentinelă* ne sont pas consignés en DILR ; *capitulaţie*, *lampredă*, *permisione*, *salmon*, *sentinelă* ne sont pas retenus en Ursu / Ursu (2011) ; *lampredă*, *rinegat* ne se retrouvent pas en RDW3.

giques italiens, réalisée à la fin du 17e et au début du 18e siècle : *Alcoran* (< it. *Alcorano*) " Coran " (Vârtosu 1942, 37 ; BVS 25r ; BIU 112) ; *bagaliu* (< it. *bagaglio*) " équipement de campagne " (Vârtosu 1942, 124 ; BVS 29r) ; *inglez* (< it. *inglese*) " Anglais " (Vârtosu 1942, 18 ; BIU 469) ; *prinţipeasă* (< it. *principessa*) " princesse " (Vârtosu 1942, 29 ; BIU 480) ; *sovran* (< it. *sovrano*) " souverain " (Vârtosu 1942, 130 ; BIU 509) ; *tregvă* (< it. *tregua*) " armistice " (Vârtosu 1942, 62 ; BVS 72v) ; *zviţer* (< it. *svizzero*) " Suisse " (Vârtosu 1942, 11 ; BIU 202).

Des italianismes similaires sont présents dans d'autres récits issus du milieu des Cantacuzène dont Boţulescu faisait, lui aussi, partie en sa qualité de logothète du prince Étienne Cantacuzène. Ainsi, le mot *liră* (< it. *lira*) " lire " apparaît d'abord dans les notes du *stolnic* Constantin Cantacuzène, ancien élève de l'université de Padoue, qui eut un rôle majeur dans la promotion de la culture et de la langue italiennes à la cour de son neveu, Constantin Brancovan, et ensuite à celle de son fils, Étienne Cantacuzène (Ortiz / Cartojan 1943 ; DILR, s.v.) ; on retrouve le même emprunt dans l'*Histoire universelle* (BIU 345). De même, *fiameng* (< it. *fiammingo*) " Flamand " est attesté d'abord dans une chronique portant sur l'expédition des Turcs en Morée, qui eut lieu en 1715, pendant le règne d'Étienne Cantacuzène (DILR, s.v.) ; le néologisme est également employé par Boţulescu (BIU 321).

6. En guise de conclusion, les traductions de l'italien de Vlad Boţulescu représentent un corpus particulièrement précieux pour étudier l'influence de l'italien sur le roumain ancien. Par origine, éducation et entourage, Vlad Boţulescu est le dernier représentant d'une direction culturelle qui promouvait la langue et la culture italienne et qui s'est affirmée à la cour de Valachie, sous l'influence du *stolnic* Constantin Cantacuzène et sous le patronage des princes Constantin Brancovan et Étienne Cantacuzène, à partir des dernières décennies du 17e siècle jusqu'à l'avènement des princes phanariotes en 1716.

Le traducteur ne fait pas un usage excessif d'italianismes qu'il emploie d'ailleurs de manière très différente : en alphabet latin ou cyrillique, isolés entre parenthèses ou intégrés dans l'énoncé, de manière sporadique ou répétée, en gardant leur forme d'origine ou en les adaptant au système du roumain. Toutes ces pratiques d'écriture reflètent son souci d'apprendre au lecteur des italianismes ayant un caractère quasi technique et d'établir des correspondances entre des termes roumains, grecs et italiens, dans les conditions où le grec et l'italien étaient les deux langues de culture en Valachie à cette époque.

En même temps, Vlad Boţulescu emploie des italianismes notamment là où le roumain ne lui fournissait pas des mots appropriés pour désigner certains *realia* des originaux italiens. La présence des emprunts à l'italien non seulement dans les traductions de l'italien, mais aussi dans la traduction de l'allemand montre qu'il tire parti couramment de l'italien pour enrichir son vocabulaire et que ce procédé n'a pas un caractère circonstanciel. Ces italianismes utilisés pour la première fois par Boţulescu n'étaient ni superflus ni aléatoires ; ils ont été préservés en roumain sous la forme utilisée par Boţulescu (*albanez*, *bombardă*, *capitulaţie*, *galeră*, *provedi-*

tor, *tribut*), parfois sous une forme légèrement modifiée (*pontefice*, *porto*), ou ils ont pu être réempruntés plus tard surtout au français, mais aussi à d'autres langues (*salmon*, *sentinelă*, etc.).

Institut de Linguistique « Iorgu Iordan - Al. Rosetti »
Bucarest Emanuela TIMOTIN

Bibliographie

BG - Vlad Boţulescu de Mălăieşti, *Glosar irochez-român* [Glossaire iroquois-roumain], éd. Dima (2013, 191-197).

BIU - Vlad Boţulescu de Mălăieşti, *Istoria universală. Asia* [Histoire universelle. Asie], ms. 68, Archives d'État de Venise ; pour les pages 1-172, voir Timotin / Timotin (2013, 101-195).

BVS - Vlad Boţulescu de Mălăieşti, *Viaţa lui Scanderbeg* [La Vie de Scanderbeg], éd. Timotin / Olar (2013, 97-250).

IGG - *Gli illustri et gloriosi gesti e vittoriose imprese fatte contra Turchi dal Sig. D. Giorgio Castriotto, detto Scanderbeg, prencipe d'Epirro*, Venise, 1584.

Busuioc, Monica Mihaela / Păun, Maria / Ştefănescu-Goangă, Zizi, 2009. *Dicţionar esenţial de neologisme al limbii române*, Bucarest, Corint.

Buchi, Eva, 2001. « L'importance des sources textuelles des 16e et 17e siècles pour la lexicologie historique roumaine », *RLiR* 65, 381-396.

Chivu, Gheorghe, 1994. « Influenţa italiană în româna veche », *SCL* 45, 19-29.

Chivu, Gheorghe, 2006. « *Cartea de bucate*. Un manuscris singular în scrisul vechi românesc », in : *In honorem Gabriel Ştrempel*, Satu Mare, Editura Muzeului Sătmărean, 123-135.

Chivu, Gheorghe, 2011. « Primul lexicon geografic italo-român şi interpretarea grafemelor din textele vechi româneşti », *LimR* 60, 26-32.

Constantinescu, Ioana, 1997, *O lume într-o carte de bucate. Manuscris din epoca brâncovenească*, Bucarest, Fundaţia Culturală Română.

Denize, Eugen, 2002. *Italia şi italienii în cultura română până la începutul secolului al XIX-lea*, Bucarest, Mica Valahie.

Dima, Cristina-Ioana, 2013. Vlad Boţulescu de Mălăieşti, *Scrieri II. Canonizarea Sfântului Felice. Varlaam şi Ioasaf. Glosar irochez-român. Note astronomice*, ediţii critice, studii introductive şi glosar, Bucarest, Univers Enciclopedic Gold.

Djamo-Diaconiţă, Lucia, 1970. « Elemente lexicale de origine italiană în limba documentelor slavo-române », *SCL* 21, 577-582.

Gáldi, Ladislau, 1939. « Contributo alla storia degli italianismi della lingua romena », *AGI* 18, 114-131.

Gheţie, Ion, 1975. *Baza dialectală a românei literare*, Bucarest, Editura Academiei.

Graur, Alexandru, 1950. « Etimologia multiplă », *SCL* 1, p. 22-33.

Marcu, Florin, 2008. *Marele dicţionar de neologisme*, ediţia a X-a, revăzută, augmentată şi actualizată, Bucarest, Saeculum Vizual.

Mareş, Alexandru, 2011. « Numele de familie al logofătului Vlad din Mălăieşti: nume moştenit sau nume imaginat? », *LimR* 60, 95-100.

Mocanu, Marin Z., 1978-1979. « Periodizarea împrumuturilor italiene pătrunse în limba română » (I-II), *SCL* 29, 641-651 ; 30, 23-30.

Mocanu, Marin Z., 1980. « Cuvinte italiene pătrunse în limba română prin intermediul unor limbi neromanice », *SCL* 31, 247-256.

Ortiz, Ramiro, Cartojan, Nicolae, 1943. *Un grande erudito romeno a Padova : Lo 'Stolnic' Constantin Cantacuzino*, Bucarest.

Pall, Francisc, 1971. « Di nuovo sulle biografie scanderbegiane del XVI secolo », *RESEE* 9, 91-106.

Piccillo, Giuseppe, 1982. *Il glossario italiano-moldavo di Silvestro Amelio (1719)*, studio filologico-linguistico e testo, Catania, Instituto universitario di magisterio.

Piccillo, Giuseppe, 1987. « Il ms. romeno Asch di Göttingen (sec. XVIII) », *TraLiLi* 25, 1-148.

Piccillo, Giuseppe, 1992–1993. « Il 'Katekismu krestinesku' di Silvestro Amelio (1719). (AGO Conv. Ms. S / XX-A-3) Parte Prima: Testo », *BA* 17-18, 433-538.

Popescu-Marin, Magdalena (coord.), 2007. *Formarea cuvintelor în limba română din secolele al XVI-lea – al XVIII-lea*, Bucarest, Editura Academiei Române.

Sala, Marius / Dănăilă, Ion (red. responsabili), 2001-2003. *Micul dicţionar academic*, t. I-IV, Bucarest, Univers Enciclopedic.

Sala, Marius / Avram, Andrei (red. responsabili), 2011. *Dictionarul etimologic al limbii române (DELR)*, t. I, *A-B*, Bucarest, Editura Academiei Române.

Sora, Sanda, 2006. « Contacts linguistiques intraromans : roman et roumain », in : *RSG*, vol. 2, 1726-1736.

Tagliavini, Carlo, 1929-1930. « Alcuni manuscritti rumeni sconosciuti di missionari cattolici italiani in Moldavia (sec. XVIII) », *Studi rumeni* 4, 41-104.

Thibault, André / Glessgen, Martin D., 2003. « El tratamiento lexicográfico de los galicismos del español », *RLiR* 67, 5-53.

Timotin, Emanuela, 2013. « Apprendre et expliquer. Les gloses dans une *Vie de Skanderberg* traduite de l'italien en roumain au XVIIIe siècle » *RRL* 58, 205-221.

Timotin, Emanuela / Olar, Ovidiu, 2013. Vlad Boţulescu de Mălăieşti, *Scrieri I. Viaţa lui Scanderbeg*, ediţie critică, introducere, studiu filologic şi lingvistic, glosar şi indice, Bucarest, Univers Enciclopedic Gold.

Timotin, Emanuela, / Timotin, Andrei, 2013. Vlad Boţulescu de Mălăieşti, *Scrieri III. Istoria universală. Asia*, ediţie critică, studii, glosar şi indice, Bucarest, Univers Enciclopedic Gold.

Ursu, Neculai A. / Ursu, Despina, 2004-2011. *Împrumutul lexical în procesul modernizării limbii române literare (1760–1860)*, III, *Repertoriu de cuvinte şi forme. Supliment*, 4 tomes, Iaşi, Cronica.

Vârtosu, Emil, 1942. *Foletul Novel. Calendarul lui Constantin Vodă Brâncoveanu (1693–1704)*, Bucarest, Monitorul Oficial şi Imprimeriile Statului.

Lexicographie comparée du français et de l'italien : La place des déonomastiques dans les dictionnaires des deux langues

L'idée originelle de cet article remonte à près d'une dizaine d'années, après avoir remarqué que *Waterloo* apparaissait dans un dictionnaire italien dans le sens de « lourde défaite ». Puisque je savais à la suite d'une étude précédente que ce nom n'était pas recensé en lexicographie française, il me semblait incroyable qu'un nom relativement courant du lexique français, et saillant dans l'histoire de France, puisse être à l'inverse présent dans un dictionnaire d'une langue où il ne semble a priori pas plus souvent employé. En feuilletant les pages de ce dictionnaire italien, j'ai remarqué que plusieurs éléments liés aux noms propres y apparaissaient. En effet, si les noms propres *stricto sensu* ne sont pas intégrés à la nomenclature de ces ouvrages, on note la trace de divers déonomastiques[1] qu'ignoraient les petits Larousse (désormais *PLI*) et Robert (*PR*).

À la recherche de solutions pour améliorer le traitement lexicographique des noms propres et des déonomastiques, la comparaison entre les dictionnaires italiens et français m'a semblé être une porte d'entrée instructive. Le nombre de dictionnaires en un volume qui seraient les pendants du *PLI* et du *PR* est beaucoup plus important pour des raisons principalement éditoriales (Marello, communication personnelle), j'ai donc retenu les dictionnaires *Zingarelli* 2012 (*Z*), *De Mauro* 2000 (*DM*), *Garzanti* 2000 (*G*), *Devoto-Oli* 2007 (*DO*), *Sabatini-Coletti* 1997 (*SC*) et *Grande dizionario italiano Hoepli* 2011 (*GDI*). Un point important pour cette comparaison est que les dictionnaires italiens ont une nomenclature plus large, si dans les années 1960, les ouvrages proposaient entre 60 et 70.000 lemmes, ils dépassent souvent les 120.000 aujourd'hui[2]. On y note des éléments surprenants pour un habitué des dictionnaires français à l'instar des sigles des plaques minéralogiques (on apprendra dans le *DM* que celui de l'Uruguay est *ROU*). La nomenclature en ce qui concerne les déonomastiques que j'ai étudiés est très proche d'un ouvrage à l'autre, il y a bien quelques nuances mais celles-ci sont si secondaires que je peux me permettre pour simplifier la lecture d'opposer dictionnaires français d'un côté[3] et dictionnaires italiens de l'autre.

---

1 Je vais adopter ici une définition large du terme déonomastique : j'inclurai dans cette catégorie les dérivés (adjectifs, adverbes, etc.), les emplois métaphoriques ou métonymiques mais aussi les syntagmes figés qui contiennent des noms propres.

2 L'édition consultée du *Zingarelli* indique 143.000 mots et 377.000 significations, ainsi que 44.000 locutions et phrases idiomatiques

3 La distinction habituelle entre dictionnaire encyclopédique et dictionnaire de langue est ici inopérante car le traitement des déonomastiques dans le *PLI* et le *PR* ne diffère pratique-

1. Les noms propres hors des dictionnaires

Il semble établi dans la tradition lexicographique européenne que les noms propres ne doivent apparaître dans les dictionnaires. Les raisons de ce rejet ont d'abord été éditoriales, c'est l'argument du dictionnaire d'Estienne, il est vrai que leur nombre peut être trop important à ajouter si l'on veut conserver un ouvrage maniable. Elles sont ensuite devenues au fil des siècles théoriques : le dictionnaire doit décrire la signification des mots mais si les noms propres n'ont pas de signification comme on le lit généralement, ils ne peuvent être définis. Marconi (1990 : 84) se demande si l'on ne pourrait pas établir un parallèle entre la présence de noms propres dans la plupart des dictionnaires d'avant 1700 et le peu d'intérêt porté à la distinction nom propre / nom commun dans les grammaires de cette période. Pour le chercheur italien, la disparition des noms propres des nomenclatures découle de deux facteurs, le premier étant l'émergence de la signification en tant qu'élément central de la lexicographie et le second étant de permettre de créer les encyclopédies (*ibid.* : 87-88). Ce dernier point me semble important – bien que je pense qu'il aurait été possible de créer des encyclopédies sans cette décision – car il illustre la vision strictement référentialiste des noms propres. Puisqu'il n'y aurait rien à dire d'autre sur un nom propre que de décrire celui qui le porte, il est logique qu'ils rejoignent les rangs de l'encyclopédie. Si la distinction entre dictionnaire et encyclopédie porte sur un discours distinct (le premier se focalisant sur le signe, le second sur le référent), il est alors clair que l'exclusion des noms propres des dictionnaires est principalement idéologique : pourtant, à moins de croire à une identité magique entre le nom et la personne, les noms propres sont avant tout des signes et peuvent en conséquence être décrits lexicographiquement[4].

Le point de vue dominant est présenté par Alain Rey qui estime qu'un dictionnaire de langue ne peut inclure de noms propres parce qu'ils ne « sauraient être [définis] ; on peut seulement les décrire. En effet, [ils] ne correspondent pas à une idée générale, à un concept : *Louis XIV* désigne un homme et nul autre » (Rey, 1994 : IX). Je faisais remarquer il y a quelques années que cette prise de position ne permettait pourtant pas de répondre à l'usage antonomasique de *Louis XIV* (*le Louis XIV espagnol* ou *le Louis XIV allemand*[5]) : comment a-t-on pu passer d'un usage uniquement référentiel à un usage signifiant ?

Ce mouvement d'exclusion va atteindre un autre excès avec Samuel Johnson puisque ce sont mêmes des déonomastiques tels que *Calvinist* ou *Benedictine* qui se voient parfois exclus des nomenclatures.

Si le traitement lexicographique des noms propres pose des problèmes complexes (Vaxelaire, à paraître2), l'exclusion des déonomastiques n'est pas réellement justi-

---

ment pas. Le nombre de volumes non plus si on s'intéresse au terme *Waterloo* qui n'apparaît pas plus dans le *Grand Robert* (2012) que dans le *TLF*.

4 Le *Grande dizionario italiano dell'uso* en plusieurs volumes propose des noms propres en entrée, par exemple *Hubble*, *Canada* ou *Hawaii* pour renvoyer à des termes composés.

5 Respectivement Philippe II et François II d'après Google.

fiable. Pour la première édition de leur dictionnaire en 1694, les Académiciens avaient remarqué que « les usages figurés ou étendus des noms propres demandent à être pris en considération dans la mesure où l'emploi métaphorique opère le changement de catégorie qui fait d'eux des noms communs et leur permet par suite de figurer dans le dictionnaire de langue » (Quemada, 1967 : 311). Cette leçon n'a pas été retenue car plusieurs siècles de théorie logique et linguistique ont ancré la thèse que les noms propres sont sémantiquement vides[6].

Toutefois, bien que cette dernière thèse ait été parfaitement assimilée en France, l'étude de Mireille Elchacar (2011) démontre qu'on recense divers noms propres dans les dictionnaires de langue. S'ils n'apparaissent pas en entrée, ils reviennent par le biais des exemples ou, plus étonnant, dans des sous-entrées. Ainsi, dans l'article *fléau* du *TLF*, on peut lire : « *Le Fléau de Dieu*. Attila. » Si *le Fléau de Dieu* désigne uniquement Attila, ce que semble démontrer la majuscule, il s'agit alors d'un nom propre, un surnom du célèbre Hun. Dans le *PR*, on note onze occurrences de *Hitler*. Si ce n'est pas surprenant dans les entrées *führer*, *hitlérien* ou *national-socialisme*, on le retrouve aussi dans *assurer*, *désastre*, *prose* ou encore *suicide*. D'autres noms sont encore plus employés : une recherche plein texte donne 91 résultats pour *Napoléon* et 133 pour *Jésus*[7]. Si la requête *Waterloo* n'offre que dix résultats dans le *PR*, une apparaît toutefois à *défaite* où est donné comme exemple *la défaite de Waterloo*. Il est tout de même étrange qu'un nom aussi employé[8] n'ait pas d'entrée propre alors que le syntagme est présent.

Le constat établi par Elchacar contredit l'approche théorique. Doit-on y voir la volonté d'intégrer des noms propres de la part de quelques lexicographes ou, plus probablement, la difficulté de décrire le lexique d'une langue en les écartant complètement ?

---

6 J'ai décrit dans plusieurs travaux (en particulier Vaxelaire, 2005a) le chemin qui a amené Mill et ses successeurs à rejeter toute forme de sémantisme : en combattant le sens « magique » des noms (des millénaires de mythes donnant un pouvoir particulier au nom de personne) et en confondant étymologie et signification (le fameux argument « M. Petit n'est pas petit », donc le nom n'a pas de signification), les chercheurs ont jeté le bébé avec l'eau du bain et ont oublié qu'un nom propre pouvait posséder des marques telle que le genre pour les prénoms ou un classème.

7 Ces chiffres doivent être relativisés puisqu'il y a par exemple trois personnes différentes liées au nom *Napoléon*.

8 La dernière finale de la coupe d'Europe de football en donne l'exemple puisque pour *Le Monde* (23/04/13), « L'ogre bavarois a pris sa revanche sur le Waterloo de 2009 lorsqu'il avait été battu par le Barça » et d'après *Libération* (24/04/13), « *El Mundo* n'hésitait pas à qualifier cette débâcle de *"Waterloo pour un club de légende"*. »

2. Les dictionnaires de noms propres

Puisqu'il existe des dictionnaires de noms propres, on pourrait penser que tout va pour le mieux, mais ce ne sont pas de vrais dictionnaires, ils sont plus proches du modèle de l'encyclopédie car on s'intéresse presque exclusivement au référent (Vaxelaire, à paraître1).

Le traitement lexicographique des noms propres n'est pas évident car leur signification est très limitée. Certains vont même jusqu'à dire qu'ils ne relèvent pas des langues ou qu'ils n'appartiennent à aucune. Si on compare *Jean* à *Giovanni* ou à *Yiannis*, on remarque facilement l'influence des langues sur les signifiants. Lorsque quelqu'un se présente en disant qu'il s'appelle *Yiannis*, je suppose qu'il est grec ou chypriote ou alors que ses parents viennent de l'un de ces pays. Si ce critère a pu être suffisant dans le passé pour connaître la nationalité d'une personne, il ne l'est plus aujourd'hui ou les vagues d'émigration et la mondialisation ont modifié les listes de prénoms. Toutefois, si je m'intéresse au signe et non au référent, il n'en demeure pas moins que *Yiannis* conserve un trait /grec/.

Le dictionnaire *Garzanti* offre quelques rubriques grammaticales, je souhaiterais m'arrêter sur la distinction nom commun / nom propre qui y est donnée. Pour l'illustrer, le dictionnaire donne comme exemples de noms communs *donna*, *cane*, *regione*, *bontà* et pour les noms propres *Carla*, *Fido*, *Toscana*. Puisque la position des éléments influence l'interprétation, doit-on en conclure que *Carla* correspond à *donna*, *Fido* à *cane* et *Toscana* à *regione* ? Si cela est vrai, cela indique que l'auteur de cet article considère que les noms propres ne sont pas vides sémantiquement et qu'ils contiennent au moins un trait (/féminin/ et /humain/ pour *Carla*, /canin/ pour *Fido*, etc.).

J'ai pris pour une conférence l'exemple des prénoms coréens : si l'on ne connaît pas comme moi cette langue, il est impossible de deviner si la personne à qui l'on écrit est un homme ou une femme. On peut imaginer à l'inverse que pour un Coréen, il n'est pas toujours aisé de connaître le genre des prénoms français. Les dictionnaires de noms propres ne seront d'aucune aide pour ce genre d'information puisqu'ils nécessitent un référent précis, aucun ne propose ce que Gardiner (1954) nomme des *noms propres désincarnés*, ce qui ne serait pourtant pas inutile puisque ceux qui apprennent le français peuvent avoir besoin d'un outil qui leur indique que *Auguste* est un prénom masculin et *Manon* un prénom féminin.

Globalement, les informations de type linguistique (prononciation, genre et nombre, morphosyntaxe, etc.) sont souvent oubliées, à croire qu'aucun utilisateur ne souhaite savoir comment prononcer *Phuket* ou apprendre si *RTL* doit oui ou non être précédé d'un déterminant.

3. La question de la définition

Même si l'on partait du fait que l'on ne peut inclure de vrais noms propres dans un dictionnaire de langue, il faudrait tout de même avoir une définition précise pour savoir si telle ou telle lexie est un déonomastique ou un nom propre. *Rambo* dans un exemple tel que « Poutine, le Rambo de Moscou » (*L'Humanité*, 04/07/13) est un nom propre pour Gary-Prieur (2009 : 159), ce n'en est plus un pour moi puisqu'on est passé d'un individu à une classe[9]. La distinction est importante si cela entraîne la possibilité qu'il apparaisse ou non dans un dictionnaire.

Gary-Prieur tient ces propos pour une seule raison : elle estime que pour qu'il y ait antonomase, il faut que le lien avec le référent soit brisé. Si l'on résume ce point de vue, *Crésus* serait une bonne antonomase puisque la personne a été oubliée mais pas *Rambo* car le personnage est encore présent à l'esprit des locuteurs. Il me semble difficile de fonder la définition de l'antonomase sur des présupposés aussi peu précis, est-ce que *Jésus* ou *saint Thomas* peuvent être des antonomases sachant que le lien avec le référent n'a pas été brisé pour les croyants et ceux qui connaissent bien les textes chrétiens ? Seraient-ils *a contrario* devenus des antonomases pour des personnes qui n'ont eu aucune éducation religieuse chrétienne ? L'antonomase est une figure de rhétorique et se situe donc sur le plan de la parole, des considérations ontologiques peuvent certes entrer en ligne de compte mais on ne peut la réduire à des questions de lien avec le référent. De plus, du strict point de vue syntaxique, on note en français que le type d'antonomase cité implique l'usage d'un déterminant, « Rambo de Moscou » sans article serait pour le moins étrange.

J'ai déjà indiqué que les lexicographes français partagent globalement cette approche très référentialiste des noms propres, les travaux théoriques de Rey ou Rey-Debove en sont l'illustration : les noms propres n'ont pas de signification, ils ne font que renvoyer à un individu. L'idée que les noms propres sont extérieurs au lexique se retrouve également chez des linguistes et lexicographes italiens. Stenta (2006 : 294) cite ainsi la préface de l'édition 1986 du *Treccani* où l'on peut lire que les noms propres « rimangono estranei al Vocabolario ».

La phase suivante consiste à décrire ce qu'on appelle un déonomastique. J'ai adopté ici une définition très large puisque la catégorie contient tous les éléments qui proviennent d'un nom propre. Il y a naturellement tous les dérivés, principalement des adjectifs. Ce qu'on nomme l'antonomase fonctionne dans les deux sens (du nom propre vers le nom commun et inversement), mais je m'intéresserai uniquement au passage du premier type. Il y a ensuite les métonymies, les noms composés et les locutions qui contiennent au moins un nom propre, ainsi que les morphèmes issus de noms propres.

[9] Je renvoie à d'autres travaux (p. e. Vaxelaire 2005a) pour les questions de la définition et de la signification des noms propres.

Dans leur principe même, ce ne sont plus des noms propres, ils devraient donc être traités comme n'importe quel autre lexème dans les ouvrages de lexicographie synchronique, ce n'est pourtant pas le cas, leur origine a des répercussions.

4. Comparaisons

4.1. Les dérivés

Le choix du *PR* de déplacer hors nomenclature divers adjectifs déonomastiques est plus que contestable. Cette pratique découle de la distinction entre adjectif qualificatif et adjectif relationnel : on part du principe que les déonomastiques ne seraient que relationnels, ce qui est évidemment trop simpliste. On apprendra uniquement avec cette liste alphabétique qu'*einsteinien* renvoie à *Einstein* et *épicurien* à *Épicure*. Puisqu'ils sont relationnels, ils ne nécessiteraient donc pas une définition, ils ne font que renvoyer au nom propre, qui lui-même n'a qu'un rôle référentiel. Eva Büchi (1996 : 265) explique que Wartburg était prêt à accepter les déonomastiques, sauf ceux qui avaient un sens prévisible à l'intérieur du système comme *wagnérien*. L'évolution du lexique démontre que cet exemple devrait être traité différemment aujourd'hui où wagnérien n'est pas toujours relationnel (ainsi dans cet extrait journalistique : « Quant à la mort du bouclier fiscal, cette spectaculaire apocalypse wagnérienne dans les lueurs du crépuscule, elle est amplement compensée par la diminution vertigineuse des tranches de l'ISF pour les très très riches », *Libération*, 02/05/11). De nombreux cas d'adjectifs renvoyés hors nomenclature par l'équipe du *Robert* se retrouvent dans des emplois qualificatifs en contexte.

Même lorsqu'il apparaît dans la nomenclature, l'adjectif déonomastique est souvent traité comme s'il n'avait pas de contenu, sinon de renvoyer au référent. Dans le *PLI*, *vichyste* renvoie simplement à l'article *gouvernement de Vichy* qui est traité dans la partie noms propres.

Il est vrai que la majorité des adjectifs dérivés sont simplement relationnels, mais on ne peut aligner la totalité sur cette majorité. Prenons par exemple le titre « La menace khomeiniste sur le Maroc[10] ». On comprend rapidement à la lecture de l'article qu'il ne s'agit pas d'un adjectif relationnel, Khomeini est mort depuis plusieurs années et les Iraniens n'ont aucun rôle dans ce qui est décrit. Si je cherche à comprendre ce qui est écrit grâce au *PLI*, je m'aperçois que l'adjectif *khomeiniste* n'a pas d'entrée dans la partie langue. Dans la partie nom propres, on lira que Khomeini était un « chef religieux (*ayatollah*) et homme politique iranien. Exilé à Nadjaf après 1964 puis en France (1978-1979), il canalisa l'opposition aux réformes du chah, qui triompha avec la révolution de févr. 1979. Il instaura une république islamique dont il fut jusqu'à sa mort le guide suprême. » A l'exception de la dimension religieuse, rien ne sort réellement de ce portrait. A l'inverse, si l'on cherche la définition du terme *ayatol-*

[10] http ://www.maroc-hebdo.press.ma/Site-Maroc-hebdo/archive/Archives_826/html_826/menace.html

lah qui était entre parenthèses, on note des informations plus utiles pour interpréter notre titre marocain. La première sous-entrée indique que c'est un titre, la seconde correspond plus à ce que nous recherchons :

> 2. *Fam*. Personne disposant d'un pouvoir considérable qu'elle exerce de manière intransigeante et rétrograde : Les ayatollahs de la République

S'il n'y a rien de négatif à propos de Khomeini et par conséquent des khomeinistes, les auteurs n'hésitent pas à indiquer que *ayatollah* peut être un terme péjoratif.

Les dictionnaires italiens de leur côté n'hésitent pas à intégrer l'adjectif dérivé de *Khomeini*, on y note l'adjectif relationnel et, par extension, l'usage qui ressemble à mon exemple de départ :

> *Khomeinista* : 2 (est) Integralista, intransigente, spec. in campo religioso o politico. (*Z*)

On ne peut lire un texte français avec l'aide d'un dictionnaire italien, mais dans ce cas précis, le *Zingarelli* est plus utile que ses équivalents français.

La difficulté de ce type de comparaison est que l'on pourra toujours rétorquer que cet adjectif est bien plus employé en italien qu'en français, ce qui expliquerait la différence de traitement[11]. On pourrait aussi ajouter l'argument de la taille des nomenclatures, mais la question me semble plus profonde comme va l'illustrer le point suivant.

4.2. Les antonomases

Dans cette partie, je vais me concentrer sur les antonomases qui relèvent de la métaphore. Il y a un certain nombre d'antonomases de ce type dans les dictionnaires français, mais elles tendent à être anciennes (*Crésus*, *Tartuffe*, *Gavroche*, etc.) et on préfère presque exclusivement les noms de personnages aux noms de personnes réelles, la seule exception pour l'époque moderne semblant être *chauvin*, mais il faut reconnaître que le dénommé Chauvin n'est pas un personnage central de l'histoire de France.

Parmi les oubliés, j'ai déjà cité *Waterloo*, mais on ne voit pas non plus des antonomases aussi répandues que *Titanic*, *Einstein*, *Hitler* ou *Rambo*. Nous avons vu que *Attila* apparaît en tant que nom propre dans le *TLF* mais pas en tant qu'antonomase, on lit néanmoins dans *Le Figaro* (26/05/11) que Ratko Mladic est « l'Attila serbe » ou dans une brève[12] que « José Mourinho, l'Attila du foot, quitte le Real à la fin de la saison ».

Les cas d'antonomases dans les dictionnaires italiens sont non seulement plus nombreux, mais aussi plus divers quant à leur origine. On remarque donc des noms de personnages historiques tels qu'*Attila*[13] ou *Quisling*, mais aussi des noms très récents

---

[11] On ne peut aussi ignorer que différents adjectifs, par exemple *pavloviano* ou *mariano*, sont uniquement traités de manière relationnelle dans le *Zingarelli*.

[12] http ://www.francetvinfo.fr/sports/foot/ligue-des-champions-jose-mourinho-l-attila-du-ballon-rond_313837.html

[13] Par ex., *Attila :* Dominatore inconstrasto e senza scrupoli (l'a. del mercato immobiliare) (*SC*).

comme celui de *Rambo*. Ce dernier nom se retrouve dans tous les dictionnaires italiens, parfois avec la majuscule (*Z*), parfois avec une minuscule (*DM*). Dans plusieurs ouvrages, ces antonomases peuvent même être accompagnées de dérivés. Dans le *Zingarelli*, *Rambo* est précédé d'un dérivé *rambismo* qui vient de l'anglais *Ramboism*. Le dictionnaire *De Mauro* propose aussi ce nom et ajoute *rambomania*. Si l'on se réfère aux grands dictionnaires en plusieurs volumes (*Grande dizionario della lingua italiana* de Salvatore Battaglia et *Grande dizionario italiano dell'uso* de Tullio De Mauro), les dérivés sont encore plus nombreux : le nom *Rambo* a deux significations (personnage violent et garde du corps), on voit ensuite le nom *rambismo*, deux adjectifs dérivés de ce dernier (*rambista* et *rambistico*), le nom *rambite* (admiration fanatique du personnage Rambo), un synonyme *rambonite* et un terme proche *rambomania*.

L'argument principal du rejet de *Rambo* des dictionnaires français est compréhensible. Il est vrai que ce nom aura probablement disparu dans quelques dizaines d'années. On reproche parfois aux lexicographes français d'attendre très longtemps avant d'intégrer des néologismes classiques[14], il n'est donc pas surprenant qu'ils prennent également leurs distances avec ce type d'antonomase. L'absence d'*Attila* est par contre moins défendable puisqu'on peut raisonnablement penser que ce nom sera toujours employé dans trente ou cinquante ans.

À comparer les deux pratiques, il me semble que les dictionnaires français ont une forme de pudeur qui les empêche d'intégrer des antonomases tirées de noms de personnes ou d'événements authentiques. Pour prendre un autre exemple, il est courant de dire d'un grand blond avec des cheveux longs qu'il s'agit d'un *viking*. Les dictionnaires français se cantonnent à une définition historique de *Viking* alors que les dictionnaires italiens proposent en général une ou deux extensions au nom *Vichingo*, par exemple dans le *SC* : « 1 In senso scherz., dell'attuale Scandinavia. 2. In senso scherz., scandinavo, nordico; anche, persona alta e bionda. » La différence d'approche est difficilement compréhensible sans cet argument : les lexicographes français peinent à inscrire des extensions de sens qui concernent des personnes réelles.

4.3. Les métonymies

Les dictionnaires français recensent diverses métonymies, souvent liées à la nourriture ou aux vins (*Bourgogne*, *Camembert*, etc.). Par contre, des éléments très courants dans la presse tels que *l'Elysée*, *Matignon* ou *la Maison Blanche* sont oubliés. Pour éviter les répétitions et gagner en brièveté, les articles de politique regorgent

[14] Si l'on s'en tient à ceux-ci, en particulier les anglicismes, ils sont bien plus nombreux dans les dictionnaires italiens.

d'exemples de ce type[15] : *Ankara* pour le gouvernement turc, *Bruxelles* pour les instances européennes, etc.

Les dictionnaires italiens ne contiennent que peu de ces éléments comparativement au point précédent, mais tout de même plus que les ouvrages français. Je souhaiterais en profiter pour insister sur la question posée par la distinction entre nom propre et déonomastique. Dans le *GDI*, on remarquera ainsi que *Palazzo Chigi* (dans l'article *palazzo*) est présenté en tant que « sede della Presidenza del Consiglio italiano », de même *Palazzo Madama* devient « sede del Senato italiano ». Il s'agit d'éléments que l'on pourrait trouver dans un dictionnaire de noms propres, c'est à l'utilisateur de comprendre le passage métonymique du lieu à l'institution. À l'inverse, pour la sous-entrée *La Casa Bianca*, ce même dictionnaire indique « (estens) il governo americano ». Il est étrange d'indiquer cette extension de sens pour les Américains et non pour les Italiens.

4.4. Les termes / noms composés

Il y a peu de termes dans les dictionnaires, quelle que soit la langue qu'ils décrivent. Lorsqu'ils entrent dans le langage courant, ils peuvent apparaître dans les dictionnaires comme *Alzheimer (maladie d')* ou *Levallois (technique)* dans le *PLI* mais d'autres qui sont pourtant très présents comme *syndrome de Down* sont encore absents. Les dictionnaires italiens ont plus de termes[16], mais ils apparaissent souvent sous forme d'exemple, sans nécessairement de définition, ce qui peut être problématique avec par exemple *cavollo di Bruxelles* dans l'article *cavolo* du *G* où il n'y a pas de transcription phonétique pour la capitale belge.

4.5. Les locutions

Le constat est proche du précédent : quelle que soit leur nationalité, les ouvrages peinent à traiter des unités longues, les lacunes sont nombreuses. J'ai noté précédemment (Vaxelaire, 2005b) que des locutions telles que *C'est Byzance* ou *Ce n'est pas le Pérou* étaient ignorés par les dictionnaires *Robert* ou *Larousse* parce que la partie nom propre ne s'intéresse pas à ces expressions et la partie langue refuse les entrées *Byzance* et *Pérou*. Le *Z* a une approche différente pour *Andare a Canossa* car le

---

[15] Plusieurs cas de métonymies tendent à montrer que les ouvrages italiens font plus référence aux textes journalistiques : *Palazzo* : Policamente, nel linguaggio giornalistico : *il Palazzo*, il potere, considerato negli aspetti negativi, autoritari e prevaricatori... (*DO*) ou *Wall Street* : sf inv Nel linguaggio giornalistico, la borsa valori di New York, principale organismo finanzario degli Stati Uniti. (*SC*).

[16] D'après C. Marello (2010 : 1347), les dictionnaires français accueillent plus d'unités plurilexicales que les ouvrages italiens ou espagnols. La différence que j'ai notée découle peut-être des spécificités des unités comprenant un nom propre mais probablement aussi de la nomenclature plus large des dictionnaires italiens.

dictionnaire offre une entrée *Canossa* où seule la locution est traitée. Les autres cas sont plus classiques, on notera par exemple *Tutte le strade portano a Roma* à l'entrée *strada*.

4.6. Les (fracto-)morphèmes

Je préfère ajouter la précision *fracto-* parce que les éléments issus de noms propres ne sont pas nécessairement de vrais morphèmes. Des exemples comme *–gate* (*Cahuzacgate*, *mariagegate*) sont ignorés dans les dictionnaires français, à l'inverse on trouve *–poli* dans plusieurs dictionnaires italiens (dans le *Z* : 2 In parole composte del linguaggio giornalistico coniate sul modello di *tangentopoli*, significa corruzione, malcostume, scandalo : *sanitopoli, concorsopoli, bancopoli, calciopoli*.), mais aussi ce même *–gate*, la distinction entre les deux étant que *–gate* est d'après le *D-O* plus politique.

4.7. Des noms propres ?

Puisque les dictionnaires italiens contiennent plus d'éléments se rapprochant des noms propres, on en recense plusieurs qui y ressemblent si fortement qu'on peut inclure dans cette classe des entrées telles que *Knesset*[17] ou *Wall Street*[18] du *Zingarelli* ou encore certains exemples à l'instar de *Circo Massimo* dans article *circo* du *Garzanti*. L'exemple de '*ndrangheta* donne une bonne illustration : la définition du *Zingarelli* ressemble à celle d'une encyclopédie (« Organizzazione calabrese di tipo mafioso ») alors que celle du *Garzanti* relève plus du dictionnaire (« deliquenza organizzata di tipo mafioso, propria della Calabria »). Pour autant, il serait faux de croire sur la base de ces exemples que le *Zingarelli* a une approche plus encyclopédique puisqu'il peut aussi offrir des définitions du dernier type : « *hezbollàh* : denominazione di alcuni movimenti islamisti radicali sciiti di ispirazione iraniana [...] ». Nous sommes revenus au point que nous avions abordé à propos de l'étude d'Elchacar, il est difficile en pratique de séparer noms propres et noms communs lorsqu'on décrit le lexique d'une langue. En multipliant les entrées, les dictionnaires italiens ne peuvent qu'inconsciemment intégrer des noms propres.

5. Conclusion

Parmi les différents articles de presse sur les nouvelles éditions 2014 des dictionnaires français, l'un d'entre eux notait que l'adjectif *orwellien* avait été adoubé par le *PLI* mais pas le néologisme *zlataner*, qui lui avait été sélectionné par un dictionnaire suédois. Il faut ne pas connaître la pratique lexicographique française pour penser que *zlataner* aurait pu apparaître cette année (ou l'année prochaine). Si l'adjectif *orwellien*, qui est lié à un écrivain reconnu et employé depuis des décennies, a mis

[17] *Knesset* : Nome del parlamento dello Stato di Israele (*Z*)

[18] *Wall Street* : La Borsa di New York (*Z*)

autant de temps à entrer dans les dictionnaires, il est évident qu'un verbe tiré d'un footballeur et qui est une création ludique, risque fort d'être oublié avant que les lexicographes songent sérieusement à l'intégrer.

Le temps mis pour inclure *orwellien* me semble aller dans le sens de la pudeur que j'exprimais plus haut, les dictionnaires français paraissent bloqués lorsque les déonomastiques sont issus de noms de personnes réelles. Si l'on ajoute à cela la peur que les néologismes soient éphémères et l'arrière-plan théorique des noms propres vides de sens, il devient évident que les déonomastiques doivent attendre plusieurs décennies avant de recevoir le droit d'être intégrés, s'ils l'obtiennent un jour.

Malgré ce constat, il n'en demeure pas moins illogique que des considérations étymologiques viennent perturber un ouvrage synchronique, les lexicographes devraient plutôt s'intéresser au nombre d'occurrences des lexies dans le corpus de référence plutôt que de savoir si tel adjectif dérive d'un nom propre ou d'un nom commun.

La comparaison, qui n'est que partiellement représentée dans cet article, démontre que tout n'est pas parfait dans les dictionnaires italiens, divers éléments sont oubliés, les unités polylexicales sont difficilement traitées, mais parce qu'ils hésitent moins à intégrer des néologismes, qu'ils proviennent ou non d'anthroponymes, ils sont néanmoins un modèle à suivre pour la lexicographie française.

Université de Namur Jean Louis VAXELAIRE

Références bibliographiques

Büchi, Eva, 1996. *Les Structures du* Französisches Etymologisches Wörterbuch. *Recherches métalexicographiques et métalexicologiques*, Tübingen, M. Niemeyer.

Duro, Aldo, 1991. « La lexicographie italienne du xxe siècle », in : Hausmann, F. J. *et al.* (ed.) : *Wörterbücher / Dictionaries / Dictionnaires*, vol. 3, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1863-1879.

Elchacar, Mireille, 2011. *Le traitement lexicographique des noms propres du vocabulaire politique dans les dictionnaires généraux de langue française,* Thèse de doctorat, Sherbrooke, Université de Sherbrooke.

Gardiner, Alan H., 1954 [1940]. *The Theory of Proper Names — A Controversial Essay,* Londres, Oxford University Press.

Gary-Prieur, Marie-Noëlle, 2009. « Le nom propre, entre langue et discours », *Carnets du Cediscor,* n° 11, 153-168.

Marconi, Diego, 1990. « Dictionaries and Proper Names », *History of Philosophy Quarterly,* vol. 7, n° 1, 77-92.

Rey, Alain, 1977. *Le lexique : images et modèles — Du dictionnaire à la lexicologie,* Paris, Armand Colin.

Rey, Alain, 1994. Préface du *Petit Robert des noms propres*, ix-xix.

Rey-Debove, Josette, 1998. *La linguistique du signe,* Paris, Armand Colin.

Vaxelaire, Jean Louis, 2005a. *Les noms propres — Une analyse lexicologique et historique,* Paris, Honoré Champion.

Vaxelaire, Jean Louis, 2005b. « Nom propre et lexicographie française », *Corela,* numéro thématique, http ://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1239.

Vaxelaire, Jean Louis, (à paraître 1). « Quelles perspectives pour les noms propres », in : E. Lamprou & JL Vaxelaire (éd.) : Actes de la Journée d'études *Perspectives en lexicographie*, Paris, Honoré Champion.

Vaxelaire, Jean Louis, (à paraître 2). « Un dictionnaire de langue des noms propres est-il réalisable », in : Silvestre, J. P. (ed.) : Actes du colloque *Dicionários que não existem*.

Per un'edizione critica della parte inedita (F-Z) del *Vocabolario del dialetto napolitano* (1891) di Emmanuele Rocco

Uno dei filoni più promettenti della lessicografia italiana degli ultimi anni è costituito dallo studio storico del lessico dialettale e dai progetti di dizionari storici dei maggiori dialetti italiani. Nel lotto ristretto delle aree italiane che possono vantare una cospicua e varia tradizione letteraria in dialetto vi è Napoli, dove è attualmente in cantiere, presso il Dipartimento di Studi Umanistici dell'Università 'Federico II', sotto la direzione di Nicola De Blasi, il *Dizionario etimologico storico napoletano*, un'opera fondata su un ampio corpus di testi (letterari e non letterari) dal XIV secolo ad oggi (cf. De Blasi-Montuori 2008, 2010, 2012)[1].

Va detto che già alcuni dei dizionari napoletani del passato lasciano intravedere un taglio diacronico e letterario (cf. De Blasi 2006), tuttavia il repertorio lessicale che essi registrano è generalmente limitato ai secoli XVII e XVIII, come nel caso del vocabolario degli Accademici Filopatridi, ricavato in gran parte da materiali manoscritti di Ferdinando Galiani (1789), che rappresenta un primo esempio di dizionario dialettale basato sull'uso degli autori. In questo lavoro compaiono infatti citazioni tratte da un canone di opere sei-settecentesche in napoletano che servono ad attestare l'uso e il significato delle voci (e si tenga conto che fino ad allora una simile impostazione si ritrova solo nei dizionari generali dell'italiano come il vocabolario della Crusca).

Nell'Ottocento, anche De Ritis (1845-51) e D'Ambra (1873) introdussero nei lemmi esempi ricavati da fonti scritte, ma allargando il canone di Galiani specialmente agli autori teatrali del Settecento, anche se, in realtà, sia De Ritis che D'Ambra spogliarono in maniera molto selettiva le opere che appaiono nei rispettivi indici dei citati. Inoltre, va notato che il lavoro di De Ritis – che è una sorta di dizionario enciclopedico dedicato a Napoli e al suo lessico, esteso a comprendere anche il nome degli edifici notevoli, dei luoghi, dei cittadini illustri – rimase interrotto al lemma *magnare* e che in quello di D'Ambra – che è sostanzialmente un dizionario bilingue realizzato per un fine pratico e didattico: mostrare il corrispettivo italiano (toscano) di una parola dialettale (napoletana) – la documentazione che accompagna i lemmi è piuttosto scarsa.

Molto più ricco di voci (non solo letterarie, ma anche dell'uso), di modi di dire,

[1] Anche la grammatica del napoletano è stata oggetto di recente di uno studio storico ampio e approfondito (cf. Ledgeway 2009).

di proverbi e di esempi si presenta invece il *Vocabolario del dialetto napolitano* di Emmanuele Rocco[2], che costituisce un primo vero tentativo di realizzare un dizionario storico del napoletano.

Questo lavoro fu pubblicato per la prima volta nel 1882, ma restò interrotto alla voce *cantalesio* (presumibilmente per la cessazione dell'attività dell'editore Ciao). Nella prefazione, l'autore dichiara di aver posto «per fondamento dell'opera» Galiani, De Ritis, D'Ambra, e tutti quei testi «in cui si è cercato di illustrare il patrio dialetto» (come le *Annotazioni alla Vajasseide* [1628] di Bartolommeo Zito detto il Tardacino), inclusi «gli altri lavori lessigrafici».

In effetti, nel compilare il suo vocabolario, Rocco fece tesoro di tutto ciò che gli offriva allora la lessicografia napoletana: dallo *Spicilegium* dello Scoppa (1511)[3] ai dizionari settoriali e specialistici di Costa (1846) e Gusumpaur (1874). Ma, in realtà, 'rispogliò' – e in maniera molto più esaustiva rispetto ai suoi predecessori – i classici della letteratura napoletana dei secoli XVII e XVIII (Basile, Cortese, Fasano, D'Antonio, ecc.), gli autori dell'Ottocento (come Genoino e Quattromani), i commediografi e i librettisti dell'opera buffa (Cerlone, Lorenzi, Trinchera e tanti altri), le *Quatriglie* delle Arti (canti carnascialeschi), le canzoni popolari; e qualcosa ricavò anche da documenti cinquecenteschi come le cronache o i bandi e le prammatiche del Regno. Inoltre, cercò di documentare anche il dialetto 'dell'uso', raccogliendo «dalla viva voce della plebe» il lessico domestico e quello dei mestieri, oltre a svariate espressioni proverbiali, comprese le 'grida' dei venditori ambulanti.

* * *

Nel 1891 uscì una nuova edizione del vocabolario di Rocco che presenta numerose integrazioni anche alla parte stampata nel 1882. Tuttavia, anche questa seconda edizione è incompleta: si ferma infatti al lemma *feletto*, perché dopo la morte dell'autore (avvenuta nel 1892) l'editore Chiurazzi non ne volle proseguire la pubblicazione.

Nell'Archivio storico dell'Accademia della Crusca è però conservato il manoscritto (che fu ceduto dagli eredi di Rocco all'Accademia nel 1941) che contiene la parte inedita, F-Z (e parte delle lettere D, E, F, già pubblicate), del dizionario di Rocco (mancano solo alcuni lemmi della lettera F, da *feletto* a *figliata*, che forse si

[2] Rocco fu una figura di spicco della cultura linguistica e letteraria napoletana del medio e secondo Ottocento (cf. Verdinois 1881, 31-36; Rocco 1921, 153-160; Zanfino Leccisi 1987). Sull'attività di vocabolarista di Rocco, si veda Vinciguerra (2012-13, 2013).

[3] Lo *Spicilegium*, che nel corso del XVI secolo contò numerose ristampe, è un vocabolario latino-volgare, in cui, però, le voci e le espressioni proverbiali latine sono glossate non solo e non sempre in toscano, ma anche in napoletano: *glomus* "gliomaro, gomitolo", *glos* "cainata, cognata', *semper seni iuvenculam subiice* "a gatto vecchio sorce tenerello" (cf. Scoppa 1558, 327, 907).

trovavano in un fascicolo consegnato da Rocco alla tipografia ma che non fu mai stampato e né fu riconsegnato agli eredi dopo la morte dell'autore)[4].

Di tale ms. sto attualmente allestendo un'edizione critica condotta con criteri filologici che intendono preservare non solo il dettato ma anche l'impianto pensato da Rocco, a cominciare dalle scelte tipografiche quali risultano dalla parte già edita. Questo progetto, però, non vuol essere una 'semplice' operazione di archeologia lessicografica, dal momento che ha l'obiettivo di restituire il vocabolario di Rocco fornito, oltre che dei necessari apparati filologici, anche di tutta una serie di integrazioni, a cominciare dalla tavola delle abbreviature (v. § 1.), che manca, e di note di commento a singoli lemmi che possano aggiornare o, all'occorrenza, correggere alcuni dei dati di Rocco (v. § 2.).

1. La tavola delle abbreviature

Il vocabolario di Rocco è ricco di sigle, ma è privo dei corrispettivi rimandi, dato che, tranne lo scarno elenco bibliografico che si trova sulla copertina del volume pubblicato, manca della bibliografia e dell'introduzione che certamente sarebbero state redatte alla fine del lavoro. Ma l'elenco degli autori e delle opere citate è uno strumento essenziale in un dizionario storico, in primo luogo per poter verificare o datare le forme e le accezioni documentate attraverso le fonti scritte.

Molte delle sigle utilizzate da Rocco (che solo in parte corrispondono a quelle già adottate da Galiani, De Ritis e D'Ambra) sono state sciolte da Schweickard (2009). Tuttavia, in quest'articolo permangono alcune sigle «non sciolte» e, inoltre, nella parte inedita del vocabolario di Rocco compaiono nuove abbreviazioni.

Ad oggi sono riuscito a dare un nome o un titolo alla maggior parte delle sigle usate da Rocco (anche se qualcuna resta ancora 'misteriosa'): per questo tipo di lavoro mi sono servito tanto di strumenti tradizionali (quali i repertori bio-bibliografici generali italiani o degli scrittori napoletani, i cataloghi dei libretti d'opera, i lavori generali o più specifici sulla letteratura e sul teatro napoletani), quanto delle risorse elettroniche (come il motore di ricerca *Google Libri*).

Qualche esempio:

A. L. T. = Andrea Leone Tottola (Napoli, seconda metà sec. XVIII – Napoli, 15 settembre 1831), *Adel. mar. = Adelaide maritata* (1809), *Amal. = Amalia di Reaumur* (1828), *Chiar. = Chiara di Rosembergh* (1820), *Diav. cond. = Il diavolo condannato nel mondo a prender moglie* (1827), *Langr. = Il Langravio di Turingia* (1826), *Sol. pos. = Il solitario di Posillipo* (1816), *Test. mar. = La testa maravigliosa* (1821).

[4] Si tratta di 1.365 cc. (31 x 21 cm. circa), scritte in colonna sul margine sinistro, sia sul recto che sul verso, raccolte in fascicoli, più alcune cc. sciolte, e ordinate secondo la successione alfabetica dei lemmi (solo le prime 100 cc. sono numerate: quelle che contengono una parte delle lettere D, E, F, già pubblicate). Molte cc. presentano aggiunte e correzioni sul margine destro che non sempre sono collegate ai lemmi per mezzo di segni di richiamo.

Camm. = Filippo Cammarano (Palermo, 1764 – Napoli, 1842), *Inc. inasp.* = *L'incontro inaspettato* (1800), *Vill. in ang.* = *Il villano in angustie* (1801).

Cest. Mell. = Silverio Gioseffo Cestari (sec. XVIII), *A laude de lo mellone d'acqua* (1748).

Cir. March. Castr. = Giuseppe Pasquale Cirillo (Grumo Nevano, 1709 – Napoli, 1776), *La Marchesa Castracani* (1754).

D'Ar. = Marco d'Arienzo (1813 – 1877), *Pied.* = *Piedigrotta* (1853), *Proscr.* = *Il proscritto* (1841).

Gil. = Domenico Gilardoni (secc. XVIII-XIX), *Borg.* = *Il borgomastro di Saardam* (1827), *Vent.* = *Il ventaglio* (1831).

Giurd. Quattr. dec. = Giovanni Giurdignano (nato a Napoli nel 1806), *Quatto decotte pe chi tene fede* (1871).

Macch. Bazz. = Domenico Macchia (morto verso il 1766), *Bazzareota* (1764).

Perrill. Pescatr. = Marc'Antonio Perillo (sec. XVII), *La pescatrice incognita* (1630).

Vall. Mis. = Nicola Valletta (1748 – 1814), *Miserere tradotto in dialetto napoletano* (1816).

2. Le note al testo

Le note di commento a singoli lemmi si propongono, da un lato, di integrare e approfondire la documentazione fornita da Rocco (specialmente per quelle parole, accezioni e locuzioni che non trovano riscontro in altri dizionari napoletani e italiani [v. § 2.1] o che sono prive della definizione [v. § 2.2.]), dall'altro, di segnalare e correggere gli eventuali errori o le imprecisioni di Rocco (riguardo, ad esempio, alle etimologie [v. § 2.3] o alle forme e agli esempi riportati [v. § 2.4.]).

2.1. Tra i termini napoletani antichi e desueti accolti da Rocco c'è *puzaraco*: «Par che significhi Plebeo, leggendosi in un ms. di Belvito [*sic*] che serbasi in S. Martino: ‹La gente civile ed onorata abitava dai pendini in sopra, e dai pendini abbascio li puzarachi›»[5].

La registrazione di questa voce è di per sé notevole, perché si tratta di una parola non altrimenti attestata nei lessici napoletani, tuttavia c'è bisogno di qualche osservazione ulteriore. Innanzitutto, la citazione riportata da Rocco va corretta, dal momento che il Bolvito scrive: «et diceva m[esser] Cicco de Loffredo che Napoli honorata fenisce sopra li pendini; et che dali pendini in bascio habitano li puzarachi». E se passiamo a considerare il significato del termine, la definizione di "plebeo" sembra troppo generica.

Certo, in difetto di altre attestazioni e considerando che si tratta di documentazione indiretta (dato che il Bolvito dichiara di riportare le parole usate da Francesco [Cicco] de Loffredo [ante 1547] per descrivere l'abitato di Napoli), è difficile dire qualcosa di più preciso sul significato e sull'origine della forma napoletana *puzarachi*

[5] Cf. il ms. *Volumen variarum rerum* (vol. II, 1567) di Giovanni Battista Bolvito (un erudito vissuto nel Cinquecento), che è attualmente conservato nella Biblioteca Nazionale di Napoli (S. Martino 442; per il brano in questione cf. c. 72*r*). Questo passo del Bolvito è una nota posta a margine della sua trascrizione della relazione scritta qualche anno prima dal tabulario Pietro Antonio de Lettieri sugli antichi acquedotti di Napoli.

trascritta dal Bolvito (il cui singolare, tra l'altro, non è detto che sia la forma *puzaraco* che Rocco pone a lemma).

Può essere utile, quindi, segnalare le interpretazioni degli studiosi moderni, i quali hanno visto nella parola *puzarachi* soprattutto un nome dispregiativo che si dava agli abitanti della bassa città (i *pendini* erano infatti le discese che conducevano dalle colline al mare)[6]. Secondo De Blasi (2012, 69), essa avrebbe invece il significato più specifico di "pulitori di pozzi"[7].

A mio avviso, però, vale la pena di confrontare il nap. *puzarachi* con alcune voci gallo- e italoromanze 'affini': provenzale *pozaraca*, *pozaranca* (e varianti) "fosse, mare, cloaque", "puits à roue" (*FEW* IX, 630; Sindou 1996), le forme *pozzaraca*, *pozzaracch* (e varianti) "pozza, acquitrino, pantano" dei dialetti della Svizzera italiana (*LSI*), l'antico pavano *possarachio* "id." (sec. XV, Paccagnella 2012), lo spoletino *puzzaracchja* "pozzanghera" e il toponimo (spoletino) *Puzzaracchji* "area dei monti Martani caratterizzata dalla presenza di grandi doline a pozzo" (Cuzzini Neri-Gentili 2008).

Si tratta evidentemente di derivati di PŬTĔUS, come pare essere anche il nap. *puzarachi*, che è forse una parola usata anticamente per indicare non delle persone, bensì gli "acquitrini sporchi e poco salubri" che si trovavano nella parte bassa della città di Napoli. Se quest'ipotesi è corretta, dovremmo allora o leggere in modo diverso le parole di Francesco de Loffredo, e cioè che «dali pendini in bascio» le persone (sottintese) abitavano negli acquitrini, nelle paludi[8]; oppure supporre che, nel napoletano antico, la parola *puzarachi*, da un iniziale significato (concreto) di "acquitrini sporchi e malsani", se non addirittura di "fogne", fosse poi passata ad indicare (in senso figurato) le persone dei ceti più bassi[9].

* * *

Ho già accennato al fatto che il vocabolario di Rocco riserva un'attenzione speciale al dialetto 'dell'uso', tant'è vero che sono numerose le forme e le accezioni che registra senza esempi d'autore. Degno di nota è, ad esempio, quest'uso di *trovatore*: «Si dà per ischerzo questo nome ai monelli che van cercando, specialmente di notte con una lanternetta pendente da uno spago, avanzi di sigari ed altro».

Conferme a quest'uso (che manca invece ai dizionari napoletani otto-novecenteschi) si trovano in alcune pubblicazioni sulla realtà sociale napoletana dell'Ottocento: de Bourcard (1853, 37-48) ci offre la prima, compiuta, descrizione del «monello trovatore» (detto anche «trova-sigari»):

---

6 Cf., ad esempio, Feniello (2010, 276), che dà a *puzarachi* il significato di 'gli sporchi, gli zozzoni'.

7 Cf. anche Cosimi (2008, 40), che spiega *puzarachi* per "i manutentori dei pozzi neri".

8 Sull'uso transitivo di *abitare* per "avere come propria sede, occupare", cf. *GDLI*, s. v. *abitare*[1] (4.).

9 Si pensi a certi usi traslati di parole come *chiavica* e *fogna* anche in italiano.

> Quando le voci ed i rumori d'una sera tumultuosa di Napoli incominciano a diminuire, e la notte, a grado a grado inoltratasi, inviluppa la città nelle sue tenebre e nei suoi silenzi, sbucano non si sa donde degli esseri misteriosi che, ad uno ad uno, col viso basso e gli occhi al suolo, come tanti congiurati da melodramma, si vanno strisciando lungo le mura delle principali vie di Napoli, facendo oscillare con getti d'ombra fantastica una piccola lanterna, che, accomodata per un cordino al loro indice, va quasi rasentando il suolo. [...] essi appartengono a quella schiera indefinita di monelli industriosi che esercitano uno de' mille piccoli, anzi minimi mestieri napolitani [...], che spesso cercano senza trovare, e che quand'anche trovano, non trovano mai sigari, sibbene qualche mozzicone più o meno invisibile, a seconda della avarizia o della lunghezza dei baffi di chi lo gittava.

È possibile che tale epiteto abbia avuto origine dal *Trovatore* di Verdi (che è del 1853), visto che, come spiega l'articolo suddetto, questi monelli si radunavano soprattutto all'uscita del teatro San Carlo, dove «la messe del piccolo *trovatore* [cors. mio] è più sicura, più abbondevole, e soprattutto più ricca, perché a qualunque punto siasi giunto del sigaro, quand'è l'ora d'entrare, lo si getta, e si entra»[10].

* * *

Rocco fu per circa un decennio uno dei collaboratori più prolifici del «Giambattista Basile», la rivista di letteratura e cultura popolare che uscì dal 1883 al primo decennio del Novecento e attorno alla quale operarono i maggiori demologi napoletani dell'epoca. Tanti degli articoli da lui pubblicati in questa rivista costituiscono un ampliamento dei materiali raccolti per il vocabolario napoletano, dove è evidente l'interesse dell'autore per le tradizioni popolari e per la fraseologia derivata da certe figure appartenenti al folclore partenopeo.

Tra queste figure c'è *Tischetosche*: «Nome immaginario di santo a cui si attribuisce dal volgo l'attraversare i disegni dei poveri, dicendo che a questo fine sta in mezzo al mare con una pietra in mano. *Decette buono santo Tischetosche che lo designo de lo povero no riesce maje*».

Questo wellerismo, come anche il curioso 'agionimo', manca ai lessici napoletani, ma compare in alcune raccolte di canti popolari e di proverbi (che sono comunque successive al vocabolario di Rocco): «Santu Tischi-tosco / Sta 'mmiezo a 'nu vosco / 'Mmano tene na penna grossa e grassa / Nuie facimm 'e resigni e isso 'e scassa» (Molinaro Del Chiaro 1916, 115); «Santu Tischitosco cu 'na penna 'mmano: 'o popolo fa 'e designe e isso 'e scassa; po s'affaccia 'a dint'a nu fenestiello e dice: ‹Facitev'ji'nculo, puverielle›» (Zazzera 2001, 282); «a Napoli *santu Tischi-Toschi, patrone d'è pantosche* ("delle zolle") era la rabbiosa invocazione dei contadini rivolta allo pseudosanto protettore delle zolle dure da rompere» (Beccaria 1999, 132).

Tale personaggio, che ovviamente non esiste in nessun leggendario o martirologio e il cui nome sembra il frutto di una reduplicazione con allitterazione analoga a tante

[10] Il «trovatore di mozziconi» è menzionato anche dalla Serao ne *Il paese di cuccagna* (1890).

altre che si trovano in cantilene e filastrocche fanciullesche o popolari[11], merita senza dubbio l'attenzione dei demologi, perché lo si ritrova anche nel folclore del viterbese e del ternano. Anche in queste zone è strettamente legato al mondo agricolo ed è rappresentato fermo in mezzo al mare, con lo sguardo fisso sui contadini e sui loro raccolti e con l'indice e medio della mano destra protesi verso gli occhi, pronto ad accecarsi in caso di fortuna per i coltivatori (cf. Cimarra 2002, 2003). Dal punto di vista linguistico, resta invece da chiarire se vi sia qualche relazione tra il nome dello pseudosanto ed espressioni quali: *tiskitòsko* "pidocchio" documentata a Fabrica di Roma (provincia di Viterbo) (Monfeli 1993), *tischëtòschë* "persone provenienti dal nord Italia" a Terracina (in provincia di Latina) (Di Cara 1983), *parrari tischi toschi* "parlare in italiano in maniera affettata" in Sicilia (*VS*).

2.2. Rocco non rinuncia mai a registrare una parola, neanche quando non ne conosce l'esatto significato. Ecco perché in alcuni lemmi compaiono definizioni vaghe (*fresone*: «Sorta di panno, forse lo stesso che *Friso*»; *megnogno*, *megnuogno*: «Credo che valga Ignorante, Stolto») o il significato può addirittura mancare (e allora troviamo un punto interrogativo).

In questi casi ho provveduto a delucidare in nota il significato dubbio o mancante, come ad esempio quello del termine *gianfuttere*, che non è presente negli altri vocabolari napoletani, ma che compare nei *Viceré* (1894) di De Roberto col significato di "persona stupida, inetta; minchione, balordo" (*GDLI*). Si tratta di un francesismo, da *jean-foutre* "incapace; persona senza dignità" (*TLF*), abbastanza diffuso nei dialetti italiani (cf. Cortelazzo-Marcato 1998, s. v. *gianfótre*).

2.3. Nel vocabolario di Rocco non mancano le etimologie, né i confronti con le lingue antiche e moderne e con altri dialetti, come si può notare alla voce *neola*: «In sic. *nerula* e *neula* vale Cialda; in sardo, prov. e catal. *neula* vale Ostia, in basso lat. *nebula*».

Può capitare, però, che le etimologie proposte da Rocco necessitino di qualche osservazione. Alla voce *grippa*, l'espressione *fare grippa* "rubare" è spiegata così: «Come in nap. si usa in questo senso anche Pescare, si ricorda che in gr. γριπος è una rete da pescare». Qui Rocco ha ragione a ricondurre il nap. *grippa* al gr. γρίπος, il cui significato più antico è sì quello di "rete da pesca" (che ha continuatori nei dialetti veneti [cf. Cortelazzo 1970, 111-112]), ma la cui diffusione in Italia si deve soprattutto al significato posteriore di "battello". E il significato dell'espressione napoletana *fare grippa* "rubare" sembra legato proprio a quello del nap. *grippa* "nave di basso bordo per commercio e trasporto" (v. l'it. *grippo* nel *GDLI*), visto che questo tipo di imbarcazione era adoperata, oltre che per il commercio, anche per compiere azioni di pirateria.

Del tutto improbabile sembra invece quest'etimologia della voce *gattefelippo*: «Moine, Vezzi, Attucci che soglion far tra loro gli amanti. Nell'alto tedesco medio *gate vil liep* vale Compagno amato».

---

[11] Cf. il nap. *Santu Tè-Tù* «la cui onomatopea sottolinea l'altruistica distribuzione dei beni di chi gli viene assimilato» (Zazzera 2001, 177) o il sic. *Ticchi-tacchi* "uno dei nomi del diavolo" (Pitrè 1889, 64).

In realtà, già Galiani (1789) aveva ritenuto questa voce una «corruzione d'un espressione tedesca», ma l'etimologia proposta da Rocco (che è un'aggiunta seriore sul margine destro del foglio del ms.) è stata ricavata da Gioeni (1885, 133), che fu il primo a far notare la consonanza tra il siciliano *gattifilippi* e la presunta espressione tedesca.

Pare più verosimile che si tratti di un composto di *gatto* + il nome proprio *Filippo* (o *Filippa*) (cf. *LEI*, fasc. 111, coll. 92-93): la prima parte motiverebbe il significato di "moine, vezzi, attucci", trattandosi di caratteristiche comunemente attribuite al gatto, mentre la seconda parte si potrebbe spiegare col frequente trapasso da nomi d'uomo a nomi d'animali (come nell'it. *barbagianni*).

2.4. Nella premessa alla prima edizione del vocabolario napoletano, Rocco dichiara di aver ricavato alcune voci e alcuni esempi da altri lessici. Ciò vuol dire che nel suo dizionario si possono trovare anche gli errori trasmessi da altri lessicografi.

Di solito è lo stesso Rocco a segnalare questi errori, come alla voce *gualla*: «È nel Galiani; ma è un evidente errore tipografico, perchè la sillaba *ra* staccatasi dalla v. *Guallara* è andata ad allungare la v. *Paposcia* facendone *paposciara*».

Ma non sempre è così, come mostra il caso della voce *fredone*: «Marinajo addetto alle manovre. Notargiacomo». Nella *Cronica* di Notar Giacomo è attestata infatti la forma *fedruni* e non *fredoni* (cf. Garzilli 1845, 315). Il primo a registrare la voce *fredone* fu De Ritis (1845-51), che trascrisse male la forma che aveva trovato nell'edizione della *Cronica* eseguita da Garzilli. L'errore di De Ritis è poi passato a Rocco, e anche ai lessicografi moderni come D'Ascoli (1993).

3. Conclusioni

L'approdo del mio lavoro dovrebbe quindi consistere in un'edizione filologicamente corretta e integrata del manoscritto del vocabolario napoletano di Rocco conservato dalla Crusca, pubblicata con una riedizione del raro volume a stampa. Il tutto potrà essere stampato e reso fruibile anche in una versione elettronica che consenta indagini a tutto campo tanto nel lemmario, quanto tra gli esempi citati.

L'intento è insomma quello di fornire (e restituire) agli studiosi di napoletano uno strumento ricco di materiali linguistici, specialmente per quel periodo cruciale nella storia linguistica di Napoli che va dalla fine del Viceregno ai primi decenni postunitari (mentre per la fase più antica si dispone ormai di numerose edizioni corredate da glossari molto ampi). Inoltre, questo lavoro potrà risultare utile anche alle ricerche sulla letteratura napoletana, perché metterà a disposizione degli studiosi un numero considerevole di brani tratti da testi e da edizioni che oggi o sono difficilmente reperibili o non sono recuperabili in altro modo.

Università di Firenze Antonio VINCIGUERRA

Bibliografia

Beccaria, Gian Luigi, 1999. Sicuterat. *Il latino di chi non lo sa. Bibbia e liturgia nell'italiano e nei dialetti*, Milano, Garzanti.

Cimarra, Luigi, 2002. «San Tischitoschi, chi era costui?», *La Loggetta, notiziario di vita piansanese*, a. VII, n. 6, 24-25.

Cimarra, Luigi, 2003. «Ancora su 'Santi-schitoschi'. Aggiunte e postille», *La Loggetta, notiziario di vita piansanese*, a. VIII, n. 2, 23-24.

Colotti, Mariateresa, 1999-2002. *L'opera buffa napoletana*, Roma, Benincasa.

Cortelazzo, Manlio, 1970. *L'influsso linguistico greco a Venezia*, Bologna, Patron.

Cortelazzo, Manlio / Marcato, Carla, 1998. *I dialetti italiani. Dizionario etimologico*, Torino, UTET.

Cosimi, Enrico, 2008. «Fons Augusteus. Le mura D'Arce di Sarno ed il doppio canale di Palma Campana», *Gradus*, a. III, n. 1, 23-42.

Costa, Oronzo Gabriele, 1846. *Vocabolario zoologico comprendente le voci volgari con cui in Napoli ed in altre contrade del Regno appellansi animali o parti di essi, con la sinonimia scientifica ed italiana*, Napoli, Azzolino.

Cuzzini Neri, Giampiero / Gentili, Lamberto, 2008. *Grande vocabolario del dialetto spoletino*, Spoleto, Nuova Eliografica.

D'Ambra, Raffaele, 1873. *Vocabolario napolitano-toscano d'arti e mestieri*, Napoli, Presso l'autore.

D'Ascoli, Francesco, 1993. *Nuovo vocabolario dialettale napoletano*, Napoli, Gallina.

De Blasi, Nicola, 2006. «Sincronia e diacronia nella lessicografia napoletana», in: Bruni, Francesco / Marcato, Carla (ed.), *Lessicografia dialettale: ricordando Paolo Zolli, Atti del Convegno di Studi* (Venezia, 9-11 dicembre 2004), Roma, Antenore, 339-355.

De Blasi, Nicola, 2012. *Storia linguistica di Napoli*, Roma, Carocci.

De Blasi, Nicola / Montuori, Francesco, 2008. «Per un dizionario storico del napoletano», in: Cresti, Emanuela (ed.), *Prospettive nello studio del lessico italiano, Atti del IX Congresso SILFI* (Firenze, 14-17 giugno 2006), Firenze, FUP, 85-92.

De Blasi, Nicola / Montuori, Francesco, 2010. «'Moniello', 'zaino' e le coordinate spaziali del 'Dizionario storico del napoletano'», in: Marcato, Gianna (ed.), *Tra lingua e dialetto, Atti del Convegno* (Sappada-Plodn, 25-30 giugno 2009), Padova, Unipress, 27-41.

De Blasi, Nicola / Montuori, Francesco, 2012. «Storia di parole tra la Sicilia e Napoli», *Bollettino del Centro di studi filologici e linguistici siciliani* 23, 165-184.

de Bourcard, Francesco (ed.), 1853. *Usi e costumi di Napoli e contorni descritti e dipinti*, Napoli, Nobile, 1 vol.

De Ritis, Vincenzo, 1845-51. *Vocabolario Lessigrafico e Storico*, Napoli, Stamperia Reale.

Di Cara, Ninfa Paola, 1983. *Saggio di un vocabolario del dialetto terracinese*, Terracina, Assessorato alla cultura.

Feniello, Amedeo, 2010. «Napoli al tempo di Renato d'Angiò», *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo* 112, 273-295.

Galiani, Ferdinando, 1789. *Vocabolario delle parole del dialetto napoletano, che più si scostano dal dialetto toscano, con alcune ricerche etimologiche sulle medesime degli Accademici filopatridi*, Napoli, Porcelli.

Garzilli, Paolo (ed.), 1845. *Cronica di Napoli di Notar Giacomo*, Napoli, Stamperia Reale.

Gioeni, Giuseppe, 1885. *Saggio di etimologie siciliane*, Palermo, Tipografia dello Statuto.

Greco, Franco Carmelo (ed.), 1981. *Teatro napoletano del '700. Intellettuali e città fra scrittura e pratica della scena. Studio e testi*, Napoli, Pironti.

Gusumpaur, Federico, 1874. *Vocabolario ornitologico napolitano-italiano*, Napoli, Testa.

Ledgeway, Adam, 2009. *Grammatica diacronica del napoletano*, Tübingen, Niemeyer.

LSI, 2004 = *Lessico dialettale della Svizzera italiana*, Bellinzona, Centro di dialettologia e di etnografia, 4 vol.

Martorana, Pietro, 1874. *Notizie biografiche e bibliografiche degli scrittori del dialetto napoletano*, Napoli, Chiurazzi.

Méry, Guglielmo, 1879. *Quadro cronologico dal 1200 sino a' nostri giorni degli scrittori in dialetto napolitano*, Napoli, Livigni.

Minieri Riccio, Camillo, 1865. *Catalogo di commedie, drammi, tragedie, rappresentazioni sacre, favole pastorali, cantate, ec., e di libri riguardanti il teatro*, Napoli, Detken.

Molinaro Del Chiaro, Luigi, 1916. *Canti popolari raccolti in Napoli*, Napoli, Lubrano.

Monfeli, Paolo, 1993. *Vocabolario del dialetto di Fabrica di Roma*, Roma, Abete grafica.

Paccagnella, Ivano (ed.), 2012. *Vocabolario del pavano (XIV-XVII secolo)*, Padova, Esedra.

Pitrè, Giuseppe, 1889. *Usi e costumi, credenze e pregiudizi del popolo siciliano*, Palermo, Clausen, 4 vol.

Rocco, Emmanuele, 1882. *Vocabolario del dialetto napolitano*, Napoli, Ciao [pubblicato fino a *cantalesio*].

Rocco, Emmanuele, 1891. *Vocabolario del dialetto napolitano*, Napoli, Chiurazzi [pubblicato fino a *feletto*].

Rocco, Lorenzo, 1921. *La stampa periodica napoletana delle rivoluzioni: 1799-1820-1848-1860*, Napoli, Lubrano.

Scherillo, Michele, 1914. *L'Opera buffa napoletana durante il Settecento. Storia letteraria*, Palermo, Sandron.

Schweickard, Wolfgang, 2009. «La lessicografia napoletana del Sette-Ottocento: le sigle degli autori e delle opere», *Bollettino linguistico campano* 15/16, 143-161.

Scoppa, Lucio Giovanni, 1558 [1511], *Spicilegium, in quo cum nomina, tum verba latina populariibus expressa, varij in utraque lingua elegantiarum modi traduntur, ex optimis authoribus desumptum*, Venetiis, Apud Petrum Bosellum.

Sindou, Raymond, 1996. «Ancien provençal 'pozaranca' et ses variantes», *TraLiPhi* 33-34, 491-497.

Verdinois, Federigo, 1881. *Profili letterari napoletani di Picche*, Napoli, Morano.

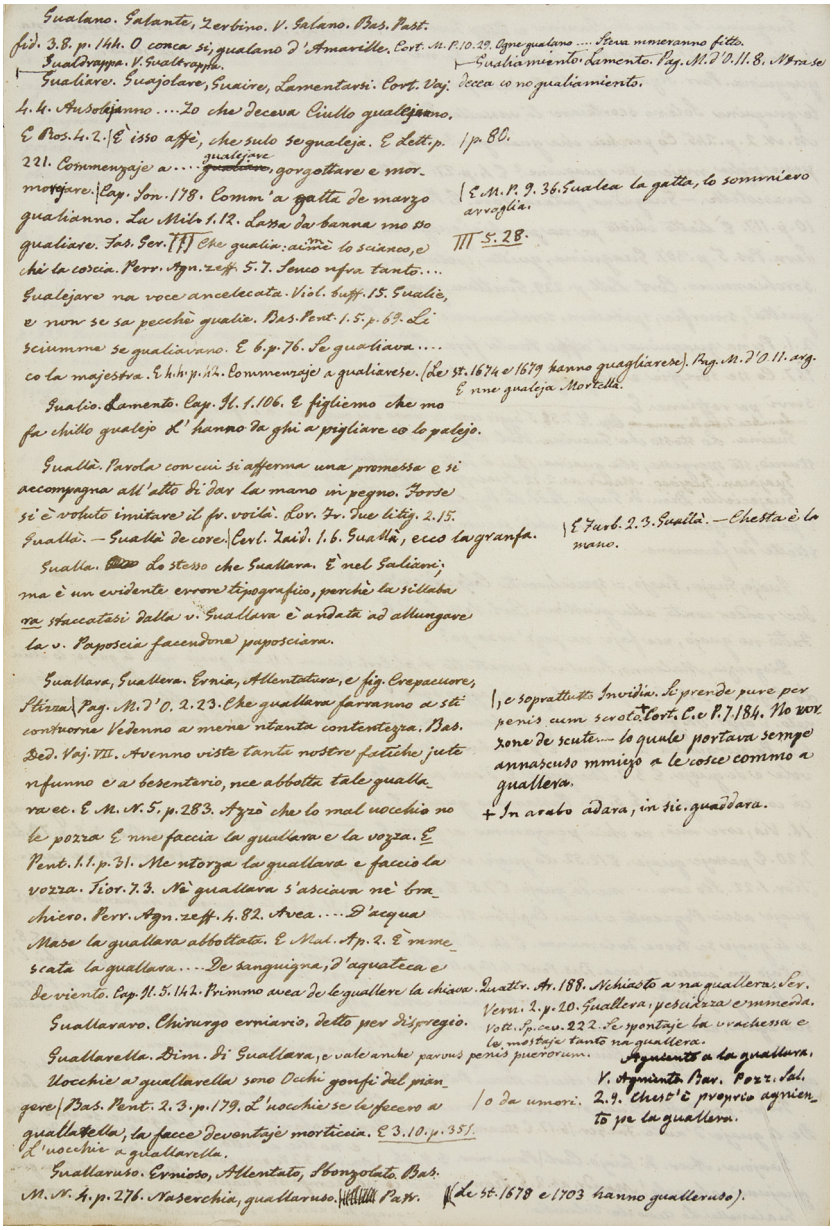
Vinciguerra, Antonio, 2012-13. «Polemiche linguistiche a Napoli intorno al 'Vocabolario domestico' di Basilio Puoti», *Lingua nostra* LXXIII, 65-84, LXXIV, 5-20 e 75-94.

Vinciguerra, Antonio, 2013. «Un collaboratore esterno alla quinta Crusca. Le proposte di aggiunte e correzioni di Emmanuele Rocco al Vocabolario», in: Tomasin, Lorenzo (ed.), *Il Vocabolario degli Accademici della Crusca (1612) e la storia della lessicografia italiana*, *Atti del X Convegno ASLI* (Padova e Venezia, 29 novembre – 1 dicembre 2012), Firenze, Cesati, 237-249.

VS, 2002 = *Vocabolario siciliano*, fondato da Piccitto, Giorgio, diretto da Tropea, Giovanni, Catania-Palermo, Centro di studi filologici e linguistici siciliani, 5 vol.

Zanfino Leccisi, Agata, 1987. «Emmanuele Rocco», in: *La cultura classica a Napoli nell'Ottocento*, Napoli, Dipartimento di Filologia Classica dell'Università degli Studi di Napoli, 1 vol., 353-366.

Zazzera, Sergio, 2001. *Proverbi e modi di dire napoletani*, Roma, Newton & Compton.



Firenze, Archivio storico “Severina Parodi” dell’Accademia della Crusca, Carte Emmanuele Rocco fasc. 333

Analyse interculturelle d'expressions idiomatiques en portugais (Brésil et portugal) et en français (France, Belgique et Canada)

Résumé : Une expression idiomatique est un effetparce qu'elle se produit comme résultat des valeurs culturelles d'un peuple et en même temps elle est révélatrice parce qu'elle témoigne ces valeurs à d'autres générations. Pour essayer de montrer comment la culture d'un peuple se manifeste dans ses expressions et comment elle circule dans les expressions de peuples de langues variantes ou d'autres langues, nous nous proposons d'analyser l'interculturalité des expressions idiomatiques synonymes, en considérant les entrées et leurs équivalents qui figurent dans le *Dictionnaire d'expressions idiomatiques portugais du Brésil et du Portugal - français de la France, de la Belgique et du Canada* (Xatara, 2013). Cette analyse se portera sur trois niveaux : l'interculturalité entre les EI en langue portugaise (Brésil x Portugal), l'interculturalité entre les EI en langue française (France x Belgique x Canada) et l'interculturalité entre les EI en langue portugaise x langue française.

Mots-clés : Phraséologie; expression idiomatique; interculturalité ; culturème

Introduction

Nous étudions les expressions idiomatiques (EI) comme des unités phraséologiques (UP) qui représentent des lexies complexes figurées, abondamment employées dans le langage courant, et qui révèlent différents niveaux d'abstraction, ceux-ci stratifiés sous des degrés de figement divers ou sous une variabilité restreinte (Xatara, 1998).

Dans ce travail, puisqu'une EI est à la fois génératrice et résultante de systèmes culturels, en consistant en un instrument de construction et de détection d'une vision de monde, d'une idéologie et d'une échelle de valeurs, nous nous proposons de montrer à quel point la culture propre à un peuple est présente dans ses EI ou se dilue dans la culture de peuples de langues variantes ou d'autres langues.

Ayant comme corpus les entrées et leurs équivalents respectifs qui figurent dans le *Dictionnaire d'expressions idiomatiques portugais du Brésil et du Portugal - français de la France, de la Belgique et du Québec* – DEIPF (Xatara, 2013), nous allons présenter quelques culturèmes et analyser les relations interculturelles : a) entre les EI équivalentes au sein de la langue portugaise (variantes brésilienne et européenne),

b) entre les EI équivalentes concernant la langue française (variantes française, belge et québécoise), et c) entre les EI équivalentes suggérées pour les EI en portugais et en français.

Nous explicitons que nos travaux sur les EI et l'élaboration de ce dictionnaire en ligne (dont les premières versions sont chez Xatara, 2007, et Xatara, 2008) sont également le fruit de quelques stages de recherches post-doctorales : en 2005 à l'Université de Nancy 2- ATILF, en 2008 à l'Université Laval - CIRAL, en 2011 à l'Université de Paris 13 - LDI, et en 2012 à l'Université Libre de Bruxelles. Les équivalents proposés ont ainsi tous été révisés : les équivalents en français de France par Éva Buchi et René Métrich, puis par Gérard Petit; les équivalents québécois par Myriam Côté; les équivalents belges par Philippe Humblé; et les équivalents portugais par Maria Celeste van Egmond-Lopes Augusto et Guilhermina Jorge.

1. Expressions idiomatiques et interculturalité

En observant la relation entre la culture et les EI, nous pouvons constater des indices très évidents de l'imaginaire collectif qui est, à son tour, un résultat des expériences culturelles d'une communauté linguistique.

Les études interculturelles des UP apportent des contributions importantes pour les investigations dans plusieurs disciplines scientifiques: la Phraséologie, la Traductologie, la Lexicographie, la Sémiotique, la Linguistique Cognitive, la Psycholinguistique, la Sociolinguistique, l'Enseignement-apprentissage de langues, etc.

Et une EI est l'une des UP qui codifient différents types de connaissances, notamment une connaissance basée sur la culture. De cette façon, chaque peuple utilise son répertoire d'images pour manifester dans une structure lexicale donnée des concepts spécifiques; donc les images sont un pont conceptuel entre la structure lexicale et le sens réel (Dobrovol'skij et Piirainen, 2005). Ainsi beaucoup de phénomènes qui apparaissent dans le langage figuré ne peuvent être décrits correctement que si l'on fait appel à des codes culturels, comme les croyances religieuses, les coutumes, la littérature, les arts, etc.

Le *Cadre Commun Européen de Référence pour les Langues*, par exemple, explicite que la connaissance, la perception et la compréhension de la relation entre le monde de la langue maternelle (LM) et le monde de la communauté de la langue étrangère (LE) étudiée éveillent une conscience interculturelle et, à cette fin, la connaissance et la maîtrise de l'usage de phraséologismes de la LE facilite les compétences communicatives dans la langue en question, notamment les compétences lexicales et sémantiques de l'usager, en le dotant par conséquent de compétences interculturelles.

Le *Cadre* révèle les habiletés, la capacité et la sensibilité pour identifier et employer une variété de stratégies, afin d'établir des contacts avec des personnes d'autres cultures et de résoudre efficacement les malentendus interculturels et les situations conflictuelles.

Si l'usager apprend à chercher des équivalents phraséologiques dans la LE en prenant en compte ceux qui existent dans sa propre langue, il favorise l'acquisition de ces compétences, en surmontant l'obstacle que peut être l'idiomaticité.

Les langues européennes actuelles reflètent des expériences historiques, religieuses et culturelles et la mondialisation accélère les contacts interlinguistiques, ce qui entraîne un certain épanouissement de l'imaginaire commun (Mieder, 2009). Les similitudes dans le domaine des EI, cependant, peuvent être dûs au hasard, ou à des facteurs génétiques, voire même à la nature universelle de la conceptualisation d'entités et pas seulement à l'interculturalité. Par conséquent, l'étude comparative ou contrastive des EI de langues diverses peut déterminer tout type de différences et ressemblances interlinguistiques, pour que les caractéristiques spécifiques de la culture nationale de chaque peuple ou les universels phraséologiques soient dévoilés (Baránov & Dobrovol'skij, 2009).

Selon Crida Álvarez (2010), les études interculturelles des valeurs éthiques et morales, ainsi que les croyances (religieuses, idéologiques, philosophiques, traditionnelles, etc) ou les connaissances empiriques (par exemple météorologiques), transmises par les EI ou d'autres UP, peuvent faciliter l'accès à la culture d'autrui, en éveillant des sentiments de tolérance envers les altérités. En outre, nous pourrions ajouter que les études portant sur l'interculturalité contribuent au développement de la compétence socioculturelle, puisque ces études soulignent surtout les différences diaphasiques ou fonctionnelles (variations d'après les registres de langues) ou les fonctionnelles (variations d'après les intentions communicatives).

Un autre aspect intéressant de l'interculturalité concernant les UP est leur emploi pour retrouver le passé historique, car les phraséologismes peuvent être considérés comme des sources qui renferment des signes de la vie quotidienne de tous les temps.

L'explicitation des relations interculturelles peut alors nous dévoiler, par l'intermédiaire de culturèmes nationaux, les aspects les plus idiomatiquement enracinés de ces expressions dans les cinq cultures mises en contraste dans ce travail : la brésilienne, la portugaise, la française, la belge et la québécoise. Sinon, par l'intermédiaire de culturèmes supranationaux, les aspects qui semblent représenter une valeur universelle ou au moins qui sont partagés par ces cinq civilisations.

2. Les culturèmes

La relation entre la signification d'une EI et ses constituants n'est pas toujours arbitraire et donc cette relation peut être motivée par une image conceptuelle sous-jacente. Là c'est l'origine d'un culturème.

Les culturèmes qui sont à la base de la création idiomatique présentent normalement une complexité symbolique pour apporter plus d'expressivité esthétique (par l'usage original des ressources langagières disponibles) et argumentative (plusieurs

fois l'intention sera de présenter avec persuasion ce que l'on croit, par l'emploi de ressources discursives).

Nous clarifions, premièrement, que nous adoptons le concept de culturème proposé par Pamies Bertrán (2007) comme des ' symboles extralinguistiques culturellement motivés ' qui sont la matière première pour que les différentes langues produisent leurs UP. D'après ces mots :

> Los culturemas son símbolos extralingüísticos culturalmente motivados que sirven de modelo para que las lenguas generen expresiones figuradas, inicialmente como alusiones o reaprovechamiento de dicho simbolismo, y que pueden generalizarse y hasta automatizarse. Una vez que han entrado en la lengua como palabras o componentes de frasemas, conservan aun así algo de su "autonomía" inicial, en la medida en que cohesionan conjuntos de metáforas, e incluso permiten añadir otras a partir del mismo valor, asequibles para la competencia metafórica. (Pamies Bertrán, p. 54)

Les culturèmes, alors, sont le résultat d'une condensation d'éléments hétérogènes qui forment au cours du temps des images considérées comme traditionnelles pour un peuple en particulier , ou pour les peuples dans un sens plus large. Et ces images créées par les culturèmes dépassent le niveau symbolique et se concrétisent dans les phraséologismes.

Nous reconnaissons cependant que ce n'est pas évident de définir la génèse d'un symbole qui engendre un culturème particulier juste à une culture et non à aucune autre, juste à un peuple et à aucun autre. Mais au moins en théorie nous pouvons distinguer quand plusieurs peuples partagent une même image pour symboliser un concept dans un phraséologisme. Dans ce cas, on parlera de culturème suprational et nous pourrions confirmer que l'existence de correspondances ou équivalences entre les EI est possible justement parce que les données interculturelles permettent l'échange interlinguistique.

Comme un exemple voilà les civilisations chrétiennes qui ont la figure de Judas comme symbole de la trahison et produisent des UP semblables comme ' Judas kiss ' en anglais, ' beso de Juda ' en espagnol, ' bacio di Giuda ' en italien, ' beijo de Judas ' en portugais et *baiser de Judas* en français; ou encore ' false as Judas ', ' falso como Judas ', ' falso come Giuda ' et *faux comme Judas* dans ces mêmes cinq langues. Alors Judas est un culturème supranational dans des phraséologismes qui indiquent trahison, déloyauté. Et on pourrait dire que la plupart des culturèmes les plus universels viennent des symboles crées par la mythologie, la Bible et la littérature classique.

Toutefois, quand une image ne symbolise quelque chose de spécifique que pour un seul peuple et entre dans la composition de UP dans la langue de ce peuple, il s'agira de culturème national. En ce qui concerne la culture brésilienne, par exemple, la samba est reconnue comme une danse et un rythme propres au Brésil. Et elle se transforme en culturème parce qu'elle représente un fait spectaculaire qui alimente l'expression de séduction, de coquinerie comme ' dar samba ' (littéralement = donner samba), dans le sens de réussir à quelque projet, en concrétisant un objectif, ou ' sambar na cara de alguém ' (littéralement = danser la samba dans le visage de quelqu'un),

dans le sens de s'imposer à quelqu'un de telle façon que celui-ci se sent humilié (Riva, 2012). Dans les autres langues, nous ne voyons pas une EI qui puisse utiliser un culturème pareil et en français on ferait appel à d'autres images, à des paraphrases ou à des lexies simples : peut-être " être dans le chemin du succès " pour ' dar samba ', et " piétiner " pour ' sambar na cara '.

Les EI de plusieurs langues mises en contraste révèlent donc, à travers leurs culturèmes nationaux, une diversité interlinguistique et des manifestations particulières que chaque civilisation a d'interpréter le monde et ces culturèmes spécifiques témoignent une identité culturelle responsable pour expliquer les difficultés d'équivalences des EI parmi des peuples de cultures différentes. Par contre, à travers les culturèmes supranationaux, l'analyse contrastive des EI met l'accent sur la notion de multiculturalisme ou identité interculturelle qui rassemble des aspects similaires des expériences culturelles vécues entre des groupes des cultures distinctes et remarque une certaine transparences dans les EI équivalents des peuples différents.

3. Les relations interculturelles entre les EI équivalentes

Nous proposons de présenter quelques résultats d'un travail que nous avons fait, dans une perspective comparative, entre les EI du DEIPF, inspirée par les recherches de Luque Durán (2010), qui recherche la richesse phraséologique relative dans le lexique des différentes langues du monde.

Nous analysons tout d'abord quelques cas d'EI qui portent sur des culturèmes nationaux en portugais du Brésil (PB) et en portugais du Portugal (PP), puis en français de la France (FF), de la Belgique (FB) et du Canada (FC) – notamment de la région du Québec –, et enfin les culturèmes supranationaux en considérant aussi la langue portugaise et la française.

Comme modèle illustratif d'analyse nous prenons une image très productive dans les deux langues et ses variantes : l'image de mourir, dont les aspects pittoresques s'expliquent à l'aide des sites qui figurent dans les Références Bibliographiques.

3.1. Les relations interculturelles et les culturèmes nationaux

Dans le tableau ci-dessous nous pouvons trouver des EI usuelles qui parlent de la mort en présentant des culturèmes tout à fait particuliers en PB, PP, FF et FC :

PB	PP	FF	FB	FC
bater a caçoleta = une allusion à la chute de quelqu'un déjà mort vestir o pijama de madeira = allusion au cercueil virar o presunto = référence à la chair d'un cadavre humain	dar o berro = ce berro (« cri ») représente le dernier effort qu'on fait avant de mourir ir para a quinta das tabuletas = la quinta das tabuletas (« ferme des poteaux indicateurs ») est une allégorie qui évoque le cimetière ir para o maneta = EI qui remonte à l' époque des invasions françaises au Portugal, quand un général surnommé maneta (« manchot ») terrorisait les populations ir para os anjinhos ir para os anjinhos = variation de « partir au ciel », aussi révélant une croyance à la continuation de la vie pour les bonnes âmes, dans une autre dimension spirituelle, très bénéfique	aller ad patres = EI de registre soutenu, en employant des mots latins au sens de « vers les ancêtres », ce qui révèle une croyance à une vie après la mort, où il y a des rencontres avec nos aïeuls avaler son bulletin de naissance = détruire symboliquement l'acte de naissance qui atteste l'existence matérielle et légale de quelqu'un		péter au frette = sens élargi d'exploser à cause du froid (qui serait l'interprétation littérale), évoquant une crise cardiaque fulgurante

A remarquer qu'en FB nous n'avons constaté aucun cas d'EI concernant le sens de mourir qui n'était pas partagée avec le FF ou le FQ.

3.2. Les relations interculturelles et les culturèmes supranationaux

Dans le tableau suivant nous avons des EI fréquentes qui parlent de la mort en présentant les mêmes culturèmes en portugais et des EI avec le même culturème en français.

Il s'agit d'un même univers idiomatiques partagé par les Brésiliens et les Portugais, ainsi que les Français, Belges et Québécois partagent entre eux des images identiques :

PB	PP	FF	FB	FC
bater as botas = tradition ancienne de préparation des défunts, chaussés avec des bottes	bater a bota	casser sa pipe = allusion à la pipe en terre cuite mise à la bouche du soldat de l'armée napoléonienne, pour éviter qu'il ne crie pendant une amputation qui pourrait le guérir ou le tuer	casser sa pipe	casser sa pipe
ir/passar desta para melhor = côté positif de la mort, vue comme continuation de la vie et dans de meilleures conditions	ir/passar desta para melhor	partir les pieds devant = habitude de faire sortir les morts, pour les funérailles ou pour le cimetière, les pieds devant		partir les pieds devant
ir para o céu = croyance que les âmes fréquentent les corps et, quand elles sont correctes en terre, elles montent au ciel après la mort	ir para o céu	passer l'arme à gauche = EI qui provient du langage militaire, quand les soldats restaient plus vulnérables et risquaient de mourir au moment de tenir leur fusil de la main gauche pour le charger de la main droite	passer l'arme à gauche	passer l'arme à gauche
esticar as canelas = allusion au durcissement du corps quand on meurt	esticar o pernil			

Et maintenant des EI qui sont communes au portugais et au français :

PB	PP	FF	FB	FC
comer capim/rama pela raiz = référence à l'image de celui qui est enterré et, figurément, peut manger ce type d'herbe sous la terre		manger les pissenlits par la racine = de la même façon que la *grama* ou le *capim* (« pelouse ») du portugais pousse un peu partout, le français a choisi les pissenlits surtout parce qu'ils poussent volontiers sur la terre fraîchement retournée (le cas d'une tombe)	manger les pissenlits par la racine	manger les pissenlits par la racine
descer ao túmulo = allusion à la sépulture, où vont les corps de tous les morts qui ne sont pas incinérés		descendre au tombeau	descendre au tombeau	descendre au tombeau
entregar a alma = image chrétienne qui se rapporte à l'existence d'une âme libérée par la mort du corps physique	entregar a alma	rendre l'âme	rendre l'âme	
perder a vida = vision agnostique de la mort prise comme fin de l'existence	perder a vida	perdre la vie	perdre la vie	
voltar ao pó = renvoi à la création divine de l'homme qui a été fait de la poussière de la terre et en tant que mort redeviendra poussière	voltar ao pó			

Considérations finales

Le symbolisme sous-jacent à la production des culturèmes dans une communauté linguistique peut être partagé par plusieurs communautés et comme résultat, on a des UP qui représentent une valeur dite universelle et des formulations idiomatiques très proches ou identiques. Ces équivalences de contenu et de forme, souvent inattendues surtout entre des civilisations plus éloignées, sont en fait déconcertantes. Et c'est aussi au phraséographe de savoir identifier qu'il s'agit d'EI liées à des culturèmes supranationaux.

Néanmoins on peut se voir devant des EI dans une langue donnée qui gardent un symbolisme identitaire d'une telle communauté. Alors les équivalents des phraséologismes engendrés manifestent une grande diversité interlinguistique quand traduits dans une autre langue. Mais en ce qui concerne la traduction d'une EI produite par un culturème spécifique d'un pays, on doit rappeler Venuti (2002), historiographe et théoricien de la traduction, qui préconise justement qu'on prenne en compte la représentation culturelle dans la langue cible d'expressions particulières à la langue source. C'est donc au phraséographe de respecter les différences linguistiques et culturelles dans la traduction des EI à des culturèmes nationaux, et non les annuler, les effacer.

Université de l'État de São Paulo (UNESP) - Brésil
Fondation de Soutien à la Recherche
de l'État de São Paulo (FAPESP) Claudia XATARA

Références bibliographiques

Baránov, A. / Dobrovol'skij, D., 2009. *Aspectos teóricos da fraseoloxía*, Santiago de Compostela, Xunta de Galicia.

Crida Álvarez, C. A., 2010. *Fraseo-Paremiología e Interculturalidad*, Atenas, Instituto Cervantes/ Τα καλώς κείμενα.

Dobrovol'skij, D. / Piirainen, E., 2005. *Figurative language cross-cultural and cross-linguistic perspectives*, Amsterdam, Elsevier.

Luque Durán, J. D., 2010. « Bases teóricas del diccionario intercultural», in: Crida Álvarez, C. A. (ed.). *Fraseo-Paremiología e Interculturalidad*, 21-34.

Mieder, W., 2009. « Historia y futuro de los refranes comunes en Europa», *Paremia,* 9, 15-24.

Pamies Bertrán, A., 2007. « El lenguaje de la lechuza: apuntes para un diccionario intercultural», in : Luque, J.D / Pamies, A. (ed.) *Interculturalidad y lenguaje:* el significado como corolario cultural, Granada, Granada Lingvistica / Método, vol. 1, 375-404.

Riva, H. C., 2012. « A neologia fraseológica na língua portuguesa do Brasil», in : Silva, Suzete (Org.). *Fraseologia & Cia:* entabulando diálogos reflexivos, Londrina, UEL.

Venuti, L., 2002. *Escândalos da tradução: por uma ética da diferença*. Tradução de Laureano Pelegrin, Lucinéia Marcelino Villel, Marileide Dias Esqueda, Valéria Biondo. Bauru-SP, EDUSC.

Xatara, C., 1998. *A tradução para o francês de expressões idiomáticas em português*, Araraquara, Tese (Doutorado em Linguística) - FCL, UNESP.

Xatara, C., 2007. *Dictionnaire électronique d'expressions idiomatiques français-portugais/portugais-français***,** Nancy, ATILF/CNRS. ‹www.cnrtl.fr/dictionnaires/expressions_idiomatiques›.

Xatara, C., Oliveira, W. L., 2008. *Novo PIP - Dicionário de provérbios, idiomatismos e palavrões em uso francês-português/português-francês*, São Paulo, Cultura.

Xatara, C., 2013. *Dictionnaire d'expressions idiomatiques portugais du Brésil et du Portugal - français de la France, de la Belgique et du Canada***,** São José do Rio Preto, UNESP/FAPESP. ‹www.deipf.ibilce.unesp.br›.

Sites

‹origemdapalavra.com.br/›

‹www.expressions-francaises.fr›

‹www.historiadetudo.com/expressoes-populares.html›